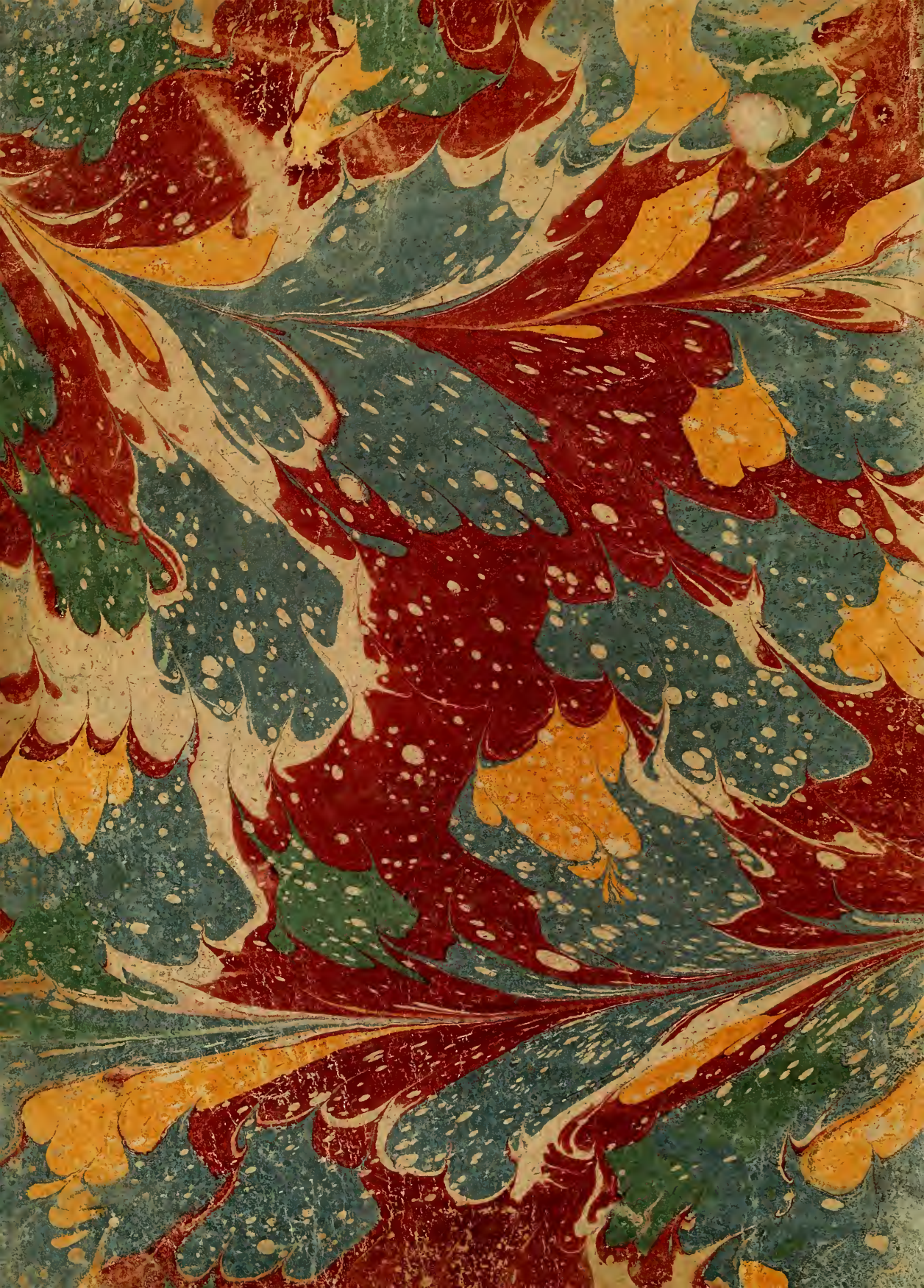


Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
Boston Library Consortium Member Libraries

http://www.archive.org/details/lesviesdeshommes001plut

C. P. H. B.

IX ... 11.a

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE
PLUTARQUE.

en 8 volumes.

On a ajouté à cette édition Un 9e. volume qui contient 10 vies omises par Plutarque.

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

DE

PLUTARQUE.

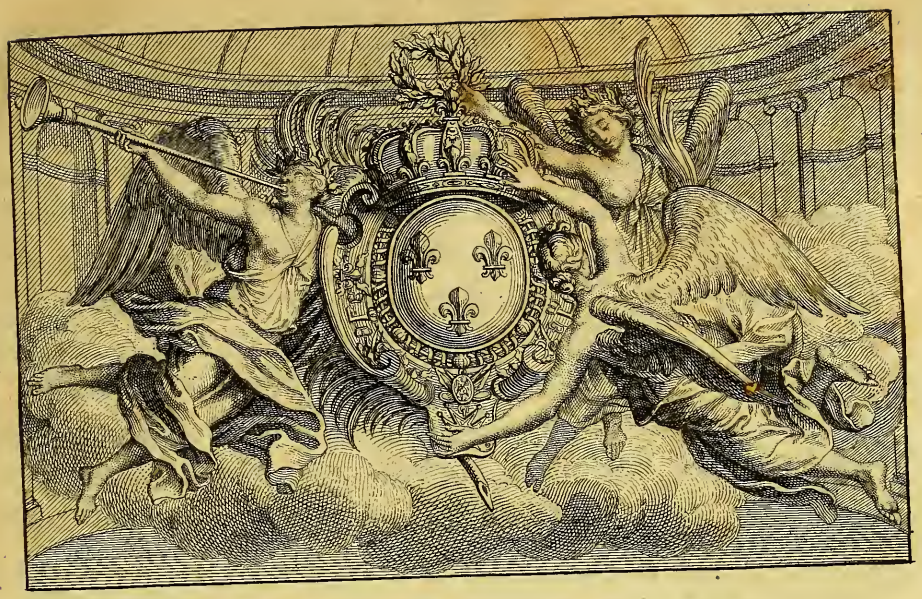
LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE
PLUTARQUE,
TRADUITES EN FRANÇOIS,
AVEC
DES REMARQUES HISTORIQUES ET CRITIQUES,
NOUVELLE EDITION,
REVUË, CORRIGÉE, ET AUGMENTÉE
de plusieurs Notes; & d'un Tome Neuviéme.

Par Mr. DACIER, *de l'Academie Royale des Inscriptions & Belles Lettres, Secretaire perpetuel de l'Academie Françoise, Garde des Livres du Cabinet du Roy.*

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez PAULUS-DU-MESNIL, Grand'Salle du Palais, au Pilier des Consultations, au Lion d'or.

M. DCC. XXXIV.
Avec Approbation & Privilege du Roy.



AU ROY.

SIRE,

Quoique VOSTRE MAJESTE', pour devenir un Grand Roi, n'ait beſoin que des exemples que lui fournit ſon Auguſte Maiſon, & que parmi les Rois ſes Ayeuls Elle trouve des modeles parfaits de toutes les vertus, je me flatte que l'Ouvrage que j'ai l'honneur de lui préſenter ne lui ſera pas inutile. Vous y trouverez, SIRE, *les mêmes regles, les mêmes principes que ces Grands Rois ont ſuivis, & vous y verrez que dans tous les temps c'eſt la vertu ſeule qui a fait la veritable grandeur des Princes, & que la poſterité toûjours juſte, ne rend hommage, ni à leurs richeſſes, ni à la pompe de leur Cour, ni à l'étenduë de*

leurs Etats, ni à leurs victoires ; mais à leur sagesse & à la justice avec laquelle ils ont gouverné les peuples qui leur ont été soûmis.

LOUIS LE GRAND, *vôtre Bisayeul, dont la gloire vivra toûjours, persuadé qu'un Roi doit étendre ses soins pour ses sujets au-delà de la mort même, a employé les derniers momens de sa vie à assûrer nôtre bonheur, en choisissant pour vôtre éducation les hommes les plus capables de vous former par de grands préceptes, & de vous rendre un Prince accompli. Par ce choix, auquel la Pieté a présidé, ce Heros Chrétien en rendant le dernier soûpir, a eu la consolation de voir par avance les Vices s'éloigner de vôtre Thrône, & les Vertus y prendre place & s'y asseoir avec vous.*

Le temps approche, SIRE, *où le Grand Prince, que la Providence a fait le Dépositaire de vôtre Autorité Royale pendant vôtre minorité, aura la satisfaction de vous remettre ce précieux dépôt. V. M. va regner par elle-même, & pour soûtenir le poids de la Royauté elle aura besoin d'amis fidéles.*

En voici cinquante, SIRE, *qui s'offrent à V. M. & quels amis ! de grands Legislateurs, des Rois, des Empereurs, des Généraux d'Armée, qui tous ont rempli la terre du bruit de leur Nom ; des amis qu'aucune passion ne portera jamais à vous rien déguiser, & qui toûjours sincéres vous diront la vérité sur toutes vos actions & sur tous vos desseins, & la verité confirmée par leur exemple.*

VOSTRE MAJESTE' a souvent témoigné un impatient désir de les avoir auprès d'Elle. Cette impatience promet, SIRE, *que vous quitterez quelquefois la brillante Cour, que l'élite de la jeune Noblesse de France forme auprès de Vous, & qui donnera un jour à vôtre Regne de grands Capitaines, & des hommes capables de servir l'Etat, & que vous prendrez plaisir à vous entretenir avec ces Heros des deux plus célébres & plus vertueuses Nations du monde. Ce commerce,* SIRE, *ne vous sera pas infructueux ; Ils vous donneront d'excellens conseils sur la guerre, sur la paix, sur la politique & sur l'amour des Lettres, qui seules peuvent éterniser la gloire d'un heureux Regne. Ils vous diront,* SIRE, *qu'un Royaume est pour un Prince sage un vaste champ pour y*

faire de grandes & de belles actions ; que bien regner, c'eſt rendre à Dieu le plus agréable de tous les cultes ; que le principal devoir d'un Roi, c'eſt de rendre ſes ſujets heureux ; mais qu'il ne doit pas borner là ſon ambition, & qu'il doit la porter à faire auſſi le bonheur de ſes Voiſins, car un grand Roy eſt un bien pour tous les hommes. Son Regne eſt comme un Fleuve majeſtueux qui ne ſe contente pas d'enrichir les lieux de ſon origine, mais qui porte la richeſſe de ſes eaux dans toutes les contrées qu'il traverſe.

VOSTRE MAJESTE' eſt naturellement ſi touchée de tout ce qui eſt beau, qu'elle ſera charmée des grandes actions & des grands ſentimens qu'elle lira dans ces vies. Elle ſera frappée de l'éclat des Triomphes de Paul Emile, de Fabius, de Flaminius, de Lucullus, de Pompée & de Céſar. Vous avez, SIRE, *un moyen infaillible & plus court de vous aſſurer une gloire plus flatteuſe & plus ſolide, c'eſt d'aimer vos peuples, & de faire croître l'amour qu'ils ont déja pour vous. Par là,* SIRE, *toute vôtre vie ſera un triomphe continuel ; V. M. ne paroîtra jamais en public qu'elle n'attire après Elle les cœurs de ſes Sujets & des Etrangers, qui tous à l'envi la combleront de bénédictions & de loüanges. Tous les Triomphes Romains égalent-ils un tel Triomphe ? Non,* SIRE, *& Flamininus lui-même, qui avoit triomphé du Roi Philippe, & dont le Triomphe avoit été un des plus riches & des plus ſuperbes, étoit moins flatté de cet honneur, que du plaiſir d'avoir briſé les fers de la Grece, & d'avoir fait ſervir ſa victoire à rendre à tant de peuples leur liberté.*

Les Rois, SIRE, *ne ſont l'image de Dieu qu'autant qu'ils font de bien aux hommes, qu'ils les ſoulagent, qu'ils les défendent, qu'ils les protegent. Nous voyons déja ces traits divins éclater dans V. M. Elle eſt pleine de compaſſion pour les malheureux, & toûjours diſpoſée à les ſecourir. Quelle eſperance pour vos ſujets ! Ils attendent de Vous,* SIRE, *tous les biens qu'on doit attendre d'un Roi qui ſe regarde plûtôt comme le Pere, que comme le Maître de ſes peuples, & ils eſperent que par vos*

bienfaits vous meriterez tous les plus glorieux titres que les Peuples reconnoissans ont donné aux Princes, qui ont fait consister leur Grandeur dans la felicité publique.

VOSTRE MAJESTE' s'étonnera sans doute que parmi les vies qui sont dignes d'être imitées, Plutarque présente celles de Marius, de Sylla, de Demetrius & d'Antoine, qui n'offrent presque que des exemples à fuir. Ils avoient de grandes qualitez; ils étoient pleins de valeur & grands Capitaines, & ils ont fait des Exploits très-glorieux; mais ils les ont ternis par leurs vices. Plutarque vous fera entendre, SIRE, qu'il ne les a mêlez parmi ses Hommes illustres, que parce que l'amour de la vertu croît & se fortifie par l'horreur du vice, & qu'il a cru que ceux qui liront avec discernement, seront plus zélez spectateurs & plus ardens imitateurs des plus belles & des plus vertueuses vies, quand ils connoîtront celles qui sont mauvaises & detestées de tout le monde.

Plutarque présente donc ici à V. M. un miroir fidéle. Vous le consulterez, SIRE, non pour satisfaire une vaine curiosité, mais pour conformer vos mœurs & vos actions à tout ce qu'il y a de plus beau, de plus loüable & de plus digne d'un Roi. Par ce moyen, SIRE, vous aurez toutes les grandes qualitez de ces Heros, sans avoir aucun de leurs défauts; & en les perfectionnant par une pieté solide, vous réjoüirez la terre par vos vertus.

Pendant que V. M. s'occupera de cette étude si digne d'Elle, je vous prépare, SIRE, d'autres Ouvrages qui ne vous seront pas moins utiles, & tous les momens de ma vie employez à vôtre service, seront autant de preuves de mon zéle & de la passion avec laquelle je souhaite que V. M. soit toûjours l'amour & les delices de ses Sujets, & l'admiration de tout le monde. Je suis avec un très-profond respect,

SIRE,

De Votre Majesté,

Le très-humble, très-obéïssant & très-fidéle serviteur & sujet,
DACIER.

PREFACE.

UNE des plus grandes marques de folie que Democrite trouvoit dans les hommes, c'eſt qu'ils ne daignent pas s'inſtruire de ce qui s'eſt fait avant eux, & que le long âge du monde leur eſt une leçon inutile, parce qu'ils ne s'en ſervent pas comme ils devroient, pour profiter de tant de grands exemples dont l'Hiſtoire conſerve le ſouvenir, & pour tirer de ce qui eſt arrivé des conjectures de ce qui doit arriver encore. Ce Philoſophe en faiſant par-là l'éloge de l'Hiſtoire en general, fait particulierement celui de Plutarque, qui eſt le plus utile de tous les Hiſtoriens, & qui poſſede parfaitement tous les talens néceſſaires pour corriger & pour inſtruire. C'eſt le livre, non ſeulement de tous les hommes, mais de tous les âges; car il eſt peut-eſtre le ſeul qui puiſſe amuſer très-utilement les enfans, dans le même temps qu'il peut occuper très-ſolidement les hommes. Il n'y a point de poëſie où l'art ſoit mieux employé, & qui ſoit plus admirablement diverſifiée. Plutarque a ſeul cet avantage, qu'à la verité de l'Hiſtoire, il joint tous les agrémens qu'on croyoit que la Fable ſeule pouvoit fournir, & que ſes narrations ſont animées par tout des preceptes de la plus haute philoſophie qu'il humaniſe, s'il eſt permis de parler ainſi, & dont il ſe ſert très-à-propos pour rendre generales des actions particulieres, afin qu'elles conviennent à tout le monde, & que tout le monde puiſſe en profiter. Il ne nous peint pas ſeulement les hommes tels qu'ils ſont dans le pu-

blic, ce n'eſt les montrer que d'une maniere très-imparfaite, il nous les fait voir tels qu'ils ſont dans le particulier, où ils ne different point d'eux-mêmes, & où par conſequent ils ſont plus près de nous, & c'eſt ce qu'il y a de plus utile; car par-là nous voyons leurs mœurs, leurs paſſions, enfin toutes leurs inclinations à nud, & nous pouvons démêler la verité d'avec le maſque & l'apparence, & diſtinguer ce qui eſt proprement à eux, de ce que la Fortune leur prête. Si Plutarque ne nous avoit donné que les vies des grands hommes qui nous ſont inconnus, & dont nous n'avons que ce qu'il en a écrit, nous l'admirerions ſans voir encore toutes les merveilles de ſon art, & toute l'étenduë de ſon genie; mais il nous fait connoître ceux dont l'antiquité a le plus parlé, dont nous avons les plus beaux ouvrages, en un mot, ceux que nous connoiſſons, & voilà ce qui me paroît de plus admirable. Auſſi ne craindrai-je point de dire, deût-on m'accuſer de m'exprimer trop poëtiquement dans une Préface, que ſi l'on compare ſes vies avec celles qu'on a faites avant & après lui, on y trouvera la même difference qui étoit entre la ſtatuë miraculeuſe de Pygmalion, & celles de tous les autres Sculpteurs; ces dernieres paroiſſoient vivantes, & l'autre l'étoit. Tout eſt vivant de même dans Plutarque, ce ne ſont pas des Hiſtoires qu'on lit, ce ſont ces grands hommes même qu'on voit & qui parlent.

L'excellence de cet ouvrage, & l'utilité dont il eſt, m'ont excité à en entreprendre une nouvelle traduction, perſuadé que dans ce genre on ne ſçauroit rendre au public un plus grand ſervice. Mais avant que de m'engager dans un travail ſi difficile & ſi long, je crus

qu'il falloit éprouver ſon goût par l'eſſai d'un volume, afin que s'il en étoit content, j'en euſſe plus de courage pour continuer, & s'il ne l'étoit pas, que je m'épargnaſſe une peine inutile, & que je tournaſſe ailleurs mes études & mon application. C'eſt ce que je fis il y a plus de vingt-cinq ans en donnant les ſix premieres vies. Il me parut bien-tôt que les gens de bon goût n'avoient pas deſapprouvé mon travail, & qu'ils en demandoient la ſuite. C'eſt ce que j'ai fait. Je n'ai épargné ni ſoin ni peine pendant pluſieurs années pour rendre cet Ouvrage plus agréable & plus utile qu'il ne l'a été juſqu'ici, & j'ai lieu d'eſperer que mes efforts ne ſeront pas vains. Le Public auroit été plûtôt obéï ſi je ne m'étois trouvé indiſpenſablement obligé d'interrompre mon travail pour donner d'autres ouvrages. C'eſt ce qui a retardé l'exécution de ce grand deſſein.

Toutes les oppoſitions & toutes les contradictions que cette traduction aura à eſſuïer de la part de ceux qui admirent celle d'Amiot dans les endroits mêmes qu'ils n'entendent point, me ſont connuës, & j'y ai ſouvent répondu. Mais j'aimerois bien mieux laiſſer découvrir mes raiſons à ceux qui prendront la peine de conferer mon Ouvrage avec celui de ce grand homme, que de les étaller dans une Préface, où la modeſtie perſuade peu, & où la moindre liberté offenſe tout le monde. Cependant de peur qu'on ne me condamne ſans m'entendre, voici une petite apologie, ou plûtôt la juſtification de ce nouveau travail.

Je ſuis bien éloigné de vouloir rabaiſſer le merite de la traduction d'Amiot ; parmi ſes plus zélez partiſans, il n'y en a point qui lui rende plus de juſtice. Le genie

de nôtre Langue lui a été parfaitement connu, il a des phraſes très-naturelles & très-Françoiſes, & un tour très-propre & très-élegant. Je dirai même qu'il eſt le premier qui ait ſenti combien nôtre Langue étoit capable de nombre & d'harmonie. La plus grande marque de la force & de la beauté de ſon ſtyle, c'eſt que tous les efforts du temps, c'eſt-à-dire, une infinité de vieux mots & beaucoup de phraſes qui ne ſont plus d'uſage, n'empêchent pas qu'il n'ait encore de la grace & qu'il ne conſerve en beaucoup de choſes toute la fleur de la nouveauté. On peut dire de ſa maniere d'écrire, ce que Terence dit d'une belle perſonne qu'on avoit trouvée avec de méchans habits, & dans un état fort négligé,

Ni vis boni
In ipſa ineſſet forma, hæc formam extinguerent.

Phorm. Act. 1. Sc. 2. *Si elle n'avoit eu un fonds de beauté à ne rien craindre, tant de choſes ſi deſavantageuſes n'auroient pas manqué de l'éteindre & de l'effacer.* Mais il ne faut pas paſſer ces bornes, car de loüer ce ſtyle dans ce qu'il a de trop negligé, de vieux, & d'entierement hors d'uſage, c'eſt tomber preſque *Epiſt 1. Liv. 2.* dans l'entêtement de ceux, dont Horace parle, qui trop amoureux du vieux langage, juroient que les Muſes mêmes avoient dicté ſur le Mont d'Albe les Loix des douze Tables, les Livres des Pontifes, & les antiques volumes des Devins, qui n'étoient preſque plus intelligibles.

En effet il y a plus de cinquante ans qu'un des plus grands admirateurs d'Amiot, & un des meilleurs Juges que la France ait eus ſur ces matieres, a avoüé que la moitié de ſes phraſes & de ſes expreſſions n'étoient

plus Françoiſes, & qu'on ne pouvoit plus s'en ſervir. Depuis cinquante ans on a retranché encore une grande partie de cette autre moitié ; ainſi voilà une traduction qui a merité l'eſtime de ſon ſiecle & du nôtre, dont cependant les trois quarts ſont dans une langue qu'on ne parle plus. Ce n'eſt pas la faute du Traducteur, c'eſt le ſort de toutes les Langues vivantes, elles ne font que paſſer. Quand on voit les changemens qui arrivent à ce qu'il y a de plus fort & de plus ſolide dans la nature, peut-on eſperer que la beauté d'une langue ſubſiſtera toûjours, & que la grace des mots ſera à l'épreuve des ſiecles ? Il faut donc s'oppoſer à ce torrent des choſes humaines en renouvellant celles qui peuvent être utiles, & que le temps hâte de nous ravir.

Mais, dit-on, ce vieux langage donne à ces vies de Plutarque la même force que le temps donne quelquefois à des tableaux, dont il releve la beauté, & fait qu'on prendroit preſque pour des originaux de ſimples copies. Ce n'eſt là qu'une illuſion. Le temps peut bien adoucir ou rembrunir les teintes, ou le coloris d'un tableau, & le rendre plus naturel & par conſequent plus parfait, mais il ne peut que gâter une Langue vivante, parce que la beauté des Langues vivantes conſiſte toûjours dans la nouveauté & dans la grace de l'uſage. D'ailleurs quand on regarde Amiot comme Traducteur de Plutarque, cette idée d'original s'évanoüit. Quelle malheureuſe condition ne ſeroit-ce point pour nous & pour les grands hommes dont Plutarque a écrit les vies, que la Langue d'Amiot fût devenuë la Langue dont il faudroit ſe ſervir toutes les fois qu'on

parleroit de leurs actions? Il n'eſt pas mal aiſé de ruiner cette imagination par un exemple ſenſible : Plutarque & Quinte-Curce ont écrit la vie d'Alexandre ; Amiot a traduit celle de Plutarque, & Vaugelas celle de Quinte-Curce. Quoiqu'il y ait une grande difference entre celle de Quinte-Curce & celle de Plutarque, & que celle-cy ſoit infiniment ſuperieure à l'autre, & que d'ailleurs dans le ſtyle de Vaugelas il y ait beaucoup de phraſes qui ont vieilli, quantité d'autres qui ſont ou baſſes ou familieres, & des fautes même contre l'original, cependant il n'y a perſonne qui ne liſe cette vie avec plus de plaiſir dans la Langue de Vaugelas, que dans celle d'Amiot, & par conſequent cette derniere n'eſt pas néceſſairement conſacrée à écrire les vies de ces hommes illuſtres.

Ce vieux langage n'eſt pas ſeulement obſcur & deſagréable, il eſt encore dangereux pour les mœurs, en ce qu'il peint les choſes d'une maniere trop libre, & qu'il s'y trouve quelques termes qui ont aujourd'hui une ſignification peu honnête, qu'ils n'avoient pas du temps d'Amiot.

Mais quand il n'y auroit d'autre danger que de corrompre le langage des jeunes gens, il ſeroit toûjours d'une extrême neceſſité de leur donner ce tréſor ſous une autre forme ; car ils perdront toûjours plus qu'ils ne gagneront, ſi dans leurs études on leur laiſſe négliger leur langue, qui étant une des principales parties & le fondement même de l'éloquence, doit être cultivée avec beaucoup de ſoin. On ne ſçauroit commencer de trop bonne heure à leur en faire connoître la pureté, l'élegance & la delicateſſe. Quintilien veut

qu'on donne aux enfans qui ſont à la mammelle des nourrices qui parlent purement. A plus forte raiſon quand ils ſont dans un âge plus avancé, doit-on ne leur mettre entre les mains que des Livres qui ſoient purement écrits. Pourquoi les accoûtumer à un langage qu'ils doivent deſapprendre, ou qu'ils ne doivent pas parler ?

On m'a auſſi objecté le peu d'honneur qui peut me revenir d'une entrepriſe déja faite avec beaucoup de ſuccés, & cette objection n'a rien de ſolide. En matiere d'ouvrages la gloire doit toûjours ſe meſurer par l'utilité que les hommes en recevront. Celui-ci ſera aſſez glorieux pour moi, s'il leur eſt utile. Cependant comme il n'y a rien de plus mortifiant, ni de plus capable d'abattre le courage & l'eſprit, que de n'oſer eſperer de plaire aux gens du premier ordre, j'avouë que j'aurois été rebuté de ce travail, s'il n'y avoit eu dans la traduction d'Amiot que le vieux langage à reprendre; mais je prendrai la liberté de dire qu'il y a de grandes obſcuritez, je dirai même, puiſque d'autres l'ont déja dit, qu'il y a beaucoup de fautes. Veritablement il y en a moins qu'on n'en devoit attendre de la longueur & de la difficulté de l'ouvrage, & du temps où il a été fait, c'eſt-à-dire, du temps où les Lettres ne faiſoient que de renaître; mais il y en a qui meritent d'être corrigées, & il eſt certain, au jugement des ſages, qu'il n'eſt pas moins glorieux de corriger ce qui eſt mauvais, que de donner le premier ce qui eſt bon; car c'eſt l'effet de la même intelligence.

D'ailleurs c'eſt ici un deſſein tout different de celui d'Amiot. Ce grand homme s'eſt contenté de don-

ner une ſimple traduction, & j'y ajoûte des remarques où je me ſuis propoſé d'expliquer tout ce qui merite d'être éclairci, & qui doit néceſſairement arrêter un Lecteur peu inſtruit de l'antiquité, qui lit avec jugement, & qui veut entendre ce qu'il lit & profiter de ſa lecture, & c'eſt ce qu'on n'a pas encore fait. Il y a peu de gens à qui ce travail ne fût utile, ſi l'on s'en étoit bien acquitté. Il le ſeroit du moins aux enfans, qui à dix ans pourroient avoir lu Plutarque, & avoir acquis une partie des connoiſſances qui leur ſont néceſſaires pour la ſuite de leurs études, dont le ſuccés dépend de ce fondement.

Je ſçai bien que parmi les partiſans d'Amiot il y en a quelques-uns, qui non ſeulement ſoûtiennent ſa traduction, mais qui prétendent même que Plutarque n'a pas beſoin de remarques pour être entendu, & il n'y a rien de plus inſoûtenable. Je ſuis bien perſuadé que les remarques ſont inutiles aux ſçavans; mais il y a tant de lecteurs qui ne le ſont pas, pourquoi les priver de ce qui peut les inſtruire? Il y a dans Plutarque une infinité de choſes que la traduction d'Amiot ne ſçauroit faire entendre, car outre qu'il s'eſt trompé en beaucoup d'endroits, il y a dans le texte quantité de paſſages corrompus, il y en a d'autres qui ſont tirez des écrits des Poëtes & de ceux des Philoſophes, & dont la force & la grace ne peuvent être bien ſenties par la plûpart des hommes, que quand elles ſont expliquées. Enfin il y en a qui renferment des ſens fort difficiles à développer, ſoit par les alluſions qu'ils font à des coûtumes anciennes fort cachées, ſoit par le rapport qu'ils ont à des faits qui ne ſont pas fort

connus,

connus. Pour bien faire entendre Plutarque il faut donc reformer ce qu'Amiot a mal traduit, corriger les endroits corrompus, expliquer ces paſſages des Poëtes & des Philoſophes, & développer ces ſens cachés & ces alluſions fines en recourant aux ſources. Et cela ne peut être fait que dans des remarques, qui par là deviennent abſolument neceſſaires. Les juger inutiles & les condamner, c'eſt blâmer le travail de quantité de ſçavans hommes qui ſe ſont appliqués à éclaircir le texte de Plutarque par des notes ſçavantes & judicieuſes.

Mais pour faire voir combien s'abuſent ceux qui croyent que la traduction d'Amiot ſuffit aujourd'huy, & qu'on n'en a pas beſoin d'une nouvelle, je n'ai qu'à rapporter ici le jugement qu'en a porté le celébre Auguſte de Thou, qui étoit non ſeulement grand Hiſtorien, mais ſage & judicieux Critique. Dans le centiéme Livre de ſon hiſtoire ſur l'année 1591. qui fut celle de la mort d'Amiot, il finit ce qu'il dit de lui en Hiſtorien ſage & grave. *C'eſt à lui*, dit-il, *que nous devons les Ethiopiques d'Heliodore & les Paſtorales de Longus heureuſement traduites en nôtre Langue, quoique ſans nom d'Auteur. Ces Ouvrages furent comme le prélude où il exerça ſon eſprit ; il l'employa enſuite à des travaux plus ſerieux & plus laborieux, en traduiſant Diodore & Plutarque, quoique le plus ſouvent avec plus d'élegance que de fidelité, Licèt majore plerumque elegantia quàm fide redditis.* Une traduction peu fidelle, ſur tout d'un Auteur ſi important, en demande neceſſairement une qui le ſoit davantage, & qui réponde mieux à ſon original.

Si une traduction de cette nature paroiſſoit ſi deſirable il y a ſix vingts ans à ce ſçavant homme, qui en-

tendoit ſi parfaitement l'original, & qui l'avoit tout noté de ſa main, à plus forte raiſon doit-elle paroître néceſſaire aujourd'hui à ceux qui ne ſçauroient lire le texte, & après tous les changemens qui ſont arrivez à nôtre Langue, qui ont fait que ce qui étoit élegant du temps d'Amiot, ne l'eſt plus du nôtre.

Trente ans après que l'hiſtoire de ce grand perſonnage fut imprimée, M. de Meziriac, qui étoit très-ſçavant dans les belles Lettres, & dans la Langue Grecque, & très-profond dans les Mathematiques, envoya à l'Academie Françoiſe, dont il avoit l'honneur d'être, un grand diſcours ſur la Traduction, où il fait voir qu'un des plus ſûrs moyens d'enrichir nôtre Langue, c'eſt de la faire parler aux plus doctes & aux plus fameux Auteurs de l'antiquité, principalement aux Grecs, qui nous ont donné tous les arts & toutes les ſciences à un ſi haut degré de perfection, que les mediocres eſprits de nôtre temps ne comprennent qu'avec difficulté ce qu'ils ont écrit, & que les plus excellens ont bien de la peine à ajoûter quelque choſe à leurs inventions. Et après avoir donné à Amiot toutes les loüanges qui lui ſont dûës, & que les bons Juges lui donneront toûjours, & avoir dignement loüé ſon eſprit, ſon travail & ſon ſtyle, il prétend montrer qu'il a fait des fautes très-groſſieres de diverſes ſortes, dont il donne des exemples. Il ajoûte que perſonne ne revoque en doute qu'il n'y ait beaucoup à redire à ſon ſtyle, & qu'il ne ſoit fort éloigné de la pureté de langage qui ſe voit aux ouvrages de ceux qui étoient alors en réputation de bien écrire, ſoit que l'on conſidere les mots inutiles qu'il employe bien ſouvent, ſoit

que l'on prenne garde à plusieurs de ses façons de parler qui ne sont plus tolerables, tant s'en faut qu'elles ayent bonne grace, & qu'elles contentent l'oreille. Cela est cause, ajoûte-t'il, que ceux qui recherchent curieusement les belles paroles, plûtôt que la doctrine solide, se dégoûtent de la lecture de Plutarque, & que ceux qui sont capables de connoître le fruit qu'on en peut tirer, souhaitent avec passion que cette traduction soit reformée, & qu'on accoûtume cet admirable Auteur à parler nôtre Langue plus nettement & plus élegamment, afin qu'on puisse le lire avec plus de plaisir & plus de profit ; *Non seulement*, dit-il, *la beauté du langage a manqué à Amiot, mais encore la fidelité, car il y a plus de deux mille endroits où il a perverti le sens de l'Auteur.*

Voilà une chose assez singuliere & assez remarquable, pour dire cela en passant, un traducteur qui a fait un si grand nombre de fautes, & de fautes si considerables, & à qui la beauté du langage a manqué, a pourtant remporté & merité non seulement l'estime de son siecle, mais encore celle des siecles suivans, où le langage a été plus parfait. J'en voi deux raisons ; la premiere, qu'Amiot a été de tous les Ecrivains de son temps celui qui a le mieux écrit, qui a le plus approché de la perfection, & qui le premier a mis nôtre Langue hors d'enfance & l'a délivrée de la barbarie où elle croupissoit avant lui. La seconde raison plus puissante encore, c'est l'Auteur qu'il a choisi. On voit éclater dans Plutarque tant d'esprit, tant de sagesse, & tant de force de sens, & ses écrits sont remplis de tant de preceptes utiles & necessaires à toutes sortes d'états & de conditions, qu'il n'étoit pas possible de le presenter à

un ſiecle qui ne le connoiſſoit point, que ce ne fût comme une vive lumiere qui venoit tout à coup à éclater parmi les plus épaiſſes tenebres. Une traduction moins élegante auroit produit le même effet.

M. de Meziriac donne de grandes loüanges à Amiot, mais il le flêtrit enſuite plus qu'il ne le loüe, car il ne ſe contente pas de dire qu'il n'avoit qu'une mediocre connoiſſance de la Langue Grecque, & qu'une legere te in ture des belles Lettres, qu'il étoit mediocrement initié dans la lecture des Poëtes Grecs, & qu'il étoit peu verſé dans les Mathematiques, & peu inſtruit de la Géographie; il va encore plus loin, car il aſſeure en propres termes qu'il a fait une ſi grande quantité de fautes dans ſa raduction, que pour les corriger toutes, & effacer tant de taches dont il a défiguré Plutarque, ce n'eſt pas un moindre travail que celui qu'Hercule ſoûtint quand il nettoya les étables d'Augée. Cela eſt beaucoup trop fort, & je me croi obligé de défendre Amiot contre une cenſure ſi outrée & ſi injuſte.

Il eſt conſtant qu'Amiot a fait beaucoup de fautes, comme je l'ai déja dit. Ses fautes ſont de deux ſortes; les unes ne ſont que des minuties, qu'un lecteur, qui n'a qu'une mediocre connoiſſance, corrige ſans peine, & qui ne meritent pas d'être relevées avec grand bruit. Les autres ſont très-importantes, & demandent d'être corrigées, mais toûjours avec la moderation qu'on doit garder en parlant d'un homme de ce merite, & qui a le premier défriché cette terre inculte, en traduiſant en nôtre Langue cet ouvrage immenſe dont l'entrepriſe ne demandoit pas moins de courage, que d'intelligence & de capacité. M. de Meziriac s'eſt fort

étendu ſur les premieres, & n'en pardonne aucune, mais il n'a pas relevé toutes les autres. Il lui eſt même ſouvent arrivé de faire les mêmes fautes qu'Amiot, & quelquefois auſſi d'en reprendre d'autres qu'Amiot n'a pas faites, & où ce Cenſeur s'eſt lui ſeul trompé.

Par exemple dans la vie de Theſée, vol. 1. pag. 9. il accuſe Amiot de n'avoir pas entendu le Grec, parce qu'il a traduit qu'*Egée reconnut & avoüa Theſée pour ſon fils*, au lieu qu'il devoit traduire, qu'*il l'adopta*. Car, dit-il, Egée n'avoua pas ſeulement Theſée, mais en outre l'adopta; mais c'eſt lui qui ſe trompe, & Amiot a mieux parlé ſa Langue que lui. On n'a jamais dit qu'un prince qui a un fils naturel, l'adopte pour le reconnoître & le legitimer. Il ſuffit qu'il le reconnoiſſe; l'adoption n'eſt nullement neceſſaire, & la reconnoiſſance ſeule fait la légitimation, παῖδα γνήσιον Αἰγέως αὐτὸν, ne peut ſignifier ici *adopta*, mais *reconnut & avoüa pour ſon fils*, & c'eſt ainſi qu'il faut traduire.

Dans la vie d'Alcibiade, vol. 2. pag. 405. Plutarque dit que *le peintre Ariſtophon ayant peint Nemea qui tenoit Alcibiade couché dans ſon ſein*, &c. Amiot a traduit: *Et ayant le peintre Ariſtophon peint une Courtiſane nommée Nemea, qui tenoit Alcibiade aſſis ſur ſon giron.* Sur cela M. de Meziriac lui fait un grand procès, & l'accuſe d'avoir corrompu ce paſſage en mettant *la Courtiſane Nemea*, au lieu, dit-il, qu'il devoit traduire, *ayant peint la célébrité des Jeux de Nemée.* Mais c'eſt lui qui ſe trompe & qui a fait en cela une très-lourde faute, comme le ſçavant M. de la Monnoye l'a remarqué avant moi. Nemea eſt icy la célébre Courtiſane Nemea joueuſe de flutte. Quel ſens y auroit-il à dire qu'Ariſtophon pei-

gnit la fête des jeux de Nemée qui tenoit Alcibiade dans ſon ſein; le ſein d'une fête eſt d'un ridicule parfait. Ce ſeul paſſage fait voir qu'il eſt ſouvent utile d'ajoûter au texte quelque mot qui en détermine le ſens. Parce que le Grec n'a pas ajoûté *Courtiſane*, M. de Meziriac s'y eſt trompé. Il n'auroit pas fait cette faute, s'il s'étoit ſouvenu de ce qu'Athenée rapporte dans ſon XIII. liv. pag. 587. Voici ce qu'il dit: *Hyperide, dans ſon Oraiſon contre Patrocle, fait mention de Neméa joueuſe de flutte; & il y a ſujet de s'étonner que les Athéniens n'ayent rien dit d'une Courtiſane, qui portoit le nom d'une des aſſemblées les plus célébres, car il étoit défendu de donner ces ſortes de noms, non ſeulement aux Courtiſanes, mais auſſi à toutes les autres eſclaves, comme Polomon l'aſſeure dans ſon traité de la Citadelle.* Voilà donc la même Neméa Courtiſane & joueuſe de flutte, dont Plutarque parle, la voilà mentionnée dans les Anciens. Et ce paſſage d'Hyperide nous apprend que ce nom lui fut donné des Jeux Neméens, où apparemment elle avoit brillé par ſa beauté & par ſon art.

Dans la vie de Caton le Cenſeur, vol. III. pag. 357. Plutarque dit qu'une des trois choſes dont Caton ſe repentoit, c'étoit ὅτι μίαν ἡμέραν ἀδιάθετος ἔμεινεν, *de ce qu'il avoit laiſſé paſſer un ſeul jour ſans rien faire.* M. de Meziriac prétend que ce n'eſt pas le ſens du paſſage, & qu'Amiot devoit traduire, *d'avoir laiſſé paſſer un ſeul jour ſans avoir fait ſon teſtament.* Voilà un plaiſant repentir; Caton auroit donc voulu faire ſon teſtament fort jeune. Le mot ἀδιάθετος, ſignifie quelquefois *inteſtatus*, mais il ſignifie auſſi, *dérangé*, *fainéant*, *oiſif.* Henry Eſtienne ne condamne pas cette explication, il ſe contente de dire

éue Caton ſe repentoit *d'avoir paſſé un ſeul jour ſans avoir fait quelque choſe de ſerieux*, ou *ſans avoir fait quelque choſe qui concernât ſes affaires.* Ce qui revient au même ſens, & qui s'accorde parfaitement avec ce que Plutarque nous dit du caractere de Caton qui étoit fort avare, & qui regardoit la pareſſe comme la mere de tous les vices. S'il eſt honteux de faire des fautes, il l'eſt encore davantage d'en faire en reprenant les autres.

Le même M. de Meziriac étoit ſi perſuadé de la néceſſité d'une nouvelle traduction, qu'il l'entreprit, & qu'il l'accompagna de ſçavantes remarques, bien convaincu qu'on ne pouvoit s'en paſſer. La mort l'empêcha d'achever. Il n'y en a eu que quelques vies de faites & de tranſcrites. M. l'Abbé Bignon qui a herité de ſes peres l'amour qu'ils avoient pour les Lettres, & qui a réüni en lui leurs grands talens comme leurs vertus, m'en a communiqué cinq, celle de Theſée avec des notes, celle de Romulus ſans notes, celle de Numa & celle de Fabius Maximus avec des notes, & celle de Ceſar ſans notes.

Pour ce qui eſt de la traduction de ce ſçavant homme, elle eſt certainement plus exacte & plus fidelle que celle d'Amiot; mais dans ce que j'en ai vu, je puis dire ans craindre d'être démenti par ceux qui auront cette copie entre leurs mains, que ſi elle avoit été imprimée dans ce temps-là, elle en demanderoit aujourd'hui une nouvelle. Elle manque de grace, d'harmonie & de force; & la douceur & la majeſté de nôtre Langue n'y paroiſſent pas avec tout l'éclat qu'elle avoit déja de ſon temps. Si l'on compare ſon ſtyle avec celui de Vaugelas, qui étoit ſon contemporain, on y remar-

que une difference infinie. Ce n'eſt pas l'intelligence qui lui a manqué, c'eſt un certain goût qu'on ne peut gueres acquerir que dans la Capitale & dans le commerce du monde. Elle ſe ſent de la Province où elle a été faite. D'ailleurs on peut dire, pour le juſtifier, que de ſon temps nôtre Langue n'étoit pas dans toute la perfection où elle eſt aujourd'hui, & qu'elle n'avoit pas ces graces & ces délicateſſes que les grands hommes, qui ont écrit dans nôtre ſiecle, lui ont donné dans leurs ouvrages, & auſquelles on ne peut nier ſans ingratitude & ſans injuſtice que l'Académie Françoiſe n'ait beaucoup contribué. J'oſerai dire de Meziriac & d'Amiot ce qu'Horace dit de Lucilius :

Si foret hic noſtrum fato dilatus in ævum,
Deterereret ſibi multa.

Si les deſtinées les avoient conſervés l'un & l'autre juſqu'à nôtre ſiecle, ils effaceroient beaucoup de choſes dans leur Ouvrage, ils le corrigeroient & le changeroient.

Ses remarques ſont ſçavantes & judicieuſes, il reprend très-ſouvent Amiot avec raiſon, mais ſouvent auſſi il releve des fautes peu importantes, & qu'il ſuffit de corriger ſans en parler, & il deſcend dans des détails ou inutiles, ou ennuyeux. Il démêle bien des points de Fable, de Chronologie & de Généalogie, mais il n'éclaircit aucun point de Philoſophie, ni de Politique, il n'explique aucun des endroits les plus importans, & ne fait ſentir aucune des beautez de ſon original, ce qui eſt pourtant le principal devoir d'un Interprête, & ce qui peut être le plus utile dans ſon travail. On en jugera, car j'ai fait imprimer ſes notes ſur Theſée, ſur Numa & ſur Fabius Maximus. Par la qualité de ſes notes le

Public

Public jugera de la perte qu'il a faite de n'avoir pas ſon Ouvrage entier, & par leur ſtyle il jugera de celui de ſa traduction. J'oſe dire que ſi elle étoit imprimée, elle paroîtroit plus ancienne que celle d'Amiot.

Voilà donc une choſe bien ſinguliere & aſſez plaiſante, d'un côté les deux hommes les plus éclairez de leur temps, à qui la Langue de Plutarque étoit auſſi connuë que la leur propre, & qui avoient fait une étude profonde de l'Antiquité, ſont convaincus qu'une nouvelle traduction de Plutarque eſt néceſſaire, & que Plutarque a beſoin de remarques pour être bien entendu, & de l'autre ceux qui ne connoiſſent que le nom de cet Ecrivain, qui ne ſçauroient le lire dans ſa Langue, & qui n'ont fait nulles recherches des mœurs & des uſages de ces temps anciens, nulles études ſolides dans ce genre, ſoûtiennent que la traduction d'Amiot ſuffit, & qu'on peut ſe paſſer de remarques. Qui croira-t'on ?

Voilà tout ce que j'avois à dire pour juſtifier mon deſſein. Je n'ai pas la préſomption de croire l'avoir parfaitement exécuté, mais ce que j'ai dit ſuffira toûjours pour faire voir que ceux qui auront plus de lumiere & plus de force que moi, ſeront bien reçus à l'entreprendre juſqu'à ce qu'on y ait bien réüſſi. Cependant j'oſe eſperer que les plus grands amateurs d'Amiot ne pourront condamner les efforts que j'ai faits pour mettre Plutarque entre les mains de ceux qui, ne pouvant goûter & entendre ſa traduction, ni lire l'original, ſont privez d'une lecture très-néceſſaire, & dont on peut tirer autant de profit que de plaiſir.

Je ne manquois pas de matiere pour des Ouvrages nouveaux; outre les Morales de Plutarque que je prépare,

j'en ai actuellement un autre entre les mains qui demanderoit un des plus ſçavans hommes & des plus conſommez dans la Philoſophie & dans la Politique. C'eſt la traduction de la République & des Loix de Platon, & des Politiques d'Ariſtote, dont j'eſpere de faire un corps de politique entier & parfait, où l'on verra le bon & le mauvais de tous les Gouvernemens, & les cauſes de leur décadence & de leur durée. A mon âge, je ne puis gueres eſperer d'avoir le temps de finir des Ouvrages ſi longs, ſi conſidérables, & qui demandent de ſi profondes méditations, mais je ferai ce que je pourrai, & j'aurai du moins la conſolation de finir mes jours dans une occupation utile, & digne d'un homme de bien. Quelqu'un a dit que c'étoit un beau ſuaire que la Tyrannie, mot horrible; & moi je dis que le plus beau & le plus honorable de tous les ſuaires, c'eſt un travail entrepris pour le bien public. La moiſſon eſt ſi riche, & il ſe préſente tant de choſes neuves qu'on pourroit donner & qui ſeroient très-utiles, que j'oſe dire que rien ne marque davantage la diſette où l'on eſt aujourd'hui de gens ſçavans & habiles, que cette infinité d'ouvrages frivoles que l'on donne tous les jours au Public au milieu de tant de choſes excellentes qu'on pourroit faire, & qu'on néglige.

Ce n'eſt donc point faute d'occupation, ni pour m'emparer des terres déja occupées, que j'ai travaillé ſur Plutarque. J'ai entrepris ce travail, parce qu'il m'a paru qu'il n'y en avoit pas de plus utile, ni dont on eût un plus grand beſoin.

Il eſt temps préſentement de rendre raiſon de la conduite que j'ai ſuivie dans la traduction & dans les remarques.

La premiere choſe qu'il faut faire pour parvenir à donner une bonne traduction, c'eſt de bien établir la verité du texte, & c'eſt ce qu'on ne peut faire qu'en le corrigeant ou par des conjectures ſures & bien fondées, ou par le ſecours des manuſcrits. J'ai eu recours à ce dernier moyen, M. Salvini, auſſi officieux que ſçavant, a eu la bonté de m'envoyer ſur pluſieurs vies les diverſes leçons d'un excellent manuſcrit de la bibliothéque du Grand Duc. M. de la Grive, jeune Medecin très-ſçavant en Grec, m'a communiqué une collation fidelle & exacte qu'il a faite de pluſieurs autres de ces vies ſur un très-bon manuſcrit de la bibliothéque de feu M. le Chancelier Seguier, & qui eſt aujourd'hui dans celle de S. Germain des Prez, entre les mains de ces ſçavans Religieux qui nous ont donné & qui nous donnent encore tous les jours de ſi beaux Ouvrages, & des Ouvrages ſi utiles aux Lettres & à la Religion. J'ai conſulté auſſi un manuſcrit de la bibliothéque du Roy, & les diverſes leçons qu'on a ramaſſées à la fin des éditions in folio. Dans les endroits où ces manuſcrits ne m'ont rien fourni pour la reſtitution des paſſages alterez, ou corrompus, j'ai corrigé le texte ſur les autoritez des Auteurs même que Plutarque a ſuivis, & qui ſont plus ſains & plus corrects, ou par des conjectures qui paroîtront vrayes, ou du moins très-vraiſemblables. Je puis aſſurer qu'il y a une infinité de paſſages corrigez. C'eſt une choſe étonnante qu'un texte auſſi important que celui de Plutarque, ait été laiſſé dans le deſordre où il eſt dans toutes les éditions, & qu'on ne ſe ſoit pas appliqué à en donner une édition plus exacte & plus correcte. Et à propos des manuſcrits, je dirai qu'ils ſont

ſouvent très-utiles pour réformer des textes corrompus, mais il ne faut les ſuivre qu'avec choix. Les Copiſtes ont ſouvent ſommeillé & fait des fautes conſiderables. C'eſt même de-là que ſont venuës les fautes des imprimez. Ainſi il faut ſe ſervir de ſon jugement, & ne recevoir que ce qui eſt clair & indubitable. C'eſt ce que j'ai obſervé autant que je l'ai pu. Je n'ai pas averti de tous les changemens que j'ai ſuivis, ma traduction le fera aſſez entendre à ceux qui liront l'original, car elle montre évidemment les leçons que j'ai embraſſées, & je me flatte qu'elle pourra ſervir à ceux qui entreprendront de donner une nouvelle édition Grecque de cet Auteur.

Plutarque n'eſt pas recommandable par ſa maniere d'écrire; ſon ſtyle eſt dur & embarraſſé; c'eſt un compoſé de pluſieurs ſortes de ſtyles, car il employe ordinairement les termes & les phraſes des Hiſtoriens dont il emprunte les faits, & des Philoſophes dont il employe les ſentimens. De-là vient qu'il n'a point de ſtyle uni, qu'il ne ſuit ni meſure, ni regle, & qu'on trouve dans ſes écrits un mêlange divers qui n'a aucune conformité; on pourroit le comparer à ces anciens bâtimens, dont les pierres ne ſont ni polies ni bien arrangées, mais bien aſſiſes, & ont plus de ſolidité que de grace, & reſſentent plus la nature que l'art. Dans ce qui eſt de lui, il n'a preſque aucune des graces de ſa Langue, il néglige le nombre & l'harmonie, il ignore, ou recherche peu la beauté de l'arrangement, & n'a nulle regle pour ſes périodes, mais toutes ſes paroles ſont pleines de ſens; c'eſt dans le bon ſens que ſa plume eſt toûjours trempée; il a beaucoup de force &

de gravité, & il égale ordinairement la grandeur & la profondeur de ſes penſées par le poids de ſes termes.

Dans la traduction je tâche de conſerver toute la force qu'il a, & j'aurois bien voulu pouvoir lui donner les agrémens qui lui manquent. Je ſépare, & je renverſe même ſes périodes, quand elles ſont trop embarraſſées, ou que le genie de notre Langue ne s'accommode pas de l'ordre qu'il a ſuivi. Je ſupplée quelquefois à ſon texte la ſuite de quelques citations, dont il ne rapporte qu'un mot, parce qu'elles étoient connuës & familieres de ſon temps, mais qui ne le ſont pas du nôtre; j'adoucis des images trop fortes & trop libres, que la chaſteté de nôtre Langue ne pourroit ſouffrir; pour donner plus de jour à ce qu'il a laiſſé dans une trop grande obſcurité, ou qui étoit clair de ſon temps, & ne l'eſt plus du nôtre, j'ai ajoûté quelquefois au texte quelque mot. C'eſt être trop idolâtre de ſon original que de n'oſer y rien ajoûter pour une plus grande clarté, & que d'aimer mieux le laiſſer dans ſon obſcurité, que de l'éclaircir par l'addition de quelque terme, qui met le Lecteur au fait, & qui l'inſtruit de ce que le texte ne lui apprend pas aſſez clairement. Ce n'eſt pas un vice que d'ajoûter au texte ce qui eſt néceſſaire, ſoit pour la clarté, ſoit pour la grace, ou pour la force; mais c'en eſt un que d'y ajoûter ſans néceſſité & mal à propos, comme Amiot l'a fait très-ſouvent. Je n'ai pas fait difficulté d'employer quelque expreſſion qu'il m'a paru que l'Academie accuſoit peut-être trop legerement de vieillir. C'eſt ſervir la Langue que de ne pas ſouffrir qu'on l'appauvriſſe en la privant de certaines façons de parler naturelles, dont les anciens

Ecrivains ſe ſont ſervis, & qui n'ont contre elles que le vain reproche, qu'on n'en ſçauroit rendre aucune raiſon. Combien en avons-nous de cette ſorte qui ſont pourtant très-Françoiſes ? Nôtre Langue eſt ſur-tout capricieuſe en une choſe, c'eſt qu'elle prend ſouvent plaiſir à s'éloigner de la regle, & l'on peut dire que ſouvent rien n'eſt plus François que ce qui eſt irregulier. Autre choſe eſt parler François, & autre choſe parler ſelon les regles de la Grammaire. L'Uſage eſt un Tyran, & rien ne bleſſe tant un Tyran que de ramener à la regle ce qu'il en a tiré ; mais en cela il faut uſer d'une grande prudence pour bien diſtinguer les regles invariables, qui ſont le fondement de la Langue, & dont on ne ſçauroit s'écarter ſans faire une faute, & les regles auſquelles l'uſage a dérogé. Enfin je cherche particulierement la netteté, l'élegance, & la naïveté, qui ſeule, comme l'a fort bien dit Vaugelas, eſt capable de couvrir beaucoup de défauts, & peut-être même d'empêcher qu'ils ne ſoient des défauts. Et il y a des occaſions où je ſacrifie à la force, & à la brieveté du diſcours un ſoin trop ſcrupuleux des termes ; mais avec tout cela, je m'éloigne ſi peu de l'original, que j'oſe aſſurer qu'il n'y a point de traduction plus fidelle, ni plus litterale.

Je ne dois pas oublier ici une choſe qui donne beaucoup de grace à quelques endroits de Plutarque. C'eſt que ſouvent il mêle dans ſon diſcours des mots & des paſſages des Poëtes ſans en avertir, & ce ſont comme autant de fleurs qui émaillent ſes écrits d'une varieté charmante, ou pour parler plus poëtiquement encore, comme des lumieres brillantes qui ſont ſur ſon ſtyle

ce que les étoiles lumineuſes font ſur les voiles de la nuit. Et c'eſt ce que j'ai tâché de faire ſentir.

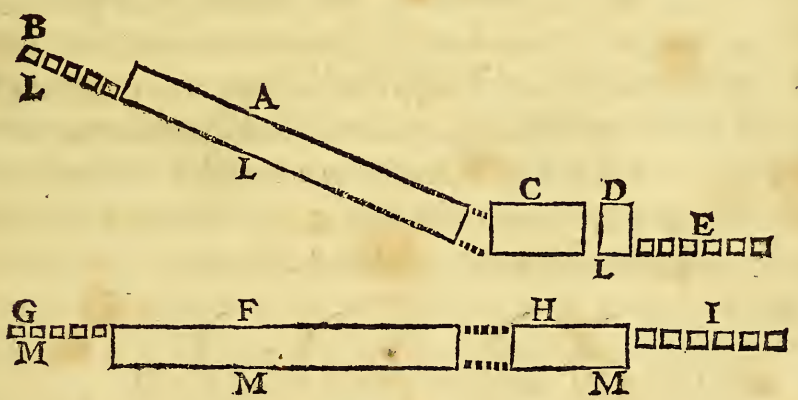
La plus grande difficulté que j'aye trouvée dans cet Ouvrage, c'eſt lorſqu'il a fallu détailler les combats & expliquer les differens ordres de bataille des Anciens. Il eſt très-difficile qu'un Ecrivain qui n'eſt pas homme de guerre, & qui n'a jamais ſervi, s'exprime proprement & convenablement ſur un art qu'il ne connoît point & qu'il n'a jamais profeſſé, & je me ſouviens ſur cela d'une Hiſtoire qui me fait peur. La voici. Annibal ayant été chaſſé de Carthage, & étant obligé d'aller chercher un azyle à la Cour d'Antiochus, arriva à Ephéſe. Les Ephéſiens avoient chez eux un Philoſophe Péripateticien, nommé Phormion, qui avoit une réputation très-grande. Ils crurent ne pouvoir mieux regaler ce grand Capitaine, qu'en lui faiſant entendre Phormion. Ils lui propoſerent d'aller à ſon auditoire, ce qu'Annibal accepta très-volontiers. Ils le menent donc avec un grand concours de peuple. Le Philoſophe fit un diſcours de pluſieurs heures ſur le devoir du Général d'armée, & ſur tout l'art de la guerre. Les Ephéſiens charmez demanderent à Annibal ce qu'il penſoit de leur Philoſophe. Annibal s'expliquant aſſez mal en Grec, mais avec une franchiſe digne de lui, dit qu'il avoit bien vû en ſa vie des vieillards radotter, mais qu'il n'avoit jamais vû un plus parfait radotteur que leur Philoſophe. En effet quelle arrogance, & quelle démangeaiſon de babiller dans ce Grec, qui n'avoit jamais vû l'ennemi, ni même un camp, & qui toute ſa vie avoit été éloigné de toute fonction publique, de ſe mêler de parler de l'art de la guerre

devant Annibal, qui avoit disputé tant d'années l'empire aux Romains vainqueurs de toute la terre !

Plutarque n'étoit pas plus homme de guerre que moi, mais il étoit seur de bien parler, parce qu'il ne faisoit que rapporter les propres termes des grands hommes qu'il copioit. Il avoit pour garans Thucydide, Polybe, Xenophon, & autres grands Capitaines, dont il lisoit les mémoires, ainsi il ne s'exposoit point au ridicule de Phormion. J'ai cherché à l'éviter dans tout ce qui est de nos usages, car j'ai tâché de m'instruire dans nos meilleurs Ecrivains, qui ont écrit de la guerre, & dans la conversation de plusieurs Officiers de réputation. Mais il y a bien des choses où je n'ai pu trouver aucun secours, sur-tout lorsqu'il a fallu faire passer en notre Langue des termes que nous ne connoissons pas, & des ordres de bataille, que personne n'a expliquez, ce qui est une difficulté très-grande. J'aurois bien pu me contenter de dire la chose litteralement sans l'expliquer, & cacher ainsi mon ignorance sous un silence orgueilleux, qui auroit pu passer pour science ; mais je me suis fait une loi d'expliquer tout, ou de dire franchement ce que je n'entends point. Voici deux endroits qui m'ont fait le plus de peine.

Le premier est dans la vie de Pelopidas, tom. III. pag. 129. où Plutarque décrit l'ordre de bataille des Thébains à la fameuse journée de Leuctres : il dit qu'Epaminondas tira du côté de son aîle gauche sa phalange étenduë en écharpe, ou en biais, φάλαγγα λοξὴν. Tous les Traducteurs se sont fort mal tirez de ce passage, & n'ont rendu ni la lettre, ni le sens. Et moi j'ai voulu, non seulement traduire la lettre, mais en donner aussi l'explication,

l'explication dans ma remarque où je fais voir qu'Epaminondas, avec ſon aîle gauche fortifiée d'une partie de ſa phalange en biais, tomba ſur l'aîle droite des Lacedémoniens, commandée par le Roy Cleombrotus. Cela ne ſuffit pas encore pour la parfaite intelligence de ce paſſage, & j'ai cru qu'il étoit néceſſaire de le mettre ſous les yeux, par un petit plan. Je me ſuis donc hazardé à en faire un, & j'ai eu le plaiſir de voir qu'il eſt conforme à celui qu'en avoit fait M. le Chevalier de Follard, Officier très-habile, qui a ſervi long-temps, qui a donné en pluſieurs occaſions des marques de ſa capacité & de ſon courage, & qui a fort étudié la milice des Anciens. Le voici :



LLL *L'armée Thébaine.* A *La phalange en écharpe.* B *Aîle droite de Cavalerie.* C *Aîle gauche d'Infanterie.* D *Bataillon ſacré.* E *Cavalerie de l'aîle gauche.*

MMM *Armée de Lacedémone.* F *Phalange.* G. *Cavalerie de l'aîle gauche.* H *Aîle droite.* I. *Cavalerie de la droite.*

Sur ce plan, quoique groſſierement fait, on voit ſans peine comment Epaminondas marchant avec ſon aîle gauche, fortifiée par ſa phalange en écharpe, tomba ſur l'aîle droite des Lacedémoniens, qui furent obligez de s'éloigner de leurs alliez, & qui ne purent la ſoûtenir, parce qu'ils avoient diminué de leur hauteur pour déborder les Thébains, & que ceux-ci profiterent de ce moment pour les charger.

L'autre eſt dans la vie de Philopœmen, pag. 434. du même volume, où Plutarque dit que les Achéens n'étoient pas accoûtumez à l'ordonnance qu'on appelle Spirale, & qu'ils ne ſe ſervoient que de la phalange, ou bataillon carré. C'eſt ce que perſonne n'a expliqué; j'ai voulu le faire dans ma remarque, & j'ai dit que c'étoit une ordonnance par bataillons ſeparez, ou par cohortes ſeparées avec des intervalles. Le même M. le Chevalier de Follard m'a fait voir que j'avois raiſon, mais qu'il falloit ajoûter que les cohortes étoient placées vis-à-vis des intervalles de celles qui les précedoient, comme dans cette figure, où l'on voit pourquoi cette ordonnance étoit appellée Spirale.

Les vers que Plutarque a citez, je les traduis en proſe, parce qu'il n'y a rien de plus inſupportable dans notre Langue, ni qui vieilliſſe ſi-tôt que des vers mediocres; mais quand même j'en pourrois faire de fort

bons, je ne ſçai ſi je traduirois ces endroits-là en vers, à cauſe de la grande difficulté, ou, pour mieux dire, de l'impoſſibilité qu'il y a de conſerver dans notre poëſie ce goût ſimple & antique qui fait la plus grande beauté des vers Grecs. Ciceron l'a fait quelquefois fort heureuſement dans ſes Ouvrages, & quelques Poëtes Latins avant lui l'ont fait auſſi avec beaucoup de ſuccès dans leur poëſie, mais la richeſſe de leur Langue les a bien ſervis, & nous ne ſçaurions faire dans la nôtre ce qu'ils ont fait dans la leur. Il eſt certain qu'Amiot ne l'a pas fait, ſes vers ſont le ſupplice des oreilles, & ceux de M. de Meziriac ne ſont gueres meilleurs. Ces lambeaux d'or & de pourpre deviennent dans leur poëſie des chiffons de bure qu'on ne peut voir ſans dégoût.

Je conſerve les anciens noms des peuples, des dignitez, des charges, parce que les noms d'aujourd'hui n'y répondent point du tout, que c'eſt traveſtir les anciens que de les habiller ainſi à la moderne, & qu'il n'eſt pas poſſible de conſerver la véritable idée des choſes avec ce changement de noms. On avoit porté même mon ſcrupule juſqu'à balancer ſi je ne conſerverois pas les noms des mois Grecs & la maniere de datter des Romains par nones, ides & calendes, comme M. de Meziriac prétend qu'on doit le faire, & comme il l'avoit fait lui-même dans ſa traduction. Mais après avoir vû l'effet que ces dates étranges & ces noms *Pyanepſion*, *Maimacterion*, *Poſeideon* faiſoient dans une traduction Françoiſe, au lieu de *Novembre*, *Decembre*, *Janvier*, j'y ai rénoncé, & je me ſuis contenté de les rejetter à la marge avec ces dates qui ne ſont remarquables

que par leur bizarrerie. Si j'en avois uſé autrement, j'aurois merité le même reproche que Lucien fait à un Hiſtorien appellé Crepereïus Calpurnianus, qui avoit écrit en Grec la Guerre des Romains contre les Parthes, & qui ſe piquoit d'être grand imitateur de Thucydide : il lui reproche comme une choſe très-ridicule d'avoir mêlé dans ſon ouvrage les termes Latins des armes & des machines, & d'avoir employé les propres mots de *Foſſé* & de *Pont* au lieu de τάφρος & de γέφυρα. Les termes *Pyanepſion*, *Maimacterion*, *Poſeidéon*, au lieu de *Novembre*, *Decembre*, *Janvier*, auroient fait dans ma traduction un effet plus inſupportable encore. Il eſt bien ſeur que ſi les Grecs avoient traduit quelque Auteur Latin, ils n'auroient pas mis les mois Romains, mais les mois Grecs. Dans aucune autre Langue, il ne faut employer que les mots uſitez & connus, à moins que l'on n'en manque & que l'on ne ſoit forcé à recourir aux termes étrangers.

Dans le Traité comment il faut écrire l'Hiſtoire.

Une choſe encore ſur laquelle j'ai été long-tems en doute, parce que je voyois les ſentimens aſſez partagez, c'eſt ſur l'uſage du mot *Tu*. Nous ne nous en ſervons aujourd'hui qu'en poëſie, ou quelquefois dans le ſtyle ſoûtenu, ou en faiſant parler des barbares. Quelques gens trouvoient que ce ſingulier avoit plus de grace dans la bouche de ces anciens, que le plurier *Vous*, que la politeſſe a introduit, & qu'ils n'ont jamais connu. Enfin après avoir vû par experience qu'il y avoit des endroits où *Tu* choquoit beaucoup de perſonnes, & qu'en d'autres il faiſoit un meilleur effet que *Vous*, j'ai trouvé qu'en cela même nôtre Langue nous fourniſſoit une richeſſe, dont les Anciens

étoient privez, car étant toûjours forcé de ſe ſervir de ce ſingulier *Tu*, ils ne pouvoient faire bien ſentir ni les mœurs, ni les paſſions, ni les caractéres ; au lieu que c'eſt un avantage que nous fourniſſent ce ſingulier & ce plurier employez à propos, avec diſcernement & lorſque les occaſions demandent l'un préferablement à l'autre. Voici donc le parti que j'ai pris ; dans tous les endroits où il faut faire ſentir de la fierté, de l'audace, du mépris, de la colere, ou un caractére étranger, j'ai employé le mot *Tu*. Et dans tous les autres, comme lorſqu'un inférieur parle à ſon ſupérieur, un Sujet à ſon Roy, je me ſuis ſervi du mot *Vous*, pour m'accommoder à notre politeſſe qui le demande néceſſairement, & qui eſt toûjours bleſſée de ce ſingulier *Tu*, comme d'une familiarité trop grande.

Par exemple, dans la vie de Romulus quand on mene Remus à Numitor, Remus dit à ce prince, *je ne te cacheray rien de tout ce que tu me demandes, car tu me parois plus digne d'être Roy que ton frere.* Ce ſingulier *Tu* a là plus de grace que le plurier *Vous*, à cauſe du caractére de Remus qui a été élevé parmi des paſtres, qui eſt vaillant & fougueux, & qui doit témoigner de l'intrepidité & de l'audace. Lorſque Caton en plein Senat dit à Ceſar, *tien yvrogne*, en lui rendant la lettre de ſa ſœur, il n'y auroit rien de plus ridicule, ni de plus froid que de lui faire dire, *tenez yvrogne.* Quand Leonidas parle à Alexandre, & qu'il lui dit, *quand vous aurez conquis la region qui porte ces aromates, &c. Vous* eſt là meilleur que *Tu.* Mais quand Alexandre après avoir conquis l'Arabie, écrit à Leonidas, *je t'envoye une bonne proviſion d'encens & de myrrhe, toy* eſt mieux que *vous.*

De même quand le Prophete de Jupiter Ammon dit à Alexandre, *ne blaſphême point, tu n'as point de pere mortel.* Le mot *vous* rendroit la réponſe languiſſante & froide. C'eſt un Prophete qui parle, & il parle avec autorité. Je voi que Vaugelas dans ſa traduction de Quinte-Curce, a obſervé cela avec beaucoup de raiſon & de jugement. Alexandre dit *vous* en parlant à la Reine Siſigambis, & la Reine Siſigambis dit *tu*, en parlant à Alexandre, & cela eſt néceſſaire pour conſerver ce caractére étranger. Cette difference de *tu* à *vous* donne à la traduction de Lucien par M. d'Ablancour une grace que l'original ne peut avoir, car que le Philoſophe Cynique diſe *toy* à Jupiter, & que tous ſes autres perſonnages ſe tutoyent, cela fait une plaiſanterie, & marque les caractéres, ce qu'il ne fait pas dans le Grec où ils ne ſçauroient parler autrement. Qu'on mette *vous* au lieu de *tu*, toute la gentilleſſe ſera perduë.

Dans les remarques je ne deſcends que très-rarement à une critique de mots, car il n'y a rien de plus ſec, de plus deſagréable & de moins utile dans un Ouvrage comme celui-ci où il y a tant de choſes bien plus importantes que les mots, & qui méritent davantage notre attention. Je me contente d'expliquer tout ce qui eſt obſcur, & de rendre raiſon des changemens que j'ai faits dans le texte, ſoit par conjecture, ſoit par le ſecours des Manuſcrits. Je releve les fautes d'Amiot, au moins les principales, car il y en a beaucoup dont je ne parle point, car elles ſont peu importantes, & le Lecteur les remarquera de lui-même, s'il veut prendre la peine de conferer ſa traduction avec la mienne. Je n'oublie rien de tout ce qui peut rendre l'original

intelligible aux Lecteurs ſtudieux, & j'oſe promettre qu'ils n'y trouveront rien qui puiſſe les arrêter dans cette lecture. Je rapporte tout ce qui eſt néceſſaire pour la parfaite intelligence de l'Antiquité. J'explique les Coûtumes, les Sacrifices, les Fêtes, & toutes les Cérémonies tant publiques que particulieres. J'indique les differentes ſources où Plutarque a puiſé, & lorſqu'il y a des traditions differentes, je tâche de découvrir les raiſons du choix qu'il fait, & de la préference qu'il donne aux unes ſur les autres.

Quand l'Antiquité fournit des particularitez remarquables qu'il a oubliées, je les rapporte avec ſoin comme des ſupplémens néceſſaires de ces vies. Sur-tout je m'attache à expliquer ſes ſentimens pour en faire ſentir la beauté, ou pour en faire connoître le défaut, lorſqu'ils ne ſont pas conformes aux veritables regles qui nous ſont aujourd'hui mieux connuës, & je prends la liberté de le combattre dans tous les endroits où il paroît qu'il s'eſt trompé.

C'eſt dans cette vûë que j'ai cru être obligé de corriger par mes réflexions tout ce qui dans les écrits des Payens ſe trouve contraire à la Religion & aux mœurs, & de relever tout ce qui les favoriſe & qui peut ſervir à en faire connoître la beauté, la vérité, & la néceſſité, & de m'attacher à développer les idées, que ces Payens en ont euës, & à les confirmer ou rectifier par les lumieres de la vérité. Et ſur cela je ne ſçaurois m'empêcher de m'étonner & de me plaindre d'une malheureuſe critique que certaines gens, qui veulent pourtant paſſer pour ſages, me font & en public & en particulier. Ils blâment & condamnent ces ſortes de

remarques qu'ils trouvent trop pieuſes, & dont ils ſont bleſſez. A quoi bon, diſent-ils, faire intervenir la Religion dans des Ouvrages payens ? Pitoyable aveuglement ! Rien peut-il être plus utile & ſervir davantage à confirmer les hommes dans la verité, que de faire voir ce que les Payens ont emprunté des traditions ſacrées, & en quoi ils les ont ſuivies ou corrompuës, & ce qu'ils ont dit de la néceſſité des vertus ? Si dans mes remarques je bleſſois la Religion & les mœurs, je ſerois applaudi, & parce que je ne cherche qu'à les confirmer, on m'en fait un blâme. A-t'on jamais reproché à Plutarque qu'il confirmoit les ſuperſtitions, les erreurs, & les fauſſes vûës de la Théologie payenne par l'autorité de ſes Philoſophes & de ſes Théologiens ? & l'on trouve mauvais que je diſſipe les erreurs de cette fauſſe Théologie par les rayons d'une Théologie ſainte qui eſt deſcenduë du ciel, que je montre l'avantage de la Religion Chrétienne ſur toutes ces ſectes, & que je lui faſſe honneur de tout ce qu'ils ont connu de plus vray en en découvrant la ſource. Par exemple, quand Plutarque dans la vie de Numa parle de l'erreur affreuſe & de l'abominable ſuperſtition qui regnoient de ſon temps, & qui enſeignoient que la Divinité prenoit plaiſir à joüir d'un corps mortel, ſoit d'homme, ſoit de femme, & que pour combattre cette doctrine de tenebres, ſi injurieuſe & ſi contraire à la Divinité, il ajoûte que les Egyptiens faiſoient ſur cela une diſtinction, qu'il appelle *très-vrai-ſemblable*, & qu'ils diſoient *qu'il n'étoit pas impoſſible que l'eſprit de Dieu ne s'approchât d'une femme, & que par ſa vertu il ne fiſt germer en elle des principes de generation, & que la même choſe ne pouvoit arriver*

à l'homme, qui par ſa nature ne pouvoit jamais avoir aucun commerce corporel avec la Divinité. Où eſt l'homme raiſonnable qui puiſſe trouver étrange & hors de propos la remarque que j'ai faite ſur cette réflexion ſi merveilleuſe des Egyptiens ? Plutarque méritera de grandes loüanges d'avoir embraſſé le principe des Egytiens, dont ni eux ni lui ne connoiſſoient toute la verité & toute la force, & je ſerai blâmé d'avoir développé toute cette force & toute cette verité, en en marquant la ſource, & en l'éclairciſſant par les principes de la Religion Chrétienne, qui ſeule peut l'expliquer ? *Tome. 1. pag. 286.*

Je ne me ſuis point laiſſé émouvoir par ces reproches ſi injuſtes, indignes même d'un Payen, & j'ai tâché de découvrir en tout la verité & d'en montrer les ſources, parce qu'il n'y a qu'elle qui ſoit digne de nos ſoins & de nos recherches, & qui faſſe un veritable plaiſir.

Si je n'avois commencé ces vies que pour les Sçavans, je me ſerois épargné certaines reflexions que je fais pour donner les raiſons de beaucoup de principes de morale & de politique qui y ſont propoſées, bien perſuadé qu'ils n'ont pas beſoin de mes lumieres pour découvrir dans un ſujet toutes les veritez qu'il renferme. Mais j'écris pour une infinité de jeunes gens qui liront ces vies, & qui ne ſont pas capables de trouver d'eux-mêmes toutes ces raiſons.

Il eſt donc néceſſaire de les fortifier en leur expliquant les raiſons, l'utilité & la néceſſité de ces préceptes. Ces veritez expliquées & renduës ſenſibles dans des remarques, pourront leur être très-utiles. A quoi des remarques peuvent-elles être mieux employées,

qu'à rendre les raiſons de tous les préceptes, de tous les jugemens, en un mot de tout ce qu'avance un Ecrivain qui travaille à former les mœurs ? C'eſt de la Philoſophie qu'il faut tirer ces raiſons. Le pere d'Horace, après avoir donné à ſon fils les préceptes nuds, comme cela convenoit à ſon état, lui dit fort bien :

Sat. IV. *Liv.* I.

Sapiens vitatu, quidque petitu
Sit melius, cauſas reddet tibi.

Les Philoſophes te diront les raiſons pourquoy une choſe eſt bonne ou mauvaiſe, à ſuivre ou à fuir. C'eſt donc aux ſages à rendre raiſon de tout, & c'eſt auſſi les ſages que je fais parler dans mes remarques, car c'eſt de leurs écrits que je tire ce qu'il y a de meilleur, & c'eſt ainſi que la jeuneſſe doit être inſtruite.

Quand on lit des hiſtoires & des vies, il eſt naturel de vouloir ſçavoir le temps où ſe ſont paſſées les actions dont il y eſt parlé, & ce n'eſt pas toûjours une curioſité infructueuſe, mais c'eſt à quoi on trouve ſouvent de grandes difficultez, tant à cauſe du deſordre & de l'irregularité du Calendrier, que de ce que les mois Grecs ne répondent pas exactement aux nôtres. On ne peut pas toûjours déterminer le jour précis dont il s'agit ; comment le pourrions-nous aujourd'hui ? Plutarque même ne le pouvoit pas de ſon temps. *Mais aujourd'hui*, dit-il, dans la vie de Romulus, *les mois des Romains répondent ſi mal aux mois des Grecs, qu'il eſt très-difficile de marquer préciſement le jour de la fête Palilia, qui fut le jour natal de Rome.* De-là vient que les Sçavans ne ſont pas d'accord ſur cette matiere. Par exemple le mois *Elaphebolion*, que je traduis *Avril*, eſt ſelon d'autres, le mois de Mars. *Munychion*, *Thargelion*, *Scir-*

rophorion, que je prends pour *May*, *Juin*, *Juillet*, d'autres prétendent que c'eſt *Avril*, *May*, *Juin*. *Poſeideon*, que je prends pour *Janvier*, eſt ſelon d'autres, *Decembre*. Cela pourroit fournir des diſſertations & des conteſtations infinies. Il faut laiſſer les Chronologiſtes ſe battre ſur cela tant qu'ils voudront, cette matiere eſt de leur reſſort. Mais heureuſement ce n'eſt pas ce qu'il y a d'important dans ces vies, où nous devons chercher à apprendre d'autres choſes que les dates exactes, & que les bornes des mois, pour les faire quadrer avec les nôtres. Peut-être ne ſeroit-il pas impoſſible de concilier les differens ſentimens, parce que les mois des Grecs enjamboient ordinairement ſur deux des nôtres, & que *Munychion*, par exemple, commençoit en Avril, *Hecatombæon* en Juillet, &c. Dans l'embarras où jettent ces opinions ſi differentes, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de ſuivre Plutarque même, qui en quelques endroits ajoûte le nom du mois Latin au mois Grec. Nous voyons que dans la vie de Sylla en parlant de la priſe d'Athenes, il aſſeure qu'elle arriva le premier de Mars, qui répondoit, dit-il, à la nouvelle Lune du mois *Antheſterion*. Ce qui s'accorde parfaitement avec ce qu'Appien a écrit de la mort de Ceſar. *Il fut tué*, dit-il, *le jour des ides de Mars, qui répondent au milieu du mois Antheſterion*. Ce mois Antheſterion eſt donc le mois de Mars ſelon Plutarque & ſelon Appien, & nullement le mois de Novembre, comme quelques Sçavans l'ont prétendu. De même le mois *Poſeideon*, que la plûpart prennent pour Decembre, Plutarque dans la vie de Ceſar le fait répondre au mois de Janvier, comme dans la vie de Publicola, il

fait répondre le mois *Metageitnion*, au mois de Septembre. Plutarque & Appien doivent être plûtôt crus que tous les raiſonnemens des plus habiles Chronologiſtes, car Plutarque & Appien ne peuvent pas s'être trompés ſur leurs mois. Contentons-nous donc de ſçavoir à peu près quels mois des Grecs répondent aux mois des Romains, & n'eſperons pas de pouvoir toûjours déterminer préciſément les jours des uns, pour les faire répondre aux jours des autres.

A l'égard des meſures & des diſtances des lieux, on ne ſçauroit ſe tromper dans Plutarque, parce qu'il compte toûjours par ſtades, & que la meſure du ſtade étant connuë pour une eſpace de cent vingt-cinq pas Geométriques, il eſt aiſé de reduire tous les ſtades, dont il parle, à notre maniere de compter par lieuës, de quelque meſure qu'on les faſſe, de quinze cent, de deux mille, de trois mille, ou de quatre mille pas. Voilà pourquoi j'ai conſervé toûjours le mot de ſtade, & je me ſuis contenté de marquer à la marge le nombre des pas, ou des lieuës, & je fais la lieuë commune de vingt-cinq ſtades.

Il n'y a pas non plus de difficulté ſur le prix des anciennes monnoyes Grecques & Romaines ſur leſquelles on a tant diſputé inutilement. Plutarque les évaluë les unes aux autres, & j'ai cru que je devois les évaluer à la nôtre, non ſelon le prix courant, qui change tous les jours, ou du moins qui n'eſt pas long-temps fixe, mais ſelon le prix le plus ordinaire de l'argent, & ce qu'il doit valoir. Car il m'a paru qu'un Lecteur eſt naturellement curieux de ſçavoir ce que valoient par exemple les ſommes immenſes d'or & d'argent qu'apportoient

à Rome tous ſes Triomphes. J'en ai fait l'eſtimation ; pour cet effet je n'ai ſuivi aucun des modernes, car ils ne ſont pas d'accord, les uns eſtimant le talent cinq cens écus, les autres ſix cens, & les autres huit cens. J'ai voulu m'éclaircir moi-même, & cela n'étoit pas bien mal-aiſé, il n'a fallu que peſer quelques drachmes, car tout dépend de là, j'ai trouvé que la drachme peſe un gros, & le gros d'argent je l'ai mis à dix ſols, qui eſt ſon prix le plus ordinaire. Nous ſçavons que le talent Attique (le talent étoit un poids, & non pas une monnoye) valoit ſoixante mines, & peſoit ſix mille gros, & la mine cent drachmes, cent gros. Ainſi la mine valoit cinquante livres de nôtre mondoye, & le talent mille écus. Le denier Romain étoit du même poids & du même prix que la drachme, & la livre Romaine qu'on appelloit *pondo*, & qui n'étoit que de douze onces, étoit du même prix que la mine, & valoit cinquante francs. Le ſeſterce étoit la quatriéme partie du denier, c'eſt-à-dire, qu'il valoit deux ſols & demi ; de ſorte qu'il falloit quatre ſeſterces pour faire une drachme, ou un denier, comme il falloit ſix oboles, car l'obole valoit vingt de nos deniers. Toutes les évaluations que Plutarque a faites, ſont ſelon ce tarif. Ceux qui voudront reduire toutes les ſommes dont Plutarque parle, à la monnoye courante, pourront le faire aiſément ſur ce pied-là, en comptant par gros, & en diminuant, ou augmentant le *gros*, c'eſt-à-dire, le *denier*, ou la *drachme*, à proportion que l'argent hauſſera ou baiſſera.

J'ai eu entre les mains un Plutarque Grec noté en pluſieurs endroits de la main de Turnebe. Il ne m'a été

d'aucune utilité, car toutes ſes notes ne ſont que les mots les plus remarquables du texte que ce ſçavant homme prenoit la peine d'écrire à la marge pour les avoir plus preſens. Mais je ne ſçaurois trop reconnoître le ſecours que j'ai tiré d'un autre Plutarque, dont toutes les vies ſont notées de la main du celebre M. de Thou, de ce grand Hiſtorien, qui juſqu'à aujourd'hui ſoûtient pour cet art l'honneur de la France contre l'Italie & la Grece, & dans les écrits duquel on remarque autant de profondeur & de force, que de ſincerité & de verité. Il avoit lu ces vies avec tant de ſoin & d'exactitude, & avoit marqué avec tant de choix ce qui pouvoit éclaircir, ou illuſtrer les paſſages les plus remarquables & les plus importans, ou indiquer leur ſource, qu'il a extrêmement abregé mon travail, en m'épargnant de longues recherches, & en me donnant ſouvent des lumieres que je n'aurois pas euës ſans lui.

On l'a miſe à la fin pour ne pas trop groſſir le I. *vol.*

Comme on ne peut marcher ſeurement dans l'étude de l'Hiſtoire ſans la connoiſſance des temps, j'ai cru qu'il étoit néceſſaire de mettre à la fin de cet Ouvrage une petite Chronologie, qui éclaircira beaucoup de difficultez, & qui fera voir au moins dans quel ordre ces vies doivent être lûës; car Plutarque, en les écrivant, n'a pas ſuivi l'ordre des temps, il les avoit même écrites dans un ordre different de celui que l'on a ſuivi dans toutes les éditions. Et c'eſt ce qui m'a autoriſé à en changer deux de place, & à les tranſporter du VII. vol. où elles devoient être ſelon l'ordre des éditions, au cinquiéme. Ce ſont celles d'Agis & de Cleomene, & celle de Tiberius & de Caïus Gracchus, pour faire les volumes plus égaux. Cette même néceſſité

m'a auſſi obligé à ſeparer quelquefois les vies paralleles. Par exemple, la vie de Paul Emile finit le II. vol. & celle de Timoléon, qui lui eſt comparé, fait le commencement du III. Celle de Pyrrhus finit le III. vol. & celle de Marius, qui eſt ſa parallele, commence le IV. celle de Nicias termine le IV. & celle de Craſſus qui eſt ſa comparaiſon, eſt à la tête du V. Il m'a paru que cela étoit indifferent au Lecteur. On ne lit guere deux vies de ſuite; ſans ce partage les volumes auroient été trop gros, ou trop inégaux.

J'ai recherché avec ſoin les têtes des hommes illuſtres que Plutarque a choiſis. On aime naturellement à voir le portrait des grands hommes dont on lit la vie, le cabinet du Roy m'en a fourni quelques-unes qui m'ont été communiquées par feu M. Simon qui avoit beaucoup d'eſprit & de ſçavoir, qui étoit alors Garde des Medailles de ce cabinet. Après ſa mort M. de Boze, qui a ſuccedé à ſa Charge, l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe, & très-digne Secretaire de l'Académie des Inſcriptions & belles Lettres, homme auſſi eſtimable pour ſes mœurs & pour ſa politeſſe, que pour ſon eſprit & ſa grande érudition, m'en a fourni trois ou quatre des plus rares. J'en ai pris d'autres dans les recueils que de ſçavans Antiquaires ont fait graver. Mais il en reſte un nombre, qu'on n'a pu trouver, & qu'on ne trouvera jamais. Car outre qu'il y en a que l'Antiquité n'a pas conſervées, on chercheroit vainement celle de Pelopidas, puiſque Plutarque aſſeure qu'on n'avoit de lui ni ſtatuë, ni portrait, parce qu'il n'avoit jamais voulu permettre qu'on en fiſt, & qu'en mourant même il défendit expreſſément que l'on fiſt

de lui aucune figure, ni moulée, ni peinte ; & je n'ai pas voulu en mettre de ſuppoſées, comme on l'a fait dans quelques éditions ; car il n'y a rien de plus ridicule que de donner pour une tête de Pericles, de Pelopidas, de Timoléon, &c. ce qui n'eſt qu'une tête d'idée. Il n'y a ſur cela que le vrai, ou ce que l'Antiquité a donné comme vrai qui faſſe plaiſir.

Tous les Ouvrages de Plutarque ont eu l'approbation de tous les ſiecles, & avec grande raiſon, car on y trouve une érudition profonde, un jugement exquis, & toûjours l'agréable admirablement joint à l'utile. Theodore Gaza, qui fleuriſſoit dans le xv. ſiecle, & qui étoit un des plus ſçavans hommes de ſon temps, interrogé un jour ſi par une dure néceſſité il étoit obligé de jetter dans la mer tous les Auteurs généralement, quel ſeroit celui qu'il y jetteroit le dernier, & qu'il voudroit ſauver de ce naufrage, répondit *que ce ſeroit Plutarque*. Ce qui ne doit être entendu que des Auteurs payens, car autrement ce ſentiment ſeroit outré & impie. Je croi même qu'on peut appeller de ce jugement, car quelque grande idée que j'aye du mérite de Plutarque, je ſuis perſuadé que les œuvres de Platon mériteroient encore davantage d'être reſervées, car à mon avis il n'y a point d'Auteur payen qui puiſſe être plus utile aux hommes, ni qui ait plus ſervi à éclairer le genre humain.

Mais n'oppoſons point Plutarque aux autres Auteurs, oppoſons-le à lui-même, en conſidérant ſes vies & ſes morales. S'il falloit choiſir entre ces deux Ouvrages, & renoncer à l'un pour avoir l'autre, peut-être trouveroit-on des gens qui balanceroient ſur le choix,

choix. Pour moi je me contenterai de dire qu'il y a infiniment plus d'esprit, plus de jugement & plus d'art dans les vies, & plus de lecture, & plus de sçavoir dans les morales. Scaliger a fait de ces Ouvrages deux jugemens qui paroissent bien opposez. Dans l'un il appelle Plutarque *l'œil de la sagesse*; & dans l'autre il dit, qu'*il a écrit pour les Courtisans & non pas pour les Scavans*, & ils paroîtront tous deux très-justes si l'on rapporte le premier à ses vies, où il y a autant de sagesse que dans aucun Ouvrage qui nous reste de l'Antiquité payenne, & si l'on entend le second, de ses morales. Il y a veritablement des traitez admirables, & qu'on ne sçauroit trop lire; mais il y en a d'autres où rien n'est entierement approfondi, ni démontré, & où toutes les matieres, j'en excepte un petit nombre, sont traitées fort superficiellement. Ce qui paroît au-dessus de tout, ce sont ses Comparaisons. Je donnerois plusieurs de ses traitez de morale pour celles qui nous manquent. Il met dans une balance si juste les mœurs, les inclinations, & les actions des grands hommes qu'il compare les uns aux autres, & il fait si bien sentir ce qu'ils ont chacun de semblable & de different, qu'il n'y a rien où le jugement, l'étenduë d'esprit, la sagesse, &, ce qui étoit rare de son temps en Grece, la bonne foi, se trouvent ensemble avec plus d'éclat; l'amour de son pays ne le porte jamais à favoriser sa nation. Il est vrai qu'il oppose quelquefois à des Romains très-illustres, des Grecs qui le sont beaucoup moins; mais il ne prétend pas les peser en gros & avec toute leur fortune, ni les égaler les uns aux autres, il compare action à action, & non pas homme à homme; & s'il met certaines actions des Grecs dans un plus beau

jour qu'elles n'avoient été avant lui, c'eſt moins les favoriſer, que reparer l'injure que l'Hiſtoire leur avoit faite en oubliant, ou en ne relevant pas aſſez les particularitez les plus remarquables & les plus dignes de conſidération. En un mot, il les juge tous ſéparément & par piéces ; il peſe les mœurs qui ſont la ſource des actions, il examine les motifs, il balance les biens & les maux qui en ſont la ſuite, & dans le détail de toutes les circonſtances il eſt ſi éloigné de la moindre partialité pour les Grecs, qu'on ne trouvera jamais qu'il leur donne la préference contre la droite raiſon ; par tout il ne reſpecte que la vertu, ne fait la guerre qu'au vice, & ne cherche que la verité. Cet eſprit d'équité eſt répandu dans tous ſes Ouvrages, mais il paroît ſur tout avec éclat dans la vie de Marcellus, où il donne bien nettement aux Romains cette grande loüange, qu'ils ne ſurpaſſoient pas moins les Grecs en juſtice, qu'en valeur & en prudence. Et dans la vie de Ciceron, où il ne feint pas de rapporter le grand éloge qu'Appollonius Molon donna à cet Orateur, lorſqu'après l'avoir entendu haranguer en Grec, il ſoupira, & dit qu'il déploroit le malheur de la Grece, voyant que les ſeuls avantages qui reſtoient aux Grecs, l'érudition & l'éloquence, alloient être tranſportez aux Romains.

Malheureuſement il nous manque quatre de ſes Comparaiſons & des plus importantes, que l'injure des temps nous a ravies, celle de Themiſtocle & de Camillus, celle de Pyrrhus & de Marius, celle de Phocion & de Caton, & celle d'Alexandre & de Ceſar. C'eſt une perte irréparable. Je me ſuis cru obligé de les ſuppléer, & j'ai eu l'humilité de l'entreprendre ; car il y en a aſ-

ſeurément beaucoup à un homme comme moi de mêler ſes écrits avec ceux de Plutarque, qui dans ce genre d'écrire n'aura peut-être jamais d'égal. Je ne chercherai donc point à excuſer la liberté que j'ai priſe, & je dirai ce qu'Hirtius qui a fait le ſuppplément de la guerre des Gaules, diſoit de l'audace qu'il avoit euë de continuer l'Ouvrage de Ceſar : *Pendant que je ramaſſe des excuſes pour empêcher qu'on ne me compare à Ceſar, en cela même je donne lieu de m'accuſer d'orgueil & d'arrogance, comme ſi je m'imaginois qu'il puſt jamais monter dans la tête de quelqu'un de me comparer à ce grand homme. Sed ego nimirum, dum omnes excuſationis cauſas colligo, ne cum Ceſare conferar, hoc ipſum crimen arrogantiæ ſubeo, quod me judicio cujuſquam exiſtimem poſſe cum Ceſare comparari.*

Cette maniere d'écrire les vies des hommes illuſtres, en comparant ceux d'une nation avec ceux d'une autre, m'a toûjours paru ſi parfaite, que je me ſuis ſouvent étonné que parmi les excellens Ecrivains que nous avons eus, & parmi ceux que nous avons encore, il ne s'en ſoit pas trouvé quelqu'un qui ait ſuivi l'exemple de Plutarque, & qui choiſiſſant les plus grands hommes que notre France a portez, & ceux qui ont été l'honneur & la gloire des Etats voiſins, n'ait pas écrit leurs vies pour les comparer les uns aux autres comme Plutarque a comparé les Grecs & les Romains. Cet Ouvrage ſeroit ſans contredit plus utile & plus agréable que toutes les Hiſtoires que l'on a écrites. Mais c'eſt ce que nous devons plûtôt déſirer, que d'eſperer ; car c'eſt un Ouvrage très-difficile ; les ſeuls talens de la nature ne ſuffiſent pas, il faut des talens cultivez & enrichis. Il n'y avoit point d'homme plus heureuſement

né que Plutarque, c'étoit un grand genie, il avoit une imagination très-heureuſe, & une grande force de ſens avec beaucoup de juſteſſe; mais il avoit orné ces grands dons par la lecture des Hiſtoriens, des Orateurs, & des Poëtes, & il les avoit fortifiez par la connoiſſance de toutes les ſectes des Philoſophes, principalement par l'étude de la Philoſophie Académique, qu'il avoit préferée aux autres, comme la ſource du bon ſens & de la raiſon. On voit, & je l'ai montré en quelques endroits, que c'eſt de la lecture de Platon qu'il a tiré cette profondeur de ſens, cette ſolidité, cette ſageſſe, qui regnent dans ſes écrits, & qui les rendent ſi admirables. Une marque de ſon profond ſçavoir, & de ſa prodigieuſe lecture, c'eſt que nous trouvons dans ſes Ouvrages plus de trois cens Auteurs citez. Aujourd'hui nous ne ſommes, ni ſi curieux, ni ſi difficiles, nous nous repoſons preſque entierement ſur la nature, & ſouvent ſur une nature peu favorable, & nous voulons écrire ſans rien avoir lû.

J'ai ajoûté à cet Ouvrage la vie de Plutarque, car il m'a paru qu'il étoit juſte que celui qui a fait les vies de tant de grands hommes, trouvât quelqu'un qui fiſt la ſienne. Le ſçavant Ruauld a fait en latin un recueil diviſé par Chapitres, qu'il a intitulé *la vie de Plutarque*; mais ce ne ſont que des mémoires, & encore des mémoires peu complets, & accablez ſous une érudition étrangere qui fait qu'on perd Plutarque de vûë. Il y en a une autre qu'on attribuë à Amiot, mais elle eſt ſi mal faite, que j'ai de la peine à croire qu'il en ſoit l'Auteur. J'ai cru que cette vie devoit être faite autrement, & ſur le modele même que Plutarque nous a laiſſé. J'eſpere que celle que j'ai recueillie avec ſoin, &

avec toute l'exactitude dont je ſuis capable, le fera connoître tel qu'il étoit, & fera voir un homme qui a joint l'homme d'Etat au Sçavant & au Philoſophe, & qui en rendant la Politique éclairée par les belles lettres & par la plus profonde Philoſophie, a rendu ſon ſçavoir & ſes grandes lumieres efficaces par la Politique, & utiles à ſon Pays; car au milieu de cette quantité étonante d'excellents ouvrages, qui ſont ſortis de ſes mains, il s'eſt toûjours mêlé des affaires du Gouvernement depuis ſa jeuneſſe juſqu'à ſa derniere vieilleſſe, & a toûjours été & Philoſophe & homme public, pratiquant lui-même le précepte qu'il a donné à ceux qui auront la noble ambition de ſervir leur patrie, & d'acquerir l'honneur & la gloire qui ſuivent une juſte & ſage adminiſtration; ils doivent à leurs Citoyens tous les momens de leur vie.

Il ne faut pas finir cette Préface ſans parler de deux reproches qu'on fait à Plutarque, & qui s'ils étoient fondez, nuiroient beaucoup à la qualité d'Hiſtorien qui doit ſur tout avoir la verité en vûë.

Le premier, c'eſt une trop grande crédulité pour des faits qui paroiſſent incroyables & impoſſibles, comme ce qu'il dit de Pyrrus, que ce Prince déchargea un ſi grand coup de ſon cimeterre ſur un Cavalier armé de pied en cap, qu'il le fendit en deux, & que les deux moitiez tomberent chacune de leur côté aux pieds de ſon cheval. Il n'y a point aujourd'huy d'homme de guerre, quelque fort qu'il ſoit, qui pût faire un coup de cette nature. Mais pour juger de l'impoſſibilité de ce fait, il faudroit ſçavoir préciſément quelle étoit la force de Pyrrus & la trempe de ſon cimeterre,

quel étoit l'avantage du lieu qu'il pouvoit avoir ſur ſon ennemi, & la qualité des armes dont ſon ennemi étoit couvert. C'eſt une injuſtice de juger de la force d'un homme de ces temps là par celle des hommes du nôtre. Combien voit-on de choſes dans l'ancienne Hiſtoire executées par des hommes, que ceux d'aujourd'hui trouvent impoſſibles. Notre Hiſtoire même nous en fournit. Ce n'eſt pas que la Nature s'affoibliſſe, mais c'eſt que les hommes s'affoibliſſent par le changement de vie, par la pareſſe, & par la diſcontinuation des exercices & des travaux, qui ſeuls nourriſſent la vigueur & augmentent les forces. C'eſt ce qu'Homere a eu en vûë quand il a fait exécuter à ſes Heros des choſes qui paroiſſent au-deſſus des forces de l'homme, comme ce qu'il dit d'Hector dans le XII. Liv. de l'Iliade, que pour s'ouvrir un chemin dans les retranchemens des Grecs, il jetta contre la porte une ſi groſſe pierre, que deux hommes des plus forts de ſon temps auroient eu de la peine à la lever de terre pour la mettre ſeulement ſur un chariot. Homere ne parle pas là comme Poëte, il parle comme Hiſtorien qui atteſte la diminution qui étoit arrivée aux forces des hommes de ſon ſiecle par les raiſons que je viens de toucher.

L'autre reproche, c'eſt d'avoir cherché à embellir l'Hiſtoire par des faits fabuleux, comme dans ce qu'il dit de Rome arraché aux Gaulois dans le moment qu'elle étoit dans la balance avec l'or pour ſa rançon; car on prétend que cela eſt contraire à l'Hiſtoire. En effet Polybe écrit *que les Gaulois, Maîtres de Rome, ayant eu nouvelles que les Venitiens étoient entrés dans leur Pays*

avec une groſſe armée, firent la paix avec les Romains, leur rendirent leur Ville & s'en retournerent.

Mais il ſuffit que Plutarque a Tite-Live pour garant de ce qu'il a avancé. D'ailleurs Polybe n'ayant écrit ſon hiſtoire qu'après l'Olympiade CLVII. près de deux cent quarante ans après cet exploit de Camillus, on peut croire qu'il n'étoit pas mieux inſtruit que Tite-Live qui avoit écrit la ſienne avant la 1. année de l'Olympiade CLXXXIX. c'eſt-à-dire, cent vingt-quatre ou cent vingt-cinq ans après Polybe.

Cette anteriorité de temps ne donne pas un aſſez grand avantage à Polybe ſur Tite-Live, pour rendre ſon témoignage plus ſûr que celui de l'Hiſtorien Latin ſur un fait arrivé ſi long-temps avant l'un & l'autre. Tite-Live pouvoit avoir des Mémoires qui étoient échappez à Polybe.

Que ſçait-on même ſi Polybe attaché à Scipion l'Africain, qu'il accompagnoit, n'avoit pas en vûë d'ôter de cet exploit de Camillus cet air de miracle dont l'éclat pouvoit diminuer celui des exploits de ſon Heros ? Plutarque n'ignoroit pas ce que Polybe avoit écrit ; il le rapporte dans ſon Traité de la Fortune des Romains, mais il le rapporte comme une choſe peu certaine, & comme un bruit dont on pouvoit fort bien douter. *Si ce que Polybe écrit touchant les Gaulois qui prirent Rome, eſt vrai*, dit-il, *qu'ayant reçeu des nouvelles que les Barbares leurs voiſins étoient entrez en armes dans leur Pays, où ils ſaccageoient tout, s'en retournerent à la hâte & firent appointement avec Camillus, &c.* Voilà un *ſi* qui marque ſon doute. Mais ce doute fait ſi peu d'impreſſion ſur lui, que dans le même Livre il ſuit encore

la tradition de Tite-Live ; *Camillus*, dit-il, *ayant éteint le feu des Gaulois & ôté la ville de Rome du baſſin de la balance où on la peſoit contre une certaine quantité d'or, &c.*

Mais, dit-on, la traduction que Tite-Live & Plutarque ont ſuivie, eſt formellement démentie par un paſſage de Suetone, qui en parlant de Druſus, dit dans la vie de Tibere, *traditur etiam Proprætore ex Provincia Gallia retuliſſe aurum Senonibus olim in obſidione Capitolii datum, nec, ut fama, extortum à Camillo. On dit auſſi que Druſus rapporta de la Gaule où il commandoit en qualité de Propréteur, tout l'or qui avoit été donné autrefois aux Gaulois qui aſſiégeoient le Capitole, & que cet or ne leur fut point arraché par Camillus, comme la Renommée le publie.* Je réponds que ce rapport d'un bruit incertain ne doit pas prévaloir ſur le bruit general de la Renommée ſi formellement atteſté dans ce même paſſage, par lequel il paroît que du temps de Suetone ce bruit étoit commun & generalement reçu.

On peut croire même fort raiſonnablement que les Gaulois avoient voulu perſuader à Druſus que l'or, qu'il emportoit de chez eux, étoit l'or que les Romains leur avoient donné autrefois pour la rançon de Rome, & cela pour effacer la honte de leur Nation, & pour diminuer la gloire de Camillus qui les avoit défaits & chaſſez.

Il eſt vrai que dans le recit de Tite-Live & de Plutarque les momens paroiſſent moins amenez par la Fortune, que préparez & ménagez par l'art pour cauſer une plus grande ſurpriſe ; mais ce n'eſt pas une raiſon ſuffiſante pour s'inſcrire en faux contre un fait atteſté par tous les Hiſtoriens Latins qui ont parlé de

ce ſiége de Rome. Combien a-t'on vû de jeux de la Fortune plus ſurprenans & plus merveilleux que tout ce que l'art a pu imaginer & conduire ? Il faut des témoignages plus formels, plus autoriſez & plus indubitables pour rejetter celui de Tite-Live & de Plutarque, qui ont été loüez ſur-tout de leur fidélité.

C'eſt donc en vain & contre toute ſorte de raiſon que Palmerius accuſe Tite-Live d'avoir forgé ce menſonge pour flatter les Romains & pour ſatisfaire la haine naturelle dont il étoit animé contre les Gaulois, étant de Padouë, ville de tout tems ennemie de cette Nation. Tite-Live n'auroit jamais oſé rapporter un fait ſi éclatant, s'il ne l'avoit trouvé fondé ſur les Mémoires qu'il avoit vûs, & que tout le monde pouvoit voir, & Plutarque ſe ſeroit attiré le juſte reproche d'avoir obſcurci par une noire envie la gloire des Romains, s'il avoit plutôt ſuivi Polybe, Hiſtorien étranger, que Tite-Live Hiſtorien Latin.

Il n'eſt nullement vraiſemblable que Tite-Live n'aïant écrit qu'après Polybe, ſe fut ſi fort éloigné de cet Ecrivain, ſi la tradition qu'il a ſuivie, n'eût été autoriſée & comme publique. Ainſi l'antériorité de tems même, qu'on veut faire valoir en faveur de l'Hiſtorien Grec, bien loin d'être contre l'Hiſtorien Latin, ſert au contraire à le juſtifier. Et Tite-Live juſtifié, exempte Plutarque de tout blâme.

AVIS SUR CETTE NOUVELLE EDITION.

ON croit faire plaiſir au Lecteur de lui rendre raiſon des motifs qui nous ont engagé à faire cette nouvelle édition, & de l'ordre qu'on s'eſt preſcrit pour la rendre plus utile & plus parfaite que la précédente.

M^r. Dacier nous a laiſſé parmi ſes Livres un Exemplaire de la premiere Edition de cet Ouvrage qu'il avoit relû avec tout le ſoin & toute l'éxactitude poſſible, & ſur lequel il avoit tranſcrit de ſa propre main pluſieurs Remarques très-ſçavantes, dont les unes rectifient ce qui avoit échappé à ſa vigilance, & les autres expliquent certains endroits du Texte de ſon Auteur, qu'il ne croyoit point encore aſſez développez. Il avoit joint à ces Remarques une Critique auſſi éxacte que judicieuſe des fautes frequentes qu'il avoit remarquées dans *Amiot* : il y reprend ce Sçavant homme, non par une démangeaiſon d'écrire, mais uniquement dans les endroits où ſes mépriſes ne ſont pas ſoûtenables. Il lui rend, ſi-tôt qu'il en trouve l'occaſion, la juſtice qu'il croit lui devoir, & ne craint point même quelquefois, pour ſatisfaire à ſon équité naturelle, de ſe retracter, & de reconnoître avec la ſimplicité d'un enfant, qu'il s'eſt trompé par ſa faute. *Voyez la nouvelle Remarque ſur la vie de Cimon au Tome 4e. p. 370.*

Outre ces Remarques & cette Critique, *M. Dacier* nous a encore laiſſé, non quelques lambeaux détachez d'un Ouvrage informe, mais une vie entiere & finie du plus grand Général des Carthaginois, qu'il nous eût donnée lui-même, ſi la mort ne l'eût prévenu. Cette vie extraite avec fidélité des Hiſtoriens les plus ſincéres, & comme ſortie des autres Vies auſquelles elle eſt jointe, ſemble former avec elles un tout parfaitement aſſorti. On eſt ſi perſuadé de

l'eſtime que le Public a toûjours faite de ce qui eſt parti de la plume de cet habile Ecrivain, qu'on ne peut douter un moment de ſon approbation pour le reſte. Il eût été ſeulement à ſouhaiter qu'une plus longue vie lui eût permis d'éxécuter encore pluſieurs autres Ouvrages dont il s'étoit formé le plan. On eût donc cru ſe rendre coupable d'enſevelir dans l'oubli des morceaux auſſi précieux par leur utilité que recommandables par la réputation de celui qui nous les donne. C'eſt l'unique motif qui nous a engagez à faire une nouvelle édition de cet Ouvrage. Quant à l'ordre, voici celui que nous nous ſommes preſcrits.

1°. *On a refondu les nouvelles Remarques avec les anciennes lorſqu'elles étoient liées, & on a placé ſeparément dans leur ordre celles qui expliquoient les endroits du Texte, auſquels on n'avoit point encore touché.*

2°. *On a mis immédiatement à la ſuite de ces Remarques les paſſages critiquez dans Amiot.*

3°. *On a placé la nouvelle vie d'Annibal au commencement d'un neuviéme Tome, qui comprend outre cette vie, celle d'Ariſtippe écrite en grec par Diogenes, & miſe en françois par M. le Févre, celles d'Enée, de Tullus Hoſtilius, d'Ariſtomene, & pluſieurs autres omiſes par Plutarque & traduites de l'Anglois de M^r. Rowe. On trouvera à la tête de ce neuviéme Tome un avertiſſement qui indiquera plus préciſément ce qui le compoſe, & l'ordre dans lequel il ſera redigé. On le vendra ſeparément pour la commodité de ceux qui ont la premiere Edition.*

TABLE DES VIES

CONTENUES DANS CHAQUE TOME.

TOME I.

Theſée. *pag.* 1
Romulus. 83
Lycurgue. 181
Numa. 275
Solon. 365
Publicola. 449

TOME II.

Themiſtocle. *pag.* 1
Camillus. 83
Pericles. 195
Fabius Maximus. 291
Alcibiade. 367
Coriolan. 467
Paul-Emile. 559

Tome III.

Timoleon. *pag.* 1
Pelopidas. 83
Marcellus. 163
Ariſtide. 253
Caton le Cenſeur. 333
Philopœmen. 417
Flaminius. 469
Pyrrhus. 529

Tome IV.

Marius. *pag.* 1
Lyſandre. 137
Sylla. 215
Cimon. 325
Lucullus. 383
Nicias. 515

Tome V.

Craſſus. *pag.* 1
Sertorius. 103
Eumenes. 163
Ageſilas. 221
Pompée. 319
Agis & Cleomene. 509
Tiberius & Caius Gracchus. 619

Tome VI.

Alexandre. *pag.* 1
Ceſar. 183
Phocion. 365
Caton d'Utique. 439

Tome VII.

Demoſthene. *pag.* 1
Ciceron. 65
Demetrius. 175
Antoine. 283
Dion. 445
Brutus. 549

Tome VIII.

Artaxerxe. *pag.* 1
Aratus. 63
Galba. 165
Othon. 217
Plutarque. 255

THESE'E.

THESÉE.

COMME les Geographes ont accoûtumé de mettre à l'extrémité de leurs Cartes les regions qui leur ſont inconnuës, & de marquer à côté de quelques-unes : *Au-delà il n'y a que des ſables arides & pleins de bêtes feroces*, ou *des marais impénétrables*, ou *les frimats de*

Maniere des anciens Geographes.

Comme les Geographes ont accoûtumé de mettre à l'extremité de leurs Cartes les Regions qui leur ſont inconnuës.] La Geographie eſt la fille de la Philoſophie, & une partie conſiderable de l'Hiſtoire, ainſi les premiers Geographes étant tous Philoſophes,

la Scythie, ou *la mer glacée*; De même, mon cher Senecion, dans ces comparaiſons des vies des hommes illuſtres, après avoir parcouru tout le tems qu'une conjecture vrai-ſemblable a pû pénétrer, ou qu'une hiſtoire circonſtanciée & ſuivie a pû nous faire connoître, nous pouvons dire de tout ce qui eſt plus ancien, au-delà c'eſt le pays des fictions & des monſtres; les Poëtes & les faiſeurs de fables habitent ces terres; Tout ce qu'on y trouve n'a ni certitude ni fondement. Ainſi, après avoir donné les deux vies de Numa & de

Incertitude de l'ancienne Hiſtoire Grecque.

ne ſe contentoient pas de marquer dans leurs Cartes, la ſituation & la diſtance des lieux, ils faiſoient connoître auſſi les mœurs des habitans, leur gouvernement, leurs vertus, leurs vices, & n'oublioient rien de ce qui pouvoit nourrir la prudence & contenter la curioſité; c'étoient de veritables Hiſtoriens: C'eſt pourquoi Plutarque a mis *Hiſtoriens* pour Geographes, comme Strabon a appellé en quelque endroit, la Geographie, *Hiſtoire*.

Mon cher Senecion.] C. Soſſius Senecio, qui fut quatre fois Conſul; La premiere fois ſous Nerva, & les trois autres ſous Trajan; c'eſt le même à qui Pline écrit. Ceux qui ont crû que Plutarque adreſſoit ces vies à Senecion, que Domitien fit mourir, ſe ſont fort trompez; ce Senecion s'appelloit *Herennius*, & non pas Soſſius, & il étoit mort avant que Plutarque eût fait ces dernieres vies.

Nous pouvons dire de tout ce qui eſt plus ancien, au de-là, c'eſt le pays des fictions & des monſtres.] Plus de cinq cens ans avant Plutarque, Thucydide avoit reconnu, que tout ce qui precedoit les guerres du Peloponeſe, étoit fort incertain à cauſe de ſon antiquité. Il veut parler des guerres des Medes & de la guerre de Troye. Si du temps de Thucydide, on comptoit preſque au rang des fables les guerres Medoiſes, qui ne commencerent que cent ans avant Thucydide, que doit-on penſer de la guerre de Troye & des tems de Theſée, qui ont precedé la guerre du Peloponeſe de près de huit cens ans? Plutarque dit fort bien que c'eſt le pays des fictions & des monſtres. Cela fait voir que l'Hiſtoire ſainte a ſur toutes les Hiſtoires profanes le même

Lycurgue, il me ſemble que nous pouvons remonter juſqu'à Romulus, puiſque nous ſommes ſi près de ſon tems; mais, comme dit Eſchyle, *Qui eſt-ce qui ſe preſentera devant cet homme? Qui pourrons-nous lui oppoſer? Qui oſera lui tenir tête?* Le Fondateur de la belle & fameuſe Cité d'Athenes peut fort bien être comparé au Pere de la glorieuſe & de l'invincible Rome. Je ſouhaite ſeulement que ce qu'il y a de fabuleux, ſe laiſſant manier & purger par nos écrits, prenne l'air de l'Hiſtoire; mais ſi l'on trouve quelques endroits, qui refuſent opiniâtrement de devenir croyables, & qui ne puiſſent ſouffrir le moindre mêlange de vray-ſemblable, je prie les Lecteurs de les excuſer, & de recevoir favorablement ce qu'on peut leur donner d'une antiquité ſi reculée.

avantage; que la veritable Religion a ſur toutes les autres. On ne trouve que lumiere & verité dans l'une, & dans les autres qu'obſcurité, que menſonge, & que fiction. Il n'y a point d'Hiſtoire profane qui puiſſe nous mener ſûrement à ſix cent ans près de Theſée, & l'Hiſtoire ſainte nous mene juſqu'à la Création.

Il me ſemble que nous pouvons remonter juſqu'à Romulus, puiſque nous ſommes ſi près de ſon temps.] Ce mot de *remonter*, ne doit être rapporté qu'à Numa. Plutarque n'avoit garde de le rapporter à Lycurgue, puiſque Lycurgue eſt plus ancien que Romulus.

Mais, comme dit Eſchyle, qui eſt-ce qui ſe preſentera devant cet homme? Qui pourrons-nous lui oppoſer?] Ce ſont deux differens paſſages d'Eſchyle, de la Tragedie des ſept Chefs contre Thebes. Un Officier vient rendre compte à Eteocle des attaques des ennemis & des poſtes que leurs Generaux occupent, & en les nommant l'un après l'autre, il demande au Prince, quels Capitaines il choiſira pour leur oppoſer; ainſi l'application que Plutarque en fait, eſt très-juſte, mais il la change à ſa maniere, pour l'accommoder au ſujet.

Car Romulus paſſa pour fils de Mars, & Theſée pour fils de Neptune.

Paſſage d'Homere.

Theſée & Romulus ſe reſſemblent en pluſieurs choſes ; Etant nez tous deux clandeſtinement, ils ont paſſé tous deux pour enfans des Dieux ; *Tous deux ont été vaillans, comme tout le monde en convient*, & ont joint la prudence avec la force ; ils ont tous deux fondé les plus célebres Villes du monde ; car l'un a bâti Rome, & l'autre a fondé Athenes, en réduiſant en corps de Ville, un peuple, qui étoit diſperſé dans des Bourgs ; ils ont tous deux enlevé des femmes ; Ils ſont tombez l'un & l'autre dans de grands malheurs domeſtiques ; ils ont ſoüillé leurs mains du ſang de leurs proches, & à la fin de leur vie, ils ſe ſont tous deux attiré la haine de leurs Citoïens, ſi l'on peut recevoir pour vrai ce qu'on en a dit de plus apparent & de moins tragique.

Car Romulus tua ſon oncle & ſon frere, & Theſée fut cauſe de la mort de ſon pere & de ſon fils.

Theſée du côté de ſon pere, deſcendoit de l'ancien Erechthée & des premiers habitans de

Qu'on appelloit Autochthones, c'eſt-à-dire, nez dans le pays.

Tous deux ſe ſont attiré la haine de leurs Citoyens, ſi l'on peut recevoir pour vrai ce qu'on en a dit de plus apparent & de moins tragique.] Plutarque ajoûte ceci, pour faire connoître, qu'il rejette toutes les fables qu'on raconte ſur la mort de Theſée, & particulierement ſur celle de Romulus.

Theſée du côte de ſon pere deſcendoit de l'ancien Erechthée, & des premiers habitans de l'Attique.] Plutarque appelle ici Erechthée celui qu'on appelle plus ordinairement Erichthonius ; car voici la Genéalogie de Theſée du côté de ſon pere.

Erichthonius, ou Erechthée, fils de Vulcain & de Minerve, ou de Cranaé, petite fille de Cranaus.

|

Pandion.

|

Erechthée. II.

|

Cecrops. — Ornée, Pere de

| |

Pandion II. Petéus, Pere de

| |

Egée. Mneſthée.

Theſée.

l'Attique. Du côté de ſa mere, il étoit iſſu de Pelops, qui fut le plus puiſſant de tous les Rois du Peloponeſe, non ſeulement par ſes richeſſes, mais encore par le nombre de ſes enfans ; Car il maria pluſieurs de ſes filles avec les plus grands Seigneurs du pays, & trouva moyen de placer

Il eut treize enfans de ſa femme Hippodamie.

Le premier Erechthée, ou Erichthonius, étoit du temps de Moyſe, vers l'an du monde 2460. ou 1488. avant JESUS-CHRIST ; & avant lui, il y avoit eu à Athenes trois Rois, Cecrops, Cranaus, & Amphictyon, qui étant tous trois d'une origine inconnuë, furent appellez enfans de la Terre ; & comme Erichthonius paſſoit pour petit fils de la fille de Cranaus, Plutarque a fort bien dit, que Theſée deſcendoit des *Authocthones*, c'eſt-à-dire, des premiers habitans de l'Attique, qu'on appelloit *Autochthones*, parce qu'ils étoient nez dans le pays même, & qu'ils n'étoient point étrangers ; mais il eſt pourtant certain, que l'Attique fut habitée premierement par des étrangers, & il n'en faut d'autre preuve, que le nom même de Cecrops, qui eſt étranger ; mais ce qui fit paſſer les premiers habitans de l'Attique pour *Autochthones* ou *Indigenes*, c'eſt que tous les autres cantons de la Grece, à cauſe de la beauté de leur terroir, changerent ſouvent de Maître, chacun tâchant de s'établir par la force dans le meilleur pays, & que le terroir de l'Attique ſe trouvant très-mauvais & très-infertile, on laiſſa en repos ſes habitans, qui dans la ſuite furent regardez comme nez dans leur propre terre, à cauſe de cette difference qu'il y avoit entre eux & les autres peuples, qui avoient ſouvent changé.

Et du côté de ſa mere, il étoit iſſu de Pelops, qui fut le plus puiſſant de tous les Rois du Peloponeſe, non ſeulement par ſes richeſſes.] Pelops étoit fils de Tantale, & Phrygien d'origine ; il avoit porté dans le Peloponeſe des richeſſes immenſes, qu'il avoit tirées des mines du mont Sipylus. Pelops, Pitthée, Æthra, Theſée.

Car il maria pluſieurs filles avec les plus grands ſeigneurs du pays.] Je ne trouve que deux filles, Lyſidicé & Aſtydamie ; la premiere fut mariée à Alectryon ou, ſelon d'autres, à Neſtor, qui étoit fils de Perſée Roi de Tirinthe ; & Aſtydamie fut mariée à Sthenelus Roi de Mycenes. Cette Aſtydamie eſt appellée par d'autres Nicippe.

tous ſes fils dans les Etats les plus conſiderables. Pitthée, ayeul maternel de Theſée, fut un de ſes enfans. Il fonda la petite ville de Trezene, & il eut la réputation d'être le plus ſage & le plus ſçavant homme de ſon temps. La ſcience, qui étoit alors en uſage, conſiſtoit particuliérement en ſentences & en moralitez, comme celles qui ont tant fait eſtimer Heſiode dans ſon Ouvrage intitulé, *Les Oeuvres & les Jours.*

Ville de l'Argolide dans le Peloponeſe à l'entrée du Golfe Saronique.

Poëte Grec qui vivoit environ cent ans après Homere.

Parmi les Sentences de ce Poëte, en voici une, qu'on donne à Pitthée : *Tiens toûjours prête la récompenſe que tu as promiſe à ton ami.* Au moins

Et trouva moyen de placer tous ſes fils dans les Etats les plus conſiderables.] A force d'argent il s'empara des villes les plus conſiderables du Peloponeſe, qu'il mit entre les mains de ſes enfans, & cela ne lui fut pas malaiſé à cauſe de la pauvreté & de la miſere des peuples.

Il fonda la petite Ville de Trezene.] Il y avoit à l'entrée du Golphe Saronique deux petites places, appellées Hyperea & Anthea. Pitthée aſſiſté de ſon frere Treſen, s'en rendit maître, & en fit enſuite une ſeule & même ville, qu'il nomma Trezene, du nom de ſon frere, qui étoit mort auparavant.

Il eût la réputation d'être le plus ſage & le plus ſçavant de ſon temps.] Pauſanias écrit qu'il enſeignoit à Trezene la Rhetorique dans le temple des Muſes : *Et moi-même, dit-il, j'ai lu un livre écrit par Pitthée, qui me fut donné par un homme d'Epidaure*; mais on peut douter avec raiſon de cette antiquité.

La ſcience qui étoit alors en uſage, conſiſtoit particuliérement en ſentences & en moralitez.] Cela paroît, non ſeulement par les ouvrages d'Heſiode, qui floriſſoit environ cinq cent ans après Pitthée, & par ceux de Theognis qui vivoit près de trois cent ans après Heſiode, mais encore par les proverbes de Salomon, qui vivoit deux ou trois cent ans après Pitthée.

Tiens toûjours prête la récompenſe que tu as promiſe à ton ami.] M. Barbeyrac, Profeſſeur à Lauſanne, m'a accuſé d'avoir mal traduit ce paſſage d'Heſiode qu'il traduit, *que la récompenſe, que tu as promiſe à ton ami, ſoit ſuffiſante.* Il a trouvé dans ſon Dictionnaire que le mot ἀρκιος

Ariſtote la lui attribuë, & Euripide, en appellant Hippolyte *le diſciple du Saint Pitthée*, fait aſſez connoître la grande opinion qu'on avoit de lui. *Dans la Tragedie d'Hippolyte.*

Egée n'ayant point d'enfans, & ſouhaitant d'en avoir, alla pour cet effet conſulter Apollon, & l'on dit que la Prêtreſſe lui rendit cet oracle ſi connu, par lequel elle lui défendoit de voir aucune femme avant qu'il fût de retour à Athènes; mais comme elle ne s'expliquoit pas bien ouvertement, Egée à ſon retour paſſa par Trezene pour communiquer à Pitthée cette réponſe du Dieu, dont voici les propres termes: *Grand Prince ne délie point le pied du bouc avant que tu ſois de retour au milieu de ton peuple.*

On ne ſçait ce que Pitthée ſe promit de cet Oracle; mais, ou par perſuaſion, ou par adreſſe, il fit coucher Egée avec ſa fille Æthra. Egée, *Cette action répond mal à la beauté de ſes ſentences, & à la ſainteté dont il faiſoit profeſſion.*

ſignifie αὐτάρκης ἱκανὸς, *ſuffiſant*, & ſur cela, ſans autre examen, il a fait ſa petite critique. Mais il auroit dû ſçavoir que ce terme ἄρκιος ſignifie auſſi ἕτοιμος *prêt*. Heſych. a marqué ces deux ſens, ἄρκιον ἱκανὸν ἕτοιμον; & c'eſt dans ce dernier ſens qu'Heſiode l'a employé. Le premier ſens ne merite pas un precepte, mais le dernier en eſt très-digne, pour prevenir l'injuſtice de ceux qui retiennent le ſalaire des domeſtiques, des mercenaires, ou qui ne le payent que fort tard, injuſtice, qui n'eſt que trop commune. Et c'eſt le même precepte qui eſt contenu dans le Levitique, Chap. XIX. *Non morabitur opus mercenarii tui apud te uſque mane*: *Le ſalaire de ton mercenaire ne demeurera point chez toi juſqu'au lendemain matin.* Et dans Tobie IV. 15. *Et merces mercenarii tui apud te non remaneat. Et que le ſalaire de ton mercenaire ne demeure point chez toi.* Car Heſiode appelle dans ce vers le mercenaire, ami.

On ne ſçait ce que Pitthée ſe promit de cet oracle.] Ce fut apparemment cette avanture qui donna à Pitthée la réputation de connoître l'avenir, & d'expliquer ſûrement les oracles.

ayant découvert que c'étoit avec la fille de Pittheé qu'il avoit couché, & ſe doutant qu'elle étoit groſſe, cacha ſous une grande pierre une épée & des ſouliers, fit part de ce ſecret à Æthra ſeule, & lui recommanda en la quittant, que ſi elle accouchoit d'un fils, & que ce fils, étant devenu homme, eût la force de lever cette pierre & de prendre ce qu'il avoit mis deſſous, elle le lui envoyât avec ces enſeignes, le plus ſecretement qu'il ſeroit poſſible; car il craignoit que les Fils de Pallas, qui étoient au nombre de cinquante, & qui le mépriſoient parce qu'il n'avoit point d'enfans, ne lui dreſſaſſent des embûches, s'ils venoient à ſçavoir ce qui ſe paſſoit.

Pallas étoit ſon frere.

Æthra accoucha d'un fils: Les uns diſent qu'il

Car il craignoit que les fils de Pallas, qui étoient au nombre de cinquante, & qui le mépriſoient parce qu'il n'avoit point d'enfans, ne lui dreſſaſſent des embuches.] Pallas étoit frere d'Egée, & comme celui-ci n'avoit point d'enfans, les fils de Pallas, qu'on appelloit les Pallantides, regardoient le Royaume d'Athenes comme un bien qui leur appartenoit, & qui ne pouvoit pas leur manquer aprés la mort de leur oncle. Egée craignoit donc avec raiſon, que ſi ſes neveux venoient à découvrir qu'il avoit un fils, ils ne ceſſaſſent de le mépriſer, & ne lui dreſſaſſent des embuches pour le faire perir avant que ce fils fût de retour à Athenes, & qu'il pût l'avoir reconnu; ou même qu'ils ne cherchaſſent les moyens d'aſſaſſiner Theſée, & que ce jeune Prince ne fût la victime de leur fureur.

Æthra accoucha d'un fils.] Cela arriva dans un lieu appellé *Celenderis*, près du port de Trezene, Pitthée ayant menagé cela exprès, pour mieux perſuader que Neptune étoit le pere de l'enfant. L'endroit où Theſée nâquit fut appellé long-temps *Genethlium, le lieu de la naiſſance.*

Les uns diſent qu'il fut d'abord nommé Theſée à cauſe des enſeignes qui avoient eſté miſes ſous la pierre.]

qu'il

qu'il fut d'abord nommé Theſée à cauſe des enſeignes, qui avoient été miſes ſous la pierre: Et les autres ſoûtiennent que ce nom ne lui fut donné qu'à Athenes, après qu'Egée l'eut reconnu. Pendant qu'il fut chez ſon grand Pere Pitthée, il eut un Gouverneur, appellé Chonnidas, auquel les Atheniens ſacrifient encore aujourd'hui un bellier le jour qui précede la fête de Theſée, honorant ainſi, avec plus de raiſon & de juſtice, la mémoire de celui qui avoit formé leur Prince, que celle de Silanion & de Parrhaſius, qui n'en avoient fait que des ſtatuës & des portraits.

En effet quelle comparaiſon d'un Gouverneur qui forme un Prince, à un Statuaire & à un Peintre qui n'en font que des ſtatuës & des portraits!

Les Grecs, comme les Hebreux, donnoient toûjours des noms qu'ils tiroient des circonſtances particulieres & des évenemens qui arrivoient aux choſes qu'ils vouloient nommer. Ainſi ce jeune Prince fut appellé Theſée du grec *Theſis*, qui vient de τίθημι *poſer*, ou parce que ces enſeignes avoient été poſées ſous la pierre, ou parce qu'Egée l'avoit reconnu & avoüé pour ſon fils, ce qu'on dit en grec θέσθαι υἱὸν.

Auquel les Atheniens ſacrifient encore aujourd'hui un bellier le jour qui précede la fête de Theſée.] Ce ſacrifice du bellier, que les Atheniens offroient toutes les années au Gouverneur de Theſée, a donné lieu au proverbe κριὸς τροφεῖα ἀπέτισεν. *Le bellier a païé l'éducation*, pour dire que les peuples ne ſauroient marquer trop de reconnoiſſance à ceux qui ont bien élevé leurs Princes, & que toutes les récompenſes ne ſont rien, ſi on ne les regarde comme des Dieux. En effet un Gouverneur qui forme un Roi & qui le rend pieux, juſte, magnanime, clement, & l'appui & la joie de ſes ſujets, eſt au-deſſus de l'homme, il eſt inſpiré de Dieu, & la réconnoiſſance des peuples doit être éternelle. En voici un bel exemple, plus de treize cens ans après la mort de Theſée, les Atheniens offroient encore des ſacrifices à ſon Gouverneur.

Honorant ainſi avec plus de raiſon & de juſtice la mémoire de celui qui avoit formé leur Prince.] C'eſt un fort beau ſentiment. Les Atheniens honoroient la mémoire de Chonnidas, qui avoit élevé Theſée; mais ils honoroient auſſi

Comme c'étoit encore alors la coûtume, que ceux qui ſortoient de l'enfance, allaſſent à Delphes conſacrer à Apollon leurs premiers cheveux, Theſée y alla comme les autres, & on aſſure que le lieu, où ſe faiſoit cette ceremonie, porte encore ſon nom & s'appelle *Theſëïa*; mais il ne coupa que ſes cheveux de devant,

en même temps celle de Silanion & de Parrhaſius, qui en avoient fait des ſtatuës & des portraits. Plutarque les loüe beaucoup plus des honneurs qu'ils rendoient au premier, que de ceux qu'ils faiſoient aux autres. En effet, quelle comparaiſon ! Le ſtatuaire & le Peintre ne repreſentent que les traits du corps, au lieu qu'un Gouverneur forme les mœurs & l'eſprit, éleve l'ame, & inſpire toutes les vertus. Ceux-là doivent être loüez & eſtimez, comme d'excellens ouvriers, & celui-ci doit être honoré comme le bienfaicteur de tous les hommes, & une des cauſes les plus efficaces de toutes les grandes actions, qui font leur bonheur.

Comme c'etoit encore alors la coûtume, que ceux qui ſortoient de l'enfance, allaſſent à Delphes conſacrer à Apollon leurs premiers cheveux.] Plutarque fait entendre que cette coûtume étoit beaucoup plus ancienne que Theſée; mais Euſtathe écrit que ce fut Theſée qui commença & qui fut le premier qui conſacra ſes cheveux à Apollon à Delos, & non pas à Delphes; je ne ſçai d'où il avoit tiré cette particularité. Par un paſſage de Lucien, s'il eſt vrai que le Traité de la Déeſſe Syrienne ſoit de lui, il paroît que les Trezeniens étoient les ſeuls de tous les Grecs qui euſſent cette coûtume de conſacrer les premices de leurs cheveux, & qu'elle ne commença qu'après Theſée; car cette conſecration ſe faiſoit à l'honneur d'Hippolyte, fils de ce Heros, par tous les jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe, qui autrement n'auroient pas eu la liberté de ſe marier, & cela ſe faiſoit de cette ſorte : On laiſſoit croître les cheveux aux enfans juſques à ce qu'ils fuſſent grands; quand ils étoient en âge, on les menoit dans un Temple, on leur coupoit les cheveux, & on les mettoit dans un vaſe d'or ou d'argent, ſur lequel on écrivoit le nom de chacun, & on le conſacroit dans le Temple. Cette même coûtume étoit auſſi chez les Aſſyriens, les jeunes garçons offroient leurs cheveux, & les jeunes hommes les premices de leur barbe.

comme Homere dit que faiſoient les Abantes, & cette maniere de ſe couper les cheveux fut appellée *Theſéide*. Les Abantes, dont parle Homere, ne l'avoient priſe, ni des Arabes, ni des Myſiens, comme quelques-uns l'ont crû ; mais pour empêcher leurs ennemis de les prendre aux cheveux, ils ſe les faiſoient couper par devant, parce que c'étoient des peuples très-belliqueux & pleins de hardieſſe, qui joignoient toûjours l'ennemi, & qui aimoient à combattre à coups de main, comme Archiloque le témoigne dans cette Elegie : *Ils ne connoiſſent ni les frondes ni les arcs ; mais ſi-tôt que Mars a donné le ſignal de la bataille, ils ſe battent à coups d'épées*

Peuples de l'Eubée & originaire de Thrace.

Peuples entre la Mer Rouge, l'Ocean, & le Golphe Perſique.

Peuples de Thrace ſur le bord du Danube. Il y en a auſſi en Aſie, entre la Lydie, & la Phrygie. Ils deſcendent des premiers.

Poëte Grec qui vivoit du temps de Romulus.

Comme Homere dit des Abantes.] Car Homere les appelle ὀπίσθιν κομόωντας *chevelus par derriere*. Les Abantes ſont les habitans de l'Eubée. Ariſtote écrit, que les Thraces ayant occupé la Phocyde, ceux qui habitoient la ville *Abæ* s'emparerent de l'Eubée, & donnerent le nom d'Abantes à ſes habitans.

Les Abantes, dont parle Homere, ne l'avoient priſe, ni des Arabes, ni des Myſiens.] Comment l'auroient-ils priſe de ces peuples, avec leſquels ils n'avoient encore alors aucun commerce ? Ils l'avoient apporté ſans doute de Thrace.

Qui joignoient toûjours l'ennemy, & qui aimoient à combattre à coups de main.] C'eſt l'Eloge qu'Homere avoit donné à ces peuples, long-temps avant Archiloque ; car dans le ſecond Livre de l'Iliade, il dit : *Elephenor, fils de Chalcodon, menoit les Abantes, qui n'ont des cheveux que par derriere & qui ſont ſi belliqueux, qu'avec leurs lances* étenduës, *ils percent les cuiraſſes de leurs ennemis.* Strabon, au commencement de ſon dixiéme Livre, explique fort bien, ὀρεκτῶσι μελάμπι, *les lances étenduës. La lance*, dit-il, *eſt à deux uſages, car ou on la lance de loin, comme Achille qui ſe vantoit de jetter ſa lance auſſi loin qu'un autre pourroit lancer un javelot ; ou bien on s'en ſert pour ſe battre de près & à coups de main ; & c'eſt ce qu'Homere appelle* une lance étenduë, *parce qu'on la tient toûjours & qu'on ne la jette jamais.*

& font d'effroïables exploits ; car c'eſt la ſeule maniere de combattre qu'ayent appriſe les braves Habitans de l'Eubée. On dit qu'Alexandre commanda par la même raiſon à ſes Capitaines de faire raſer les Macedoniens, la barbe étant la priſe la plus aiſée qu'on puiſſe donner à ſon ennemi.

Ils l'adoroient ſous le titre de Neptune Roy.

Le Trident, la marque de la monnoye de Trezene.

Æthra cacha long-temps la veritable origine de Theſée avec beaucoup de ſoin, & Pitthée fit courir le bruit qu'il étoit fils de Neptune, car les Trezeniens adorent particulierement ce Dieu ; c'eſt le Patron de leur Ville ; ils lui conſacrent les premices de leurs fruits, & ſon Trident eſt la marque de leur monnoye. Mais dès que ce Prince fut parvenu à l'âge de l'adoleſcence, & qu'il eut fait paroître qu'il joignoit la force du corps, le courage & la grandeur d'ame avec la prudence & la fermeté, ſa mere le mena près de la pierre, & après lui avoir découvert tout le myſtere de ſa naiſſance, elle lui ordonna de tirer les enſeignes, que ſon pere y avoit cachées, & d'aller le trouver à Athenes par mer. Theſée leva facilement la pierre ; mais il refuſa d'aller

Car c'eſt la ſeule maniere de combattre qu'ayent appriſe.] Dans le vers Grec δαίμονες fait un dactyle. Et le ſçavant Henri Eſtienne corrige δαίμονες parce qu'il ne croit pas qu'on puiſſe faire une ſeule ſyllabe de δαὶ comme il le faut neceſſairement pour faire le dactyle. Mais je voudrois qu'il eût rapporté quelque exemple de δαίμονες pris pour ἐμπειροι. Je doute qu'il y en ait.

Theſée leva facilement la pierre.] Depuis ce temps-là cette pierre fut appellée *la pierre de Theſée*, & auparavant on l'appelloit *l'Autel de Jupiter Sthenien* ; car les Anciens faiſoient des Autels des premieres grandes pierres qu'ils rencontroient, comme cela paroît par l'Ecriture ſainte.

Au reſte ſon Alteſſe Royale

par mer, quoique ce fût le chemin le plus sûr, & que sa mere & son ayeul l'en priassent avec de grandes instances, parce qu'il y avoit beaucoup de danger à aller par terre, n'y aïant point de chemin qui ne fût rempli de voleurs. Car ce siecle-là portoit des hommes d'une taille prodigieuse, & infatigables dans les plus grands travaux, des hommes, qui en courage, en force, & en vîtesse surpassoient tous les autres, & qui, bien loin d'employer ces dons de la Nature à des choses honnêtes & utiles, prenoient plaisir à commettre toutes sortes d'insolences & d'injustices, & faisoient consister tout le fruit qu'ils pouvoient tirer de leur puissance, à assouvir leur cruauté, & à soûmettre, à forcer, & à détruire tout ce qui tomboit entre leurs mains. Ils étoient persuadez qu'on ne louë la Pudeur, la Justice, l'Equité & l'Humanité, que par foiblesse de courage, pour n'oser commettre des injustices, ou de crainte d'en souffrir; & que ces qualitez, tant vantées, ne doivent point être

Restes des Geants.

MADAME, qui a ramassé avec beaucoup de soin un grand nombre des plus belles medailles & autres monumens antiques, dont Elle juge aussi finement & avec autant de connoissance que les plus scavans Antiquaires, m'a fait l'honneur de me montrer dans son Cabinet une cornaline antique où cette histoire est gravée. On y voit le jeune Thesée lever une pierre énorme sous laquelle on découvre l'épée & les souliers qu'Egée y avoit enterrez. La graveure de cette cornaline est d'un goût exquis & d'une beauté parfaite.

Car ce siecle-là portoit des hommes d'une taille prodigieuse.] C'étoient des restes de Geants, dont il est parlé dans l'Ecriture, & qui ne reconnoissoient d'autre Loi de justice, que leur propre force.

le partage de ceux qui ont la force de leur côté. Hercule dans ſes voyages en extermina une grande partie, & les autres, épouvantez, ſe cachoient dans leurs cavernes lorſqu'il paſſoit, & n'oſoient paroître, de ſorte qu'Hercule, les voyant abbatus, les mepriſa & ne ſe donna plus la peine de les pourſuivre. Mais après le malheur qui lui arriva de tuer Iphitus, il paſſa en Lydie, où il ſervit long-temps la Reine Omphale, s'étant lui-même impoſé cette peine ſelon la coûtume de ce temps-là. Alors, pendant que la Lydie joüiſſoit d'une profonde paix, & que tout y étoit en ſûreté, on vit renaître de tous côtez en Grece les premiers deſordres, parce qu'il n'y avoit perſonne qui pût ni les punir, ni les reprimer. Voilà pourquoi tous les chemins, par où on pouvoit aller par terre du Peloponeſe à Athenes, étoient très-dangereux. Pitthée donc n'oublioit rien pour faire changer de deſſein à Theſée, & pour l'obliger d'aller par mer. Il lui peignoit tous ces brigands l'un

Hercule devenu furieux tua Iphitus Roy d'Oechalie, en le précipitant des murs de Tirinthe.

Dans l'Aſie Mineure entre la Carie & la Lydie.

Omphale fille de Jardanus & femme de Tmolus.

Exil volontaire.

S'étant lui-même impoſé cette peine ſelon la coûtume de ces temps-là.] Ceux qui avoient commis quelque meurtre, s'exiloient volontairement de leur païs, & s'impoſoient certaines peines, juſqu'à ce qu'ils fuſſent expiez ; & cette coûtume venoit ſans doute en partie des anciens Hebreux, à qui Dieu avoit établi des villes de refuge, afin que celui qui avoit tué quelqu'un par mégarde, s'y retirât juſqu'à la mort du grand Sacrificateur. Hercule alla d'abord à Pylos chez Nelée, & de-là à Amycles, où il fut expié par Deiphobus, fils d'Hippolyte; mais étant devenu extrémement malade & ayant conſulté Appollon, il lui fut répondu, que ſes maux ne ceſſeroient qu'après qu'il auroit été trois ans eſclave ; c'eſt pourquoi il fut vendu à Omphale. Apollod. Liv. II.

après l'autre, & lui racontoit tous les traitemens qu'ils faiſoient aux Etrangers, mais il y avoit déja long-temps que la gloire & la vertu d'Hercule lui avoient ſecrettement enflammé le courage. Il n'eſtimoit rien au prix de ce heros, & étoit toûjours prêt à écouter ceux qui lui racontoient quel perſonnage c'étoit, & ſur tout ceux qui l'avoient vû & qui pouvoient lui apprendre quelque particularité de ſa vie, dont ils euſſent été les témoins. Alors on voyoit manifeſtement qu'il ſouffroit les mêmes agitations & le même travail d'eſprit, que ſouffrit long-temps après lui Themiſtocle, quand il dit que les trophées de Miltiade ne le laiſſoient point dormir. Auſſi l'admiration que lui donnoit la vertu d'Hercule, faiſoit que ſes actions lui revenoient la nuit en ſonge, & qu'elles le piquoient le jour d'une noble émulation, & excitoient en lui un violent deſir de l'imiter.

Parenté d'Hercule & de Theſée.

La parenté, qui étoit entr'eux, augmentoit encore ſa jalouſie ; car ils étoient fils de deux couſines germaines, ſa mere Æthra étant fille de Pitthée, & Alcmene, fille de Lyſidice. Or Lyſidice & Pitthée étoient tous deux enfans d'Hippodamie & de Pelops. Il trouvoit donc que ce ſeroit une choſe honteuſe & inſupportable, qu'Hercule eût cherché par tout le monde les Brigands, qu'il en eût purgé la terre & la mer, & que pour lui, il évitât même ceux qui ſe préſentoient ſur ſon chemin, que

par ce lâche embarquement il deshonorât la memoire de celui, que le bruit du peuple faiſoit paſſer pour ſon pere, & qu'il ne portât à ſon veritable pere, pour toutes enſeignes, que des ſouliers, & une épée, qui ne connoiſſoit pas encore le ſang ; au lieu de lui prouver la nobleſſe de ſon extraction par de grands exploits, & par des actions immortelles. Avec des ſentimens ſi relevez, & plein de ces reflexions, il ſe mit en chemin, reſolu de n'attaquer perſonne, mais de repouſſer courageuſement tous les outrages & toutes les violences qu'on lui feroit.

Car la veritable force ne conſiſte pas à faire des violences, mais à les repouſſer.

Comme il paſſoit par les terres d'Epidaure, Periphetes, qui avoit une maſſuë pour armes, & qui à cauſe de cela étoit appellé le *Porteur de maſſuë*, eut l'inſolence de mettre la main ſur lui & de l'arrêter ; Theſée le combattit & le tua, & ravi d'avoir gagné cette maſſuë, il la porta toûjours, comme Hercule porta la peau de lion. Cette peau ſervoit à faire connoître l'énorme grandeur de la bête, qu'Hercule avoit tuée ; & la maſſuë, que portoit Theſée, faiſoit voir qu'elle avoit pû être priſe entre les mains de Periphetes, mais qu'elle étoit devenu imprenable entre les ſiennes. De là traverſant l'Iſthme de Corinthe, il punit Sinnis, *le Ployeur de Pins*,

D'Epidaure de l'Argolide ſur le bord du Golphe Saronique, eſt le chemin de Troëzene à l'Iſthme.

Corynetes, *fils de Vulcain & d'Anticlie, ſa maſſuë étoit d'airain.*

Entre le Golphe de Corinthe & le Golphe Saronique.

Il punit Sinnis le Ployeur de Pins, de la meme maniere dont ce Geant avoit fait mourir ceux qu'il avoit vaincus.] Quand ce Geant avoit vaincu quelqu'un, il courboit deux pins, attachoit à chacun un bras & une jambe de ce miſerable, & lâchoit en même temps ces ar-

de

de la même maniere dont ce Géant avoit fait mourir plusieurs passans. Ce n'est pas qu'il eût jamais appris rien de semblable, ni qu'il s'y fût exercé; mais il fit voir par cet essai que la vertu est toûjours au-dessus de l'art & de l'exercice. Ce Sinnis avoit une grande fille fort belle, nommée Perigone, qui avoit pris la fuite, voyant son pere mort; Thesée couroit de tous côtez pour la chercher; mais elle s'étoit jettée dans un bois épais tout plein de roseaux & d'asperges sauvages, qu'elle prioit avec une simplicité d'enfant, comme s'ils l'eussent entenduë, les conjurant de la bien cacher, & de l'empêcher d'être apperçuë, & leur promettant avec serment, que s'ils lui rendoient ce service, elle ne les arracheroit, ni ne les brûleroit jamais. Cependant Thesée l'appelloit, & lui donnoit sa parole qu'il auroit soin d'elle, & qu'il ne lui feroit aucun déplaisir. Perigone, touchée de ses promesses, sortit du milieu de ses broussailles, & alla se rendre à lui. Thesée en eut un fils, qui fut appellé Menalippe. Il la donna ensuite en mariage à Deionée, fils d'Eurytus, Roi d'Oechalie. De ce Menalippe nâquit Joxus, lequel avec

Pytiocampte.

La vertu est toûjours au-dessus de l'art & de l'exercice.

Menalippe, fils de Thesée & de Perigone, & pere d'Ioxus.

Il y avoit trois villes de ce nom, une

bres, qui emportoient les membres qu'on y avoit attachez. Pausanias écrit, que de son tems, sous le regne d'Adrien, on voyoit encore un de ces pins près du rivage.

De ce Menalippe nâquit Joxus, lequel avec Ornytus fut Chef de la colonie qu'on mena en Carie.] Je ne me souviens pas d'avoir rien lû ailleurs de cette colonie, ni de cette famille des Joxides. Il paroît par quelques passages de Strabon, que les Grecs s'établirent à diverses fois dans la Carie. Je ne sçai où Amiot a pris que Joxus *bâtit la ville des Joxides.* Plutar-

en Theſſalie, une en Arcadie, & une dans l'Eubée, & l'on diſpute laquelle étoit la patrie d'Eurytus Sophocle; & les autres Poëtes ſont pour la derniere.

Ornytus fut chef de la colonie, qu'on mena en Carie, d'où ſont venus les Joxides, qui de pere en fils ont conſervé la coûtume de n'arracher & de ne brûler ni les aſperges, ni les roſeaux, mais d'avoir au contraire pour eux une eſpece de religion, & une vénération particuliere.

Bourg du territoire de Corinthe, dans l'Iſthme.

La Laye de Crommyon.

Il y avoit alors à Crommyon une Laye, qu'on appelloit *la Phaye*, qui n'étoit nullement une bête à mépriſer; car elle étoit très-dangereuſe, & très difficile à vaincre. Theſée la combattit, & la tua en chemin faiſant, afin qu'on ne crût pas que la néceſſité ſeule lui fît entreprendre tout ce qu'il exécutoit, & perſuadé d'ailleurs qu'un homme de bien doit combattre les méchans, pour ſe défendre ſeulement de leurs outrages; mais qu'il eſt obligé de chercher les bêtes les plus courageuſes & de les attaquer le premier. D'autres ont pourtant écrit que cette *Phaye* étoit une femme de Crommyon, qui ſe proſtituoit à tous venans, & qui vivoit de meurtres & de brigandages; qu'elle fut appellée *la Laye*, à cauſe de ſes mœurs corrompuës, & de la méchante vie qu'elle menoit, & qu'enfin elle fut miſe à mort par Theſée.

Sur les frontieres de l'Attique. De Crommyon à

Près des frontieres de Mégare il défit Sciron, & le précipita du haut des rochers dans la

que n'en dit pas un mot, & jamais cette ville n'a exiſté.

Il y avoit alors à Crommyon une Laye.] Crommyon ou Cromyon étoit un Bourg du territoire de Corinthe. Thucydide le place à ſix vingt ſtades de la ville. C'eſt là que ſe tenoit cette Laye. Strabon nous apprend qu'elle étoit mere du Sanglier Calydonien. Liv. VIII.

mer, ſelon la plus commune opinion, parce qu'il détrouſſoit les paſſans; ou ſelon d'autres, parce que par une inſolence & par un orgueïl inſupportable, il préſentoit ſes pieds aux Etrangers, leur ordonnoit de les lui laver, & pendant qu'ils le faiſoient, il les pouſſoit, & les précipitoit du haut de ces rochers. Il eſt vrai que les Hiſtoriens de Mégare, s'oppoſant à cette tradition, & combattant, comme dit Simonide, contre la longueur du tems, ſoûtiennent que Sciron ne fut ni un brigand ni un méchant homme; mais au contraire l'ennemi déclaré de ces ſortes de gens, & le bon ami des gens de bien & des juſtes. Car tout le monde ſçait, diſent-ils, qu'Æacus eſt eſtimé le plus ſaint homme de ſon tems; On n'ignore pas que Cychrée le Salaminien reçoit des honneurs divins à Athenes, & l'on connoît aſſez la vertu de Pelée & de Télamon. Or Sciron fut gendre

Megare & à Athenes il y avoit un chemin élevé, tout bordé du côté de la mer de rochers, & de précipices.

Comme dit Simonide.] Il y a eu en differens tems quatre Simonides, tous Hiſtoriens & Poëtes; de ſorte qu'il ſeroit difficile de décider, duquel d'entr'eux Plutarque rapporte le témoignage. Je croirois que c'eſt du plus ancien, de Simonides Amorginus, qui vivoit vers la xxx. Olympiade, du tems de Tullus Hoſtilius.

Car tout le monde ſçait, diſent-ils, qu'Æacus eſt eſtimé le plus ſaint homme de ſon tems.] Æacus fils de Jupiter & d'Ægine, on publia que ſa pieté & ſa juſtice l'avoient rendu ſi agréable aux Dieux, qu'il en obtenoit tout par ſes prieres, & que par ce moyen, il fit ceſſer une grande famine & une horrible ſéchereſſe, dont la Grece étoit extrêmement affligée.

On n'ignore pas que Cychrée le Salaminien reçoit des honneurs divins à Athenes.] Il étoit fils de Neptune & de la Nymphe Salamis, & ſi homme de bien, qu'après ſa mort on l'honora comme un Dieu, non-ſeulement à Salamine, mais à Athenes.

de Cychrée, & beau-pere d'Æacus, & ayeul de Pelée & de Telamon, qui nâquirent tous deux de la Nymphe Endeide, fille de Chariclo & de Sciron. Il n'y a donc pas d'apparence que les plus grands perſonnages & les plus gens de bien de toute la Grece euſſent voulu s'allier avec un brigand, en prenant de lui, & en lui donnant ce que les hommes ont de plus précieux & de plus ſacré. Ces mêmes Hiſtoriens ajoûtent, que Theſée ne tua pas Sciron dans ſon premier voyage d'Athenes, mais long-tems après, lors qu'il prit Eleuſine, qui étoit alors occupée par les Mégariens, & qu'il en chaſſa Diocles, qui en étoit Gouverneur. Voilà les contradictions qu'on trouve ſur cette Hiſtoire.

Ce que c'eſt que les Alliances, & comment elles font juger les hommes.

Ville entre Megare & Athenes.

En paſſant par Eleuſine il lutta contre Cercyon

Cercyon fils de Neptune.

Qui nâquirent tous deux de la Nymphe Endeide, fille de Chariclo & de Sciron.] Apollodore fait cette Nymphe Endeide fille de Chariclo & de Chiron, & il eſt ſuivi par d'autres Auteurs; mais il eſt plus ſûr de corriger Apollodore ſur la foi de Plutarque & des Hiſtoriens de Mégare qu'il avoit conſultez, que de corriger ces derniers ſur la foi d'Apollodore, dont nous n'avons qu'un abregé. Pauſanias eſt même d'accord en cela avec Plutarque, & pour ce que Diodore rapporte, que Télamon épouſa à Salamine Glaucé, fille de Cychrée, & qu'il eſt abſurde de penſer que l'ayeul & le petit-fils ayent épouſé les deux ſœurs, cela ne doit être d'aucun poids; car Apollodore même écrit que la femme de Télamon fut Periboée, fille d'Alcathous, & non pas Glaucé.

Il n'y a donc pas d'apparence que les plus grands perſonnages & les plus gens de bien de toute la Grece.] Il ne parle que de Cychrée & d'Æacus, dont le premier fit ſon gendre de Sciron, & l'autre en fit ſon beau-pere; j'explique cela, parce qu'on s'y étoit trompé.

En paſſant par Eleuſine, il lutta contre Cercyon l'Arcadien, & le défit.] Ce Cercyon fut le premier qui employa la ruſe dans les combats de la lutte. Theſée en

l'Arcadien, & le défit. De-là arrivant à Hermione, il fit mourir le Géant Damaſtes, qu'on appelloit *Procruſte*, en l'obligeant de s'égaler à la meſure de ſes lits, comme il y obligeoit ſes hôtes. Et Theſée en uſoit ainſi à l'imitation d'Hercule, qui puniſſoit ceux qui l'attaquoient, du même genre de mort qu'ils lui avoient préparé. C'eſt ainſi qu'il ſacrifia Buſiris, qu'il étouffa Antée en luttant avec lui, qu'il tua Cycnus en combat ſingulier, & qu'il briſa la tête à Termerus, d'où eſt venu le

Le Geant Damaſtes.

Je n'ai pas trouvé ailleurs le moindre veſtige de cette hiſtoire.

ſçut plus que lui; car il fut inſtruit par Minerve. Le lieu où ſe fit ce combat étoit encore appellé la *Paleſtre de Cercyon*, du tems de Pauſanias.

De-là arrivant à Hermione, il vainquit le geant Damaſtes.] Je ne connois point de ville nommée Hermione, entre Eleuſine & Athenes. Pauſanias dans ſes Attiques, nomme *Erione*, le lieu près duquel Theſée tua ce Géant. Cela étant, il faut lire dans Plutarque *Erione* au lieu d'*Hermione*.

En l'obligeant de s'égaler à la meſure de ſes lits.] Hyginus a fort bien expliqué la méchanceté de ce Géant. Il avoit, dit-il, pluſieurs lits, & quand un hôte arrivoit chez lui, s'il étoit grand, il le faiſoit coucher dans un petit lit, & lui coupoit tout ce qui paſſoit la longueur du lit; & s'il étoit petit, il le menoit dans un grand lit, & à force de machines, il lui étendoit les jambes juſqu'à la meſure du lit; c'eſt pourquoi il fut appellé *Procruſtes*, c'eſt-à-dire, *qui étend par force & avec violence.*

C'eſt ainſi qu'il ſacrifia Buſiris.] Buſiris étoit Roi d'Egypte, & fils de Neptune & de Lyſianaſſe. Il ſacrifioit les Etrangers à Jupiter, & il voulut faire le même traitement à Hercule, qui ſe laiſſa mener lié & garotté près de l'Autel, & qui ayant rompu ſes liens, ſacrifia lui-même ce Tyran & ſon fils Amphidamas.

Qu'il étouffa Antée.] Antée étoit Roi de Lydie, & fils de la Terre, qui lui redonnoit de nouvelles forces ſi-tôt qu'il la touchoit; c'eſt pourquoi Hercule l'éleva en l'air, & l'étouffa entre ſes bras.

Qu'il tua Cycnus en combat ſingulier.] Il y eut deux Cycnus, contre leſquels Hercule ſe battit; le premier étoit fils de Mars & de Pyrene, la foudre qui tomba au milieu des deux combattans les ſépara; l'autre étoit auſſi fils de Mars, & de Pelopée, & il fut tué par Hercule.

Et qu'il briſa la tête à Termerus.] Il y a une faute au Texte.

proverbe, *le mal Termerien*; car il y a de l'apparence que Termerus caſſoit la tête aux paſſans en la heurtant avec la ſienne. Theſée alloit puniſſant de même les méchans, & il employoit juſtement contre eux les mêmes ſupplices, qu'ils faiſoient ſouffrir injuſtement aux autres.

Petite riviere de l'Attique.
Famille des Phytalides.

D'Hermione il arriva ſur les bords du Cephiſe, où il trouva la famille des Phytalides, qui venoit au-devant de lui pour lui faire honneur.

Theſée ſe fait puriſier pour être initié aux ſaints myſteres.

La premiere choſe qu'il demanda, ce fut d'être purifié, pour pouvoir être admis aux ſaints myſteres. Les Phytalides le purifierent avec toutes les cérémonies accoûtumées, & après avoir fait un ſacrifice pour ſe rendre les Dieux favorables, ils le logerent & le regalerent dans leur maiſon.

Le viij du mois Cronius, qu'on appelle aujourd'hui Hecatombaon.

Ce fut là le premier bon accuëil qu'il reçût dans ſon voyage. On tient que Theſée entra dans Athenes le huitiéme d'Août. Il trouva cette ville, en général, pleine de troubles & de diſſentions, & en particulier la Maiſon Royale dans un très-grand déſordre: car Medée s'étant ſauvée de Corinthe, avoit cherché un aſile chez

Συῤῥίξαντα ne peut avoir lieu ici, j'ai lû comme il eſt dans un Manuſcrit Συρ'ῥίζας.

Où il trouva la famille des Phytalydes, qui venoit au-devant de lui pour lui faire honneur.] Pauſanias appelle ces Phytalides, les deſcendans de Phytalus, à qui Cerès avoit donné l'intendance des ſaints myſteres, pour le récompenſer de l'hoſpitalité qu'il avoit exercée à ſon égard, l'ayant reçûë fort humainement dans ſa maiſon.

La premiere choſe qu'il demanda, ce fut d'être purifié.] Quoiqu'il n'eût tué que des brigands, il crut ne pouvoir être admis aux myſteres de Cerès avant que d'être expié. Cela eſt remarquable. Tout meurtre devoit être expié.

Les Phytalides le purifierent avec toutes les cérémonies accoûtu-

Egée, & vivoit avec lui dans un honteux commerce, lui promettant que par ſes remedes elle lui feroit avoir des enfans. Cette femme, avertie de l'arrivée de Theſée & de ſes deſſeins, avant qu'Egée eût le tems de le reconnoître, ſçût ſi bien tourner l'eſprit de ce Prince, déja affoibli par les années, & que les differens partis qui regnoient dans la ville, avoient rendu timide & ſoupçonneux, qu'elle lui perſuada d'empoiſonner ſon fils dans un feſtin, qu'il lui feroit comme à un Etranger. On alla donc de ſa part inviter Theſée. Quand il fut dans la ſalle, il ne jugea pas à propos de ſe déclarer qui il étoit; mais voulant donner occaſion à ſon pere de commencer cette reconnoiſſance, dès qu'on eût ſervi, il tira ſon épée, comme pour couper les viandes. Egée, reconnoiſſant tout d'un coup cette épée, renverſa d'abord la coupe, où étoit le poiſon, fit enſuite beaucoup de queſtions à Theſée, & après l'avoir embraſſé, il convoqua ſur le champ une

Medée refugiée chez Egée.

Medée perſuade à Egée d'empoiſonner Theſée, qu'il prenoit pour un Etranger.

Egée reconnoît ſon fils.

mées.] Cette cérémonie ſe fit à l'Autel de Jupiter Pacifique, *ad aram Jovis Meilichii*, qui étoit près du Cephiſe.

Il tira ſon épée comme pour couper les viandes.] Si ce paſſage n'eſt pas corrompu, Plutarque s'eſt aſſurement trompé ſur les manieres de ces tems héroïques. Ces Heros ne coupoient pas les viandes avec la même épée, dont ils ſe battoient; mais avec un grand coûteau, ou un grand poignard, qu'ils portoient toûjours pendu près de l'épée, afin de pouvoir faire dans les ſacrifices les fonctions auſquelles ils étoient obligez. Cette coûtume eſt très-bien prouvée par un paſſage du troiſiéme Livre de l'Iliade, où Homere dit:

Ἀτρεΐδης ὃ ἐρυσσάμενος χείρεσσι μαχαίραν,
Ἣ οἱ παρ' ξίφεος μέγα κωλεὸν αἰὲν ἄωρτο,
Ἀρνῶν ἐκ κεφαλῶν τέμνε τρίχας.

Assemblée générale, où il reconnut son fils devant tous les Atheniens, qui le reçûrent avec une très-grande joye à cause de sa valeur. On dit que le lieu, où la coupe fut renversée, est le même qu'on voit aujourd'hui dans le quartier appellé *Delphinium*, & qui est enfermé de murailles; car la maison d'Egée étoit dans cet endroit-là. Et une marque certaine de cette verité, c'est que le Mercure, qui est à la porte orientale de ce Temple, est appellé encore aujourd'hui *le Mercure de la porte d'Egée.*

Ce quartier portoit le nom du Temple d'Apollon Delphinien, destiné au jugement de ceux qui avoient commis quelque meurtre, & qui soûtenoient qu'ils l'avoient commis justement. Thesée y fut absous du meurtre des Pallantides.

Les fils de Pallas avoient esperé jusqu'alors de succeder à Egée, qu'ils croyoient sans enfans; mais Thesée ayant été reconnu pour le veritable heritier du Royaume, ils ne purent suppor-

Agamemnon tirant le poignard qui étoit toûjours pendu près de son épée, coupa la laine de la tête des agneaux.] Ainsi Thesée ne tira pas l'épée, qu'il avoit de son pere, mais pour faire voir cette épée, il tira son poignard, parce que pour le tirer, il falloit jetter son manteau en arriere, & faire voir l'épée par conséquent. Je croirois qu'il ne manque qu'un mot à ce passage, & que pour le rétablir, il ne faut qu'ajoûter ξίφος. ἐδείκνυεν ξίφος. ἔκειρε. Plutarque avoit dit sans doute, *Thesée tira son poignard, comme pour couper les viandes, & fit voir son épée, Egée la reconnut d'abord, &c.*

Est le même qu'on voit encore aujourd'hui dans le quartier appellé Delphinium, *& qui est enfermé de murailles.*] Les Atheniens par religion avoient enfermé de murailles ce lieu, où la coupe de poison avoit été renversée. Ce quartier étoit appellé *Delphinium*, du nom du Temple d'Apollon Delphinien, comme nous appellons aujourd'hui plusieurs quartiers de cette ville du nom des Temples qui y sont bâtis, comme le quartier saint Paul, le quartier saint Honoré, &c.

Car la maison de Thesée étoit dans cet endroit.] Elle étoit près du Temple, & Pausanias nous apprend que ce Temple *Delphinium* se bâtissoit actuellement quand Thesée arriva à Athenes.

ter qu'Egée, qui n'étoit, disoient-ils, que fils supposé de Pandion, & qui ne descendoit en aucune maniere des Erechtheides, non seulement ne se contentât pas de regner, mais qu'il voulût encore faire tomber le Royaume entre les mains d'un étranger & d'un inconnu. Ils prirent donc les armes, & s'étant partagez en deux bandes, les uns, conduits par leur pere, partirent du bourg de Sphette en plein jour, & allerent droit à la ville; & les autres se mirent en embuscade dans le bourg de Gargette, afin de surprendre leurs ennemis par deux differents endroits. Ces derniers avoient avec eux un Heraut, nommé Leos, du bourg d'Agnus, qui découvrit à Thesée tout ce secret. Thesée, profitant de cet avis, alla attaquer brusquement cette troupe, qui étoit en embuscade, & la tailla en pieces. Celle que menoit Pallas, ayant appris cette nouvelle, se débanda, & fut entierement dispersée. De là vient, dit-on, que les habitans de Pallene ne s'allient jamais avec ceux d'Agnus, & que dans les cris publics on n'y crie jamais, comme dans tous les autres endroits de l'Attique, *Acouete Leos*, à cause de l'aversion horrible qu'ils ont pour ce mot *Leos*, qui est le nom de ce traître.

Autre Bourg de l'Attique celebre par un beau Temple de Pallas. C'étoit le domicile des Pallantides.

Oyez, peuple. *Leos signifie peuple, & c'étoit le nom propre de ce Heraut.*

Thesée ne pouvant souffrir l'oisiveté, & vou-

Qu'Egée, qui n'étoit que fils supposé de Pandion.] Car on avoit dit en effet qu'Egée étoit fils de Scyrius, & que Pandion voulut faire croire qu'il étoit son fils. Les Pallantides ne manquerent pas de relever ce bruit, qui étoit tout à leur avantage.

Bourg de l'Attique ſur le bord de l'Euripe.

On appelloit ainſi la contrée de l'Attique où étoient ces quatre villes, Oenoë, Probalynthe, Tricorythe, & Marathon.

lant d'ailleurs attirer l'amour du peuple, alla contre le Taureau de Marathon, qui incommodoit extrémement les habitans de la contrée appellée *Tetrapole*, & l'ayant dompté & pris tout en vie, il le fit paſſer au travers de la ville afin qu'il fût vû du peuple, & le ſacrifia enſuite à Apollon Delphinien.

Hecalé & la bonne reception qu'elle fit à Theſée.

Pour ce qui eſt du conte que l'on fait d'Hecalé, & de la reception qu'elle fit à Theſée dans ſa maiſon, il ne paroît pas entierement éloigné de la verité; car anciennement tous les bourgs des environs s'aſſembloient toutes les années pour faire à Jupiter *Hecalien* un ſacrifice appellé *Hecaleſien*, & dans lequel ils honoroient particulierement cette Hécalé, qu'ils appelloient par un diminutif, *Hecalene* en mémoire de ce qu'ayant reçu chez elle Theſée encore jeune, elle le ſalua & le careſſa, en le nommant toûjours par des diminutifs, ſelon la coûtume des vieilles gens. Cette bonne femme avoit fait vœu que ſi Theſée revenoit heureuſement d'une expedition qu'il alloit entreprendre, elle feroit un

Et le ſacrifia enſuite à Apollon Delphinien. [Pauſanias dit qu'il le ſacrifia à Minerve. Diodore eſt du ſentiment de Plutarque, mais il aſſure que ce fut Egée qui le ſacrifia, & non pas Theſée.

Apollon étoit appellé *Delphinien*, parce qu'il avoit tué le ſerpent Python qu'on appelloit *Delphiné*. Ou plûtôt parce qu'il avoit donné un Dauphin pour guide à une colonie de Cretois qui aborda à Cyrrha, comme Plutarque même l'écrit dans ſon traité *quels animaux ſont les plus adviſez.*

Pour ce qui eſt du conte que l'on fait d'Hecalé.] Ce conte étoit ſi généralement reçu, que Callimaque fit ſur cela un poëme qu'il nomma *Hecalé* du nom de cette bonne femme.

ſacrifice ſolemnel à Jupiter. Mais elle mourut avant cette expedition, & Theſée étant de retour, ordonna qu'on feroit ce ſacrifice, & qu'on y rendroit à Hecalé toutes ſortes d'honneurs en reconnoiſſance du bon accuëil qu'elle lui avoit fait, & de l'affection qu'elle lui avoit témoignée. C'eſt ainſi que l'écrit Philochorus.

Ambaſſadeurs du Roi Minos viennent à Athenes demander le tribut ordinaire.

Quelque tems après arriverent à Athenes les Ambaſſadeurs du Roi Minos, qui venoient pour la troiſiéme fois demander le tribut qu'on avoit accoûtumé de lui payer pour la mort de ſon fils : Car Androgeos ayant été tué en trahiſon dans l'Attique, Minos y porta le fer & le feu ; & les Dieux d'accord avec lui pour venger ce meurtre, déſolerent tout le pays par la peſte & par la ſtérilité, & firent tarir les rivieres. Les Atheniens accablez de tous ces fleaux, eurent recours à l'Oracle d'Apollon, qui leur répondit qu'ils ne trouveroient la fin de leurs miſeres, & que le Ciel ne ſeroit appaiſé, que quand ils

Origine du tribut que les Atheniens payoient à Minos.

C'*eſt ainſi que l'écrit Philochorus.*] Philochorus, Auteur Athenien qui vivoit du tems de Ptolemée Philopator deux cens ans ou environ avant la naiſſance de nôtre Seigneur. Il avoit fait pluſieurs ouvrages conſidérables que nous n'avons plus, comme l'hiſtoire des Atheniens, ou de l'Attique en XVII. liv. un catalogue des Archontes, un livre des Sacrifices, les origines de Salamine, deux livres des Olympiades, & XVII. Livres des combats des Atheniens.

C*ar Androgeos ayant été tué en trahiſon dans l'Attique.*] Egée l'avoit fait tuer dans le bourg d'Oenoé, parce qu'il favoriſoit les Palantides, & leur avoit promis du ſecours. D'autres diſent qu'il avoit été tué par le taureau de Marathon, & que Minos en avoit accuſé injuſtement les Atheniens.

C'eſt-à-dire avec des couronnes de branches ſur la tête, & dans la main des rameaux environnez de petites bandelettes de laine blanche.

auroient fait à Minos la ſatisfaction qu'il exigeroit. Ils envoyerent donc en Crete des Ambaſſadeurs en état de ſuppliants, pour lui demander la paix. Minos la leur accorda à condition que de neuf en neuf ans ils lui envoyeroient un tribut de ſept jeunes hommes, & d'autant de filles : Et c'eſt en quoi preſque tous les Hiſtoriens ſont d'accord. Pour rendre cette hiſtoire plus tragique, la fable y adjoûte que ces enfans étoient dévorez par le Minotaure, ou qu'enfermez dans le labyrinthe, dont ils ne pouvoient trouver l'iſſuë, ils y mouroient de faim. Et pour le Minotaure, que c'étoit, comme dit Euripide, *un meſlange horrible, un monſtre affreux, moitié homme, & moitié taureau.* Mais Philochorus écrit que ceux de Crete, bien loin d'avoüer ce fait, diſent au

Paſſage d'Euripide.

Le labyrinthe de Crete.

A condition que de neuf en neuf ans.] Les interpretes s'étoient fort trompez à ce paſſage, Amiot ſur tout, qui a traduit *ſous condition que l'eſpace de neuf ans durant, ils ſeroient tenus d'envoyer chacun an en Candie &c.* δι' ἐννέα ἐτῶν ne ſignifie pas *pendant neuf ans*, mais *de neuf en neuf ans. Chaque neuviéme année.* Les exemples en ſont fréquents, & on en trouve dans Plutarque même. Comment les Atheniens auroient-ils conſenti à ce tribut, qui, payé neuf ans de ſuite, auroit emporté toute leur jeuneſſe, au lieu que cet intervalle de neuf ans, leur donnoit le temps de reſpirer, & de le fournir ſans épuiſer leur Ville.

Et pour le Minotaure, que c'étoit, comme dit Euripide, un mêlange horrible, un monſtre affreux &c.] Minos avoit accoûtumé de ſacrifier toutes les années à Neptune le plus beau taureau qu'il eût. Un jour il en vit un ſi beau qu'il en fut charmé, & au lieu de le ſacrifier, il en mit un autre à ſa place. Neptune, irrité, rendit Paſiphaé amoureuſe de ce même taureau ; & Dedale deſhonora ſon art en ſervant cette malheureuſe Reine dans cette horrible paſſion, qui donna la naiſſance à ce monſtre appellé Minotaure, homme & taureau. Voilà ce que dit la fable.

contraire que ce labyrinthe n'étoit ſimplement qu'une priſon, où l'on n'avoit d'autre mal que d'y être ſûrement gardé. Que Minos, pour honorer la mémoire de ſon fils, avoit établi des jeux, où les victorieux recevoient pour prix de leur adreſſe, ces enfans, qui étoient gardez dans ce labyrinthe ; & que le premier qui vainquit fut un des plus grands Seigneurs de ſa Cour, & le General de ſes Armées, nommé Taurus, homme rude & brutal, & qui traitoit fort cruellement & fort ſuperbement ces Atheniens. Ariſtote lui-même dans ſa République des Bottieiens, témoigne aſſez clairement qu'il ne croïoit point du tout que ces enfans fuſſent mis à mort par l'ordre de Minos, puiſqu'il aſſûre qu'ils vieilliſſoient dans l'eſclavage, en gagnant miſerablement leur vie par le travail de leurs mains. Il

Fut un des plus grands Seigneurs de ſa Cour, & le general de ſes armées nommé Taurus.] Cela eſt plus vrai-ſemblable, que la maniere dont Palæphatus explique cette fable. Il dit que ce Taurus étoit un homme de la Cour de Minos ; que Paſiphaé en devint amoureuſe, & que Minos ayant découvert ce commerce, envoya cet amant trop hardy ſervir de valet à ſes bergers ſur les montagnes : & que ce jeune homme ſecoua ce joug, & ſe rendit ſi redoutable, que Minos l'ayant voulu faire prendre, ne put en venir à bout, & perdit tous ceux qu'il y envoya, de ſorte qu'il prit le parti de s'en ſervir pour punir tous les criminels & les ennemis, qui tomboient entre ſes mains, & dont il ſe vouloit deffaire ; & qu'ayant pris Theſée dans un combat, il l'envoya à ce Taurus, mais qu'Ariadne lui donna ſecretement une épée avec laquelle il le tua.

Ariſtote lui-même dans ſa République des Bottieiens.] Parmi les ouvrages d'Ariſtote, qui ſe ſont perdus, il y en avoit un, où il décrivoit le gouvernement de cent cinquante-huit Républiques, & c'eſt celui dont Plutarque parle.

Origine des Bottieiens, peuples de Thrace.

raconte qu'il y a plusieurs siecles que les peuples de Crete voulant s'acquitter d'un ancien vœu, envoyerent à Delphes leurs premiers nez ; Que les descendants de ces esclaves Atheniens, s'étant joints à cette troupe, y allerent avec eux ; Que n'y trouvant pas de quoi vivre, ils passerent en Italie, & s'établirent dans la Poüille ; Qu'ils repasserent en Thrace, où ils furent appellez *Bottieiens*, & que de là vient que leurs filles dans un sacrifice solemnel qu'elles font toutes les années, chantent toûjours à la fin de leurs hymnes, ce refrain, *Allons à Athenes.* Mais cela fait voir com-

Que n'y trouvant pas de quoi vivre, ils passerent en Italie & s'établirent dans la Poüille.] Il est certain que l'Isle de Crete a envoyé plusieurs colonies en Italie. Strabon marque Brindes & les Salantins pour colonies de Crete. Il paroît même par un passage de ce même Auteur, que ces Candiots qui passerent en Italie, y allerent sous la conduite de Thesée, qu'ils furent joints par une autre troupe du même Païs, qui avoit passé en Sicile sur des vaisseaux de Minos, & que n'ayant pû s'accorder avec ces derniers, ils passerent dans cette partie de la Thrace, appellée *Bottiée.*

Ils repasserent en Thrace, où ils furent appellez Bottieiens.] Strabon en parlant de la Thrace dit, *Le fleuve Axius separe la Bottée de la terre Amphaxite & reçoit le fleuve Erigon.* Mais ce passage de Plutarque fait entendre, qu'ils donnerent eux-mêmes ce nom à la terre qui les reçût, & je crois qu'ils l'appellerent βοττιαίαν *altricem terram*, parce qu'elle se trouva assez bonne pour les nourrir.

Et que de-là vient que leurs filles dans un sacrifice solemnel, qu'elles font toutes les années, chantent toûjours à la fin de leurs hymnes, allons à Athenes.] Une grande partie des Bottieiens conservoit toûjours un tendre soûvenir d'Athenes à cause de leur origine, & c'est sur cela, je pense, qu'est fondé ce que rapporte Thucydide, que lorsque les Atheniens allerent porter leurs armes dans la Bottiée & assieger Spartole, ils ne le firent que dans l'esperance que cette Ville se rendroit à eux par la faction des habitans, qui étoient de leur parti ; mais que le parti contraire prévalut & fit venir du secours d'Olinthe,

bien il eſt dangereux de s'attirer la haine d'une Ville, qui ſçait bien parler ; & où toutes les Muſes fleuriſſent. Car Minos a été toûjours décrié & diffamé dans les Théatres d'Athenes. C'eſt inutilement qu'Heſiode l'a appellé *le Roi Très-Juſte*, & qu'Homere l'a nommé *l'Ami de Jupiter ;* Le témoignage des Poëtes tragiques a prévalu, & de deſſus leur Théatre ils lui ont

Haine des Villes ſçavantes & polies, dangereuſe.

Plutarque ſe trompe ici.

C'eſt inutilement, qu'Heſiode l'appelle le Roi très-juſte, & qu'Homere le nomme l'ami de Jupiter.] Plutarque tombe ici dans une faute, que beaucoup d'Auteurs ont fait avant & après lui. Il y a eu deux Minos, qui ont regné dans Crete, l'un fils de Jupiter & d'Europe, & l'autre ſon petit-fils & fils de Lycaſte. Le premier fut un Roi très-juſte, c'eſt pourquoi on a feint qu'il étoit Juge dans les enfers ; & l'autre fut un Tyran. Ce qu'Homere & Heſiode ont dit du premier, Plutarque l'attribuë au dernier, comme s'il n'y avoit eu que lui de ce nom. Platon a fait deux fois la même faute dans ſon Dialogue qu'il a appellé *Minos* ; mais Plutarque eſt moins excuſable, en ce qu'il avoit oüi dire quelque choſe de ces deux Princes ; comme cela paroît par la ſuite, & que cela ſuffiſoit pour le ramener à la vérité ; s'il avoit voulu s'en inſtruire ; car Diodore les a très-bien diſtinguez tous deux dans ſon V. Livre.

Roi très-juſte.] C'eſt dans le paſſage où Heſiode dit : *Que Minos regna ſur pluſieurs peuples, tenant le ſceptre de Jupiter* : c'eſt-à-dire, comme Platon l'explique, étant inſtruit par Jupiter à gouverner ſes peuples avec juſtice. Car les Rois juſtes tiennent le ſceptre de Dieu, & ils ont Dieu pour précepteur & pour maître.

Et qu'Homere le nomme l'amy de Jupiter.) C'eſt dans le 19. Livre de l'Odyſſée, Διὸς μεγάλου ἑταῖρος, proprement, *qui s'eſt entretenu avec Jupiter* ; ce que Platon appelle la plus grande loüange qu'on puiſſe donner. Cette fiction des Poëtes a pû être tirée de l'Ecriture ſainte, qui dit de Moyſe : *Dieu parloit à Moyſe face à face, comme un ami parle à ſon ami.* Exod. 33. 11.

Le témoignage des Poëtes tragiques à prévalu.] Plutarque a pris ceci du Minos de Platon, où Socrate répond à celui qui lui demande d'où vient qu'un Roi, à qui Homere & Heſiode ont donné de ſi grandes loüanges, paſſe pourtant pour un homme barbare & cruel ? Il lui répond,

donné par toute la terre la reputation d'un homme barbare & cruel, quoi qu'on diſe communément qu'il eſt le Legiſlateur & le Roi, & que Rhadamanthe n'eſt que le Juge qui fait obſerver les Loix qu'il en a reçûës.

Le tems de ce troiſiéme tribut étant venu, les peres qui avoient des enfans, ſe voyant contraints de les livrer pour tirer au ſort, commencerent tout de nouveau à murmurer contre Egée. Ils ſe plaignoient ouvertement, qu'étant ſeul la cauſe de tout le mal, il étoit le ſeul qui n'eût point de part à la peine, & que lors qu'il faiſoit paſſer ſon Royaume entre les mains d'un étranger ou d'un bâtard, il les voyoit ſans douleur priver de

Parce qu'il avoit fait tuer Androgeos.

dis-je, *Croyez-moi, tous ceux qui ſeront ſoigneux de conſerver une bonne réputation, doivent bien prendre garde de ne point attirer la haine des Poëtes, car le témoignage des Poëtes eſt d'un grand poids, & pour la loüange & pour le blâme; & c'eſt en quoi Minos a fait une faute, qu'on ne ſçauroit trop blâmer, d'avoir declaré la guerre à cette Ville, (à Athenes) où fleurit toute ſorte d'érudition, & où regne ſur tout la Tragedie, qui eſt une ancienne invention de cette Ville, & non de Phrynichus ni de Teſpis; car la Tragedie eſt un poëme très amuſant & très propre à divertir le peuple; c'eſt dans ce poëme que nous avons lancé tant de traits contre Minos, pour nous venger du cruel tribut qu'il nous faiſoit payer. Voilà en quoi il a manqué, d'avoir attiré la haine de nos Atheniens, & voilà la ſource de tous les mauvais bruits qui courent de lui, quoiqu'il ait été fort homme de bien, très-juſte & un excellent Legiſlateur.*

Quoi qu'on diſe communément, qu'il eſt le Legiſlateur & le Roi, & que Rhadamanthe n'eſt que le Juge qui fait obſever les loix qu'il en a reçûes.] Ceci eſt encore pris du même Dialogue de Platon, où Socrate, après avoir fait voir qu'Homere dans ſon Odyſſée, ne fait mention que de Minos, à qui il donne un ſceptre d'or, dit que Rhadamanthe étoit un homme de bien, & qu'il avoit été inſtruit par Minos, qui ne lui avoit pas enſeigné la ſcience d'un Roi, mais ſeulement à obéïr à ſes ordres, en rendant la juſtice, & en faiſant ob-

leurs

leurs enfans légitimes. Ces plaintes touchoient très-ſenſiblement Theſée, qui, reconnoiſſant qu'il étoit juſte de courir la même fortune que ſes ſujets, s'offrit volontairement lui-même ſans vouloir tenter la faveur du ſort. Cette généroſité remplit d'admiration tout le monde, & l'on fut charmé de voir qu'il s'égalât lui-même au peuple, & qu'il eût des ſentimens, non de Roi, mais de Citoyen. Egée fit tous ſes efforts pour l'en détourner; mais voyant qu'il ne pouvoit le perſuader, & qu'il étoit inébranlable à ſes prieres & à ſes remontrances, il tira les autres enfans au ſort. Hellanicus dit pourtant qu'on n'y employoit point du tout le ſort: Que Minos venoit en perſonne: Qu'il choiſiſſoit lui-même ceux qu'il vouloit, & qu'alors il choiſit Theſée ſous ces conditions: Que les Atheniens fourniroient le vaiſ-

Generoſité de Theſée.

ſerver ſes loix.

S'offrit volontairement lui-même, ſans vouloir tenter la faveur du ſort.] Catule a ſuivi cette tradition, qui fait bien plus d'honneur à Theſée.

Ipſe ſuum Theſeus pro caris corpus Athenis
Projicere optavit, &c.

Hellanicus dit pourtant qu'on n'y employoit point du tout le ſort.] Il y a eu deux Hiſtoriens de ce nom, l'un de Mitylene, & l'autre de Milet: Le premier beaucoup plus ancien que l'autre, car il étoit plus vieux qu'Herodote. Il avoit fait pluſieurs ouvrages qui ſe ſont perdus, & entr'autres, l'Hiſtoire de l'Attique, dont Thucydide a porté ce jugement, *qu'elle étoit écrite d'une maniere préciſe & ſerrée, mais qu'elle n'étoit pas exacte pour le tems.*

Et que Minos venoit en perſonne, & qu'il choiſiſſoit lui-même ceux qu'il vouloit.] Diodore a ſuivi les mémoires d'Hellanicus; car il écrit que Minos alloit tous les ſept ans à Athenes avec une grande armée exiger ce tribut.

Qu'il choiſit Theſée ſous ces conditions: que les Atheniens fourniroient le vaiſſeau.] C'eſt-à-dire, que les Atheniens pour l'honneur

ſeau : Que les enfans s'embarqueroient avec lui ſans porter aucunes armes, & que la mort du Minotaure les délivreroit de ce tribut. Auparavant il n'y avoit aucune eſperance que ces enfans puſſent ſe ſauver, c'eſt pourquoi le vaiſſeau qu'on envoyoit, avoit toûjours des voiles noires, pour marquer qu'ils alloient à un danger évident & certain. Theſée ſçut ſi-bien raſſûrer ſon pere par les grandes promeſſes qu'il lui fit de tuer le Minotaure, que déja plein d'eſperance, il donna au Pilote une voile blanche, & lui enjoignit très-expreſſément de la mettre à ſon retour, ſi ſon fils étoit rechappé, ſinon, de revenir avec la noire, qui lui apprendroit de fort loin ſon malheur. Simonide aſſûre que la voile, qu'Egée donna, n'étoit pas blanche, mais rouge, & teinte en écarlate, & il convient que ce devoit être la marque de leur ſalut. Il ajoûte, que le Pilote de ce vaiſſeau étoit Phereclus Amarſyadas; mais Philochorus écrit que ce Pilote s'appelloit Nauſi-

de leur Roi & de leur Etat, voulurent fournir le vaiſſeau, que Theſée devoit monter avec les autres enfans, afin que ſon voyage parût plus volontaire que forcé, & qu'il n'y eût plus un air d'eſclavage. J'explique le ſens de cette condition, parce qu'on s'y eſt trompé.

Et teinte en écarlate.] Plutarque rapporte ici les paroles même de Simonide, qui appelle ἄνθος πρίνου la fleur d'yeuſe, ce que les anciens appellent πρίνος καρπὸν & *Coccum Ilicis, le fruit, les bayes d'yeuſe.* Car cet arbre porte un fruit, de couleur d'écarlatte, φέρει δὲ καὶ παρὰ τὴν Βάλανον κόκκον τινὰ φοινικοῦν Theophraſte : ce qui le rend très-propre à la teinture. On prétend que ce *Coccum Ilicis*, eſt tout plein de petits vermiſſeaux, dont le ſang fait cette belle teinture, qui de-là eſt appellée Vermillon, *à vermicellis. Coccum Ilicis celerrimè in vermiculum ſe mutans.* Plin. XXIV. IV.

theus, qu'il étoit de Salamine, & qu'il fut donné à Theſée par Scirus, avec un autre Matelot nommé Phæax, pour être à la prouë : car les Atheniens ne s'étoient pas encore appliquez à la Marine ; & que ce qui obligea Scirus à lui faire ce preſent, c'eſt que parmi ces enfans il y en avoit un, appellé Mneſthée, qui étoit ſon petit-fils, le

Les Atheniens ne s'étoient pas encore appliquez à la Marine] du tems de Theſée. Voyez les remarques.

Qui fut donné à Theſée par Scirus.] Scirus, qui étoit Athenien, ne pouvoit pas donner à Theſée un Pilote d'Athenes, puiſque, comme Plutarque va le dire, les Atheniens ne s'étoient pas encore appliquez à la Marine, & que par conſéquent ils n'avoient point de Pilote ; voilà pourquoi il lui en donne un de l'Iſle de Salamine, où il y en avoit de fort experts.

Car les Atheniens ne s'étoient pas encore appliquez à la Marine.] On dit que le premier vaiſſeau qu'ils eurent ſur la mer, fut la Navire Argo, & cela eſt faux ; car par le témoignage d'Fumelus, Poëte auſſi ancien qu'Homere, il paroît qu'Æetes étoit de Corinthe, & qu'il alla de-là à Colchos avec ſa fille Medée ; mais que ce ſoit, ou le vaiſſeau d'Æetes, ou celui des Argonautes, qui ait été le premier ſur la Mer, cela eſt preſque égal pour le tems, puiſque Theſée ſuivoit Jaſon, qui enleva Medée. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les Atheniens furent long-tems ſans s'appliquer à la Marine. Thucydide écrit formellement dans ſon 1. Liv. qu'ils ne commencerent à devenir hommes de Mer, que dix ou douze ans après la bataille de Marathon. Cependant Homere dit qu'ils en voyerent cinquante vaiſſeaux au ſiége de Troye ; mais c'étoient des vaiſſeaux de charge, des barques découvertes, & non pas des vaiſſeaux de guerre. C'eſt encore beaucoup, que n'ayant commencé à s'appliquer à la Marine que ſous Theſée, ils ayent été ſi-tôt en état de fournir cinquante vaiſſeaux de charge à Agamemnon, c'eſt-à-dire, dans l'eſpace de trente ou quarante ans. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt qu'ils s'en ſoient tenus là, & qu'ils n'ayent fait aucun progrès dans l'eſpace de près de ſept cens ans, qu'il y a depuis la guerre de Troye juſqu'à la bataille de Marathon, & que peu de tems après cette bataille, ils ayent paſſé pour les plus grands hommes de Mer qu'il y eût au monde, car c'étoit parmi les Grecs un commun proverbe, *les Atheniens pour la Mer.*

C'eſt que parmi ces enfans, il y en avoit un, appellé Mneſthée, qui étoit ſon petit-fils, le fils de ſa fille.] Servius, ſur le VI. Liv.

fils de ſa fille. Il prouve cette verité par les petites Chapelles, que Theſée bâtit à Nauſithous & à Phæax, dans le bourg de Phalere, tout joignant le Temple de Sciron. Il prétend même que les fêtes appellées *Cybernesia*, c'eſt-à-dire, *les fêtes des Patrons de Navire*, ſont célébrées en leur honneur.

Lieu où s'aſſembloient les Magiſtrats, & où l'on nourriſſoit aux dépens du public, ceux qui avoient merité cet honneur par leurs ſervices.

Après que le ſort fut tiré, Theſée prit avec lui les enfans qui avoient été choiſis, deſcendit avec eux du Prytanée, alla dans le Temple Delphinien offrir pour eux à Apollon la branche des Supplians, qui étoit un rameau de l'olivier ſacré, tout environné de bandelettes de laine blanche; & après avoir fait ſes prieres, il s'embarqua le ſixiéme de Mai, auquel jour on envoye encore aujourd'hui les filles faire leurs prieres dans ce même Temple. On aſſûre auſſi qu'à Delphes Apollon lui avoit rendu cet oracle: *Qu'il prît Venus pour guide, & qu'il la priât de naviger avec lui*; & qu'immolant pour cet effet à cette Déeſſe une chévre ſur le bord

de l'Eneïde, a eu ſoin de conſerver les noms des enfans qui allerent avec Theſée, & il nomme ce *Mneſthée, fils de Sumianus. Mneſtheus, Sumiani.* Ce Sumianus étoit donc gendre de Scirus.

Dans le bourg de Phalere, tout joignant le Temple de Sciron.] Dans ce bourg il y avoit un lieu appellé *Scirus*, où étoit le Temple de Minerve *Scirade*, qui avoit été bâti par un Devin d'Eleuſine appellé Scirus, comme l'écrit Philochorus, dans le onziéme Livre de ſon Hiſtoire Attique; mais Praxion dans le onziéme Livre de Megare, dit qu'il fut bâti par Sciron de Salamine, & c'eſt ce dernier que Plutarque a ſuivi. Je croirois que le paſſage de Praxion étoit corrompu du tems de Plutarque, & qu'il faut remettre *Scirus* pour *Sciron*. Le raiſonnement même de Plutarque ſemble le demander.

de la Mer, la victime fut tout d'un coup métamorphoſée en bouc ; c'eſt pourquoi il donna à Venus le ſurnom d'*Epitragia*, comme qui diroit *Déeſſe du Bouc*.

Victime metamorphoſée tout d'un coup.

Pluſieurs Hiſtoriens d'accord avec les Poëtes, écrivent que ſi-tôt qu'il fût arrivé en Crete, Ariadne, qui étoit devenuë amoureuſe de lui, dès la premiere vûë, lui donna un peloton de fil, & lui enſeigna comment, avec ce ſecours, il pourroit ſe tirer aiſément de tous les détours du labyrinthe : Qu'il tua le Minotaure : Qu'il enleva Ariadne, & qu'il l'emmena à Athenes, avec tous les jeunes enfans qu'il avoit amenez. Pherecyde ajoûte, qu'il ruina les vaiſſeaux, qui étoient au Port, & les mit hors d'état de le pouvoir ſuivre : Et Damon, que le Général Taurus fut tué ſur les Vaiſſeaux, en combattant pour empêcher Theſée de s'embarquer. Mais Philochorus conte autrement cette hiſtoire. Il dit que Minos célébrant

Hiſtoire de Theſée & d'Ariadne.

La victime fut tout d'un coup métarmorphoſée en bouc.] En Elide il y a eu long-tems une ſtatuë de Venus, qu'on appelloit *populaire*, & qui étoit à cheval ſur un bouc. C'étoit l'ouvrage de Scopas, qui ſans doute avoit voulu faire cette Venus *Epitragia*.

Pherecyde.] Il y a eu deux Pherecydes, le premier étoit de l'Iſle de Syros, grand Philoſophe & Théologien, & il fut maître de Pythagore & de Thalès. C'eſt le premier qui a ſoûtenu que l'ame étoit immortelle, & qui a trouvé la cauſe des éclipſes : il vivoit du tems de Servius Tullius, 550. ans avant notre-Seigneur. L'autre étoit Hiſtorien, natif de l'Iſle de Léria, moins ancien que le premier, mais plus ancien qu'Herodote, qui n'avoit que huit ans quand ce Pherecyde floriſſoit, 476 ou 477. ans avant notre-Seigneur.

Et Damon.] Natif de Cyrene. Diogene Laërce dit, qu'il avoit fait un traité des Philoſophes. Athenée lui attribuë un autre traité de Byzance. On ne ſçait pas en quel tems il a vêcu.

les jeux en l'honneur de ſon fils, perſonne ne douta que Taurus ne remportât la victoire comme les autres fois, & que cela excita contre lui une envie furieuſe; car outre que ſa grande puiſſance étoit à charge à tout le monde, à cauſe de ſon méchant naturel, on l'accuſoit encore d'avoir un commerce criminel avec Paſiphaé. Cela fit que Theſée ayant demandé permiſſion de le combattre, Minos la lui accorda très-volontiers; & comme c'eſt la coûtume en Crete que les Dames aſſiſtent aux ſpectacles, Ariadne, qui étoit préſente à celui-là, fut frappée de la beauté & de la bonne mine de cet Etranger, & remplie d'admiration, en voyant avec quelle force & quelle adreſſe il terraſſoit tous ceux qui oſoient entrer en lice contre lui. Minos, qui n'en étoit pas moins aiſe que la Princeſſe, & qui ſentoit d'ailleurs une ſecrete joye de voir Taurus abbatu & mocqué, rendit à Theſée les jeunes priſonniers, & en ſa faveur il remit aux Atheniens le tribut qu'ils lui payoient.

Femme de Minos.

En Crete les Dames aſſiſtoient aux ſpectacles.

Il eſt vrai que Clidemus, prenant les choſes de plus haut, & peut-être avec auſſi peu d'autorité que de néceſſité, raconte qu'il y avoit en Grece un decret public, qui défendoit de mettre

Clidemus.] Les Anciens citent de lui l'Hiſtoire Attique, & les retours ineſperez de ceux qui avoient été abſens de leur pays. Meurſius croyoit que Plutarque ne citoit pas ici ce Clidemus, mais Clitodemus, le plus ancien Ecrivain de tous ceux qui ont écrit de l'Attique.

Qu'il y avoit en Grece un decret public, qui défendoit de mettre en mer aucun vaiſſeau avec plus

en mer aucun vaiſſeau avec plus de cinq hommes, & qui n'exceptoit que Jaſon, Capitaine de la Navire Argo, auquel on donnoit commiſſion expreſſe de courir les Mers pour les purger de Brigands & de Corſaires : Que Dedale s'en étant fui à Athenes, Minos, contrevenant à cette ordonnance, le pourſuivit ſur de grands vaiſſeaux : Qu'il fut jetté par la tempête en Sicile, où il mourut : Que ſon fils Deucalion, auſſi irrité que ſon pere contre les Atheniens, leur envoya demander Dedale par ſes Ambaſſadeurs, & leur déclara que s'ils refuſoient de le rendre, il feroit mourir les jeunes enfans, qu'on avoit donnez en ôtage à Minos : Que Theſée répondit doucement, traînant les choſes en longueur, & s'excuſant ſur ce que Dédale étoit ſon couſin, étant fils de Merope

de cinq hommes.] Dans tout ce qui nous reſte de l'antiquité, je ne crois pas qu'il y ait rien qui fonde ce que rapporte ici Clidemus. Peut-être que les Grecs firent ce decret pour aſſembler plus facilement le nombre d'hommes qu'ils vouloient envoyer dans la Colchide.

Dedale s'en étant fui à Athenes, &] Il alla d'abord en Sicile, où regnoit le roi Cocalus. Minos le pourſuivit avec une groſſe flotte, & ayant abordé en Sicile, il envoya le demander au Roi, qui lui promit de le rendre, & qui ayant reçu Minos chez lui, le fit ſuffoquer dans le bain, & rendit ſon corps à ſes Capitaines, diſant qu'il étoit tombé malheureuſement dans l'eau chaude, où il étoit mort. Diodor.

Le pourſuivit avec de grands vaiſſeaux.] C'eſt-à-dire, avec des vaiſſeaux longs, qui étoient des vaiſſeaux de guerre.

Que Theſée répondit doucement.] J'ai ſuivi la reſtitution de Henri Etienne, qui eſt très-néceſſaire τέτω μὲν ἀπεκρίνατο πραέως ὁ Θησεύς, & enſuite αὐτὸς δὲ ναυπηγίαν, &c.

Sur ce que Dédale étoit ſon couſin, étant fils de Metrope, fille d'Erechtée.] Le mot ἀνεψιὸς, qui eſt dans le texte, ſignifie proprement couſin germain. Mais il ſe dit auſſi d'un couſin plus éloigné, comme ici ; car Dedale

fille d'Erechtée, & cependant il fit conſtruire avec un grand ſecret une puiſſante flotte, partie dans l'Attique, même près du Bourg de Thymetades, loin du grand chemin, partie à Trézene, ſous les ordres de Pitthée. Quand tous ces vaiſſeaux furent prêts, il s'embarqua avec Dédale, & avec tous ceux qui l'avoient accompagné dans ſa fuite, qu'il prit pour ſes conducteurs. Son deſſein fut ſi bien caché, que ceux de Crete voyant de loin cette flotte, la prenoient pour des vaiſſeaux amis. Il arriva, ſe ſaiſit du Port, deſcendit ſans aucune réſiſtance, alla rapidement ſurprendre Gnoſſe, & donna là un grand combat près des portes du Labyrinthe, où il tailla en pieces la compagnie des Gardes, & tua Deucalion de ſa main. Cette mort ayant rendu Ariadne maîtreſſe du Roïaume, Theſée traita avec elle, retira les jeunes enfans, & conclud la paix entre les Atheniens & les Peuples de Crete, qui jurerent que jamais ils ne recommenceroient la guerre.

C'étoit la capitale de tout le Roïaume de Crete. Elle étoit près du mont Ida.

On dit encore de Theſée & d'Ariadne pluſieurs autres choſes, qui n'ont rien d'aſſûré; car les uns écrivent que cette Princeſſe ayant été abandonnée par Theſée, ſe pendit de déſeſpoir; & les autres, qu'ayant abordé à Naxe, elle épouſa Onarus, qui étoit le Prêtre de Bacchus dans cette

étant fils de Merope, fille d'Erechtée, il étoit couſin germain de Pandion, ayeul paternel de Theſée, & parent fort éloigné de Theſée. D'autres Auteurs font autrement la généalogie de Dédale, & le rapprochent de Theſée d'un degré, en le faiſant fils d'Eupalamus, fils de Medion. A ce compte Theſée & Dédale ſeroient couſins iſſus de germains.

Elle épouſa Onarus, qui étoit

Iſle,

Isle, & que Thesée la quitta pour une autre Nymphe, dont il étoit devenu amoureux; car, comme dit Hesiode, *l'Amour se servit des beaux yeux de la Nymphe Æglé pour le rendre infidele.* Hereas de Megare assûre que ce vers étoit dans les ouvrages d'Hesiode, & que Pisistrate le retrancha; comme au contraire, pour faire plaisir aux Atheniens, il ajoûta celui-ci dans la description qu'Homere fait des enfers, *Thesée & Pirithous illustres enfans des Dieux.* On trouve aussi qu'Ariadne eut de Thesée deux fils, Oenopion & Staphilus. Le Poëte Jon de Chio est de ce sentiment; car en parlant de sa Ville, il dit, qu'elle fut bâtie par Oenopion, fils de Thesée. Mais ce qu'il y a même dans cette histoire de plus generalement reconnu, & que les chansons des Poëtes ont mis, pour ainsi dire, dans la bouche de tout le monde, ne laisse pas d'être diversement conté par l'Ecrivain Pæon, de la Ville d'Amathonte: *Thesée*, dit-il, *ayant été jetté par la tempête sur les côtes de Cypre, fut obligé de mettre à terre dans un esquif Ariadne, qui étoit grosse, & qui se trouvoit fort mal de l'agitation de la mer. Estant retourné ensuite pour sauver son vaisseau, il fut emporté par les vents. Les femmes de l'Isle recueillirent fort humainement Ariadne,*

Auteur inconnu.

Tyran d'Athenes, homme très-humain & qui aimoit extremement les belles lettres. Voyez la Vie de Solon.

C'étoit un Poëte tragique qui vivoit du tems de Darius, vers l'Olympiade 72.

Pæon, Historien inconnu.

Amathonte, ville de l'Isle de Cypre.

le Prêtre de Bacchus.] D'autres Auteurs écrivent qu'elle épousa Bacchus; Catull. Ovid. Diodore.

Par l'Ecrivain Pæon, de la Ville d'Amathonte.] Cet Historien avoit écrit les avantures galantes de la Ville d'Amathonte en Cypre, il n'est cité nulle part, que je sçache, qu'ici & dans Hesychius.

tâcherent d'adoucir le chagrin qu'elle témoignoit de ſe voir abandonnée, & pour y mieux réuſſir, elles ſuppoſerent des lettres, comme ſi Theſée lui eût écrit. Quand elle fut en travail, elles n'oublierent rien pour la ſecourir; Et comme elle mourut ſans pouvoir ſe délivrer, elles l'enterrerent avec beaucoup de pompe. Theſée arriva pendant le convoi; & pour immortaliſer ſa memoire & ſon amour, il éleva deux ſtatuës à Ariadne, l'une de cuivre, & l'autre d'argent, & laiſſa aux habitans du païs une groſſe ſomme, afin que toutes les années, ils lui fiſſent un ſacrifice ſolemnel, que l'on celebre le ſecond de Septembre, & dans la ceremonie duquel un jeune garçon, couché dans un lit, imite du geſte & de la voix, les femmes qui ſont en travail. Le bois ſacré, où l'on montre encore aujourd'hui le tombeau de cette Princeſſe, eſt appellé par ceux d'Amathonte, le bois de Venus Ariadne. Voilà ce que dit Pæon. D'un autre côté quelques Naxiens ſoûtiennent, qu'il y a eu deux Minos & deux Ariadnes, que la plus ancienne fut mariée à Bacchus dans leur Iſle, & eut de lui Staphylus, & que l'autre ayant été enlevée par Theſée & abandonnée enſuite, aborda auſſi à Naxe avec ſa nourrice nommée Corcyne, dont on voit encore le tombeau; qu'elle y mourut, & qu'elle y reçoit des honneurs inferieurs à ceux qu'on rend à la premiere. Car les fêtes qu'on celebre en l'honneur de la premiere, ſont plei-

Du mois Gorpiæus.

Le bois de Venus Ariadne.

Deux Minos, & deux Ariadnes

Corcyne, nourrice d'Ariadne.

Fêtes pour les morts, ſont plus honorables quand elles ſont pleines de ré-

Car les fêtes qu'on celebre en l'honneur de la premiere, ſont plei-

nes de réjoüiſſances & de jeux.) Ce paſſage eſt remarquable. Les

nes de réjouïſſances & de jeux ; au lieu que celles dont on honore la mémoire de la derniere, ne ſont remplies que de deüil & de triſteſſe : Mais laiſſant à part toutes ces contradictions, reprenons le fil de notre Hiſtoire.

joüiſſances, que quand elles ſont pleines de deüil.

Theſée étant parti de Crete, s'arrêta à Delos, & aprés avoir fait un ſacrifice à Apollon, & dedié une ſtatuë de Venus, qu'il avoit euë d'Ariadne, il danſa avec les jeunes Atheniens une danſe qui eſt encore aujourd'hui chez les Deliens, & dans laquelle il imitoit les tours &

Delos, Iſle de la mer Egée, au milieu des Iſles Cyclades.

fêtes, qu'on celebroit en l'honneur de la premiere Ariadne, de celle qui étoit femme de Bacchus, étoient plus honorables que celles qu'on celebroit en l'honneur de la derniere, qui avoit été enlevée par Theſée ; parce que dans celles-là on ne donnoit que des marques de joye, & qu'on ne voyoit dans celles-ci que des marques de triſteſſe. Les premiers marquoient que l'Heroïne n'étoit pas morte & qu'elle étoit une Divinité, & les dernieres marquoient tout le contraire. C'eſt dans cette même vuë, qu'Alexandre alloit faire expoſer aux lions le Capitaine Agathocles parce qu'il avoit pleuré en paſſant près du tombeau d'Hepheſtion, comme s'il l'eût cru mort, ſi Perdiccas ne lui eût ſauvé la vie, en jurant que le nouveau Dieu lui étoit apparu & lui avoit dit, qu'Agathocles ne doutoit nullement de ſa Divinité, mais qu'à cauſe de l'infirmité humaine, il n'avoit pû retenir ſes larmes au ſouvenir de ſon ami.

S'arrêta à Delos, & aprés avoir fait un ſacrifice à Apollon.] Avant que de partir d'Athenes, Theſée avoit fait vœu, que toutes les années les Atheniens envoyeroient à Delos dans ce même vaiſſeau couronné de branches de l'olivier ſacré, des Deputez qui offriroient à Apollon un ſacrifice, & c'eſt ce que les Atheniens obſerverent religieuſement pendant long-tems. La députation étoit appellée *Theoria*, comme qui diroit la viſite du Dieu ; les Deputez *Theori*, & le vaiſſeau *Theoris*. Dès que le grand Prêtre avoit couronné ce vaiſſeau pour le départ, on purifioit la ville, & l'on ne faiſoit mourir aucun criminel juſqu'à ſon retour.

Et dedié une ſtatuë de Venus. qu'il avoit eu d'Ariadne.] C'étoit une ſtatuë de bois de la main de

les détours du labyrinthe. Cette danſe eſt appellée dans le païs, *la gruë*, ſelon le rapport de Dicearque, & il la danſa autour de l'autel appellé *Ceraton*, parce qu'il eſt tout fait de cornes de bêtes ſans autres materiaux, & on n'y a employé même que les cornes gauches. On dit qu'il celebra auſſi à Delos des jeux, où l'on

Danſe appellée la Gruë.

Autel fait de cornes de bêtes.

Dedale, qui en fit preſent à Ariadne. Après la mort d'Ariadne, Theſée la conſacra à Apollon, de peur que s'il l'emportoit, elle ne reveillât en lui le ſouvenir de cette princeſſe, & ne nourrît ſa douleur. Pauſanias écrit, qu'on la voyoit encore de ſon temps à Delos, qu'elle étoit fort petite, que la longueur du tems en avoit gâté la main droite, & que par le bas elle finiſſoit en quarré comme un terme. En effect juſqu'à Dedale, on ne ſçavoit ce que c'étoit que de faire des pieds aux ſtatuës. Dedale fut le premier qui les ajoûta enfin, & à cauſe de cela on dit, que ſes ſtatuës étoient vivantes, & qu'elles marchoient; mais ce ne fut que ſes derniers ouvrages, les premiers étoient de la premiere maniere.

Cette danſe eſt appellée dans le Pays, la Gruë.] Callimaque dans ſon hymne pour Delos, parle de cette danſe ſans la nommer, & il dit qu'on la danſoit en rond, & que Theſée en l'inſtituant mena lui-même le branſle. Je crois qu'elle étoit appellée *la gruë* à cauſe de ſa figure, parce que celui qui la menoit étoit à la tête, & plioit & déplioit le cercle pour imiter les tours & détours du Labyrinthe, comme quand les Gruës volent en troupe il y en a toûjours une à la tête qui mene les autres, qui la ſuivent en rond.

Selon le rapport de Dicearque.] Dicearque de Meſſene, diſciple d'Ariſtote. Il avoit fait un Ouvrage intitulé, *la République de Sparte*, qu'on liſoit toutes les années aux enfans par ordre des Ephores. Il avoit fait auſſi *la vie de la Grece*, où il expliquoit en trois livres les mœurs & les coûtumes de tous les Grecs.

Autour de l'autel appellé Ceraton, parce qu'il étoit fait de cornes de bêtes.] Ce n'étoit pas un Autel que Theſée eût élevé, c'étoit un ancien Autel, qu'on diſoit qui avoit été dreſſé par Apollon même, & qui étoit tout entier de cornes de bêtes. Callimaque en parle dans ſon hymne à Apollon. La correction de Henry Eſtienne, qui lit κερατῶνα au lieu de κερατῶνα n'eſt pas neceſſaire.

Et on n'y a même employé que les cornes gauches.] Plutarque dans

vit la premiere fois les vainqueurs recevoir pour prix de leur victoire, une branche de palmier.

Quand ils approcherent de l'Attique, Theſée & ſon Pilote eurent tant de joye, qu'ils oublierent tous deux de mettre la voile blanche, qui devoit avertir Egée de leur retour. Egée, ne voyant que la voile noire, ſe precipita du rocher où il étoit, & ſe tua. Cependant Theſée entra dans le port de Phalere. D'abord il ſe mit en devoir de s'acquitter des ſacrifices qu'il avoit voüez avant ſon départ; mais auparavant il envoya à la Ville un Heraut apprendre à ſon Pere ſon arrivée. Ce Heraut trouva beaucoup de gens affligez de la mort du Roi; mais il en trouva auſſi beaucoup, qui, comme on peut penſer, plus touchés de la joye publique, que ſenſibles au malheur d'une ſeule maiſon, le reçûrent à bras ouverts, & lui offrirent les chapeaux de fleurs, dont on couronne ceux qui portent de bonnes nouvelles. Il prit ces couronnes; mais au lieu de les mettre ſur ſa tête, il en entoura le bâton, que les Herauts portent

Mort d'Egée.

Les porteurs de bonnes nouvelles, couronnez de chapeaux de fleurs.

ſon Traité, *Quels animaux ſont plus aviſez*, dit au contraire, qu'il étoit compoſé de cornes droites. *J'ai vû*, dit-il, *à Delos cet autel, qui paſſe pour une des ſept merveilles du monde, je parle de cet autel de cornes, qui ſans aucune colle & ſans aucun autre ligament eſt tout entier, bâti de cornes droites.* Comment accorder cette contradiction?

Les chapeaux de fleurs dont on couronne ceux qui portent de bonnes nouvelles.] Cette coûtume étoit venuë de Delphes. Ceux qui étoient allez conſulter l'oracle, & qui avoient reçu une réponſe favorable du Dieu, s'en retournoient chez eux avec une couronne de laurier ſur la tête.

Mais au lieu de les mettre ſur ſa tête, il en entoura le bâton que les Herauts portent à la main.] La

à la main, & étant de retour à Phalere avant que Theſée eût achevé ſon ſacrifice, il s'arrêta à la porte du temple, pour ne le pas troubler. Quand tout fut fini, & que les libations furent faites, alors il lui annonça la mort de ſon pere. Theſée & tous ceux qui étoient avec lui, s'en allerent à grand' haſte vers la Ville, rempliſſant tout de leurs plaintes & de leurs cris; & de-là vient, dit-on, qu'encore aujourd'hui dans les fêtes des rameaux, le Heraut n'eſt point couronné, mais ſeulement ſa baguette, & qu'à la fin des libations, toute l'Aſſemblée s'écrie, *Eleleu*, & *iou*, *iou*, dont le premier eſt le cri de gens qui ſe hâtent & qui ſe préparent au combat, & l'autre l'eſt de ceux qui ſont dans l'affliction & dans le trouble. Theſée, après avoir fait les funerailles de ſon pere, rendit ſes vœux à Apollon le même jour, qui étoit le ſeptiéme de Novembre. Pour ce qui eſt de la coûtume, qu'on a encore, de faire boüillir ce jour-là toutes ſortes de legumes, elle vient de ce que tous ceux, qui étoient revenus avec Theſée, firent cuire dans une grande marmite, tout ce qui leur reſtoit de vivres, & firent en-

Car les Sacrifices finiſſoient comme les repas, par les libations.

Du mois Pyanepſion.

politeſſe & la bienſeance qu'il y a dans cette action ne doivent pas ſurprendre; les Herauts étoient alors des hommes choiſis & des perſonnages conſiderables; il n'y avoit rien que de noble dans leurs fonctions.

Dont le premier eſt le cri de gens qui ſe hâtent & qui ſe preparent au combat.] On marquoit par le premier la précipitation avec laquelle Theſée étoit allé à Athenes, en état de combattre, ſi on n'avoit pas voulu le recevoir; & par l'autre on marquoit le trouble & la triſteſſe dont il étoit ſaiſi.

ſemble un feſtin. On a pris encore de la même fête, la coûtume de porter l'*Eireſione*, comme Theſée l'avoit portée avant ſon départ pour Crete ; c'eſt une branche de l'olivier ſacré, toute environnée de bandelettes de laine, comme la branche des ſuppliants, dont nous avons parlé ; mais elle a cela de plus, qu'elle eſt garnie de toutes ſortes de fruits, parce qu'alors on vit ceſſer la ſterilité, dont toute l'Attique avoit été affligée. Voilà pourquoi on chante à cette ceremonie, *Divine Branche, tu portes des figues & du froment ; le miel delicieux & l'huile ſalutaire découlent de tes rameaux ſacrez, & les vieilles trouvent en toi ce doux nectar, dont elles s'enyvrent, & qui les endort.* Quelques Auteurs prétendent pourtant que ces vers furent faits pour les Heraclides, lorſqu'ils étoient nourris par les Atheniens ; mais l'opinion la plus generale, eſt celle que je viens d'expliquer.

Origine de la coûtume de porter l'Eireſione.

Pour les deſcendants d'Hercule,

Le Miel delicieux.] Dans le texte au lieu de ἡ μέλι ἐν κοτυλῃ, il vaut mieux lire, comme Pauſanias dans Euſtathe, ἡ μέλιτος κοτύλῳ, Henri Eſtienne l'a remarqué.

Les vieilles trouvent en toi ce doux nectar, dont elles s'enyvrent & qui les endort.] Ce petit trait ſent fort le genie de ce tems-là, & les Sçavants dans l'antiquité n'auront pas de peine à y reconnoître la vieille ſatyre.

Quelques auteurs prétendent pourtant que ces vers furent faits pour les Heraclides, lors qu'ils étoient nourris par les Atheniens.] Les deſcendans d'Hercule, ayant été chaſſez du Peloponeſe & de toute la Grece, allerent, en état de Suplians, demander la protection des Atheniens, qui les reçurent. Euripide a traité ce ſujet dans ſa piece des Heraclides. Ces vers, que rapporte Plutarque, pouvoient donc fort bien leur convenir. On vouloit dire par-là, que les branches de Suppliants, qu'ils portoient à la main, & dont ils étoient couronnez,

Galere de Theſée conſervée très-long-tems.

Le vaiſſeau, ſur lequel Theſée fit ce voyage, étoit une galere à trente rames, que les Atheniens conſerverent juſqu'au tems de Demetrius de Phalere, ayant un très-grand ſoin de mettre des planches neuves à la place de celles qui ſe pourriſſoient, ou qui vieilliſſoient; de maniere que les Philoſophes, diſputant ſur la qualité des choſes qui s'augmentent, pour ſçavoir ſi elles ſont toûjours les mêmes malgré leur accroiſſement, ou ſi elles ſont autres, ne manquoient pas de citer ce vaiſſeau, comme un exemple de doute raiſonnable, les uns ſoûtenant que c'étoit toûjours le même, les autres, au contraire, que c'étoit un autre vaiſſeau. On prétend auſſi, que toutes les ceremonies de cette fête des rameaux furent inſtituées par Theſée; car on dit, qu'il ne mena pas avec lui

Sujets ordinaires des diſputes des Philoſophes.

avoient été pour eux la ſource de toute l'abondance, dont ils joüiſſoient dans Athenes.

Que les Atheniens conſerverent juſqu'au temps de Demetrius de Phalere.] C'eſt-à-dire près de mille ans, car Demetrius de Phalere étoit du tems de Ptolemée Philadelphe, qui le fit mettre en priſon, où il mourut de la morſure d'un aſpic. Or ſous le regne de Philadelphe, les Atheniens envoyoient encore à Delos ce vaiſſeau de Theſée, comme cela paroît par un paſſage de Callimaque, qui vivoit à la Cour de ce Prince; les paroles de ce Poëte ſont remarquables, c'eſt dans ſon hymne à Delos : *Depuis ce tems-là les Atheniens envoyerent à Delos ce vaiſſeau conſacré à Apollon, & qui eſt immortel.* Au reſte Demetrius de Phalere étoit un grand perſonnage, qui gouverna Athenes pendant dix ans, & qui eut dans ſa ville trois cens ſoixante ſtatuës élevées à ſon honneur. Il fut diſciple de Theophraſte.

De maniere que les Philoſophes diſputant ſur la qualité des choſes qui s'augmentent.] Je crois qu'il y a une faute au texte, & qu'au lieu de εἰς τ αὐξομένων λόγον il faut lire εἰς τῶν αὐξομένων λόγον,

en

en Crete toutes les filles ſur qui le ſort étoit tombé ; mais qu'il choiſit deux jeunes hommes, qui avoient le viſage beau & délicat comme de jeunes filles, & qui étoient avec cela pleins de courage, & hommes de main ; il les fit baigner, les tint long-tems à l'ombre, les fit frotter d'huiles qui adouciſſent la peau & rendent le teint frais, eut grand ſoin de leurs cheveux, leur enſeigna à imiter la voix, le geſte & la démarche des filles, & leur en donna les ornemens & les habits ; enfin il les changea de maniere, qu'on ne les auroit jamais pris pour des garçons. Il les mêla parmi les autres filles, ſans que perſonne s'en apperçût ; & à ſon retour il fit une proceſſion où ces jeunes garçons étoient coëffez & ajuſtez en filles, comme le ſont aujourd'hui ceux qui portent les rameaux le jour de cette fête. Au reſte, cette cérémonie ſe fait en l'honneur de Bacchus & d'Ariadne, à cauſe de la fable de leurs amours, ou plûtôt parce qu'ils arriverent pendant l'Automne après la recolte des fruits. On aſſocie à cette fête, & au ſacrifice certaines femmes, qu'on appelle *Deipnophores*,

Ruſe de Theſée.

Proceſſion de Theſée.

Il les mêla parmi les autres filles.] C'eſt-à-dire, qu'au lieu de ſept filles, il n'en mena que cinq, les deux jeunes garçons aïant pris la place des deux autres filles. Deux jeunes hommes pleins de fidelité & de courage & déguiſez en filles, pouvoient rendre de grands ſervices en cette occaſion.

On aſſocie à cette fête certaines femmes.] Voici tout ce qui ſe pratiquoit à cette fête : On choiſiſſoit un certain nombre de jeunes garçons des plus nobles familles de chaque Tribu, qui avoient tous leur pere & leur mere vivans. Ils portoient à la main des branches de vigne avec leurs

parce qu'elles portent à dîner. Elles repreſentent les meres des jeunes enfans, qui avoient été choiſis par le ſort, leſquelles leur porterent avant leur départ toutes ſortes de proviſions de bouche. Ces mêmes femmes content auſſi des fables en mémoire de ce que ces meres firent à leurs enfans pluſieurs contes pour les conſoler & pour leur donner courage. L'Hiſtorien Damon écrit toutes ces particularitez. On conſacra une portion de terre & un Temple à Theſée, qui ordonna que toutes les familles qui auroient pû offrir des enfans au ſort, fourniroient aux frais du ſacrifice, dont il donna l'adminiſtration à la famille des Phytalides, pour les récompenſer de leur hoſpitalité.

C'étoit la coûtume; On prenoit ſur le public des terres, dont on honoroit les Heros.

Theſée reduit en

Après cet établiſſement, Theſée exécuta un

raiſins, & couroient depuis le temple de Bacchus juſques au temple de Minerve Scirade, qui étoit au Port de Phalere. Celui qui arrivoit le premier, bûvoit une coupe de vin, où l'on avoit mêlé du miel, du fromage, de la farine & de l'huile. Ils étoient ſuivis d'un chœur conduit par deux jeunes hommes habillez en femmes, & qui chantoit les loüanges de ces jeunes garçons. Des femmes les accompagnoient, portant ſur leur tête des corbeilles, & l'on choiſiſſoit pour cet emploi les plus riches de la ville; toute la troupe étoit précedée par un Héraut, qui portoit un bâton entouré de rameaux, &c.

Qui ordonna que toutes les familles, qui auroient pû offrir des enfans au ſort, fourniroient aux frais du ſacrifice.] C'eſt le ſens de ce paſſage: Plutarque n'a pû vouloir dire que Theſée ordonna que cette dépenſe tomberoit ſur ceux qui avoient payé le tribut les années précédentes; car ils avoient été aſſez punis, & il y auroit eu là trop de cruauté; & pour ce qui eſt des familles, qui venoient de le payer cette derniere fois, & dont les enfans avoient été ſauvez par Theſée, il auroit été inutile de les condamner ſeules à fournir aux frais; car comme elles ne pouvoient pas toûjours durer, on n'auroit pas toûjours eu de quoi continuer le ſacrifice.

Pour les récompenſer de leur hoſpitalité.] C'eſt-à-dire, de l'hoſpitalité qu'ils avoient exercée à ſon égard, lorſqu'à ſon arrivée de Tré-

très-grand deſſein ; car il réduiſit en un ſeul corps de Ville tous les habitans de l'Attique, qui étoient diſperſez dans des bourgs, & par conſéquent très-difficiles à aſſembler, quand il falloit les appeller au conſeil pour le bien public. Souvent même il naiſſoit de-là entr'eux des querelles & des guerres. Theſée alla lui-même de bourg en bourg, & de famille en famille, pour tâcher de les perſuader. Les ſimples particuliers & les pauvres goûterent ſes raiſons ſans peine ; mais quand il vint à parler aux plus riches & aux plus puiſſans, quoi qu'il leur proposât une forme de gouvernement populaire, qui ne reconnoîtroit point de Roi, & où il ne ſe reſervoit que l'intendance de la guerre & le maintien des loix, & laiſſoit le reſte au peuple, qui auroit en tout une égale autorité, il trouva quelque réſiſtance. Il en gagna pourtant quelques-uns ; & enfin les autres, conſiderant que ſa puiſſance étoit déja fort grande, & que ſa hardieſſe ne l'étoit pas moins, aimerent mieux lui accorder de bonne grace ce qu'il demandoit, que d'attendre à s'y voir réduits par la force. Il fit donc abbattre dans tous les Bourgs les Palais & les Salles deſtinées à

un ſeul corps de Ville tous les habitans de l'Attique.

zene ils allerent au-devant de lui, & le regalerent dans leur maiſon.

Souvent même il naiſſoit de-là des querelles & des guerres.] Comme ceux d'Eleuſine avec Eumolpus, firent ſouvent la guerre à Erechthée. Ainſi Theſée, pour ſe rendre plus facilement maître du peuple, voulut qu'il s'aſſemblât dans une même ville, & qu'il ne fît qu'un ſeul & même corps ; car pendant qu'il étoit diſperſé, il avoit toûjours à craindre des conjurations & des cabales.

Il fit donc abattre dans tous les Bourgs, les Palais & les Salles à

tenir le conſeil, caſſa tous les Officiers & les Magiſtrats, fit bâtir un Palais commun dans le lieu où il eſt encore aujourd'hui, appella la vieille & la nouvelle ville *Athenes*, & unit tout le peuple par un ſacrifice commun, qu'il appella par cette raiſon les *Panathenées*. Il établit auſſi un autre ſacrifice, qu'il appella *Metoicia*, comme qui diroit le ſacrifice du *démenagement*, & qui ſe célébre encore le ſeiziéme d'Août. Il dépoſa enſuite

La fête de tous les Atheniens.

Du mois Hecatombæon.

tenir conſeil.] Chaque Bourg avoit ſa Juſtice particuliere & ſes Magiſtrats, & il falloit un danger bien preſſant pour les obliger à aller demander conſeil au Roi & à recevoir ſes ordres. Thucydide.

Il appella la vieille & la nouvelle ville Athenes.] C'eſt ce que le texte dit mot à mot. Plutarque veut dire ſans doute, que Theſée comprit ſous le nom général d'Athenes la vieille Ville, qui étoit appellée *Aſty*, & la nouvelle ville, qu'il compoſa de l'aſſemblage de tous les Bourgs dont il avoit fait venir les Habitans. Long tems avant lui, le nom d'Athenes avoit été donné à la vieille ville, & Theſée l'étendit ſur les deux villes.

Par un ſacrifice commun, qu'il appella par cette raiſon les Panathenées.] Avant Theſée on célebroit cette fête à Athenes, & on l'appelloit *les Athenées*; mais c'étoit une fête particuliere, Theſée la rendit commune, en y aſſociant tous les Habitans, c'eſt pourquoi il l'appella *Panathenées*. Il y avoit les grands & les petits Panathenées. Les premiers ſe célébroient tous les cinq ans, le XXIII. du mois d'Août, (Hecatombæon) & les petits, ſe célebroient tous les ans le XX. du mois de Juin (Thargelion) ces fêtes furent d'abord fort ſimples, & ne duroient qu'un jour; mais avec le tems on y ajoûta tant de jeux & tant de cérémonies, qu'il fallut y employer pluſieurs jours. Pendant les grands Panathenées, on portoit au Temple de Minerve le Tapis myſterieux, appellé *Peplus*, où étoient dépeintes la victoire des Dieux ſur les Géans, & les actions des plus remarquables des grands perſonnages. Ce qui me paroît de plus remarquable, c'eſt qu'il étoit défendu d'y aſſiſter avec des habits peints, & qu'on y délivroit des priſonniers.

Qu'il appella Metoicia.] Thucydide l'appelle *Sunoicia*. Le ſens eſt toûjours le même. Ce ſacrifice n'étoit nullement fait pour

toute l'autorité Royale, & ne penſa qu'à regler & à policer la République, après avoir conſulté les Dieux; car il envoya à l'Oracle de Delphes, qui lui répondit :

Thesée dépose l'autorité Royale.

Fils d'Egée & de la Nymphe Pittheide, mon pere a attaché les deſtinées de pluſieurs villes à la tienne. N'accable pas ton eſprit de tant d'inquiétudes & de ſoins, & qu'il te ſuffiſe de ſçavoir, que tu ſeras comme un liege, qui flotte toûjours ſur la mer, malgré l'effort des vents & des ondes.

Comme une outre.

On dit que la Sibylle long-tems après répondit la même choſe à la Ville, & lui rendit cet Oracle : *Tu ſeras comme un liege, qui peut bien être plongé dans la mer, mais qui ne peut jamais être ſubmergé.*

Daphné, fille de Tireſias, qui après la priſe de Thebes, fut envoyé par Alcmaon à Delphes, où elle prophetiſa, & on lui donna le nom de Sibylle, d'où la Prêtreſſe Pythienne fut appellée Sibylle.

Pour peupler & augmenter ſa Ville, il y appella les Etrangers, aux mêmes droits & privileges que les Citoyens; & l'on dit que la publication qu'il fit faire, dans le deſſein de rendre Athenes la Patrie de tout le monde, eſt la même qu'on fait encore aujourd'hui dans quelques cérémonies, *Tous Peuples, venez ici.* Mais en même tems, pour empêcher que cette foule de Peuple ramaſſé de toutes parts ne portât la confuſion & le déſordre dans ſa Républi-

Theſée appelle les Etrangers dans Athenes.

les Etrangers qui iroient habiter à Athenes; mais pour les Habitans qui avoient quitté leurs Bourgs pour tenir leurs aſſemblées dans la Ville; c'étoit pour conſerver la mémoire de leur démenagement.

On dit que la Sibylle long-tems après.] Ce fut lorſque Sylla eut pris Athenes; car comme il exerçoit de grandes cruautez dans la Ville, quelques Atheniens s'étant ſauvez, allerent à Delphes, & demanderent à Apollon, ſi la derniere heure de leur Ville étoit donc venuë? La Prê-

Il partage tous les Habitans en trois corps.

que, il en fit trois corps, celui des Nobles, celui des Artiſans, & celui des Laboureurs. Il donna aux Nobles le ſoin des choſes de la Religion, & toutes les Charges, avec le pouvoir d'interpreter les Loix, & de connoître de tout ce qui concernoit le droit divin & humain, & par ce moyen, il rendit preſque égaux tous ces trois Etats. Car ſi les Nobles étoient plus conſiderables par leurs honneurs & par leurs dignitez les Laboureurs avoient l'avantage par l'utilité, qu'on en tiroit, & par le beſoin qu'on avoit d'eux, & les Artiſans l'emportoient par leur nombre. Or que Theſée ſoit le premier qui ait établi le gouvernement populaire, comme le dit Ariſtote, & qui ſe ſoit démis de la Royauté, c'eſt ce qu'Homere même ſemble appuyer par ſon témoignage, lorſque dans ſon dénombrement des vaiſſeaux, il dit des Atheniens ſeuls, *le Peuple*,

Un Royaume ne ſçauroit ſubſiſter ſans l'égalité.

treſſe leur répondit, τὰ ἐς τὰ ἀσκὸν ἔχοντα, *quæ ad utrem pertinent, ce qui eſt de l'outre*, dit Pauſanias, & il eſt aiſé de voir que c'eſt le même oracle que Plutarque a rapporté.

Or que Theſée ſoit le premier qui ait établi le gouvernement populaire.] Theſée fut le premier Fondateur du Gouvernement populaire en Grece; car long-tems avant lui, ce gouvernement étoit chez les Hebreux, qui n'eurent des rois que long-tems après Theſée.

Lorſque dans ſon dénombrement des vaiſſeaux, il dit des Atheniens ſeuls, le peuple.] C'eſt au 54. vers, *Le peuple du magnanime Erechthée.* Le nom du Roi Erechthée ſemble détruire le raiſonnement de Plutarque; mais il faut expliquer le vers d'Homere, comme ſi ce Poëte avoit dit, *le peuple, qui avoit autrefois Erechthée pour Roi.*

Il dit des Atheniens ſeuls, le peuple.] Il y a dans le texte μοῦνοις αθηναίων. Il y a une autre leçon, qui eſt meilleure, μούνοις Αθηναίοις.

Il fit auſſi frapper une monnoye avec la marque d'un bœuf, ſoit à cauſe du Taureau de Marathon, ou en memoire du Général Taurus, qu'il avoit défait, ſoit enfin pour exhorter ſes Citoyens au labourage, & l'on dit, que c'eſt de cette monnoye, qu'ont été tirées ces expreſſions, *cela vaut cent bœufs, cela vaut dix bœufs.*

Monnoye d'Athenes marquée d'un bœuf.

Chacune de ces pieces valoit vingt ſols.

Il joignit à l'Attique le territoire de Mégare, & fit élever dans l'Iſthme cette célébre colomne, où il grava cette Inſcription, qui marquoit ſes limites; car au côté qui regardoit le Levant, il y avoit

Cela lui fut aiſé, parce que Niſus, Roi de Megare, avoit été défait par Minos.

Ce n'eſt pas ici le Peloponeſe, mais l'Ionie.

Et au côté qui regardoit le Couchant, il y avoit,

C'eſt ici le Peloponeſe, & non pas l'Ionie.

Il fut le premier qui établit des jeux dans cet Iſthme, & cela à l'imitation d'Hercule, & par

Il ne fit que les renouveller.

Il fit auſſi frapper une monnoye avec la marque d'un bœuf: ſoit, &c.] D'autres diſent que ce fut pour conſerver la memoire de la maniere dont on faiſoit auparavant le commerce par l'échange du bétail. Cette monnoye, qui avoit la marque d'un bœuf, valloit deux drachmes, c'eſt-à-dire, vingt ſols.

Il fit élever dans l'Iſthme cette celebre colomne.] Car les Anciens avoient accoûtumé de marquer les limites par des tours ou des colomnes. Celle-ci fut élevée d'un commun conſentement par les Ioniens & les Peloponeſiens pour terminer les differends qu'ils avoient pour leurs bornes, & elle dura juſqu'au regne du Roi Codrus, ſous lequel elle fut renverſée par les Heraclides, qui ſe rendirent maîtres du territoire de Mégare, & changerent les Ioniens en Doriens. Strab. Liv. IX.

Il fut le premier qui établit des jeux dans cet Iſthme.] Il ne fit que les renouveller. Siſyphe, Roi de Corinthe, les avoit établis en l'honneur de Melicerte, cent cinquante ans auparavant;

une eſpece d'émulation, afin que les Grecs célébraſſent les jeux Iſthmiques par ſes ordres & en ſa memoire, en l'honneur de Neptune, comme ils célébroient en Elide, par les ordres & en mémoire d'Hercule, les jeux Olympiques en l'honneur de Jupiter. Car les jeux qu'on célébroit auparavant dans ce même endroit pour Melicerte, ſe faiſoient la nuit, & avoient plûtôt l'air d'un myſtere, que d'une fête. Il y a pourtant des Auteurs qui prétendent que ces jeux Iſthmiques furent dédiez à Sciron, Theſée ayant voulu par-là expier ce meurtre, à cauſe de la parenté: Car Sciron étoit ſon couſin germain, fils de Canethus & d'Henioché, fille

Tous les jeux qu'on célébroit auparavant étoient des jeux funebres.

mais ils avoient été diſcontinuez, parce que tous les chemins étoient remplis de brigands. Theſée, après avoir défait ces monſtres, rétablit ces jeux, & les fit célébrer le jour, au lieu qu'auparavant ils ſe faiſoient la nuit.

Comme ils célébroient en Elide par les ordres & en memoire d'Hercule, les jeux Olympiques en l'honneur de Jupiter.] Il n'eſt pas vrai non plus que les jeux Olympiques ayent été établis par Hercule. Iphitus les inſtitua l'an du monde 3174. près de quatre cent cinquante ans après Hercule. Strabon prouve au long dans ſon huitiéme Livre, que ces jeux n'étoient nullement connus du tems d'Homere, qui par conſéquent n'en a pû parler.

Car les jeux qu'on célébroit auparavant dans le même endroit pour Melicerte.] Ino furieuſe, ou, ſelon d'autres, ſuivant la fureur de ſon mari Athamas, ſe jetta dans la mer avec ſon fils Melicerte. Le corps de cet enfant fut trouvé par Siſyphe, qui le fit enterrer. Dans le même tems Corinthe fut affligée d'une peſte fort cruelle. On envoya conſulter Apollon, qui répondit, que la peſte ne ceſſeroit qu'après qu'on auroit fait à Melicerte des jeux funebres, qu'on renouvelleroit tous les ans. Siſyphe inſtitua ſur cela les jeux Iſthmiques, que l'on célébroit en l'honneur de Melicerte, qui étoit adoré ſous le nom de Palæmon, comme un Dieu Marin.

de

de Pitthée. On en trouve auſſi qui aſſûrent que ce fut à Sinnis que ces jeux furent dédiez, & non pas à Sciron. Il ordonna à ceux de Corinthe de donner les premieres plàces aux Atheniens, qui viendroient pour voir ces jeux, & de leur marquer pour cet effet au lieu le plus honorable, autant d'eſpace qu'en pourroit couvrir la voile du vaiſſeau ſur lequel ils ſeroient venus, comme le témoignent Hellanicus & Andron d'Halicarnaſſe.

Andron avoit compoſé un ouvrage intitulé l'Epitome des parentez.

Après cela il entreprit le voyage du Pont Euxin. Philochorus & quelques autres écrivent que ce fut pour ſuivre Hercule à ſon expedition contre les Amazones, & qu'il en reçut Antiope pour le prix de ſa valeur; mais la plûpart, & ſur tout Pherecyde, Hellanicus & Herodore aſſûrent que Theſée fit ce voyage ſeul long-

Herodore de Pont qui avoit fait la vie d'Hercule.

On en trouve auſſi qui aſſûrent que ce fut à Sinnis que ces jeux furent dédiez.] Car c'étoit Sinnis qui étoit couſin germain de Theſée, & non pas Sciron, ſelon le ſentiment de Pauſanias, quoique les uns le faſſent fils de Neptune, & les autres, fils de Polypemon & de Sylea.

Qu'en pourroit couvrir la voile du vaiſſeau ſur lequel ils ſeroient venus?] Le Grec dit, *la voile du Vaiſſeau appellé Theoris.* Le vaiſſeau ſur lequel les Atheniens alloient à certaines fêtes, à certaines cerémonies de Religion, étoit proprement appellé *Theoris.*

Pour ſuivre Hercule à ſon expedition contre les Amazones.] Il n'y a rien de plus fabuleux que l'hiſtoire des Amazones, & Strabon a très-bien remarqué, que de tous les Hiſtoriens d'Alexandre, ceux qui ont le plus aimé la verité, comme Ariſtobule & Ptolemée, n'en ont pas dit un ſeul mot. Il ne faut même que les noms pour faire voir que ce n'eſt qu'un pur menſonge. *Hippolyte, Otrera, Lampeto, Pentheſilée, Menalippe, Antiope,* ſont des noms grecs; Comment trouve-t'on des noms grecs chez les Scythes?

tems après Hercule, & qu'il prit cette Reine prisonniere; ce qui est beaucoup plus vrai-semblable; car on ne lit pas que de tous ceux qui l'accompagnoient à cette expedition, autre que lui ait pris une Amazone. Bion raconte même qu'il l'enleva par surprise, car il dit que comme les Amazones aiment naturellement les hommes, bien loin de fuir Thesée quand il entra en armes dans leur païs, elles allerent au devant de lui, & lui offrirent des presens; Que Thesée invita celle qui les portoit à entrer dans son vaisseau, & qu'il mit tout aussi-tôt à la voile.

Bion de Soli qui avoit écrit l'histoire d'Ethiopie.

Thesée enleve une Amazone.

Menecrates Xanthius.

Un certain Menecrates dans une histoire qu'il a faite de la ville de Nicée en Bithynie, écrit que Thesée, emmenant avec lui Antiope, séjourna quelque tems dans ce lieu-là; Que parmi ceux qui l'accompagnoient, il y avoit trois jeunes Atheniens qui étoient freres, Eunée, Thoas & Soloon; Que le dernier étant devenu amoureux d'Antiope, découvrit son secret à un de ses camarades, qui alla sans differer parler de sa passion à cette Reine; qu'elle rejetta fort loin ses propositions, & que du reste elle prit la chose avec beaucoup de douceur & de sagesse, car elle ne fit aucun éclat, & n'en découvrit rien à Thesée; Que Soloon au desesp-

Autre que lui ait pris une Amazone.] Hercule ne la prit donc pas, & par consequent cette expedition de Thesée est differente de celle d'Hercule. Justin écrit pourtant dans le 11. Liv. que Menalippe fut prise par Hercule, & Hippolyte par Thesée.

poir, ſe jetta dans un fleuve où il ſe noya; Que Theſée averti de cette avanture, en fut très fâché; que la douleur qu'il en eut le fit reſſouvenir d'un certain oracle, que la Prêtreſſe d'Apollon lui avoit rendu autrefois à Delphes, par lequel elle lui ordonnoit que quand il ſe trouveroit en terre étrangere, il bâtît une Ville dans le lieu où il ſeroit le plus triſte & le plus chagrin, & qu'il en donnât le gouvernement à quelques-uns de ceux qu'il auroit à ſa ſuite; Qu'il bâtit donc là une ville, qu'il nomma *Pythiopolis*, donna au fleuve qui coule tout auprès, le nom de Soloon, en memoire du jeune homme qui s'y étoit noyé, & laiſſa dans la place pour Gouverneurs ſes deux freres, avec un autre homme d'une des meilleures maiſons d'Athenes, nommé Hermus; d'où vient qu'encore les habitans de Pythiopolis appellent leur ville, *le Domicile d'Hermes*, tranſportant ainſi par une prononciation vicieuſe, au Dieu Mercure, l'honneur qui eſt dû à ce heros.

Parce qu'il l'avoit bâtie par ordre de la Prêtreſſe Pythienne.

Car Mercure eſt appellé en Grec Hermes.

Voilà la cauſe & le pretexte de la guerre des Amazones, qui ne paroît nullement avoir été ni leger, ni une guerre de femmes.

Guerre des Amazones.

Tranſportant ainſi, par une prononciation vicieuſe, au Dieu Mercure.] Le Grec dit en *mettant mal-à-propos un accent ſur la derniere ſyllable.* Ce qui ne peut être entendu que par ceux qui ſçavent le Grec. Dans cette Langue Ἑρμαΐνιζε, l'accent aigu ſur la premiere ſyllabe, ſignifie *la maiſon d'Hermus.* Et Ἑρμᾶ οἶκος, l'accent circonflexe ſur la derniere, ſignifie *la maiſon d'Hermes.* C'eſt-à-dire, *de Mercure.* Voilà comme un accent changé tranſporte au Dieu l'honneur qu'on avoit fait au Heros.

Car auroient-elles penetré juſques dans l'ancienne ville, & donné un ſanglant combat entre le lieu appellé *Pnix* & le Muſée, ſi elles n'avoient ſoûmis auparavant tout le pays des environs, pour pouvoir venir auſſi hardiment attaquer les Atheniens juſques dans leurs murailles? Ce qu'Hellanicus écrit, qu'elles vinrent par terre, & qu'elles paſſerent ſur la glace le Boſphore Cimmerien, eſt aſſez difficile à croire; mais qu'elles ayent campé dans Athenes même; c'eſt ce qui eſt confirmé par les noms des lieux, & par les tombeaux de celles qui furent tuées dans le combat.

Pnyx. Lieu où le peuple s'aſſembloit, il étoit près de la citadelle.

Muſée. Petite colline dans l'ancienne enceinte vis-à-vis de la citadelle. On l'appelloit Muſée, parce qu'il y avoit un temple conſacré aux Muſes, ou qu'un Poëte appellé Muſée y étoit enterré.

Boſphore Cim. Entre les Palus Meotides & le Pont Euxin ou la mer noire.

Quand les deux armées furent en preſence, elles balancerent long-tems à donner le ſignal; mais enfin Theſée ayant ſacrifié à la Peur pour

Sacrifice fait à la Peur.

Car auroient-elle penetré dans l'ancienne ville & donné un ſanglant combat entre le lieu appellé Pnyx & le Muſée.] Mais c'eſt ce qu'elles n'ont jamais fait. Plutarque, pour prouver l'expedition des Amazones, ſe ſert d'un argument trés-contraire à ſon deſſein; car il eſt bien plus naturel de dire comme Strabon : Eſt-il croyable qu'une armée, ou plûtôt une nation de femmes puiſſe ſubſiſter ſans homme, & non-ſeulement qu'elle ſubſiſte, mais qu'elle faſſe des expeditions, je ne dis pas dans les Royaumes voiſins, mais juſques dans l'Ionie, & qu'elle penetre dans l'Attique? C'eſt comme ſi quelqu'un diſoit, qu'en ce temps-là les femmes devinrent hommes, & que les hommes furent metamorphoſez en femmes. Cependant cette fable plut ſi fort aux Atheniens, qu'ils firent peindre par Micon ce combat des Amazones contre Theſée dans le portique appellé Poicilé.

C'eſt ce qui eſt confirmé par les noms des lieux.] Comme ſi ces noms ne pouvoient pas venir d'ailleurs que des Amazones.

Mais enfin Theſée ayant ſacrifié à la Peur.] On avoit mal lû φοίβῳ *à Apollon*, au lieu de φόβῳ *à la Peur*. Les Payens faiſoient des Dieux de toutes les paſſions, & ils leur ſacrifioient pour en arrêter les effets. Ils ſacrifioient de même à tout ce qui pouvoit nuire, à la fievre, aux vents, aux fleuves. Theſée ſacrifia à la Peur,

accomplir quelque ancienne Prophetie, commença l'attaque. Le combat fut donné dans le mois d'Octobre, le même jour que les Atheniens celebrent encore aujourd'hui les fêtes, qu'ils appellent *Boedromia*. L'Hiſtorien Clidemus qui a voulu rapporter exactement toutes les particularitez de cette journée, écrit que l'aîle gauche des Amazones s'étendoit juſqu'à l'endroit, qui de-là eſt appellé *Amazonien*, & que leur droite alloit juſqu'à la place appellée Pnyx le long de la place dorée; Que l'aîle droite des Atheniens, qui s'étoit formée près du Muſée, donna ſur l'aile gauche des Amazones, comme cela ſe voit encore par les tombeaux de celles qui moururent en cette occaſion; car ils ſont dans la place qui mene aux portes, qu'on appelle preſentement les portes du Pirée, vis-à-vis de la Chapelle de Chalcodon; Que les Atheniens plierent en cet endroit, & furent repouſſez juſqu'au Temple des Eumenides; mais que leur

Dans le mois Boedromion.

Ainſi appellée ſans doute à cauſe de quelque temple.

Pere d'Elephenor, qui fut Chef des Abantes à la guerre de Troye.

afin qu'elle ne ſaiſît pas ſes Troupes. Alexandre fit le même ſacrifice avant la bataille d'Arbelles, comme on le verra dans ſa vie. Et dans les remarques on trouvera une raiſon plus profonde & plus politique de ce ſacrifice fait à la Peur; car on lui ſacrifioit, non comme à une Déeſſe nuiſible, mais comme à une Déeſſe très-ſalutaire, & qui faiſoit de très-grands biens.

Le même jour que les Atheniens celebrent encore aujourd'hui les fêtes qu'ils appellent Boedromia.] C'eſt-à-dire, les fêtes de la courſe accompagnée de cris. Cette fête ſe celebroit en mémoire des cris de joye que firent les Atheniens, lorſqu'ils virent Xuthus venir à leur ſecours contre Eumolpus, qui les attaquoit vivement.

Et furent repouſſez juſqu'au Temple des Eumenides.] Comme il n'y avoit point à Athenes

aîle gauche, qui occupoit les poſtes du Palladium, d'Ardette, & du Lycée, marcha à l'aîle droite des Amazones, les pouſſa juſques dans leur camp, & en fit un grand carnage; & que le quatriéme mois il y eut un traité, qui fut conclu par le moyen d'Hippolyte; car cet Auteur appelle Hippolyte & non pas Antiope, l'Amazone qui étoit avec Theſée. D'autres écrivent pourtant qu'elle fut tuée d'un coup de javelot par une autre Amazone nommée Molpadia, comme elle combattoit vaillamment près de Theſée, en mémoire de quoi on lui éleva ſur ſon tombeau la colomne qui eſt près du temple de la terre Olympique. Il ne faut pas s'étonner que l'hiſtoire varie en des choſes d'une ſi grande antiquité; on trouve même qu'Antiope envoya ſecretement à Chalcis les Amazones qui étoient

Palladium. Grande place d'Athenes, près du temple de Pallas.

Ardette. Lieu où l'on alloit prêter les ſermens.

Temple de la terre Olympique.

de Temple des Eumenides du tems de Theſée, & que ce Temple des Eumenides ne fut bâti qu'après le Jugement d'Oreſte, Plutarque a voulu dire que les Amazones pouſſerent les Atheniens, juſqu'à l'endroit où fut enſuite bâti ce Temple.

On lui éleva ſur ſon tombeau la colomne qui eſt près du Temple de la Terre Olympique.] Ceci mérite d'être expliqué. Le Temple de la Terre Olympique n'eſt autre que le Temple de la Lune. Plutarque nous l'apprend lui-même; car dans ſon traité des Oracles, qui ont ceſſé, il écrit que la Lune repreſente parfaitement la nature des Démons, parce qu'elle croît & décroît, & que c'eſt par cette raiſon que les uns l'ont appellée *Aſtre Terreſtre*, les autres, *Terre Olympique*, c'eſt-à-dire, *Terre Celeſte*, & les autres enfin, *le partage d'Hecate celeſte & terreſtre*. Mais cette raiſon que Plutarque rapporte de ce nom, me paroît peu ſolide. Il vaut mieux dire tout ſimplement que les anciens appelloient la Lune *Terre Olympique*, c'eſt-à-dire, *Terre Celeſte*, parce qu'ils croyoient que cette planete étoit veritablement une terre comme la nôtre, & qu'elle étoit dans le Ciel.

bleſſées, qu'il en réchapa une partie & que les autres furent enterrées dans le lieu, que les Chalcidiens appellent *Amazonien*. Ce qu'il y a de conſtant, c'eſt que cette guerre fut terminée par un traité de paix, & cela eſt fondé, non-ſeulement ſur le nom du lieu, où cette paix fut jurée, qui s'appelle de-là *Horcomoſion*, qui eſt vis-à-vis du temple de Theſée; mais encore ſur l'ancien ſacrifice qu'on fait tous les ans aux Amazones la veille des fêtes de ce heros. Ceux de Megare montrent auſſi chez eux un Cimetiere des Amazones, qui eſt en forme de Lozange, entre la grande place, & le lieu qu'ils appellent *Rhous*. On dit encore qu'il en mourut pluſieurs à Cheronée, & qu'on les enterra près d'un petit ruiſſeau, qui anciennement, je penſe, étoit appellé *Thermodon* & qu'on appelle preſentement *Hæmon*; nous en avons parlé dans la vie de Demoſthene. Il paroît auſſi, qu'elles ne traverſerent pas la Theſſalie ſans beaucoup d'obſtacles & de difficultez, parce qu'on trouve encore beaucoup de leurs tombeaux près de la Ville de Scotuſe, & des rochers qu'on appelle *Cynoſcephales*.

Chalcis dans l'Eubée.

Lieu du ſerment

Un lieu près de Megare, ainſi appellé à cauſe des eaux qui tomboient des montagnes voiſines.

Cheronnée dans la Phocide, près du fleuve Cephiſe.

Entre la Macedoine & la Phocide.

Dans la Magneſie.

Têtes de chien.

Voilà ce qui m'a paru le plus digne de memoire dans l'Hiſtoire des Amazones. Car pour ce que le Poëte de la Theſeïde écrit, qu'elles entreprirent cette guerre pour venger l'affront que Theſée avoit fait à Antiope, en la quittant pour épouſer Phedre, & qu'Hercule les

Poëte qui avoit fait un Poëme de toute la vie de Theſée.

mit à mort, cela paroît trop ouvertement une fable & un conte fait à plaiſir. Il eſt certain que Theſée n'épouſa Phedre qu'après la mort d'Antiope, dont il avoit eu un fils, nommé Hippolyte, ou, ſelon Pindare, Demophoon. Pour ce qui eſt des malheurs qui lui arriverent en la perſonne de Phedre, & en celle de ſon fils Hippolyte, il faut croire qu'ils ſont arrivez, comme les Poëtes tragiques les racontent, puiſqu'ils ſont en cela d'accord avec les Hiſtoriens.

Pindare s'étoit trompé: Demophoon étoit fils de Theſée & de Phedre, & Hippolyte fils de Theſée & de l'Amazone.

On parle encore de beaucoup d'autres mariages de Theſée, qu'on n'a pas mis ſur la ſcene, & qui ont eu des fins auſſi tragiques, que leurs commencemens avoient été honteux. Car on dit, qu'il enleva la Nymphe Anaxo à Trezene; Qu'après avoir tué Sinnis & Cercyon, il viola leurs filles? Qu'il épouſa Peribée, mere d'Ajax, & Pherebée & Joppe, filles d'Iphicles; Qu'étant devenu éperdument amoureux d'Æglé, fille de Panopée, il quitta honteuſement Ariadne, malgré toutes les obligations qu'il lui avoit, & qu'enfin le raviſſement d'Helene, mit toute l'Attique en feu, & fut cauſe de ſon exil & de ſa mort, comme on le verra dans la ſuite.

Un ordinaire de toutes les paſſions criminelles.

Tous les vaillants hommes, qui étoient de ce tems-là en Grece, n'avoient manqué aucune occaſion de ſe ſignaler par de grands exploits, cependant Herodore écrit que Theſée

ne

ne ſe trouva qu'au ſeul combat des Lapithes contre les Centaures ; mais il eſt contredit par pluſieurs autres Hiſtoriens, qui ajoûtent que non ſeulement il ſuivoit Jaſon à la conquête de la Toiſon d'or, & qu'il aſſiſta à la défaite du ſanglier Calydonien avec Meleagre, d'où eſt venu le proverbe, *non ſans Theſée*, mais auſſi qu'il acheva ſeul & ſans aucun ſecours pluſieurs autres avantures très-grandes & très-glorieuſes, & que c'eſt de lui qu'on dit communément, à cauſe de ſon extréme valeur, *c'eſt un autre Hercule.* Il aida auſſi Adraſte à retirer les corps de ceux qui avoient été tuez au ſiége de Thebes, non pas, comme Euripide l'aſſeure dans ſa Tragedie, en forçant les Thebains par le gain d'une bataille, mais en leur perſuadant de faire une tréve ; & Philochorus dit à ce ſujet, que ce fut la premiere treve qui eût été faite pour retirer des morts ;

Dans la Tragedie des ſuppliantes.

Premiere treve pour retirer les morts.

Il aida auſſi Adraſte à retirer les Corps de ceux qui avoient été tuez au ſiege de Thebes.] Adraſte, Roy d'Argos, ayant donné une de ſes filles à Polynice, aſſembla une armée pour remettre ſon gendre en poſſeſſion du Royaume de Thebes, dont ſon frere Eteocle l'avoit chaſſé. Cette hiſtoire eſt aſſez connuë.

Non pas, comme Euripide le dit dans ſa tragedie, en forçant les Thebains par le gain d'une bataille, mais en leur perſuadant de faire une tréve.] Cependant Iſocrate, contemporain d'Euripide, quoique beaucoup plus jeune, dit la même choſe que ce Poëte. Il eſt vrai que dans un autre endroit, il dit que Theſée envoya des Ambaſſadeurs à Eteocle ; mais Lyſias qui vivoit dans le même tems, accorde ce different, en diſant que Theſée envoya d'abord des Ambaſſadeurs, & que n'ayant rien obtenu, il fit par la force ce qu'il n'avoit pû faire par ſes prieres.

Plutarque avoit fait auſſi la vie d'Hercule.

Hercule fut pourtant le premier qui rendit généreuſement les morts à ſes ennemis, comme nous l'avons écrit dans ſa vie. La plûpart donc des ſoldats d'Adraſte furent enterrez dans le lieu appellé *Eleutheres*, où l'on voit encore leurs tombeaux, & les chefs furent portez à Eleuſine, où on les enterra par la permiſſion de Theſée, qui voulut bien faire ce plaiſir à Adraſte. Ce qu'Euripide écrit dans ſes Suppliantes, eſt formellement démenti par la piece d'Eſchyle, appellée *les Eleuſiniens*, dans laquelle Theſée explique ce qu'on vient de rapporter.

Eleutheres, Bourg de Beotie, près du fleuve Aſopus.

On les enterra près d'un puits appellé le puits fleuri.

Cette Tragedie eſt perduë.

Pour ce qui eſt de l'amitié qu'il y eut entre Pirithous & lui, voici l'occaſion qui la fit naître : Le bruit de la vaillance de Theſée étoit ſi grand, que Pirithous voulut s'éprouver contre lui, & voir ſi ſa réputation étoit juſte; Il deſcendit donc à Marathon, & enleva des troupeaux de bœufs; Theſée, averti de cette inſulte, le ſuivit, & Pirithous, qui ne demandoit qu'à l'attirer au combat, tourna tout court & alla à ſa rencontre; mais quand ils furent en preſence, ravis tous deux de la bonne mine & de la hardieſſe, l'un de l'autre, ils perdirent l'envie de ſe battre, & Pirithous tendant le premier la main à Theſée, le fit lui-même le Juge du dommage qu'il lui avoit cauſé dans

Fils d'Ixion, Roi de Lariſſe en Theſſalie.

Origine de l'amitié de Theſée & de Pirithous.

Hercule fut pourtant le premier qui rendit genereuſement les morts à ſes ennemis.] Plutarque s'oppoſe au ſentiment de Philochorus, en diſant qu'avant Theſée, Hercule avoit rendu les morts, & que par conſequent on avoit fait des tréves pour cela avant Theſée,

cette courſe, lui promettant de le payer ce qu'il l'eſtimeroit; mais Theſée l'en quitta, & le pria d'être ſon ami & ſon frere d'armes, & à l'heure même ils confirmerent leur amitié par ſerment.

Depuis ce temps-là Pirithous épouſant Deidamie, envoya prier Theſée de venir à ſes nopces, de viſiter ſon pays, & d'être quelque temps avec les Lapithes. Il pria auſſi les Centaures ſes voiſins. Le jour de la fête les Centaures s'étant enyvrez, commirent toutes ſortes d'inſolences, & voulurent faire violence aux femmes qui étoient à ce feſtin. Les Lapithes offenſez de cette injure, ſe jetterent ſur eux, en tuerent pluſieurs ſur la place, & firent enſuite une ſi rude guerre aux autres, qu'avec l'aſſiſtance de Theſée, ils les chaſſerent de leur pays.

Ou Hippodamie fille d'Adraſte.

Les Centaures qui habitoient le mont Pelion.

Guerres des Centaures & des Lapithes.

Homere écrit, qu'ils les chaſſerent juſqu'aux montagnes d'Epire.

Herodote conte la choſe d'une autre maniere; Il dit que Theſée n'alla au ſecours des Lapithes, qu'après que la guerre fut commencée; & qu'il vit alors Hercule pour la premiere fois, ayant voulu profiter de la conjoncture, car Hercule étoit alors en repos à Trachine, après avoir mis fin à ſes courſes & à ſes travaux. Il ajoûte que cette entrevuë ſe paſſa avec toutes ſortes de marques d'amitié & d'eſtime de

Ville près du mont Oeta.

Et d'être quelque tems avec les Lapithes.] Les Lapithes étoient de vaillants hommes de Theſſalie, Homere les appelle *des Heros.* C'eſt pourquoi Pirithous pouvoit fort bien prier Theſée de venir paſſer quelque-temps avec eux.

part & d'autre. Cependant on aimera toûjours mieux ſuivre ceux qui ont écrit qu'ils s'étoient déja vûs pluſieurs fois; qu'Hercule ne fut même initié aux ſaints myſteres, que par la faveur, & à la ſollicitation de Theſée, & que ce fut Theſée qui moyena encore ſa purification avant la cérémonie de ſon initiation, Hercule ayant beſoin d'être purifié, pour certaines actions involontaires qu'il avoit faites.

Aux myſteres de Ceres.

Les anciens étoient perſuadez que les meurtres involontaires ne laiſſent pas d'être des crimes qui doivent être expiez.

Hellanicus rapporte qu'à cinquante ans Theſée ravit Helene, qui étoit encore trop jeune

Elle n'avoit alors que ſept ans, ou ſelon d'autres, dix.

Et que ce fut Theſée qui moyena ſa purification avant la cérémonie de ſon initiation.] Avant que d'être initié aux grands myſteres de Ceres à Eleuſine, il falloit être purifié publiquement, & cette purification ſe faiſoit dans les petits myſteres qu'on célebroit dans un lieu appellé *Agræ* près du fleuve Iliſſus. On ſacrifioit à Jupiter une truye pleine, on en étendoit la peau à terre, on y faiſoit mettre à genoux celui qui devoit être purifié, on le lavoit avec de l'eau de la mer où l'on avoit mis du ſel, du laurier & de l'orge; on le faiſoit enſuite paſſer par le feu, après quoi on le couronnoit d'un chapeau de fleurs, & il ſe préparoit à cette cérémonie par des jeûnes & par une grande chaſteté qu'il faiſoit vœu de garder toute ſa vie. Après cela, il falloit tout au moins un an pour être admis aux grands myſteres de la Déeſſe, où on lui liſoit le rituel des cérémonies qui s'y obſervoient, & il n'y avoit rien de caché pour lui, excepté certaines choſes que les prêtres avoient ſeuls la liberté de voir. Après qu'il étoit receu, il ne quittoit point l'habit qu'il avoit le jour de ſon initiation, qu'il ne fût entierement uſé & mis en pieces, & quand il ne pouvoit plus être porté, il le conſacroit à Ceres & à Proſerpine, ou le gardoit pour des langes d'enfant. Cette initiation étoit un engagement à une vie tout-à-fait religieuſe, & ceux qui étoient reçûs, croyoient que Ceres & Proſerpine auroient d'eux un ſoin particulier, & leur donneroient immediatement leurs conſeils, qu'ils ſeroient heureux toute leur vie, & qu'après leur mort ils auroient les premieres places dans les enfers. Si on en veut ſçavoir davantage, on n'a qu'à voir le traité que Meurſius a fait de ces fêtes.

pour être mariée, & cette disproportion d'âge a fourni à quelques Auteurs un prétexte de justifier Thesée d'un si grand crime, en disant, que ce ne fut pas lui qui l'enleva, mais qu'Ida & Lyncée ses ravisseurs la mirent en depôt entre ses mains, & qu'il la garda sans vouloir la rendre à ses freres Castor & Pollux; ou plûtôt, que ce fut Tyndare même qui la lui donna en garde, pour la mettre à couvert des poursuites d'Enarsphorus fils d'Hippocoon, qui cherchoit à toute force une occasion de l'enlever, quoiqu'elle ne fût encore qu'un enfant. Mais voici ce qu'il y a de plus vrai-semblable, & qui est confirmé par un plus grand nombre de témoins: Thesée & Pirithous allerent ensemble à Sparte, & ravirent Helene, qui dansoit à une fête dans le Temple de Diane, surnommée *Orthia*. Ceux qu'on envoya après eux, se contenterent de les poursuivre jusques à Tegée, & n'allerent pas plus loin. Ces ravisseurs se voyant en seureté, après avoir traversé le Peloponese, tirerent cette Princesse au sort, & convinrent que celui qui l'auroit, aideroit son compagnon à en enlever une autre. Le sort fa-

Fils d'Aphareus & d'Arenée.

Pausanias l'appelle Enaraphorus.

Capitale de la Laconie au bas du Peloponese.

Enlevement d'Helene.

Sur les frontieres de la Laconie & de l'Arcadie.

Dans le temple de Diane, surnommé Orthia.] On veut que Diane ait eu ce surnom d'un certain lieu d'Arcadie, où elle avoit un temple. Je croirois plûtôt qu'*Orthia*, ne signifie que Severe; car les Grecs appelloient *Orthion*, tout ce qui étoit dur, fâcheux & difficile. On sçait que les enfants de Lacedemone se foüettoient cruellement devant l'Autel de cette Déesse; voilà pourquoi on lui donna ce nom.

voriſa Theſée, qui, en attendant qu'Helene fût en âge, la mena à Aphidnes, où il fit venir Æthra ſa mere, afin qu'elle en eût ſoin; la confia au maître de cette place, qui étoit ſon ami; & après lui avoir recommandé le ſecret, il ne ſongea qu'à accomplir l'engagement qu'il avoit pris avec Pirithous. Ils allerent donc tous deux en Epire, pour enlever la fille d'Aidoneus, Roi des *Moloſſes*, qui avoit donné à ſa femme le nom de Proſerpine, & à ſa fille celui de Coré, qui avoit appellé ſon chien Cerbere, & qui faiſoit combattre contre ce chien les amants de ſa fille, promettant de la donner en mariage à celui qui l'auroit vaincu. Ces deux amis ne furent pas plûtôt arrivés en Epire, qu'Aidoneus averti que Pirithous venoit à deſſein, non de demander ouvertement ſa

Ville près d'Athenes.

Epire, Region de la Grece au couchant de la Theſſalie, le long de la mer Ionienne.

Moloſſes, Au bas de l'Epire au-deſſus du Golphe d'Ambracie.

Plutarque ſe trompe.

Ils allerent donc tous deux en Epire pour enlever la fille d'Aidoneus.] Voilà un deſſein bien injuſte pour des Heros; auſſi Platon dans le III. Liv. de ſa Republique, s'oppoſe de toute ſa force à cette tradition, & dit, qu'il faut bien empêcher ſes Citoyens de croire & de dire, que Theſée & Pirithous, enfans des Dieux, ſe ſoient portez à une ſi grande injuſtice; car ceux qui ſont enfants des Dieux ne peuvent être méchants.

La fille d'Aidoneus, Roi des Moloſſes, qui avoit donné à ſa femme le nom de Proſerpine & à ſa fille celui de Coré.] Je ne ſçai quels auteurs a ſuivi Plutarque, lorſqu'il dit que la femme d'Aidoneus s'appelloit Proſerpine & ſa fille Coré; car *Coré & Proſerpine* n'eſt que la même perſonne, fille d'Aidoneus, dont la femme avoit nom Ceres. Plutarque le met ainſi lui-même dans ſes Morales, où il dit que Proſerpine ou Coré eſt la même que la Lune, & c'eſt ſur cela qu'on a bâti la fable de l'enlevement de Proſerpine par Pluton. J'ai lû quelque part, que la fille aînée des Rois d'Epire étoit toûjours appellée *Coré*, *la fille*, comme on dit en Eſpagne & en Portugal, *l'Infante*.

fille, mais de l'enlever, les fit arrêter sur l'heure même, donna Pirithous à déchirer à Cerbere, & garda Thesée Prisonnier.

Pendant ce tems-là Menesthée, fils de Peteus, & petit-fils d'Ornée fils d'Erechthée, s'avisa de flatter le peuple, & de pratiquer ses bonnes graces par des paroles douces & attrayantes; & il fut, dit-on, le premier qui mit en usage ces sortes de moyens. Par cet artifice il excita contre Thesée les plus puissants d'entre les Nobles, qui ne le supportoient déja qu'avec beaucoup de peine, persuadez qu'il leur avoit ôté à tous l'empire qu'ils exerçoient chacun dans leur Bourg, & qu'en les enfermant ainsi dans une même enceinte, il les avoit rendu ses sujets ou plûtôt ses esclaves. D'un autre côté il anima le peuple, en lui faisant entendre que par le leurre d'une liberté fausse & chimerique, ils avoient été réellement privez de leur patrie, de leurs fêtes & de leurs sacrifices, afin que n'ayant plus le bonheur d'être justement gouvernez par plusieurs Rois naturels & legitimes, ils fussent assujettis à un étranger & un inconnu. Mais ce qui favorisa le plus ses desseins, ce fut la guerre des Tyndarides, qui dans ce même tems-là entrerent en armes dans l'At-

Long-tems avant Menesthée, l'ambition avoit enseigné aux hommes à pratiquer ces moyens.

Castor & Pollux fils de Tyndare & de Leda.

Menesthée, fils de Peteus.] Erechthée II. eut de Praxithée sa femme, Cecrops & Ornée. On a mis sa généalogie au commencement, en parlant de celle de Thesée. Pandion II. ayeul de Thesée, & Peteus pere de Menesthée, étoient cousins germains, fils des deux freres.

tique. Il y a même des auteurs qui prétendent que Meneſthée les y avoit attirez.

D'abord ils ne firent aucun acte d'hoſtilité; Ils demanderent ſeulement qu'on leur rendît Helene. Les Atheniens répondirent qu'ils ne ſçavoient où on l'avoit miſe. Les Tyndarides prenant cette reſponſe pour une deffaite, ne ſongeoient plus qu'à ſe venger, & alloient commencer la guerre, lorſqu'Academus, qui avoit ſçu, je ne ſçai comment, le lieu où on l'avoit cachée, leur découvrit qu'elle étoit à Aphidnes. En récompenſe Caſtor & Pollux lui firent beaucoup d'honneurs pendant ſa vie; & les Lacedemoniens après ſa mort, ayant ſouvent couru & ravagé l'Attique, épargnerent toûjours le parc de l'Academie à cauſe de lui. Dicæarchus écrit pourtant, que ce parc ne fut pas nommé *Academie* de cet Academus, mais qu'il y avoit dans l'armée des Tyndarides deux Arcadiens, Echedemus & Marathus; Que le nom du premier fut donné à ce parc, qu'on appel-

Cette étymologie eſt fauſſe.

la *Echedemie*, & enſuite *Academie*, & que le nom de l'autre demeura au Bourg de Marathon, en memoire de ce que ce jeune homme avoit accompli un ancien oracle, en s'offrant volontairement pour être ſacrifié à la tête des troupes. Caſtor & Pollux allerent attaquer Aphidnes, la prirent d'aſſaut & la raſerent. On dit, qu'Alſcus, fils de Sciron, qui étoit avec eux, fut tué à ce ſiége, & que ſon corps ayant été

été porté dans le territoire de Megare, fut enterré dans un lieu, qui s'appelle encore *Alycus*. L'Hiſtorien Hereas ajoûte que ce fut Theſée même qui le tua de ſa main ; & pour le prouver il cite ce paſſage d'un ancien Poëte : *Le brave Alycus combattant pour la belle Helene, fut tué par Theſée dans les vaſtes plaines d'Aphidnes ;* mais il n'eſt nullement vrai-ſemblable que Theſée eût vû prendre la ville & emmener ſa mere priſonniere.

La priſe de cette place donna de la crainte aux Athéniens ; Meneſthée leur perſuada d'ouvrir les portes aux Tyndarides, & de les bien recevoir, les aſſûrant qu'ils n'en vouloient qu'à Theſée, qui les avoit outragés le premier, & qu'ils étoient naturellement les bienfaicteurs & les protecteurs de tous les hommes. Cela ſe trouva vray comme il l'avoit dit. Caſtor & Pollux étant maîtres dans Athenes, ne demanderent qu'à être initiez, alleguant pour raiſon, qu'ils étoient parents des Atheniens au même degré qu'Hercule. Ils furent donc reçûs dans la confrairie des grands myſteres, après avoir été adoptez auparavant par Aphidnes, comme Hercule l'avoit été par Pylius. On leur rendit des honneurs divins, & on les appella *Anaces*, ſoit parce qu'ils avoient fait ceſſer

Car comme luy ils étoient fils de Jupiter à qui les Atheniens rapportoient leur origine.

Pour être reçû à cette confrairie, il falloit être naturaliſé & cela ne ſe pouvoit faire que par adoption. Aphidnes avoit bien-tôt oublié le malheur de ſa ville.

Pylius, Roy de Theſpies, ville de Beotie.

Et on les appella Anaces, ſoit parce qu'ils avoient fait ceſſer la guerre.] Car en grec ἀνοχὴ ſignifie *treve*, mais Anaces ne peut jamais venir d'*Anoché*.

la guerre, ou qu'ils avoient eu ſi grand ſoin des Atheniens, que quoique la ville fût pleine de troupes, perſonne n'y avoit reçu le moindre déplaiſir, car ce mot eſt tiré d'un terme qui ſignifie *proteger*, *avoir ſoin*; & peut-être que de-là les Rois ont été appellez *Anactes*, comme protecteurs & peres des peuples. Il y en a pourtant qui diſent que ce nom fut donné aux Tyndarides à cauſe de leurs étoiles qui paroiſſent dans le ciel, car les Atheniens diſent *anecas* & *anecathen*, ce que les autres diſent *ano* & *anothen*, en haut.

Rois protecteurs des peuples.

Cette étymologie eſt fauſſe.

On prétend, que la mere de Theſée fut menée à Lacedemone, & que de-là elle ſuivit Helene à Troye; & l'on ſe fonde ſur ce vers d'Homere, qui dit en parlant des ſuivantes d'Helene: *Ethra, fille de Pitthée, & la belle Climene.* Mais la plûpart marquent ce vers, comme un vers ſuppoſé,

Dans le troiſiéme livre de l'Iliade.

Ou qu'ils avoient eu ſi grand ſoin des Atheniens.] C'eſt la veritable origine du mot *Anaces* ou *Anactes*, il vient du mot *Anaſſein* qui anciennement ſignifioit ſimplement *avoir ſoin*, comme on le voit manifeſtement par ces mots compoſez, *Hipponax*, un Ecuyer, *Paidonax*, un Précepteur. Dans Herodote & dans Thucydide, on trouve *Anacos* pour Epimelos, *ſoigneuſement*; & Sophocle appelle les Sacrificateurs & les Prêtres de Thebes, χορᾶς ἄνακτες, parce qu'ils avoient ſoin du pays, & qu'ils veilloient pour ſa conſervation. De-là les Rois ont été appellez en grec *Anactes*, parce qu'ils ont, ou qu'ils doivent avoir ſoin des peuples.

Mais la plûpart marquent ce vers comme un vers ſuppoſé.] Car ils trouvent qu'il n'eſt pas vraiſemblable qu'Homere eût appellée *ſuivante d'Helene*, Æthra, qui étoit ſa belle-mere, & qui avoit regné dans Athenes. Cette Tradition de la captivité d'Æthra, mere de Theſée, étoit pourtant ſi bien établie, que dans le temple de Delphes il y avoit un tableau où on voyoit cette Reine

& ils rejettent le conte qu'on fait de Munichus, qu'il nâquit des amours ſecretes de Laodicé & de Demophoon, & qu'Æthra l'éleva dans Troye. L'Hiſtorien Iſter dans ſon troiſiéme Livre des choſes Attiques, fait une hiſtoire d'Æthra bien ſinguliere & entierement differente de toutes les autres ; il dit, que Paris ayant été défait par Achille & par Patrocle près du fleuve Sperchius en Theſſalie, Hector alla prendre le bourg de Trezene & emmena Æthra priſonniere ; en quoi il n'y a nulle apparence de verité.

Iſter, Hiſtorien.

Le Roy Aidonéus ayant reçu chez lui Hercule, & étant venu par hazard à parler de Theſée & de Pirithous, il lui raconta le deſſein qu'ils avoient fait, & la vengeance qu'il en avoit priſe. Hercule fut très-fâché d'apprendre que l'un étoit déja mort, & que l'autre étoit tous les jours en danger de mourir de même ; mais voyant bien qu'il étoit inutile de ſe plaindre du malheur de Pirithous, & d'en vouloir tirer raiſon, il ne penſa qu'à ſauver Theſée. Il le demanda comme le plus grand plaiſir

Theſée delivré par Hercule.

raſée comme une eſclave, & ſon petit fils Demophoon fort réveur, comme cherchant les moyens de la délivrer.

Et ils rejettent le conte qu'on fait de Munichus.] Parthenius & le Scholiaſte de Lycophron font la même hiſtoire ; mais ils nomment ce Munichus *Munitus*, & ils luy donnent pour pere Amacas, & non pas Demophoon.

L'Hiſtorien Iſter dans ſon troiſiéme Livre.] C'eſt l'Hiſtorien Iſter, diſciple de Callimaque. Je crois qu'il étoit d'Alexandrie. Il y en avoit un autre de Calatis, *Iſter Calatianus* qui avoit fait un Traité de la Tragedie.

qu'on pouvoit lui faire, & Aidonéus le lui accorda. Theſée délivré de ſa priſon, alla à Athenes, où ſon parti n'étoit pas encore entierement opprimé. Ses premiers ſoins furent de témoigner ſa reconnoiſſance à ſon Liberateur; Il conſacra à Hercule tous les parcs & toutes les terres, dont les Atheniens lui avoient fait preſent, & au lieu de *Theſeia*, de *Theſée*, il les appella *Heracleia*, d'*Hercule*, excepté quatre, qu'il ſe reſerva, comme le rapporte Philochorus.

Il voulut enſuite faire le maître, & gouverner comme auparavant, & il ne fit qu'exciter par-là des déſordres & des ſéditions dans la Ville; car ceux qui le haïſſoient à ſon départ, avoient ajoûté l'inſolence & le mépris à la haine, & le peuple étoit ſi gâté & ſi corrompu, qu'au lieu d'être ſouple, & de faire ſans replique tout ce qui lui étoit ordonné, comme il faiſoit autrefois, il vouloit être flatté & careſſé. Theſée eſſaya de le reduire par la force; mais ayant vû que cela ne faiſoit qu'irriter le mal, & qu'il n'y avoit plus aucun moyen de rétablir ſes affaires, il envoya ſecretement ſes enfans en Eubée chez Elphenor, fils de Chalcodon; & pour lui il ſe rendit au bourg de

Demophoon & Acamas.

Il conſacra à Hercule tous les parcs & toutes les terres dont les Atheniens lui avoient fait préſent.] Theſée dit à Hercule dans la Tragedie d'Euripide, intitulée *Hercule furieux*: *J'ay pluſieurs parcs & pluſieurs terres dans l'Attique, je vous les conſacreray & deſormais on les appellera de votre nom.*

Gargette, prononça des malédictions contre les Atheniens dans un lieu, qui s'appelle encore aujourd'huy *Araterion*, c'eſt-à-dire, *le lieu des malédictions*, & s'embarqua pour l'Iſle de Scyros, où il croyoit trouver des amis, & où il avoit quelque bien du côté de ſon pere. Lycomede étoit alors Roy de cette Iſle. Theſée, en arrivant chez lui, le pria ſeulement de lui rendre ſes terres, afin qu'il pût y paſſer le reſte de ſes jours. D'autres prétendent qu'il lui demanda du ſecours contre les Atheniens.

Vengeance indigne d'un heros.

Iſle vis-à-vis de l'Eubée à l'Orient.

Theſée va à l'Iſle de Scyros.

Lycomede, ſoit qu'il craignît la réputation d'un ſi grand Perſonnage, ou qu'il eût été gagné par Meneſthée, le mena ſur la plus haute montagne, comme pour lui faire voir ſon Iſle, & le précipita du haut des rochers. Il y a pourtant des Hiſtoriens qui écrivent qu'il tomba de lui-même, ayant bronché malheureuſement comme il ſe promenoit un ſoir après ſouper ſelon ſa coûtume. Il n'y eût perſonne ſur l'heure qui fit aucun compte ni aucune recherche de ſa mort. Meneſthée regna paiſiblement à Athenes, & les fils de Theſée ſuivirent Elephenor au ſiege de Troye, comme ſimples particuliers. Après la

Lycomede précipite Theſée.

Sans avoir aucun commandement.

Il prononça des malédictions contre les Atheniens] Les Payens croyoient que rien n'empêchoit l'effet des malédictions, & qu'il n'y avoit point de victimes pour les expier.

Soit qu'il craignit la réputation d'un ſi grand perſonnage.] Il y en a qui écrivent que Lycomede découvrit que Theſée faiſoit des cabales dans l'Iſle pour l'en chaſſer, & qu'il tâchoit de corrompre ſa femme.

Meneſthée fut tué au ſiége de Troye.

mort de Meneſthée, ils retournerent à Athenes, & recouvrerent le royaume. Pluſieurs ſiecles aprés, beaucoup de choſes obligerent les Atheniens à honorer Theſée comme un Dieu; Car à la bataille de Marathon on crut le voir en armes combattre contre les Barbares; & après les guerres des Médes, l'année que Phædon fut

Et après les guerres des Medes, l'année que Phædon fut Archonte.] J'avois d'abord ſuivi le ſentiment de Meurſius qui prétend que l'Oracle, dont Plutarque parle ici, fut rendu aux Atheniens peu de tems après la bataille de Marathon, qui fut donnée la I. année de l'Olymp. LXXII. l'an 490. avant N. S. & que les os de Theſée furent rapportez à Athenes la IV. année de l'Olymp. LXXIV. Mais pluſieurs années après, en travaillant ſur la vie de Cimon, j'ay examiné de plus près ce paſſage, & j'ay reconnu que c'étoit une erreur. Et il ne faut que ce paſſage ſeul conſideré attentivement pour en convaincre. Plutarque vient de parler de la bataille de Marathon, après quoi il ajoûte tout de ſuite, *& après les guerres des Medes*, marque ſûre qu'il ſépare ces deux tems; en effet la bataille de Marathon & la fin des guerres des Medes, ſont très differentes. Je me ſuis encore plus confirmé dans cette verité en conferant ce paſſage avec ce que Plutarque écrit dans la vie de Cimon, & avec ce que Thucydide nous apprend dans ſon I. liv. Ils nous diſent tous deux que Cimon n'alla à Scyros qu'après la priſe d'Eione en Thrace. Thucydide le dit en propres termes: *Premierement les Atheniens ſous la conduite de Cimon prirent & pillerent la Ville d'Eione ſur le Strymon, qui étoit tenuë par les Medes. Enſuite ils ſe rendirent maîtres de l'Iſle de Scyros & s'y établirent.* Plutarque le ſuit dans la vie de Cimon; car il ne met la priſe de Scyros qu'après celle d'Eione. Or l'expedition d'Eione tombe dans la derniere année de l'Olymp. LXXVI. ou dans la I. de l'Olymp. LXXVII. La bataille de Platées fut donnée la premiere année de l'Olymp. LXXV. cette bataille fut regardée comme la fin de la guerre des Medes en Grece, car elle les en chaſſa. Phædon fut Archonte la premiere année de l'Olymp. LXXVI. ce fut donc cette année-là même, que les Atheniens reçurent cet Oracle. Et c'eſt de cette même année qu'il faut entendre ces paroles de Plutarque, *après la guerre des Medes, l'année que Phædon fut Archonte.* Et de-là il réſulte que les os de

Archonte, les Atheniens ayant conſulté l'oracle d'Apollon, la Prophéteſſe leur ordonna de ramaſſer les os de Theſée, de les placer chez eux dans le lieu le plus honorable, & de les garder avec beaucoup de ſoin. Mais s'il étoit malaiſé de trouver le lieu où il avoit été enterré, il l'étoit encore davantage de tranſporter ſes os, à cauſe de la ferocité de ces Barbares qui étoient intraitables, & qui n'avoient aucun

Apollon ordonne aux Atheniens de ramaſſer les os de Theſée.

Theſée ne purent être rapportés à Athenes la IV. année de l'Olymp. LXXIV. comme Meurſius l'a cru, puiſque cette année eſt trois ans entiers avant la fin de la guerre des Medes & l'Archontat de Phædon, & qu'ils n'y furent rapportés qu'après la priſe de Scyros, qui ſuivit celle d'Eione, & qui n'arriva que vers la II. année de l'Olymp. LXXVII.

Archonte.] Après la mort de Codrus XVII. Roy d'Athenes, qui ſe devoüa pour ſes ſujets du tems de Saül, l'an du monde 2880. 1068. ans avant J. C. Les Atheniens crurent que perſonne n'étoit plus digne d'occuper la place d'un ſi grand homme, & élurent au lieu d'un Roy, un Archonte perpetuel, qu'ils prirent dans la Maiſon Royale. Medon fils de Codrus, fut le premier élû. Il donna ſon nom à tous les Archontes qui furent de cette famille, & qu'on appelle *les Medontides*. Il avoit une autorité ſouveraine, excepté qu'il devoit rendre compte au peuple de ſon adminiſtration. Il y eut treize Archontes perpetuels qui lui ſuccederent dans l'eſpace de CCCXXV. ans. Après la mort d'Alcmæon, qui fut le dernier, on ne donna cette charge que pour dix ans, & toûjours à la même famille, juſqu'à la mort d'Eryxias, ou ſelon d'autres de Tleſias, ſeptiéme & dernier Archonte decennal. Car la famille de Codrus, ou des Medontides, finiſſant en lui, les Atheniens créérent des Archontes annuels, & au lieu d'un ſeul toutes les années, il y en eut neuf. Le premier étoit appellé *Archonte* par excellence, & donnoit ſon nom à l'année; Le ſecond étoit appellé *Roy*; Le troiſiéme *Polemarque*, & les ſix autres *Theſmothetes*. Ce changement ſe fit la troiſiéme année de l'Olympiade XXIV. l'an du monde 3728. & dura juſqu'au regne de l'Empereur Gallien, c'eſt-à-dire, juſqu'à l'an du monde 4210. 260. ans après la naiſſance de J. C.

A cauſe de la ferocité de ces Barbares qui étoient intraitables, & qui n'avoient aucun commerce

commerce avec leurs voiſins. Enfin Cimon s'étant rendu maître de leur Iſle, comme nous l'avons dit dans ſa vie, voulut, à quelque prix que ce fût, trouver ce tombeau. Pendant qu'on cherchoit de tous côtez, il vit heureuſement une Aigle, qui becquetoit un lieu un peu élevé, & qui tâchoit de l'entr'ouvrir avec ſes ſerres. Frappé d'abord comme d'une inſpiration divine, il fit foüiller dans ce même endroit; on y trouva la biere d'un fort grand homme avec le fer d'une pique, & une épée. Cimon fit charger le tout ſur ſon vaiſſeau, & le porta à Athenes. Les Atheniens ravis, reçûrent ces reſtes de Theſée avec des proceſſions & des ſacrifices, comme ſi c'eût été Theſée lui-même qui fût revenu, & les firent enterrer au milieu de leur ville, près du lieu où l'on fait aujourd'huy les exercices. C'eſt encore l'aſile des eſclaves,

Une Aigle montre à Cimon le tombeau de Theſée.

Les os de Theſée comment reçûs à Athenes.

Tombeau de Theſée à Athenes, étoit un azyle.

avec leurs voiſins.] Il n'eſt pas vray ſemblable qu'une petite Iſle ſi voiſine de l'Eubée, eût été ſi long-tems ſi feroce & ſi intraitable. Il y avoit même alors plus de 700. ans qu'Achille avoit été envoyé à la Cour de Lycomede Roy de cette Iſle. Elle avoit donc commerce avec ſes voiſins.

Avec le fer d'une pique.) On ne peut pas parler autrement en notre langue, quoi qu'en ce tems-là toutes les armes fuſſent d'airain. Cela paroît manifeſtement par la deſcription qu'Homere fait de la pique de Piſandre, & du dard de Merion; & Pauſanias le confirme par la pique d'Achille, & par l'épée de Memnon, qu'on gardoit encore de ſon tems, l'une dans le temple de Minerve, dans une Ville de Pamphilie, & l'autre à Nicomedie dans le temple de Vulcain.

C'eſt encore l'aſyle des eſclaves.) Le Grec dit, *c'eſt l'aſile des ſerviteurs, des domeſtiques*, οἰκετῶν, le mot eſclave renferme les ſerviteurs comme les eſclaves. Ce qu'il y a ici de bien remar-

&

& de tous ceux qui craignent la violence des plus puiſſans, comme Theſée avoit été pendant ſa vie le Protecteur des oppreſſez, & avoit toûjours reçu favorablement les prieres de ceux qui imploroient ſon aide. On lui fait le ſacrifice le plus ſolemnel le huitiéme de Novembre, qui fut juſtement le jour de ſon retour de Crete; mais on ne laiſſe pas de l'honorer encore tous les huitiémes jours des autres mois; ſoit qu'il fût arrivé de Trézene à Athenes le huitiéme d'Août, comme l'a écrit Diodore le Geographe; ſoit qu'on eût crû, que ce nombre lui convenoit plus que tout autre, parce qu'il avoit paſſé pour fils de Neptune, auquel on faiſoit des ſacrifices le huitiéme de chaque mois; car ce nombre de huit, étant le premier cubique & le double du premier quarré, repreſente

Le viij. du mois Pyanepſion.

Le viij. d'Hecatombæon.

Pourquoi le nombre de huit convenoit à Theſée, & étoit

quable, c'eſt que cet aſyle, ce lieu de refuge, ſubſiſtât encore du tems de Plutarque. Quelle gloire pour Theſée, que ſon tombeau ait fait plus de douze cens ans encore après lui, ce qu'il avoit fait lui-même pendant ſa vie, & qu'il ait été le Protecteur des oppreſſez.

On lui fait le ſacrifice le plus ſolemnel le huitiéme de Novembre.] Une particularité de ce ſacrifice bien ſinguliere, & qui fait grand honneur aux Atheniens, c'eſt que l'on y faiſoit un feſtin à tous les pauvres.

On ne laiſſe pas de l'honorer encore tous les huitiémes jours des autres mois.] On lui faiſoit le huitiéme de chaque mois un ſacrifice, qui étoit appellé par cette raiſon *Ogdodion*, le ſacrifice du huitiéme jour.

Diodore le Geographe.] Diodorus Periegetes. Outre ſon ouvrage de Geographie, il avoit fait un traité des tombeaux περὶ μνημάτων, que Plutarque cite dans la vie de Themiſthocle.

Car ce nombre de huit étant le premier Cubique.] Le nombre de huit eſt le premier Cube, comme l'unité eſt le premier nombre, auſſi l'appelloit-on la

consacré à Neptune.

parfaitement la solidité & la fermeté de la puissance & de la vertu de ce Dieu, à qui, par cette raison, on a donné les surnoms d'*Asphalius* & de *Gaiæochus*, c'est-à-dire, qui assure la terre & qui l'affermit.

sûreté & la *bonne assiette*; & pour marquer sa perfection, les Pythagoriciens le nommoient *la justice*, parce qu'il se divise en parties égales, qui se divisent de même; car huit se partage en deux fois quatre, & ces quatre en deux fois deux. Il étoit aussi appellé *Neptune*, parce qu'il étoit consacré à ce Dieu. Les Anciens ont été si entêtez des nombres, qu'ils leur ont attribué de grandes vertus. Et cet entêtement venoit de la doctrine de Pythagore mal entenduë. Jamais ce Philosophe n'a pris les nombres pour des causes, pour des principes, il les a donnez comme signes. Les nombres principes sont de veritables chimeres; car, comme Aristote l'a fort bien vû, les nombres ne peuvent jamais être des principes d'actions & de changemens. Ils peuvent être significatifs, & marquer certaines causes, mais ils ne sont jamais ces causes-là. J'ai traité cette matiere au long dans mes remarques sur les Commentaires d'Hierocles, vol. II. p. 359. &c.

Fin de la Vie de Thesée.

Voyez les Remarques de M. de Meziriac sur la Vie de Thesée, à la fin de ce Volume.

ROMULUS.

LEs Hiſtoriens ne s'accordent, ni ſur le ſujet qui fit donner à la Ville de Rome ce grand nom, dont la gloire eſt répanduë dans tout le monde, ni ſur celui qui le donna.

Il eſt étonnant que la plus illuſtre Ville du monde & la Reine de l'Univers ait une origine ſi obſcure, qu'on n'en ſçait rien de certain.

Les Hiſtoriens ne s'accordent, ni.] Voilà quel eſt le ſort d'une Ville, qui a été appellée, non-ſeulement Reine de l'Univers, mais Déeſſe : Son origine eſt ſi incertaine, qu'on ne ſçauroit accorder les Auteurs qui en ont parlé. Cette obſcurité vient premierement de ce que ſes premiers Habitans furent un aſſemblage de brigands, d'eſclaves fugitifs, & de miſerables bannis, tous de differens pays & de different langage, qui ſongeoient biens moins à écrire des Hiſtoires & des Annales, qu'à

Pelaſges, peuples vagabonds, originaires d'Arcadie.

Les uns diſent, que les Pelaſges, après avoir couru la plus grande partie de la terre, & ſubjugué beaucoup de Nations, s'arrêterent en cet endroit, & que pour marquer leur puiſſance & la force de leurs armes, ils appellerent *Rome*, la ville qu'ils y bâtirent. Les autres racontent que le jour de la priſe de Troye, quelques Troyens s'étant embarquez ſur des vaiſſeaux, qu'ils trouverent heureuſement dans le Port, &

Car Rome ſignifie Force.

piller leurs voiſins. En ſecond lieu, elle vient de ce qu'en ces tems-là, les Grecs ne s'amuſoient pas à remarquer ce qui ſe paſſoit en Italie. Il n'y avoit même alors d'Auteurs que dans la Grece Aſiatique, & ces Auteurs étoient Poëtes & non pas Hiſtoriens. Le ſoin d'écrire l'Hiſtoire, ne commença que long-tems après, & comme les hommes étoient accoûtumez aux fables, ils les conſerverent dans leurs Hiſtoires.

Les uns diſent que les Pelaſges, après avoir couru la plus grande partie de la terre, & ſubjugué beaucoup de Nations.] Les Pelaſges, ancienne nation, originaire d'Arcadie, qui ayant été obligée de quitter ſon pays, alla dans la Theſſalie, d'où elle chaſſa les Habitans. Cinq générations après, elle en fut chaſſée par les Curetes & par les Leleges, c'eſt-à-dire, par les Etoliens & les Locres, & de-là elle ſe répandit en Epire, en Macedoine, en Italie, en Eubée, en Crete, & en Aſie.

Les autres racontent que le jour de la priſe de Troye, quelques Troyens s'étant embarquez ſur des vaiſſeaux qu'ils trouverent heureuſement dans le port.] Plutarque a pris ceci d'Heraclide, ſurnommé Lembus, qui vivoit du tems de Polybe. Cet Hiſtorien écrivoit, qu'Enée s'étant embarqué ſur les vaiſſeaux d'Ulyſſe, étoit abordé en Italie, & qu'il y avoit bâti une Ville qu'il avoit appellée *Rome*, du nom d'une Troyenne, qui avoit conſeillé à ſes compagnes de brûler les vaiſſeaux, pour n'être plus obligées à courir les mers. Je ne m'amuſerai point à examiner toutes les fables qu'on a ramaſſées ſur l'origine de Rome & de Romulus. Il ſuffit de remarquer que tous les plus grands Etats ont preſque eu le même ſort; leur origine eſt devenuë avec le tems plus fabuleuſe qu'hiſtorique, les hommes étant naturellement portez à ajoûter à la verité pour la rendre plus mer-

ayaant été jettez par les vents ſur les côtes de la Toſcane, deſcendirent près de la riviere du Tibre; que parmi leurs femmes, qui étoient toutes très-fatiguées, & qui ne pouvoient plus ſupporter le travail de la mer, il y en eut une nommée *Rome*, qui étant au-deſſus des autres par ſon bon ſens comme par ſa grande naiſſance, conſeilla à ſes compagnes de brûler leurs vaiſſeaux, & que cela fut executé. Leurs maris en furent d'abord dans une très-grande colere; mais la néceſſité les ayant forcez de s'établir près du mont Palatin, comme ils virent bien-tôt que leurs affaires alloient mieux qu'ils n'avoient eſperé, la terre qu'ils occupoient étant très-bonne, & les Habitans du pays, honnêtes & gracieux, entr'autres honneurs qu'ils firent à cette Dame, ils nommerent leur ville de ſon nom, en mémoire de ce qu'elle étoit cauſe qu'on l'avoit bâtie; & de-là vient, dit-on, la coûtume des

La Toſcane comprenoit alors toute l'ancienne Hetrurie, qui étoit partagée en douze peuples, & qui avoit douze Rois, qu'on appelloit Lucumons.

Près du Palatium; c'etoit une eſpece de fort ſur le mont Palatin, il avoit été bâti par les Aborigenes, premiers habitans du pays.

Cette coûtume eſt plus ancienne que Romulus.

veilleuſe, & par conſéquent plus agréable.

La terre, qu'ils occupoient étant très-bonne.] Denys d'Halicarnaſſe dit formellement, que l'Italie eſt le meilleur pays qu'il y ait, non-ſeulement en Europe, mais dans tout le monde; ce qu'il prouve enſuite, en faiſant voir qu'il produit plus que tout autre tout ce qui eſt néceſſaire pour la ſanté, pour le plaiſir, & pour la richeſſe.

Et les habitans du pays honnêtes & gracieux.] Ils avoient été très-feroces & très-cruels; car ils immoloient des hommes à Saturne. Hercule leur fit changer cette coûtume barbare, & leur enſeigna à offrir à leurs Dieux des victimes qui leur fuſſent plus agréables.

Ils nommerent leur Ville de ſon nom.] Antiochus Syracuſanus, très-ancien Auteur, puiſqu'il vivoit cent ans avant Ariſtote, a écrit que long-tems avant la guerre de Troye, il y avoit en Italie une ville appellée *Rome*.

Et de-là vient, dit-on, la coû-

femmes Romaines, qui baiſent encore aujourd'hui leurs parens & leurs maris en les ſaluant, parce que ces Troyennes, après avoir brûlé leurs vaiſſeaux, avoient baiſé de même & careſſé leurs maris, pour les appaiſer & pour regagner leurs bonnes graces.

Il y en a qui diſent, que Rome fut fille d'Italus & de Leucaria, ou de Telephus, fils d'Hercule, qu'elle fut mariée à Enée, ou à ſon fils Aſcanius, & qu'elle donna ſon nom à la Ville. D'autres prétendent qu'elle fut bâtie par un fils d'Ulyſſe & de Circé, appellé Romanus. On en trouve auſſi qui écrivent qu'elle doit ſon origine à un certain Romus fils d'Emathion, qui fut envoyé dans ce pays-là par Diomede. Selon d'autres, elle fut bâtie par un Romus, Roi des Latins, lequel chaſſa les Tyrrheniens, qui avoient paſſé de Theſſalie en Lydie, & de Lydie étoient venus s'habituer en Italie. Bien davantage, ceux qui ſoûtiennent

Romus Roi des Latins.

tume des femmes Romaines, qui baiſent encore aujourd'hui leurs parens & leurs amis.] Comme ſi cette coûtume ne pouvoit pas venir d'ailleurs. Le baiſer a été dans toutes les nations une marque de reſpect, ou de bienveillance, & l'on en voit la coûtume établie dès les premiers tems.

Par un fils d'Ulyſſe & de Circé, appellé Romanus.] Il faut lire, appellé *Romus* ; car c'eſt ainſi que l'avoit écrit l'Hiſtorien Xenagoras. *Thucyd.* 1.

Un certain Romus, fils d'Emathion.] Dionyſius de Chalcide, qui avoit fait cinq Livres des origines des Villes, écrit que ce Romus étoit, ſelon les uns, fils d'Aſcanius, & ſelon les autres, fils d'Emathion.

Lequel chaſſa les Tyrrheniens, qui avoient paſſé de Theſſalie en Lydie, & de Lydie étoient venus s'habituer en Italie.] Les Auteurs de cette Tradition font ici ces Tyrrheniens les mêmes peu-

avec le plus de raiſon & de verité que ce fut Romulus qui bâtit Rome, ne ſont pas d'accord ſur l'origine de ce Fondateur ; car les uns diſent qu'il étoit fils d'Enée & de Dexithée, fille de Phorbas ; qu'il fut porté encore enfant en Italie, avec ſon frere Remus ; que le Tibre s'étant débordé tous les batteaux périrent, excepté celui où étoient ces deux enfans, lequel ayant été pouſſé ſur un endroit de la rive un peu élevé & à couvert des ondes, fut ſauvé miraculeuſement, & que de-là ce lieu fut appellé *Rome*. Les autres écrivent que Rome, fille de cette même Dexithée, ayant été mariée avec Latinus fils de Telemaque, en eut Romulus ; & il y en a qui ſoûtiennent, qu'Emylie, fille d'Enée, & de Lavinie, le conçût ſecretement du Dieu Mars.

Les Anciens ne ſont pas d'accord ſur l'origine de Romulus.

Enfin on conte ſur cela une Hiſtoire très-fabuleuſe : On dit qu'il y avoit anciennement un Roi des Albains, nommé Tarchetius, homme

Hiſtoire très-fabuleuſe de Tarchetius Roi des Albains.

ples que les Pelaſges, dont il a été parlé dans la ſeconde remarque, & cela eſt appuyé par beaucoup d'Hiſtoriens ; mais il n'en eſt pas moins faux. Les Tyrrheniens & les Pelaſges ont été des peuples très-differens. Il eſt auſſi très-faux que les Tyrrheniens d'Italie, c'eſt-à-dire, les Toſcans, ayent été une colonie des Lydiens d'Aſie, & on le prouve par leur langage, leurs ſacrifices & leurs mœurs, qui n'avoient rien de commun avec le langage, la religion & les mœurs de ces Lydiens d'Aſie, comme Denys d'Halicarnaſſe l'a très-bien remarqué. Ces Tyrrheniens étoient des peuples du pays même, & ils avoient eu ce nom, parce qu'ils habitoient dans des forts & dans des tours, qu'ils appelloient *Turſeis*.

Et que de-là ce lieu fut appellé Rome.] Au lieu de ὀνομασθῆναι, le ſçavant Petau dans ſes notes ſur Themiſtius, a lu ὀνομα σθῆναι.

très-cruel & très-injuſte, qui eut dans ſa maiſon une apparition divine ; car la figure du Dieu des jardins ſortit du milieu de ſon foyer, & demeura là pluſieurs jours. Il y avoit alors dans la Toſcane un oracle de Tethys, dont on rapporta cette réponſe à Tarchetius : *Qu'on fît approcher une fille de cette figure, parce que l'enfant qui en naîtroit ſeroit très-célébre par ſa vaillance, & ſurpaſſeroit tous les autres hommes en bonheur, comme en force & en courage.* Tarchetius dit cet oracle à une de ſes filles, & lui commanda de l'accomplir. Sa fille ne pouvant s'y réſoudre, y envoya une de ſes Suivantes. Tarchetius en fut ſi irrité, qu'il les fit arrêter toutes deux pour les faire mourir ; mais la Déeſſe Veſta s'étant apparuë en lui en ſonge, & lui ayant défendu de ſe porter à cette extrémité, il leur donna une toile à faire dans la priſon, & promit de les marier quand la toile ſeroit achevée. Elles travailloient donc tout le jour à cette toile avec beaucoup d'aſſiduité ; mais la nuit Tarchetius envoyoit d'autres femmes, qui défaiſoient

Qui eut dans ſa maiſon une apparition divine.] On conte la même fable d'Ocriſia, & l'on dit que de cette apparition nâquit Servius Tullius. Ces apparitions étoient aſſez ordinaires dans ces tems d'ignorance & de ſimplicité.

Il y avoit alors dans la Toſcane un oracle de Tethys.] Je n'ai jamais oüi parler d'aucun oracle de Tethys, & je ne doute pas que ce paſſage n'ait été corrompu, ou que Plutarque lui-même n'ait été trompé ſur ce nom ; c'étoit l'oracle de *Themis*, & non pas celui de *Tethys*, & cette Themis étoit la même que les Romains appelloient *Carmenta*, à cauſe des oracles qu'elle rendoit ; c'étoit la mere d'Evandre.

ce

ce que les prisonnieres avoient fait le jour.

Cependant la suivante accoucha de deux jumeaux; Tarchetius les donna à un de ses domestiques nommé Teratius, avec ordre de s'en défaire. Ce Teratius les exposa près du rivage du Fleuve, où une louve les alaitta, & où toutes sortes d'oiseaux leur porterent de la nourriture, qu'ils leur mettoient dans la bouche, comme à leurs petits. Un bouvier, qui passoit, s'en apperçut. Surpris de ce miracle, il eut la hardiesse d'approcher & d'enlever ces enfans, qui ayant été sauvez d'une maniere si miraculeuse, ne furent pas plûtôt en âge, qu'ils allerent attaquer Tarchetius, & le défirent. Voilà ce qu'a écrit Promathion dans son histoire d'Italie.

Le Tibre étoit appellé le Fleuve.

Historien inconnu.

Mais le conte qui a le plus d'apparence de verité, & qui est le plus generalement reçu, c'est celui dont Diocles, de l'Isle de Peparethe, a ramassé les particularitez les plus importantes, qu'il a le premier mises au jour parmi les Grecs; Fabius Pictor le suit d'ordinaire. Ce n'est pas qu'il n'y ait encore des traditions differentes; mais en gros voici ce qu'il y a de plus certain: La succession des Rois d'Albe descendus d'Enée, étant échuë de pere en fils aux deux

Il ne laisse pas d'être mêlé de beaucoup de fables. Historien fort ancien. Il vivoit avant Annibal.

Il avoit écrit des annales & une histoire suivie. Tite-Live & Denys d'Halicarnasse le suivent souvent. Car il y a même des Auteurs qui ont écrit que Rome avoit été bâtie par Enée, & Salluste est de ce sentiment.

Albe ville du Latium près de Rome.

La succession des Rois d'Albe, descendus d'Enée, étant échuë de pere en fils aux deux freres Numitor & Amulius.] Depuis Enée jusqu'à Numitor & Amulius, il y eut treize Rois qui regnerent à Albe pendant l'espace de 353. ans. Amulius en regna 42. ainsi il y en a 395. Virgile n'en a mis que 300.

freres Numitor & Amulius, ce dernier en fit deux lots ; il mit le Royaume d'un côté, & de l'autre tout l'or & l'argent avec le tréſor qu'on avoit apporté de Troye. Numitor ayant choiſi le Royaume, Amulius, qui eut tout l'argent comptant, ſe trouvant le plus fort par ce moyen, dépoſſeda aiſément ſon frere ; & de peur qu'une fille unique, qu'avoit Numitor, n'eût des enfans, il la fit Prêtreſſe de Veſta, afin qu'elle fût obligée de demeurer toujours vierge, & qu'elle ne pût jamais ſe marier. Les uns appellent cette Princeſſe Ilia, les autres Rhea, & il y en a qui la nomment Sylvia.

D'autres diſent de Mars.

Elle s'appelloit Rhea Sylvia.

Peu de tems après il ſe trouva qu'elle avoit violé le principal vœu des Veſtales, & qu'elle étoit groſſe. Amulius alloit lui faire ſouffrir la peine portée par les loix, ſi ſa propre fille, nommée Antho, n'eût intercedé pour elle. Il ne fit donc que l'enfermer dans une priſon fort étroite, où il ne la laiſſoit voir à perſonne, afin qu'elle ne pût accoucher à ſon inſçu. Le terme venu, elle ſe délivra de deux jumeaux d'une taille extraordinaire & d'une merveilleuſe beauté. Amulius encore plus allarmé, les donna à expoſer à un de ſes domeſtiques. On le nomme Fauſtulus ; mais d'autres prétendent que c'eſt le nom de celui qui les ſauva. Quoiqu'il en ſoit, celui qui avoit reçu l'ordre de les expoſer, les mit

Amulius fait enfermer ſa niéce Rhea.

Elle accouche de deux jumeaux.

Amulius les envoye expoſer.

Ce dernier en fit deux lots.) C'eſt la tradition que Jule Ceſar avoit ſuivie dans ſon hiſtoire de l'origine des Romains.

dans un berceau, & descendit vers le Tibre, à dessein de les y jetter ; mais il trouva ce fleuve si grossi par les torrents, & si rapide, que n'osant avancer jusqu'au courant, il se contenta de mettre le berceau assez près du rivage. L'eau, qui croissoit toûjours, enleva doucement ce berceau, & le posa justement sur un lieu mol & uni, qu'on appelle aujourd'hui *Cermanum*, & qu'on nommoit autrefois, je pense, *Germanum*, parce que les Latins appellent les freres, *Germani*, *Germains*.

Il y avoit près de-là un figuier sauvage, qu'on nommoit le figuier *Ruminal*, soit à cause de Romulus, comme la plûpart le pensent, soit parce que les troupeaux de bêtes qui ruminent alloient se reposer sous son ombre, ou plûtôt, parce que ces deux enfants y furent alaitez ; car les anciens Latins, pour dire la mamelle, disoient *Ruma*, & encore aujourd'hui ils donnent le nom de *Rumina* à une certaine Déesse, qu'on croit presider à la nourriture des enfans, & ils lui font des sacrifices sans vin, où les libations ne sont que de lait. Ces deux jumeaux étant ainsi

La Déesse Rumina & les sacrifices qu'on lui faisoit.

Qu'on appelle aujourd'hui Cermanum.] On l'appelloit *Cermalum*. Les lettres C. & G. L & N. se changeant facilement. C'étoit au bas du Mont Palatin.

Ils lui font des sacrifices sans vin, où les libations ne sont que de lait.] Varron appelle cette Déesse *Rumia* ; mais il faut corriger *Rumina : non negarim, inquam, ideo apud Diva Rumiæ sacellum à pastoribus satam ficum, ibi enim solet sacrificari lacte pro vino & pro lactentibus. Je ne nierai pas, dis-je, que ce ne soit pour cela que les bergers plantent des figuiers près de la Chapelle de la Déesse Rumina, parce qu'on y fait*

Remus & Romulus nourris miraculeuſement.

à terre, on dit qu'une louve les alaita, & qu'un pivert lui aida à les nourrir & à les garder. Ces deux animaux paſſent pour être conſacrez au Dieu Mars, & les Romains honorent particulierement le pivert. Cela ne contribua pas peu à faire recevoir la dépoſition de la mere, qui aſſura que Mars étoit le pere de ces deux enfans.

Il y a pourtant des auteurs qui ſoûtiennent qu'elle le croyoit veritablement, & qu'elle fut trompée par Amulius, qui entra tout armé dans ſa chambre & la força. D'autres prétendent, que la ſeule ambiguité du nom de la nourrice a donné lieu à cette fable, parce que les Latins appellent *Louves* les femelles des loups & les femmes proſtituées, telle qu'étoit la femme de Fauſtulus, laquelle nourrit ces enfans, & dont le nom étoit *Acca Larentia*. Les Romains lui font encore des ſacrifices; le Prêtre de Mars va tous les ans au mois d'Avril verſer

Ou plûtôt dans le bois conſacré au Dieu Mars, où elle alloit chercher de l'eau pour laver le temple.

Acca Larentia nourrice de Remus & de Romulus.

Le dernier Avril.

les ſacrifices avec du lait au lieu de vin, pour les petits qui ſont à la mamelle. Comme de *Ruma*, ils avoient fait la Déeſſe *Rumina*; de *Cuna*, ils avoient fait auſſi la Déeſſe *Cunina*, la Déeſſe du berceau, à qui on n'offroit non plus que du lait.

La dépoſition de la mere, qui aſſuroit que Mars étoit le pere de ces deux enfans.] Il n'y avoit rien de plus commun dans ces temps de ténébres. Les filles, à qui pareille choſe étoit arrivée, manquoient rarement d'en accuſer un Dieu, pour tirer de leur crime ou de leur malheur, un ſujet de triomphe, & voilà à quoi la Religion des Payens ſervoit merveilleuſement.

Et qu'elle fut trompée par Amulius.] D'autres diſent que ce fut par un de ſes amans, qui l'avoit demandée en mariage. Ceux qui prétendent que ce fut par Amulius, diſent que ce Roi commit cette vilaine action, plûtôt pour avoir un prétexte de perdre ſa niéce, que pour aſſouvir ſa brutalité.

ſur ſon tombeau les effuſions accoûtumées, & l'on nomme cette fête *Larentia*.

Ces effuſions étoient de vin & de lait.

Il eſt vrai auſſi qu'ils honorent une autre femme de même nom pour un tel ſujet : Un jour le Sacriſtain du temple d'Hercule, s'ennuïant ſans doute & ne ſçachant à quoi ſe divertir, propoſa à ſon Dieu de joüer aux dez, à condition que s'il gagnoit, il recevroit du Dieu quelque preſent honnête, & que s'il perdoit il donneroit au Dieu un bon ſouper, & le feroit coucher avec une belle femme. La partie ainſi faite, il jette le dé, premierement pour Hercule & enſuite pour lui. Hercule gagne ; le Sacriſtain voulant donc payer ce qu'il avoit perdu, prepare un beau feſtin, & va choiſir une belle Courtiſane nommée Larentia, qui étoit encore peu connuë ; il la mene dans le temple où l'on avoit tendu un lit, lui fait fort bonne chere, & après ſouper, il l'enferme, comme ſi le Dieu eût dû la venir trouver ; en effet on tient qu'il y vint,

Cette hiſtoire eſt auſſi ridicule que peu honnête ; mais elle ſert toûjours à faire voir les débauches & les friponneries des Prêtres des payens.

Larentia, Courtiſane.

Et l'on nomme cette fête Larentia.] Ou plûtôt *Larentalia* & *Larentinalia*. Il y avoit deux fêtes de ce nom, l'une le dernier jour d'Avril, & l'autre le 23. de Décembre. Plutarque dans ſes Queſtions Romaines prétend, que celle du mois d'Avril étoit pour la nourrice de Romulus, & celle du mois de Décembre, pour la maîtreſſe d'Hercule ; mais c'eſt contre le témoignage formel d'Ovide, qui met au mois de Décembre la fête de la nourrice de Romulus. Ovide en doit être plûtôt cru que Plutarque.

Et après ſouper il l'enferme, comme ſi le Dieu eût dû la venir trouver.] Comme le Prêtre avoit jetté le dé pour ſon Dieu, il tint auſſi ſa place au lit & à la table ; car c'eſt ce que ces Prêtres ſçavoient faire parfaitement ; on n'a qu'à lire le XIV. Chapitre du Prophete Daniel, qui explique au long leur fraude, que le Poëte Ariſtophane, tout Payen qu'il

& qu'en la quittant, il lui ordonna d'aller dès le matin à la place, & que le premier homme qu'elle rencontreroit, elle le saluât d'un baiser & en fît son ami.

Le premier, qui se presenta devant elle, fut un des principaux Citoyens nommé Tarrutius, homme fort âgé & fort riche, qui n'avoit jamais été marié. Ce bon vieillard fit un fort bon accüeil à Larentia, eut beaucoup de passion pour elle, & en mourant il lui laissa plusieurs héritages considerables, dont elle donna ensuite la plus grande partie au peuple par son testament, & l'on dit que dans le tems qu'elle étoit déja fort célébre, & que tout le monde commençoit à la regarder comme l'amie d'un Dieu, elle disparut vers l'endroit où cette premiere Larentia est enterrée, & qu'on nomme presentement *velabre*, parce que le Tibre étant fort sujet à se déborder, on passoit souvent par-là en batteau pour aller à la place, & l'on appelle cette maniere de passer l'eau, *velatura*. D'autres disent, que c'est parce que ceux qui donnoient des jeux au peuple, avoient soin de faire tendre des toiles

Elle herite de Tarrutius de fort grands biens qu'elle donne au peuple.

Le Velabre d'où ainsi nommé.

étoit, eut la hardiesse d'étaler sur le théatre d'Athenes, cent cinquante ans après Daniel.

Et qu'on nomme presentement velabre, parce que &c.] C'est la véritable étymologie, *à vehendo, vehelabrum, velabrum.* Varron *Velabrum dicitur à vehendo, velaturam facere etiam nunc dicuntur qui id mercede faciunt. Hinc vectidiæ, quas solvebant hi qui ratibus transibant.* Ainsi *velaturam facere*, se disoit proprement des bateliers qui passoient pour de l'argent.

Ceux qui donnoient des jeux au peuple, avoient soin de faire tendre des toiles.] Le nom du ve-

le long du chemin qui mene de la place au Cirque, en commençant par le velabre ; car les Romains appellent ces toiles *des voiles* : Voilà pourquoi cette ſeconde Larentia eſt honorée à Rome.

Fauſtulus berger d'Amulius, ayant donc trouvé ces enfans, les éleva chez lui ſans que perſonne en eût connoiſſance, ou comme d'autres le prétendent avec plus d'apparence de vérité, par l'ordre même de Numitor, qui donnoit en ſecret tout ce qui étoit néceſſaire pour leur nourriture. On dit auſſi qu'ils furent envoyez à Gabies, pour y apprendre les lettres, & tout ce que doivent ſçavoir les enfans de qualité. On les appella Romus & Romulus, parce qu'ils avoient été alaitez par une louve. Dès leur tendre enfance un certain air de nobleſſe & de grandeur, qui paroiſſoit en leur perſonne, joint à une taille extraordinaire, fit connoître de quel naturel ils ſeroient. A meſure qu'ils croiſſoient, ils devenoient plus hardis & plus vaillants, & il n'y avoit point de danger qui ne fût au-deſſous de leur intrepidité & de leur audace ; mais Romulus paroiſſoit l'emporter ſur

D'autres diſent que c'étoit l'intendant de ſes troupeaux.

Il fondoit ſur ces deux enfans l'eſperance de ſon rétabliſſement ; mais cela ruine toute la ſuite, & ſur-tout la reconnoiſſance qui eſt le plus bel endroit de cette fable.

Gabies dans le Latium à xij. milles de Rome.

labre étoit long-temps avant qu'on ſe fût aviſé de tendre ces toiles, puiſque Quintus Catulus fut le premier, qui les mit en uſage, lorſqu'il dédia le Capitole. Plin. Liv. XIX. Ch. 1.

Qu'ils furent envoyez à Gabies pour y apprendre les lettres.] Denys d'Halicarnaſſe dit qu'ils y furent inſtruits dans les lettres Grecques, dans la muſique & aux armes. On les envoya à Gabies, parce qu'on ne pouvoit pas les tenir à Albe.

ſon frere du côté du bon ſens & de la bonne conduite, car dans toutes les aſſemblées, où il étoit obligé de ſe trouver avec ſes voiſins pour regler les differends qui naiſſoient des pâturages ou de la chaſſe, il ne faiſoit pas une ſeule demarche, qui ne fît juger qu'il étoit plûtôt né pour commander, que pour obéïr.

Cette grandeur de courage, qui les rendoit amis de leurs égaux & de leurs inferieurs, les portoit à mépriſer les Intendants & les maîtres des troupeaux du Roi ; ils les regardoient comme des gens, qui, du côté de la valeur, n'avoient ſur eux aucun avantage, & ils ſe mocquoient également de leur colere & de leurs menaces. Ils s'adonnoient à toutes ſortes d'exercices & d'occupations honnêtes, & bien loin de regarder la pareſſe & l'oiſiveté comme des choſes eſtimables & dignes d'hommes libres, ils paſſoient leur vie à s'exercer, à chaſſer, à courir, à détruire les brigands & les voleurs, & à défendre les petits contre la violence & la tyrannie des grands. Toutes ces choſes leur avoient déja acquis une grande réputation.

La pareſſe & l'oiſiveté indignes d'hommes libres.

Un jour les bergers de Numitor ayant eu querelle avec ceux d'Amulius, & leur ayant emmené quelques troupeaux, Remus & Romulus ſe mirent à les pourſuivre, les battirent, les mirent en fuite, & leur enleverent leur proye ſans ſe mettre en peine du reſſentiment de Numitor. Après cette expédition, ils attirerent & reçu-

En ce tems-là toutes les richeſſes conſiſtoient en troupeaux comme du temps des Patriarches & des premiers Grecs.

rent

rent dans leur corps tous les vagabonds qui n'avoient ni feu ni lieu, & tous les eſclaves, à qui ils donnerent occaſion de ſe mutiner & de ſe revolter contre leurs maîtres. Mais pendant que Romulus étoit occupé à un ſacrifice, car il étoit homme religieux & fort verſé dans l'art des augures, les bergers de Numitor, ayant rencontré Remus mal accompagné, ſe jetterent ſur lui. Il y eut des gens tuez & bleſſez de part & d'autre; enfin les bergers de Numitor eurent l'avantage, & firent Remus priſonnier. D'abord ils le menerent à Numitor, à qui ils porterent leurs plaintes. Numitor n'oſa le faire punir de ſon autorité, craignant ſon frere qui étoit homme difficile & jaloux; mais il le lui remit entre les mains, le priant de lui en faire juſtice, & de ne pas ſouffrir qu'étant ſon frere, il fût ainſi maltraité par ſes gens, qui ſe croyoient tout permis, parce qu'il étoit Roi. Il n'y avoit perſonne dans Albe qui ne fût fâché de l'injuſtice qu'on faiſoit à Numitor, & qui ne dît hautement qu'il meritoit d'être mieux traité. Amulius touché de ces murmures du peuple, rendit Remus à ce Prince pour en faire ce qu'il voudroit.

Il paroît par là que Numitor ne le connoiſſoit pas. Ce n'étoit donc pas lui qui les faiſoit élever.

Car il étoit homme religieux.] En effet voilà un homme fort Religieux, qui n'établit ſa domination que par des crimes; il ouvre un aſyle aux voleurs, & aux brigands, il tue ſon frere, il enleve des filles, & verſe le ſang de ſes alliez.

Ayant rencontré Remus mal accompagné.] J'ai corrigé la faute qui eſt au texte, μετ' ὀλίγων βαδίζοντι. Il faut lire μετ' ὀλίγων

Numitor le mena chez lui, & se mit à considerer plus attentivement & à admirer la taille avantageuse de ce jeune homme, qui en grandeur & en force surpassoit tous les autres. Voyant donc sur son visage une fermeté & une hardiesse qui le rendoient insensible même au danger qui le menaçoit, & remarquant d'ailleurs que ses actions répondoient parfaitement à ce qu'il voyoit devant ses yeux ; mais ce qui est encore plus extraordinaire, assisté, comme il le semble, par quelque divinité, qui jettoit déja les fondemens des grandes choses qu'on vit dans la suite, ou par bonne fortune, ou par inspiration, il se douta de la verité. Pour s'éclaircir de ce doute, il lui demanda qui il étoit, & l'interrogea sur toutes les circonstances de sa naissance, lui parlant d'un ton plus doux & avec un visage plus humain, afin qu'il se confiât en lui, & qu'il eut bonne esperance : *Je ne te cacherai rien de tout ce que tu me demandes*, lui répondit Remus sans balancer, *car tu me parois plus digne d'être Roi que ton frere. Tu veux connoître avant que de punir, & ton frere condamne les*

Discours de Remus à Numitor.

cum paucis, avec peu de gens

Ou par bonne fortune, ou par inspiration.] Il y a dans le texte ἐπινοίᾳ *par opinion, par conjecture.* Henry Estienne lisoit ὑποτοίᾳ, ce qui n'est pas bien different. Mais la veritable leçon à mon advis, c'est celle que presente un manuscrit ἐπιπνοίᾳ *ou par inspiration*, & c'est celle que j'ai suivie ; car l'inspiration vient bien ici dans une affaire conduite par les Dieux. Rien n'est plus opposé à la fortune, que l'inspiration. Et ce terme répond parfaitement à ce qu'il vient de dire, *assisté, comme il le semble, par quelque divinité*, θεῷ συμπαρόντι.

gens ſans les entendre. Nous avions toûjours cru être fils de Fauſtulus & de Larentia ; je dis nous , car nous ſommes deux freres jumeaux ; mais depuis qu'on nous a accuſez & calomniez devant toi , & que nous ſommes obligez de défendre notre vie par les armes , nous entendons dire de nous des choſes merveilleuſes , dont la certitude dépend de l'iſſuë qu'aura le danger où je me vois. On dit que notre naiſſance eſt miraculeuſe ; mais l'éducation de notre enfance ne l'eſt pas moins ; Car les bêtes ſauvages & les oyſeaux , auſquels on nous avoit donnez en proye , ont été nos ſeuls nourriciers , une louve nous a alaitez , & un pivert a eu ſoin de nous nourrir de petites miettes qu'il portoit dans notre bouche. On garde encore le berceau dans lequel on nous avoit expoſez ſur le bord du grand fleuve ; il eſt garni de lames de cuivre , où l'on voit des caracteres à demi effacez , qui ſerviront peut-être un jour à nos parens d'enſeignes de reconnoiſſance , fort inutiles après notre mort. Numitor frappé de ce diſcours, & jugeant par l'âge de Remus, que tout cela convenoit au tems de ſon avanture, ne chercha point à combattre une eſperance qui le flattoit; mais il tâcha de trouver le moyen d'en aller conferer ſecretement avec ſa fille, qui étoit encore alors gardée très-étroitement.

Cependant Fauſtulus ayant appris la nouvelle

Dont la certitude dépend de l'iſſuë qu'aura le danger où je me vois.) Il veut dire que ſi ces choſes merveilleuſes ſont veritables, le même Dieu qui les a préſervez ſi viſiblement, ne manquera pas de le délivrer du danger où il ſe trouve.

de la priſe de Remus, & ayant ſçu qu'Amulius l'avoit abandonné au reſſentiment de Numitor, exhorte Romulus à aller à ſon ſecours, & lui découvre le veritable ſecret de leur naiſſance, dont il n'avoit fait encore que leur parler fort obſcurement, ne leur en diſant qu'autant qu'il en falloit pour leur élever le courage; & ſans perdre tems, il prend le berceau, & va le porter à Numitor. Comme il marchoit à grand'-hâte & plein de frayeur à cauſe de la conjoncture qui preſſoit, cela donna du ſoupçon aux gardes du Roi, qui étoient aux portes d'Albe, & s'étant coupé ſur les queſtions qui lui furent faites, il ne put éviter qu'on n'apperçût ce qu'il portoit ſous ſon manteau.

Parmi ces gardes il y en eut un par hazard, qui ayant été du nombre de ceux à qui on avoit donné ces enfans à expoſer, n'eut pas plûtôt vû le berceau, qu'il le reconnut à la figure & aux caracteres, & conjecturant auſſitôt ce que ce pouvoit être, il alla ſur l'heure même en avertir le Roi, & lui mena Fauſtulus, afin qu'il fût interrogé en ſa preſence. Fauſtulus dans un ſi grand danger ne fut ni tout-à-fait troublé, ni tout-à-fait ferme; car il

Cela donna du ſoupçon aux Gardes du Roi, qui étoient aux portes.] Ce n'étoit pas la coûtume de ces tems-là, que les Rois euſſent des gardes aux portes des Villes; c'eſt pourquoi Denis d'Halicarnaſſe a eu ſoin de marquer qu'on craignoit alors à Albe la ſurpriſe de quelque ennemi, & que par cette raiſon, le Roi faiſoit garder les portes.

avoüa veritablement que les enfans étoient en vie, mais il aſſûra qu'ils paiſſoient des troupeaux loin d'Albe, & que pour lui, il venoit porter ce berceau à Ilie, qui avoit ſouhaité ſouvent de le voir, afin d'être plus aſſûrée de la vie de ſes enfans.

Amulius fut ſi troublé, comme le ſont ordinairement ceux que la crainte ou que la colere tranſporte, qu'il envoya avec précipitation un homme de bien & un ami particulier de Numitor lui demander, s'il n'avoit point ouï dire que les enfans de ſa fille fuſſent en vie. Cet homme arrivant dans la maiſon de Numitor, le ſurprit preſque comme il embraſſoit Remus. Il le confirma dans ſes eſperances, l'exhorta à mettre la main à l'œuvre très promptement, & voulut être lui-même de la partie; il eſt vrai que le tems ne ſouffroit pas un plus long retardement, car Romulus étoit déja près d'Albe, & une grande partie des citoyens étoient ſortis de la Ville pour s'aller joindre à lui, pouſſez par la crainte qu'ils avoient d'Amulius, & par la haine qu'ils lui portoient. Romulus amenoit auſſi d'autres troupes, qu'il avoit diſtribuées par compagnies de cent hommes, cha-

Qu'il envoya avec précipitation un homme de bien, & un ami particulier de Numitor.) Voilà la faute d'Amulius, & ce qui marque ſon trouble d'avoir envoyé un homme de bien & un ami particulier de Numitor. Il devoit plûtôt envoyer un ſcelerat & un des inſtrumens de ſa tyrannie; un homme de bien peut-il ſervir fidellement un tyran?

cune desquelles étoit conduite par un Capitaine, qui portoit une poignée de foin, ou d'herbes attachée à une pique. Les Latins nomment ces sortes d'enseignes *Manipulos*, d'où vient qu'encore aujourd'hui dans leurs armées on appelle *Manipulares* les soldats d'une même compagnie. Remus donc gagnant ceux du dedans, & Romulus approchant avec ceux du dehors; le Tyran surpris, & incertain du parti qu'il devoit prendre, ne sçut ni rien faire, ni rien réſoudre qui le pût sauver. Il fut pris & tué dans son palais.

Poignée de foin au bout d'une pique pour servir de drapeau.

Amulius tué dans son palais.

La plûpart de ces particularitez, quoique confirmées par Fabius Pictor & par Diocles, qui, à mon avis, a écrit le premier de la fondation de Rome, ne laissent pas d'être suspectes à quelques-uns, comme une fable inventée à plaisir pour servir de sujet de Tragedie, mais on sera plus disposé à les croire, quand on pensera en genéral aux jeux de la Fortune, qui fait tous les jours des choses si surprenantes, & que l'on considerera en particulier la grandeur des Romains, qui ne seroient sans doute jamais parvenus à ce haut point de gloire, si les Dieux n'en avoient pris soin dès le commencement, & si leur origine n'avoit été

Plutarque superstitieux, & par consequent credule.

Mais on sera plus disposé à les croire.) Plutarque donne dans tous ses ouvrages des marques d'une grande crédulité, qui est rarement le défaut d'un bon esprit. Elle venoit en lui d'un grand fonds de superstition, qui aveugle toûjours, & ne laisse jamais la liberté de discerner la verité d'avec le mensonge.

toute miraculeuſe & divine.

La mort d'Amulius ayant tout calmé, Remus & Romulus ne voulurent, ni demeurer dans Albe ſans y avoir la ſouveraine autorité, ni accepter cette autorité pendant la vie de leur ayeul. Ils le rétablirent donc ſur le Throne, & après avoir rendu leurs devoirs à leur mere & lui avoir fait toutes ſortes d'honneurs, ils réſolurent d'habiter à part, & de bâtir une ville dans le même lieu où ils avoient été nourris; & c'eſt le prétexte le plus ſpecieux & le plus honnête dont ils pouvoient colorer leur ſortie d'Albe. Mais il peut bien être auſſi que ce fut plus par néceſſité que par choix, parce que leurs troupes n'étant preſque compoſées que d'eſclaves fugitifs & de bannis, il falloit ou qu'ils ſe réſoluſſent à voir leur puiſſance entierement détruite, s'ils congedioient ces troupes, ou qu'ils habitaſſent dans quelque lieu ſeparé pour les retenir. Car que les habitans d'Albe n'ayent pas voulu ſe mêler avec un tas de bannis & d'eſclaves, ni les recevoir comme citoyens, cela paroît aſſez par l'enlevement des Sabines, que ces hommes ramaſſez ravirent, non pour aſſouvir une paſſion criminelle, mais malgré eux & à la derniere extremité, ne trouvant perſonne qui voulût leur donner des filles en mariage. Auſſi porterent-ils toute ſorte d'honneur & de reſpect à celles qu'ils avoient enlevées, & les traitterent comme leurs femmes.

Remus & Romulus rétabliſſent Numitor ſur le Throne.

Après cela dès que leur ville eut commencé à prendre sa premiere forme, ils ouvrirent un refuge à tous venans, & l'appellerent le Temple du Dieu Asyle. Tout le monde y étoit bien reçu, on ne rendoit ni l'esclavage à son maître, ni le debiteur à son créancier, ni le meurtrier à son Juge, & l'on soûtenoit qu'Apollon lui-même avoit autorisé ce lieu de franchise par un oracle formel. De cette maniere la ville fut bientôt peuplée, car elle n'étoit pas d'abord de plus de mille maisons; mais cela n'arriva que dans la suite. Quand il fut question de bâtir cette ville, il s'émut entre les deux freres un grand débat sur le lieu qu'ils devoient choisir. Romulus, ayant déja bâti ce qu'on appelloit *Rome quarrée*, vouloit qu'on préferât cette place à toute autre; & Remus avoit marqué sur le mont Aventin un lieu fort d'assiette, qui à cause de lui fut appellé *Remonius*, & qu'on nomme aujourd'hui *Rignarium*. Après plusieurs disputes,

On ne sçait pas quel Dieu c'étoit qu'on honoroit sous ce nom d'Asyle. Il y a de l'apparence que c'étoit Apollon. Il falloit bien sauver par l'autorité d'un Dieu ce que cette action avoit d'horrible.

C'étoit un fort que Romulus avoit bâti sur le mont Palatin à la place de l'ancien.

On ne rendoit ni l'esclave à son maître.) Denis d'Halicarnasse écrit pourtant qu'on ne recevoit à cet asyle que les hommes libres; mais je doute de cette particularité. Un homme qui veut s'agrandir à toute force aux dépens de ses voisins, n'y regarde pas de si près.

Et Remus avoit marqué sur le mont Aventin.) Comme Romulus avoit bâti un fort sur le Mont Palatin, Remus en avoit bâti un autre sur l'Aventin; ainsi il s'agissoit entr'eux de voir qui donneroit son nom à la Ville, & qui en seroit le maître; tout étoit decidé par ce seul point.

Et qu'on nomme aujourd'hui Rignarium.) Je n'ai trouvé nulle part aucun vestige de ce nom. Il y a de l'apparence que ce mot est corrompu. Il y a dans un manuscrit *Remoria*. Et c'est ainsi qu'il faut lire; car ce lieu fut appellé *Remoria*, & non pas *Rignarium*. On peut voir les remarques sur Festus.

ils

ils convinrent enfin de remettre leur differend au vol des oiseaux. S'étant donc assis chacun à part pour les contempler, on dit que Remus vit six vautours, & que Romulus en vit douze. D'autres prétendent que Remus vit véritablement les siens, & que Romulus usa d'abord de supercherie & de mensonge, & qu'il ne vit effectivement paroître ces douze vautours, que quand Remus se fut raproché de lui. Quoiqu'il en soit, de-là vient que les Romains se servent particulierement des vautours dans leurs augures. Il est vrai qu'Herodore de Pont écrit qu'Hercule étoit ravi quand un vautour lui apparoissoit au commencement de quelque entreprise. En effet le vautour est le moins malfaisant de tous les animaux; il ne

Ce fut Numitor qui leur proposa cet expedient.

Pourquoi le vautour est de bon augure.

D'autres prétendent que Remus vit véritablement les siens, & que Romulus usa d'abord de supercherie & de mensonge.] C'est le sens de ce passage de Plutarque. Denis d'Halicarnasse, qu'il a copié, s'explique plus au long; car il dit, que dès que les deux freres eurent pris leur poste, Romulus par impatience & par envie, ou peût-être par l'inspiration d'un Dieu, avant que d'avoir rien vû, envoya dire à son frere qu'il n'avoit qu'à venir. Pendant ce message, Remus vit six vautours, & quand il fut au lieu où étoit son frere, il lui demanda ce qu'il avoit vû, Romulus ne sçût que répondre; mais en même tems il apperçut douze vautours, & se tournant du côté de Remus, *Qu'ai je affaire du passé*, lui dit-il; *voilà qui me donne la victoire, &c.* Romulus prenoit pour lui seul ces oiseaux, qui pouvoient être aussi pour son frere, puisqu'il ne les avoit apperçûs qu'après que Remus se fut raproché de lui.

En effet le vautour est le moins malfaisant de tous les animaux.] On l'a appellé par cette raison, *le plus juste des oiseaux.* Umbricius, le plus sçavant des augures, a écrit, qu'il fait d'ordinaire trois œufs, & qu'il en prend un pour faire autour de son aire une espece de lustration pour le salut

gâte rien de tout ce que les hommes peuvent planter, ſemer ou nourrir ; il ne vit que de chair morte, ne tuë ni ne bleſſe aucun animal vivant, & s'abſtient même des oiſeaux morts à cauſe de la conformité du genre ; au lieu que l'aigle, la choüette, & l'épervier tuënt & mangent ceux mêmes de leur eſpece ; &, comme dit Eſchyle, *comment ſe peut-il que l'oiſeau, qui mange un autre oiſeau, ne ſoit pas impur* ? D'ailleurs tous les autres oiſeaux ſe preſentent inceſſamment à nos yeux, & le vautour eſt ſi rare, que nous n'avons jamais trouvé ſes petits ; c'eſt même cette grande rareté qui a fait croire aiſément à quelques-uns, que ce ſont des oiſeaux de paſſage qui viennent des païs éloignez ; Mais les Devins aſſûrent que ce qui n'eſt ni ordinaire ni naturel, eſt envoyé par une Providence

Paſſage d'Eſchyle.

des deux autres, & qu'il le jette enſuite.

Et le vautour eſt ſi rare, que nous n'avons jamais trouvé ſes petits.) *Nidos nemo attigit*, dit Pline, *perſonne n'a jamais trouvé ſon aire* ; C'eſt ce qui a fait croire qu'ils venoient d'un autre pays, mais fauſſement ; ils font leurs petits ſur des roches inacceſſibles.

Mais les Devins aſſurent que ce qui n'eſt ni ordinaire, ni naturel, eſt envoyé par une Providence particuliere des Dieux.) Cela eſt très-vrai, mais cela ne fait rien ici pour les vautours. Il n'eſt pas ſurprenant que Romulus ait vû de ces oiſeaux la veille d'un combat, les naturaliſtes débitent que les vautours ſentent par avance où il y aura des corps morts, & qu'ils y avoient des deux ou trois jours auparavant. Ce qui eſt très-ridicule ; les vautours ne ſentent point où il y aura des corps morts, mais ils ſentent où il y a beaucoup de troupes aſſemblées ; car cette quantité de monde produit beaucoup d'immondices, & cauſe une grande conſommation de viandes, ce qui attire les vautours comme les corbeaux.

particuliere des Dieux, qui veulent avertir les hommes des choſes futures.

Quand Remus ſçut la tromperie qu'on lui avoit faite, il en fut fort irrité, & comme Romulus faiſoit creuſer les fondemens des murailles, dont il vouloit environner ſa ville, il ſe mocqua du travail, empêcha les travailleurs, & ajoûtant enfin l'inſulte à la raillerie, il ſauta le foſſé par mépris. Romulus piqué de cette injure, le tua ſur le champ; d'autres diſent que ce fut un de ſes gardes appellé Celer, qui le frappa. Fauſtulus, & ſon frere Pliſtenus qui lui avoit aidé à élever Romulus, furent auſſi tuez dans ce deſordre. Celer s'enfuit dans la Toſcane, & depuis ce tems-là les Romains ont appellé de ſon nom ceux qu'ils ont connu prompts & legers, juſques-là que Quintus Metellus ayant donné au peuple un combat de gladiateurs fort peu de jours après la mort de ſon pere, fut ſurnommé *Celer*, à cauſe de la grande diligence avec laquelle il avoit fait de ſi grands préparatifs. Romulus enterra ſon frere & ſes deux nourri-

Pourquoi Metellus fut ſurnommé Celer.

Et ajoutant enfin l'inſulte à la raillerie, il ſauta le foſſé par mépris.) Car en ſautant le foſſé, il dit, *l'ennemi le ſautera auſſi facilement.* Celer répondit en le frappant, *mais nos cytoiens repouſſeront cet ennemi plus facilement encore.* Cette inſulte de Remus étoit d'un augure terrible pour Rome, & il falloit la repouſſer à quelque prix que ce fût pour rejetter cet augure.

Romulus piqué de cette injure, le tua ſur le champ.) D'autres aſſûrent qu'il fut tué dans la mêlée contre l'ordre de Romulus, qui fut ſi affligé de ſa mort, qu'il ſe ſeroit tué lui-même, ſi on ne l'en eût empêché.

Remonia, le nom du fort que Remus avoit bâti.

ciers dans le lieu appellé *Remonia* ſur l'Aventin, & ſe mit enſuite à bâtir ſa ville ; mais auparavant il fit venir des hommes de Toſcane, qui, avec toutes les cérémonies & ſelon leurs uſages, lui enſeignerent ce qu'il falloit pratiquer en cette occaſion, tout de même que dans les plus grands myſteres. On creuſa un foſſé au tour du lieu, qu'on appelle preſentement le Comice ; on y jetta les prémices de toutes les choſes que les hommes mangent legitimément comme bonnes, & naturellement comme néceſſaires, & chacun y ajoûta une poignée de terre qu'il avoit apportée du païs d'où il étoit venu. Ce foſſé eſt ap-

Ce qui ſe pratiquoit quand on bâtiſſoit une Ville.

Pour marquer que l'abondance regneroit dans la Ville.

Mais auparavant il fit venir des hommes de Toſcanne, qui avec toutes les cérémonies & ſelon leurs uſages.) Il y avoit déja depuis long-tems dans la Toſcane douze Citez, qui avoient chacune leur Roi ; tous ces Rois s'apppelloient *Lucumones*, & on ne ſçait ni leur origine, ni celle des cérémonies qu'ils pratiquoient ; peût-être y avoient-elles été portées de Grece par Evandre ou par les Arcadiens ; mais pour moi je croirois qu'il n'en faudroit chercher d'autre cauſe, que leur ſuperſtition & leur moleſſe ; car jamais peuple n'a été en même tems plus ſuperſtitieux & plus ſenſuel que les Toſcans.

On y jetta les prémices de toutes les choſes que les hommes mangent légitimement comme bonnes, & naturellement comme néceſſaires.) Qui croiroit que parmi ces bandits il y eût une diſtinction de viandes, qu'il y en eût de permiſes & de défenduës comme chez les Hébreux ? La ſuperſtition produit ſouvent les mêmes effets que la Religion qu'elle imite. D'ailleurs ces peuples deſcendoient des anciens Hébreux, auſſi-bien que les Lacedemoniens.

Et chacun y ajoûta une poignée de terre qu'il avoit apportée du païs d'où il étoit venu.) Voilà une plaiſante imagination, pourvû qu'ils conſervaſſent une poignée de terre de leurs pays, ils croyoient n'avoir pas quitté leur patrie. Ovide ne dit pourtant pas que ce fût de la terre que chacun eût apportée de ſon pays ; mais de la terre qu'on prenoit du pays voiſin, *& de vicino terra petita ſolo* ; ce qui

pellé *Monde*, du même nom que l'Univers. Après cela tout au tour de ce foſſé on tire avec un aiguillon une ligne qui marque l'enceinte de la ville, & le fondateur mettant un ſoc d'airain à une charruë, & y attelant un bœuf avec une vache, trace lui-même un profond ſillon ſur la ligne qu'on a tirée, & il y a des gens après lui, qui ont ſoin de ranger du côté de la ville toutes les mottes de terre que le ſoc éleve, & de n'en laiſſer aucune en dehors. Cette ligne où l'on a fait le ſillon, marque le circuit des murailles & on l'appelle proprement *Pomœrium*, par un retranchement de lettres, au lieu de *Poſtmœrium*, parce qu'elle eſt derriere le mur ou après le mur. Dans l'endroit où l'on veut faire les portes on ſuſpend la charruë, & on la porte ſans continuer le ſillon, car les Romains eſtiment que les murailles ſont ſacrées, & ſi les portes l'étoient auſſi, ils ne pourroient ſans ſcrupule y faire paſſer ni les choſes néceſſaires qui devoient entrer dans la ville, ni les impures qui en doivent ſortir.

Pour marquer la fécondité par les mariages. On immoloit après cela les bœufs, afin que rien ne détruiſît cet augure.

Pour marquer que ces murailles ne ſeroient jamais diſſipées.

Murailles ſacrées.

Car tout ce qui eſt profane, ſoüille ce qui eſt ſacré.

Tous les Auteurs conviennent, que cette cé-

étoit fait pour marquer que Rome ſubjugueroit les pays voiſins, & qu'elle ſeroit enfin la maîtreſſe du monde.

Et on l'appelle proprement Pomœrium.) Ce paſſage de Plutarque prouve que l'eſpace que les Romains appelloient *Pomœrium*, étoit en dedans derriere les murailles, & non pas en dehors comme beaucoup de gens l'avoient crû. Car il ne ſe contente pas de dire que cet eſpace eſt *derriere le mur*, il ajoûte, *ou après le mur.* On n'a qu'à voir les remarques ſur Feſtus, où cela eſt prouvé au long par des autoritez très-fortes.

Tous les Auteurs conviennent que cette cérémonie de la fondation de Rome, ſe fit le 21. d'Avril.) Tous conviennent du jour, mais

non pas de l'année. Car Varron, le plus ſçavant des Romains, prétendoit que ce fut la III. année de la VI. Olympiade. 752. ans avant N. S. & les autres la I. de la VII. deux ans plus tard. Ciceron loue Varron d'avoir découvert l'âge de ſa Patrie, *tu ætatem patriæ aperuiſti.* Cependant c'eſt la derniere qui eſt la plus ſuivie. C'eſt celle de Denis d'Halycarnaſſe, le plus exact de tous les Auteurs de l'Hiſtoire Romaine, c'eſt celle de Solin, c'eſt celle qu'a embraſſée Euſebe, & enfin c'eſt celle qui s'accorde le mieux avec les ſentimens des Chronologiſtes modernes les plus habiles. Scaliger panche pourtant plûtôt pour le ſentiment de Varron. Au lieu du vingt-un d'Avril, il y a dans le texte *l'onziéme des Calendes de May*, & il faut expliquer en paſſant cette maniere de datte. Les mois des Romains étoient des mois lunaires, & on comptoit par Nones, Ides, & Calendes. Le jour des Nones étoit le premier quartier, & les Ides le jour de la pleine lune; c'eſt-à-dire, que depuis les Nones juſqu'aux Ides, il y avoit toûjours huit jours entiers; quand les Nones étoient le 5. du mois, les Ides étoient le 13. & quand les Nones étoient le 7. les Ides étoient le 15. c'eſt-à dire, que les Nones étoient le neuviéme jour avant les Ides, & ce fut ce qui leur donna le nom, & l'on comptoit toûjours avant les Nones & avant les Ides; *le premier, le ſecond, le troiſiéme jour avant les Nones ou avant les Ides d'un tel mois*; c'eſt-à-dire, *le premier, le ſecond, le troiſiéme jour avant le premier quartier, ou avant la pleine lune*, & les Ides étoient ainſi appellées, ou du mot Toſcan *Iduare*, qui ſignifioit *partager*, ou du mot Grec ἰδος *face*, parce que ce jour-là on voit toute la face de la lune. Pour ce qui eſt des Calendes, c'étoit le premier du mois, le premier de la lune, & on lui donnoit ce nom de l'ancien mot *calare*, *indiquer*, *publier*, parce que ce jour-là le Pontife publioit quels jours ſeroient les Nones & les Ides. Depuis les Ides, c'eſt-à-dire, depuis la pleine lune, juſqu'aux Calendes du mois ſuivant, c'eſt à-dire, juſqu'à la nouvelle lune, il y a tantôt quinze & tantôt ſeize jours, que l'on comptoit par raport à ce premier du mois ſuivant, comme ici *l'onziéme des Calendes de Mai*, c'eſt-à-dire, l'onziéme jour avant le premier de Mai, ce qui eſt juſtement le XXI. d'Avril. Et pour ſçavoir le quantiéme des Calendes eſt tel jour qu'on voudra de nos mois, il ne faut qu'ajoûter deux avec le jour du mois; Par exemple, je veux ſçavoir comment je mettrois le 21. d'Avril, pour datter à la maniere des Romains par Calendes, il faut ſçavoir que le mois d'Avril a trente jours; depuis 21. juſqu'à 30. il y a neuf jours, j'ajoûte deux, c'eſt onze, c'eſt donc *l'onziéme des Calendes de Mai.*

rémonie de la fondation de Rome, ſe fit le vingt-un d'Avril, jour que les Romains fêtent encore, l'appellant le jour natal de leur ville. Au commencement ils n'y ſacrifioient, dit-on, rien qui eût vie, eſtimant qu'une fête conſacrée à la naiſſance de leur patrie, devoit ſe conſerver pure & nette ſans être ſoüillée de ſang. Il eſt vrai qu'avant la fondation de Rome ils celébroient ce même jour-là une certaine fête Paſtorale, qu'ils appelloient *Palilia*; mais aujourd'hui les mois des Romains répondent ſi mal aux mois des Grecs, qu'il ſeroit très-difficile de marquer préciſement ce jour. On aſſûre pourtant que ce fut certainement le trentiéme de notre mois, & qu'il y eut ce jour-là une éclipſe de ſoleil, qu'on prétend

L'onziéme des Calendes de May.

Fête de Palles Déeſſe des bergers & la même que Veſta, c'eſt-à-dire la Terre.

C'eſt-à-dire le trentiéme du mois Grec qui répond au mois d'Avril &

Tout de même ſi je veux ſçavoir le quantiéme de nôtre mois eſt le XI. des Calendes de Mai, Avril a trente jours, il faut ôter deux de onze, reſte neuf, donc l'onziéme des Calendes eſt le neuviéme jour avant le 30. d'Avril, & par conſéquent c'eſt le 21.

Il eſt vrai, qu'avant la fondation de Rome, ils celébroient ce même jour une certaine fête Paſtorale, appellée Palilia.] Denys d'Halycarnaſſe écrit pourtant qu'on ne ſauroit aſſûrer avec certitude ſi les Romains celebroient cette fête auparavant, & s'ils la choiſirent comme un jour heureux, pour bâtir leur Ville, ou s'ils l'inſtituerent alors.

Mais aujourd'hui les mois des Romains répondent ſi mal aux mois des Grecs.] Si du tems de Plutarque on ne pouvoit concilier & ajuſter les mois des Romains avec ceux des Grecs, pour trouver ce que les jours des uns étoient pour les autres, nous devons avoir aujourd'hui beaucoup plus de peine à ajuſter les mois des Grecs avec ceux des Romains & avec les nôtres, puiſqu'on doute même très-ſouvent, à quel de nos mois répondent préciſement les mois des Grecs.

Et qu'il y eut ce jour-là une éclipſe de ſoleil.] C'eſt le véritable ſens de ce paſſage; il y a dans le Grec, *& qu'il y eut ce jour-là une conjonction écliptique de la lune avec le ſoleil.* Ce qui ne ſignifie pas, *il y eut ce jour-là une éclipſe de lune.* Car le trentiéme

être celle qui fut remarquée par le Poëte Antimachus de Teos, la troiſiéme année de la ſixiéme Olympiade. Mais Varron, qui étoit le plus ſçavant des Romains dans l'hiſtoire, avoit un ami particulier, nommé Tarrutius, qui étant grand Philoſophe & grand Mathematicien ſe meſloit par curioſité de tirer des horoſcopes par le moyen des tables Aſtronomiques, & paſſoit pour le plus habile de ce tems-là. Il lui propoſa de trouver le jour & l'heure de la naiſſance de Romulus en remontant depuis les actions connuës, comme on fait par les analyſes les réſolutions des problemes de Geométrie; car il ſoûtenoit qu'un art, qui ſur une naiſſance donnée peut prédire la vie qui ſuivra, peut & doit à plus forte raiſon ſur une vie connue, demeſler préciſément

l'on prétend que c'eſt le mois Elaphebolion.

Antimachus qui vivoit du tems de Platon.

Teos, Ville de l'Aſie Mineure dans une preſqu'Iſle, vis-à vis de Chio.

Horoſcopes retrogrades.

du mois, lorſque la lune eſt en conjonction, il eſt impoſſible, qu'il y ait une éclipſe de lune, puiſqu'alors la lune ſe trouve entre le ſoleil & nous; mais il peut y avoir une éclipſe de ſoleil dans la conjonction, la lune venant à ſe trouver juſtement ſous l'écliptique, comme Plutarque le dit ici.

Par le Poëte Antimachus de Teos.] C'eſt celui que d'autres font Clarien ou Colophonien, & qui vivoit du tems de Platon.

Avoit un ami particulier, nommé Tarrutius, qui étoit grand Philoſophe & grand Mathematicien.] Ce Tarrutius étoit auſſi l'ami de Ciceron, qui parle de lui dans la 11. de ſa Divinat. *Lucius quidem Tarrutius Firmanus familiaris noſter, in primis Chaldaïcis rationibus eruditus, &c.*

Comme on fait par les analyſes, les réſolutions des problemes de Geometrie.] Car les Geometres ſe ſervent auſſi de l'analyſe, pour prouver les cauſes par les effets.

Car il ſoûtenoit qu'un art, qui ſur une naiſſance donnée peut prédire la vie qui ſuivra, peut & doit à plus forte raiſon.] Cela eſt indubitable, ſi l'aſtrologie pouvoit l'un, elle pourroit auſſi l'autre; mais ces deux choſes lui ſont également impoſſibles, comme les Payens même les plus éclairez l'ont reconnu, & il n'y a rien de plus frivole que tous les

ciſément le point de la naiſſance qui a précédé. Tarrutius fit ce que Varron ſouhaitoit. Après avoir conſideré les inclinations & les actions de Romulus, le tems de ſa vie & le genre de ſa mort, & comparé tous ces accidens enſemble, il prononça hardiment, comme une choſe très-certaine, qu'il avoit été conçu la premiere année de la ſeconde Olympiade, le vingt-troiſiéme jour du mois, que les Egyptiens appellent *Choiak*, *Decembre.*

fondemens qu'on a voulu donner à cette ſcience, que la vanité & la curioſité des hommes, ont ſeules introduite & conſervée malgré les loix. Il eſt pourtant toûjours plus ſeur de faire de ces horoſcopes retrogrades ; car ſur des actions connuës, un Aſtrologue peut prononcer hardiment ſur le tems de la conception & de la naiſſance ; Qui eſt-ce qui le démentira ?

Il prononça hardiment, qu'il avoit été conçû la premiere année de la ſeconde Olympiade.] Cela s'accorde avec la tradition de tous les auteurs qui ont écrit, que Romulus fonda Rome à l'âge de 18. ans, la premiere année de la VII. Olympiade, qu'il regna 37. ans, & qu'il mourut à 55. Car ſi Romulus avoit dix-huit ans, quand il fonda Rome la premiere année de la ſeptiéme Olympiade, il s'enſuit de là, qu'il étoit né la troiſiéme année de la ſeconde, & par conſéquent, qu'il avoit été conçu l'année d'auparavant, qui étoit, non la premiere, mais la ſeconde de la même Olympiade. Et ce qui le confirme, c'eſt que cette année là, il y eut, à ce que prétendent les Aſtronomes, une grande éclipſe de ſoleil, l'onziéme du mois Athyr, qui répond au ſept de Novembre, au lieu que la premiere année de cette ſeconde Olympiade, il n'y en eut aucune, comme l'aſſeurent les mêmes Aſtronomes. Mais on oppoſe qu'il n'y a pas d'apparence, qu'à dix-huit ans, Romulus eût pu faire ce qu'on dit qu'il avoit fait ; que les anciens, qui ont parlé de l'âge de Romulus, ont ſuivi mal-à-propos le calcul de Tarrutius, qui avoit travaillé ſur des tables fort imparfaites ; & l'on prétend que Romulus fut conçu cinq ans auparavant, l'an du monde 3172. le 4. du mois d'Avril, où il y eut une éclipſe de ſoleil ; par là Romulus avoit 23. ans quand il fonda Rome, & mourut à ſoixante ans.

Le vingt-troiſiéme jour du mois, que les Egyptiens appellent

vers la troiſiéme heure du jour, à laquelle il y eut une éclipſe entiere de ſoleil; qu'il vint au monde le vingt-uniéme du mois *Thot*, environ le ſoleil levant, & qu'il fonda Rome le neuviéme du mois appellé *Pharmouthi*, entre les deux & trois heures; car ces gens-là prétendent, qu'il y a un certain tems fixe qui gouverne la fortune des villes, comme celle des hommes, & que par la poſition & les differens aſpects des aſtres, on peut le découvrir juſqu'au premier moment de leur fondation. Et peut-être que toutes ces choſes & autres ſemblables rejoüiront plus le Lecteur par leur nouveauté & par leur curioſité, qu'elles ne le rebuteront par leur peu de vrai-ſemblance.

Septembre.

Avril.

Jugement que Plutarque fait des horoſcopes.

Lorſque la ville fut achevée, Romulus choiſit toute la jeuneſſe, qui étoit en état de porter les armes, & en compoſa des corps, qu'il appella *Legions* à cauſe de ce choix. Ils étoient chacun de trois mille hommes de pied & de trois cent chevaux. Sur le reſte, qui fut appellé peuple, il prit cent des principaux & des plus gens de bien, qu'il créa Conſeillers, les honorant du nom de *Patriciens*, & donnant à leur aſſemblée celui de *Senat*, qui ſignifie proprement le conſeil des Anciens.

Legere *ſignifie choiſir.*

Choiak.] Tarrutius comptoit par mois Egyptiens, parce qu'il ſuivoit l'Aſtrologie Egyptienne.

Ils étoient chacun de trois mille hommes de pied, & de trois cens chevaux.] Il falloit que le peuple de Romulus ſe fût bien augmenté pendant qu'il bâtiſſoit Rome; s'il eſt vrai, comme Denys d'Halycarnaſſe le rapporte, que ceux, qui entreprirent cet ouvrage avec lui, n'étoient en tout qu'environ trois cens chevaux & trois mille hommes de pied.

Qui ſignifie proprement le conſeil des Anciens.] Selon la coû-

On veut que ces Conſeillers ayent été appellez Patriciens, ou parce qu'ils étoient peres d'enfans libres, ou parce qu'ils pouvoient eux-mêmes montrer leurs peres, ce que très-peu de ceux qui s'étoient les premiers ramaſſez autour de Romulus, auroient pû faire, ou enfin à cauſe du droit de Patronat. Car c'eſt ainſi qu'ils appelloient, & qu'ils appellent encore, la protection que les grands donnent aux petits. Ils croyent même que ce mot eſt venu d'un de ceux qui ſuivirent Evandre en Italie, qui étoit nommé *Patron*, & qui s'étant trouvé fort charitable, laiſſa ſon nom à cet office d'humanité. Mais il y a plus d'apparence que Romulus leur donna ce nom, parce

Cela ne peut être car les Patrons & les Senateurs étoient differents.

tume des Grecs & des Rois d'Orient; car, comme dit Denys d'Halycarnaſſe, les anciens Rois n'exerçoient pas ſur leurs peuples une autorité abſoluë & independante, mais ils ſe gouvernoient en tout par le conſeil des Principaux de leur Royaume, de ceux qui étoient les plus ſages & les plus âgez, comme on le voit dans les Poëſies d'Homere, & dans l'Hiſtoire ſainte.

On veut que ces Conſeillers ayent été appellez Patriciens.) Les Patriciens n'étoient pas ſeulement les Senateurs, c'étoit tout le corps des Nobles, que Romulus avoit ſéparez du peuple, comme cela s'obſervoit chez les Atheniens. Les Senateurs étoient appellez peres, & leurs enfans étoient du corps des Patriciens.

Ou parce qu'ils pouvoient montrer leurs peres, ce que très-peu de ceux, &c.) Pour preuve de cela on alleguoit que toutes les fois que les Rois faiſoient aſſembler les Patriciens, le heraut les appelloit par leur nom & par celui de leur pere, & quand ils faiſoient aſſembler le peuple, on l'appelloit avec une eſpece de cor; mais Denys d'Halycarnaſſe fait voir, qu'on n'employoit ce cor que pour une plus grande diligence & nullement par mépris; comment auroit-on pû appeller tout un peuple par nom & ſurnom?

Mais il y a plus d'apparence, que Romulus leur donna ce nom.) Denys d'Halycarnaſſe écrit que Romulus ne fit que donner le nom & changer la choſe en mieux; car il aſſure qu'elle ſub-

qu'il prétendoit, comme cela étoit juſte, que les plus riches & les plus puiſſans devoient avoir un ſoin paternel des pauvres & des petits; & que les petits, bien loin de craindre les grands & d'être fâchez de leurs honneurs & de leurs prééminences, devoient les honorer & avoir recours à eux avec toute ſorte de douceur, d'amitié & de confiance, en les appellant leurs peres & en les tenant véritablement pour tels. Auſſi voit-on encore aujourd'hui, que les Senateurs ſont appellez *Seigneurs* par les étrangers, & que les Romains ſeuls les appellent *Peres conſcripts*, d'un nom très-honorable & d'une très-grande dignité, ſans aucun mélange d'envie. Au commencement ils les appelloient ſimplement *Peres*; mais enſuite le nombre des Senateurs s'étant conſidérablement augmenté, ils commencerent à les nommer *Peres conſcripts*, Romulus ayant voulu diſtinguer le Senat d'avec le peuple par un nom ſi venerable.

Devoirs des grands envers les petits, & des petits envers les grands.

C'eſt-à-dire, peres ajoûtez.

Après cet établiſſement il partagea encore le peuple en deux bandes; il nomma les plus apparents, *Patrons*, c'eſt-à-dire, Protecteurs; &

ſiſtoit avant lui, puiſqu'elle avoit été en uſage en Theſſalie & chez les premiers Atheniens. Mais il y avoit une très-grande difference entre ces clients des Atheniens & des Theſſaliens, & ceux des Romains; les premiers étoient des eſclaves, & les Nobles étoient plûtôt leurs tyrans, que leurs protecteurs.

Après cet établiſſement il partagea encore le peuple en deux bandes; il nomma les plus apparents Patrons.) Plutarque ſe trompe ici, Romulus ne prit point du tout les Patrons parmi le peuple. Comment le peuple auroit-il pû remplir les devoirs des Patrons, & comment un particulier ſe ſeroit-il ſoûmis à un autre particu-

les autres il les appella *Clients*, comme nous dirions, ſerviteurs ou courtiſans aſſidus & fideles, & établit entr'eux une merveilleuſe intelligence & une très-étroite union, qui avoient pour fondement des obligations reciproques; Car d'un côté, les Patrons expliquoient le droit à leurs Clients, les defendoient en juſtice, & étoient leur conſeil & leur appui; & de l'autre, les Clients faiſoient la cour à leurs Patrons, leur portoient toute ſorte d'honneur & de reſpect, & leur aidoient à payer leurs dettes & à marier leurs filles. Il n'y avoit ni Loi, ni Magiſtrat, qui pût obliger un Client à porter témoignage contre ſon Patron, ni un Patron contre ſon Client. Tous ces droits ont ſubſiſté dans leur

Devoirs des Patrons envers leurs Clients & des Clients envers leurs Patrons.

lier, quoique plus riche? Romulus ſépara les Nobles d'avec le Peuple; d'une partie de ces Nobles ou Patriciens, il fit des Senateurs; & de l'autre partie, il fit des Patrons: car au commencement il n'y avoit point de Patron qui fût Senateur, c'étoient deux fonctions entierement diſtinctes & ſéparées, & la juſtice vouloit que cela fût ainſi, parce que les Senateurs étoient alors les ſeuls Juges; car rien n'étoit plus capable de mettre le deſordre dans le Senat, que les affaires des Clients, qui auroient intereſſé les Senateurs même. Pour ſauver Plutarque, il faut croire qu'il entend ici par le peuple, tous les Citoyens qui n'étoient pas du corps des Senateurs.

Leur aidoient à payer leurs dettes & à marier leurs filles.) Ils fourniſſoient auſſi aux frais de leurs procès, payant pour eux les amendes, & ils contribuoient comme les proches parens aux dépenſes auſquelles les engageoient les charges & les emplois.

Il n'y avoit ni Loi, ni Magiſtrat qui pût obliger un Client à porter témoignage contre ſon Patron.) Si quelque Client ou Patron manquoit à quelqu'un de ces devoirs, il étoit ſujet à la Loi des traîtres, que Romulus fit en même tems, par laquelle tout Patron & tout Client infideles étoient maudits, & chacun avoit la liberté de les tuer.

Tous ces droits ont ſubſiſté dans leur entier.) Pendant l'eſpace de

entier. Le ſeul changement qu'on y a fait dans la ſuite, c'eſt qu'on a trouvé que c'étoit une choſe honteuſe & lâche, que les grands reçuſſent de l'argent des petits.

Fabius Pictor. L'entrepriſe de l'enlevement des Sabines, ſi l'on en croit Fabius, fut exécutée le quatriéme mois de Rome bâtie. Il y a des Ecrivains, qui aſſurent que Romulus, qui aimoit naturellement la guerre, & qui d'ailleurs avoit en tête certains oracles, qui lui avoient prédit que ſa ville parviendroit au comble de la grandeur, ſi elle étoit nourrie dans les armes & dans les combats, chercha à commettre cet acte d'hoſtilité contre les Sabins. Pour le confirmer, ils alleguent qu'il ne ravit pas un grand nombre de Sabines, mais trente ſeulement, comme un homme qui avoit plus beſoin de guerre que de mariage. Mais c'eſt à quoi il n'y a nulle apparence

ſix cent vingt ans, juſqu'au Tribunat de Caius Gracchus, qui alluma le flambeau de la diſcorde dans Rome. Au reſte il faut ſe ſouvenir que les Patriciens n'avoient pas ſeulement le peuple de Rome pour Clients, mais des Colonies, des Villes & des Iſles entieres, qui ſe mettoient ſous le Patronage de tel Patricien, qu'il leur plaiſoit de choiſir, & le Senat même avoit tant de conſidération pour cette dépendance, qu'il renvoyoit ſouvent ces villes plaider devant leurs Patrons, dont il confirmoit les jugemens.

Le ſeul changement qu'on y a fait dans la ſuite.) Je ne ſçai en quel tems les Patrons ont ceſſé de recevoir de l'argent de leurs Clients; je crois qu'ils en ont toûjours reçu des Clients étrangers, & que ce changement ne fut fait qu'en faveur des Clients de Rome.

L'entrepriſe de l'enlevement des Sabines, ſi l'on en croit Fabius, fut exécutée le quatriéme mois de Rome bâtie.) Cneius Gellius écrit avec plus de vrai-ſemblance, que ce fut la quatriéme année; car quelle apparence qu'une Ville qui ne venoit, s'il faut

de vérité. Il eſt bien plus vrai-ſemblable que Romulus, voyant Rome toute remplie d'étrangers, dont le plus petit nombre, qui étoit de ceux qui avoient des femmes, mépriſoit extrémement le plus grand, qui n'étoit qu'un mélange confus de miſerables & de gens ſans nom, & par ce mépris faiſoit juſtement craindre que leur union ne ſeroit pas de longue durée, eſpera de prévenir ce deſordre par le moyen des alliances, que cet enlevement leur donneroit lieu de faire avec les Sabins, après qu'ils auroient appaiſé leurs femmes.

Quoiqu'il en ſoit, voici la maniere dont il s'y prit; Premierement il fit courir le bruit qu'il

ainſi dire, que de naître, entreprît une action ſi hardie, qui devoit lui attirer des ennemis ſi dangereux?

Dont le plus petit nombre, qui étoit de ceux qui avoient des femmes, mépriſoit extrémement le plus grand.) Plutarque ne parle pas ici du mépris des voiſins, il recherche une cauſe moins étrangere & plus prochaine, il parle du mépris que les plus conſiderables d'entre ces premiers Romains avoient pour les autres, qui n'étoient que des miſerables & des eſclaves fugitifs. Le mépris des voiſins, qui auroient refuſé de faire alliance avec ce peuple naiſſant, pouvoit bien l'empêcher de durer long-tems, car un peuple d'hommes ne peut durer qu'un âge d'homme; mais il ne pouvoit y faire naître la diviſion, s'il avoit été d'ailleurs bien uni; & c'eſt cette diviſion que Romulus craignoit, comme en effet elle étoit le plus à craindre. Le mal qui pouvoit naître du mépris des voiſins, étoit un mal éloigné, au lieu que l'autre étoit un mal preſent ou très-prochain. D'ailleurs le mépris des Citoyens comprend auſſi néceſſairement le mépris des voiſins; car ſi ces miſerables étoient mépriſez par ceux qui étoient du même corps, & qui avoient beſoin d'eux pour ſe maintenir, comment ne l'auroient-ils pas été par leurs voiſins, qu'ils avoient quittez, & parmi leſquels ils avoient leurs maîtres?

avoit trouvé ſous terre l'Autel d'un certain Dieu, qu'on appelloit *Conſus*; ſoit que ce fût le Dieu du Conſeil, car les Romains appellent *Conſeil*, les aſſemblées où l'on délibere, & *Conſuls*, les premiers Magiſtrats, comme Conſeillers; ſoit que ce fût *Neptune Equeſtre*; car cet autel eſt dans le grand Cirque, & on le tient toûjours enterré, excepté pendant les jeux où ſe font les courſes de chevaux. D'autres diſent en général que les conſeils devant être tenus ſecrets, c'eſt avec beaucoup de raiſon que l'Autel du Dieu, qui les donne, eſt tenu couvert & caché.

Le Dieu Conſus.

Neptune Equeſtre. C'eſt-à-dire, dans la place où Ancus Martius fit enſuite le grand Cirque pour les courſes des chevaux & des chariots, entre le mont Palatin & l'Aventin.

Quand ce bruit fut répandu, Romulus fit publier par tout qu'un certain jour il feroit un ſacrifice ſolemnel, qui ſeroit ſuivi d'une grande fête, où l'on célébreroit des jeux. On accourut de tous côtez à ce ſpectacle. Romulus vêtu d'une robe de pourpre, & accompagné des Principaux de la ville, étoit aſſis au lieu le plus éminent. Le ſignal étoit, quand, en ſe levant, il prendroit les pans de ſa robe, & s'en enveloperoit. Ses Soldats, qui avoient les yeux ſur lui, n'ap-

Car les jeux faiſoient partie de la devotion des Romains, auſſi-bien que des Grecs.

L'autel d'un certain Dieu qu'on appelloit conſus.] Il étoit défendu de divulguer le véritable nom de ce Dieu, on ne le déſignoit que par ce nom qui marquoit un attribut, car *Conſus* n'eſt pas le nom propre.

Soit que ce fût Neptune Equeſtre.) On honoroit Neptune ſous le nom d'*Equeſtris*, ou *Hippius*, *de Neptune Cavalier*, en memoire de ce qu'il avoit enſeigné l'art de dompter les chevaux; mais cet autel enterré ne pouvoit être l'autel de Neptune; car, ni les Grecs, ni les étrangers n'ont jamais enterré l'autel de ce Dieu, l'autel étoit dédié au Dieu *Conſus*, & les jeux étoient célébrez en l'honneur de Neptune.

perçurent

perçûrent pas plûtôt ce ſignal, que tirant leurs épées & s'élançant avec de grands cris, ils enleverent les filles des Sabins, & laiſſerent les hommes prendre la fuite ſans les pourſuivre.

Quelques-uns aſſurent qu'il n'y en eut que trente d'enlevées, qui donnerent chacune leur nom à une Tribu; mais *Valerius Antias* dit, qu'il y en eut cinq cent vingt-ſept, & Juba, ſix cent quatre-vingt-trois, & toutes filles, ce qui étoit très-conſiderable pour juſtifier Romulus, & pour faire voir ſa bonne intention; car on ne trouva dans ce grand nombre, qu'une ſeule femme, nommée *Herſilie*, qu'ils prirent par mégarde & qui enſuite ſervit uniquement à faire leur paix, en perſuadant aux Sabins que ce n'étoit ni par débauche, ni par inſolence, qu'ils s'étoient portez à cet excès, mais par un violent déſir de s'unir avec eux par les liens les plus forts & les plus indiſſolubles. Cette Herſilie fut mariée à Hoſtilius, qui étoit le plus conſidérable parmi les Romains, ou, ſelon d'autres, à Romulus même, qui en eut deux enfans, une fille qu'il nomma *Prima*, parce qu'elle nâquit la premiere, & un fils qu'il ap-

Il avoit fait des Annales que Tite-Live ſuit quelquefois.

Amiot n'a point du tout entendu cet endroit, & il l'a entierement gâté.

Et Juba ſix cent quatre-vingt-trois.] C'eſt le nombre qu'a ſuivi Denys d'Halycarnaſſe. Juba étoit le fils du Roi de Mauritanie, qui fut vaincu par Ceſar. Ce fils, qui étoit alors fort jeune, fut mené en triomphe; ſa captivité lui fut très-heureuſe; car il fut ſi bien élevé, qu'il devint excellent Hiſtorien. Auguſte lui donna une grande partie de la Getulie, avec les Etats de Bocchus & de Bogud, & lui fit épouſer Cleopatre, fille d'Antoine.

pella *Aollius*, à cauſe de ce peuple qu'il avoit ramaſſé de toutes parts. Dans les ſiécles ſuivans on nomma cet Aollius, Abillius, comme l'écrit Zenodotus le Trézenien, qui trouve en cela beaucoup d'Auteurs qui le contrediſent.

Car en Grec Aollées, ſignifie des gens aſſemblez.

Qui avoit écrit l'Hiſtoire des Umbres.

Parmi ces Raviſſeurs il y eut, dit-on, une troupe de Soldats qui emmenoient une Sabine, d'une taille & d'une beauté au-deſſus de toutes les autres. Quelques-uns des principaux les ayant rencontrez voulurent la leur ôter; mais ils ſe mirent à crier, qu'ils menoient cette belle fille à Talaſſius, qui étoit un jeune homme d'une très-grande réputation & d'un fort grand mérite. Quand les autres eurent entendu que c'étoit pour lui, ils leur en témoignerent leur ſatisfaction par leurs applaudiſſemens & par leurs loüanges; il y en eût même qui les ſuivirent, en répetant à haute voix le nom de *Talaſſius*, pour la bienveillance qu'ils lui portoient. Et parce que cette fille rendit ſon mari fort heureux, depuis ce tems-là juſqu'à aujourd'hui les Romains chantent aux nôces *Talaſſius*, comme les Grecs chantent *Hymenée*. Mais je me ſouviens que Seſtius Sylla de Carthage, homme également favoriſé des Muſes & des Graces, me diſoit autrefois, que *Talaſſius* étoit le mot que Romulus avoit donné à ſes Soldats, pour l'enlevement des Sabines; que tous ceux qui en emportoient quelqu'une, crioient *Talaſſius*; & que de-là cette coûtume s'eſt conſervée aux

Origine de la coûtume des Romains de chanter aux nôces Talaſſius.

nôces. Cependant la plûpart des Auteurs croyent, & Juba eſt même de cette opinion, que ce mot n'étoit qu'une exhortation qu'on faiſoit aux mariées, d'aimer le travail, qui conſiſte à filer de la laine, que les Grecs appellent *Talaſſia* ; car en ce tems-là la langue Grecque n'avoit pas encore été corrompuë par les mots Latins. S'il étoit vrai que les Romains ſe ſerviſſent alors du mot *Talaſſia* comme nous, on pourroit trouver une raiſon plus vrai-ſemblable de cette coûtume ; car les Sabins voulurent expreſſement, que dans le traité de paix qui fut fait avec les Romains après la bataille, on y mît cet article formel, que leurs filles ne ſeroient obligées de faire autre choſe dans la maiſon de leurs maris, que de filer de la laine. Il y a donc bien de l'apparence, qu'à toutes les nôces qui ſe ſont faites depuis, le pere de la mariée, ceux qui la conduiſoient, & ceux qui i étoient préſens, n'ont pas manqué de crier *Talaſſius* par maniere de jeu, & pour faire ſouvenir l'époux du ſeul ſervice que lui devoit rendre la femme qu'on menoit chez lui. De-là vient auſſi ce qu'on appelle encore de notre tems, que la nouvelle Mariée ne paſſe pas

C'eſt pourquoi les nouvelles mariées la premiere fois qu'elles alloient chez leur mari, portoient une quenoüille & un fuſeau, s'aſſeyoient ſur de la laine, & environnoient de laine la porte de la maiſon.

Car en ce tems-là la langue Grecque n'avoit pas encore été corrompuë par les mots Latins.] Elle ne ſe corrompit que long-tems après par le mêlange des langues étrangeres ; car la langue Latine n'eſt qu'un mêlange de la langue Grecque & de la langue du pays, & ſa prononciation vicieuſe fait qu'elle approche plus du langage Eolique, que de tous les autres dialectes Grecs.

d'elle-même & volontairement le seüil de la maison de son mari, la premiere fois que l'on l'y méne ; mais on la porte en mémoire de ce que les Sabines furent enlevées & portées par force dans la maison des premiers Romains. Il y a même des Ecrivains, qui prétendent que la coëffure des nouvelles mariées, qui se fait avec la pointe d'un javelot, vient de la même origine, pour marquer par-là que les premiers mariages se firent à la pointe de l'épée & par des combats ; mais c'est de quoi nous avons amplement traité dans nos Livres des questions Romaines.

Nouvelles mariées coëffées avec un javelot au lieu d'aiguille de tête.

Question 87.

Cet enlevement fut fait vers le dix-huitiéme jour du sixiéme mois, qu'on appelle presentement *Août*, auquel jour on célebre encore les fêtes appellées *Consualia*. Or les Sabins étoient en fort grand nombre, & d'ailleurs si belliqueux, qu'ils habitoient dans des bourgs sans murailles, persuadez qu'il n'appartenoit qu'à eux d'être fiers, & de ne rien craindre, parce qu'ils descendoient d'une colonie de Lacede-

Car l'année commençoit par le mois de Mars.

Sabins, descendus d'une colonie de Lacedemoniens.

La coëffure des nouvelles mariées, qui se fait avec la pointe du javelot.] Ce javelot étoit appellé *celibaris hasta* ; & il falloit qu'il eût été dans le corps d'un gladiateur : on peut voir ce que Plutarque dit de cette coûtume dans ses Questions Romaines, Quest. 87. J'y ajoûterois, que c'étoit peut-être, pour marquer à la mariée qu'elle devoit partager avec son mari toutes sortes de dangers.

Appellées Consualia.] Cette fête étoit en usage en Arcadie, & on l'appelloit *Hippocrateia* ; pendant cette fête, qui étoit de plusieurs jours, on laissoit en repos les mulets & les chevaux, & on les couronnoit.

Parce qu'ils descendoient d'une colonie de Lacedemoniens] Les Sabins contoient dans leur histoi-

moniens ; mais comme ils avoient les mains liées par les gages précieux que les Romains leur avoient enlevez, & qu'ils craignoient de faire maltraiter leurs filles, ils prirent le parti d'envoyer à Romulus des Ambaſſadeurs, qui lui firent des propoſitions fort équitables, de rendre leurs filles, de renoncer à la force ouverte, & de rechercher leur amitié & leur alliance dans les formes & par les voyes de la douceur. Romulus refuſa de rendre les Sabines, & inſiſta à exhorter les Sabins à donner leur conſentement, & à recevoir les Romains pour gendres.

Pendant que tous les autres Sabins perdoient le tems à déliberer & ne ſe préparoient qu'avec lenteur, Acron Roi des Céninéens, Capitaine plein de valeur & d'experience, qui dès le commencement avoit eu pour ſuſpectes les premieres entrepriſes de Romulus, & qui ſur cet enlevement des Sabines s'étoit confirmé dans la penſée, que ce ſeroit un voiſin fort redoutable, & qu'on ne pourroit enfin ſupporter, ſi l'on ne reprimoit ſon audace, leva le premier l'étendard contre les Romains & parut avec une puiſſante armée. Romulus ſortit à ſa ren-

Peuples de l'ancien Latium.

re, que lorſque Lycurgue donna ſes Loix aux Lacedemoniens, beaucoup de Spartiates ne pouvant ſouffrir leur trop grande ſéverité, prirent le parti d'aller chercher d'autres terres où ils puſſent vivre avec plus de douceur; qu'ils aborderent à Pometia, où ils s'établirent, & que quelques-uns d'entr'eux allerent de-là au pays des Sabins, ſe joignirent avec ſes Habitans, & leur donnerent leurs coûtumes.

contre. Quand les deux Chefs furent en preſence, & qu'ils purent ſe meſurer des yeux, ils ſe défierent en combat ſingulier au milieu des deux armées, qui cependant demeureroient tranquilles. Romulus fit ſa priere à Jupiter, & voüa de lui conſacrer les armes de ſon ennemi, s'il lui en donnoit la victoire. Sa priere fut exaucée, il tua Acron, mit ſon armée en déroute & prit ſa ville capitale, où tout le mauvais traitement qu'il fit aux Habitans, fut de leur ordonner d'abattre leurs maiſons & de ſe retirer à Rome, où il leur donneroit les mêmes droits qu'à ſes Citoyens; & rien n'a tant contribué à agrandir cette ſuperbe Ville, que d'attirer ainſi tous les peuples qu'elle avoit vaincus.

Romulus tuë Acron. Canina.

Cependant Romulus, qui penſoit à s'acquitter de ſon vœu, & qui cherchoit à rendre ſon offrande agréable à Jupiter, & à divertir en même tems le peuple par la nouveauté du ſpectacle, fit abattre un grand chêne qui étoit dans ſon camp, le fit tailler & en fit un trophée, en l'habillant des armes d'Acron. Après quoi vêtu d'une robe de pourpre, & ayant ſur ſes longs cheveux une couronne de laurier, il chargea le trophée ſur ſon épaule droite, ſuivi de ſon armée magnifiquement parée, avec laquelle il chantoit des cantiques de victoire. Il

Ce que c'eſt qu'un Trophée.

D'abbattre leurs maiſons & de ſe retirer à Rome.] Denys d'Halycarnaſſe dit qu'il laiſſa le choix aux Habitans de demeurer dans leur ville, ou d'aller à Rome, & qu'il prit ſeulement le parti d'y envoyer une colonie de trois cent Romains; & cela étoit

marcha en cet état vers Rome, où il fut reçu avec toutes les marques les plus ſenſibles de joye & d'admiration. Cette pompe a été l'origine & le modele de tous les triomphes : On appella ce trophée, l'*Offrande de Jupiter Pheretrien*, parce que Romulus avoit demandé de frapper Acron, & que les Latins diſent *ferire* pour *frapper*. Varron dit que ces ſortes de dépoüilles ſont appellées *opimes*, du mot *ops*, qui ſignifie *richeſſes* ; mais il y auroit plus d'apparence de dire, qu'elles ont eu ce nom du mot *opus*, qui ſignifie *action* ; car il n'y a que les Généraux d'Armée qui ont tué de leur main le Chef des ennemis, qui ayent la permiſſion de conſacrer ces dépoüilles opimes ; ce qui n'eſt encore arrivé qu'à trois Ca-

Dans toutes les ruës, il y avoit des tables dreſſées & des vaiſſeaux de vin.

Origine des triomphes.

Dépoüilles opimes, quelles, & pourquoi ainſi nommées.

beaucoup plus ſûr ; car par ce moyen il gagnoit les uns & les autres, & ceux qui allerent à Rome, & ceux qui demeurerent dans leurs maiſons ; & ſi parmi ces derniers il y avoit des ſéditieux & des mutins, il s'aſſûroit d'eux par ſa colonie, qui étoit une eſpece de garniſon.

Et que les Latins diſent ferire *pour frapper.*] Ce mot n'étoit pas encore en uſage à Rome ; Jupiter fut appellé *Pheretrien* du mot Grec *Pheretrum*, qui ſignifie proprement un trophée, un tronc d'arbre que l'on habille des armes de ſon ennemi. Tite-Live l'appelle *ferculum. Spolia Ducis hoſtium cæſi, fabricato ad id aptè ferculo, gerens.* Il ſignifie auſſi une eſpece de char.

Sont appellées Opimes, du mot ops.] *Ops*, mot Sabin, qui ſignifie la terre qui produit tous les biens ; c'eſt pourquoi il a été pris auſſi pour *richeſſe, puiſſance*, & c'eſt la veritable origine & la veritable ſignification d'*opima ſpolia*, riches dépoüilles, comme le doivent être les dépoüilles d'un Général. *Voyez* Feſtus, ſur le mot *opima ſpolia.* L'étymologie, que Plutarque tire du mot *opus*, ne peut être que fauſſe, puiſque le mot *opus* étoit encore alors auſſi inconnu aux Romains, que le mot *ferire.*

Car il n'y a que les Généraux d'armée, qui ont tué de leur main le Général des ennemis, qui ayent la permiſſion de conſacrer les dépoüilles opimes.] Plutarque ſuit

pitaines Romains ; à Romulus, pour avoir tué Acron ; à Cornelius Coſſus, pour avoir tué Tolumnius Roi des Toſcans, & enfin à Claudius

ici une fauſſe opinion fondée ſur un témoignage de Tite-Live, qui eſt très-incertain, & dont Tite-Live ſe dédit lui-même. Il eſt certain que juſqu'à cet Hiſtorien, toute l'antiquité a crû & enſeigné, que les dépoüilles, pour être *opimes*, devoient être priſes au Général des ennemis ; mais ce n'étoit nullement une condition néceſſaire, que celui qui les prenoit & qui tuoit de ſa main ce Général de l'armée ennemie, commandât lui-même en chef ; non-ſeulement un Officier ſubalterne, mais un ſimple ſoldat pouvoit gagner ces dépoüilles, & faire cette offrande à Jupiter. C'étoit le ſentiment de Varron; *Marcus Varro ait*, dit Feſtus, *opima ſpolia eſſe etiam ſi manipularis miles detraxerit, dummodo duci hoſtium. Varron écrit que les dépoüilles que prend un ſimple Soldat, ſont auſſi opimes, pourvû qu'il les ôte au Général des ennemis.* La Loi même de Numa le prouve manifeſtement, elle dit en propres termes, *cujus auſpicio claſſe procincta opima ſpolia capiuntur. Celui, ſous les auſpices duquel on gagne en bataille rangée les dépoüilles opimes, &c.* c'eſt-à-dire, *le Général, ſous les ordres duquel on gagne ces dépoüilles, &c.* Et cela eſt encore confirmé par les exemples ; car il eſt conſtant, que le même Cornelius Coſſus, qui tua Tolumnius, Roi des Toſcans, n'étoit que Tribun de Soldats, lorſqu'il gagna ces dépoüilles *opimes*, le Général étoit Æmilius.

A Cornelius Coſſus, pour avoir tué Tolumnius Roi des Toſcans.) Tite-Live en écrivant cette action de Coſſus, dans ſon IV. Liv. ſuit d'abord tous les Auteurs anciens & l'ancienne tradition, qui témoignoient que Coſſus remporta ces dépoüilles opimes, lorſqu'il étoit encore Tribun de Soldats. Mais aprés cela, parce qu'il avoit oüi dire à Auguſte, qu'étant entré dans le temple de Jupiter, qu'il avoit rebâti, il avoit lû lui-même l'inſcription, où Coſſus étoit appellé Conſul, l'Hiſtorien change de ſentiment par complaiſance pour ce Prince, & dit que Coſſus étoit Conſul, & que par conſéquent il commandoit l'armée. Il ne s'apperçût pas, ou ne voulut pas s'appercevoir, qu'Auguſte avoit été trompé par l'inſcription, qui n'étoit pas du tems de Coſſus ; car alors ces inſcriptions n'étoient pas encore en uſage, elle avoit été faite long-tems aprés ; & ſes Auteurs, en y donnant à Coſſus la qualité de Conſul, n'avoient pas prétendu dire, que Coſſus fût Conſul l'année qu'il remporta ces dépoüilles, mais ſeulement qu'il fut Conſul, quoiqu'il ne le fut

Marcellus

Marcellus pour avoir tué Viridomare, Roi des Gaulois. Mais Coſſus & Marcellus entrerent dans Rome ſur un char à quatre chevaux, portant leur trophée ſur leurs épaules. Denys d'Halycarnaſſe s'eſt trompé quand il a donné auſſi un char à Romulus, car on dit que Tarquin, fils de Demaratus, fut le premier qui releva par ce moyen la pompe & la magnificence des triomphes; d'autres veulent que cela ait commencé

que neuf ou dix ans après cette action. Il y a beaucoup d'exemples de ces inſcriptions où ſont marquées des dignitez, que ceux, dont on parle, n'ont euës, qu'après des actions éclatantes qui y ſont marquées, & l'on confondroit tout dans l'hiſtoire, ſi l'on raportoit ces actions au temps de ces dignitez. C'eſt ainſi qu'il faut entendre ce paſſage de Feſtus, *Altera ſpolia, quæ Conſul Coſſus Cornelius de Tolumnio.* Feſtus ne veut pas dire, *les ſecondes dépoüilles opimes ſont celles que Cornelius Coſſus remporta étant Conſul*, mais, *ſont celles que le Conſul Cornelius Coſſus remporta*; c'eſt-à dire, *ce Coſſus qui parvint à la dignité du Conſulat.* Il ne faut donc pas s'étonner ſi Plutarque peu inſtruit des antiquitez Romaines, n'a pû éviter le piege où Tite-Live lui-même étoit tombé, moins par erreur, que par flatterie, pour confirmer Auguſte dans l'opinion où il étoit & où il vouloit être, qu'il n'y avoit qu'un Général d'armée qui pût conſacrer à Jupiter l'offrande des dépoüilles opimes. Le but d'Auguſte étoit d'étouffer cette Tradition, que les particuliers pouvoient prétendre à un ſi grand honneur: c'eſt pourquoi il ſe ſervoit, peut-être contre ſes propres lumieres, de l'autorité de cette inſcription dont il tiroit une fauſſe conſequence.

Mais Coſſus & Marcellus entrerent dans Rome ſur un char à quatre chevaux.] Comment Coſſus ſeroit-il entré triomphant dans Rome, puiſqu'il n'y avoit que le Général qui pût triompher, & que Coſſus alors étoit ſimple Tribun des ſoldats? mais c'eſt une ſuite de l'erreur que je viens de combattre. L'ancienne tradition eſt que Coſſus ſuivoit le char de ſon Général Æmilius, & qu'il attira tous les regards des Romains, plus charmés du trophée qu'il portoit ſur ſes épaules, que de toute la pompe de celui qui triomphoit.

Denys d'Halycarnaſſe s'eſt trompé, quand il a donné auſſi un char à Romulus.] C'eſt ce que les

par Publicola. Pour ce qui eſt de Romulus, on voit encore à Rome ſes ſtatuës portant ce trophée, & toutes à pied.

Après la défaite des Ceninéens, pendant que les autres Sabins ſe préparoient encore, ceux de Fidenes, de Cruſtumerium & d'Antemnes fondirent ſur les Romains. Le combat fut long & opiniâtré, mais enfin ces Sabins furent vaincus, leurs villes priſes & leurs terres diſtribuées au ſort, & eux tranſportez à Rome. Il eſt vrai que Romulus, en diſtribuant à ſes citoyens ces terres conquiſes, excepta celles qui appartenoient aux peres des filles qui avoient été enlevées, & les laiſſa à leurs premiers maîtres. Tous les autres Sabins irritez de cette diſtinction, élûrent ſur l'heure même Tatius pour leur Genéral & marcherent vers Rome. Cette ville étoit de difficile accès, car les approches en étoient défenduës par une forteresſe, qu'on appelle aujourd'hui le Capitole, où il y avoit une garniſon commandée par un Capitaine nommé Tarpeïus, & non pas par ſa fille Tarpeia, comme l'ont écrit quelques Auteurs, qui font Romulus un malhabile homme. Tarpeia amoureuſe des bracelets des Sabins,

Villes des Sabins voiſines de Rome.

Ils ſe joignirent à Tatius Roy de Cures, Capitale des Sabins.

medailles prouvent inconteſtablement, car on y voit Romulus marchant à pied, & portant ſur ſes épaules ſon trophée.

Ceux de Fidenes, de Cruſtumerium & d'Antemnes.) Plutarque ſuit auſſi Tite-Live ; mais Denys d'Halycarnaſſe écrit que Romulus avoit vaincu les Ceninéens & les Antemnates avant ſon triomphe, & qu'il vainquit enſuite les Cruſtumeriens.

livra cette forteresse à Tatius, & demanda pour récompense de sa trahison, ce que les Sabins portoient à leur bras gauche. Tatius le promit, & elle leur livra la nuit une porte, qui les rendit maîtres du château. Il me semble donc qu'Antigonus n'est pas le seul qui ait dit, *Qu'il aimoit ceux qui trahissoient, & qu'il haïssoit ceux qui avoient trahi*; ni Auguste, quand il dit au sujet de Rhymitalces Thracien; *Qu'il aimoit la trahison, & qu'il haïssoit le traître*; c'est un sentiment que tout le monde a naturellement pour les méchants; Quand on a besoin d'eux, c'est justement comme quand on a besoin du fiel & du venin de certaines bêtes, il n'y a personne qui ne soit ravi de s'en servir dans sa nécessité, & qui ne les déteste quand il n'en a plus affaire.

Roy de Macedoine.

Traîtres haïs par ceux même qui profitent de leur trahison.

Tatius prévenu de ce sentiment naturel pour Tarpeïa, & se souvenant de sa promesse, ordonna à ses Sabins de ne lui pas épargner ce qu'ils portoient à leur bras gauche, & pour leur donner l'exemple de la liberalité qu'il leur recommandoit, il détacha le premier son bracelet, & le jetta avec son bouclier à la tête de cette fille, qui dans un moment fut accablée

Tarpeia punie par la récompense qu'elle avoit demandée.

Tatius prévenu pour Tarpeia de ce sentiment naturel.) Pison & d'autres Historiens écrivent, que Tatius lui fit ce traitement pour la punir de sa perfidie, parce qu'en faisant semblant de trahir sa patrie, elle avoit voulu le trahir; car elle avoit envoyé avertir Romulus de tout ce qui se passoit entre les Sabins & elle; & pour le prouver, ils alleguent les honneurs qu'elle reçut des Romains après sa mort, car elle eut un tombeau magnifique sur le Capitole, & pendant long-tems les Romains ont fait des libations sur son tombeau. Ce n'est pas ainsi qu'on punit les traîtres.

ſous le poids de l'or & des boucliers qu'on lui jetta. Juba dit que Sulpitius Galba écrit dans ſon hiſtoire que Tarpeius lui-même fut pourſuivi par Romulus pour crime de trahiſon, & condamné au dernier ſupplice. De tous les autres qui ont parlé de Tarpéia, les moins croyables ſont ceux qui, comme Antigonus, ont écrit qu'elle étoit fille de Tatius, qu'elle vivoit malgré elle avec Romulus, qu'elle livra le château à ſon pere, & que ſon pere la punit de ſa trahiſon. Car pour ce qui eſt du Poëte Simulus, il rêve abſolument quand il dit qu'elle livra ce château, non pas aux Sabins, mais aux Gaulois, épriſe d'amour pour leur Roi. Voici ſes propres termes : *Prés de-là on voyoit la jeune Tarpeia, qui, habitant ſur le haut Capitole, fit prendre Rome; car par la folle ambition d'épouſer le Roy des Celtes, elle livra la fortereſſe de ſes peres, qui commandoient aux Rois*, Et plus bas en parlant de ſa mort : *Les Boiens & les Celtes ne l'enterrerent point au de-là du Pô, & ne ſe couperent pas les cheveux ſur ſon ſepulcre; mais ils jetterent ſur cette malheureuſe leurs boucliers*,

Antigonus Caryſtius du tems de Ptolemée Philadelphe. Il avoit compoſé l'Hiſtoire d'Italie. Nous avons encore de lui un petit recuëil d'Hiſtoires merveilleuſes.

Ce Simulus avoit fait en vers l'Hiſtoire d'Italie.

C'eſt pour dire que le Roi des Gaulois ne l'emmena pas avec lui.

Car par la folle ambition d'épouſer le Roi des Celtes.] Dans le vers de Simulus, il y a une legere faute au texte, mais qui corrompt tout le ſens, Κελτῶν ἢ ϛέρξασα. Il faut corriger. Κελτῶν οἱ ϛέρξαϲα, comme il y a dans un manuſcrit οἱ ſibi.

Et ne ſe couperent pas les cheveux ſur ſon ſepulcre.] Les Grecs ſe coupoient les cheveux ſur le tombeau de ceux qu'ils pleuroient & ils avoient pris cette coûtume des Orientaux. Jerem. 16. VI. *Neque calvitium fiet pro eis; & l'on ne ſe coupera pas les cheveux pour eux.* Je ne ſçai ſur quoi le Poëte Simulus s'eſt fondé, pour attribuer la même coûtume aux Gaulois.

qui furent les ſeuls ornemens de ſon tombeau. Tarpeia ayant été enterrée au même lieu, cette montagne fut appellée *Tarpeiene*, juſqu'à ce que le Roi Tarquin la conſacra à Jupiter. Alors on tranſporta ailleurs les os de cette fille, & ſon nom fut aboli; il ne demeura qu'à une roche du Capitole, qu'on appelle encore la *Roche Tarpeiene*, d'où l'on précipite les criminels.

Les Sabins s'étant donc rendus maîtres de la fortereſſe, Romulus irrité les défia au combat; Tatius voyoit bien que le lieu où il falloit combattre étoit environné de montagnes, & que par conſequent le combat ne pouvoit être que fort rude & fort pénible pour les deux partis, à cauſe de la difficulté du terrein qui étoit ſi ſerré & ſi étroit, que l'on ne pourroit ni fuir l'ennemi, ni le pourſuivre : mais il ne balança point à accepter le défi, parce que, s'il venoit à être forcé, il avoit une retraite ſûre. Il étoit arrivé par hazard quelques jours auparavant, que le Tibre, qui s'étoit debordé, avoit laiſſé dans la plaine, vers le lieu où eſt la grande place, un bourbier fort profond & d'autant plus difficile à appercevoir & à éviter, qu'il étoit caché ſous une crouſte qui le couvroit. Les Sabins alloient donner dedans par mégarde, ſans une avanture fort heureuſe qui les ſauva. Un des premiers Officiers de leur armée, nommé Curtius, homme fier de ſa réputation & de ſon courage, & qui montoit un ſuperbe & puiſſant

Metius Curtius qui commandoit le corps de bataille des Sabins.

cheval, marchoit bien loin devant les autres. Cette ardeur le mena dans la fondriere, où ſon cheval enfonça; il fit ce qu'il pût de la voix & de la main pour le dégager, & voyant que ſes efforts étoient inutiles, il le laiſſa là & ſe ſauva. Le lieu eſt encore appellé de ſon nom *le Lac Curtius*. Les Sabins ayant donc évité ce danger, commencerent la charge. Le combat fut long-tems douteux, quoiqu'il y eût d'abord beaucoup de gens tuez de part & d'autre. Hoſtilius mari d'Herſilie, & qu'on croit l'ayeul de Tullus Hoſtilius, qui regna après Numa, fut trouvé parmi les morts.

Combat des Sabins & des Romains.

Il y eut en peu de jours pluſieurs combats ſemblables; mais on parle ſur tout du dernier où Romulus fut dangereuſement bleſſé d'un coup de pierre à la tête, qui l'obligea de ſe retirer. Il n'eut pas plûtôt diſparu, que les Romains furent pouſſez juſqu'au mont Palatin. Romulus un peu revenu du coup, vouloit recourir aux armes pour arrêter les fuyards, & il leur crioit de toute ſa force, qu'ils demeuraſſent & qu'ils fiſſent ferme; mais voyant que malgré ſes cris, la déroute étoit genérale, & qu'il n'y en avoit pas un qui oſât tourner tête à l'en-

Romulus bleſſé d'un coup de pierre à la tête.

Cette ardeur le mena dans la fondriere où ſon cheval enfonça.) Tite-Live & Denys d'Halycarnaſſe content la choſe autrement; Ils diſent que Metius Curtius, après avoir vivement pouſſé les Romains, fut repouſſé à ſon tour par Romulus, & qu'ayant reçu beaucoup de bleſſures, & perdu beaucoup de ſang, il tomba dans ce marais en ſe battant en retraite.

nemi, il leva les mains au ciel, & pria Jupiter d'arrêter ſes troupes & de rétablir les affaires des Romains, qui, ſans ſon ſecours, alloient être entierement ruinées. Sa priere finie, la plûpart eurent honte de fuir devant leur Roi, & tous ſentirent en même tems le courage de ſucceder à la crainte. Ils commencerent à s'arrêter dans le lieu, où eſt préſentement le temple de Jupiter *Stator*, c'eſt-à-dire, de Jupiter *qui arrête*; ſe ralliant enſuite, ils repouſſerent les Sabins juſqu'au lieu où eſt le palais appellé *Regia* & la chapelle de Veſta.

Il fut appellé d'abord Jupiter Orthoſius, & enſuite Stator.

Le palais de Numitor entre le mont Palatin, & le Capitole à l'entrée de la ruë neuve via nova.

Là, comme les uns & les autres ſe préparoient à faire de nouveaux efforts, on vit tout d'un coup un ſpectacle étonnant, & que le diſcours ne ſçauroit repréſenter; les Sabines, que les Romains avoient enlevées, vinrent de tous côtez avec des cris épouvantables, & paſſant au travers des épées & des monceaux de morts comme des forcenées, ſe préſenterent à leurs peres & à leurs maris, les unes portant leurs petits enfans entre leurs bras, les autres échevelées, & toutes enſemble s'addreſſant tantôt aux Sabins, tantôt aux Romains, & les appellant des noms les plus tendres qui ſoient entre les hommes. Les deux partis également touchez, leur font place entre les deux armées. Alors leurs cris penetrerent juſqu'aux derniers rangs, & ſi la pitié de les voir en cet état fut grande, elle le fut encore davantage quand on eut entendu leurs

discours, où après avoir commencé par des plaintes toutes remplies de justice & de liberté, elles finissoient par des supplications & par des prieres : *Que vous avons-nous fait*, disoient-elles, *pour attirer sur nous les maux que nous avons soufferts, & ceux que vous nous préparez encore ? Nous avons été enlevées par force & contre toute sorte de droits par ceux à qui nous sommes maintenant ; vous ne vous en êtes pas mis en peine, nous avons eu la douleur de nous voir abandonnées de nos freres, de nos peres, de nos parents & de nos amis pendant un si long-tems, qu'enfin nous n'avons pû refuser de nous unir par les liens les plus sacrez avec ceux qui étoient auparavant l'objet de toute notre haine, & que présentement notre devoir nous force de craindre pour nos injustes ravisseurs & de verser des larmes pour leur mort. Vous n'êtes pas venus nous venger & nous délivrer pendant que nous étions encore filles, & aujourd'hui, vous venez arracher des femmes à leurs maris, & des meres à leurs enfans. Malheureuses que nous sommes ! le secours que vous nous donnez est bien plus cruel que l'abandon & que l'oubli dans lesquels vous nous avez laissées. Voilà les marques d'amour que nous avons reçûës de nos ennemis, & voilà les marques de pitié que nous ont donné nos peres. Si cette guerre est entreprise par d'autres raisons que nous ne connoissons pas, pouvez-vous refuser de poser les armes pour l'amour de nous, qui vous avons fait beau-peres, ayeuls, alliez & beau-freres de ceux que vous poursuivez avec tant de rage ? Et si vous ne la faites que pour nous, emmenez-nous avec*

Discours d'Hersilie aux Sabins.

vos

vos gendres, & vos petits-fils ; rendez-nous à nos parents & à nos peres ; ne nous privez pas de nos maris & de nos enfans ; Enfin nous vous en conjurons au nom des Dieux, ne nous faites pas tomber dans un second esclavage plus dur & plus difficile à supporter que le premier.

Après qu'Herſilie eut achevé ce diſcours, que les autres accompagnerent de leurs prieres, il ſe fit une ſuſpenſion d'armes, & les deux Généraux s'approcherent pour s'aboucher. Pendant ce temps-là les femmes menent leurs maris & leurs enfans à leurs peres & à leurs freres, donnent à boire & à manger à ceux qui en ont beſoin, penſent les bleſſez, & les faiſant porter chez elles, leur font voir qu'elles ſont maîtreſſes dans leurs maiſons, que leurs maris dépendent d'elles, qu'ils leur témoignent une amitié vrayment conjugale, & les traitent avec toute ſorte d'honneur. Cela fit conclure la paix. Les conditions du traité furent : Que celles qui voudroient demeurer avec leurs maris, ne pourroient en nulle façon être obligées de rendre aucun autre ſervice dans leur maiſon que de filer ; Que les Romains & les Sabins habiteroient enſemble ; Que la ville ſeroit toujours appellée Rome de Romulus, & que les Romains prendroient le nom de *Quirites*, de Cures capitale des Sabins, & la patrie

C'eſt-à-dire, qu'elle ne changeroit point de nom, comme cela ſe faiſoit quelquefois.

Et que les Romains prendroient le nom de Quirites.] *Que chaque Citoyen ſeroit appellé Romain en particulier, & que tous enſemble porteroient le nom de Quirites*, dit Denys d'Halicarnaſſe ; mais cet article eſt dementi par l'ancienne formule de la publication

de Tatius ; Que Romulus & Tatius regneroient enſemble & conduiroient les armées avec une égale autorité. Le lieu où ſe firent ces conventions eſt appellé le *Comice*, du mot *coire* qui ſignifie *convenir*.

Il ne fut appellé Comice qu'après Romulus, & il eut ce nom, à cauſe qu'on y tenoit les aſſemblées du peuple.

La ville étant accruë de moitié, on créa cent Senateurs Sabins, qu'on ajoûta aux cent Senateurs Romains, qui avoient déja été créez. On doubla les legions, qui furent de ſix mille hommes de pied & de ſix cent chevaux, & l'on partagea le peuple en trois lignées ; la premiere fut appellée des *Rhamnenſes*, de Romulus ; la

des enterremens, où l'on crioit, *ollus Quiris letho datus eſt*, ce qui prouve que chaque particulier étoit appellé *Quiris*. Plutarque a donc eu raiſon de ne pas ſuivre ici la tradition de Denys d'Halicarnaſſe.

On doubla les legions, qui furent de ſix mille hommes de pied, & de ſix cent chevaux.] Jean Ruauld, dans ſes animadverſions ſur Plutarque, a relevé ici deux fautes conſiderables ; la premiere en ce que Plutarque aſſûre que Romulus mit ſix cent chevaux dans chaque legion, ce qui n'a jamais été ; il y eut d'abord deux cent chevaux à chaque legion, enſuite trois cent, & juſqu'à quatre cent, mais jamais ſix cent. Et la ſeconde, en ce qu'il aſſûre que Romulus fit la legion de ſix mille hommes de pied, car il n'y eut jamais de ſon temps de legion de ſix mille hommes. On prétend que Marius fut le premier qui la fit de ce nombre, & Tite-Live fait entendre que ce fut Scipion l'Afriquain, long-tems avant Marius. Pendant la vie de Romulus, la legion ne fut que de trois mille hommes de pied. Après que les Rois eurent été chaſſez, on la fit de quatre mille. Elle vint enſuite à cinq mille, & enfin elle fut portée à ſix mille par Scipion. Mais ce ne fut que pour des neceſſitez preſſantes. L'état fixe des legions étoit de quatre mille hommes de pied, & de deux cent chevaux.

Et l'on partagea le peuple en trois lignées.] On peut voir Feſtus ſur le mot *Lucerenſes*. Tite-Live fait entendre que ces trois noms ne furent donnez qu'à trois compagnies qui furent faites de cent cavaliers chacune, *tres equitum centuriæ*.

ſeconde des *Tatienſes*, de Tatius ; & la troiſiéme des *Lucerences*, à cauſe du bois ſacré où l'on avoit ouvert un aſyle, qui avoit fait donner le droit de bourgeoiſie à ceux qui s'y étoient retirez, car les Romains appellent les bois ſacrez *Lucos*. Or que le peuple fut partagé en trois lignées, le nom même le témoigne ; puiſqu'on les appelle encore *Tribus*, & leurs Chefs *Tribuns*. Chacune de ces Tribus eſt partagée en dix bandes, qu'on prétend avoir été appellées du nom de ces Sabines ; ce qui me paroît faux, car la plûpart eurent le nom des lieux qui leur furent aſſignez. Il eſt vray qu'on fit pluſieurs autres honneurs à ces femmes ; entre autres on ordonna, Qu'on leur céderoit le bon côté quand on les rencontreroit dans les ruës & dans les chemins ; Qu'on ne diroit rien de malhonnête en leur préſence ; Qu'on ne paroîtroit point nud devant elles, Qu'elles ne pourroient être obligées de comparoître devant les Juges établis pour juger des meurtres ; Que leurs enfans auroient droit de porter au col un ornement d'or, appellé *Bulla*, parce qu'il eſt fait comme ces bouteilles qui ſe forment ſur l'eau

Les unes eurent le nom des lieux, & les autres celui de leurs Chefs.

Si une de ces Sabines avoit commis un meurtre, elle n'auroit pû être jugée que par des Commiſſaires pris dans le Senat.

Qu'on leur cederoit le bon côté.] Le bon côté étoit alors le même qu'aujourd'hui. Quand le lieu ne gouvernoit pas, on cédoit le côté droit à ceux à qui on vouloit faire honneur, on ſe mettoit à leur gauche ; & quand le lieu gouvernoit, on prenoit toûjours le lieu le plus découvert, ſoit qu'il fût à la droite ou à la gauche. A la campagne on prenoit le côté le plus expoſé, le côté d'une riviere, le côté d'un précipice.

pendant la pluye, & qu'ils porteroient auſſi la robe bordée de pourpre.

Cette robe étoit appellée prætexta.

Les deux Rois ne conferoient pas d'abord enſemble ſur les affaires qui ſurvenoient, mais chacun d'eux en déliberoit à part avec ſes cent Senateurs, & ils s'aſſembloient tous enſuite pour ne rien faire que de concert. Tatius demeuroit où eſt preſentement le temple de *Moneta*, & Romulus près du lieu appellé *les dégrez de belle rive*, & qu'on trouve en deſcendant du mont Palatin pour aller au Cirque, où l'on dit qu'étoit le Cormier ſacré, dont on fait ce conte: Romulus voulant un jour éprouver ſa force, lança du mont Aventin juſques-là un javelot dont le bois étoit de cormier; le fer s'enfonça ſi avant dans la terre, que perſonne ne ſçut l'arracher, quelques efforts qu'on pût faire, & la terre qui étoit fort bonne, couvrit bientôt tout le bois, qui en peu de temps jetta des branches, & pouſſa un tronc de cormier fort grand & fort beau. Les deſcendans de Romulus, qui le regardoient avec une eſpece de religion, comme une de leurs antiquitez les plus ſacrées, le firent environner de murailles pour le conſerver, & quand quelqu'un s'appercevoit qu'il n'étoit ni bien verd, ni bien touffu, & qu'il ſechoit faute de nourriture, il le diſoit avec grande émotion à

Tatius tenoit le mont Capitolin & le mont Quirinal, & Romulus le mont Palatin & le mont Cœlius.

Moneta, c'eſt Junon; Juno Moneta, Junon qui avertit.

Romulus voulant un jour éprouver ſa force.] Servius dit que ce fût pour marquer les bornes de l'eſpace qu'il avoit pris pour un augure, *Romulus captato augurio, haſtam de Aventino Monte, in Palatium jecit, quæ fixa refronduit.*

ceux qu'il rencontroit ; ceux-ci, comme des gens qui courent au feu, crioient par tout à l'eau, & dans un moment on venoit de toutes parts avec des vaiſſeaux pleins d'eau pour l'arroſer & le rafraichir ; mais lorſque Caius Céſar fit bâtir ces dégrez de belle rive, on dit que les ouvriers en creuſant offenſerent par mégarde ſes racines, de maniere qu'il mourut. *Caligula.*

Les Sabins reçurent les mois des Romains, nous avons expliqué dans la vie de Numa tout ce qui regarde ce Calendrier ; & Romulus prit des Sabins leur bouclier, & changea les armes de ſes troupes, qui portoient des boucliers Grecs. Ils firent en commun leurs ſacrifices & leurs fêtes, & ſans rien changer à celles qui étoient particulieres à l'un & à l'autre de ces deux peuples, ils en ajoûterent de nouvelles, comme celles des *Matronales*, en l'honneur des Dames Sabines, qui avoient été cauſe de la paix, & celles des *Carmentales*, en l'honneur de la Déeſſe Carmenta, que quelques-uns penſent être la Parque qui préſide à la naiſſance des hommes ; c'eſt pourquoi elle eſt particulierement honorée des meres. D'autres prétendent que c'étoit la femme d'Evandre d'Arcadie, laquelle étant inſpirée d'Apollon & rendant des oracles en vers, fut appellée *Carmenta*, parce que les Romains appellent les vers *Carmina*. Il eſt certain que ſon veritable nom étoit *Nicoſtrata*, & c'eſt l'opinion la plus generale. Cependant il y en a qui ſoûtiennent avec

Matronales. Les fêtes des Dames Romaines, le premier Avril.

Les Dames faiſoient un ſacrifice à Mars & à Junon, & recevoient des preſens de leurs amis.

Carmentales. Fête très-ſolemnelle le xj. de Janvier, ſous le Capitole, près de la porte Carmentale. On demandoit à cette Déeſſe qu'elle rendît les femmes fecondes, & qu'elle benît la naiſſance des enfans.

Elle étoit auſſi adorée ſous le nom de Themis.

plus de vrai-ſemblance que ce nom *Carmenta* ſignifie proprement *privée de ſens*, & qu'il fut donné à cette femme à cauſe des fureurs prophétiques & des enthouſiaſmes qui la ſaiſiſſoient; car les Latins diſent *carere* pour être privé, & *mens* pour le ſens & l'entendement. Nous avons déja parlé de la fête appellée *Palilia*; pour ce qui eſt de celle des Lupercales, le tems auquel on la célébre, pourroit faire croire que c'eſt une fête de purification, car on la célébre le plus malheureux jour du mois de Février, dont le nom ſignifie *purificatif*, & ce jour-là s'appelloit anciennement *Februata*; mais le nom propre de la fête ne veut dire proprement que *la fête des loups*; ce qui prouve qu'elle eſt très-ancienne, & qu'elle fut portée en Italie par les Arcadiens qui ſuivirent Evandre. Il eſt vrai que le mot ne ſignifie pas moins une *louve* qu'un *loup*, & par conſequent cette fête peut avoir ainſi été appellée à cauſe de la louve de Romulus. Cela eſt même d'autant plus vrai-ſemblable, que ceux qui courent ce jour-là par la ville, & qu'on appelle *Luperques*, commencent leur courſe au même lieu où Romulus fut expoſé. Il ſeroit bien difficile de rendre raiſon de tout ce qui ſe fait à cette fête, on y égorge des chevres, on fait approcher deux jeunes garçons des plus nobles familles; les uns leur touchent le front avec un couteau tout ſanglant, & les autres le leur eſſuyent enſuite avec de la laine trempée dans du lait. Le front eſſuyé, il faut que ces enfans

Comme carens mente.

On célébroit les Lupercales le 15. de Février en l'honneur du Dieu Pan.

Car les Arcadiens célébroient la même fête en l'honneur du même Dieu.

Ce qui ſe pratiquoit à la fête des Lupercales.

rient de toute leur force; après cela on fait des courroyes de ces peaux de chevre, on court tout nud ceint d'une seule peau, & l'on frappe avec ces courroyes tous ceux qu'on rencontre. Les jeunes femmes, bien loin de fuir, sont ravies de recevoir de ces coups, croyant qu'ils ont la vertu de les faire devenir grosses, & de leur procurer un heureux accouchement. Une chose encore particuliere à cette fête, c'est que les *Luperques* sacrifient un chien.

Un Poëte Grec qui avoit traité des origines ou des causes.

Un certain Butas, qui a expliqué dans ses élegies les causes fabuleuses de la plûpart des cérémonies Romaines, écrit que Romulus ayant défait Amulius, vint tout courant & transporté de joye jusqu'au lieu où la louve les avoit nourris, son frere & lui; que cette fête ne se célébre qu'en mémoire de cette course, & que les jeunes gens des meilleures familles courent ainsi frappant à droite & à gauche ceux qu'ils trouvent sur leur chemin, pour imiter en cette occasion ce *que firent Remus & Romulus qui coururent depuis Albe jusques-là, ayant leurs épées nuës dans leurs mains.* Il ajoûte qu'on leur touche le front avec un couteau sanglant, pour marquer les meurtres qui furent commis dans cette journée, & le danger qu'ils avoient couru, & qu'on l'essuye avec du lait, pour faire souvenir de leur nourriture miraculeuse. Mais Caius Acilius raconte qu'avant que Rome fût

C'est un passage du Poëte Butas.

Mais Caius Acilius.] Caius Acilius Glabrio, qui fut Tribun

bâtie, Remus & Romulus égarerent quelques bêtes de leurs troupeaux ; Qu'après avoir fait leurs prieres au Dieu Faune, ils quitterent leurs habits pour être en état de mieux courir, & ſe mirent en quête, & qu'à cauſe de cela les *Luperques* courent tout nuds. Pour ce qui eſt du chien, s'il eſt vrai que ce ſoit un ſacrifice de purification, on peut croire qu'on l'immole comme une victime propre à purifier ; car les Grecs ne manquent jamais d'employer des chiens dans leurs ſacrifices expiatoires, & ils font très-ſouvent la cérémonie qu'ils appellent *du Periſculaciſme*. Mais ſi ce n'eſt qu'un ſacrifice de reconnoiſſance, qu'on fait à la louve, qui ſauva & nourrit Romulus, ce n'eſt pas non plus ſans raiſon qu'on immole un chien, c'eſt-à-dire, un des plus grands ennemis des loups ; à moins qu'on aime mieux croire que les *Luperques* le ſacrifient pour ſe venger du mal qu'il leur fait quand ils courent.

Dieu des bergers.

C'eſt-à-dire, de l'expiation par un chien qu'on ſacrifioit à Proſerpine.

On dit auſſi que Romulus inſtitua la garde du feu ſacré, & qu'il établit pour cet effet des

Romulus inſtitue à Rome la garde du feu ſacré.

du peuple, l'an de Rome 556. Il avoit écrit l'hiſtoire en Grec. Il eſt cité par Ciceron & par Tite-Live. Et ce dernier dit que ſes annales furent traduites en Latin par Claudius.

La Cérémonie qu'ils appellent du Periſculaciſme.] On offroit à Proſerpine, entre autres offrandes de purification, de petits chiens que l'on portoit tout autour de ceux qui avoient beſoin d'être purifiez. On peut voir le traité des Queſtions Romaines. Queſt. 68.

On dit auſſi que Romulus inſtitua la garde du feu ſacré.] Il veut dire qu'il l'inſtitua à Rome ; car ce feu étoit gardé à Albe ; & il y avoit des Veſtales avant la naiſſance de Romulus, puiſque

Religieuſes

Religieuſes appellées Veſtales. D'autres rapportent cette inſtitution à Numa ; mais il eſt certain d'ailleurs que Romulus étoit fort appliqué à la Religion, & de plus fort expert dans l'art des augures ; c'eſt pourquoi même il portoit toûjours à la main le bâton augural, appellé *Lituus*, qui eſt une verge courbée par le bout, avec laquelle les Devins, après qu'ils ſe ſont aſſis pour contempler le vol des oiſeaux, marquent & limitent les regions du Ciel. Cette verge qui avoit toûjours été gardée dans le Capitole avec beaucoup de ſoin, ſe perdit quand les Gaulois prirent Rome ; mais après que ces barbares eurent été chaſſez, on la trouva ſous un grand monceau de cendres, & elle n'étoit nullement endommagée par le feu, qui avoit conſumé tous les lieux des environs.

Ciceron dit que ce fut dans une des chapelles des Saliens ſur le mont Palatin.

Romulus fit auſſi quelques Loix, parmi leſquelles il y en a une qui ſemble fort dure ; c'eſt celle où il défend aux femmes de quitter leurs maris, & permet aux maris de renvoyer leurs

Loix de Romulus.

la mere de Romulus étoit Veſtale ; mais les Veſtales furent établies à Rome par Numa, comme on le verra dans ſa vie. Ce feu éternel n'étoit pas ſeulement gardé à Rome, mais en Egypte, & preſque dans toutes les nations. Elles avoient pris cette coûtume des Hebreux, à qui Moyſe avoit donné cette Loi : *Ignis autem in altari ſemper ardebit, quem nutriet ſacerdos, ſubjiciens ligna mane per ſingulos dies.*

Marquent & limitent les regions du ciel. C'eſt-à-dire, marquent & limitent un certain eſpace du ciel, entre lequel il faut que les oiſeaux du ciel paroiſſent, & cet eſpace étoit en quarré, chaque côté confrontant à un des côtez du monde.

C'eſt celle où il défend aux femmes de quitter leurs maris, & permet aux maris de renvoyer leurs

femmes, quand elles ont empoiſonné leurs enfans, qu'on leur a trouvé de fauſſes clefs, ou qu'elles ont commis adultere ; & ſi quelqu'un répudie ſa femme, pour quelqu'autre raiſon, il ordonne que la moitié de ſon bien ſoit adjugée à la femme, l'autre moitié conſacrée à Cerès, & qu'il ſoit dévoüé lui-même aux Dieux infernaux. Il y a encore dans ſes Loix une choſe bien particuliere, c'eſt que n'ayant établi aucune peine contre le parricide, il donne pourtant ce nom à l'homicide, de quelque nature qu'il ſoit,

Homicide appellé parricide.

femmes.) Je ne ſçai où Plutarque a pris cette Loi de Romulus, Denys d'Halycarnaſſe dit au contraire, que Romulus rendit le mariage ſaint & indiſſoluble, *par la confarréation*, c'eſt-à-dire, par la participation de l'orge, qui avoit été la nourriture des premiers hommes. Il eſt vrai que quand la femme tomboit dans quelque grande faute, comme de commettre adultere, ou de boire du vin, le mari avoit la liberté de la punir, pourvû qu'il le fît de l'avis des parens de la femme, qui devoient connoître avec lui du forfait. La Loi du divorce ne fut point établie par Romulus, & il eſt même certain que parmi les Romains, la femme avoit le même droit que le mari, & la Loi que Plutarque trouve dure, étoit pourtant la Loi que Dieu avoit donnée à ſon peuple par Moïſe ; la femme n'avoit pas la liberté de répudier ſon mari, & le mari pouvoit répudier ſa femme, & cette Loi eſt conforme au droit naturel ; car naturellement la femme eſt ſoûmiſe à l'autorité du mari, & non pas le mari à l'autorité de la femme.

L'autre moitié conſacrée à Cerès, & qu'il ſoit dévoüé lui-même aux Dieux infernaux.) C'étoit la formule ordinaire des confiſcations & des condamnations, *Familia ad ædem Cereris, ipſe Diti* ou *Jovi ſacer eſto.*

C'eſt que n'ayant établi aucune peine contre le parricide, il donne pourtant ce nom à l'homicide, de quelque nature qu'il ſoit.) Plutarque a ici en vûë cette Loi. *Si quis hominem dolo ſciens morti duit, parricida eſto. Si quelqu'un tuë un homme volontairement & de guet-à-pens, qu'il ſoit traité de parricide.* Mais d'autres attribuënt avec plus de vrai-ſemblance cette Loi à Numa. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt une

comme tout homicide étant exécrable, & le parricide impoſſible. Et pendant long-tems il a paru qu'il avoit raiſon de ne vouloir pas reconnoître qu'on pût être capable d'une ſi grande abomination ; car pendant près de ſix cens ans, il ne s'eſt trouvé perſonne qui ait commis un ſi énorme crime ; le premier parricide fut un Lucius Hoſtius, après les guerres d'Annibal. En voilà aſſez ſur cette matiere.

Parricide proprement dit, combien de tems inconnu à Rome.

La cinquiéme année du regne de Tatius, quelques-uns de ſes amis & de ſes parens ayant rencontré ſur leur chemin des Ambaſſadeurs que les Laurentins envoyoient à Rome, voulurent les voler, & comme ceux-ci prirent le parti de ſe défendre, ils les tuerent. La nouvelle d'un ſi horrible attentat ſe répandit d'abord dans Rome. Romulus étoit d'avis d'en punir les auteurs ſans aucun délai ; mais Tatius, qui ne cherchoit qu'à gagner du tems, uſoit toûjours de remiſe, & c'eſt la ſeule occaſion où le public les ait vûs en differend ; car juſques-là ils avoient eu tant d'égards l'un pour l'autre, que dans tou-

Les habitans de Laurentum dans l'ancien Latium.

choſe bien remarquable, que le nom de *parricide* ait été connu en Italie, ſi long-tems avant le crime, qui merite proprement ce nom.

Ayant rencontré ſur le chemin des Ambaſſadeurs que les Laurentins envoyoient à Rome.) Denys d'Halycarnaſſe écrit que c'étoient des Ambaſſadeurs de Lavinium, qui étoient allez ſe plaindre à Rome de quelque incurſion, que des amis de Tatius avoient faites ſur leurs terres, & qu'à leur retour, ces Sabins les attendirent ſur le chemin, les dévaliſerent & en tuerent pluſieurs. Lavinium & Laurentum étoient deux villes fort voiſines, entre Oſtie & Antium.

tes les affaires, il n'avoit paru qu'un ſeul & même eſprit. Les amis de ceux qui avoient été tuez, voyant qu'ils ne pouvoient avoir juſtice à cauſe de Tatius, l'épierent ſi bien, qu'un jour qu'il faiſoit un ſacrifice avec Romulus dans la ville de Lavinium, ils ſe jetterent ſur lui & le tuerent, & bien loin de faire aucun mal à Romulus, ils le reconduiſirent, en le comblant de benedictions & de loüanges. Romulus emporta le corps de Tatius, & l'enterra fort honorablement ſur le mont Aventin, près du lieu appellé *Armiluſtrium*; mais il ne penſa nullement à venger ſa mort. Quelques Hiſtoriens écrivent même que les Laurentins craignant ſon reſſentiment, lui livrerent ces meurtriers, & qu'il les renvoya en diſant, qu'ils avoient juſtement puni le meurtre par le meurtre; ce qui fit penſer & dire qu'il n'étoit pas fâché d'être délivré d'un Collegue. Les Sabins n'en témoignerent pourtant rien, & ne firent aucune démarche qui tendît à la revolte; au

Près de Laurentum entre Oſtie & Antium.

Tatius tué par les Laurentins.

Parce qu'on y purifioit l'armée le 19. d'Octobre.

Action injuſte de Romulus.

Qu'un jour qu'il faiſoit un ſacrifice avec Romulus dans la ville de Lavinium.) C'étoit un ſacrifice que les Rois de Rome étoient obligez d'aller faire tous les ans à Lavinium, aux Dieux de la patrie pour le ſalut de leur ville. Licinius écrit que Tatius ny alla ni avec Romulus, ni pour faire ce ſacrifice, mais qu'il y alla ſeul pour porter les habitans à pardonner aux coupables,

Sur le mont Aventin près du lieu appellé Armiluſtrium.) Ce lieu fut appellé *Armiluſtrium*, parce qu'on y purifioit les troupes qui s'y aſſembloient en armes le 19. d'Octobre. La fête, le ſacrifice, & le lieu s'appelloient *Armiluſtrium.*

Ce qui fit penſer & dire qu'il n'étoit pas fâché d'être délivré d'un collegue.) Et on le penſa avec raiſon. Car Romulus fit fort mal de renvoyer ces meurtriers de Tatius; il devoit les faire punir.

contraire les uns par l'amour qu'ils avoient pour Romulus, les autres pour la crainte de ſa puiſſance, & le reſte, parce qu'ils l'adoroient comme un Dieu, continuerent tous dans la ſoûmiſſion & dans l'obéïſſance avec une profonde vénération. La plûpart des Etrangers ne le reveroient pas moins que ſes ſujets. Les anciens Latins firent amitié & alliance avec lui par des Ambaſſadeurs qu'ils lui envoyerent. Il prit Fidenes, qui eſt une ville fort voiſine de Rome. Les uns diſent qu'il la ſurprit, en envoyant d'abord quelque Cavalerie qui s'empara des portes, & qu'il ſurvint enſuite tout d'un coup avec le gros de ſes troupes. Les autres écrivent que ceux de Fidenes coururent & ravagerent les premiers le territoire de Rome, juſqu'à ſes fauxbourgs, & que comme ils emmenoient leur butin, Romulus, qui leur avoit dreſſé une embuſcade, tomba ſur eux, les défit, & prit leur ville, qu'il ne voulut ni raſer ni détruire, mais qu'il fit colonie des Romains, en y envoyant deux mille cinq cens Habitans, le treiziéme d'Avril.

Le jour des Ides d'Avril.

Fleaux dont Rome fut affligée.

Quelque tems après il s'éleva une ſi cruelle peſte dans Rome, que les hommes mouroient ſubitement ſans avoir été malades, & que les arbres ne pouvoient parvenir à porter leur fruit, ni les bêtes à faire leurs petits. De plus, il tomba

Les autres écrivent que ceux de Fidenes coururent & ravagerent les premiers le territoire de Rome.) C'eſt ainſi que l'écrit Tite-Live. Denys d'Halycarnaſſe dit qu'ils pillerent un convoi, que les Romains faiſoient venir de Cruſtumerium.

Ils prenoient pour du ſang une pluye compoſée d'exhalaiſons rouſſes.

ſur la ville une pluye de ſang, de maniere que les calamitez publiques furent d'abord aggravées par une furieuſe ſuperſtition, qui s'empara de tous les eſprits, & qui ſe fortifia encore quand on vit que les mêmes fleaux tomboient ſur la ville de Laurentum; car on ne douta plus que la vengeance divine ne pourſuivît ces deux villes pour le meurtre de Tatius, & pour celui des Ambaſſadeurs. En effet, dès le moment que des deux côtez on eut livré & puni les auteurs de ces meurtres, ces fleaux ceſſerent viſiblement, & en même tems dans ces deux villes, que Romulus purifia enſuite par des ſacrifices d'expiation, qui durent encore aujourd'hui, & qui ſe font, dit-on, à la porte Ferentine.

La cauſe de ces fleaux, & leur ceſſation.

La même que la porte Latine. On l'appelloit Ferentine, *parce qu'on ſortoit par là pour aller à Ferentum.*

Avant que la peſte eût ceſſé, ceux de la ville de Camerium allerent attaquer les Romains, & fouragerent leur pays, dans l'eſperance que le mal qu'ils ſouffroient, les mettroit hors d'état de ſe défendre; mais Romulus ſortit contre eux, les battit, leur tua ſix mille hommes ſur la place, prit leur ville, tranſporta à Rome la moitié de ceux qui étoient échapé du combat, & ajoûta à l'autre moitié deux fois autant de Citoyens Romains, qu'il établit dans la ville le premier d'Août, tant le nombre de ſes Citoyens s'étoit augmenté en ſeize ans qu'il y avoit que

Camerium. Ville du Latium près de Rome.

Romulus bat ceux de Camerium.

Jour des Calendes d'Août.

Ceux de Camerium allerent attaquer les Romains.) Ils égorgerent ou chaſſerent la garniſon, que Romulus avoit envoyée dans leur ville, qu'il avoit déja fait colonie des Romains.

Rome étoit bâtie. Parmi les dépoüilles qu'il emporta de Camerium, il y eut un char de cuivre à quatre chevaux, qu'il conſacra dans le Temple de Vulcain, après y avoir ajoûté ſa ſtatuë, que la Victoire couronnoit.

Statuë de Romulus couronnée par la Victoire.

Sa puiſſance étant ainſi affermie, les plus foibles de ſes voiſins plioient ſous lui, & ſe contentoient de vivre en repos & en ſûreté, & les plus puiſſans reveillez par la crainte & par l'envie, voyoient bien que Romulus n'étoit pas un homme à mépriſer, & qu'il falloit à quelque prix que ce fût empêcher ſon accroiſſement, & lui oppoſer de fortes barrieres. Les Veiens, qui poſſedoient un grand pays, & qui habitoient une bonne & forte ville, furent les premiers des Toſcans qui commencerent la guerre, en redemandant Fidenes, comme une ville qui leur appartenoit; en quoi ils faiſoient une choſe, non-ſeulement injuſte, mais ridicule; car après avoir abandonné ſes Habitans aux armes Romaines, & les avoir laiſſé périr ſans leur donner le moindre ſecours, ils s'aviſoient de redeman-

Habitans de la ville de Veies, capitale de la Toſcane.

Guerre des Veiens contre Rome.

Après y avoir ajoûté ſa ſtatuë que la Victoire couronnoit) Denys d'Halycarnaſſe dit qu'il y ajoûta ſa ſtatuë, & une inſcription Grecque, où étoient contenuës toutes ſes actions; mais il ne dit rien de la Victoire. Et je doute encore plus de l'inſcription; car, comme je l'ai déja dit, on ne commença à mettre des inſcriptions aux ſtatuës, que long-tems après Romulus; on ne marqua même d'abord que le nom ou la dignité de ceux à qui on les élevoit, & je ne crois pas que pendant plus de ſix cens ans, on ait vû à Rome aucune ſtatuë avec de ces longues & faſtueuſes inſcriptions, que la vanité inventa depuis.

der ſes terres & ſes maiſons, quand elles appartenoient à un autre maître. Romulus les ayant donc renvoyez avec une réponſe pleine de mépris & de mocquerie, ils partagerent leurs troupes en deux corps; avec l'un ils allerent attaquer l'armée de Fidenes, & avec l'autre ils marcherent contre les troupes que conduiſoit Romulus. Ceux qui donnerent du côté de Fidenes, eurent l'avantage, & tuerent deux mille Romains; mais ceux qui combattirent contre Romulus furent défaits, & perdirent plus de huit mille hommes. Quelques jours après il y eut encore près de Fidenes un autre combat, où Romulus merita tout l'honneur de la victoire; car tout le monde convient, qu'il joignit en cette occaſion la ruſe au courage, & qu'il fit paroître une force de corps & une vîteſſe au-deſſus de l'humanité. Ce que quelques-uns avancent, que de quatorze mille hommes qui moururent ſur la place, Romulus en tua plus de la moitié de ſa main, eſt non-ſeulement fabuleux, mais entierement incroyable; car même on accuſe les Meſſeniens d'avoir outré le menſonge & la va-

Veiens défaits par Romulus.

Autre victoire de Romulus, qui ne fut duë qu'à ſa prudence & à ſon courage.

Peuples de Meſſenie, au bas du Peloponeſe.

Ce que quelques-uns avancent, que de quatorze mille hommes qui moururent ſur la place, Romulus en tua plus de la moitié de ſa main.) Les Hiſtoriens dont parle Plutarque, avoient pris au pied de la lettre, ce qu'on chantoit dans le chant de triomphe, où l'on n'épargnoit pas l'hyperbole. C'eſt comme les femmes d'Iſraël, qui ſortirent au-devant de David, lorſqu'il revenoit de la défaite des Philiſtins, & qui chantoient; *Saül a tué mille hommes, & David en a tué dix mille.*

Car même on accuſe les Meſſeniens d'avoir outré le menſonge & la vanité, quand ils ont dit d'A-

nité,

nité, quand ils ont dit d'Ariſtomene, qu'il fit trois fois le ſacrifice de cent victimes, pour autant de Lacedémoniens qu'il avoit tuez dans trois combats.

L'armée des Veiens ayant été miſe en deroute, Romulus ne s'amuſa pas à pourſuivre les fuyards, il marcha droit à leur ville. Les habitans, qui venoient de recevoir un ſi grand échec, n'attendirent pas qu'il en formât le ſiege, ils ſortirent au-devant de lui avec toutes ſortes de ſoumiſſions & de prieres, & en obtinrent une treve de cent ans, en abandonnant cette partie de leur territoire, qu'ils appellent *Semptempagium*, en cedant les ſalines, qui ſont à l'embouchure du Tibre, & en donnant pour ôtages cinquante de leurs principaux citoyens.

Le canton des ſept bourgs depuis Veies juſqu'au Tibre.

Romulus triompha enſuite le quinziéme d'Octobre, menant un grand nombre de priſonniers, parmi leſquels étoit le Genéral même des Veiens, homme déja vieux & qui s'étoit acquitté de ſa charge avec moins de ſageſſe & d'experience que ſon âge ne promettoit. De-là vient qu'encore aujourd'hui ceux qui font les ſacrifices de victoire, conduiſent au Capitole par la grande place un vieillard vêtu d'une robe

Triomphe de Romulus le jour des Ides d'Octobre.

Coûtume des Romains dans les ſacrifices de victoire.

riſtomene &c.] Pauſanias écrit qu'Ariſtomene, Capitaine des Meſſeniens contre les Spartiates, offrit trois fois à Jupiter ſurnommé *Ithomates*, le ſacrifice de cent victimes pour autant d'ennemis qu'il avoit tués de ſa main en trois differents combats, & il marque les trois combats & les lieux où ils furent donnez. Ces guerres de Meſſene arriverent du tems de Tullus Hoſtilius.

de pourpre, & qui porte au col l'ornement d'or appellé *Bulla*, que l'on donne aux enfans de bonne maiſon, & un heraut crie à haute voix, *Sardiens à vendre*; car on prétend que les Toſcans deſcendent d'une colonie de Sardis, & Veies eſt une ville de Toſcane.

Toſcans colonie de Sardis capitale de la Lidie dans l'Aſie Mineure.

Ce fut la derniere guerre qu'eut Romulus, après laquelle il ne put éviter ce qui arrive preſque à tous ceux que la fortune, par des faveurs extraordinaires, a élevez à une fort grande puiſſance. Corrompu par ſes proſperitez & enflé d'orgueïl, de prince doux & ſociable qu'il étoit auparavant, il degénéra en Monarque fâcheux & ſuperbe, & commença à bleſſer les yeux de ſes Citoyens par ſon port & par ſes habits; car ſur une veſte de pourpre il portoit la robe bordée, ne ſe laiſſoit voir qu'aſſis dans un ſiege à doſſier renverſé, étoit toûjours environné de cette compagnie de jeunes gens qu'on appelloit *Celeres*, à cauſe de la vîteſſe avec laquelle

Princes corrompus d'ordinaire par les grandes proſperitez.

La robe appellée Trabea, qui étoit une eſpece de manteau Royal de pourpre bordé de bandes d'autre pourpre, ſouvent brochée d'or.

Sardiens à vendre.] Plutarque dans ſes Queſtions Romaines, rapporte encore à la même occaſion l'origine de cette coûtume; mais il ſe trompe, les Toſcans ne deſcendoient nullement des Lydiens, comme nous l'avons dit ailleurs. Sinnius Capito a ſuivi de meilleurs mémoires, quand il a écrit que cette coûtume commença après que le Conſul Tiberius Sempronius Gracchus eut pris la Sardaigne; car il emmena un ſi grand nombre d'eſclaves, que pendant long-tems on ne vit que Sardiens à vendre dans tous les marchez, & c'eſt ce qui donna lieu au proverbe, *Sardi venales, alius alio nequior; Sardiens à vendre, tous plus méchans l'un que l'autre.* Proverbe que l'on appliqua enſuite à tous les priſonniers que l'on menoit en triomphe.

Etoit toûjours environné de ces jeunes gens, qu'on appelloit Celeres.] Il avoit créé trois compagnies de trois cent des plus vail-

ils exécutoient ſes ordres, & quand il marchoit en public il étoit précedé par des Huiſſiers, qui portoient des baguettes dont ils écartoient la foule, & qui avoient pour ceintures des courroyes dont ils lioient tous ceux qu'il ordonnoit. Et de-là ces Huiſſiers étoient appellez *Lictеurs*, du mot *ligare*, dont les Latins ſe ſervoient anciennement pour dire *lier*, ce qu'ils diſent préſentement *alligare*. Mais je crois plûtôt qu'on a adjoûté un C à l'ancien mot, qui étoit *Liteurs*, & que ces Huiſſiers étoient ainſi appellez, comme Miniſtres publics, du mot *Leitos*, dont les Grecs ſe ſervent encore pour dire le peuple, reſervant le mot *Laos* pour dire la populace.

Plutarque ſe trompe.

Cependant Romulus, après la mort de ſon ayeul Numitor, au lieu de ſe mettre en poſſeſſion du royaume d'Albe, qui lui appartenoit légitimement, en laiſſa l'adminiſtration aux Albains, pour regagner en quelque façon les bonnes graces du peuple; & tous les ans il créoit à Rome un Magiſtrat, qui rendoit la juſtice aux Sabins; mais par un ſi dangereux exemple il enſeigna aux Nobles de Rome à vivre ſans Roi,

Faute conſidérable de Romulus.

lants hommes, qui étoient ſes gardes, & qui combattoient toûjours autour de lui à pied & à cheval, comme les gardes des Rois de Lacedémone.

Mais par un ſi dangereux exemple il enſeigna aux Nobles de Rome à vivre ſans Roi.] C'eſt-à-dire, qu'à l'exemple des Albains, & dans Rome même, celui des Sabins qui n'obéïſſoient qu'à un Magiſtrat, qui changeoit toutes les années, firent ouvrir les yeux aux Romains, & que cela joint à tous leurs mécontentemens, les détermina à ſe défaire de leur prince. Les Albains étoient alors les ſeuls peuples qui n'euſſent

& à former un état libre & indépendant, en commandant chacun à leur tour. Car ſous lui les Patriciens n'avoient aucune part aux affaires; honorez ſeulement d'un vain titre, ils n'étoient appellez au Conſeil que par coûtume & par bienſéance, & nullement pour y donner leur avis; leur ſeule fonction étoit de recevoir reſpectueuſement les ordres du Roi, & le ſeul avantage qu'ils avoient ſur le peuple, c'étoit d'être inſtruits les premiers de ce qui ſe paſſoit. Encore tout cela leur paroiſſoit-il ſupportable; mais quand de ſa propre autorité Romulus vint à partager à ſes ſoldats les terres conquiſes, & à rendre aux Veiens leurs ôtages, ſans ſe mettre en peine de ce qu'ils en penſoient, alors ils trouverent qu'il faiſoit au Senat une injure trop viſible. Et comme il diſparut quelques jours après, les Senateurs furent ſoupçonnez d'avoir eu beaucoup de part à ſa mort, qui arriva le ſeptiéme de Juillet, appellé *Quintilis*, & ſur laquelle on ne ſçait rien de certain que le tems; car à pareil jour on fait encore aujourd'hui beaucoup de choſes qui repreſentent cet accident;

Patriciens comment traitez par Romulus.

Le jour des Nones de Juillet.

On ne ſçait rien de certain ſur la mort de Romulus que le temps.

point de Roi, exemple dangereux pour une Monarchie qui ne fait que de naître. Mais c'étoit bien pis de voir dans Rome même toute une nation obéïr à un Magiſtrat particulier, indépendamment des ordres du Prince.

Et à rendre aux Veiens leurs ôtages.] Denys d'Halicarnaſſe ajoûte qu'il ſe rendit auſſi inſupportable par ſa cruauté, ayant condamné pluſieurs Romains conſidérables à être précipitez du roc Tarpeïen.

Car à pareil jour on fait encore aujourd'hui beaucoup de choſes qui repréſentent cet accident.] Le Calendrier Romain marque ce

& il ne faut pas s'étonner de cette incertitude, puiſque même Scipion l'Affricain ayant été trouvé mort dans ſa maiſon après ſouper, on ne put en aucune maniere découvrir comment cela s'étoit fait. Les uns aſſeurerent qu'étant naturellement fort infirme, la nature avoit défailli en lui tout d'un coup; Les autres, que de deſſein formé il s'étoit empoiſonné lui-même; & les autres enfin, que ſes ennemis étoient entrez la nuit chez lui & l'avoient étouffé; cependant ſon corps fut expoſé à la vûë de tout le monde, & chacun eut la liberté de chercher ſur lui les marques & les veſtiges de ſa mort; au lieu qu'il ne reſta pas la moindre partie du corps de Romulus, ni le plus petit morceau de ſes habits; de ſorte que l'on conjectura que pendant qu'il tenoit le conſeil dans le temple de Vulcain, les Senateurs s'étoient jettez ſur lui, l'avoient déchiré & en avoient em-

Scipion fils de Paul Emile & adopté par le grand Scipion l'Afriquain.

Où le Senat avoit accoûtumé de s'aſſembler, ce temple étoit près de la grande place.

jour-là; *Populifugium, la fuite du peuple, Nonæ Caprotinæ, les Nones Caprotines, & feſtum ancillarum, la fête des ſervantes.* Trois choſes qui avoient du raport à cet accident, comme on le verra dans la ſuite.

Les autres, que de deſſein formé il s'étoit empoiſonné lui-même.] Sa femme Sempronia fut ſoupçonnée de lui avoir donné ce poiſon, parce qu'elle étoit ſœur des Gracques, aux entrepriſes deſquels il s'étoit toûjours oppoſé. On ne fit aucune recherche de ſa mort, ſur quoi Valere Maxime dit fort bien: *Raptorem ſpiritûs domi invenit, mortis punitorem in foro non reperit; il trouva un meurtrier dans ſa maiſon, & ne trouva pas un vengeur dans Rome.*

Et chacun eut la liberté de chercher ſur lui.] Victor dit pourtant qu'il fut emporté la tête enveloppée d'un linge, afin que les marques de ſa mort ne paruſſent pas: *obvoluto capite elatus eſt, ne livor appareret.*

porté chacun leur piece cachée dans leur ſein.

Il eſt vrai que d'autres penſent que cela n'arriva, ni dans le temple de Vulcain, ni en preſence des Senateurs ſeuls ; mais que Romulus étant à une aſſemblée du peuple hors de la ville, près du marais appellé *le marais de la chevre*, tout d'un coup il ſe fit des changements incroyables dans l'air, & il ſurvint un orage ſi horrible qu'on ne le ſçauroit décrire. Le ſoleil perdit entierement ſa lumiere, & le jour fut changé en une nuit effroïable & obſcure, où l'on entendit de tous côtez ſans relâche des tonnerres épouvantables & des tourbillons de vents impetueux. Pendant ce temps-là le peuple étonné prit la fuite & ſe diſperſa de tous côtez ; mais les Senateurs ſe ſerrerent. L'orage ceſſé, & le ſoleil commençant à diſſiper les tenebres, le peuple revint dans le même lieu, & comme il cherchoit & redemandoit ſon Roi, qu'il ne voyoit plus paroître, les Senateurs lui

Le ſoleil perdit entierement ſa lumiere.] Les anciens ont écrit que Romulus, après avoir regné 37. ans, étoit mort pendant une grande éclipſe de Soleil. Ciceron dans les fragments du VI liv. de la Répub. *Namque ut olim deficere ſol hominibus extinguique viſus eſt, cùm Romuli animus hæc ipſa in templa penetravit.* En effet par les tables aſtronomiques, on voit que ſur la fin de la premiere année de la XVI. Olymp. il y eut une éclipſe de ſoleil le 26. de May, qui alors, à cauſe de l'irregularité du Calendrier, pouvoit fort bien ſe rencontrer dans le mois de Juillet ; mais comment accorder cela avec l'anniverſaire, que les Romains celebroient tous les ans pour Romulus, à la fête des Quirinales, vers la mi-Fevrier ? Il y a bien de l'apparence que les Romains n'étoient pas mieux inſtruits du tems de la mort de Romulus, que de celui de la fondation de Rome.

défendirent d'en faire une plus longue recherche, & lui ordonnerent de l'honorer & de le reverer comme celui qui avoit été enlevé au ciel, & qui, au lieu d'un Prince doux & favorable leur seroit désormais un Dieu propice qui exauceroit tous leurs vœux. Les plus simples, ravis de cette bonne nouvelle & pleins d'espérance, se retirerent en adorant dans leur cœur ce nouveau Dieu ; mais les autres approfondissant davantage ce mystere avec un esprit d'animosité & de vengeance, troubloient extrêmement les Senateurs, car ils les accusoient d'être les seuls meurtriers du Roi, & de n'amuser ainsi le peuple par des contes ridicules, que pour cacher leur crime.

Ils disoient que c'étoit le Dieu Mars son pere qui l'avoit enlevé.

Ce desordre alloit aboutir à une guerre civile, lorsqu'un des plus nobles Patriciens, & connu pour un des plus gens de bien de toute la ville, Julius Proculus, qui étoit venu d'Albe à Rome avec Romulus, & qui avoit eu le plus de part à l'amitié & à la familiarité de ce Prince, se présenta dans la grande place, & jura devant tout le monde sur ce qu'il y avoit de plus sacré, que comme il revenoit, Romulus s'étoit apparu

Il descendoit d'Ascanius.

Cet homme de bien croyoit qu'il étoit permis de jurer à faux pour sauver l'Etat.

Les plus simples ravis de cette bonne nouvelle.] Cela peint bien le peuple. Dans un moment il adorera comme un Dieu celui qu'il n'aura pû souffrir pour maître, ni même pour voisin.

Et qui avoit eu le plus de part à l'amitié & à la familiarité de ce Prince.] Tout cela étoit nécessaire, afin qu'on ajoûtât foi à sa déposition. Sa probité rendoit croyable son témoignage, & l'amitié que Romulus avoit pour lui, faisoit croire qu'il s'étoit plûtôt apparu à lui, qu'à tout autre.

à lui beaucoup plus grand que de coûtume, & couvert d'armes plus éclatantes que le feu; Que lui tout étonné, lui avoit dit, *Ah! Seigneur, que vous avons-nous fait, & pourquoi nous avez-vous quittez ſi malheureuſement, en nous expoſant au plus cruel de tous les reproches, & en plongeant toute vôtre ville orpheline dans le plus grand deüil où elle puiſſe jamais ſe trouver?* & que Romulus avoit bien daigné lui répondre: *Proculus, telle a été la volonté des Dieux, qu'après avoir été auſſi long-temps avec les hommes, & avoir bâti une ville, qui doit être la maîtreſſe de l'Univers & la plus glorieuſe Cité du monde, je retournaſſe ainſi au ciel, d'où j'étois deſcendu; mais prens courage & ne manques pas de dire aux Romains, qu'en s'exerçant aux grands travaux, & en ſe munissant de temperance & de ſageſſe, ils s'éleveront au plus haut degré de puiſſance où les hommes puiſſent parvenir. Pour moy, ſous le nom de Quirinus, je ſerai deſormais votre Protecteur & votre Dieu tutelaire.*

Les grands travaux, la temperance & la ſageſſe neceſſaires à un Etat pour s'élever à une grande puiſſance.

Ce témoignage parut digne de foi, tant à cauſe des mœurs de celui qui le rendoit, que de ſon ſerment; & ce qui aida beaucoup encore à le faire recevoir, c'eſt que, comme par une inſpiration divine, tout le monde fut ſaiſi en même tems d'un tel enthouſiaſme, que per-

Je retournaſſe ainſi au ciel d'où j'étois deſcendu.] Il faut rapporter ici les deux mots ἐκεῖθεν ὄντα, qui ont été fort mal placez, une ligne plus haut par la négligence des Copiſtes. Un manuſcrit a fort bien corrigé cette faute, & je l'ai ſuivi. Ces tranſpoſitions ſont aſſez frequentes dans les anciens.

C'eſt que, comme par une inſpiration divine, tout le monde fut ſaiſi en même tems d'un tel en-

ſonne

ſonne ne chercha à contredire, & que chacun, oubliant ſes premiers ſoupçons, ſe mit à adorer Quirinus & à l'invoquer. Mais tout cela reſſemble aſſez à ce que les Grecs content d'un Ariſteas Proconneſien, & d'un Cleomede Aſtypaléen; car ils diſent que cet Ariſteas étant mort dans une boutique de Foulon, ſes amis, qui allerent pour emporter ſon corps, ne le trouverent plus, & que des gens qui revenoient de quelque voyage, aſſurerent qu'ils l'avoient rencontré, & qu'il tenoit le chemin de Crotone.

De l'Iſle de Proconneſe dans la Propontide.

De l'Iſle Aſtypalée, au-deſſus de Crete.

Hiſtoire d'Ariſteas.

Pour ce qui eſt de Cleomede, ils racontent que ce fut un homme d'une force prodigieuſe

Force prodigieuſe de Cleomede.

thouſiaſme.) Combien d'exemples de ces ſots enthouſiaſmes, n'a-t-on pas vûs dans beaucoup d'aſſemblées du peuple? mais ce qui n'arrive pas toûjours, c'eſt qu'en cette occaſion les Romains tirerent du menſonge la même utilité qu'ils auroient tirée de la vérité; car qu'auroit pû faire davantage Romulus Dieu, que de ſauver l'Etat, & de faire ſucceder la paix & l'union, à une ſi grande diviſion & à un ſi affreux deſordre?

D'un Ariſteas Proconneſien.) Cet Ariſteas de l'Iſle de Proconneſe dans la Propontide, étoit Hiſtorien & Poëte, & grand Charlatan. Il avoit compoſé en vers hexametres l'hiſtoire des Arimaſpes ou Scythes, s'il eſt vrai que cet ouvrage n'ait pas été ſuppoſé, comme Denys d'Halicarnaſſe l'a crû. Il diſoit que ſon ame ſortoit de ſon corps quand il vouloit, & qu'elle retournoit enſuite. Il vivoit du temps de Creſus. Herodote conte cette hiſtoire au long dans ſon IV. Liv.

Et que des gens qui revenoient de quelque voyage, aſſurerent qu'ils l'avoient rencontré, & qu'il tenoit le chemin de Crotone.) Il vint un homme d'Artacia, près de Cyzique, qui dit qu'il avoit vû Ariſteas qui tenoit le chemin de Cyzique, & qu'il avoit parlé à lui. Plutarque s'eſt trompé, & il a confondu cette hiſtoire avec une autre avanture du même Ariſteas à Metapont, qu'Herodote raconte immédiatement après la premiere.

Pour ce qui eſt de Cleomede, ils racontent que ce fut un homme d'une force prodigieuſe, & d'une grandeur demeſurée; mais d'ailleurs furieux & inſenſé.) Pauſanias raconte

& d'une grandeur démeſurée, mais d'ailleurs furieux & inſenſé ; après avoir fait pluſieurs violences, il entra un jour dans une école pleine de petits enfans, & d'un coup de poing qu'il donna à une colomne qui ſoûtenoit le comble, il la partagea par le milieu, de maniere que le toict tomba ſur ces enfans & les écraſa ; ſe voyant pourſuivi, il ſe jetta dans un grand coffre qu'il ferma ſur lui, & en tint ſi bien le couvercle, que pluſieurs perſonnes ayant joint leurs forces pour l'ouvrir, ne purent jamais le faire. Enfin ils prirent le parti de le rompre ; mais quand ils l'eurent mis en piéces, ils ne trouverent leur homme ni vivant, ni mort, dont ils furent ſi ſurpris, qu'ils envoyerent ſur l'heure même conſulter l'oracle de Delphes ; la Prêtreſſe leur fit cette réponſe, *Cleomede eſt le dernier de tous les Heros.* On dit auſſi que le corps d'Alcmene diſparut au milieu de ſa pompe funebre, & qu'à ſa place on ne trouva qu'une pierre dans ſon lit. On débite encore pluſieurs autres fables contre toute ſorte d'apparence de vérité, en aſſo-

Qui étoit dans le temple de Minerve où il ſe refugia.

Conte d'Alcmene.

au long cette hiſtoire dans le ſecond Livre. Il dit que l'Olympiade 72. ce Cleomede luttant contre un homme d'Epidaure, appellé Iccus, le tua ; les Juges ayant trouvé l'action fort mauvaiſe, lui réfuſerent le prix, & Cleomede outré de douleur, ſe retira chez lui & perdit l'eſprit.

Cleomede eſt le dernier de tous les Heros.) Plutarque ne rapporte que le premier vers de la réponſe, la Prêtreſſe ajoûtoit : *Honorez-le par vos ſacrifices, comme n'étant plus mortel.* Voilà un plaiſant Heros, qu'un fou qui fait périr un grand nombre d'enfans.

On dit auſſi que le corps d'Alcmene diſparut au milieu de ſa pompe funebre.) Les Thebains diſoient qu'Alcmene n'avoit point eu de tombeau, parce qu'elle

ciant mal-à-propos au privilege des Dieux immortels ce qui eſt mortel de ſa nature. Véritablement il y a de l'impieté & de la baſſeſſe à nier la divinité de la vertu; mais de vouloir mêler la terre avec le ciel, voilà ce qui eſt extravagant & ridicule.

Erreur de Plutarque.

Laiſſant donc tous ces contes vains, arrêtons-nous à cette verité conſtante, qu'après que le corps, comme dit Pindare, *a été la proye de la mort, l'ame triomphe d'elle, & demeure ſeule image vivante de l'éternité.* Comme elle eſt la ſeule qui vient des Dieux, elle eſt auſſi la ſeule qui y retourne, non pas avec le corps, mais après qu'elle en eſt ſéparée, qu'elle eſt devenuë ſimple & pure, & qu'elle ne tient plus rien de la chair; car l'ame ſeche, comme dit Heraclite, eſt la plus excellente, elle ſe détache du corps, comme un éclair s'élance de la nuë; au lieu que celle qui eſt mêlée & détrempée avec le corps, & qui n'eſt pour ainſi dire, que de chair, reſſemble proprement à une vapeur épaiſſe & peſante, qui ne s'enflamme que très-difficilement

Plutarque appelle l'immortalité de l'ame une verité conſtante.

Philoſophe d'Epheſe qui vivoit peu de tems après Pythagore.

avoit été changée en pierre. *Pauſan.*

Mais de vouloir mêler le ciel avec la terre, voilà ce qui eſt extravagant & ridicule.) Plutarque veut combattre par-là cette opinion, que les hommes puiſſent être dans le ciel en corps & en ame; mais ſon raiſonnement n'en détruit pas la vérité, qui eſt trop ſublime, pour avoir été conçuë par des Payens aveugles.

Arrêtons-nous à cette verité conſtante.) Au lieu de ἐχυρὸν δ' ἀσφαλείας, Henry Etienne a lû ἐχυρὸν τ' ἀσφαλείας, mais il n'eſt pas néceſſaire de rien changer, ἐχυρότης δ' ἀσφαλείας, *y ayant une ſeureté entiere.*

Car l'ame ſeche, comme dit Heraclite.) Cette ame ſeche eſt fort bien imaginée par un Philoſophe,

& ne s'éleve qu'avec peine. Il n'eſt donc nullement néceſſaire de forcer la nature, en plaçant dans le ciel les corps des gens de bien avec leurs ames ; il ſuffit d'être fortement perſuadé que par la vertu leurs ames deviennent de leur nature & par l'ordre des Dieux, d'hommes, heros, de heros, genies, & ſi elles ont paſſé toute leur vie, comme les jours des ſaintes cérémonies & des purifications, dans la pureté & dans l'innocence, ſans avoir commis aucune œuvre mortelle, ni flechi ſous le joug des paſſions, de genies elles deviennent de véritables Dieux, & reçoivent la plus grande & la plus heureuſe de toutes les récompenſes, non pas par un Arrêt public d'une ville, mais réellement & par des raiſons, qui ſe tirent de la divinité même.

Les hommes doivent vivre toute leur vie comme ils vivent pendant les jours les plus ſaints.

Car toute une ville peut ſe tromper.

Pour ce qui eſt du ſurnom de Quirinus,

qui mettoit le feu pour premier principe de toutes choſes.

Deviennent de leur nature & par l'ordre des Dieux, d'hommes, heros, de heros, genies, & ſi, &c. de genies, elles deviennent de veritables Dieux.] Heſiode a diſtingué le premier ces quatre natures, les hommes, les heros, les genies, les Dieux ; & ſur cela les Philoſophes ont imaginé cette gradation, & ſi on l'oſe dire, cet affinage des ames. Après la mort elles deviennent heros, de heros, après certaines revolutions, elles deviennent démons ou genies, & ſi elles ont vêcu très-ſaintement pendant qu'elles ont habité le corps, de genies, elles deviennent de véritables Dieux, après qu'elles ont achevé de ſe purifier par la vertu ; & juſqu'à ce qu'elles ſoient parvenuës à cette derniere perfection, elles peuvent retomber dans leurs premieres ténébres.

Et par des raiſons qui ſe tirent de la divinité même.] Voilà une grande vérité ; car l'immortalité des Bienheureux eſt une ſuite neceſſaire de la bonté & de la juſtice de Dieu. Plutarque n'a pas connu toute la beauté & toute l'étendue de ce principe.

qu'on donne à Romulus, les uns disent que c'est la même chose que Mars ; les autres assurent qu'il vient de la même origine que celui de *Quirites*, qui fut donné à ses citoyens ; & les autres enfin prétendent que les Anciens appelloient le fer d'une pique, ou la pique même, *Quiris* ; que la petite image de Junon, qu'on portoit au bout d'une pique, étoit appellée l'image de *Junon Quiritide* ; qu'on donnoit aussi le nom de *Mars* à la pique, qui étoit consacrée dans le Palais de Numa ; que ceux qui avoient le mieux fait dans les combats, étoient honorez d'une pique ; & que pour toutes ces raisons Romulus fut surnommé *Quirinus*, c'est-à-dire le Dieu des armes & des combats. On lui consacra un Temple sur le mont, qui de son nom fut appellé Quirinal.

Dans le Palais appellé Regia.

Le jour qu'il disparut se nomme *la fuite du peuple & les Nones Caprotines*, à cause du sacrifice qu'on y fait hors de la ville près du marais de la chevre. En allant à ce sacrifice, ils prononcent avec de grands cris plusieurs de leurs noms propres, comme Marcellus, Caïus, &c. pour mieux imiter la fuite de ce jour-là, & la maniere dont ils s'appelloient les uns & les autres dans le trouble & dans la frayeur. D'autres prétendent que ce n'est nullement l'imitation d'une

Ou la pique même Quiris.] J'ai corrigé une faute qui est dans le texte, au lieu de Κυρῖνον, j'ai lû Κῦρις.

Comme Marcellus & Caïus,] Dans un manuscrit il y a *Marcus* au lieu de *Marcellus*. Et c'est ainsi que Plutarque avoit écrit.

fuite, & que tout cela ſe pratique en mémoire d'une grande hâte & d'une diligence extraordinaire, dont ils rendent une telle raiſon : Après que les Gaulois, qui avoient pris Rome, eurent été chaſſez par Camillus, la ville ſe trouva ſi épuiſée & ſi foible, qu'elle ne pouvoit ſe remettre. La plûpart des peuples Latins, profitant de cette occaſion, ſe liguerent enſemble, & avec une puiſſante armée commandée par Lucius Poſthumius, ils allerent planter leur camp près de Rome. D'abord ils envoyerent un Heraut aux Romains pour leur dire que les Latins venoient à deſſein de renouveller par de nouveaux mariages l'ancienne alliance qui étoit entre eux, & qui s'en alloit preſque éteinte ; que s'ils vouloient donc leur envoyer leurs filles & leurs jeunes femmes veuves, ils auroient la paix, comme ils l'avoient euë par même moyen avec les Sabins. Les Romains étonnez de ce diſcours, ne ſçavoient à quoi ſe reſoudre. D'un côté ils craignoient la guerre, s'ils refuſoient ce parti ; & de l'autre ils voyoient bien que de livrer leurs filles & leurs femmes, ce n'étoit rien moins que recevoir le joug, & ſe rendre eſclaves de ces peuples. Comme ils étoient dans cette cruelle incertitude, une eſclave nommée Philotis, ou ſelon d'autres *Tutola*, leur conſeilla d'uſer de ruſe pour éviter également la guerre & la honte de donner des ôtages aux Latins. La ruſe étoit, Qu'elle même & toutes leurs plus belles eſcla-

ves richement parées ſeroient envoyées à leurs ennemis, comme ſi c'étoient les femmes & les filles qu'ils demandoient; Que la nuit elle leur éleveroit un flambeau allumé, & que les Romains le voyant, ſortiroient avec leurs armes, & ſe défairoient aiſement de leurs ennemis, qu'ils trouveroient plongez dans un profond ſommeil. Cela fut exécuté comme elle l'avoit dit. Les Latins donnerent dans le piege, & vers le milieu de la nuit Philotis éleva un flambeau ſur un figuier ſauvage, derriere lequel elle étendit des convertures afin que le flambeau fût vu de Rome ſans être apperçu du camp. Les Romains n'eurent pas plûtôt veu le ſignal, qu'ils ſortirent en armes avec toute la diligence poſſible, en s'entr'appellant les uns les autres au ſortir des portes, comme c'eſt la coûtume, pour s'exciter. Ayant ſurpris leurs ennemis, ils en firent un grand carnage, & en mémoire de cette victoire, ils célébrent, dit-on, cette fête, & l'on nomme ce jour-là les *Nones Caprotines*, à cauſe de ce figuier ſauvage, que les Romains appellent *Caprificus*. Ce même jour on fait un feſtin aux femmes hors de la ville, ſous des ramées faites de branches de figuier, & les eſclaves font une quête ſous ces ramées en joüant & en badinant. Enſuite elles ſe frappent les unes les autres & ſe jettent des pierres en mémoire du ſecours qu'elles avoient donné aux Romains dans cette occaſion; mais la plûpart

des Hiſtoriens rejettent ce conte. Auſſi cette maniere de s'entr'appeller en plein jour, & cette ſortie qu'on fait vers le marais de la chevre, comme des gens qui vont à un ſacrifice, ſemble s'accorder mieux avec la premiere hiſtoire, à moins que ces deux avantures, ſi éloignées l'une de l'autre, ne ſoient arrivées par hazard le même jour. Au reſte quand Romulus ceſſa de vivre, on dit qu'il étoit dans la cinquante-quatriéme année de ſon âge, & dans la trente-huitiéme de ſon regne.

Car dans cette fête il y a des choſes qui conviennent à l'un & à l'autre de ces accidens.

Comme des gens qui vont à un ſacrifice.] Le texte a été étrangement défiguré ici par la negligence des Copiſtes; car que ſignifie ὡς ἐπὶ θάλατταν βαδίζοντας, *comme allant vers la mer?* cela ne peut avoir lieu ici. On lit dans un manuſcrit ὥσπερ ἀναλαζὼν βαδίζοντας. Mais c'eſt ce que Plutarque ne peut avoir écrit, car le genie de la Langue Grecque ne le ſouffre point. On peut preſque aſſurer qu'il avoit écrit ὡς ἐπὶ θυσίαν βαδίζοντας. *Comme allant à un ſacrifice.* Et cela dépend de ce qu'il a dit plus haut ἐξιόντες ὡς πρὸς τὴν θυσίαν. &c. *En allant à ce ſacrifice.* C'eſt la leçon qu'Amiot a ſuivie, & il merite d'en être loüé.

Au reſte, quand Romulus ceſſa de vivre, on dit qu'il étoit dans la cinquante-quatriéme année de ſon âge, & dans la trente-huitiéme de ſon regne.) Plutarque retranche ici une année de l'âge de Romulus, & en ajoûte une à ſon regne. Selon Denys d'Halicarnaſſe, il mourut la cinquante-cinquiéme année de ſon âge, après avoir regné trente-ſept ans.

LA COMPARAISON de Romulus & de Theſée.

VOILA tout ce qui m'a paru de plus digne de mémoire dans ce que j'ai trouvé de Theſée & de Romulus. Pour venir preſentement

ment à les comparer, il me ſemble d'abord que Theſée fit de grandes entrepriſes de ſon mouvement & de ſon propre choix, ſans aucune néceſſité qui l'y forçât, & au contraire lorſqu'il avoit une entiere liberté de vivre en repos dans Trezene & de joüir tranquillement d'un Royaume conſidérable, que ſon ayeul lui devoit laiſſer ; au lieu que Romulus ne ſe porta à faire de grandes actions que pour éviter l'eſclavage & la punition qui le menaçoient, devenu, comme dit Platon, hardi de peur & forcé par une indiſpenſable néceſſité, qui ne lui laiſſoit le choix que de vaincre, ou de ſouffrir les plus honteux ſupplices.

Premier avantage de Theſée ſur Romulus.

Les grandes actions ſont plus grandes quand elles ſont volontaires que quand elles ſont forcées.

D'ailleurs le chef-d'œuvre de ce dernier, c'eſt d'avoir tué un ſeul Tyran d'Albe ; mais Sciron, Sinnis, Procruſte & Damaſtes, le porteur de maſſuë, furent comme les préludes du premier.

Second avantage de Theſée.

De tous les ouvrages de Plutarque, il n'y en a point à mon avis, qui lui doivent faire tant d'honneur que ces Comparaiſons ; car il falloit infiniment plus d'eſprit pour trouver les rapports & les differences qu'il y a entre ces grands hommes, que pour écrire leurs actions. Il peſe ici les vices & les vertus dans une balance ſi juſte, que l'on peut dire que jamais perſonne n'a mieux enſeigné à donner à chaque choſe ſon véritable prix, & il y a un profit infini à faire dans cette lecture.

Il me ſemble d'abord que Theſée fit de grandes entrepriſes de ſon propre mouvement & de ſon propre choix.] De ce côté-là Theſée a un grand avantage ſur Romulus ; car une grande action entrepriſe volontairement, eſt ſans comparaiſon d'un plus grand prix, qu'une autre grande action que l'on exécute par néceſſité.

Devenu, comme dit Platon, hardi de peur.] Car la peur produit ſouvent les mêmes effets que le véritable courage, mais le caractére de la véritable force, c'eſt d'avoir pour but l'honnêteté.

Ce ne fut qu'en chemin faiſant & en ſe préparant à de plus grands exploits, qu'il les punit & les ôta du monde, & par leur mort il délivra la Grece de ces horribles tyrans, avant que la Grece connût ſeulement le nom de ſon liberateur.

Troiſiéme avantage de Theſée.

De plus il ne tenoit qu'à Theſée de prendre le chemin de la mer pour éviter les brigands & toute mauvaiſe rencontre ; & il ne dépendoit nullement de Romulus de n'avoir pas ſur les bras de fort groſſes affaires pendant la vie d'Amulius ; & une marque certaine de cela, c'eſt que Theſée alla attaquer les méchans, ſans avoir reçu d'eux aucune injure, & ſeulement pour délivrer les autres de l'oppreſſion ; au lieu que Romulus & ſon frere, pendant que le Tyran ne leur fit aucun mal, lui laiſſerent opprimer tous les autres tant qu'il voulut, ſans s'en mettre en peine. Que ſi l'on fait valoir comme de grandes choſes, que Romulus ait été bleſſé dans la bataille contre les Sabins, qu'il ait tué Acron de ſa main, & qu'il ait vaincu grand nombre d'ennemis en pluſieurs rencontres, on

C'eſt que Theſée alla attaquer les méchans.] Il ſemble que Plutarque a dit tout le contraire dans la vie de Theſée. Mais il faut concilier ces deux endroits, en diſant, qu'ici il parle du deſſein qui porta Theſée à aller chercher les brigands pour s'offrir à leurs inſultes, & pour avoir par-là un juſte prétexte de les punir.

Et ſeulement pour délivrer les autres de l'oppreſſion.) La perfection de la vertu heroïque conſiſte, non à ſe ſauver ſoi-même, mais à ſauver les autres, & à les ſauver des maux auſquels on ne puiſſe ſoi-même avoir part.

n'a qu'à oppoſer à ces faits d'armes le combat contre les Centaures & la guerre des Amazones.

Quatriéme avantage de Theſée.

Mais ce que Theſée oſa entreprendre au ſujet du tribut, qu'on payoit au Roi de Crete, quand il s'offrit volontairement pour aller avec les autres jeunes garçons & avec les jeunes filles qu'on y envoyoit, & qu'il voulut bien s'expoſer au danger, ou d'être devoré par le Minotaure, ou d'être immolé ſur le tombeau d'Androgée, ou enfin, ce qui eſt même le moindre de tous les maux, dont on écrit qu'il étoit menacé, de ſervir honteuſement des maîtres cruels & impitoyables, cela eſt ſi fort au-deſſus de tout, & il y a dans cette ſeule action tant de hardieſſe, de magnanimité, de juſtice, d'amour pour le public, & un ſi grand deſir de vertu & de gloire, qu'on ne ſçauroit dignement l'exprimer. Et à ce propos il me ſemble que les Philoſophes ont eu grande raiſon de définir l'amour, *une inſpiration, ou plûtôt un ſecours des Dieux, pour le ſalut & la conſervation des jeunes hommes*; en effet l'amour d'Ariadne n'eſt proprement que l'ouvrage d'un Dieu, & le moyen dont il voulut ſe ſervir pour ſauver Theſée. Ainſi bien loin de blâmer cette Princeſſe, on doit s'étonner que tous les hommes & toutes les femmes ne ſentiſſent pas pour lui les mêmes deſirs. Que ſi elle a

Action de Theſée au deſſus de tout

Belle définition de l'amour; mais Plutarque en fait une application vitieuſe.

Faux jugement de Plutarque ſur l'amour d'Ariadne.

Les Philoſophes ont eu grande raiſon de définir l'Amour, une inſpiration, ou plûtôt, un ſecours des Dieux pour le ſalut & la conſervation des jeunes hommes.) Ceci eſt pris du diſcours de Diotime dans le banquet de Platon, où elle dit que l'amour eſt le ſecours le plus

été la seule qui l'ait aimé avec tant de passion, je crois être bien fondé à dire qu'en aimant ainsi ce qui est beau & honnête, & en ne plaçant son affection que dans les personnages d'une valeur extraordinaire, elle se rendit veritablement indigne de l'amour d'un Dieu.

Car ensuite elle fut aimée de Bacchus.

Mais pour revenir à Thesée & à Romulus, quoiqu'ils fussent tous deux grands politiques, & nez pour gouverner de grands Empires, ni l'un ni l'autre ne sçut conserver les façons de faire d'un Roi, car l'un dégénéra en Républicain, & l'autre en Tyran, faisant tous deux la même faute par des passions toutes contraires; car le premier & le principal devoir d'un roi, c'est de conserver son état; & pour le conserver, il ne doit pas moins s'éloigner de tout ce qui est indecent, que se tenir fortement attaché à tout ce qui est séant & convenable. Celui qui se roidit ou qui se relâche, cesse également

Thesée & Romulus également blamez.

Les deux extremitez également dangereuses pour un Roi.

Le principal devoir d'un Roi.

sûr & le plus efficace que les Dieux ayent donné aux hommes pour les faire arriver à la véritable felicité; car on ne s'unit à Dieu que par l'amour.

Je crois être bien fondé à dire qu'aimant ainsi ce qui est beau & honnête, &c. elle se rendit véritablement digne de l'amour d'un Dieu.] Plutarque entre ici dans l'idée de Socrate, qui enseigne que l'amour de la véritable vertu & de la vraie perfection, est seule capable de nous unir à Dieu, qui est la vertu & la perfection même, & cela est vrai; mais l'application que Plutarque en fait, est fausse. Il juge d'une maniere trop metaphysique de l'amour qu'Ariadne eut pour ce heros. Que sera donc la vertu, si on donne ce nom à l'action d'une Princesse, qui devient amoureuse d'un étranger la premiere fois qu'elle le voit, qui trahit pour lui son pere & sa patrie, & qui le reçoit dans son lit pendant qu'il est encore tout couvert du sang de son frere Deucalion, qu'il a tué de sa main?

d'être Roi ; & devenu ou l'eſclave de ſes ſujets, ou leur maître, il attire immanquablement ou leur haine, ou leur mépris. Cependant de ces deux défauts l'un ſemble venir de fierté & d'amour propre, & l'autre de douceur & d'humanité.

Le bonheur & le malheur des hommes ne doivent pas être entierement imputez à la fortune, mais à leurs mœurs. v. les Remarques.

Que ſi l'on ne doit pas imputer abſolument à la Fortune les malheurs des hommes, mais qu'il faille rechercher dans ces accidens la difference des mœurs & des paſſions qui les cauſent, on ne peut pas nier qu'il n'y ait une fureur brutale & un mouvement précipité de colere démeſurée dans ce que Romulus fit contre ſon frere, & Theſée contre ſon fils ; mais la premiere occaſion qui émeut le courage, rend toûjours plus excuſable celui, qui, ayant un plus grand ſujet de ſe mettre en colere, eſt renverſé de ſon aſſiete ordinaire, comme par un coup plus violent.

Ce qui rend plus ou moins excuſables les actions que la colere produit.

Cependant de ces deux défauts l'un ſemble venir de dureté & d'amour propre, & l'autre de douceur & d'humanité.] Celui qui de Roi devient Tyran, eſt inhumain, & s'aime plus que les autres, qu'il eſt toûjours prêt de ſacrifier à ſa grandeur ; & celui qui de Roi degenére en Républicain, paroît véritablement avoir de l'humanité, & aimer les autres autant ou plus que ſoi-même ; mais il eſt foible, & par cette foibleſſe il fait preſque autant de mal à ſon peuple, que le premier par ſon inhumanité.

Mais qu'il faille rechercher dans ces accidens la difference des mœurs & des paſſions qui les cauſent.) Plutarque étoit Platonicien, & par conſéquent il étoit perſuadé que rien n'arrive au hazard, & que les mœurs étant la ſeule cauſe des actions des hommes, elles le ſont auſſi de leur bonheur & de leur malheur. Mais il n'a pas voulu choquer ouvertement l'opinion des Peripateticiens, qui eſt ordinairement celle du peuple, qui attribuë preſque toûjours à la Fortune tout ce dont il ne connoît pas la ſource & qui le ſurprend.

Ainſi Romulus n'ayant eu priſe avec ſon frere que dans le conſeil, & ſur des choſes qui regardoient le bien public, il n'y a perſonne qui puiſſe concevoir comment il put ſe porter tout d'un coup à un ſi grand excès de colere ; au lieu que ce qui excita Theſée contre ſon fils, ce furent d'abord les paſſions les plus violentes, & que peu d'hommes ont pû éviter, l'amour & la jalouſie fondée ſur les faux rapports de ſa femme. Ce qu'il y a même de plus conſidérable, c'eſt que la colere de Romulus paſſa juſques à l'effet, & lui fit commettre une action qui eut une fin très-malheureuſe ; mais celle de

Emportemens de Theſée contre ſon fils plus excuſable que celui de Romulus contre ſon frere.

Ainſi Romulus n'ayant eu priſe avec ſon frere que dans le Conſeil, & ſur des choſes qui regardoient le bien public.] Je crois que ce doit être le véritable ſens de ce paſſage, & ce raiſonnement de Plutarque eſt fort bon ; Dans un Conſeil, où il s'agit de l'utilité publique, on ne voit pas comment on peut ſe porter à un ſi grand excès de colere. Mais il ſemble que Plutarque n'ait pas bien compris les motifs du different de Remus & de Romulus ; car en premier lieu, lorſqu'ils diſputoient du choix de la montagne où il falloit bâtir la ville, le bien public n'y avoit aucune part, chacun d'eux cherchoit à ſatisfaire ſon ambition, & à être le maître de Rome. D'ailleurs ce ne fut pas là la cauſe de l'emportement de Romulus, qui n'entra dans cette furieuſe colere que lorſque Remus, après s'être mocqué de ſon travail, ajoûta l'inſulte à la raillerie, & ſauta le foſſé par mépris, & pour prédire que les ennemis ruineroient ſes murailles. Ainſi je ne ſçai ſi ce qui arma Romulus contre ſon frere, n'eſt pas plus fort que ce qui arma Theſée contre ſon fils. Il eſt toûjours certain qu'il faut de plus grands ſujets pour animer un pere contre un fils, que pour irriter un frere contre un frere.

Au lieu que ce qui excita Theſée contre ſon fils.] Dans la vie de Theſée Plutarque n'a point expliqué l'avanture d'Hippolyte, & la calomnie de la mere. Et il me ſemble que c'eſt un défaut ; car le lecteur n'étant point inſtruit, il ne ſçauroit entendre ce Texte.

Theſée s'exhala en maledictions & en injures, vengeance ordinaire des vieillards irritez ; car du reſte ce qui arriva à ce fils malheureux, ſemble plûtôt l'effet du hazard, que l'ouvrage de ſon pere ; c'eſt pourquoi de ce côté-là on préfereroit peut-être Theſée à Romulus.

Premier avantage de Romulus ſur Theſée.

Mais d'un autre côté Romulus n'a pas ſur Theſée un mediocre avantage, en ce qu'il parvint à de très-grandes choſes par des commencemens très-petits ; en effet ſon frere & lui étant eſclaves & paſſant pour fils de bouviers, mirent en liberté preſque tous les peuples Latins avant que d'être libres eux-mêmes, & acquirent en même tems les titres les plus glorieux, comme de vainqueurs de leurs ennemis, de Protecteurs de leurs parens, de Rois de nations, & de Fondateurs de villes, non pas de Fondateurs qui changent ſeulement, & déplacent les maiſons, comme Theſée, qui de pluſieurs habitations n'en fit qu'une ſeule, en ruïnant pluſieurs villes qui portoient le nom des Rois & des plus anciens heros de l'Attique, ce que Romulus fit auſſi à la fin, en contraignant ceux qu'il avoit vaincus de démolir leur patrie & d'aller demeurer avec leurs vainqueurs, mais de véritables Fondateurs qui jettent les premieres pierres. Car la ville que Romulus fonda d'abord, ne fut point du tout une ville rajuſtée ſeulement & augmentée de pluſieurs piéces, qui ſubſiſtaſſent déja, ce fut une ville qu'il bâtit depuis les fondemens,

en acquerant en même tems, terre, patrie, roïaume, famille, mariage, alliances, & cela ſans tuer ni offenſer perſonne, au contraire en faiſant du bien à un grand nombre de fugitifs & de vagabonds, qui n'avoient ni feu ni lieu, & qui ne demandoient qu'à devenir ſes citoyens. S'il ne purgea pas la terre de brigands & de voleurs, il ſaccagea des villes, dompta des nations, & mena en triomphe des Rois & des Genéraux d'armée.

Pour ce qui eſt de la mort de Remus, on ne convient pas qui en eſt l'auteur, & la plûpart des Ecrivains rejettent ſur d'autres que ſur Romulus le ſoupcon de ce meurtre ; mais il eſt bien certain qu'il délivra ſa mere qui ſe mouroit dans une priſon ; & qu'il remit ſur le thrône d'Enée Numitor ſon ayeul, qu'Amulius avoit réduit à un pitoyable & honteux eſclavage, & ne perdit pas une ſeule occaſion de lui rendre toutes ſortes de ſervices, ſans qu'il lui ſoit jamais arrivé de lui faire le moindre déplaiſir, non pas même imprudemment & par mégarde. Il n'en eſt pas de même de Theſée, qui oublia l'ordre que ſon pere lui avoit donné de mettre la voile blanche à ſon retour. De quelques couleurs qu'on ſe ſervît, il ſeroit bien difficile de juſtifier ſa négligence devant les juges les plus

Second avantage de Romulus.

Les oublis & les imprudences dans les devoirs eſſentiels ſont de véritables crimes.

Jugement remarquable de Plutarque ſur cet oubli de Theſée.

Non pas même imprudemment ou par mégarde.] Plutarque ajoûte cela avec raiſon, parce que toutes les fautes qu'on fait contre un devoir eſſentiel & capital ; ſont criminelles, quoiqu'on les faſſe par mégarde & imprudemment.

indulgens,

indulgens, & de l'empêcher d'être condamné comme parricide. C'eſt ce qu'un Ecrivain d'Athenes a fort bien vû ; mais comme il vouloit à toute force le défendre, il a feint qu'Egée, averti que Theſée s'avançoit à pleines voiles, courut à la citadelle avec tant de precipitation pour le voir, qu'un pied venant à lui gliſſer, il tomba : comme ſi Egée pouvoit manquer d'avoir avec lui des gens pour le ſoûtenir, ou qu'en lui voyant prendre le chemin de la mer, on l'eût laiſſé aller ſeul ſans le ſuivre.

Troiſiéme avantage de Romulus.

Que s'il faut parler de l'injuſtice qu'ils commirent tous deux en enlevant des femmes, celle de Theſée manque de prétexte honnête & plauſible ; Premierement la même choſe lui arriva pluſieurs fois, car il enleva Ariadne, Antiope, Anaxo, & après celles-là, quoiqu'il fût alors trop vieux pour penſer au mariage, même le plus legitime, il enleva Helene, qui n'étoit encore qu'une petite fille, & nullement en âge de ſe marier. Et en ſecond lieu on ne peut pas dire que ce fut pour avoir des enfans, car les filles de Trezene, celles de Lacedemone, & les Amazones, qu'il n'avoit pas même fiancées, n'étoient ni plus dignes, ni mieux en état de lui donner des enfans, que les Atheniens, qui deſcendoient de l'ancienne race d'Erechthée & de Cecrops ; & c'eſt ce qui fait croire avec raiſon, qu'il ne le fit que par un eſprit de débauche, vaincu par la volupté.

Theſée enleva pluſieurs femmes Ce qui marque un eſprit de débauche.

Romulus n'en enleva qu'une pour lui. Encore dit-on qu'il ne la garda pas pour lui & qu'il la donna à Hoſtius Hoſtilius.

Au contraire Romulus en ayant ravi une fois pour toutes près de huit cens, n'en retint pour lui qu'une ſeule nommée Herſilie, & partagea les autres aux plus vaillans de ſes citoyens; & enſuite par l'honneur, l'amitié & le bon traitement qu'il leur fit rendre, il changea cette violence & cette injuſtice en une action très-ſage & très-utilement entrepriſe pour la ſocieté; car par-là il unit deux nations, en mêlant les races & les familles; & la bonne intelligence que cela fit naître pour toûjours entre ces deux peuples, fut l'unique ſource de leur puiſſance & de leur grandeur. Du reſte le tems eſt un aſſez bon témoin de la pudeur, de la conſtance, & de l'amour réciproque dont il cimenta les mariages; car pendant plus de deux cent trente ans, il n'y eut pas un mari qui oſât quitter ſa femme, ni une femme ſon mari; & comme en Grece les plus ſçavans dans l'antiquité connoiſſent par nom & ſurnom celui qui le premier tua ſon pere ou ſa mere, tout de même les Romains ſçavent qu'un Spurius Carbilius renvoya le premier ſa femme, encore ne fut-ce que parce qu'elle n'avoit point d'enfans.

Homme très conſidérable, puiſqu'il avoit été Conſul.

Car pendant près de deux cent trente ans, il n'y avoit pas un mari qui oſât quitter ſa femme.] Il faut corriger *près de cinq cent trente ans.* Car Denys d'Halycarnaſſe marque préciſement que ce fut l'an de Rome cinq cent vingt, la cent trente-ſeptiéme Olympiade, ſous le Conſulat de M. Pomponius Matho & de C. Papirius Maſſo.

Encore ne fut-ce que parce qu'elle n'avoit point d'enfans.) Il le jura ainſi devant les Cenſeurs, & il proteſta que quoiqu'il aimât ſa femme avec beaucoup de ten-

A ce témoignage du tems s'accordent auſſi parfaitement toutes les actions de ces deux peuples ; les deux Rois avoient un pouvoir égal, & les deux nations joüiſſoient des mêmes privileges & des mêmes droits à cauſe de cette alliance ; au lieu que tous les differens mariages de Theſée ne produiſirent jamais aux Atheniens aucune alliance ni amitié, au contraire, ils cauſerent des inimitiez, des guerres, des meurtres de citoyens, & enfin la priſe de la ville d'Aphidnes, dont les habitans ne ſe ſauverent qu'à grand'peine, & par la faveur de leurs ennemis, qu'ils furent obligez d'adorer comme des Dieux ; car ſans cela ils auroient ſouffert à cauſe de lui, ce que Troye ſouffrit depuis à cauſe d'Alexandre. Sa mere même n'en fut pas quitte pour la peur ; Car elle eut le même ſort qu'Hecube eut dans la ſuite ; elle fut emmenée captive, ayant été indignement delaiſſée & abandonnée par ſon fils, au moins ſi cette captivité d'Æthra n'eſt pas une fable, comme il ſeroit à ſouhaiter qu'elle le fût avec

Grands maux que cauſerent aux Atheniens les differens mariages de Theſée.

De Caſtor & de Pollux.

Paris.

dreſſe, il la quittoit pour ſatisfaire au ſerment qu'il avoit fait à ſon mariage, où il avoit juré, ſelon la formule ordinaire, qu'il ſe marioit pour avoir des enfans. Voilà un Payen bien religieux. Il ne laiſſa pas depuis ce tems-là d'être odieux au peuple, qui regarda ce premier divorce comme un exemple très-pernicieux.

Ne produiſirent jamais aux Atheniens aucune alliance ni amitié.) Il manque un mot dans le texte. Il faut lire comme dans un manuſcrit φιλικὴν οὐδεμίαν, οὐδὲ κοινωνικήν.

Car ſans cela ils auroient ſouffert.) Il manque viſiblement dans le texte une négative, qu'un manuſcrit ſuplée fort heureuſement. Au lieu de παθεῖν, il y a, μὴ παθεῖν. Sans cette négative le paſſage n'a aucun ſens.

beaucoup d'autres particularitez de la vie de Theſée.

Quatriéme avantage de Romulus.

Enfin ce qu'on dit à leur ſujet de la Divinité, met entre eux une très-grande difference ; car Romulus en naiſſant fut ſauvé par la ſeule faveur des Dieux, & par leur aſſiſtance particuliere ; au lieu que l'oracle rendu à Egée, pour l'empêcher d'approcher d'aucune femme étrangere, ſemble montrer que Theſée vint au monde contre l'ordre & la volonté des Dieux.

Fin de la vie de Romulus.

LYCURGUE.

ON ne peut rien dire du Legiſlateur Lycurgue, qui ne ſoit rapporté differemment par les Hiſtoriens ; Car il y a diverſes traditions ſur ſon origine, ſur ſes voïages, ſur ſa mort, & encore plus ſur ſes loix, & ſur la forme du Gouvernement qu'il établit ; mais l'on s'accorde encore moins ſur le tems où il a vêcu. Les uns diſent qu'il fut

Differentes traditions ſur tout ce qui regarde Lycurgue.

Les uns diſent qil fût contemporain d'Iphitus.] Cela eſt fondé ſur ce qu'on prétend qu'Iphitus inſtitua les jeux Olympiques cent

contemporain d'Iphitus, & qu'il regla avec lui la ſuſpenſion d'armes, qui s'obſerve pendant les jeux Olympiques ; Ariſtote eſt même de ce ſentiment, qu'il fonde ſur un diſque Olympique, où le nom de Lycurgue ſe trouve écrit ; & les autres, qui, comme Eratoſthene, & Apollodore,

Toutes les guerres ceſſoient en Grece pendant les jeux Olympiques. Palet.

huit ans avant la premiere Olympiade vulgaire, qui a commencé l'an du monde 3174. ou de la periode Juliene 3938. 774. ans avant l'Ere Chretienne, & qu'il y avoit eu vingt-ſept Olympiades, c'eſt-à-dire cent huit ans, avant cette Olympiade vulgaire ; mais qu'on ne les compta point, & qu'on ne commença à compter que par la vingt-huitiéme, où Corœbus fut vainqueur, d'où vient que l'on ignore ceux qui remporterent le prix aux vingt-ſept premieres. C'eſt ainſi que l'ont écrit Ariſtodeme, Phlegon, Syncelle & autres. Callimaque ne met que XIII. Olympiades avant celle de Corœbus. Mais je ne ſçai ſi ces autoritez ſont bien ſûres.

Il y a de l'apparence que les commencemens de ces jeux, s'ils commencerent alors, furent ſi informes, qu'ils ne méritoient aucune attention, & c'eſt une preuve que Lycurgue n'y eut aucune part. Comment les Grecs auroient-ils negligé de marquer les commencemens d'une fête ſi ſolemnelle, eux qui étoient ſi ſoigneux de ramaſſer juſqu'aux moindres choſes qui pouvoient contribuer à la gloire de leur pays ?

Et qui regla avec lui la ſuſpenſion d'armes qui s'obſerve pendant les jeux Olympiques.] Toutes les guerres ceſſoient en Grece pendant les jeux Olympiques, & non ſeulement pendant ces jeux, mais auſſi pendant les trois autres grands jeux de la Grece, c'eſt à-dire pendant les jeux Pythiques, Iſthmiques & Neméens. C'eſt une choſe aſſez remarquable ; Il n'y a point de fête ſi reſpectée parmi les Chrétiens, & cependant quelle difference !

Ariſtote eſt même de ce ſentiment, qu'il fonde ſur un diſque Olympique, où le nom de Lycurgue ſe trouve écrit.] Cette raiſon ſeroit fort bonne, s'il étoit conſtant que le Lycurgue, dont le nom étoit écrit ſur ce palet, fut le Legiſlateur, mais comme il y a eu pluſieurs Lycurgues, l'argument d'Ariſtote ne prouve rien.

Eratoſthene.] Hiſtorien d'Athenes, qui fut appellé en Egypte par Ptolemée Evergetes qui le fit ſon Bibliothécaire ; il fut précepteur de Callimaque. C'étoit un homme d'un ſçavoir prodigieux, & il avoit fait quantité d'ouvrages tant d'Hiſtoire, que de Chronologie & de Géographie ; il eſt ſouvent cité par Strabon.

Apollodore.) Le Grammairien

comptent les tems par ſucceſſions des Rois de Sparte, le mettent pluſieurs années avant la premiere Olympiade. Mais ſur ce qu'il y a eu deux Lycurgues à Lacedemone en differens tems, Timée ſoupçonne qu'on a attribué les actions de l'un & de l'autre à celui qui étoit le plus ancien, & qui avoit le plus de reputation; que le plus ancien vivoit peu de tems après Homere, & qu'il l'avoit vû. Xenophon fait même aſſez juger de ſon ancienneté, quand il dit qu'il étoit du tems des Heraclides. Il eſt vrai que les derniers Rois de Sparte deſcendoient auſſi d'Hercule; mais il y a de l'apparence que cet Hiſtorien ne veut parler que des premiers deſcen-

Timée le Sicilien, qui avoit écrit l'hiſtoire de Sicile, celle d'Italie & celle de Grece. Il vivoit du temps de Ptolemée fils de Lagus.

En effet il pouvoit l'avoir vû. Car Homere ne vivoit qu'environ cent trente ans avant la premiere Olympiade.

Apollodore, contemporain d'Eratoſthene; nous avons encore un abregé d'un de ſes ouvrages ſous le nom de *Bibliothéque d'Apollodore*, ou de *l'origine des Dieux.*

Comptent les tems par la ſucceſſion des Rois de Sparte, le mettent pluſieurs années avant la premiere Olympiade.) Cent trente ans avant la premiere Olympiade vulgaire. Il eſt certain que de compter ainſi par la ſuite des Rois c'eſt la maniere la plus ſûre. Ce calcul revient à peu près à celui de Strabon, qui poſe comme une choſe conſtante, que Lycurgue étoit cinq générations après Althemenes, qui mena une Colonie en Crete. Or cet Althemenes étoit fils de Ciſſus, qui fonda Argos dans le même tems que Patrocles, cinquiéme ayeul de Lycurgue, qui fonda Sparte. Ainſi Lycurgue floriſſoit peu de tems après Salomon, environ l'an du monde 3050. & neuf cens ans avant notre Seigneur.

Mais ſur ce qu'il y a eu deux Lycurgues à Lacedemone en differens tems.] Le dernier fut celui qui chaſſa du thrône de Sparte ſon Collegue Ageſipolis troiſiéme du nom. Il deſcendoit auſſi d'Hercule. Ces deux Lycurgues furent bien differens, le premier rendit le Roïaume à ſon neveu, & le dernier ne put y ſouffrir ſon Collegue.

Quand il dit qu'il étoit du tems des Heraclides.] Ce paſſage de Xenophon eſt dans ſon traité de la République des Lacedemoniens, d'où Plutarque a tiré tout ce qu'il y a de plus conſidérable dans cette vie.

dans de ce Heros. Quoiqu'il en ſoit cette diverſité de ſentimens n'empêchera pas que nous ne ramaſſions ce que l'on trouve écrit de la vie de ce grand perſonnage, en nous attachant à ce qui eſt le moins conteſté, & qui eſt fondé ſur l'autorité des témoins les plus illuſtres & les plus croyables.

Premierement le Poëte Simonide dit que le Pere de Lycurge étoit Prytanis & non pas Eunomus. Mais la plûpart des Auteurs font autrement la Genealogie d'Eunomus & de Lycurgue, car ils aſſurent que Soüs fut fils de Patrocles & petit-fils d'Ariſtodeme, que de Soüs nâquit Eurytion, d'Eurytion Prytanis, de Prytanis, Eunomus; que cet Eunomus eut Polydecte de ſa premiere femme, & que de la ſeconde, appellée Dianaſſe, il eut Lycurgue. Eutychidas, qui eſt un autre Hiſtorien, met pourtant Lycurgue le ſixieme en droite ligne après Patrocles, & l'on-

Ou Procles.

Met pourtant Lycurgue le ſixiéme en droite ligne après Patrocles.] Qui mettoit-il donc entre Prytanis & Eunomus ? Je croirois ou que cet Eutychidas s'eſt trompé, ou que Plutarque n'avoit pas bien pris le ſens de ſes paroles, & que cet Hiſtorien mettoit Lycurgue le ſixiéme en comptant Patrocles : Voici la Genéalogie entiere depuis Hercule.

Hercule,
|
Hillus.
|
Cleodæus,
|
Ariſtomachus,
|
Ariſtodemus,
|
Patrocles, ou Procles, peut-être par abbreviation,
|
Soüs,
|
Eurytion, ou Euryphon, ou Eurypon,
|
Prytanis,
|
Eunomus,

ziéme

zième après Hercule. Entre tous ſes ancêtres, le plus eſtimé a été Soüs. De ſon regne les Spartiates ſoûmirent les Ilotes, & conquirent beaucoup de terres ſur les Arcadiens.

Les habitans de la ville de Helos dans la Laconie.

On raconte de lui, qu'étant aſſiegé par les Clitoriens en un poſte fort difficile & qui manquoit d'eau, il leur offrit de leur rendre toutes leurs terres, s'ils vouloient le laiſſer boire lui & ſon armée dans une fontaine qui étoit près de leur camp. Les Clitoriens y ayant conſenti & les ſermens étant prêtez de part & d'autre, Soüs aſſembla ſes troupes, & promit de ſe demettre de la Royauté en faveur de celui qui s'abſtiendroit de boire. Il n'y en eut pas un qui eût la force de s'en abſtenir; ils bûrent tous, & Soüs deſcendant le dernier, ne fit que ſe rafraichir un peu & ſe laver le viſage en preſence des ennemis, & continuant ſon chemin il refuſa de rendre leurs terres, ſous prétexte qu'ils n'avoient pas tous bû. Cependant quelque grande que fût l'eſtime, que les Spartiates avoient pour lui, ils ne nommerent pas ſa maiſon de ſon nom, mais de celui de ſon fils Eurytion; car ils l'appellerent *la mai-*

Qui habitoient une ville d'Arcadie, appellée Clitor, ou Cletor.

Prétexte très-frivole & très-injuſte.

Polydecte, & Lycurgue.

Cette Généalogie eſt vicieuſe dans Herodote Liv. VIII. car outre que Soüs y eſt oublié, Eunomus eſt mis pour fils de Polydecte.

Les Spartiates ſoûmirent les Ilotes.] Les Ilotes ou Heilotes étoient les habitans de *Helos* ville maritime de la Laconie, qui ayant été ſubjuguez par les Spartiates, donnerent leur nom aux autres eſclaves qui eurent enſuite le même ſort, car ils furent tous appellez *Ilotes*.

Ils ne nommerent pas ſa maiſon de ſon nom, mais de celui de ſon fils Eurytion.] Car juſqu'à Eu-

ſon des Eurytionides; Et cela vient ſans doute, de ce que cet Eurytion fut le premier, qui, pour plaire au peuple, relâcha un peu la puiſſance abſoluë des Rois, relâchement qui produiſit dans Sparte une horrible confuſion & une licence effrenée, qui y cauſerent des maux infinis pendant long-tems. Car le peuple devint ſi inſolent, que ſi les Rois qui lui ſuccederent, vouloient employer la force pour recouvrer leur autorité, ils ſe faiſoient haïr, & ſi par complaiſance, ou par foibleſſe, ils prenoient le parti de diſſimuler, ils attiroient le mépris de ces rebelles, de maniere que tout étoit en déſordre, & qu'on n'écoutoit plus les Loix; cela avança même la mort du Roi, pere de Lycurgue; car ayant voulu ſéparer des gens qui ſe battoient, il reçut un coup de couteau de cuiſine dont il mourut, laiſſant le Royaume à ſon fils aîné Polydecte. Celui-ci étant mort bien-tôt après ſans enfans, tout le monde crut que Lycurgue alloit être Roi. Il le fut en effet pendant que la groſſeſſe de ſa belle ſœur fut cachée; mais ſi-tôt qu'elle fut connuë, il déclara que la Royauté appartenoit à l'enfant qui en naîtroit, ſi c'étoit un fils, & dès ce moment il adminiſtra le Royaume comme ſon tuteur, ſous le titre de *Prodicos* que les Lacedémoniens donnent aux tuteurs des Rois.

Relâchement des Rois, ſource de beaucoup de déſordres.

Belle action de Lycurgue.

Cependant la veuve lui envoya dire ſous main,

rytion, cette maiſon avoit été appellée la maiſon des Procleides ou Patrocleides, de Patrocles, ou Procles pere de Soüs.

que s'il vouloit lui promettre de l'épouſer quand il ſeroit Roi, elle feroit périr ſon fruit. Lycurgue eut de l'horreur pour une ſi déteſtable femme; il n'oſa pourtant le témoigner ni rejetter ſa propoſition, au contraire il fit ſemblant de l'approuver & d'y donner les mains; mais il lui commanda de ne rien faire pour ſe bleſſer, & de ne prendre aucuns breuvages, qui pourroient ou la faire mourir, ou alterer ſa ſanté; & lui fit entendre qu'il auroit ſoin de ſe défaire de l'enfant dès qu'elle en ſeroit délivrée. En amuſant ainſi cette femme, il la mena juſqu'à ſon terme; & quand il ſçut qu'elle étoit en travail, il envoya des gens pour aſſiſter à ſes couches & pour la garder, avec ordre, ſi elle accouchoit d'une fille, de la mettre incontinent entre les mains des femmes; & ſi elle accouchoit d'un fils, de le lui porter ſur l'heure même en quelque lieu qu'il pût être, & quelque affaire preſſante qu'il eût. Heureuſement elle ſe délivra d'un fils à l'heure de ſouper pendant qu'il étoit à table avec les principaux Magiſtrats de la ville; ſes ſerviteurs entrerent donc dans la ſalle, & lui preſenterent cet enfant. Il le prit entre ſes bras, & on rapporte qu'il dit à ceux qui étoient preſens: *Voici le Roi qui nous vient de naître, Seigneurs Spartiates*; & en même temps il le mit dans la place du Roi, & le nomma *Charilaus*, à cauſe de la joye que témoignoient tous les aſſiſtans en exaltant ſa magnanimité & ſa juſtice. Ainſi Lycur-

Fidelité de Lycurgue & ſa prudence.

Joye du peuple.

gue ne regna que huit mois en tout ; mais ſes Citoyens avoient d'ailleurs tant d'eſtime & tant de vénération pour lui, que ceux qui lui obéïſſoient pour ſa vertu étoient en plus grand nombre, que ceux qui rendoient ce reſpect à ſa qualité de tuteur du Roi & à ſa grande puiſſance.

Il ne manqua pourtant pas d'envieux qui s'oppoſerent à ſon avancement ; ſur-tout les parens & les amis de la mere du jeune Roi, entrant dans le reſſentiment où elle étoit de l'injure qu'elle croyoit avoir reçuë, ne perdoient aucune occaſion de le diffamer ; juſques-là que Leonidas l'ayant querellé un jour avec beaucoup d'audace, eut l'inſolence de lui dire qu'il ſçavoit de très-bonne part, qu'il ſeroit bien-tôt Roi ; & cela pour le rendre ſuſpect par cette noire calomnie, & pour diſpoſer par avance les eſprits à croire que ſi le jeune Roi venoit à mourir, il ne falloit en accuſer que Lycurgue. La mere ſemoit d'un autre côté les mêmes diſcours. Le déplaiſir qu'il en conçut, & la crainte qu'il avoit de ce qui pouvoit arriver, l'avenir étant toûjours incertain, lui firent prendre la réſolution de détruire ces ſoupçons par ſa retraite, & de voyager, juſqu'à ce que ſon neveu eut un fils qui pût un jour lui ſucceder. Il partit donc & alla premierement en Crete, où après avoir bien obſervé le gouvernement & conferé ſans relâche avec les plus habiles gens de l'Iſle,

C'étoit le frere de la mere du Roi.

Cauſe des voyages de Lycurgue.

Il va en Crete.

Occupations de Lycurgue dans ſes voyages.

il trouva quelques-unes de leurs loix ſi belles, qu'il les prit pour s'en ſervir quand il ſeroit de retour à Sparte.

Il fit encore une choſe bien avantageuſe pour ſon pays, car par amitié ou par prieres, il perſuada Thales, qui paſſoit pour un des Sages de Grece & pour un très-grand Politique, de s'y aller établir. Thales étoit un Poëte Lyrique, mais ſous prétexte de ne compoſer que des chanſons, il faiſoit en effet tout ce que les plus graves Legiſlateurs auroient pû faire ; car toutes ſes piéces étoient autant de diſcours qui portoient les hommes à l'obéïſſance & à la concorde, par le moyen de certaines meſures ſi

C'eſt rendre un ſervice conſiderable à ſon pays que d'y attirer un habile homme.

Il trouva quelques-unes de leurs loix ſi belles, qu'il les prit pour s'en ſervir.] C'eſt le ſentiment des plus anciens Auteurs, comme Ephorus, Calliſthene, Ariſtote, Platon, qui diſent tous, que Lycurgue imita en beaucoup de choſes le gouvernement de Crete; & Polybe aſſure qu'ils ſe ſont tous trompez ; voici les raiſons qu'il en donne dans le Liv. VI. A Sparte, dit-il, les terres ſont partagées également entre tous les Citoyens, les richeſſes en ſont bannies, les Rois y ſont perpetuels, & le Royaume y eſt héréditaire, & c'eſt tout le contraire en Crete. Mais tout ce que dit Polybe n'empêche pas que Lycurgue ne puiſſe avoir pris ce qu'il y avoit de bon dans le gouvernement de Crete, & laiſſé ce qu'il y avoit de defectueux. Il y a tant de conformité entre les Loix de Lycurgue & celle de Minos, qu'on ne peut preſque pas douter que les dernieres n'ayent donné lieu aux autres, puiſque Minos eſt plus ancien que Lycurgue ; & c'eſt le ſentiment de Strabon.

Il perſuada Thales, qui paſſoit pour un des Sages de Grece & pour un très-grand Politique.] Plutarque a confondu ce Thales avec le Thales Mileſien, qui étoit un des ſept Sages de Grece, & qui vivoit du temps de Creſus & de Solon. Ce Thales dont parle Plutarque, étoit un Muſicien, grand Poëte & plus ancien que le Thales contemporain de Creſus de plus de 250. ans.

Par le moien de certaines meſures ſi harmonieuſes.] Si dès le

Etat de la Musique du temps de Lycurgue.

harmonieuſes, & où il y avoit tant de juſteſſe, tant de force & tant de douceur, qu'inſenſiblement elles adouciſſoient les mœurs de ceux qui les entendoient, & les portoient à l'amour des choſes honnêtes, en les purgeant des animoſitez & des haines qui regnoient entr'eux. De ſorte qu'il prépara en quelque façon les voyes à Lycurgue pour l'inſtruction de la correction de ſes Citoyens.

Il paſſe en Aſie.

De Crete il paſſa en Aſie, dans le deſſein, dit-on, de voir par lui-même le luxe & les délices des Ioniens, afin qu'en les comparant

temps de Lycurgue la Muſique des Grecs étoit déja capable de purger les paſſions, quel progrès ne devoit-elle pas avoir fait depuis ce temps-là juſques à celui d'Ariſtote? Aujourd'hui on prend pour des Fables tous les effets ſurprenans que les Anciens racontent de cette Muſique des Grecs; mais Platon, Ariſtote, Theophraſte, Polybe, & tout ce qu'il y a eu d'Auteurs plus graves & plus ſenſez, ſe ſeroient-ils expoſez à être dementis par tout un peuple, en attribuant à la Muſique des effets qu'elle n'auroit pas produits? Leur Muſique ne peut avoir été que très-ſuperieure à la nôtre, & par l'avantage de leur langue, & par le caractére de leur eſprit; car on trouvera que dans tous les pays, la Muſique a toujours été proportionnée au genie & au langage des peuples.

Dans le deſſein de voir par lui-même le luxe & les délices des Ioniens.] Les habitans de l'Attique, appellez *Ioniens*, menerent une colonie dans l'Aſie Mineure, environ mille cinquante ans avant la naiſſance de Nôtre Seigneur, occuperent tous le pays qui eſt entre la Lydie & la Carie, & l'appellerent Ionie. Cette migration Ionienne, ſe fit environ cent cinquante ans avant Lycurgue. Mais ces peuples étoient-ils déja ſi corrompus du tems de ce Legiſlateur? Il me ſemble que les premiers Mileſiens ont été fort décriez pour leurs mœurs farouches & auſteres; & je ne ſçai ſi l'on ne pourroit pas prouver qu'ils ne tomberent dans cette molleſſe & dans cette corruption, qui donna lieu au proverbe *les mœurs Mileſiennes*, qu'après le regne de Cyrus.

avec la vie ſimple & auſtere des peuples de Crete, comme un Medecin qui compare un corps foible & mal ſain avec un corps ſain & robuſte, il pût connoître toute la difference que des mœurs & des coûtumes ſi oppoſées cauſent dans le gouvernement. Ce fut-là vrai-ſemblablement qu'il vit pour la premiere fois les poëſies d'Homere, qui étoient chez les deſcendans de Cleophilus; & ayant trouvé que les inſtructions morales & politiques qu'elles renferment, ne ſont pas moins utiles, que ſes contes & ſes fictions ſont agréables, il prit lui-même la peine de les copier & de les aſſembler en un corps pour les porter en Grece. Il eſt vrai que ces poëſies y avoient déja fait quel-

C'eſt cette comparaiſon qui a produit la Medecine & qui en eſt le fondement.

Ou Creophilus.

Jugement de Lycurgue ſur Homere.

Ce fut-là vrai-ſemblablement qu'il vit pour la premiere fois les poëſies d'Homere.] Il dit *vrai-ſemblablement*, parce qu'il y avoit des Auteurs Grecs qui ſoûtenoient qu'il avoit veu Homere qui etoit alors à Chio. L'opinion de Plutarque eſt plus ſure, Homere étoit mort avant la naiſſance de Lycurgue.

Chez les deſcendans de Cleophilus.] Ce Cleophilus avoit été hôte d'Homere; mais comment accorder cela avec le ſentiment de Porphyre, qui écrit que ce Cleophilus, hôte d'Homere, étoit ami particulier de Pythagore? Si cela étoit, Lycurgue ſeroit moins ancien de près de 300. ans, car il auroit été du temps de Servius Tullius; c'eſt ce qu'on ne pourra jamais accommoder avec l'exacte Chronologie. Ce Cleophilus ami de Pythagore étoit ſans doute un des deſcendans de celui chez qui Homere avoit logé.

Et ayant trouvé que les inſtructions morales & politiques, qu'elles renferment ne ſont pas moins utiles que ſes contes & ſes fictions ſont agréables.] Ce jugement que Lycurgue fait d'Homere, & qui eſt celui de Plutarque, mérite d'être remarqué; car il eſt conforme à celui qu'en ont fait dans les ſiécles ſuivans tous les plus grands hommes, qui y ont admiré la ſolidité des préceptes & la beauté des fictions.

que bruit, & qu'un petit nombre de perſonnes en avoient quelques pieces détachées ; Mais Lycurgue fut celui qui les fit entierement connoître aux Grecs.

Il va en Egypte. Les Egyptiens diſent auſſi que Lycurgue alla dans leur pays, & qu'ayant extrémement goûté un de leurs établiſſemens, qui eſt que les gens de guerre y ſont un corps ſéparé de tous les corps de l'Etat, il le porta à Sparte, où il ſépara les ouvriers & tous les gens de métier, & établit une République véritablement noble & pure. Il eſt certain que quelques Hiſtoriens

En avoient quelques pieces détachées.] Avant Lycurgue on n'avoit en Grece que de ces pieces détachées, à qui on donnoit le nom de ce qu'elles contenoient, comme, *la vaillance de Diomede*, *la rançon d'Hector*, *&c.* mais on ne peut pourtant pas inferer de-là que chaque poëme d'Homere n'eſt qu'un ramas de pieces qu'on a couſues, & qui n'ont entre elles aucune liaiſon, comme l'a prétendu un Ecrivain moderne, qui n'eſt tombé dans cette erreur, que pour n'avoir pas entendu le paſſage d'Elien qu'il a cité du Liv. 7. Chap. 14. Avant que l'Eneïde fût publique, les Romains en avoient des morceaux, comme celui de Marcellus, celui des Amours, & de la mort de Didon, & celui de l'impie Mezence, &c. Conclura-t'on de-là avec quelque apparence de raiſon, que ce ne ſont pas des pieces d'un poëme, qui avec elles ne fait qu'un ſeul & même corps ?

Qui eſt que les gens de guerre y font un corps ſéparé de tous les corps de l'Etat.] Toute l'Egypte étoit partagée en quartiers qu'on appelloit *Nomous*, & il y avoit un certain nombre de ces quartiers aſſignez à chacun de ces Corps, qui compoſoient l'Etat, & qui étoient ſept en tout : Celui des Prêtres ; celui des gens de guerre ; celui des Paſteurs des gros troupeaux ; celui des Paſteurs des petits troupeaux ; celui des Marchands ; celui des Interprêtes, & celui des gens de marine. Les gens de guerre étoient appellez *Calaſyriens* & *Hermotybiens* ; il leur étoit défendu d'exercer d'autre métier que celui de la guerre, que les peres enſeignoient à leurs enfans.

Il eſt certain que quelques Hiſtoriens Grecs ſont en cela d'accord

Grecs

Grecs ſont en cela d'accord avec les Egyptiens : Mais qu'il ait été en Afrique & en Eſpagne, & qu'il ſoit paſſé juſques dans les Indes pour converſer avec les Gymnoſophiſtes, le Spartiate Ariſtocrates, fils d'Hipparchus, eſt le ſeul qui l'ait écrit.

Ni l'Eſpagne ni les Indes ne furent connuës des Grecs, que long-tems après Lycurgue

Indes Orientales au-delà & au-deçà du Gange.

Gymnoſophiſtes, Prêtres des Indes.

Cependant les Lacedemoniens, qui ſupportoient fort impatiemment ſon abſence, lui députerent pluſieurs fois, pour le prier de revenir ; car ils trouvoient que leurs Rois n'avoient ſimplement que le titre & les honneurs des Rois, ſans aucune autre qualité qui les diſtinguât du peuple ; au lieu que Lycurgue étoit né pour commander & pour être veritablement Roi, la nature lui ayant donné une grace & une force de perſuaſion qui attiroit à lui tous les hommes. Les Rois mêmes ne s'oppoſoient pas à ſon retour ; au contraire, ils eſperoient que ſa préſence refreneroit l'inſolence du peuple & le rendroit plus ſouple & plus ſoûmis. Tous les eſprits étant ainſi diſpoſez à ſon égard, il retourna à Sparte, & d'abord il réſolut de changer toute

Car il y avoit toûjours deux Rois à Lacedémone.

Il change toute la forme du Gouvernement.

avec les Egyptiens.] Herodote dit pourtant qu'il ſeroit difficile de dire, ſi ce partage paſſa des Egyptiens aux Grecs, parce qu'il étoit en uſage chez les Thraces, les Scythes & autres Barbares, de qui les Grecs pouvoient fort bien l'avoir pris.

Et qu'il ſoit paſſé juſques dans les Indes.] Comment Lycurgue ſeroit-il paſſé dans les Indes, puiſqu'Alexandre fut le premier qui ouvrit le chemin des Indes aux Grecs, plus de cinq cens ans après Lycurgue ; car l'expedition de Bacchus & celle d'Hercule ſont des fables, qui n'ont pas le moindre fondement.

Le Spartiate Ariſtocrates.] Qui avoit fait l'Hiſtoire de Lacedémone, dont le IV. Livre eſt cité par Athenée.

la forme du Gouvernement, jugeant bien que quelques Loix particulieres seroient inutiles, si comme dans un corps plein de toutes sortes de maux qui menace ruine, il ne consumoit auparavant & n'achevoit de purger par des remedes & par des medecines toutes ses mauvaises humeurs, pour lui ordonner ensuite un nouveau regime. Mais avant que d'exécuter ce dessein, il alla à Delphes pour consulter Apollon, & après avoir offert son sacrifice, il reçût cet Oracle si célébre, dans lequel la Prêtresse l'appelloit *Ami des Dieux*, & *Dieu plûtôt qu'homme*. Et quant à la grace qu'il avoit demandée de pouvoir établir de bonnes Loix dans son pays, elle lui déclaroit, *que le Dieu avoit exaucé ses prieres, & qu'il lui donneroit la plus excellente République qui eût jamais été.* Encouragé par une réponse si favorable, il communiqua son secret aux principaux de la Ville, & les exhorta à lui aider, commençant d'abord par ses amis, & gagnant ensuite peu à peu les autres, & les disposant à faire tout ce qu'il voudroit.

Il falloit bien se munir de l'autorité d'un oracle.

Cet oracle est rapporté par Herodote. Liv. 1. Sect. 75.

Quand le tems de mettre la main à l'œuvre fut venu, il donna ordre à trente des plus considérables de se trouver en armes sur la place

Il alla à Delphes pour consulter Apollon.] Comme Minos avoit persuadé au peuple, qu'il tenoit de Jupiter même les Loix qu'il leur imposoit, Lycurgue son imitateur en tout, imita aussi cette conduite, & voulut faire croire aux Grecs qu'il ne faisoit rien que par l'ordre d'Apollon ; car un oracle abregeoit bien des difficultez dans ces sortes d'entrepriſes.

le lendemain dès la pointe du jour, pour étonner & effraïer ceux qui voudroient s'oppoſer à ſon entrepriſe. De ces trente, Hermippus en nomme vingt des plus apparens; mais celui qui eut la plus grande part à toutes les affaires de Lycurgue, & qui lui aida le plus à établir ſes Loix, on le nomme Arithmiadas.

Hiſtorien natif de Smirne, & diſciple de Callimaque. Il avoit fait les vies des Philoſophes, & celles des Legiſlateurs.

Ou Arthmiadas.

Au commencement de l'émeute, le Roi Charilaus, craignant que ce ne fût une conjuration contre ſa perſonne, s'enfuit dans le Temple de Junon, appellé *Chalcioicos*; mais après avoir ſçû la verité & reçû les ſermens, il ſortit du Temple, & ſe joignit à Lycurgue; car il étoit d'un naturel ſi doux, que le Roi Archelaus, qui regnoit conjointement avec lui à Sparte, dit un jour à ceux qui loüoient ce jeune Prince pour ſa bonté: *Eh! comment ne ſeroit-il pas bon? il n'a pas même la force d'être méchant aux méchans.*

Maiſon d'airain. Ce Temple ſubſiſtoit encore du tems de Pauſanias; c'eſt-à-dire, du tems de Marc-Antonin.

De tous les nouveaux établiſſemens de Lycurgue, qui étoient en fort grand nombre, le plus grand & le plus conſiderable fut celui du

Eh! comment ne ſeroit-il pas bon? il n'a pas même la force d'être méchant aux méchans.] Ce mot d'Archelaüs renferme un grand ſens. C'eſt un défaut à un Prince d'être trop bon, & de n'avoir pas la force d'être méchant aux méchans; Dieu, qui eſt la bonté même, eſt loüé d'être méchant aux méchans, & David ne craint pas de lui dire, *cum electo electus eris, & cum perverſo perverteris. Vous ſerez bon avec les bons, & méchant avec les méchans.* C'eſt pourquoi il ajoûte dans le verſet ſuivant: *Quoniam tu populum humilem ſalvum facies & oculos ſuperborum humiliabis; parce que vous ſauverez le peuple qui eſt dans l'abaiſſement, & que vous humilierez les ſuperbes.* Pſ. XVII. 27. 28. Pour un Prince, c'eſt être véritablement bon, que d'être méchant avec juſtice.

Etabliſſement du Senat, & la principale cauſe du ſalut de Sparte.

Senat, lequel, comme dit Platon, étant mêlé avec la puiſſance trop abſoluë des Rois, & ayant une égale autorité, fut la principale cauſe de la moderation & du ſalut de cet Etat, qui étoit toûjours chancelant, & panchoit tantôt du côté des Rois vers la tyrannie, & tantôt vers la Démocratie du côté des Sujets; car ce Senat fut au milieu comme une ſorte de leſt & comme

Vers le Gouvernement du peuple.

Lequel, comme dit Platon, étant mêlé avec la puiſſance trop abſoluë des Rois.] Ce paſſage de Platon eſt dans le III. Livre des Loix, dans ce Livre admirable, où il examine la cauſe de la décadence des Empires. C'eſt à la page 691. L'Athenien dit au Lacedemonien: *Quelque Dieu, je penſe, prenant ſoin de vous, & prévoyant ce qui devoit arriver, vous a donné deux Rois d'une même famille, afin que regnant enſemble, ils fuſſent plus moderez & l'Etat plus tranquille. Et après cela un eſprit divin dans une nature humaine,* (c'eſt Lycurgue) *voyant leur puiſſance encore trop abſoluë & trop enflée, l'adoucit & la modera, en y mêlant la ſageſſe du Senat, & en égalant à l'autorité des Rois celle des vingt-huit Senateurs qui le compoſoient.* Il traite la même matiere dans ſa VIII. Lettre, où après avoir fait voir que la perte des Etats vient, ou du côté des Rois, trop avides de la tyrannie, ou du côté des ſujets, trop amoureux de leur liberté, il dit que Lycurgue s'étant apperçû que le Royaume d'Argos & celui de Meſſene périſſoient par l'orgueil de leurs Princes, qui avoient dégeneré en Tyrans, craignit que la même choſe n'arrivât à Lacedémone, & que pour prévenir ce malheur, il inſtitua le Senat, qui fut également ſalutaire, & aux Rois & aux Sujets, parce que par ce moyen la Loi devint le maître des Rois, & que les Rois ne devinrent pas les Tyrans de la Loi. Ariſtote blâme dans cette inſtitution du Senat, que les Senateurs fuſſent à vie, parce que l'eſprit ne vieilliſſant pas moins que le corps, c'eſt une injuſtice de commettre la fortune & la vie des Citoyens à des hommes qui ne ſont pas en état de juger. Il trouvoit encore fort mauvais qu'ils ne fuſſent pas obligez à rendre compte de leurs actions.

Car ce Senat fut au milieu comme une ſorte de leſt & comme un contrepoids.) La leçon du texte, ἔρυμα pourroit ſe ſoûtenir. Cependant j'ai mieux aimé ſuivre la correction de Caſaubon, qui dans ſes notes ſur le IX. Liv. de

un contrepoids qui le maintint dans l'équilibre, & qui lui donna une assiette ferme & asseurée, les vingt-huit Senateurs qui le composoient, se rangeant du côté des Rois, quand le peuple vouloit se rendre trop puissant, & fortifiant au contraire le parti du peuple, quand les Rois tendoient à la tyrannie. Aristote écrit que le nombre des Senateurs fut reglé à vingt-huit, parce que des trente, que Lycurgue avoit choisis d'abord, il y en eut deux qui de peur abandonnerent l'entreprise. Spherus écrit pourtant qu'il n'y en eut jamais que vingt-huit à qui Lycurgue eût fait part de son dessein. Peut-être eut-il égard à ce que c'est un nombre complet, étant composé de sept, multiplié par quatre, & le premier nombre parfait après les six, parce qu'il est égal à toutes ses parties; mais pour moi je suis persuadé qu'il choisit précisément ce nombre, afin que le conseil fut composé de trente personnes, en y comprenant les deux Rois. *C'est la veritable raison.*

Strabon, corrige le mot ἔρυμα, qui s'est glissé dans le texte de ce Geographe, & lit ἔρμα. Nous trouvons, dit-il, la même faute dans Plutarque, comme une infinité d'autres. C'est dans ce beau passage de Lycurgue, il cite le passage, & ajoûte, que personne n'en sentira l'élegance, s'il ne s'apperçoit que cette expression est empruntée des vaisseaux, qu'on charge exprès pour les empêcher d'être emportez par les vents. Car ἔρμα est ce que les Latins appellent *Saburra*, & que nous appellons *Lest*.

Spherus.) Disciple de Zenon, du tems de Ptolemée Evergete. Il avoit écrit les Vies des Philosophes appellez Eretriens, de la ville d'Eretrie en Eubée. Il avoit fait la Vie de Lycurgue & celle de Socrate, & l'on cite de lui un traité de la République de Lacedémone.

Il eut ce corps du Senat ſi fort à cœur, que pour le mieux autoriſer, il rapporta de Delphes uniquement pour lui un oracle particulier appellé *Rhetra*, c'eſt-à-dire *Decret*, qui diſoit en propres termes : *Quand tu auras bâti un Temple à Jupiter Syllanien & à Minerve Syllanienne, & que tu auras rangé le peuple par lignées & par tribus, & établi un Senat de trente Senateurs, y compris les deux Chefs, tu tiendras de tems en tems le Conſeil entre le Babyce & le Cnacion, tu conſerveras le pouvoir de prolonger à ton gré, ou de congedier l'aſſemblée, & tu laiſſeras au peuple le droit de ratifier ou d'annuller ce qu'on y aura propoſé.* Le Babyce & le Cnacion, c'eſt l'Oenonte ; Ariſtote écrit pourtant que le *Cnacion* c'eſt le fleuve, & que le *Babyce* c'eſt le pont ; car les Lacedémoniens tenoient leurs aſſemblées entre le pont & la riviere, dans un lieu où il n'y avoit ni ſalle enrichie de tableaux,

Entre le pont & la riviere appellée Cnacion.

A Jupiter Syllanien, & à Minerve Syllanienne.) Je ne ſçai ce que c'eſt que ce ſurnom de *Syllanien* & *Syllanienne* ; je crois qu'il faut corriger ce paſſage & lire, *à Jupiter Sellaſien & à Minerve Sellaſienne* ; car *Sellaſia* étoit une ville de la Laconie, ſur la riviere d'Eurotas.

Et tu laiſſeras au peuple le droit de ratifier ou d'annuller ce qu'on y aura propoſé.) Les paroles du texte ſont entierement corrompuës, je les ai expliquées ſelon la correction que j'en ai faite ; car au lieu de γαμωδᾶν γρὴ ἦμϐ κῆ κρᾶτος, je lis δάμῳ δ' ἀν ἀγορᾶν ἦμεν τὸ κράτος. *Populo autem concionum poteſtatem relinquere.*

Et que le Babyce c'eſt le pont.) Heſychius a ſuivi Ariſtote ; car il marque βαβῖκτα, γέφυρα. Il faut lire βαβύκα.

Car les Lacedémoniens tenoient leurs aſſemblées entre le pont & la riviere.) Ce pont étoit donc le pont de quelque torrent different de cette riviere ; car entre une riviere & ſon pont, il n'y a pas d'eſpace pour tenir des aſſemblées, à moins que cette riviere n'ait deux bras.

ni place autrement ornée. Lycurgue eſtimoit que ces embelliſſemens, bien loin de ſervir pour le bon conſeil, lui nuiſent au contraire, en rempliſſant de penſées, ou inutiles, ou vaines, l'eſprit des aſſiſtans qui au lieu d'être attentifs aux affaires dont il s'agit, s'amuſent à regarder, ou les ſtatuës, ou les tableaux, ou les riches lambris, comme on regarde les décorations d'une ſcene.

Lieux trop ornez & trop embellis cauſent des diſtractions.

Dans le Conſeil il n'y avoit que les deux Rois & les Senateurs qui euſſent le droit de propoſer les affaires & d'opiner, & quand leur avis étoit donné, le peuple avoit l'autorité de le rejetter ou de l'approuver. Mais dans la ſuite des tems, le peuple ayant trouvé le moyen de changer, ou de violenter le ſens des decrets du Senat par des additions ou par des retranchemens, d'abord peu ſenſibles, les Rois Polydore & Theopompe ajoûterent à l'oracle cet article formel, *Si le peuple altere ou corrompt les decrets, que les Senateurs & leurs Chefs ſe retirent*; c'eſt-à-dire, qu'ils congedient l'aſſemblée, & annullent ce qu'on aura alteré ou falſifié. Et ils perſuaderent à toute la ville que cet article avoit été ajoûté par l'ordre du Dieu même, comme le Poëte Tyrtée le fait connoître par ce paſſage: *Ces Ambaſſadeurs ayant entendu la voix d'Apollon, rapporterent dans leur patrie ces divines paroles: Que les ſacrez Rois, qui regiſſent l'aimable ville de Sparte, préſident au Conſeil avec les Senateurs, & que le*

Addition faite à l'oracle.

Paſſage du Poëte Tyrtée.

Il appelle les arrêts du Senat des oracles, *parce que le Senat avoit été établi par un oracle.*

peuple rende leurs oracles dans toute leur pureté, ſans jamais les corrompre.

Lycurgue ayant ainſi temperé le Gouvernement, ceux qui vinrent après lui ne laiſſerent pas de trouver que la puiſſance des trente, qui compoſoient le Senat, étoit encore trop emportée & trop furieuſe, & qu'elle avoit beſoin d'être refrenée : C'eſt pourquoi, comme dit Platon, ils lui donnerent un frein, en lui oppoſant l'autorité des Ephores, environ cent trente ans après Lycurgue ; & le premier Ephore, ce fut Elatus ſous le Roi Theopompe, à qui ſa femme ayant un jour reproché, à cauſe de cet établiſſement, qu'il laiſſeroit à ſes enfans la Royauté beaucoup moindre qu'il ne l'avoit reçûë, il lui répondit : *Au contraire, je la leur laiſſerai plus grande, d'autant qu'elle ſera plus durable.* En effet, en lui faiſant perdre ce qu'elle avoit de trop, il la mit à couvert de l'envie &

Ephores établis pour refrener l'autorité du Senat.

Controlleurs, Inſpecteurs.

Beau mot du Roi Theopompe à ſa femme.

C'eſt pourquoi, comme dit Platon, ils lui donnerent un frein, en lui oppoſant l'autorité des Ephores.) Ce paſſage de Platon ſuit immédiatement celui que je viens de rapporter du III. Livre des Loix : car après avoir parlé de Dieu & de Lycurgue, il ajoûte : *Et un troiſiéme Sauveur, trouvant cette puiſſance du Senat & des Rois encore trop emportée & trop furieuſe, lui oppoſa l'autorité des Ephores comme un frein, en la réduiſant preſque à la douceur & à l'égalité d'une puiſſance qui ſe donne au ſort.* Ce troiſiéme Sauveur, c'eſt le Roi *Theopompe.* Ephore ſignifie *Controlleur, Inſpecteur.* Les Ephores n'etoient qu'un an en charge, & ils étoient cinq.

En effet, en lui faiſant perdre ce qu'elle avoit de trop, il la mit à couvert de l'envie.) Ariſtote trouvoit pourtant beaucoup de défauts dans cet établiſſement des Ephores. En premier lieu leur autorité lui paroiſſoit trop grande, & peu differente de la tyrannie ; car les Rois mêmes étoient obligez de faire la cour aux Epho-

du

du danger qui la ſuit ; de ſorte que ſes ſucceſſeurs n'eurent pas à ſouffrir ce que les Meſſeniens & les Argiens firent ſouffrir à leurs Rois, qui n'avoient jamais voulu relâcher leur puiſſance pour la rendre plus douce & plus populaire. Et c'eſt ce qui fait encore mieux connoître la ſageſſe & la prudence de Lycurgue, quand on conſidere les déſordres & les ſéditions qui regnerent dans Meſſine & dans Argos, villes voiſines & parentes de Sparte ; Car ayant eu toutes choſes égales avec cette derniere, & dans le partage des terres leur ſort s'étant même

Les Rois d'Argos & de Meſſene ſe perdirent, & perdirent l'Etat pour s'être attribué un pouvoir trop déſpotique.

res. En ſecond lieu il n'approuvoit pas qu'ils fuſſent choiſis parmi le peuple ; car il arrivoit delà que la plûpart étoient des ames venales, comme l'experience l'a ſouvent montré ; En troiſiéme lieu il trouvoit ridicule que des gens ſans éducation & ſans étude, jugeaſſent à leur volonté, & non par des loix écrites ; & enfin il blâmoit la maniere de vivre des Ephores, qui étant trop diſſoluë, ruinoit inſenſiblement la regle auſtere qu'on avoit impoſée aux autres Citoyens. Les Ephores cauſerent les mêmes déſordres dans Sparte que les Tribuns cauſerent dans Rome. Cependant il eſt toûjours certain que Theopompe rendit l'Etat de Sparte plus durable en moderant la puiſſance des Rois. Voyez le v. Liv. des politiques d'Ariſtote. Chap. XI.

De ſorte que ſes Succeſſeurs n'eurent pas à ſouffrir ce que les Meſſeniens & les Argiens.] Mais l'autorité ſeule du Senat pouvoit empêcher cela ſans avoir recours aux Ephores, qui cauſerent dans Sparte de grandes ſéditions ; car ils tuerent le Roi Agis, & ils furent tuez enſuite par Cleomene.

Quand on conſidere les déſordres & les ſéditions qui regnerent dans Meſſene & dans Argos, villes voiſines & parentes de Sparte.] Il appelle Argos & Meſſene *parentes de Sparte*, parce que les Fondateurs de ces trois villes étoient tous de la race d'Hercule, Argos & Meſſene ayant été fondées par les deux freres, Temenus & Creſphonte, & Sparte par leurs deux neveux Euryſthene & Patrocles fils d'Ariſtodeme.

Et dans le partage des terres leur ſort s'étant même trouvé beaucoup meilleur.] Car le terroir d'Argos

trouvé beaucoup meilleur, elles ne ſçurent pourtant être long-tems heureuſes; l'orgueïl des Rois & la déſobéïſſance des peuples les firent tomber de l'état floriſſant où elles étoient, & elles montrerent par leur exemple que c'étoit une grace toute particuliere que les Dieux avoient faite aux Spartiates de leur donner un homme qui ſçût ſi bien ordonner & temperer leur gouvernement. Mais c'eſt ce qui ne parut que dans la ſuite.

C'eſt-à dire, après la ruine de Meſſene & d'Argos.

Le partage des terres.

Le ſecond établiſſement de Lycurgue & le plus hardi, ce fut le partage des terres; car il y avoit entre les habitans une ſi horrible inégalité, qu'elle étoit même dangereuſe pour la ville, la plûpart étant ſi pauvres, qu'ils n'avoient pas un ſeul pouce de terre, & tout le bien ſe trouvant entre les mains d'un petit nombre de particuliers. Pour chaſſer donc l'Inſolence, l'Envie, la Fraude, le Luxe & les deux plus grandes & les plus anciennes peſtes des Villes & des Etats, la Pauvreté & l'Avarice, il

La pauvreté & l'avarice, les deux plus grandes peſtes des Etats.

& celui de Meſſene etoient beaucoup meilleurs que celui de Sparte. Euripide dit en quelque endroit, que la Laconie avoit beaucoup d'étenduë, mais que ſes terres n'étoient pas labourables à cauſe des montagnes qui les coupoient, au lieu qu'il n'y avoit point de pays plus riche & plus abondant que la Meſſenie, dont les terres étoient arroſées de beaucoup de ruiſſeaux & très-bien fournies de toutes ſortes de paſturages. Il en étoit de même des terres d'Argos. Voyez Strabon Liv. VIII.

Et l'Avarice.] Après Lycurgue les Lacedemoniens firent encore long-temps la guerre a l'avarice, juſques-là qu'un jeune homme ayant acheté un héritage à fort bon marché, il fut appellé en juſtice & condamné à l'amende; car outre l'injuſtice qu'il avoit faite en achetant une choſe beaucoup moins qu'elle ne valloit, on jugea qu'il étoit trop porté au gain, puiſqu'il penſoit à acque-

persuada à tous les Citoyens de remettre leurs terres en commun, & d'en faire un nouveau partage pour vivre ensemble dans une parfaite égalité, ne donnant les prééminences & les honneurs qu'à la vertu seule, & ne mettant entr'eux d'autre difference que celle qui vient du blâme dû aux mauvaises actions, & de la loüange que méritent les actions honnêtes & vertueuses.

Les prééminences & les honneurs ne doivent être donnez qu'à la vertu seule.

Cela fut aussi-tôt exécuté. Il partagea les terres de la Laconie en trente mille parts, qu'il distribua à ceux de la campagne, & il fit neuf mille parts du territoire de Sparte, qu'il distribua à autant de Citoyens. D'autres disent qu'il n'en fit que six mille, & que les autres trois mille furent ajoûtées par le Roi Polydore. Il y en a même qui écrivirent que de ces neuf mille, Lycurgue n'en fit que la moitié, & que Polydore ajoûta l'autre. Chaque part pouvoit fournir de revenu annuel soixante & dix boisseaux d'orge pour homme & douze pour femme; & de vin & autres fruits liquides, à proportion; car cette quantité parut suffisante pour entretenir les hommes sains & dispos, sans

Partage que Lycurgue fait des terres de la Laconie.

rir dans un âge où l'on ne pense d'ordinaire qu'à dépenser.

Soixante & dix boisseaux d'orge pour homme & douze pour femme.] Voilà une étrange inégalité. Mais il faut entendre qu'on assignoit soixante & dix mesures à l'homme comme au chef de la famille, qui devoit nourrir ses enfans & tous ceux qui étoient dans sa maison; La portion de la femme étoit comptée à part pour la facilité de la dot qui devoit toûjours la suivre.

qu'ils euſſent beſoin de rien davantage. On rapporte de lui que quelques années après, revenant d'un long voyage, comme il traverſoit les terres de la Laconie, qui venoient d'être moiſſonnées, il vit les tas de gerbes ſi égaux, que l'un ne paroiſſoit en rien plus grand que l'autre, & ſe tournant vers ceux qui l'accompagnoient, il leur dit en riant, *ne ſemble-t'il pas que la Laconie ſoit l'heritage de pluſieurs freres qui viennent de faire leur partage?*

Beau mot de Lycurgue.

Après les immeubles il entreprit de leur faire partager auſſi également les autres biens pour achever de bannir d'entr'eux toute ſorte d'inégalité. Mais voyant qu'ils le ſupporteroient avec plus de peine, s'il s'y prenoit ouvertement, il y proceda par une autre voye, en ſappant l'avarice par les fondemens. Car premierement il décria toutes les monnoyes d'or & d'argent, & ordonna qu'on ne ſe ſerviroit que de monnoye de fer, qu'il fit d'un ſi grand poids & d'un ſi petit prix, qu'il falloit une charrette à deux bœufs pour porter une ſomme

Lycurgue décrie les monnoyes d'or & d'argent.

Qu'il fit d'un ſi grand poids & d'un ſi petit prix, qu'il falloit une charette à deux bœufs pour porter une ſomme de dix mines.] Chaque piece peſoit une livre & ne valloit que dix deniers; mais cet établiſſement de Lycurgue ne fut bon que pendant que les Spartiates ſe contenterent de leur païs. Quand ils eurent ſur les bras des guerres étrangeres, leur monnoye de fer n'étant pas de miſe, & leurs danrées ne pouvant ſuffire aux échanges, ils furent obligez d'avoir recours aux Perſes, dont l'or & l'argent les éblouit. Ainſi Lycurgue rendit ſa ville pauvre & ſes citoyens avares. Leur avarice donna lieu au proverbe dont parle Platon: *On voit bien l'argent entrer à Lacedemone, mais on ne l'en voit jamais ſortir.*

de dix mines, & une chambre entiere pour la ſerrer. Cette nouvelle monnoye ne fut pas plûtôt répanduë, qu'elle chaſſa de Lacedemone toutes les injuſtices & tous les crimes. Qui eſt-ce qui auroit voulu voler, ravir ou recevoir pour prix de ſon injuſtice, une choſe qu'on ne pouvoit cacher, dont la poſſeſſion n'étoit point enviée, & qui étant miſe en pieces, étoit inutile à tout; car on dit que les ouvriers avoient ordre de tremper le fer tout rouge dans le vinaigre, pour en émouſſer la pointe & le rendre inutile à tout autre emploi, ce fer ainſi trempé devenant ſi aigre & ſi éclatant, qu'on ne pouvoit plus ni le battre, ni le forger. *De cinq cens livres*

De plus, il chaſſa de Sparte tous les arts inutiles & ſuperflus; & quand il ne les auroit pas chaſſez, la plûpart ſeroient tombez d'eux-mêmes, & s'en ſeroient allez avec l'ancienne monnoye, les artiſans ne trouvant pas à ſe défaire de leurs ouvrages, parce que cette monnoye de fer n'avoit point de cours chez les autres Grecs, qui bien loin de l'eſtimer, s'en mocquoient & en faiſoient des railleries. Ainſi ceux de Sparte ne pouvoient achetter, ni merceries, ni marchandiſes étrangeres; aucun Marchand n'entroit dans leurs ports, & dans toute la Laconie on n'auroit trouvé, ni Sophiſte, ni diſeur de bonne avanture, ni Charlatan, ni Vendeur d'eſclaves, ni Orfévre, ni Joüaillier; car tous ces gens-là ne cherchent que l'Argent. Par ce *Il chaſſe de Sparte tous les arts inutiles & ſuperflus.* *Avantage que produit le banniſſement des arts inutiles & ſuperflus.*

moyen le Luxe, denué peu à peu de tout ce qui l'enflame & qui le nourrit, ſe fletriſſoit & tomboit enfin de lui-même ; car les riches n'avoient aucun avantage ſur les pauvres, leurs richeſſes ne pouvant en aucune maniere paroître en public, mais étant forcées de demeurer enfermées & inutiles. De-là vint que tous les meubles, dont on ne peut ſe paſſer, & dont on a tous les jours affaire, comme les lits, les tables, les chaiſes, étoient parfaitement bien travaillez chez eux ; on vante ſur-tout la forme du gobelet Laconique, appellé *Cothon*, qui étoit d'un uſage merveilleux, particulierement à l'armée, comme dit Critias, la couleur de la terre cachant la vilaine couleur des eaux qu'on eſt quelquefois obligé de boire, & dont la vuë fait mal au cœur, & les bords étant faits de maniere qu'ils retenoient en dédans toute la bourbe & le limon, & empêchoient qu'il ne vînt à la bouche que ce qu'il y avoit de plus pur ; dequoi la ſageſſe du Legiſlateur fut la ſeule cauſe ; car les ouvriers n'étant plus occupez aux ouvrages inutiles & ſuperflus, employerent toute leur induſtrie & tout leur art à perfectionner les néceſſaires.

Gobelet Laconique.

Auteur qui avoit fait un traité des Républiques.

Lycurgue, voulant encore plus perſécuter le luxe, & achever de déraciner l'amour des richeſſes, fit un troiſiéme établiſſement très-ſage & très-beau, qui fut celui des repas, où il ordonna que tous les Citoyens mangeroient

Etabliſſement des repas publics.

Où il ordonna que tous les Ci- toyens mangeroient enſemble des

enſemble des mêmes viandes reglées & ordonnées par la loi, & leur défendit expreſſement de manger chez eux ſur des lits ſomptueux, & ſur des tables magnifiques, en ſe faiſant traiter par d'habiles cuiſiniers & officiers de bouche, pour s'engraiſſer dans les ténébres, comme des bêtes gloutonnes, & pour corrompre par ce moyen le corps & l'eſprit, en s'abandonnant à toutes ſortes de diſſolutions & de débauches, qui demandent enſuite un long ſommeil, des bains chauds, un grand repos & des remedes journaliers, comme de veritables maladies. Si ce fut une grande choſe à Lycurgue d'être parvenu à cela, ç'en fut une plus grande encore d'avoir pû mettre les richeſſes hors d'état d'être derobées, ou plûtôt, comme dit Theophraſte, d'être enviées, & de les avoir rendu pauvres par cette communauté des repas & par la ſimplicité & la frugalité de la table. Car il n'y avoit

Les débauches obligent à des remedes comme les maladies.

Chef d'œuvre de Lycurgue d'avoir rendu les richeſſes pauvres.

mêmes viandes.] Ils mangeoient avec leurs armes, pour être plus prêts à recevoir les ordres & à les executer. Cet établiſſement de Lycurgue fut bon pendant qu'il n'y eut pas plus de Citoyens que de portions de terre; mais quand le nombre des Citoyens fut augmenté, les familles chargées d'enfans ne purent plus fournir leur part pour ces repas publics; ainſi la ville retomba dans l'inconvenient que Lycurgue avoit voulu éviter, qui eſt les pauvres; C'eſt pourquoi il auroit mieux fait d'ordonner que ces repas ſeroient faits aux dépens du public, comme on le pratiquoit en Crete.

Et leur defendit expreſſement de manger chez eux ſur des lits ſomptueux & des tables magnifiques.] Mais cette défenſe fut inutile, car les Ephores ayant la permiſſion de ſe traiter magnifiquement & de vivre dans le luxe, cet exemple ſeul faiſoit plus de mal, que la loi ne pouvoit faire de bien.

aucun moyen d'uſer ni de joüir de ſa magnificence, non pas même d'en faire parade ou de la montrer, le pauvre & le riche mangeant enſemble en même lieu; de ſorte que Sparte étoit la ſeule ville du monde, où ce que l'on dit communément de Plutus, qu'il eſt aveugle, ſe trouvât vrai. En effet il y étoit renfermé & immobile, comme une ſtatuë ſans ame & ſans mouvement; car il n'étoit pas permis de manger chez ſoi & d'arriver ſaoul aux ſalles publiques, parce que tous les autres obſervoient avec grand ſoin celui qui ne beuvoit & ne mangeoit point, & lui reprochoient ſon intemperance, ou ſa trop grande délicateſſe, qui lui faiſoient mépriſer ces repas publics.

Plutus veritablement aveugle à Sparte.

Auſſi dit-on, que les riches furent fort irritez de cette ordonnance de Lycurgue, & que s'étant aſſemblez en grand nombre, ils crierent & murmurerent contre lui, juſques-là que l'ayant aſſailli de tous côtez à coups de pierres, il fut obligé de s'enfuir de toute ſa force. Il avoit déja échapé à la pourſuite de tous ces mutins & gagné un temple, lorſqu'un jeune homme, nommé Alcandre, qui n'avoit pas d'ailleurs un méchant naturel, mais qui étoit fort prompt & fort colere, l'ayant pourſuivi plus opiniâtrement, l'atteignit, & comme il ſe tournoit de

Ou ce que l'on dit communement de Plutus, qu'il eſt aveugle, ſe trouvât vrai.] Cela eſt pris du mot que Lycurgue diſoit à ſes amis: *Ah mes amis, que c'eſt une belle choſe de faire voir effectivement que Plutus eſt aveugle.*

ſon

ſon côté, il lui donna un coup de bâton ſur le viſage, & lui créva un œil. Lycurgue ne ſe laiſſa point abattre à la douleur, au contraire, ſe tournant du côté du peuple la tête haute, il lui fit voir ſon viſage tout ſanglant & ſon œil crevé. Ceux qui le virent en cet état, en eurent tant de confuſion & de honte, que ſur l'heure même ils lui livrerent Alcandre, & l'accompagnerent tous chez lui, en lui témoignant la douleur & le reſſentiment qu'ils avoient de l'outrage qu'il venoit de recevoir. Il les congedia après les avoir remerciez, & ayant fait entrer avec lui le jeune homme, il ne le maltraita point, & ne lui dit aucune parole fâcheuſe: il fit ſeulement retirer ſes amis & ſes domeſtiques, & lui commanda de le ſervir. Alcandre, qui, comme je l'ai déja dit, n'étoit pas mal né, obéït ſans répondre une ſeule parole, & ſe tenant toûjours près de lui, il eut tout le tems de connoître ſa douceur, ſa moderation, & les autres grandes qualitez de ſon ame, ſon auſterité dans ſa vie ordinaire, & ſa conſtance infatigable dans les travaux; de ſorte qu'il commença à l'aimer avec paſſion, & qu'il diſoit par tout, que bien loin que Lycurgue fût rude & ſuperbe, c'étoit au contraire l'homme du monde le plus traitable & le plus doux; & voilà la punition que reçut Alcandre: De jeune homme violent & emporté qu'il étoit auparavant, il devint un homme très-moderé & très-ſage.

Lycurgue a un œil crevé d'un coup de bâton.

Sa patience & ſa douceur.

Ce que peuvent la douceur & les bons exemples ſur l'eſprit même d'un ennemi.

Minerve Optilétide.

En mémoire de cet accident Lycurgue consacra un Temple à Minerve, qu'il appella *Optilétide*, parce que les Doriens de ce pays-là appellent les yeux *Optiles*; Il y a pourtant des Auteurs, & entr'autres Dioscoride, celui qui a fait un Traité *du Gouvernement de Sparte*, qui écrivent que Lycurgue fut blessé, mais qu'il ne perdît pas l'œil, & qu'il ne fonda ce Temple à Minerve, que pour la remercier de sa guérison. Cependant les Lacedémoniens cessérent depuis ce tems-là de porter des bâtons dans leurs Assemblées.

Les Lacedémoniens cessent de porter des bâtons dans les assemblées.

Pour ce qui est des repas publics, ceux de Crete les appelloient *Andria*, & les Lacedémoniens les appellerent *Phiditia*, soit parce qu'ils faisoient naître l'union & l'amitié entre les Citoyens, *phiditia* pour *philitia*, en mettant un D. pour un L, soit parce qu'ils les accoûtumoient à la simplicité & à l'épargne, qui en grec est appellée *pheido*. Il y en a aussi qui prétendent, & cela n'est pas impossible, que la premiere lettre est ajoûtée, & qu'on dit *phiditia* pour *editia*, d'un mot qui signifie *manger*.

Phiditia, *repas publics de Sparte.*

Cette étymologie est fausse.

Les tables étoient de quinze personnes chacune, un peu plus ou un peu moins; & chacun apportoit par mois un boisseau de farine, huit mesures de vin, cinq livres de fromage, deux li-

Pour la remercier de sa guérison.] D'autres disent que ce fut pour la remercier de ce qu'Alcandre ne lui avoit pas crevé aussi l'autre œil, comme il avoit dessein de le faire, si on ne l'en eût empêché.

vres & demie de figues, & quelque peu de leur monnoye pour acheter de la viande. Il eſt vrai que quand quelqu'un faiſoit chez lui un ſacrifice, ou qu'il avoit été à la chaſſe, il envoyoit une piéce de ſa victime, ou de ſa venaiſon à la table dont il étoit; car il n'y avoit que ces deux occaſions où il fût permis de manger chez ſoi, quand on étoit revenu de la chaſſe fort tard, ou que l'on avoit achevé fort tard ſon ſacrifice, autrement on étoit obligé de ſe trouver au repas public; & cela s'obſerva fort long-tems avec une très-grande exactitude, juſques-là que le Roi Agis, qui revenoit de l'armée, après avoir défait les Atheniens, & qui vouloit ſouper chez lui avec ſa femme, ayant envoyé demander ſes portions dans la ſalle, les Polemarques les lui refuſerent, & le lendemain Agis ayant négligé par dépit d'offrir le ſacrifice d'actions de graces, comme on avoit accoûtumé après une heureuſe guerre, ils le condamnerent à une amende, qu'il fut obligé de payer.

Les Généraux d'armées qui étant ſortis de charge, avoient cet emploi.

Les enfans mêmes ſe trouvoient à ces repas, & on les y menoit comme à une Ecole de ſageſſe & de temperance. Là ils entendoient de

La table meſme doit être une Ecole de ſageſſe pour les enfans.

Ayant envoyé demander ſes portions.] Car les Rois avoient toûjours deux portions qu'on leur donnoit, comme dit Xenophon, non pas afin qu'ils mangeaſſent une fois autant que les autres; mais afin qu'ils puſſent donner une de ces portions à celui qu'ils jugeroient digne de cet honneur.

Les Polemarques les lui refuſerent.] Les Polemarques, c'eſt-à-dire, les Généraux d'armée ſous les Rois: car c'étoit toûjours les premiers de l'Etat qui étoient établis pour faire les portions.

graves discours sur le Gouvernement ; ils voyoient des maîtres qui ne pardonnoient rien & qui railloient avec beaucoup de liberté, & ils apprenoient eux-mêmes à railler sans aigreur & sans bassesse & à souffrir d'être raillez ; car on trouvoit que c'étoit une qualité digne d'un Lacedémonien, de supporter patiemment la raillerie ; s'il y avoit quelqu'un qui ne pût la souffrir, il n'avoit qu'à prier qu'on s'en abstînt, & l'on cessoit sur l'heure.

Ce n'est pas assez de sçavoir railler, il faut sçavoir souffrir d'être raillé.

A mesure que chacun entroit dans la salle, le plus vieux lui disoit, en lui montrant la porte, *rien de tout ce qui a été dit ici, ne sort par-là.*

Quand quelqu'un vouloit être reçu à une table, voici de quelle maniere on procedoit à son election, pour voir s'il étoit agréé de la compagnie : Ceux qui devoient le recevoir parmi eux, prenoient chacun une petite boule de mie de pain ; l'esclave qui les servoit, passoit au milieu d'eux, portant un vaisseau sur sa tête ; celui qui agréoit le prétendant, jettoit simplement sa boule dans ce vaisseau, & celui qui le refusoit, l'applatissoit auparavant entre ses doigts. Cette boule ainsi applatie valoit la féve percée, qui étoit la marque de condamnation ; & s'il s'en trouvoit une seule de cette sorte, le prétendant n'étoit point reçu ; car on ne vouloit pas

Maniere dont on éliſoit ceux qui demandoient à être reçus à une table.

Et s'il s'en trouvoit une seule de cette sorte, le prétendant n'étoit point reçu.] Cela devoit produire de grands désordres ; il auroit bien mieux valu guérir les haines & les animositez des Citoyens, que de les entretenir par ces sortes de vengeances.

qu'il y en eût un seul qui ne plût à tous les autres. Celui qu'on avoit refusé étoit dit *Decaddé*, parce que le vaisseau dans lequel on jettoit les boules est appellé *Caddos*.

Comme déchu du vaisseau.

Le plus exquis de tous leurs mets, étoit ce qu'ils appelloient le *broüet noir*. Les vieillards le trouvoient si bon, qu'ils laissoient la viande aux jeunes gens, & mangeoient de ce broüet, en se mettant tous d'un côté. Il y eut un Roi de Pont, qui pour en manger, acheta exprès un Cuisinier de Lacedemone. Il n'en eut pas plûtôt goûté, qu'il le trouva fort mauvais, & se mit en colere; mais le Cuisinier lui dit, *Seigneur, ce qu'il y a de meilleur manque à ce broüet, c'est qu'avant que de le manger, il faut se baigner dans l'Eurotas.*

Le broüet noir de Sparte.

Plutarque dit ailleurs que ce fut Denys, Tyran de Sicile.

Mot d'un Cuisinier de Lacedémone au Roi de Pont.

Après qu'ils avoient mangé & bû très-sobrement, ils s'en rétournoient chez eux sans lumiere; car il n'étoit pas permis de se faire éclairer, Lycurgue ayant voulu qu'on s'accoutumât à marcher hardiment par tout de nuit & dans les tenébres. Voilà quel étoit l'ordre de leurs repas.

Lycurgue ne voulut pas qu'il y eût aucune Loi écrite, & par une de ses Ordonnances qu'on

Lycurgue condamne les Loix écrites.

Etoit dit Decaddé.] Il y a dans le texte κικαδ δεδθ. Il faut lire κικαδ δεδθαι comme ont lû Henri Etienne & d'autres.

Car il n'étoit pas permis de se faire éclairer.] Xenophon dit que cette défense n'étoit que pour les jeunes gens qui tiroient de-là un double avantage; car sçachant qu'ils ne coucheroient pas dans le lieu où ils soupoient, ils étoient forcez d'être sobres, afin de pouvoir retrouver leur maison, & ils s'accoûtumoient à aller la nuit comme le jour sans avoir besoin de lumiere.

appelloit *Rhetres*, il le défendit très-expreſſement, perſuadé que ce qu'il y a de plus fort & de plus efficace pour rendre les villes heureuſes & les peuples vertueux, c'eſt ce qui eſt empreint dans les mœurs & dans les eſprits des Citoyens : Car les principes que l'éducation y a gravez, demeurent fermes & inébranlables, comme étant fondez ſur la volonté ſeule, qui eſt toûjours un lien plus fort & plus durable que le joug de la néceſſité, & les jeunes gens, qui ont été ainſi nourris & élevez, deviennent leurs Loix & leurs Légiſlateurs eux-mêmes.

Mœurs plus ſûres & plus fortes que les Loix.

La volonté, lien plus fort que la néceſſité.

Pour ce qui eſt des petits contrats, qui ne regardent que l'interêt, & qui changent toûjours ſelon le beſoin, il jugea qu'il étoit beaucoup mieux de ne les pas aſſujettir à des formules expreſſes, & à des coûtumes qu'on ne ſçauroit

Lycurgue veut que les petits contrats ne ſoient pas aſſujettis à des formules expreſſes.

C'eſt ce qui eſt empreint dans les mœurs & dans les eſprits des Citoyens.] Les Loix ſans les mœurs ne ſeront jamais qu'une foible barriere contre les paſſions des hommes. Horace a fort bien dit: *Quid leges ſine moribus vanæ proficiunt?* Mais ſi les loix ſont inutiles ſans les mœurs, les mœurs ſont auſſi bien foibles ſans les loix, & l'experience a fait voir que la foibleſſe & la corruption des hommes ſont ſi grandes, qu'il a fallu que la loi écrite ſoit venuë au ſecours de la loi non écrite; elles ne ſçauroient ſubſiſter l'une ſans l'autre, & elles ſe prêtent réciproquement du ſecours.

Pour ce qui eſt des petits contrats qui ne regardent que l'interêt, &c. il jugea qu'il étoit beaucoup mieux de ne pas les aſſujettir à des formules expreſſes.] Car toutes les formules n'ont été inventées que pour prévenir l'injuſtice des hommes & leur mauvaiſe foi. Si les hommes ſont juſtes, ces formules ſont inutiles, & s'ils ſont injuſtes, elles le ſont encore le plus ſouvent, l'injuſtice étant ordinairement plus forte que toutes les barrieres qu'on lui oppoſe. Horace a fort bien dit:

changer, & de laiſſer la liberté d'y ajoûter ou retrancher, ſelon l'exigence des cas, tout ce qui paroîtroit néceſſaire à un peuple ſi bien élevé & ſi bien inſtruit; car le ſommaire & le principal de toutes les loix, il le rapportoit à l'éducation des hommes; c'eſt pourquoi la premiere de ſes Ordonnances étoit, qu'il n'y eût point de loi écrite, comme nous l'avons déja dit.

Le principal des loix doit ſe rapporter à l'éducation.

La ſeconde étoit contre la magnificence; *Que les planchers des maiſons fuſſent faits avec la cognée, & les portes avec la ſcie, ſans le ſecours d'aucun autre inſtrument*; car ce qu'on rapporte d'Epaminondas, qu'en parlant de ſa table, il dit: *Un tel ordinaire n'expoſe pas à la trahiſon*; c'eſt ce que Lycurgue avoit penſé avant lui, *qu'une telle maiſon n'expoſe pas au luxe & à la dépenſe*, n'y ayant point d'homme aſſez ignorant dans les bienſéances, & aſſez fou pour porter dans une maiſon ſi ſimple & ſi pauvre, des lits à pieds d'argent, des tapis de pourpre, de la vaiſſelle d'or, & toute la magnificence que cela entraîne néceſſairement. Au contraire, on eſt forcé d'accorder & de proportionner les lits à la maiſon; les tapis & les couvertures aux lits, & aux couvertures & aux tapis le reſte des meu-

Il bannit la magnificence des maiſons.

Avantage de la ſimplicité dans les maiſons.

Car le moindre commencement de luxe, entraîne après lui toutes ſortes de délicateſſes & de ſuperfluitez.

Adde Cicutæ
Nodoſi tabulas centum: mille adde catenas:
Effugiet tamen hæc ſceleratus vincula Proteus.

Ne vous contentez pas d'une ſimple promeſſe, ajoûtez y toutes les rubriques & toutes les formules du fameux Notaire Cicuta, qui ſçait ſi bien lier les gens, un ſcelerat ſçaura fort bien ſe tirer de toutes ces chaînes, comme un ſecond Protée.

bles. De cette coûtume proceda la demande que l'ancien Roi Leotychidas, ſoupant à Corinthe, fit à ſon Hôte; car s'étant apperçu que le plancher de la ſalle où il ſoupoit étoit magnifiquement lambriſſé, il lui demanda, *ſi le bois naiſſoit ainſi travaillé dans ſon pays?*

Les guerres doivent être courtes & peu fréquentes contre les mêmes ennemis.

La troiſiéme Ordonnance que Lycurgue donna à ſes Citoyens, fut de ne pas faire ſouvent la guerre contre les mêmes ennemis, de peur de les aguerrir, en les obligeant trop ſouvent à ſe défendre; c'eſt pourquoi l'on reproche encore aujourd'hui au Roi Ageſilas, que par ſes fréquentes incurſions dans la Béotie, il mit les Thebains en état de tenir tête aux Lacedémoniens. Auſſi Antalcidas le voyant bleſſé dans un combat qu'il donna contre eux, lui dit: *Vous recevez un digne prix de l'apprentiſſage que vous avez fait faire aux Thebains, qui ſans vous n'auroient ni ſçu ni voulu combattre.* Il appella ces trois Ordonnances *Rhetres*, pour faire croire qu'elles avoient été dictées par

Pourquoi Lycurgue appelle ſes Ordonnances Rhetres.

L'ancien Roi Leotychidas.] Il parle du premier Leotychidas fils d'Anaxilaüs; car il y en eut un ſecond, fils de Menares, & un troiſiéme, fils d'Agis, ou plûtôt bâtard d'Alcibiade.

Il mit les Thebains en état de tenir tête aux Lacedémoniens.] Cela parut bien évidemment à la bataille de Leuctres, où les Lacedemoniens furent vaincus par Epaminondas, & perdirent leur Roi Cleombrotus, avec leurs meilleures troupes.

Il appella ces trois Ordonnances Rhetres, *pour faire croire.*] Les oracles d'Apollon étoient proprement appellez *Rhetres*, c'eſt à-dire, *Dits*: Les Latins les appelloient de même *Dictio.* Lycurgue appella ces Ordonnances de ce nom, pour les rendre plus venérables, & parce qu'elles n'étoient point écrites, on ne les avoit que par tradition.

Apollon

Appollon même, & que c'étoient plûtôt des oracles, que des loix.

Il regardoit l'éducation des enfans comme la plus grande & la plus importante affaire d'un Legiſlateur ; C'eſt pourquoi il y pourvut de loin en reglant tout ce qui regardoit les mariages & les naiſſances ; car il ne faut pas croire ce que dit Ariſtote, qu'ayant tenté de regler & de reformer les femmes, il y renonça, ne pouvant venir à bout de leur licence effrenée, & de la trop grande autorité qu'elles avoient priſe ſur leurs maris, qui à cauſe des frequentes expeditions de guerre où ils alloient, étoient obligez de les abandonner à leur conduite, & qui, pour les empêcher d'abuſer de cette liberté, ſe voyoient reduits à les flater, à les adoucir, & à les appeller leurs dames & leurs maîtreſſes ; au contraire il prit d'elles tout le ſoin qu'il étoit poſſible d'en prendre. En effet, pendant qu'elles étoient

Education des enfans, la principale affaire d'un Legiſlateur & d'un Roi.

Plutarque combat mal Ariſtote.

Car il ne faut pas croire ce que dit Ariſtote.] Le paſſage d'Ariſtote eſt dans le II. Liv. de ſes Politiques. Chap. VII. où il fait voir que dans tous les états où les femmes ſont dereglées, la moitié de l'Etat eſt néceſſairement corrompuë, & cette moitié corrompuë communique bientôt ſa corruption à l'autre moitié. A Lacedémone les femmes commandoient aux hommes, ainſi elles gouvernoient tout, & ce fut en partie ce qui cauſa enfin leur perte. Plutarque ne juſtifie ici Lycurgue que très-foiblement.

Qui à cauſe des frequentes expeditions de guerre.] A cauſe des guerres qu'ils eurent d'abord contre ceux d'Argos, enſuite contre les Arcadiens, & après cela contre Meſſene.

Au contraire il prit d'elles tout le ſoin qu'il étoit poſſible d'en prendre.] Mais ce ſoin n'aboutit qu'à les rendre hardies contre leurs maris. Je m'étonne que Plutarque ait entrepris de juſtifier icy Lycurgue contre le témoignage de toute l'antiquité, qui

filles, il endurciſſoit leur corps, en les exerçant à la courſe, à la lutte, à jetter le palet, & à lancer le javelot, afin que le fruit qu'elles concevroient dans la ſuite, trouvant un corps robuſte & vigoureux, y prît de plus fortes racines, & qu'elles mêmes fortifiées par ces exercices, en euſſent plus de facilité, de force & de courage pour reſiſter aux douleurs de l'enfantement. Pour leur retrancher toute ſorte de delicateſſe & de moleſſe, il les accoûtuma à lutter toutes nuës, de même que les jeunes garçons, & à danſer en cet état devant eux à certaines fêtes ſolemnelles, en chantant de belles chanſons, où elles lançoient à propos des traits de raillerie, qui piquoient juſqu'au vif ceux qui avoient mal fait leur devoir, & où elles donnoient au contraire de grands éloges à ceux qui avoient fait des actions dignes de mémoire. Par ce moyen elles embraſoient

Education des filles de Sparte.

dépoſe qu'à Sparte la licence des femmes étoit ſi grande, que rien n'étoit capable de l'arrêter. Un Lacedémonien même fait cet aveu dans les Livres des loix de Platon.

Il les accoûtuma à lutter toutes nuës.] Il y a ici une faute au texte, mais une faute qui preſente une ſorte de ſens, & c'eſt ce qui la maintenuë, car il n'y a pas de fautes qui ſe conſervent plus long-tems, que celles qui n'ont rien qui rebutte, car comme on ne les ſoupçonne point, on les paſſe ſans y prendre garde, τας κορας γυμνας τ πολιπιεν peut fort bien être expliqué, *il accoûtuma les filles à paroître en public toutes nuës.* Mais dès que la véritable leçon ſe montre, la fauſſe cede & s'évanouit. Un manuſcrit preſente cette veritable leçon, car au lieu de πολιπιεν on y lit πυκπιεν. Le ſçavant M. Salvini m'a mandé qu'il liſoit παλαιεν, ce qui confirme la leçon du manuſcrit.

le cœur des jeunes gens de l'amour de la gloire & de la vertu, & excitoient entre eux une noble jalouſie. Car celui, dont on avoit tant vanté les belles actions, & qui voyoit ſon nom celebre parmi ces jeunes filles, s'en retournoit tout fier des loüanges qu'il avoit reçuës, & les brocards & les railleries, dont les autres ſe ſentoient atteints, leur étoient plus ſenſibles, que n'auroient été les plus ſeveres remontrances & les plus rudes corrections, d'autant plus que tout cela ſe paſſoit en preſence de tous les Citoyens, des Senateurs & des rois mêmes. Et quant à ces filles, qui ſe montroient ainſi nuës, il n'y avoit là rien de honteux, Sparte étant le thrône de la pu-

Plutarque tâche de juſtifier la nudité des filles de Sparte.

Leur étoient plus ſenſibles.] Au lieu de ἔσαν du texte, qui eſt manifeſtement corrompu, j'ay corrigé ἦσαν.

Il n'y avoit là rien de honteux, Sparte étant le thrône de la pudeur.] Il veut dire que là où l'intemperance n'eſt point connuë, les nuditez ne peuvent faire aucun mal, & c'eſt le ſens du mot de Livie, *que des hommes nuds ſont des ſtatuës pour les femmes chaſtes.* Mais n'eſt-ce pas un grand-mal que de pécher contre la bienſeance & l'honnêteté naturelle? Comment Plutarque a-t'il approuvé une choſe ſi déraiſonnable & ſi oppoſée à la pudeur? Dans l'Andromaque d'Euripide Pelée reproche à Menelas que les débauches de ſa femme ne venoient que de l'éducation qu'elle avoit reçûë à Sparte. Ses paroles ſont remarquables: *Il n'eſt pas au pouvoir des filles de Sparte d'être ſages quand elles le voudroient; car elles ſortent de la maiſon de leur pere avec des juppes entr'ouvertes qui laiſſent voir leurs cuiſſes; elles vont avec les jeunes hommes, elles courent & luttent avec eux, ce que je ne ſçaurois ſouffrir. Après cela faut-il s'étonner que vous n'ayez que des femmes débauchées.* Plutarque eſt entré ici un peu trop bonnement dans les vûës de Platon, qui dit dans le v. liv. de la République, que cette nudité des femmes qu'il ordonne, ne pourroit avoir rien de honteux, parce

deur, & l'intemperance n'y étant pas même connuë. Cela les accoûtumoit ſeulement à des mœurs ſimples, leur donnoit une merveilleuſe émulation à qui auroit le corps plus robuſte & plus diſpos, & leur élevoit en même temps le courage, en leur faiſant connoître qu'elles devoient participer à la gloire des hommes & aſpirer à la même genéroſité & à la même vertu. C'eſt de cette maſle éducation que venoit la grandeur d'ame, qui éclattoit dans leurs penſées & dans leurs paroles, comme elle éclatta dans cette réponſe de Gorgo, femme de Leonidas; une Dame étrangere lui ayant dit un jour, *Vous autres Lacedémoniens, vous êtes les ſeules qui commandiez aux hommes.* Elle lui répondit, *auſſi ſommes-nous les ſeules qui mettions au monde des hommes.*

Belle réponſe de la femme de Leonidas à une Dame étrangere.

C'étoit encore une amorce pour le mariage, je parle de ces danſes & de ces combats, que ces jeunes filles ainſi nuës faiſoient devant les jeunes gens, qui étoient attirez, comme dit Platon, non par une néceſſité Géometrique, mais par une néceſſité plus forte encore, & qui vient d'un

Mais cette néceſſité étoit bien

qu'elles ſeroient revêtues de pudeur & de modeſtie au lieu d'habits. Plaiſante chimere.

Et leur élevoit en même tems le courage.) Ce courage ne parut pourtant guere, lorſqu'Epaminondas, après le gain de la bataille de Leuctres, alla attaquer Sparte; car les femmes ne faiſoient que courir çà & là toutes éperduës, rempliſſoient tout de leurs cris, & cauſoient plus de déſordre & de confuſion que les ennemis mêmes.

Qui étoient attirez, comme dit Platon, non par une néceſſité Géometrique, mais par une neceſſité plus forte encore, & qui vient d'un

attrait d'amour. Il ne s'en fia pourtant pas tellement à cette néceſſité, qu'il n'établît encore une note d'infamie contre ceux qui refuſeroient de ſe marier. Car il leur étoit défendu de ſe trouver à ces éxercices publics où les filles combattoient nuës ; & les Magiſtrats les contraignoient de faire le tour de la place tout nuds au plus fort de l'hyver, en chantant une chanſon faite contre eux, où ils diſoient en propres termes, qu'ils ſouffroient juſtement cette peine, pour avoir déſobéi aux loix. Quand ils devenoient vieux, ils étoient privez des honneurs, des ſoins & des reſpects que les jeunes gens rendoient à la vieilleſſe. C'eſt pourquoi perſonne ne blâme le mot, qui fut dit à Dercylli-

dangereuſe, & pouvoit bien autant porter à la débauche qu'au mariage.

Peines établies contre ceux qui refuſoient de ſe marier.

[a] *attrait d'amour.*] J'ai tâché de [c] conſerver toute la beauté de ce paſſage, qui eſt pris du v. Liv. de la République de Platon, où ce payen, trompé par une fauſſe lumiere, avance cet étrange dogme, que les femmes doivent être communes, & qu'on doit les élever comme les hommes. Socrate dit donc, que *les hommes & les femmes étant toûjours enſemble, & en public & en particulier, ſeront portez par une néceſſité naturelle à s'aimer. Cela ne vous paroît-il pas une ſuite néceſſaire* ? ajoûte-t'il, en s'adreſſant à Glaucon. *Si néceſſaire*, répond Glaucon en raillant ſur ces mots de *néceſſité* & de *néceſſaire, que ce qu'on appelle néceſſité Géometrique n'en approche pas, car c'eſt une néceſſité d'amour, qui eſt mille fois plus forte & qui attire & perſuade bien plus ſerieuſement & plus efficacement le peuple que les plus néceſſaires demonſtrations. Néceſſité Géometrique*, c'eſt ce qui ſe tire néceſſairement d'un principe qui ne peut être conteſté.

Et les Magiſtrats les contraignoient de faire le tour de la place tout nuds, &c. Je m'étonne que Plutarque ait oublié ce qu'avoit écrit Clearque, diſciple d'Ariſtote, qu'il y avoit une certaine fête où les femmes faiſoient faire à ces hommes le tour d'un autel en les battant avec des verges, afin que la honte les rendît plus humains.

Le mot, qui fut dit à Dercyllidas.] A Dercyllidas qui retint

das quoique ce fut un très-bon & très-vaillant Capitaine ; car étant entré un jour dans une assemblée, il y eut un jeune homme qui ne daigna pas se lever devant lui pour lui faire place, & qui lui dit : *Tu n'as point d'enfans qui puissent me rendre un jour la pareille & se lever devant moi.*

Cérémonies des nôces à Sparte.

Ceux qui se marioient étoient obligez d'enlever leurs maîtresses, & il ne falloit pas les choisir trop petites, ni trop jeunes, mais dans la vigueur de l'âge & en état d'avoir des enfans. Quand il y en avoit quelqu'une d'enlevée, celle qui faisoit le mariage la prenoit, lui rasoit les cheveux, la vétoit d'un habit d'homme avec la chaussure de même, & après l'avoir couchée sur une paillasse, elle la laissoit là toute seule sans lumiere. Le marié, qui n'étoit ni yvre, ni énervé par les voluptez, mais sobre à son ordinaire, comme ayant toûjours mangé à la table commune, entroit, délioit la ceinture à son épousée, & la prenant entre ses bras, la portoit dans un autre lit. Il demeuroit là un peu de tems avec elle, & s'en retournoit en-

ceux d'Abyde dans le parti des Lacedémoniens par un long discours qu'il leur fit, & que Xenophon rapporte dans le IV. Livre de son histoire Grecque.

Ceux qui se marioient étoient obligez d'enlever leurs maîtresses.) Les mariages des Lacedémoniens se faisoient d'une maniere bien moins honnête, si l'on en croit Hermippus, qui avoit écrit dans son traité des Legislateurs, qu'il y avoit à Lacedémone une maison fort obscure où l'on enfermoit les jeunes filles & les jeunes hommes, qui étoient à marier, & que chacun emmenoit & prenoit pour sa femme celle qui lui étoit tombée en partage.

ſuite modeſtement dans la chambre où il avoit accoûtumé de coucher avec les autres jeunes gens & continuoit toûjours de même, paſſant les jours & les nuits avec ſes camarades, & n'allant voir ſa femme qu'à la dérobée, & avec toutes les précautions poſſibles, pour n'avoir pas la honte d'être apperçu. La jeune mariée de ſon côté ne s'épargnoit pas à chercher des ruſes & des ſtratagemes, qui leur donnaſſent le moyen de ſe trouver enſemble ſans qu'on les vît. Ce commerce ſecret duroit quelquefois ſi long-tems, que très-ſouvent des maris avoient des enfans, avant que d'avoir vû en public leurs femmes. Toutes ces difficultez ne les accoûtumoient pas ſeulement à la temperance & à la ſageſſe, elles leur rendoient encore le corps vigoureux & fecond, & entretenoient toûjours nouvelle l'ardeur de leurs premiers feux, de maniere qu'ils étoient toûjours auſſi amoureux que le premier jour, & nullement raſſaſiez, ni languiſſants, comme ceux qui ſont toûjours près de leurs femmes avec une entiere liberté & ſans aucune contrainte, car en ſe quittant ils ſe laiſſoient l'un à l'autre un reſte de flamme très-vive & un merveilleux déſir de ſe revoir.

Après avoir établi une ſi grande pudeur &

Avec une entiere liberté & ſans aucune contrainte.] Il y a dans le texte † ἀναιδῶν κοινωνίας. le mot ἀναίδων ne peut avoir lieu ici, il faut corriger comme Henri Eſtienne, ταῖς ἀνιδρῶν κοινωνίαις, par ces commerces libres & ſans contrainte. Et cette correction eſt confirmée par un manuſcrit.

un ſi bon ordre dans le mariage, il travailla à en bannir toute vaine jalouſie, qui n'eſt qu'une maladie de femme, en faiſant paſſer pour honnête & raiſonnable, non-ſeulement de chaſſer de ſon ménage les déſordres & les violences, mais encore de permetre à ceux qui en étoient dignes d'avoir des enfans en commun, & ſe mocquant de ceux qui pourſuivent & vengent par des meurtres & par des guerres ſanglantes le commerce qu'on a avec leurs femmes. Un vieillard donc, qui avoit une jeune femme & qui connoiſſoit quelque jeune homme bien fait & bien né, pouvoit ſans bleſſer les loix ni la bienſéance le mener coucher avec elle, & l'enfant, qui naiſſoit d'une race ſi noble & ſi genéreuſe, il pouvoit le recevoir & l'avoüer comme s'il étoit à lui. D'un autre côté un homme bien fait & bien né, qui voyoit à un autre une femme fort belle, fort ſage & d'une taille à porter de beaux enfans, pouvoit de même demander au mari la permiſſion de coucher avec elle pour avoir des enfans bien faits & bien formez, qui des deux côtez viendroient de ce qu'il y avoit de meilleur & de plus honnête ; Car premierement Lycurgue prétendoit que les enfans n'appartenoient pas en particulier aux peres, mais à l'Etat. C'eſt pourquoi il vouloit que ſes Citoyens euſſent pour peres les plus gens de bien, & non pas les premiers venus & des hommes ordinaires.

Jalouſie, maladie de femme.

Honteux expedient de permettre l'adultere, pour bannir la jalouſie.

Xenophon ajoûte, & qui ne vouloit pas ſe marier. Ce qui paroit remarquable.

Les enfans appartiennent à l'Etat & non pas aux peres.

ordinaires. D'ailleurs il trouvoit beaucoup de sottise & de vanité dans les ordonnances, qu'avoient fait sur les mariages les autres Legislateurs, qui cherchoient pour leurs chiennes les meilleurs chiens, & pour leurs jumens les meilleurs ételons, n'épargnant ni soin ni argent pour les avoir de leurs maîtres, & qui renfermoient leurs femmes dans leurs maisons & les tenoient là captives, afin qu'elles n'eussent des enfans que d'eux, quoi qu'ils fussent souvent insensez, dans un âge caduque ou valetudinaires, comme si ce n'étoit pas le malheur & le dommage des peres & des meres, que les enfans naissent ainsi défectueux & contrefaits, pour avoir été engendrez de personnes tarées, & au contraire leur bonheur & leur

Aveuglement de Lycurgue.

D'ailleurs il trouvoit beaucoup de sottise & de vanité dans les ordonnances, qu'avoient fait sur les mariages les autres Legislateurs.] Voilà le langage d'un Legislateur aveugle, qui ne connoissoit ni la pudeur ni la sainteté du mariage, & qui sacrifioit toute sorte d'honnêteté & de bienséance à des vûës chimeriques sur l'utilité du public, comme si ce qui est honteux, pouvoit jamais être utile.

Qui cherchoient pour leurs chiennes les meilleurs chiens.] Plus de trois cent cinquante ans après Lycurgue le poëte Theognis employa la même comparaison, car il dit : *Quand nous voulons avoir des chiens, des ânes, des chevaux, nous cherchons les meilleures races ; & quand il s'agit de choisir une femme, ou un mari, on prend tout ce qu'il y a de plus méchant, pourvû qu'il soit riche.* Après lui Platon en a voulu profiter, car il dit à Glaucon dans le v. Liv. de la République : *Vous nourrissez chez vous beaucoup de chiens de chasse. Mais cherchez-vous à avoir des petits des uns & des autres indifferemment, & n'avez-vous pas grand soin de n'avoir de la race que des meilleurs & des plus excellents, de peur que la race de vos chiens ne s'abâtardisse?* Mais l'application du Poëte est beaucoup plus juste & plus conforme à la raison, que celle du Legislateur & que celle du Philosophe.

avantage, quand ils naiſſent bienfaits & bien conditionnez pour être ſortis de parens bien ſains & bien robuſtes. C'eſt ainſi que l'on ſe conduiſoit en cela par des raiſons politiques & phyſiques; & tant s'en faut que cette conduite rendît les femmes auſſi faciles qu'elles le furent dans la ſuite, l'adultere n'y étoit pas ſeulement connu. L'on conte à ce ſujet le mot d'un ancien Spartiate, appellé Geradas; Un étranger lui ayant demandé, *quelle peine on faiſoit ſouffrir en ſon pays aux adulteres? Mon ami*, lui dit-il, *il n'y a point d'adultere chez nous. Mais s'il y en avoit?* répliqua l'étranger. *Alors*, reprit Geradas, *il ſeroit condamné à payer un taureau, qui du ſommet du mont Taigete pût boire dans la riviere d'Eurotas. Bon*, réprit l'étranger, tout étonné, *Eh! comment pourroit-on trouver un taureau de cette grandeur?* Geradas lui répondit en ſouſ-

Mais il y étoit inconnu pour y être trop commun.

La plus haute montagne de tout le pays. On découvroit de-là tout le Peloponeſe.

Et tant s'en faut que cette conduite rendît les femmes auſſi faciles qu'elles le furent dans la ſuite.] Je ne vois pas quelle plus grande facilité on auroit pû ſouhaiter; on n'avoit qu'à les demander, la facilité n'étoit-elle pas aſſez grande? Il eſt vrai que les femmes qui vinrent enſuite, furent incomparablement plus débauchées; car depuis que leurs maris, occupez trop long-tems au ſiege de Meſſene, eurent envoyé leurs eſclaves à Lacedémone pour tenir leurs places chez eux & reparer par-là leurs pertes, elles ſe proſtituerent à tous venants. Mais la ſeule difference qu'il y avoit entre celles-ci & les premieres, c'eſt que les premieres attendoient qu'on les demandât, & que leurs maris leur donnaſſent l'ordre, au lieu que les dernieres n'y faiſoient pas tant de façon.

L'adultere n'y étoit pas ſeulement connu.] Il n'y étoit pas connu, mais il y étoit commun. Il y étoit inconnu ſous le nom de crime, & il y étoit ordinaire ſous le nom d'amour du public. Il n'y a rien de plus aiſé que de rendre les villes vertueuſes, quand on voudra renverſer ainſi l'idée juſte des choſes, & donner au vice le nom de vertu.

riant, *Et ! comment pourroit-on trouver à Sparte un adultere* ? Voilà ce qui s'obſervoit ſur les mariages.

Education des enfans.

Les peres n'étoient pas les maîtres d'élever leurs enfans à leur fantaiſie ; mais ſitôt qu'un enfant étoit né, il falloit que le pere le portât lui-même dans un lieu appellé *Leſché*, où les plus anciens de chaque tribu, qui y étoient aſſemblez, le viſitoient, & s'ils le trouvoient bien formé, vigoureux & fort, ils ordonnoient qu'il fût nourri, & lui aſſignoient une des neuf mille portions pour ſon heritage, & ſi au contraire il le trouvoient mal fait, délicat & foible, ils l'envoyoient jetter dans un lieu appellé *les Apothetes*, qui étoit une fondriere près du mont Taigete ; car ils eſtimoient qu'il n'étoit expedient, ni pour lui, ni pour la République qu'il vécût, puiſque dès ſa naiſſance il ſe trouvoit compoſé de maniere que de ſa vie il ne pouvoit avoir ni force, ni ſanté. C'eſt pourquoi auſſi les Sages-femmes ne lavoient pas dans l'eau les enfans naiſſans, comme par tout ailleurs, mais elles les lavoient

On appelloit ainſi les ſalles publiques où l'on s'aſſembloit pour parler d'affaires ou de nouvelles.

Coûtume d'expoſer les enfans à Sparte.

Ils l'envoyoient jetter dans un lieu appellé les Apothetes.] C'eſt-à dire, le lieu où l'on expoſoit les enfans. Ariſtote approuve cette déteſtable ordonnance de Lycurgue, dans le VIII. Liv. de ſes Politiques, où il écrit : *Quant aux enfans qu'on doit nourrir ou expoſer, il faut faire une loi, qui défend d'en nourrir aucun qui ſoit imparfait, ou mutilé de ſes membres, & dans les lieux où cette loi ſeroit contraire aux loix du pays, il faut limiter le nombre d'enfans que chacun doit avoir, & enſuite faire bleſſer les femmes avant que les enfans ayent ſentiment & vie ; car ce ſeroit un crime horrible de le faire après qu'ils ſeroient achevez de former.* Quelle ignorance & quelle folie ! Ariſtote s'éloigne en cela des vûës de Platon, qui avoit été bien plus ſage, comme je le fais voir ailleurs.

Enfans naiſſans lavez dans du vin.

dans du vin, pour éprouver s'ils étoient de bonne conſtitution & de bonne trempe ; car on dit que ceux qui ſont épileptiques & maladifs, ne pouvant réſiſter à la force du vin qui les penetre, meurent de langueur, & que ceux qui ſont bien ſains, en deviennent d'une complexion plus dure & plus forte. D'un autre côté les nourrices employoient le ſoin & l'art pour bien faire leurs nourritures ; car bien loin de lier leurs enfans avec des langes, elles leur laiſſoient tout le corps libre, afin de leur donner un air noble & dégagé ; elles les accoûtumoient auſſi à être faciles & nullement délicats & friands pour leur manger ; à n'avoir point de peur dans les ténébres ; à ne s'épouvanter pas quand on les laiſſoit ſeuls, & à ne connoître ni la mauvaiſe humeur, ni les criailleries & les pleurs, qui ſont autant de marques de lâcheté & de baſſeſſe. Cela faiſoit que les étrangers achetoient des nourrices de Lacedémone, & l'on dit qu'Amycla, celle qui nourrit Alcibiade, en étoit. Il eſt vrai, comme dit Platon, que Pericles corrom-

Conduite des nourrices de Lacedémone.

Nourrices de Lacedémone fort eſtimées.

Car bien loin de lier & de garroter leurs enfans avec des langes, elles leur laiſſoient tout le corps libre.] Mais pour peu de pente que les enfans ayent à devenir boſſus & tortus, cette liberté leur eſt très-pernicieuſe ; c'eſt pourquoi Ariſtote approuvoit dans ſes Politiques, que pour prévenir ces accidents, on imitât les nations, qui ſe ſervoient d'inſtruments artificiels pour tenir les corps droits & fermes.

Ni les criailleries & les pleurs.] Ariſtote blâme cette conduite. *Ceux qui défendent les pleurs & les cris des enfans*, dit-il, *ont tort ; car au contraire ces mouvemens aident à les faire croître, & ſervent d'exercice au corps.*

Il eſt vrai, comme dit Platon, que Pericles corrompit cette bonne

pit cette bonne nourriture en donnant pour Précepteur à Alcibiade un eſclave nommé Zopyre, qui n'avoit rien au-deſſus des autres eſclaves ; au lieu que Lycurgue s'étoit bien gardé de confier l'éducation des enfans à des mercenaires, & à des eſclaves achetez à prix d'argent. Il n'en laiſſa pas même la diſpoſition aux peres ; mais ſitôt qu'ils avoient ſept ans, il les prenoit & les diſtribuoit par claſſes, & les faiſant élever enſemble dans les mêmes loix & dans la même diſcipline, il les accoûtumoit à avoir les mêmes divertiſſemens & les mêmes jeux.

Il ſe ſentit toûjours de cette éducation ; car il n'y a rien de plus pernicieux pour les enfans que le commerce avec les eſclaves.

Pour chaque claſſe il choiſiſſoit parmi les jeunes gens les mieux faits celui qui étoit le plus eſtimé, qui avoit le plus de prudence & de ſageſſe, & qui avoit témoigné le plus de courage & de fermeté dans les combats, & il l'établiſſoit ſur toute la troupe. Ces enfans avoient toûjours l'œil ſur lui, obéiſſoient à tous ſes ordres, & ſe ſoûmettoient ſans murmurer

nourriture en donnant pour Précepteur & pour Gouverneur à Alcibiade un eſclave nommé Zopyre.] Ainſi tous les ſoins de la nourrice Lacedemonienne avoient été inutiles ; car un eſclave fait plus de mal à un enfant en un jour, que la plus excellente nourrice n'a pu lui faire de bien dans toute ſa nourriture. Le paſſage de Platon eſt dans le premier Alcibiade, où Socrate compare la maniere dont Alcibiade avoit été élevé, à celle dont étoient élevez les enfans des Rois de Perſe. *Au lieu de ces grands Seigneurs qui ont ſoin des enfans des Rois de Perſe, Pericles vous a donné pour Gouverneur un vil eſclave, nommé Zopyre le Thracien, qui par ſa vieilleſſe vous auroit été inutile, quand même il auroit été vertueux.* Ariſtote n'oublie pas de défendre de laiſſer converſer les enfans avec les eſclaves. Aujourd'hui on n'eſt pas ſi ſcrupuleux.

A Sparte l'éducation des enfans n'étoit qu'un apprentiſſage d'obéïſſance.

à tous les châtimens & à toutes les peines qu'il lui plaiſoit de leur impoſer. De ſorte que toute leur éducation n'étoit, à proprement parler, qu'un apprentiſſage d'obéïſſance. D'ailleurs les vieillards aſſiſtoient ordinairement à leurs jeux, & jettoient ſouvent entre eux des ſujets de diſpute & de querelle, pour avoir occaſion de découvrir à fond le naturel de chacun, & de connoître s'il auroit de la hardieſſe, & s'il ſeroit incapable de tourner le dos à l'ennemi.

A quoi tendoit toute l'étude des Spartiates.

Pour ce qui eſt des lettres, ils n'en apprenoient que pour le beſoin; toute leur étude ne tendoit qu'à ſçavoir obéïr, ſupporter les travaux, & vaincre. C'eſt pourquoi à meſure qu'ils avançoient en âge, on augmentoit la ſeverité de leur diſcipline & de leur regle; on leur coupoit les cheveux, on les accoûtumoit à aller ſans bas & ſans ſouliers, & la plûpart du tems on les faiſoit joüer enſemble tout nuds, & quand ils étoient parvenus à l'âge de douze ans, on leur ôtoit la tunique & on ne

Pour ce qui eſt des lettres, ils n'en apprenoient que pour le beſoin.] C'eſt-à-dire, autant qu'il en falloit pour des hommes qui ne reſpiroient que la guerre; c'eſt pourquoi toutes les ſciences étoient bannies de leur pays, ils n'avoient même ni Medecins ni Interpretes. Quand ils en avoient beſoin, ils appelloient des étrangers. De-là vient que Thucydide en parlant de Braſidas, dit: *Il ne parloit pas mal pour un Lacedémonien.*

On leur ôtoit la tunique.] La tunique qui étoit ſur la peau, ce que nous appellons la chemiſe; ce n'étoit pas le ſayon; car on peut n'avoir point de ſayon; & n'être pas pour cela plus ſale. Juſqu'à douze ans ils avoient la tunique & le manteau. A douze ans on leur ôtoit la tunique, afin qu'ils s'endurciſſent au froid & au chaud.

leur donnoit par an qu'un ſimple manteau, ce qui faiſoit qu'ils étoient toûjours ſales & craſſeux, ne ſe baignant & ne ſe parfumant jamais que certains jours de l'année, qu'on leur permettoit d'uſer de cette propreté & de cette delicateſſe. Chaque troupe couchoit enſemble dans la même ſalle ſur des paillaſſes faites de bouts de cannes qui croiſſoient ſur les bords de la riviere d'Eurotas, & qu'ils étoient obligez d'aller cueillir & rompre eux-mêmes avec leurs mains ſans couteau, & ſans aucun autre inſtrument. En hyver on leur permettoit d'y mêler de la barbe de chardon, cette matiere paroiſſant avoir quelque ſorte de chaleur.

Lits des Spartiates.

A cet âge ils commençoient à avoir des amans, qui s'attachant à ceux qui étoient les mieux faits & qui excelloient ſur tous les autres, les ſuivoient en tous lieux, & afin que tout ſe paſſât dans l'honnêteté & dans la bienſéance, les vieillards y avoient l'œil, ſe rendant encore plus aſſidus à leurs exercices & à leurs jeux, non par maniere d'acquit, ou comme pour ſe divertir

Amans des jeunes Spartiates, qui ils étoient.

A cet âge ils commençoient à avoir des amans.] C'étoit un amour d'eſprit, comme celui que Socrate avoit pour Alcibiade, & Xenophon écrit que ces *amoureux* vivoient avec ceux qu'ils aimoient, comme un pere avec ſes enfans, & un frere avec ſes freres. *Je ſçai pourtant bien*, ajoûte-t'il, *que beaucoup de gens n'en veulent rien croire, & je n'en ſuis pas ſurpris; car l'amour vicieux des garçons eſt ſi général, qu'il eſt même autoriſé par les loix dans pluſieurs villes.* Ce ſage écrivain impute à la débauche des autres peuples le refus qu'ils faiſoient de croire la ſageſſe & la vertu des Lacedémoniens ſur cet amour des garçons, & ce jugement eſt très-remarquable.

eux-mêmes, mais avec autant de ſoin & d'affection, que s'ils euſſent été véritablement les maîtres, les gouverneurs & les peres de tout ce qu'il y avoit là d'enfans. Ainſi en quelque lieu que fuſſent ces jeunes gens, ils n'étoient jamais un ſeul moment ſans avoir quelqu'un pour les reprendre & pour les châtier, s'ils faiſoient quelque faute. Outre cela ils avoient pour gouverneur un des plus honnêtes hommes de la ville & des plus qualifiez, qui établiſſoit ſur chaque troupe le plus ſage & le plus courageux des Irenes. Ils appellent *Irenes*, les garçons qui depuis deux ans ſont hors de l'enfance, & *Mellirenes*, les plus âgez des enfans.

Les enfans ne doivent pas être un ſeul moment ſans quelqu'un qui puiſſe les corriger & les reprendre.

Mellirenes, *c'eſt-à-dire qui vont devenir Irenes.*

Cet Irene donc âgé de vingt ans étoit dans les guerres le Capitaine de ſa bande, & en pleine paix il s'en ſervoit dans ſa maiſon & leur commandoit comme à ſes eſclaves. Les plus grands & les plus forts portoient le bois pour faire le ſouper, & les plus petits & les plus foibles portoient les herbes, qu'ils alloient dérober dans les jardins & dans les ſalles à manger, où ils ſe gliſſoient le plus finement & le plus ſubtilement qu'ils pouvoient; & s'ils étoient découverts,

Ils avoient pour Gouverneur un des plus honnêtes hommes, de la ville & des plus qualifiez.] Xenophon dit qu'on choiſiſſoit pour cet emploi ceux qui étoient deſtinez aux charges les plus conſidérables; c'eſt-à-dire, ceux qui pouvoient aſpirer à être Senateurs.

Qui établiſſoit ſur chaque claſſe le plus ſage & le plus courageux des Irenes.] Cet Irene n'avoit d'autorité qu'en l'abſence du Gouverneur, & lorſqu'il n'y avoit point d'autre Citoyen preſent.

ils

ils avoient le fouët pour avoir manqué, ou de vigilance ou d'adreſſe. Ils déroboient auſſi toutes les viandes ſur leſquelles ils pouvoient mettre la main, très-habiles à profiter de l'occaſion quand on dormoit ou qu'on les gardoit avec négligence. S'ils étoient ſurpris, on ne ſe contentoit pas de leur donner le fouët, on les faiſoit encore jeûner ; on ne leur laiſſoit faire même tous les jours qu'un très-leger repas, afin que la néceſſité de ſubvenir eux-mêmes à leur beſoin les rendît plus hardis & plus ruſez. C'étoit la principale raiſon pour laquelle on leur donnoit d'ordinaire ſi peu de nourriture ; mais avec celle-là il y en avoit encore une autre, qui étoit de faire croître leur corps en hauteur ; car les eſprits animaux n'étant plus occupez à digerer quantité de viandes, qui par leur peſanteur les retiennent en bas, ou ne leur permettent de s'étendre qu'en large, montent en haut à cauſe de leur legereté, & font croître

Spartiates dreſſez à dérober.

Pourquoi les Spartiates étoient peu nourris.

Bons effets de peu de nourriture.

Car les eſprits animaux n'étant plus occupez à digerer quantité de viandes, qui par leur peſanteur les retiennent en bas, ou ne leur permettent de s'étendre qu'en large.] Plutarque a pris ceci de Xenophon, qui dit que Lycurgue trouvoit qu'une nourriture legere rend le corps ſouple & délié, eſt plus ſaine, & le fait croître davantage que celle qui eſt trop abondante, car par ſa trop grande quantité elle ne lui permet de s'étendre qu'en largeur, & cela eſt conforme à la doctrine d'Hippocrate. Les Lacedémoniens avoient un ſi grand ſoin d'empêcher les jeunes gens de s'engraiſſer, que tous les dix jours ils les faiſoient paſſer tout nuds en reveuë devant les Ephores, qui châtioient & condamnoient à l'amende ceux qui n'avoient pas le corps aſſez ſouple & aſſez degagé.

leur corps en longueur, ne trouvant rien qui les en empêche. Il ſemble même que cela rende plus beau, car les corps freſles & déliez obéiſſent à la nature, qui tend à les rendre agiles; & ceux qui ſont trop gros & trop bien nourris, lui reſiſtent à cauſe de leur peſanteur; comme on voit par experience que les enfans qui naiſſent de femmes qui ont été purgées pendant leur groſſeſſe, en ſont plus beaux & d'une taille plus fine, la matiere par ſa ſoupleſſe & par ſa legereté, ayant obéï à la nature, qui lui a donné la forme. Mais quant à la cauſe de cet effet, laiſſons-la décider à d'autres.

Pour revenir à ces enfans, ils déroboient avec tant de ſoin & avec tant de crainte d'être découverts, que l'on raconte qu'un d'eux ayant

Comme on voit par experience que les enfans qui naiſſent de femmes qui ont été purgées pendant leur groſſeſſe, en ſont plus beaux & d'une taille plus fine.] *Qui ont été purgées*; c'eſt-à-dire, qui ont pris des remedes doux vers le troiſiéme ou quatriéme mois de leur groſſeſſe, l'enfant étant encore alors trop petit pour conſumer pour ſa nourriture, la trop grande quantité de ſang, qui ſe trouve alors dans le corps de la mere. C'eſt la doctrine d'Hippocrate, qui dit aphor. 1. liv. IV. τὰς κυήσας φαρμακεύειν, ὦ ὀργᾶ, πεπέμμενα, καὶ ἄχρι ἐπτὰ μηνῶν. ἴσσον δὲ καὶ ταύτας. τὰ δὲ νήπια, καὶ τὰς ὀσφὺς πέρα ἐὰν λαβέσθαι χρή. *Les femmes groſſes, quand leurs humeurs ſont abondantes & émuës, doivent être purgées le quatriéme mois & juſqu'au ſeptiéme, mais moins à ce dernier terme, & vous vous garderez bien de les purger à leurs premiers & à leurs derniers mois.* Ceux qui ont cru que Plutarque parloit d'une autre purgation de celle des mois, lui ont fait dire une choſe tout-à-fait contraire aux experiences de la Medecine, & à cet aphoriſme du même Hippocrate: ἢν γυναικὶ ἐν γαστρὶ ἐχούσῃ αἱ καθάρσιες πορεύωνται, ἀδύνατον τὸ ἔμβρυον ὑγιαίνειν. *Si la femme groſſe continue d'avoir ſes mois, il eſt impoſſible que ſon enfant ſoit ſain*, liv. V. aph. 60.

pris un petit renard, le cacha ſous ſa robe & ſouffrit, ſans jetter un ſeul cri, qu'il lui déchirât le ventre avec les ongles & les dents, juſqu'à ce qu'il tomba mort ſur la place. Et cela ne paroîtra pas incroyable à ceux qui ſçavent ce que les enfans de la même ville ſont encore aujourd'hui. Nous en avons vû pluſieurs expirer ſous les verges ſur l'autel de Diane, ſurnommée *Orthia*, ſans dire une ſeule parole.

Patience incroyable d'un jeune enfant de Sparte.

Diane Orthia.

Pendant que l'Irene étoit à table, il ordonnoit à l'un de chanter, & propoſoit à l'autre quelque queſtion, qui demandoit une réponſe pleine de reflexion & de prudence: par exemple, *Qui eſt le plus homme de bien de la ville*? *Que dis-tu d'une telle action*? Ce qui les accoûtumoit

Sur l'autel de Diane, ſurnommée Orthia.] J'ai parlé de ce ſurnom de Diane dans les remarques ſur la vie de Theſée pag. 84. J'ajoûterai ici une choſe qui marque bien la crédule ſuperſtition des Payens. On prétendoit que cette Diane étoit la Diane Taurique dont Oreſte & Iphigenie ayant enlevé la ſtatuë, la porterent à Lacedemone. Au premier ſacrifice qu'on lui offrit après qu'elle eût été trouvée, il s'éleva une querelle entre les peuples qui y étoient accourus, on en vint aux mains & il y eut beaucoup de gens tués: on conſulta ſur cela l'oracle qui répondit *que l'autel de la Déeſſe devoit être arroſé de ſang*. On lui immoloit donc tous les ans un homme choiſi par le ſort, mais Lycurgue abolit cette coûtume, & pour obéïr toûjours à l'oracle, il ordonna que cet autel ne ſeroit arroſé que du ſang des enfans qui s'y feroient foüetter. Une femme préſidoit à ce ſacrifice, & pendant toute la cérémonie elle tenoit entre ſes mains la ſtatuë de la Déeſſe, qui étoit fort petite & fort legere. Mais ſi ceux qui foüettoient ces enfans en épargnoient quelques-uns à cauſe de leur beauté, ou de leur naiſſance, la ſtatuë devenoit ſi peſante, que la Prêtreſſe ne pouvoit plus la ſoûtenir. Cette Diane *Orthia* étoit auſſi appellée *Orthoſia* & ſa fête étoit appellée διαμαστίγωσις, *la flagellation.*

Accoûtumer les enfans à juger des hommes & de leurs actions.

dès leur enfance à juger des actions des hommes, & à s'enquerir des mœurs de leurs Citoyens. Si l'enfant à qui l'on avoit demandé qui eſt le plus homme de bien de la ville, ou qui eſt le plus méchant, balançoit, on prenoit cette lenteur pour la marque d'une nature lâche & pareſſeuſe, & qu'aucun aiguillon d'honneur ne pouvoit porter à la vertu. Il falloit que la réponſe fût prompte & accompagnée d'une raiſon, ou d'une preuve conçûë en peu de mots. Celui qui répondoit nonchallamment & ſans y penſer, étoit mordu au pouce par l'Irene même; & ce châtiment-là ſe faiſoit le plus ſouvent en préſence des Vieillards & des Magiſtrats, pour leur faire voir ſi la punition étoit faite à propos & avec juſtice. On ne diſoit rien au maître pendant que les enfans étoient préſens; mais après qu'ils étoient retirez, il étoit lui-même puni, s'il les avoit châtiez avec trop de ſeverité, ou avec trop d'indulgence. Les amans participoient à la bonne & à la mauvaiſe reputation de ceux qu'ils aimoient. On dit même qu'un de ces en-

Châtiment des jeunes Spartiates qui répondoient mal.

Les amans participoient à la bonne & à la mauvaiſe reputation de ceux qu'ils aimoient.] Car on leur attribuoit les vices & les vertus de ces jeunes gens, on les loüoit, ſi les enfans étoient vertueux, & s'ils étoient vicieux, on les condamnoit à l'amende. On y condamnoit encore ceux qui n'avoient pas choiſi quelqu'un qu'ils puſſent aimer, & ſur cet amour des garçons, on voit que Lycurgue n'avoit pas pris tout ce qui ſe pratiquoit en Crete, trouvant ſans doute cet exemple-là trop dangereux, & afin qu'on juge mieux de ſa prudence ſur cet article, voici ce que Strabon écrit de cette coûtume des Candiots dans ſon x. Liv. après Heraclide de Pont: Celui qui étoit devenu amoureux d'un jeune garçon,

ſans qui ſe battoit contre un autre, ayant laiſſé échaper un cri qui marquoit ſa lâcheté & ſon peu de courage, les Magiſtrats s'en prirent à celui qui en étoit amoureux, & le condamnerent à l'amende.

Amans punis des fautes que commettoient ceux qu'ils aimoient.

L'amour étoit ſi bien reçu & ſi approuvé chez eux, que même les plus honnêtes femmes aimoient les filles; mais cet amour n'engendroit aucune jalouſie, au contraire il faiſoit naître une amitié plus étroite entre les rivaux, qui ne

diſoit à ſes amis trois ou quatre jours à l'avance, qu'il avoit reſolu de l'enlever. Ces amis auroient cru faire une choſe très-honteuſe de cacher ce jeune garçon, ou de l'empêcher de ſortir à ſon ordinaire; car ils croyoient que cela l'auroit dèshonoré, comme s'ils euſſent avoüé par-là qu'il n'étoit pas digne de l'honneur que ſon amant vouloit lui faire. Le jour de l'enlevement venu, ſi cet amant étoit de même condition que le jeune garçon, ou d'une condition plus relevée, ils lui réſiſtoient ſeulement pour la forme, & le ſuivoient en reſiſtant juſqu'à ce qu'il fût arrivé au lieu où il avoit accoûtumé de manger; mais s'il étoit d'une condition au-deſſous de la ſienne, ils le lui arrachoient. Le raviſſeur après avoir fait de beaux préſens au jeune garçon, l'emmenoit à la campagne avec tous ſes amis qui l'avoient accompagné, le gardoit-là deux mois avec eux, & après avoir paſſé ces deux mois à aller à la chaſſe, & à faire bonne chere, ils s'en retournoient tous à la ville. L'amant faiſoit des préſens magnifiques au jeune garçon & entr'autres choſes, il lui donnoit un habit de guerre, un gobelet & un bœuf; le jeune garçon immoloit le bœuf à Jupiter, faiſoit un feſtin à tous ceux qui l'avoient ſuivi, & déclaroit ſi ſon raviſſeur lui avoit été agréable, ou deſagréable. Car ſi le raviſſeur en avoit mal uſé avec lui, la loi lui permettoit de le quitter & de le faire punir. Ceux qui avoient été ainſi enlevez, étoient les plus eſtimez, avoient les premieres places dans toutes les aſſemblées, portoient l'habit de guerre, que leur amant leur avoit donné, & étoient appellez proprement *Cleinoi*, c'eſt-à-dire, *Illuſtres*. On ne choiſiſſoit pas les plus beaux pour les aimer, mais les plus vaillans & les plus modeſtes.

penſoient qu'à chercher en commun les moyens de rendre la perſonne aimée plus vertueuſe & plus aimable.

Quel étoit le ſoin des amans.

Ils enſeignoient aux enfans à parler de maniere que leur diſcours fût toûjours aſſaiſonné d'une pointe mêlée de grace, & comprît en peu de paroles beaucoup de ſens; car Lycurgue vouloit, comme on l'a déja dit, que la monnoye fût fort peſante & de peu de valeur, & au contraire que les paroles fuſſent ſimples & legeres & pourtant d'un fort grand prix, & il accoûtumoit les enfans par un long ſilence à avoir la repartie vive & aiguë; car comme la débauche rend les hommes infeconds & ſteriles, l'intemperance de la langue rend de même le diſcours inſipide & vain. Voilà pourquoi leurs réponſes étoient ſi énergiques & ſi ſubtiles, comme celle que le Roi Agis fit un jour à un Athenien, qui ſe mocquoit des courtes épées des Lacedémoniens, & qui diſoit que les Bâteleurs les avalloient facilement ſur les théatres devant tout le monde, *Cependant*, lui dit-il, *avec ces épées ſi courtes, nous ne laiſſons pas de percer nos ennemis.*

Quel doit être le langage des enfans.

Les paroles doivent être le contraire de la monnoye.

Le ſilence enſeigne à bien parler.

L'intemperance de la langue comparée aux excés en amour.

Belle réponſe du Roi Agis à un Athenien.

Pour moi je trouve que le langage Laconique eſt véritablement fort court; mais qu'il va bien au but & frappe tous ceux qui l'écoutent. Et tel étoit Lycurgue dans ſa maniere de parler, s'il en faut juger par quelques-unes de ſes réponſes que l'on a conſervées, comme celle-

Langage de Lycurgue court & expreſſif.

ci ſur le gouvernement : Quelqu'un lui remontrant un jour qu'il devoit établir dans Sparte le gouvernement populaire, afin que le plus petit y eût autant d'autorité que le plus grand ; *mais toi-même*, lui repartit-il, *va l'établir premierement chez toi, & nous donne l'exemple.* Et cette autre ſur les ſacrifices : Comme on lui demandoit pourquoi il avoit ordonné qu'on offrît des victimes ſi pauvres & de ſi petite valeur, *Afin*, dit-il, *que nous ayons toûjours de quoi honorer les Dieux* Et celle-ci encore ſur les combats, *Je n'ay défendu à mes citoyens que les combats où l'on tend la main.* On rapporte auſſi de lui d'autres réponſes qu'on a tirées des lettres qu'il écrivoit aux Spartiates, comme celle-ci : *Vous me demandez comment vous éviterez les incurſions de vos ennemis ? En demeurant toûjours pauvres, & en ne voulant pas avoir plus de bien l'un que l'autre.* Les Spartiates l'ayant conſulté pour ſçavoir s'ils devoient bâtir des murailles, il leur répondit, *Ne vous imaginez pas qu'une ville ſoit ſans murailles, lorſqu'au lieu de briques, elle a autour d'elle de vaillans hommes qui la défendent.* Il eſt vrai qu'on n'a aucunes preuves certaines que ces lettres & autres ſemblables ſoient de lui, mais il eſt toûjours conſtant que les Lacedémoniens étoient grands ennemis des longs diſcours, comme on le voit par quelques-uns de leurs bons mots. Le Roi Leo-

Quelques-unes de ſes réponſes.

C'eſt-à-dire, où l'on met bas les armes & où l'on demande quartier.

Comme on le voit par quelques-uns de leurs bons mots.) On le voit auſſi par ce bon mot de leur ennemi Epaminondas. Les Spar-

nidas dit un jour à un grand parleur, qui disoit à contre-temps de fort bonnes choses; *Mon ami, tu tiens mal à propos de très-bons propos.* Quelqu'un demandoit au Roi Charilaüs, neveu de Lycurque, pourquoi son oncle avoit établi si peu de loix? *Parce*, dit-il, *que peu de loix suffisent à ceux qui parlent peu.* Et Archidamidas répondit à quelques-uns qui blâmoient le Sophiste Hecatée, de ce qu'ayant été reçu à une de leurs tables, il n'avoit rien dit de tout le souper, *Celui qui sçait parler, sçait aussi quand il faut parler.* Et quant à ce que j'ai dit plus haut, que leurs réponses étoient souvent assaisonnées d'une pointe mêlée de grace, en voici la preuve. Un fâcheux rompoit un jour la tête à Demaratus de mille questions impertinentes, & ne cessoit de lui demander qui étoit le plus honnête homme de Lacedémone? il lui répondit, *Celui qui te ressemble le moins.*

Ce mot de Leonidas n'est pas contre les longs discours; mais contre les discours faits à contre-tems.

tiates accusoient les Thebains de leur avoir fait de grands maux, & ils avoient été fort longs dans leurs plaintes: *On voit au moins*, dit Epaminondas, *qu'ils vous ont fait perdre vôtre belle coûtume de parler peu.*

Et Archidamidas répondit.) Je ne sçai si Plutarque n'a point mis *Archidamidas* pour *Archidamus*, qui a été le nom de plusieurs Rois de Sparte, & peut-être est-ce le même Archidamus dont Elien fait ce conte: Il dit qu'un vieillard de l'Isle de Cos ayant été envoyé à Lacedémone, & ayant honte de sa vieillesse, peignit ses cheveux blancs, & se presenta ainsi deguisé dans le Conseil. Après qu'il eut proposé les choses pour lesquelles il étoit venu, Archidamus se levant, dit: *Que peut-on attendre de bon de cet homme, qui n'a pas seulement le mensonge dans le cœur, mais encore sur la tête.*

Un fâcheux rompoit un jour la tête.) Le mot du texte σκώπτοντος. ne peut avoir lieu ici, il faut lire comme Henri Etienne, κόπτοντος. lui rompant la tête.

Celui qui te ressemble le moins.]

Le

Le Roi Agis entendant beaucoup loüer les Eliens, de ce qu'aux jeux Olympiques ils jugeoient équitablement, *Quelle grande merveille*, dit-il, *que de cinq en cinq ans les Eliens rendent un ſeul jour bonne juſtice!*

Car ces jeux ſe célébroient chaque cinquiéme année, & l'eſpace entre deux étoit appellé Olympiade, qui étoit de quatre ans entiers.

Un Etranger, pour faire connoître l'affection qu'il portoit aux Spartiates, diſoit un jour, *En notre ville tout le monde m'appelle Philolacon*, c'eſt-à-dire, Amateur des Lacedémoniens; le Roi Theopompe l'entendant lui dit, *Mon ami, il vaudroit bien mieux qu'on t'appellât Philopolite*, c'eſt-à-dire, Amateur de tes Citoyens.

Un Orateur Athenien appelloit les Lacedémoniens ignorans, *Tu dis vrai*, répondit Pliſtonax, fils de Pauſanias, *car de tous les Grecs, nous ſommes les ſeuls qui n'avons appris de vous aucun mal.*

Quelqu'un demandoit à Archidemidas, combien il pouvoit y avoir de Spartiates, *il y en a aſſez*, dit-il, *pour chaſſer les méchans.*

Par les mots qu'ils diſoient même en plaiſantant, on peut encore juger qu'ils s'accoûtumoient à ne rien dire d'inutile, & à ne lâcher pas une ſeule parole où il n'y eût un ſens qui meritât

La grace de ce paſſage ne peut paroître dans le François, parce qu'elle conſiſte dans une particule qui fait un double ſens; car en la détachant du mot qui la ſuit, cela veut dire, *celui qui te reſſemble le plus*, & en la joignant, c'eſt tout le contraire.

Pliſtonax, fils de Pauſanias] Ils regnerent tous deux à Lacedémone. Ce Pliſtonax, ou Pliſtoanax eut un fils, nommé Pauſanias, qui aſſiégea Athenes avec Lyſandre. Plutarque attribuë ailleurs ce mot à Antalcidas.

d'être recherché & approfondi, comme celui qui étant invité d'aller entendre un homme, qui imitoit parfaitement le Roſſignol, répondit, *J'ai ſouvent entendu le Roſſignol même.*

Un autre, après avoir lû cette épitaphe, *Ce tombeau renferme ces vaillans hommes, qui après avoir éteint la tyrannie dans leur pays, ont été les victimes du Dieu Mars, & ſont morts devant les murailles de Selinonte. Ils meritoient bien de mourir*, dit-il, *pour avoir éteint la tyrannie, au lieu de la laiſſer toute brûler.*

Ville de Sicile. Cette pointe qui roule ſur l'équivoque d'un mot, ne me paroit pas digne d'un Lacedémonien.

Un jeune homme répondit à un de ſes camarades, qui lui promettoit des cocqs qui ſe faiſoient tuer dans le combat, *Ne me donne point de ceux qui ſe font tuer, mais de ceux qui tuent les autres.*

Un autre voyant des hommes qui ſe faiſoient porter à la campagne dans des littieres, s'écria, *A Dieu ne plaiſe que je ſois jamais aſſis en un lieu d'où je ne puiſſe me lever devant un vieillard.*

Voilà quelle étoit leur maniere de parler par apophthegmes & par ſentences. De ſorte que ce

Un autre voyant des hommes qui ſe faiſoient porter à la campagne dans des littieres.] Ce Lacedémonien ne blâmoit pas qu'on ſe fît porter; mais il blâmoit qu'on ſe fît porter dans une littiere, ou dans un char fermé, qui ne laiſſoit ni la commodité ni la liberté de ſe lever devant les perſonnes à qui on devoit du reſpect. C'eſt pourquoi Xenophon, dans l'éloge qu'il a fait d'Ageſilas, remarque, qu'il ſe faiſoit porter à Amycles dans une charette ou dans un coche tout découvert, qu'il appelle par cette raiſon πολιτικὸν ἅρμα, *un char politique.* Lycurgue défendit aux femmes d'aller en char à la fête des myſteres.

n'eſt pas ſans raiſon que l'on a dit que *laconiſer*, c'étoit moins s'attacher aux exercices du corps, qu'à l'étude de la ſageſſe. On ne les élevoit pas avec moins de ſoin à faire de beaux vers & de belles chanſons, qu'à parler noblement & purement dans le diſcours ordinaire. En effet leurs Poëſies avoient je ne ſçai quel aiguillon qui excitoit les courages, & un certain feu qui échauffant l'ame, portoit à faire de grandes actions. Le ſtile en étoit ſimple & mâle, & le ſujet grave & moral; car c'étoit ordinairement ou les loüanges de ceux qui étoient morts pour la défenſe de Sparte, & dont on vantoit la félicité, ou le blâme de ceux qui avoient fui dans les combats, & dont on peignoit la vie déplorable & malheureuſe. Quelquefois auſſi c'étoit ſelon la difference des âges, ou une promeſſe d'être vertueux un jour, ou une proteſtation magnifique & glorieuſe de l'être alors. Il ne ſera pas hors de propos d'en rapporter un exemple, pour faire entendre ce que je dis. A toutes les fêtes de Sparte il y avoit trois chœurs, par rapport aux trois âges de l'homme. Le premier étoient des Vieillards, qui commençoient en chantant:

Quelles étoient les poëſies des Lacedémoniens.

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillans & hardis:

J'ai conſervé ces vers d'Amiot, parce qu'ils expliquent le texte avec autant de ſimplicité & de fidelité que la proſe le pourroit faire.

Le ſecond, celui des jeunes hommes, qui répondoient,

Nous le ſommes maintenant,
A l'épreuve à tout venant.

Et le troiſiéme, celui des enfans qui pourſuivoient,

Et nous un jour le ſerons,
Qui tous vous ſurpaſſerons,

Anciens airs de flûte des Lacedémoniens étoient encore du tems de Plutarque.

La valeur aſſociée avec la muſique.

Et l'on peut dire en général que ſi l'on examine de près les Poëſies Lacedémoniennes, qui ſont parvenuës juſqu'à nous, & que l'on conſidere les airs qu'ils faiſoient chanter ſur la flûte, quand ils alloient charger l'ennemi, on trouvera que c'eſt avec beaucoup de raiſon que les Poëtes Terpandre & Pindare ont aſſocié la vaillance avec la muſique. Car le premier a dit en parlant de Lacedémone, *où l'on voit fleurir la*

A l'épreuve à tout venant.] Il y a dans le texte αἰ δ' ἐν λῦς, πειρᾶν λαῖϛε. mais ailleurs Plutarque citant le même chœur, écrit αἰ δ' ἐν λῦς, αὐγάσδεο. Ce qui paroît la veritable leçon, αὐγάσδεο, *experire, fais en l'épreuve.*

Que ſi l'on examine de près les poëſies Lacedémoniennes, qui ſont parvenuës juſquà nous.] Il y en avoit ſans doute beaucoup du tems de Plutarque. Aujourd'hui nous n'avons plus que quelques vers de Tyrtée; car quoique ce Poëte fût Athenien, on doit regarder ſes Poëſies comme Lacedémoniennes, puiſqu'elles furent faites pour animer les Spartiates au ſiége de Meſſene, dont ils étoient déja fort rebutez.

Terpandre.] Grand Poëte & grand Muſicien; il ajoûta trois cordes à la lyre, qui avant lui n'en avoit que quatre. Il vivoit cent ou ſix-vingt ans après Homere.

valeur des jeunes gens, la muſique harmonieuſe & la juſtice, mere de l'abondance. Et Pindare dit ſur ce ſujet, *où fleuriſſent les conſeils des vieillards, la valeur des jeunes gens, les danſes, la muſique, les fêtes & les plaiſirs.* Car l'un & l'autre repréſentent par-là les Lacedémoniens, également adonnez aux armes & à la muſique. En effet, comme a dit un de leurs Poëtes, *Joüer de la lyre ſied bien à un homme armé.* C'eſt pourquoi auſſi dans toutes leurs guerres, le Roi, avant que de commencer le combat, faiſoit toûjours un ſacrifice aux Muſes, ſans doute pour faire ſouvenir les Soldats de l'éducation qu'ils avoient reçûë, & des jugemens qu'on feroit d'eux; & afin que ces Déeſſes, toûjours préſentes à leur eſprit, les portaſſent à mépriſer les plus grands dangers, & à faire des actions dignes de mémoire. Quelquefois même dans ces occaſions on relâchoit de la ſéverité de la diſcipline ordinaire en faveur des jeunes gens; car on leur permettoit

C'eſt pourquoi Homere donne une lyre à Achille.

Les Spartiates faiſoient un ſacrifice aux Muſes avant le combat, & pourquoi.

Séverité de la diſcipline relâchée les jours de bataille.

Faiſoit toûjours un ſacrifice aux Muſes.] Le Roi, qui devoit commander l'armée, avant que de ſortir de ſon Palais, faiſoit chez lui un ſacrifice à Jupiter Conducteur, & aux autres Dieux celeſtes, & s'il étoit favorablement reçû, il faiſoit prendre du feu de l'autel par un héraut, qui le portoit à la tête des troupes. Quand on étoit arrivé ſur la frontiere, il faiſoit un autre ſacrifice à Jupiter & à Minerve. Voilà les ſeuls ſacrifices dont parle Xenophon, qui n'auroit pas oublié celui des Muſes, ſi on leur en avoit fait avant le combat. Plutarque dit encore la même choſe en deux endroits de ſes morales. Apparemment les Muſes étoient jointes avec Minerve.

Quelquefois même dans ces occaſions.] Xenophon ne dit pas que cela ſe faiſoit *quelquefois*, mais *ordinairement*, & cela eſt plus vrai-ſemblable. Peut-être auſſi Plutarque avoit-il écrit ποτὲ *alors*, & non pas ποτὲ *quelquefois*.

d'ajuſter leurs cheveux, & d'orner & d'embellir leurs habits & leurs armes, & l'on étoit bien-aiſe de les voir gais & fringans, comme de jeunes chevaux, qui au premier ſignal du combat henniſſent, & ſont pleins d'ardeur & de feu. Ainſi, quoique dès leur enfance ils euſſent grand ſoin de leurs cheveux, ils en avoient encore plus de ſoin le jour d'une bataille; car alors ils les parfumoient & les partageoient également, ſe ſouvenant de ce mot de Lycurgue, *que les longs cheveux rendent les beaux encore plus beaux, & les laids encore plus hideux & plus effroyables.* Leur exercice étoit beaucoup plus doux à l'armée qu'à la ville, & leur vivre ordinaire moins dur & moins ſujet, de ſorte qu'il n'y avoit qu'eux au monde à qui la guerre fût un tems de repos, & une occaſion de relâchement & de pareſſe.

Les longs cheveux des Spartiates.

La guerre étoit un tems de repos & de relâchement pour les Spartiates.

Quand ils étoient en bataille en préſence de l'ennemi, le Roi ſacrifioit une chévre, donnoit ordre à tous ſes Soldats de ſe couronner de chapeaux de fleurs, commandoit aux joüeurs de flûte de joüer l'air de Caſtor, & entonnant lui-même le Cantique, qui étoit le ſignal de la charge, il marchoit le premier à la tête des troupes; de ſorte que c'étoit un ſpectacle très-beau & en même tems très-horrible de les

C'étoit l'air d'un hymne qu'on chantoit en l'honneur de Caſtor & de Pollux.

Le Roi ſacrifioit une chévre, & donnoit ordre à tous ſes Soldats de ſe couronner de chapeaux de fleurs.] Il ſacrifioit une chévre à l'imitation d'Hercule, qui avoit fait un pareil ſacrifice à Junon.

voir marcher ainſi en cadence au ſon des flûtes, ſans jamais rompre leurs rangs, ni donner aucune marque de crainte, & aller poſément & gayment affronter les plus grands périls. Car il eſt bien vrai-ſemblable que des hommes qui marchent avec tant de meſure & d'ordre, ne ſont ni ſaiſis de fraïeur, ni tranſportez de colere; mais au contraire, qu'ils ont un courage ferme, accompagné de hardieſſe & d'eſperance, comme étant aſſûrez de la protection des Dieux. Le Roi dans ces occaſions menoit toûjours avec lui quelqu'un de ceux qui avoient été victorieux à l'un des quatre grands jeux de la Grece, & l'on dit à ce propos, qu'il y eut un jour un Athlete Lacedémonien, à qui l'on offrit une grande ſomme d'argent pour l'empêcher d'entrer en lice aux jeux Olympiques, mais il la refuſa, & après qu'il eut terraſſé ſon ennemi avec de grands efforts, quelqu'un lui demanda, *Eh bien, quel avantage te revient-il de ta victoire?* Il répondit en riant: *J'aurai l'honneur de marcher devant le Roi dans les combats.* Après avoir rompu & mis en fuite leurs ennemis, ils ne les pourſuivoient qu'autant qu'il falloit pour s'aſſeurer la victoire. Après quoi ils ſe retiroient, eſtimant qu'il n'é-

Colere auſſi nuiſible aux gens de guerre que la crainte.

Aux jeux Olympiques, Pythiques, Iſthmiques, ou Neoméaques.

Génereuſe réponſe d'un Athlete Lacedémonien.

Ne point trop pourſuivre les ennemis quand ils fuyent. L'avantage qui en revient.

Ni tranſportez de colere.] Lycurgue croyoit que la colere étoit auſſi nuiſible aux gens de guerre, que la crainte. Ariſtote étoit dans le même ſentiment. Cependant on regarde d'ordinaire la colere, comme l'aiguillon du courage. Il n'y a rien de plus faux: La colere ſe trouve peu avec le véritable courage & la véritable force.

toit ni glorieux, ni digne de la Grece, de tailler en pieces des gens qui cédent & qui s'enfuyent ; & cela ne leur étoit pas moins utile qu'honorable; car leurs ennemis, ſçachant que tout ce qui réſiſtoit étoit paſſé au fil de l'épée, & qu'ils ne pardonnoient qu'aux fuyards, préferoient ordinairement la fuite à la réſiſtance.

Lycurgue grand homme de guerre.

Hippias le Sophiſte aſſûre que Lycurgue étoit un grand homme de guerre, & qu'il ſe trouva en perſonne à pluſieurs expeditions, & Philoſtephanus lui attribuë l'Ordonnance de la Cavalerie par Compagnies, qu'ils appelloient *Vlames*, dont chacune étoit de cinquante hommes, qui ſe rangeoient en quarré. Mais Démetrius de Phalere écrit qu'il ne fit jamais la guerre, & qu'il établit ſon Gouvernement en pleine paix. En effet l'inſtitution qu'on lui attribuë de la ſurſéance d'armes pendant les jeux Olympiques, marque bien un homme de bon naturel, & qui n'aime que la paix & que le repos. Auſſi quel-

Mais cette inſtitution ne peut être de lui ; car les jeux Olympiques ne furent établis que long-tems après ſa mort.

Hippias le Sophiſte aſſeure que Lycurgue étoit un grand homme de guerre.] Xenophon eſt du même ſentiment ; car il dit dans ſon traité de la République de Lacedémone, que Lycurgue perfectionna la diſcipline militaire, & qu'il inventa de meilleures choſes que tous ceux qui l'avoient précedé ; & je m'étonne que Plutarque n'ait rapporté ici ce que cet Hiſtorien a écrit de la maniere dont Lycurgue pourvoyoit à la ſubſiſtance de ſes troupes, de ſon ordre de bataille, de ſes marches, de ſes attaques, de ſes campemens, &c. Je ne ſçai ſi cet Hippias le Sophiſte, eſt le même qu'Hippias Elienſis, ou Hippias Erythræus.

Philoſtephanus.] Philoſtephanus de Cyrene, du tems de Ptolemée Philadelphe : Il avoit fait une Hiſtoire d'Epire, un Traité des fleuves merveilleux, un autre des choſes inventées, & un autre des Iſles.

ques

ques Auteurs écrivent, & entre autres Hermippus, qu'il n'aida pas d'abord Iphitus à regler les cerémonies de ces jeux ; mais que s'y étant trouvé un jour en paſſant, & ayant eu la curioſité de les voir, il entendit derriere lui la voix comme d'un homme qui s'étonnoit & qui le reprenoit de ce qu'il n'obligeoit pas ſes Citoyens à ſe trouver à une ſi belle aſſemblée ; & que s'étant tourné pour voir qui c'étoit, & n'ayant vû perſonne, il prit cette voix pour un avertiſſement des Dieux, alla ſur l'heure même trouver Iphitus, & regla avec lui tout ce qui concernoit cette fête, qui depuis ce tems-là fut plus celébre, mieux fondée & mieux établie.

L'éducation de la jeuneſſe s'étendoit juſques aux hommes faits ; car il n'y avoit perſonne qui eût la liberté de vivre comme il vouloit ; mais ils étoient tous dans la ville comme dans un camp, ſçachant chacun ce qu'ils devoient avoir pour vivre & ce qu'ils devoient faire pour le public, & paſſoient ainſi leur vie, perſuadez qu'ils n'étoient pas à eux-mêmes, mais à leur pays.

Les hommes aſſujettis aux mêmes regles que les enfans.

Quand on ne leur avoit point donné d'ordre, & qu'ils n'avoient rien à faire, ils alloient voir les enfans & leur enſeigner quelque choſe d'utile, ou l'apprendre eux-mêmes de ceux qui étoient plus âgez. Car un des plus beaux & des plus heureux éta-

Le grand loiſir dont Lycurgue fit joüir ſes Citoyens.

bliſſemens de Lycurgue, ce fut le grand loiſir dont il fit joüir ſes Citoyens, en leur défendant de s'occuper à aucun art méchanique, & en les empêchant de ſe tourmenter pour amaſſer avec beaucoup de peines & de travaux des richeſſes qu'il avoit rendu mépriſables à cauſe de leur inutilité. Les Ilotes cultivoient leurs terres & leur en rendoient un certain revenu. On raconte à ce ſujet qu'un Lacedémonien s'étant rencontré à Athenes un jour de Palais, & ayant oüi dire qu'un Citoyen venoit d'être condamné à l'amende pour oiſiveté, & s'en retournoit chez lui tout triſte & accompagné de ſes amis, qui le plaignoient & prenoient part à ſon infortune, il pria ceux qui étoient autour de lui de lui montrer cet homme qu'on venoit de condamner pour avoir vêcu noblement & en homme libre; ce qui fait voir combien ils eſtimoient bas & ſervile de faire quelque métier & de travailler de ſes mains pour devenir riche.

Métiers eſtimez bas & Serviles à Sparte.

Ce fut le grand loiſir dont il fit joüir ſes Citoyens.] Dans le texte au lieu de ἀφθονίαν σχολῆς, il faut lire, comme a lu Henri Eſtienne, ἀφθονία σχολῆς car il faut un nominatif. Quand Plutarque parle de ce grand loiſir, ce n'eſt pas qu'ils paſſaſſent les journées ſans rien faire, mais c'eſt que n'étant aſſujettis à rien de mercenaire ni de bas, ils ne s'occupoient qu'à des exercices honnêtes, qui les rendoient & plus forts & plus vertueux.

Ce qui fait voir combien ils eſtimoient bas & ſervile de faire quelque métier.] Socrate étoit bien oppoſé à ce ſentiment; car il étoit perſuadé qu'il n'y avoit rien dans les arts & dans les métiers qu'un homme libre ne pût & ne dût faire au beſoin pour ſubvenir à ſes néceſſitez, ou aux néceſſitez des autres; & il n'y a rien de plus vrai.

Les procès furent bannis de Lacedémone avec l'argent. Comment auroient-ils pû ſubſiſter dans une ville où il n'y avoit ni pauvreté ni richeſſe, l'égalité chaſſant la diſette, & l'abondance étant toûjours également entretenuë par la frugalité. Pendant tout le tems qu'ils n'avoient point de guerre, ce n'étoit que fêtes, jeux, danſes, feſtins, chaſſes & aſſemblées pour s'exercer ou pour diſcourir. Car tous ceux qui étoient au-deſſous de trente ans, n'alloient point du tout au marché, mais ils faiſoient faire tout ce qui regardoit leur ménage par ceux qui étoient amoureux d'eux, ou par leurs parents; encore étoit-il honteux aux vieillards de s'occuper trop long-tems de ces ſortes de ſoins, & de ne paſſer pas la plus grande partie du jour dans les lieux d'exercice, & dans les ſalles où on s'aſſembloit pour la converſation, & où l'on ſe divertiſſoit honnêtement; non à parler des moyens de trafiquer & de s'enrichir, mais à loüer les choſes honnêtes, ou à blâmer les deſhonnêtes, d'une maniere mêlée de jeu & avec une certaine plaiſanterie qui, ſans que l'on y prît garde, inſtruiſoit & corrigeoit en divertiſſant. Car Lycurgue lui-même n'étoit pas de cette auſterité triſte qui ne ſe relâche jamais,

Procès bannis de Sparte.

Vie de gens véritablement libres.

Appellées Leſches.

Quels étoient les ſujets de converſation des Spartiates.

Car Lycurgue lui-même n'étoit pas de cette auſterité triſte qui ne ſe relâche jamais.] Le mot ἀκρατῆς du texte doit être corrigé, M. le Fevre a eu raiſon de lire ἀκράτως, comme il l'a marqué à la marge de ſon Dictionnaire. ἀκρατῶς avec le circonflexe ſur la derniere ſyllable, ſignifie *intemperanter, incontinenter.* Et ἀκράτος,

Image du Ris, consacrée par Lycurgue dans toutes les salles & dans tous les lieux d'exercice.

au contraire ce fut lui, comme le rapporte Sosibius, qui consacra une petite image du Ris dans toutes les salles, entremêlant ainsi fort à propos dans leurs repas & dans toutes leurs assemblées la joye, comme le plus agréable assaisonnement de leur table & de leurs travaux.

Spartiates accoûtumez à n'être jamais seuls.

Il accoûtuma sur tout ses Citoyens à ne vouloir & à ne sçavoir même jamais être seuls ; mais à vivre comme les abeilles, toûjours ensemble, toûjours autour de leurs chefs, & toûjours comme hors d'eux-mêmes, par un transport d'amour & par un véritable désir de gloire, afin de ne vivre que pour leur pays : sentimens d'affection qui se remarquent assez dans quelques-unes de leurs réponses. Pædaretus n'ayant pas eu l'honneur d'être choisi pour un des trois cent, qui composoient le conseil, s'en retourna chez lui fort content & fort gay, disant *qu'il étoit ravi que Sparte eût trouvé trois cens hommes plus honnêtes gens que lui.* Pisistratidas ayant été envoyé en Ambassade avec plusieurs autres Lacedémoniens vers les Lieutenants du roi de Perse, ces Seigneurs Persans leur demanderent s'ils venoient de la part de leur République, ou s'ils venoient de leur chef ? *Si nous obte-*

Beau mot de Pædaretus.

avec l'accent aigu sur la seconde, signifie *admodum*, *entierement*, *extremément*. Et c'est dans ce dernier sens que Plutarque l'a employé.

Sosibius.] C'étoit un Grammairien de Lacedémone, il avoit fait une chronologie & vivoit du tems de Ptolemée Philadelphe.

nons nos demandes, répondit Pisistratidas, *nous venons de la part de notre République ; sinon, nous venons de notre chef.* Quelques Amphipolitains étant à Lacedémone, allerent visiter Argileonide, mere de Brasidas, qui avoit été tué dans leur pays. Argileonide leur demanda d'abord si son fils étoit mort en homme de cœur, & s'il s'étoit montré digne de Sparte ; ces étrangers se mirent à exalter ses exploits & son grand courage, jusqu'à dire que dans Sparte il n'y en avoit pas encore un pareil : *Ah ! ne dites pas cela, mes amis*, reprit-elle, *Brasidas étoit certainement un brave homme, mais Sparte en a encore un grand nombre de beaucoup plus braves que lui.*

Belle réponse de Pisistratidas à des Seigneurs de Perse.

Beau mot d'une mere Lacedémonienne.

Lycurgue composa en premier lieu le Senat de tous ceux qui avoient eu part à son entreprise, comme nous l'avons dit au commencement, & ensuite il ordonna que pour remplir la place de ceux qui mourroient, on choisiroit les plus gens de bien de la ville au-dessus de soixante ans. C'étoit-là véritablement le combat le plus glorieux & le plus important que les hom-

Quel est le plus glorieux combat pour les hommes.

Quelques Amphipolitains étant à Lacedémone, allerent visiter Argileonide, mere de Brasidas, qui avoit été tué dans leur pays.] Brasidas, Général des Lacedémoniens, fut tué dans une bataille qu'il gagna contre les Atheniens près d'Amphipolis ville de Macedoine sur le fleuve Strymon. Thucydide. Liv. v.

C'étoit véritablement le combat le plus glorieux & le plus important.) Plutarque a tiré cette idée de Xenophon, qui dit ; *C'est le plus grand & le plus glorieux combat qui soit entre les hommes. Les combats Gymniques sont certainement fort beaux ; mais ce sont des combats du corps, au lieu que ces combats, où il s'agit d'être élu Senateur, sont des combats, que l'on peut appeller les combats des ames*

mes puſſent avoir entre eux, dans lequel on ne choiſiſſoit point le plus vîte parmi les vîtes, ni le plus fort parmi les forts, comme dans les autres combats ; mais où le plus vertueux & le plus ſage parmi les ſages & les vertueux remportoit le prix de la vertu, par tous les differens états de la vie, & avoit, pour ainſi dire, une autorité ſouveraine, diſpoſant de la mort & de la vie, de l'ignominie & de la gloire, en un mot de toute la fortune de ſes Citoyens. L'élection ſe faiſoit de cette ſorte : le peuple s'aſſembloit dans la grande place ; on enfermoit dans une maiſon voiſine un certain nombre d'hommes choiſis, qui ne pouvoient ni voir, ni être veus, & qui entendoient ſeulement le bruit du peuple, qui en cette occaſion, comme dans toutes les autres, donnoit ſes ſuffrages par ſes cris. On faiſoit paſſer au milieu de l'aſſemblée tous les prétendans l'un après l'autre, ſelon que leur rang avoit été reglé par le ſort. Cette marche ſe faiſoit de leur part dans un grand ſilence ; mais

Car pour parvenir à cet honneur, il falloit avoir toujours très bien vécu & avoir été vertueux dans tous les âges.

Comment ſe faiſoit l'élection des Senateurs.

Suffrages donnez par des cris.

& ils ſont autant au-deſſus des autres ; que l'ame eſt préferable au corps.

Le peuple s'aſſembloit dans la grande place, on enfermoit dans une maiſon voiſine un certain nombre d'hommes choiſis] Ariſtote trouvoit cette maniere d'élection ridicule & puerile, & de plus fort dangereuſe pour l'Etat, en ce qu'elle accoûtumoit les Citoyens à être ambitieux, & que d'ordinaire les plus grands maux d'un Etat, viennent de l'ambition & de l'avarice de ceux qui le compoſent.

Tous les prétendans.) Voilà ce qu'Ariſtote trouvoit encore fort mauvais ; car il ne vouloit pas que ceux qui méritoient les charges, les demandaſſent ; mais il vouloit au contraire que le public les forçât à les accepter & il avoit grande raiſon.

le peuple témoignoit par ſes cris l'approbation qu'il donnoit. Ceux qui étoient enfermez marquoient à chaque fois ſur des tablettes le degré du bruit qu'ils avoient entendu, ſans ſçavoir pour qui il avoit été fait. Ils mettoient ſeulement pour le premier, pour le ſecond, pour le troiſiéme, & ainſi de ſuite pour tous les autres. Celui pour qui les acclamations avoient été les plus grandes & les plus fréquentes, étoit reçu Senateur. On le couronnoit d'un chapeau de fleurs, & ſur le champ il alloit dans tous les temples remercier les Dieux, ſuivi d'une foule de peuple, les jeunes hommes & les jeunes femmes chantant à l'envi ſes loüanges, & le beniſſant d'avoir ſi bien & ſi vertueuſement vécu. A ſon retour chacun de ſes parens lui preſentoit une collation, en lui diſant, *La ville t'honore de ce feſtin*; & après toutes ces cerémonies il alloit ſouper dans la ſalle où il avoit accoûtumé de manger. Tout s'y paſſoit à l'ordinaire, excepté qu'on lui ſervoit deux portions, dont il gardoit l'une. Après le ſouper toutes ſes parentes ſe trouvoient à la porte de la ſalle; il faiſoit appeller celle qu'il eſtimoit davantage, & en lui donnant la portion, qu'il avoit gardée, il lui diſoit, *Je vous donne le prix d'honneur que je viens de recevoir.* En mê-

Cela étoit ſujet à beaucoup d'inconvenients très-fâcheux.

Comment les femmes de Sparte participoient aux honneurs qu'on rendoit aux hommes.

Le dégré du bruit qu'ils avoient entendu.) Mais il arrivoit ſouvent qu'il étoit très-difficile de remarquer quel bruit avoit été le plus grand, & alors il falloit prendre d'autres voyes, comme cela arriva dans une occaſion fort importante à l'Ephore Sthenelaidas. Thucydide. Liv. v.

me tems toutes les autres femmes la reconduiſoient chez elle avec les mêmes acclamations & les mêmes benédictions qu'on avoit données à ſon parent.

Enterrements.

Lycurgue regla auſſi avec beaucoup de ſageſſe tout ce qui regarde les enterrements. Car premierement, afin de bannir toute ſuperſtition, il permit d'enterrer les morts dans les villes & autour des temples, pour accoûtumer les jeunes gens à cette ſorte de ſpectacle, & pour les empêcher de craindre la mort & de l'avoir en horreur, comme ſi elle pouvoit ſouiller & rendre impurs ceux qui touchoient à des corps morts, ou qui paſſoient près de leurs ſépulchres.

Car jamais les Payens n'ont enterré dans les temples.

En ſecond lieu, il défendit d'enterrer quoique ce fût avec eux, & voulut qu'on les enveloppât ſimplement d'un drap rouge tout couvert de feuilles d'olivier. De plus il ne permit décrire le nom du défunt ſur ſon tombeau,

Comme ſi elle pouvoit ſouiller & rendre impurs ceux qui touchoient à des corps morts, ou qui paſſoient près de leurs ſépulchres.] Il paroît par ce paſſage que les premiers Spartiates avoient des tombeaux & des morts la même idée que Dieu donna à ſon peuple par cette loi expreſſe, qui déclaroit que tout homme, qui auroit touché à un mort ou à ſon ſépulchre, ſeroit ſoüillé pendant ſept jours. Lycurgue appelloit cela ſuperſtition, parce qu'il n'en connoiſſoit ni les raiſons ni la cauſe.

Et voulut qu'on les enveloppât ſimplement d'un drap rouge tout couvert de feuilles d'olivier.] Cela ne ſe faiſoit pas à toutes ſortes de perſonnes indifferemment. Elien nous apprend que les gens de guerre, qui avoient bien fait leur devoir, étoient enterrez tout couverts de branches d'olivier & d'autres arbres, & que ceux qui par leur valeur étoient parvenus à la plus haute eſtime, étoient enterrez dans un drap rouge. Liv. VI. Chap. V.

que

que lorſque c'étoit ou un homme mort à la guerre pour le ſervice de ſon pays, ou une femme conſacrée à la Religion. Il abregea la durée du déüil & le regla à onze jours, le douziéme on le quittoit, après avoir fait un ſacrifice à Cerès; car dans toute leur vie il ne laiſſa rien d'inutile ni d'oiſeux; mais dans toutes leurs actions & dans tous leurs devoirs, il mêla la loüange de la vertu ou le blâme du vice, & remplit, pour ainſi dire, ſa ville de préceptes & d'exemples vivans, parmi leſquels les hommes étant nourris, & les ayant inceſſamment devant les yeux, il étoit impoſſible qu'ils ne ſe formaſſent ſur ces grands modelles, & ne devinſſent vertueux.

Epitaphes permiſes à deux ſortes de gens ſeulement.

Durée du deüil.

Par la même raiſon il ne permettoit pas à toutes ſortes de perſonnes de voyager & de courir le monde, de peur qu'ils ne rapportaſſent des mœurs étrangeres, des coûtumes deſordonnées & licentieuſes, & pluſieurs differentes idées de gouvernement. Il chaſſa auſſi de ſa ville tous les étrangers qui n'y alloient pour rien d'utile, ni de profitable, & que la curioſité ſeule y attiroit. Ce n'eſt pas qu'il craignît, comme le prétend Thucydide, qu'ils ne vouluſſent imiter ſa police, & qu'ils n'appriſſent à aimer la vertu; c'étoit plûtôt de peur qu'ils n'enſeignaſſent à

Voyages défendus.

Quels étrangers chaſſez de Sparte.

Ceſentiment auroit été indigne de Lycurgue.

Tous les étrangers qui n'y alloient pour rien d'utile.) Car il recevoit agréablement ceux qui y alloient pour ſe ſoûmettre à ſes loix, & il leur aſſignoit une portion de terre, qu'ils ne pouvoient aliener.

ſes Citoyens, à aimer le vice. Car à meſure que les étrangers entrent dans les villes, il y entre néceſſairement des propos nouveaux; ces propos engendrent de nouveaux ſentimens, & ces nouveaux ſentimens font immanquablement éclorre un malheureux eſſain de paſſions & d'inclinations nouvelles, qui ſont entierement oppoſées au gouvernement, & ruinent toute ſon harmonie, comme dans la muſique l'harmonie eſt ruinée par les diſſonances & les faux tons; & c'eſt pourquoi il croyoit qu'il étoit plus important & plus néceſſaire de fermer les portes des villes aux mœurs corrompuës, qu'aux malades & aux peſtiferez.

Belle généalogie de ce que produit dans les villes l'abord des étrangers. Cela eſt confirmé par l'experience.

Mœurs corrompuës, plus contagieuſes que la peſte.

Juſqu'ici il n'y a pas le moindre veſtige de l'injuſtice, ni de l'avarice dont on a accuſé les loix de Lycurgue, en diſant qu'elles étoient

Car à meſure que les étrangers entrent dans les villes, il y entre néceſſairement des propos nouveaux.] C'eſt auſſi aux mœurs étrangeres que Xenophon, témoin oculaire, impute le changement qui étoit arrivé à Sparte. *Autrefois*, dit-il, *on chaſſoit les étrangers, & on empêchoit les Citoyens de voyager, de peur qu'ils ne corrompiſſent leurs mœurs par ce commerce, & aujourd'hui les principaux & les plus conſiderables paſſent leur vie à courir & à voyager.*

Juſqu'ici il n'y a pas le moindre veſtige de l'injuſtice ni de l'avarice dont on a accuſé les loix de Lycurgue.] Platon dans le premier Livre des Loix, Ariſtote dans le II. & VII. Liv. des Politiques, & Polybe dans le VI. de ſon Hiſtoire, ont reproché à Lycurgue que ſes loix étoient plus propres à rendre les hommes vaillans, qu'à les rendre juſtes. Plutarque veut juſtifier Lycurgue & le défendre contre de ſi grands Cenſeurs; mais il ne répond que foiblement à leurs reproches. Le défaut des loix de Lycurgue n'étoit pas préciſement dans celle-ci ni dans celle-là, il étoit dans toute l'idée de ſon gouvernement. Il eſt bon de rendre un peuple guerrier; mais il faut en même-tems lui enſeigner à ne faire la guerre que pour

très-bonnes pour rendre les hommes vaillans, mais très-mauvaiſes pour les rendre juſtes. C'eſt ſans doute ce qu'ils appelloient l'*Embuſcade*, s'il eſt vrai que cet établiſſement ſoit de Lycurgue, comme Ariſtote l'écrit, qui a donné à Platon même cette mauvaiſe opinion de lui & de ſon gouvernement. Voici ce que c'étoit; les gouverneurs des jeunes gens choiſiſſoient de temps en temps ceux qui leur paroiſſoient les plus prudens & les plus hardis, ils leur donnoient des poignards & les vivres néceſſaires, & les envoyoient battre la campagne chacun de leur côté. Ces coureurs ainſi diſperſez ſe cachoient le jour dans les lieux couverts & dans les cavernes pour ſe repoſer, & la nuit ils ſe jettoient dans les grands chemins, & égorgeoient tous les Ilotes qu'ils rencontroient. Quelquefois même ils marchoient en plein jour & tuoient les plus forts & les plus robuſtes de ces Ilotes, comme Thucydide le rapporte dans ſon hiſtoire, où il dit, que tous ceux que les Lacedémoniens avoient choiſis à cauſe de leur grand courage,

*Ce que c'étoit que l'*Embuſcade *chez les Lacedémoniens.*

avoir la paix, c'eſt-à-dire, qu'il faut le rendre juſte. Et c'eſt ce que Lycurgue n'avoit nullement fait: Auſſi ſon Etat ſe maintint, pendant qu'il eut des voiſins à ſoûmettre; mais après avoir tout ſoûmis, il ne put vivre avec lui-même, ni goûter un repos auquel on ne l'avoit pas accoûtumé, & qu'on ne lui avoit pas même fait connoître.

C'eſt ſans doute ce qu'ils appelloient l'embuſcade.) Ce n'étoit pas une loi qui eut ce nom, c'étoit la choſe même; car ils diſoient un tel ira, εἰς κρυπτείαν, c'eſt-à-dire, à l'*Embuſcade*. Platon l'a déſignée dans le 1. Liv. de ſes loix.

Comme Thucydide le rapporte dans ſon Hiſtoire, où il dit que tous ceux, &c.) Cette hiſtoire eſt

Perfidie horrible des Lacedémoniens.

qu'ils avoient affranchis, couronnez & menez dans tous les temples remercier les Dieux de leur liberté, disparurent bientôt après au nombre de plus de deux mille, sans que jamais on ait pû sçavoir ce qu'ils étoient devenus, ni comment ils étoient morts. Aristote même écrit que les Ephores n'étoient pas plûtôt en charge, qu'ils déclaroient la guerre aux Ilotes, afin qu'on pût les tuer sans crime. Il est certain qu'ils leur faisoient toutes sortes de mauvais traitemens, par exemple, ils les faisoient boire à outrance, & les menoient en cet état dans les salles, pour faire voir à leurs enfans quelle honte c'étoit que de s'enyvrer; & ils les obligeoient à chanter des chansons obscenes, & à danser des danses malhonnêtes & ridicules, leur défendant de danser & de chanter rien d'honnête & qui convint à des hommes libres.

Mauvais traitemens que les Spartiates faisoient aux Ilotes.

dans le IV. Liv. de Thucydide, qui dit, que les Lacedémoniens craignant le grand nombre des Ilotes, firent semblant de vouloir les affranchir pour lever une armée; & que pour cet effet ils publierent que les plus vaillans n'avoient qu'à se présenter, & qu'on les affranchiroit; car ils jugeoient fort bien que les plus vaillans leur devoient être les plus suspects, comme les plus capables de quelque grande entrepriſe. Il y en eut environ deux mille de choisis. On les couronna, on les mena dans tous les temples, & peu de temps après ils disparurent, sans qu'on ait jamais sçu ce qu'ils étoient devenus. Cette perfidie des Lacedémoniens est horrible, mais la maxime de ne vouloir pas avoir des laboureurs trop courageux, étoit très-sage: *S'il étoit à mon choix*, dit Aristote dans ses Politiques, *je voudrois que les Laboureurs fussent esclaves, qu'ils ne fussent pas tous du même pays, & qu'ils n'eussent pas trop de courage; car ils travaillent beaucoup mieux & sont moins à craindre.*

Auſſi, dit-on, que dans l'expédition que les Thébains firent long-tems après dans la Laconie, quand ils commandoient aux Ilotes, qu'ils prenoient priſonniers, de chanter des chanſons de Terpandre, d'Alcman, ou de Spendon, ils s'en excuſoient, diſant que cela leur étoit défendu par leurs maîtres. De ſorte que ceux qui ont dit, qu'à Lacedémone ceux qui ſont libres y ſont extrémement libres, & ceux qui ſont eſclaves, extrémement eſclaves, n'ont pas mal connu la difference qu'il y a entre les Lacedémoniens & les autres peuples. Mais pour moi je crois qu'ils ne commencerent à exercer toutes ces cruautez qu'après la mort de Lycurgue, & préciſément après le tremblement de terre qui affligea Sparte, & qui fut cauſe que les Ilotes conſpirerent contre elle avec les Meſſeniens, commirent de très-grands maux dans la Laconie, & mirent la ville dans le plus grand danger où elle eût jamais été; car je ne ſçaurois jamais imputer à Lycurgue un établiſſement auſſi abominable que celui de l'*Embuſcade*, jugeant en

Après la bataille de Leuctres 370. ans avant J. C.

Car Terpandre avoit été appellé à Lacedemone pour y appaiſer quelque ſédition.

Alcman, ou Alcmaon, ancien Poëte Lyrique, il vivoit cent ans avant Cyrus.

Spendon eſt inconnu.

Licurgue juſtifié par Plutarque.

Et prèciſement après le tremblement de terre qui affligea Sparte.) Ce tremblement de terre arriva la premiere année de l'Olympiade 78. ſous le regne d'Archidamus, fils de Zeuxidamus, l'année de la naiſſance de Socrate, & 467. ans avant celle de J. C. Il y périt plus de vingt mille Spartiates. Plutarque en parle dans la vie de Cimon, & Diodore de Sicile décrit & le tremblement de terre, & la guerre dont il fut ſuivi. Liv. XI. Cependant Elien, qui écrivoit ſur la fin de la vie de Plutarque, marque formellement que ce tremblement ne fut qu'un effet de la vengeance des Dieux, qui voulurent punir les cruautez que les Spartiates exerçoient ſur les Ilotes de Tænare. Elien. VI. VII.

cette occaſion de la bonté de ſon naturel, par la douceur & par la juſtice qui éclatent dans toutes les autres actions de ſa vie, & qui lui ont attiré un témoignage ſi honorable de la part des Dieux.

Quand ſes premiers établiſſemens furent reçus & confirmez par l'uſage, & ſa forme de gouvernement aſſez vigoureuſe & aſſez forte pour ſe maintenir d'elle-même & ſe conſerver, comme Platon dit de Dieu, qu'après avoir achevé de créer le monde, il ſe réjoüit lorſqu'il le vit tourner & faire ſes premiers mouvemens avec tant de juſteſſe & d'harmonie: ainſi Lycurgue charmé de la grandeur & de la beauté de ſes loix, ſentit un redoublement de plaiſir quand il les vit marcher ſeules, pour ainſi dire, & faire ſi parfaitement leurs fonctions.

Paſſage remarquable de Platon.

Et qui lui ont attiré un témoignage ſi honorable de la part des Dieux.) Lorſque la Sibylle l'appella Dieu plûtôt qu'homme. Il n'eſt jamais arrivé à Plutarque de douter de la vérité des oracles. On n'a jamais vû une pareille crédulité.

Comme Platon dit de Dieu, qu'après avoir achevé de créer le monde, il ſe réjoüit, lorſqu'il le vit tourner & faire ſes premiers mouvemens avec tant de juſteſſe & d'harmonie.) Ce paſſage de Platon eſt dans le Timée, où ce Philoſophe dit que Dieu voyant l'Univers, qu'il avoit créé, ſe mouvoir, être vivant & reſſembler preſque en tout aux Dieux immortels, il en fut ravi, & voulut le rendre plus conforme à ſon idée éternelle; mais comme il étoit impoſſible que l'Eternité pût être communiquée à un Eſtre créé, il prit cet expédient de créer comme une mouvante image de l'Eternité, c'eſt-à-dire, qu'il créa le temps, qui ne ſubſiſtoit point avant la création du monde, le tems ne pouvant ſubſiſter qu'avec le mouvement, & il n'eſt pas difficile de reconnoître dans ce paſſage de Platon, ce que Moyſe dit de Dieu quand il créa le monde.

Cherchant donc autant que cela dépendoit de la prudence humaine, le moyen de les rendre immortelles & immuables, il fit assembler tout le peuple ; il lui representa que la police qu'il avoit établie, lui paroissoit suffisante dans tous ses chefs pour rendre la ville heureuse, & les Citoyens vertueux ; & lui déclara qu'il y avoit pourtant encore un point, qui étoit le plus essentiel & le plus important, mais qu'il ne pouvoit le leur communiquer avant que d'avoir consulté l'oracle d'Apollon ; Qu'ils devoient donc observer ses loix inviolablement sans y rien changer, ni alterer, jusqu'à ce qu'il fût de retour de Delphes, & qu'alors il exécuteroit ce que le Dieu lui auroit ordonné. Ils promirent tous de lui obéïr & le prierent de hâter son voyage. Avant que de partir, il fit jurer les deux Rois, les Senateurs, & ensuite tous les Citoyens, que jusqu'à ce que Lycurgue fût de retour, ils maintiendroient la forme de gouvernement qu'il avoit établie.

Moyen dont Lycurgue s'avise pour rendre ses loix immuables.

Quand il fut arrivé à Delphes, il fit un sacrifice à Apollon, & après le sacrifice il lui demanda si ses loix étoient bonnes & suffisantes pour rendre les Spartiates heureux & vertueux. Apollon lui répondit, qu'il ne manquoit rien à ses loix, & que pendant que Sparte les observeroit, elle seroit la plus glorieuse Cité du monde, & joüiroit d'une parfaite felicité. Lycurgue fit écrire cette prophetie, l'envoya à Sparte, &

après avoir fait un ſecond ſacrifice, il embraſſa ſon fils & tous ſes amis, & pour ne dégager jamais les Lacedémoniens du ſerment qu'ils lui avoient fait, il réſolut de mourir volontairement à Delphes ; d'autant plus qu'il ſe voyoit auſſi heureux qu'il pouvoit jamais l'être, & qu'il étoit parvenu à un âge où véritablement on peut être encore attaché à la vie, mais où l'on peut auſſi la quitter ſans regret. Il mourut donc en s'abſtenant de manger ; car il étoit perſuadé que la mort même des grands perſonnages & des hommes d'Etat ne doit pas être inutile à la République, ni oiſive, mais une ſuite de leur miniſtére, une de leurs plus importantes actions, & celle qui leur doit faire autant ou plus d'honneur que toutes les autres. D'ailleurs il voyoit bien pour lui, qu'après avoir fait de très-belles choſes, ſa mort mettroit certainement le comble à ſon bonheur, & aſſûreroit à ſes Citoyens tous les biens qu'il leur avoit faits pendant ſa vie, puiſqu'elle les obligeroit à garder toûjours

Plutarque appelle ce fils Antiorus, & Pauſanias Eucoſmus.

Grande folie de Lycurgue.

Quelle doit être la mort des grands perſonnages & des hommes d'Etat.

Et qu'il étoit parvenu à un âge où véritablement on peut encore être attaché à la vie.] Il n'étoit donc pas ſi vieux que le fait Lucien, qui dit qu'il avoit quatre-vingt cinq ans quand il mourut. A cet âge on peut bien quitter la vie ſans regret, mais on ne ſçauroit y être encore attaché avec bienſéance.

Il mourut donc en s'abſtenant de manger.] Qui croira qu'un homme ſi ſage d'ailleurs ſe ſoit fait mourir lui-même pour des vûes de politique ? action d'autant plus folle qu'il l'auroit faite ſans néceſſité ; car ſon abſence ſeule faiſoit le même effet que la mort même. Je ſuis fort porté à douter de la vérité de cette tradition. On a ſouvent imputé aux plus grands perſonnages des choſes très-fauſſes.

jours ſes Ordonnances, qu'ils avoient juré d'obſerver inviolablement juſqu'à ſon retour.

Il ne ſe trompa pas dans ſa conjecture ; Sparte fut la ville de Grece la plus célébre & la mieux policée l'eſpace de cinq cens ans qu'elle obſerva les Loix de Lycurgue, perſonne n'y ayant fait le moindre changement juſqu'au Roi Agis, fils d'Archidamus, c'eſt-à-dire, pendant le regne de quatorze Rois. Car l'inſtitution des Ephores, bien loin de relâcher ces Loix, ne ſervit qu'à les rendre plus fortes, en ce qu'étant faite en apparence pour défendre la liberté du peuple, elle fortifia en effet l'Ariſtocratie, c'eſt-à-

Puiſqu'elle les obligeroit à garder toûjours ſes Ordonnances.] On pourroit dire qu'il n'y avoit que ceux qui avoient fait le ſerment qui fuſſent obligez à le garder, que leurs enfans étoient libres, & que par conſéquent Lycurgue ne s'aſſeuroit que d'une génération. Mais Lycurgue prétendoit que les enfans y étoient obligez par le ſerment de leurs peres.

Il ne ſe trompa pas dans ſa conjecture.] Plutarque attribuë au ſerment des Lacedémoniens la durée des Loix de Lycurgue ; mais je crois qu'il ſe trompe ; ces Loix ne durerent ſi long-tems que parce que les Lacedémoniens ne firent la guerre que dans le Peloponeſe. Car auſſi-tôt que l'ambition de regner ſur toute la Grece leur eut inſpiré le deſſein d'avoir des armées navales, & des troupes étrangeres, & qu'il fallut avoir de l'argent étranger pour les entretenir, alors leur ſerment ne fut contre cette néceſſité qu'une toile d'araignée, on ne ſe ſouvint pas ſeulement qu'il eût été fait. On fit donc une grande bréche aux Loix de Lycurgue, Sparte eut recours au Roi de Perſe, qu'elle avoit vaincu, & ce fut la premiere cauſe de ſa perte.

En ce qu'étant faite en apparence pour défendre la liberté du peuple, elle fortifia en effet l'Ariſtocratie.] Si Plutarque a voulu dire qu'elle contribua à maintenir la Royauté & le Senat, il a raiſon ; car cela fit que chacun des trois partis étant content de ſon partage, les Rois de la Royauté, les Nobles de la dignité Senatorienne, & le peuple de l'Ephorie, ils concoururent tous à

dire, le parti des Rois & des Senateurs. Mais sous le regne d'Agis l'argent commença à se glisser dans Sparte, & avec l'argent l'avarice & l'ambition, par le moyen d'Alexandre, ou plûtôt de Lysandre, qui étant lui-même incapable de se laisser ébloüir & corrompre par l'or, remplit sa patrie de luxe & d'amour pour les richesses, en y apportant de la guerre des sommes immenses d'or & d'argent, & en renversant par-là les Loix de Lycurgue, qui pendant qu'elles avoient

L'argent étranger cause la ruine de Sparte.

Dont il ne retint pas pour lui une seule Drachme, comme Plutarque le remarque dans sa vie.

conserver l'Etat sans y rien changer. Mais s'il a voulu dire que cela rendit plus fort le parti des Rois & des Senateurs, il se trompe; car au contraire l'institution des Ephores, comme Aristote l'a fort bien remarqué, changea la République, en la rendant Démocratique, d'Aristocratique qu'elle étoit auparavant. Les Ephores firent à Sparte ce que les Tribuns firent à Rome, comme je l'ai dit ailleurs.

Par le moyen d'Alexandre, ou plûtôt de Lysandre.] Comment Plutarque peut-il dire *par le moyen d'Alexandre?* Je ne le comprends point. Il fait fort bien de se corriger en disant, *ou plûtôt de Lysandre.* Car ce qu'il rapporte ici arriva 402. ans avant la naissance de Notre-Seigneur, & par conséquent 49. ou 50. ans avant celle d'Alexandre le Grand. Il y a quelque apparence que Plutarque s'étoit d'abord trompé en rapportant au regne d'Agis, qui étoit du tems d'Alexandre, ce qui s'étoit passé sous le regne du II. Agis, qui regna avec Pausanias, & à qui Agesilas succeda.

Et y rapportant ae la guerre des sommes immenses d'or & d'argent.] Après la prise d'Athenes Lysandre porta à Lacedémone quantité de riches dépoüilles, & quatre cent soixante & dix talents d'argent. Xenoph. Liv. II. C'est quatre cent soixante dix mille écus. Tous les Historiens Grecs marquent-là le commencement de la décadence de Sparte, & c'est ce qu'Aristote a voulu dire lorsqu'il a écrit dans le VII. Livre de ses Politiques, Que la faute de Lycurgue d'avoir rapporté toutes ses Loix à la guerre & à la victoire, étoit très-sensible, & que ce qui étoit arrivé depuis peu, l'avoit fait voir très-clairement. Il parle des désordres qui suivirent cette victoire de Lysandre. Tout ce qu'Aristote dit là-dessus est excellent, & merite d'être bien lû par les Politiques.

été floriſſantes, avoient fait paroître Sparte, non une ville bien policée, mais la maiſon bien reglée d'un homme religieux & ſaint; ou plûtôt qui avoient fait enſorte que, comme les Poëtes feignent qu'Hercule avec ſa peau de lion & ſa maſſuë ſeulement parcouroit le monde & le purgeoit de Voleurs & de Tyrans, Sparte de même avec une ſimple bande de parchemin, & une méchante cappe, donnoit la loi à toute la Grece, volontairement ſoûmiſe à ſon Empire, étouffoit les tyrannies & les injuſtes dominations dans les citez, terminoit à ſon gré les guerres, & calmoit les ſéditions, le plus ſouvent ſans remuer un ſeul bouclier, & en envoyant un ſeul Ambaſſadeur, qui ne paroiſſoit pas plûtôt, que tous les peuples ſoûmis ſe rangeoient autour de lui, comme les abeilles autour de leur Roi, tant la juſtice de cette ville & ſon bon gouvernement imprimoient de reſpect à tous les hommes. C'eſt pourquoi je m'étonne qu'on ait oſé

Belle comparaiſon de Sparte avec Hercule.

Beau portrait de l'autorité qu'une grande réputation de juſtice peut donner à une ville, à un Etat.

Avec une ſimple bande de parchemin.] C'étoit ce que les Lacedémoniens appelloient *Scytale*, une bande de cuir, ou de parchemin, qu'ils entortilloient autour d'un bâton, de maniere qu'il n'y avoit aucun vuide; ils écrivoient ſur cette bande, & après avoir écrit, ils la dérouloient & l'envoyoient au Général à qui elle étoit adreſſée. Ce Général, qui avoit un autre bâton tout ſemblable à celui ſur lequel cette bande avoit été roulée & écrite, l'appliquoit ſur ce bâton, & par ce moyen il trouvoit la ſuite & la liaiſon des caracteres, qui ſans cela étoient ſi dérangez, qu'ils ne pouvoient être lûs. Voyez la vie de Lyſandre.

Etouffoit les tyrannies & les injuſtes dominations dans les Citez, terminoit à ſon gré les guerres & calmoit les ſéditions.] Mais enfin elle ne put faire pour elle-même ce qu'elle avoit fait pour tant d'autres villes. Ce qui fit ſa chûte, fut juſtement ce qui avoit fait ſon élevation.

dire que les Lacedémoniens ſçavoient obéïr ; mais qu'ils ne ſçavoient pas commander, & qu'on ait loüé ce mot du Roi Theopompe, qui ayant entendu dire à quelqu'un que Lacedémone ne ſubſiſtoit que parcequ'elle avoit des Rois qui ſçavoient bien commander, répondit, *Mais plûtôt parce qu'elle a des Citoyens qui ſçavent bien obéïr.* Car les peuples ne ſçavent bien obéïr qu'à ceux qui ſçavent bien commander, & l'obéïſſance des Sujets dépend de l'habileté des Princes ; celui qui mene bien, fait qu'on ſuit bien ; & comme la perfection de l'Ecuyer conſiſte à ſçavoir rendre les chevaux doux & obéïſſans, la perfection des Rois conſiſte à ſçavoir rendre leurs Sujets ſoûmis & ſouples.

L'obéïſſance dépend du commandement.

En quoi conſiſte la perfection des Rois.

Les Lacedémoniens n'enſeignoient pas ſeulement aux autres peuples à leur obéïr volontiers dans les occaſions preſſantes, ils leur inſpiroient un violent déſir d'être commandez par eux ; car les Etrangers ne demandoient aux Lacedémoniens, ni argent, ni vaiſſeaux, ni troupes, mais un ſeul Spartiate pour commander leurs armées, & quand ils l'avoient obtenu, ils lui rendoient une entiere obéïſſance avec toutes ſortes d'honneurs & de reſpects. C'eſt ainſi que les Siciliens obéïrent à Gylippe ; les Chalcidiens à Braſidas,

Tous les peuples ſouhaitoient d'être commandez par un Lacedémonien.

Car les peuples ne ſçavent bien obéïr qu'à ceux qui ſçavent bien commander.] L'obéïſſance qu'on rend à ceux qui commandent mal, n'eſt jamais qu'une obéïſſance forcée, & par conſéquent elle ne ſçauroit durer.

Obéïrent à Gylippe.] Qui défendit Syracuſe contre les Atheniens.

Les Chalcidiens.] Peuples de

& tous les Grecs d'Asie à Lysandre, à Callicratidas & à Agesilas, considerant ces hommes en particulier comme d'excellens correcteurs & réformateurs des peuples & des Princes vers lesquels ils étoient envoyez ; mais regardant toûjours la ville de Sparte comme la maîtresse des autres, dans l'art de bien vivre & de bien gouverner. C'est sur cela, ce me semble, qu'est fondée la raillerie de Stratonicus, qui dit en riant, *Qu'il ordonnoit que les Atheniens célébreroient des mysteres & feroient des processions ; que les Eliens proposeroient des jeux de prix, & quand les uns ou les autres auroient fait des fautes, que les Lacedémoniens seroient bien foüettez.* Mais ce n'est là qu'un bon mot qui

Lacedémoniens regardez comme d'excellens correcteurs & réformateurs des peuples.

Grande idée que l'on avoit de la ville de Sparte.

Car les peuples d'Elide étoient si occupez de leurs jeux, qu'ils ne pensoient à autre chose.

Macedoine au-dessus d'Amphipolis, que Brasidas défendit contre les Atheniens, & y fut tué.

Les Grecs d'Asie.] C'est-à-dire les peuples d'Ionie & les habitans des Isles que les Atheniens voulurent assujettir. V. la Vie de Lysandre.

Callicratidas,] Amiral de la flotte des Lacedémoniens, & qui perdit cette grande bataille navale contre Conon, où il fut noyé.

Mais regardant toûjours la ville de Sparte comme la maîtresse des autres dans l'art de bien vivre & de bien gouverner.] Cette déference que les autres villes avoient pour Sparte, n'est pourtant pas une marque sûre de l'habileté de son Législateur, ni de la bonté de son gouvernement. Sparte avoit acquis cette autorité plus par sa force que par sa justice, comme la suite le justifia.

La raillerie de Stratonicus.] Il railloit les Atheniens de la grande pente qu'ils avoient à la superstition, & qui long-tems après leur attira le même reproche que leur fit saint Paul, en leur disant au milieu de l'Areopage, *Atheniens, je vous trouve en tout superstitieux jusqu'à l'excès.* κατὰ πάντα ὑμᾶς ὡς δεισιδαιμονεστέρους θεωρῶ.

Et quand les uns & les autres auroient fait des fautes, que les Lacedémoniens en porteroient la peine & seroient bien foüettez.] Il semble que Stratonicus devoit dire, que *les Lacedémoniens les foüetteroient* ; mais l'autre maniere est plus plaisante, en ce qu'il raille en même tems les Lacedémoniens

n'eſt dit que par plaiſanterie. Antiſthene, diſciple de Socrate, voyant les Thebains s'enorgueïllir de la victoire qu'ils avoient remportée à Leuctres, dit plus ſérieuſement, *Il me ſemble voir des Ecoliers tout fiers d'avoir battu leur Maître.* Ce n'étoit pourtant pas là le but de Lycurgue, qu'après ſa mort ſa ville commandât à pluſieurs; mais perſuadé que le bonheur d'une ville, comme celui d'un particulier, dépend de la vertu & d'être bien avec ſoi-même, il la regla, & compoſa de maniere qu'elle pût être toûjours libre, toûjours ſuffiſante à elle-même, & toûjours dans les maximes de la vertu.

Mot d'Antiſthene ſur les Thebains.

En effet le gouvernement de Lycurgue ſuffiſoit pour défendre les frontieres de Sparte, & aſſeurer ſa liberté, mais il ne ſuffiſoit pas pour la rendre maîtreſſe des autres villes; & c'eſt ce que Lycurgue vouloit éviter.

C'eſt-là l'idée de République que ſe ſont faite après lui, Platon, Diogene, Zenon, & tous les autres qui ont bien écrit ſur cette matiere, avec cette difference, qu'ils n'ont laiſſé que des paroles & des diſcours; au lieu que Lycurgue n'a laiſſé ni diſcours, ni paroles, mais il a fait voir en effet une République inimitable, & a con-

Diogene le Cynique.

Zenon pere des Stoïciens.

de la coûtume qu'ils avoient de battre, ou de condamner à l'amende, les maîtres & les amoureux des enfans qui avoient mal fait; car il regarde les Lacedémoniens comme les maîtres des autres peuples.

Il me ſemble voir des Ecoliers tout fiers d'avoir battu leur maître.] Ce mot eſt d'autant meilleur, qu'il parut par la ſuite que l'orgueïl, que le gain de cette bataille de Leuctres donna aux Thebains, fut cauſe de leur perte.

C'eſt-là l'idée de République que ſe ſont faite après lui, Platon, &c.] Platon avoit cette idée; mais pour y réüſſir, il avoit pris un autre chemin, en faiſant que ſa République n'entreprendroit jamais de guerre que dans la vûë d'avoir la paix. Car la paix doit être l'unique fin de la guerre, comme le repos l'eſt du travail.

Diogene.] On prétend que Diogene le Cynique avoit fait quelque traité ſur cette matiere; mais Diogene Laërce remarque que Socrate & Satyrus avoient écrit que ce traité n'étoit pas de lui.

fondu ceux qui disent, que le véritable Sage, comme les Philosophes le définissent, ne subsiste point ; car il leur a montré une ville entiere toute parfaitement sage, & par-là il a justement surpassé la gloire de tous ceux qui ont fondé des Etats & des Républiques parmi les Grecs ; c'est pourquoi Aristote écrit qu'il n'a pas reçû tous les honneurs qui lui étoient dûs, quoiqu'on lui ait rendu tous les plus grands qu'on puisse jamais rendre aux hommes ; car on lui a élevé un Temple, & tous les ans on lui fait encore un sacrifice comme à un Dieu. On dit aussi que lorsque ses cendres eurent été rapportées à Sparte, la foudre consacra son tombeau, ce qu'on n'a jamais vû arriver depuis à aucun des

Elle auroit été la seule dans le monde.

Sacrifice fait à Lycurgue du tems de Plutarque.

Car il leur a montré une ville entiere toute parfaitement sage.] Aristote & Platon ne conviennent pas en cela avec Plutarque, & je suis persuadé qu'ils avoient raison, comme j'espere de le faire voir en donnant les livres de la République, & des loix de Platon & les Politiques d'Aristote. Polybe même, qui a le plus vanté le gouvernement de Sparte, & qui l'a préferé à tous les autres, avouë, qu'il étoit défectueux en ce que la moderation & la temperance n'avoient pas tant de force sur le général que sur les particuliers. Chaque Spartiate étoit sage, prudent & sans ambition dans la vie privée; mais tous ensemble ils étoient ambitieux & avides de richesses, ce que Polybe a écrit sur cela dans son VI. Liv. merite d'être lû.

Car on lui a élevé un Temple.] C'est ce que Pausanias asseure dans ses Laconiques, Λακεδαιμόνιοι δὲ καὶ Λυκούργῳ τῷ Σωσθενέως οἰκίαν δὴ θεῶν ποιήσασι καὶ τοῦτο ἱερόν. *Les Lacedémoniens éleverent aussi un Temple à Lycurgue comme à un Dieu.* Et il ajoûte que derriere ce Temple étoit le tombeau de son fils, qu'il appelle *Eucosmus*, & non pas *Antiorus*, comme Plutarque Τάφος δέ ἐστιν ὄπισθεν τοῦ ναοῦ τῷ Λυκούργου παιδὶ Εὐκόσμῳ.

La foudre consacra son tombeau.] Les Grecs & les Romains croïoient que Dieu s'approprioit tous les les lieux qu'il avoit frappez de la foudre ; c'est pourquoi ils les regardoient comme des lieux saints.

plus grands perſonnages, qu'à Euripide ſeul, qui fut enterré en Macedoine près de la ville d'Arethuſe : Evenement qui favoriſe, ou plûtôt qui juſtifie entierement les partiſans de ce grand Poëte, qu'il ſoit le ſeul à qui on ait vû arriver, après ſa mort, la même choſe qui étoit arrivée auparavant au plus ſaint de tous les hommes,

Plaiſante raiſon de préferer un Poëte à un autre.

Qu'à Euripide ſeul qui fut enterré en Macedoine] Les Atheniens avoient fait un cenotaphe à Euripide dans l'Attique. Son veritable tombeau étoit en Macedoine, où il étoit allé à la Cour du Roi Archelaüs. Καὶ κῦ᾽ τὸ ὁδὸν μνῆμα Εὐριπίδου κενὸν. πεποίηται ὁ Εὐριπίδης ὡς Μακεδονία παρὰ τὸ Βασιλέα ἐλθὼν Αρχέλαον. Pauſanias dans les Antiques.

Près de la ville d'Arethuſe.] Cette ville que Plutarque met dans la Macedoine, d'autres la mettent dans la Thrace. C'étoit une ville maritime ſur la côte de la mer Egée, dans le *Sinus Strimonicus.* Il y avoit une autre ville de ce nom dans la Syrie. Plutarque en parle dans la vie de Marc-Antoine.

Évenement qui favoriſe, ou plûtôt qui juſtifie les partiſans de ce grand Poëte.] Car il paroît par le témoignage des Anciens, qu'il y avoit beaucoup de gens qui mettoient Euripide au-deſſus de Sophocle, & qui le regardoient comme le premier de tous les Poëtes tragiques. Dans la Poëtique d'Ariſtote j'ai expliqué les raiſons de cette préference, & j'ai fait voir qu'elles étoient fondées ſur ce qu'Euripide eſt de tous les Poëtes tragiques le plus tragique & le plus touchant, & que ſes pieces ſont pleines d'inſtructions très-excellentes ; mais ce qui me paroît admirable, c'eſt la bonne foi avec laquelle Plutarque prétend que cette préference a été juſtifiée par cette foudre qui tomba ſur ſon tombeau.

S'il falloit juger de ces deux Poëtes par ces rapports fabuleux, le témoignage que Bacchus lui-même rendit à Sophocle, devoit être d'un plus grand poids pour un Payen, que cette foudre tombée ſur le tombeau d'Euripide. On dit qu'après la mort de Sophocle les Lacedémoniens entrerent en armes dans l'Attique, & que leur Général vit en ſonge le Dieu Bacchus, qui lui ordonnoit de rendre tous les honneurs funébres à la nouvelle Sirene qui venoit de mourir, & que ce ſonge regardoit Sophocle & ſa poëſie. Mais ſans nous arrêter à des fables, nous pouvons juger de ces deux Poëtes par leurs piéces, Sophocle paroît ſuperieur à Euri-

hommes,

& à celui qui étoit le plus aimé des Dieux.

Pour ce qui eſt du lieu où mourut Lycurgue, les uns diſent que ce fut à Cirre. Apollothémis aſſûre qu'il ſe fit porter en Elide, & Timée prétend avec Ariſtoxene qu'il finit ſes jours en Créte. Ce dernier ajoûte même que les habitans de l'Iſle montrent ſon tombeau dans le territoire de Pergamie près du grand chemin On dit qu'il laiſſa un fils unique appellé Antiorus, qui étant mort ſans enfans, fut le dernier de ſa race. Mais ſes parens & ſes amis firent une ſocieté qui dura très-long tems, & les jours qu'elle s'aſſembloit, ils les appelloient *Lycurgides*. Ariſtocrate fils d'Hipparque, écrit que

Ville de Locres ſur le Golfe de Corinthe.

pide en pluſieurs choſes & pour ce qui regarde les mœurs & les caractéres & pour ce qui regarde la diction, la conduite & les chœurs. De nos deux plus grands Poëtes François, l'un a traité pluſieurs ſujets d'Euripide & a égalé ſon original, ou a laiſſé la victoire douteuſe; & l'autre, qui n'a traité qu'un ſeul ſujet de Sophocle eſt demeuré entierement inférieur & a entierement gâté le plus beau ſujet de Tragedie qui ait jamais été étalé ſur la Scene. On peut entrer en lice contre Euripide, mais un homme ſage ſe gardera bien d'y entrer contre Sophocle.

Apollothemis aſſûre.] Cet Hiſtorien eſt entierement inconnu, on ne connoît ni ſes ouvrages, ni ſon païs, ni le tems où il a vêcu. Je ne l'ai vû cité nulle part que dans cet endroit de Plutarque.

Avec Ariſtoxene.] C'eſt Ariſtoxene de Tarente, diſciple d'Ariſtote. Il avoit écrit l'hiſtoire, les vies des Philoſophes, des traitez de muſique, & beaucoup d'autres choſes. Il ne nous reſte de lui que trois Livres de muſique, que Meurſius a fait imprimer.

Près du grand chemin.] C'eſt ainſi que j'explique περὶ τὴν ξενικὴν ὁδὸν. Dans le manuſcrit de Florence il y a ξένην, au lieu de ξενικὴν

Dans le territoire de Pergamie.] La Pergamie étoit un Canton de l'Iſle deCréte, où étoit le Temple de Diane appellé *Dictymmæum*, & elle avoit ce nom de l'ancienne ville de Pergame qui étoit dans ce quartier-là.

Ariſtocrate, fils d'Hipparque.] C'étoit un Hiſtorien qui

Lycurgue étant mort en Créte, ſes hôtes firent brûler ſon corps & jetterent ſes cendres dans la mer, comme il les en avoit expreſſément chargez, de peur que ſi elles étoient un jour rapportées à Sparte, les Lacedémoniens prétendant qu'il y étoit retourné, & ſe croyant quittes du ſerment qu'ils lui avoient fait, ne changeaſſent la forme de gouvernement qu'il avoit établie.

avoit écrit *les Laconiques*, ou l'Hiſtoire de Lacedémone en pluſieurs Livres, dont le quatriéme eſt cité par Athénée.

Fin de la vie de Lycurgue

NUMA POMPILIUS.

IL y a auſſi une grande conteſtation ſur le tems auquel Numa a vêcu. Il eſt vrai que les Genéalogies de ſa maiſon paroiſſent fort bien dreſſées, mais un certain Clodius dans un ouvrage,

Clodius, ſon ouvrage de la Réfutation des tems.

Il y a auſſi une grande conteſtation ſur le tems auquel Numa a vêcu.] *Auſſi*, c'eſt-à-dire, comme il y en a ſur le tems auquel a vêcu Lycurgue.

Il eſt vrai que les Genéalogies de ſa maiſon paroiſſent fort bien dreſſées.] Il parle des Genéalogies que quelques familles Romaines, qui vouloient deſcendre de Numa, avoient fait dreſſer pluſieurs ſiécles après ſa mort.

Mais un certain Clodius.] On ne connoît point cet écrivain, on ne ſçait pas même s'il étoit Grec ou Latin ; car il n'y a pas

qu'il a intitulé, *la Réfutation des tems*, ſoûtient que les anciennes tables furent perduës, quand Rome fut ſaccagée par les Gaulois, & que celle qu'on a aujourd'hui, ont été ſuppoſées par des flatteurs pour favoriſer quelques familles, qui à toute force ont voulu ſe faire deſcendre des premieres races & des plus illuſtres maiſons de Rome, dont elles ne deſcendoient en aucune façon. Et pour ce qu'on dit que Numa fut diſciple de Pythagore, les uns prétendent qu'il ne fut point du tout inſtruit dans les lettres Grecques, & qu'il étoit ſi heureuſement né & ſi

Genéalogies des Romains ſuſpectes.

d'apparence que ce ſoit l'Hiſtorien Clodius Licinius, dont il eſt parlé dans Ciceron & dans Tite-Live. Plutarque n'auroit jamais dit d'un Hiſtorien ſi conſidérable, *un certain Clodius*.

Qui l'a intitulé la réfutation des tems.] C'eſt ainſi, à mon avis, que ce titre ἔλεγχος χρόνων doit être traduit. Car le but de Clodius étoit de faire voir la fauſſeté des Genéalogies par la fauſſeté des noms & des dates.

Et que celles qu'on a aujourd'hui, ont été ſuppoſées par des flatteurs.] Cela eſt aſſez vraiſemblable, & ce qui pourroit le prouver, ce ſont les contradictions qu'on trouve ſur la plûpart des Genéalogies des plus grandes maiſons de ce tems-là. Si les anciens regiſtres avoient été conſervez, il n'auroit pû y avoir de conteſtation ſur les naiſſances; car on étoit fort ſoigneux d'écrire dans les faſtes la naiſſance & la famille de chaque Citoyen, comme cela paroît par ce qu'Horace dit à Lyce dans la 13. Od. du Liv. IV. *Ni ces beaux habits de gaze teinte dans la pourpre, ni l'éclat des pierreries, dont vous avez ſoin de vous parer, ne vous rameneront point les années que le rapide tems a une fois enfermées dans les faſtes publics.*

Nec Cœa referent jam tibi purpura
Nec clari lapides tempora, quæ ſemel
Notis condita faſtis
Inclusit volucris dies.

Et qu'il étoit ſi heureuſement né.] C'eſt l'opinion de Tite-Live: *Suoptè igitur ingenio temperatum animum virtutibus fuiſſe opinor magis.* Je croirois donc plutôt que c'étoit par une heureuſe naiſſance que ſon ame étoit formée à la vertu,

capable de ſe porter de lui-même à la vertu, qu'il n'eut point de maître, ou s'il en eut, que l'honneur de ſon éducation appartient à quelque barbare plus excellent que ce Philoſophe.

Les autres aſſûrent que Pythagore de Samos ne vint au monde qu'environ cinq générations après Numa ; mais qu'il y eut un Pythagore de Sparte, qui ayant remporté le prix de la courſe aux jeux Olympiques dans la ſeiziéme Olympiade, à la troiſiéme année de laquelle Numa fut élû Roi, & voyageant en Italie, s'attacha à Numa & lui aida à regler l'Empire ; d'où vient que parmi les coûtumes Romaines, on

C'eſt-à-dire à quelque étranger.

En quel tems vêcut Pythagore le Philoſophe.

Pythagore l'Athlete, du tems de Numa.

Et les autres aſſûrent que Pythagore ne vint au monde qu'environ cinq générations après Numa.] Chaque génération étoit de trente ans. Pythagore alla en Italie ſous le regne de l'ancien Tarquin, dans la cinquante-uniéme Olympiade. Numa fut élû Roi la troiſiéme année de la ſeiziéme. Ainſi entre le regne de Numa & l'arrivée de Pythagore en Italie, il y a trente & quatre Olympiades, qui ſont cent trente-ſix ans, c'eſt à-dire, quatre générations & demi ; & c'eſt ainſi que le compte Denys d'Halicarnaſſe, qui dit que Numa eſt quatre générations toutes entieres avant Pythagore, & qui, pour refuter ceux qui diſent que ce Prince étudioit à Crotone ſous ce Philoſophe, lorſqu'il fut appellé à la Royauté, ajoûte que Crotone ne fut bâtie que quatre ans après ſon élection.

Qu'il y eut un autre Pythagore de Sparte, qui ayant remporté le prix de la courſe aux jeux Olympiques.] Denis d'Halicarnaſſe marque la victoire de ce Pythagore dans la ſeiziéme Olympiade, mais la conſéquence qu'on en tire, il la traite d'imagination & de conte fait à plaiſir, & il aſſûre qu'on n'en trouve aucune trace dans aucune hiſtoire, ni Grecque ni Latine, qu'il ait vuë & qui ſoit digne de foi.

Et lui aida à regler l'empire.] J'aurois bien de la peine à croire qu'un homme capable de gagner le prix de la courſe, eût été capable d'aider un Roi à bien gouverner ſes Etats.

trouve un assez grand nombre d'Usages Laconiques, qui viennent de ce Pythagore. Ce mêlange peut pourtant fort bien venir d'ailleurs, puisque Numa étoit certainement originaire des Sabins, & que les Sabins se disent Colonie de Lacedémone. Quoiqu'il en soit, il est très-difficile de marquer exactement les tems, sur tout en suivant les rolles des *Olympioniques*, c'est-à dire, de ceux qui ont remporté le prix aux jeux Olympiques; car on prétend que ces rolles n'ont été donnez que fort tard par Hippias d'Elide,

Rolles des Olympioniques.

Et que les Sabins se disent Colonie de Lacedémone.] Denys d'Halycarnasse témoigne que l'Histoire des Sabins portoit que du tems que Lycurgue étoit tuteur de son neveu Eunomus, quelques Lacedémoniens ne pouvant supporter la severité de ses loix, s'enfuirent en Italie, qu'ils aborderent d'abord à Pometia, & que quelques-uns d'entr'eux en étant partis, se joignirent avec les Sabins, qui à cause de ce commerce prirent en beaucoup de choses les mœurs des Lacedémoniens, sur-tout dans ce qui regarde la guerre, la frugalité, & une vie laborieuse & dure. Aussi Tite-Live appelle l'éducation des Sabins, *une discipline severe & triste*, & Horace dit, *les rigides Sabins.* Cette colonie alla donc en Italie six vingts ans avant la naissance de Numa; mais la ressemblance des mœurs ne suppose pas toûjours la même origine; combien voit-on de choses semblables dans des peuples qui ne se sont jamais connus?

Sur-tout en suivant les rolles des Olympioniques.] Car les anciennes histoires datoient par ces victoires: *Une telle année quand un tel remporta le prix aux jeux Olympiques*; & sur ces dates on fit ensuite des tables de Chronologie; mais comme les tems des premieres Olympiades étoient fort obscurs & qu'on n'en avoit presque aucune mémoire, il ne faut pas s'étonner que ces premiers rolles des Olympioniques fussent remplis de fictions.

Car on prétend que ces rolles n'ont été donnez que fort tard par un Hippias d'Elide.] On ne sçait ni qui étoit cet Hippias, ni en quel tems il a vêcu. Il étoit toûjours avant Aristote, qui fit après lui des rolles des Olympioniques & des refutations des Pythioniques, peut-être contre ce qu'Hippias avoit avancé. Dans le Dialogue de Platon intitulé *le grand Hippias ou du beau*, il y a un passage qui peut faire conjecturer que cet Hippias dont Plutarque parle ici, est le même Hippias le Sophiste que Platon fait parler dans ce Dialogue, & dont Socrate se mocque si finement, car dans ce Dialogue Tome III. p. 285. Hippias dit formellement que pour plaire aux Lacedémoniens, il s'étoit particulierement appliqué à s'instruire de l'origine des Villes & de celle des Héros. Il est donc très-vraisemblable qu'un homme qui avoit étudié ces antiquailles avoit fait ces rolles des Olympioniques; cet Ouvrage lui convenoit parfaitement.

qui ne donne aucune preuve certaine de leur vérité. Mais ſans nous arrêter à toutes ces difficultez, nous écrirons la vie de Numa, en ramaſſant tout ce qui a paru le plus digne de mémoire, & en commençant par un petit exorde, qui nous mene naturellement à notre ſujet.

Plutarque fit cet exorde, parce qu'il n'avoit pas fait alors la vie de Romulus.

Il y avoit trente-ſept ans que Rome étoit bâtie, & que Romulus regnoit, lorſque ce Prince, voulant faire un ſacrifice public & ſolemnel dans le lieu appellé le marais de la Chevre, ſortit de la ville le ſeptiéme de Juillet, jour qu'on appelle aujourd'hui *les Nones Caprotines*. Il étoit ſuivi de tout le Senat & de la plus grande partie du peuple. Quand le ſacrifice fut commencé, l'air ſe changea tout d'un coup, & une nuée épaiſſe & noire venant à tomber & à éclater, vomit une tempête épouvantable, accompagnée d'éclairs, de tonnerres & de tourbillons impetueux, qui effrayerent tellement l'aſſemblée, qu'elle prit la fuite & ſe diſperſa. Cependant Romulus diſparut, & après l'orage on n'en eut aucunes nouvelles, on ne trouva pas même ſon corps. On eut ſeulement de violens ſoupçons contre les Senateurs, & il courut un bruit ſourd parmi le peuple que les Patriciens, las d'être gouvernez, & voulant uſurper la ſouveraine puiſſance, s'étoient défaits du Roi; vû même que depuis quelque tems il commençoit à les traiter plus durement & avec plus d'empire. Mais ils trouverent bientôt moyen de diſſiper ces ſoup-

çons, en lui rendant des honneurs divins, comme si au lieu de mourir, il n'avoit fait que passer à une vie immortelle & divine. Cela fut d'autant mieux reçu, qu'un des plus apparens & des plus considérables personnages de la ville, nommé Proculus, assûra avec serment qu'il avoit vû Romulus monter au ciel avec toutes ses armes, & qu'il l'avoit entendu qui ordonnoit qu'on l'appellât desormais *Quirinus*.

Mais en même tems il s'éleva un autre grand sujet de trouble & de sédition pour le choix de celui qui regneroit en sa place; car les nouveaux Citoyens n'étant pas encore bien unis & incorporez avec les anciens, non seulement le peuple étoit agité, mais cette agitation passoit jusqu'au corps des Senateurs, qui étoit composé des deux partis, & par conséquent rempli de gens suspects les uns aux autres Ils convenoient pourtant tous qu'il falloit un Roi; mais ils étoient en differend & sur celui qu'ils devoient élire, & sur la nation dont ils l'éliroient. Car ceux qui avoient bâti Rome avec Romulus, ne pouvoient soûffrir que les Sabins qui avoient été appellez dans leur ville, prétendissent regner sur ceux qui les avoient reçus.

D'un autre côté les Sabins ne manquoient pas de raisons plausibles. Ils disoient qu'après la mort de leur Roi Tatius ils avoient laissé regner paisiblement Romulus tout seul, sans lui donner aucun trouble; Qu'il étoit donc juste qu'à leur

tour

tour ils donnaſſent un Roi de leur nation ; Que lorſqu'ils avoient été reçus dans Rome, ils n'étoient nullement inférieurs aux Romains ; au contraire que par leur grand nombre ils avoient extrêmement augmenté leurs forces & leur puiſſance, & que ſans eux les Romains ne compoſeroient pas encore un Corps de ville, qui méritât le nom de Cité. Voilà quel étoit le ſujet de leur diviſion ; & afin que ce déſordre ne produisît pas une confuſion générale dans la ville, ſi elle étoit plus long-tems ſans police & ſans chef, les Senateurs qui étoient au nombre de cent cinquante, réſolurent que chacun d'eux, l'un après l'autre, prendroit à ſon tour les habits Royaux, feroit les ſacrifices ordinaires, expédieroit toutes les affaires & rendroit la juſtice comme Souverain, ſix heures du jour & ſix heures de la nuit.

Ou plutôt au nombre de deux cent, comme il l'a dit dans la vie de Romulus.

Le partage de ces deux tems parut aſſez bien

Rendroit la juſtice comme Souverain.] Il y a dans le texte un mot qui paroît manifeſtement corrompu, c'eſt le mot κυρίνω qui eſt à la fin de la periode ; car que ſignifie *rendroit la Juſtice à Quirinus.* Saumaiſe dans ſes notes ſur la vie de l'Empereur Tacite de Vopiſque retranche ce mot *vocem* κυρίνω *expunximus*, dit il, *quæ ſententiam turbabat & prorſus alieno loco inſidebat.* Mais il ne faut nullement le retrancher, il faut le corriger & lire comme a fait un Sçavant Critique, κύριον ὄντα & c'eſt la leçon qu'Amiot a ſuivie.

Six heures du jour & ſix heures de la nuit.] Je ne ſçai d'où Plutarque a tiré ce partage ſi bizarre du tems que chacun étoit Roi. Cela ne paroît pas pouvoir être pratiqué. Denis d'Halicarnaſſe & Tite-Live content la choſe d'une maniere plus vraiſemblable. Tous les Senateurs ſe partagerent par dixaines, qui tirerent au ſort, & dont chacun gouvernoit pendant cinq jours. Quand les cinquante jours de la premiere dixaine étoient expirez, l'Empire paſſoit à la ſeconde dixaine.

imaginé, tant pour les Senateurs, à cauſe de l'égalité que cela mettoit entre eux, que pour le peuple, qui, charmé de ce changement de puiſſance, regarderoit leur autorité avec moins d'envie, voïant que dans le même jour & dans la même nuit, le même homme deviendroit & Sujet & Roi. Cette forme de gouvernement eſt appellée par les Romains *Interregne*. Mais quoiqu'ils gouvernaſſent tous avec beaucoup de juſtice & de moderation, ils ne laiſſerent pas d'exciter des ſoupçons & des murmures, comme s'ils changeoient le gouvernement en Oligarchie, & qu'ils ne penſaſſent qu'à retenir la puiſſance ſouveraine, ſans vouloir élire de Roi.

Tout changement plaît au peuple ; mais il eſt bien-tôt las de ce qui l'a le plus charmé.

Gouvernement de peu de perſonnes.

Enfin les deux factions tomberent d'accord, que l'une éliroit le Roi, & que le Roi ſeroit pris dans l'autre. Ce fut le meilleur expédient qu'ils purent trouver pour appaiſer les déſordres, & pour faire que le nouveau Roi favoriſât également les deux partis, aimant l'un, parce qu'il l'auroit choiſi, & l'autre, parce qu'il ſeroit de ſa nation. Les Sabins cederent aux Romains la nomination, & les Romains aimerent mieux l'accepter & nommer un Sabin, que de recevoir pour Roi un Romain de la nomination des Sabins. Après avoir donc déliberé entre eux, ils élurent Numa Pompilius, qui n'étoit pas véritablement de ces Sabins qui étoient allez s'établir à Rome, mais dont la vertu

Expedient qu'ils trouvent pour accorder les deux partis

Numa élû Roi.

Avec Tatius.

Qui n'étoit pas véritablement de ces Sabins qui étoient allez

étoit ſi célébre, que dès qu'on l'eut entendu nommer, les Sabins le reçurent avec plus d'applaudiſſement, que ceux qui l'avoient élu. On déclara incontinent ce choix au peuple, & l'on choiſit dans les deux partis les Principaux, qu'on lui députa, pour le prier de venir & d'accepter l'Empire.

Patrie de Numa. Cures, ville au Nord de Rome ſur le fleuve Himella.

Numa étoit né à Cures principale ville des Sabins, d'où les Romains, unis avec cette nation, s'appellerent *Quirites*. Il étoit fils d'un perſonnage illuſtre, nommé Pomponius, & le plus jeune de quatre freres. Mais ce qui ſembla conduit par la Providence, il étoit né le même jour que Rome avoit été fondée, c'eſt-à-dire le 21. d'Avril. Naturellement porté à la vertu, il s'étoit encore poli & perfectionné par l'Education, par la Patience, & par la Philoſophie, & avoit purgé ſon ame, non ſeulement de toutes les paſſions honteuſes, mais de celles qui paſſoient même pour des vertus parmi les barbares, comme de l'avarice & de la violence,

Numa né le jour même de la fondation de Rome.

Ses qualitez.

s'établir à Rome.] Cette petite circonſtance n'eſt pas inutile pour marquer le caractére de Numa, qui ne voulut pas ſe tranſporter à Rome avec les autres Sabins. Un homme de bien ne change pas legerement de place.

On déclara incontinent ce choix au peuple.] Car c'étoit le Senat ſeul qui avoit fait ce choix, le peuple lui ayant cedé cet honneur, non ſeulement par reſpect & par déference, mais encore par reconnoiſſance, pour le remercier de ce qu'il avoit voulu laiſſer ce choix à ſa diſpoſition.

Il étoit fils d'un perſonnage illuſtre, nommé Pomponius.] Le pere de Numa eſt nommé par Denis d'Halicarnaſſe Pompilius Pompo, par Victor Pompo, & par Valere Maxime, Pompilius Pompius.

En quoi consiſte la véritable force.

eſtimant que la véritable force conſiſtoit à refrener ſes déſirs & à les tenir toûjours ſous l'empire de la raiſon. Avec ces ſentimens il banniſſoit de ſa maiſon toute ſorte de luxe, & de magnificence, ſe livroit autant aux Etrangers qu'aux Citoyens pour être leur conſeil, leur arbitre & leur juge, & employoit tout le loiſir qui lui reſtoit, non pas à ſe plonger dans les voluptez, ou à amaſſer des richeſſes, mais à ſervir les Dieux, & à connoître par raiſon leur nature & leur puiſſance ; ce qui lui avoit acquis tant de réputation & de gloire, que Tatius qui regnoit à Rome avec Romulus, l'avoit choiſi pour ſon gendre, & lui avoit donné ſa fille unique Tatia.

La nature de Dieu veut être connuë par raiſon.

Numa gendre de Tatius.

Ce mariage ne le rendit pas plus vain, & ne le porta pas même à aller trouver ſon Beau-pere. Il demeura toûjours dans le païs des Sabins, pour avoir ſoin de la vieilleſſe de ſon pere avec Tatia, qui de ſon côté préfera une vie tranquille & obſcure avec ſon mari, à tous les honneurs, dont le Roi ſon pere l'auroit fait joüir à Rome. Elle mourut treize ans après ſon mariage, & Numa quittant le ſéjour de la ville, ſe retira à la campagne, où il ſe promenoit toûjours ſeul, paſſant ſa vie dans les bois des Dieux, dans les prairies ſacrées, & dans les lieux les plus ſolitaires, & les plus déſerts. Et ce fut ce qui contribua le plus à faire courir le bruit que ce n'étoit ni par mélancholie, ni par déſeſpoir que

Grande ſageſſe de Tatia.

Numa ſe retire à la campagne.

Numa fuïoit ainſi le commerce des hommes ; mais qu'il avoit trouvé une compagnie plus vénérable & plus ſainte, & que la Déeſſe Egerie, enflammée de ſon amour, l'avoit pris pour mari, & le combloit de toute ſorte de felicité, en éclairant ſon eſprit & en le rempliſſant de la connoiſſance des choſes divines.

En quoi conſiſte la vraie felicité.

Ce conte reſſemble parfaitement aux anciennes fables, que certains peuples crédules qui les ont appriſes de leurs peres, débitent encore à leurs enfans, comme celles que les Phrygiens font d'un Attis, les Bithyniens, d'un Rhodotus, & ceux d'Arcadie, d'un Endymion, & de beaucoup d'autres qui ont paſſé pour des hommes parfaitement heureux, & pour des favoris des Déeſſes. Véritablement il y a de la raiſon à croire que la Divinité n'aime ni les oyſeaux ni les chevaux, & qu'elle aime les hommes, qu'elle prend plaiſir au commerce des gens de bien, & qu'elle ne dédaigne pas de ſe communiquer

Jugement de Plutarque ſur quelques fables des Payens.

Attis, qui fut aimé de Cybele.

Rhodotus eſt inconnu.

Endymion, que Diane aima.

La Déeſſe Egerie.] Une Nymphe, ou plutôt une des Muſes. Car Numa conſacra aux Muſes le bois où il ſe retiroit pour joüir de la converſation de cette Déeſſe.

Les Bithyniens, d'un Rhodotus.] Cette fable m'eſt entierement inconnuë, & je ne crois pas qu'il y en ait aucun veſtige dans ce qui nous reſte de l'antiquité. On ne ſçait pas même ſi cet homme étoit appellé Rhodotus ou Herodotus.

Et ceux d'Arcadie, d'un Endymion.] Diane ne fut pas la ſeule qui aima Endymion. J'ai lû quelque part un fragment d'un Poëte Grec, qui dit que le Dieu du Sommeil en étoit auſſi amoureux, & que pour avoir toûjours le plaiſir de voir ſes beaux yeux, il le faiſoit toûjours dormir les yeux ouverts. Voilà une belle maniere de loüer de beaux yeux.

Beau jugement de Plutarque sur les amours qu'on attribuoit aux Dieux.

à ceux qui sont religieux & saints ; mais que le corps humain puisse avoir pour elle des attraits, qu'elle prenne plaisir à joüir d'une beauté mortelle, c'est ce qu'on ne sçauroit croire sans impiété.

Opinion remarquable des Egyptiens.

Je sçai bien que les Egyptiens font sur cela une distinction qui paroît assez vraisemblable ; ils disent qu'il n'est pas impossible que l'esprit de Dieu ne s'approche d'une femme, & que par sa vertu il ne fasse germer en elle des principes de génération, & que la même chose ne peut arriver à l'homme, qui de sa nature ne peut jamais avoir aucun commerce corporel avec la Divinité Mais les Egyptiens n'ont pas fait cette reflexion, que tout ce qui se mêle avec quelque chose, de quelque nature qu'il soit, lui communique également son Etre.

Mais que le corps humain puisse avoir pour elle des attraits.] Rien n'est plus opposé à la nature de Dieu, qui est esprit & la pureté même, que ces idées extravagantes d'amour que les Payens grossiers en ont conçûës. Et ce jugement de Plutarque est très-sage & très-vrai. Il bat par là en ruine tous les sots contes, que la Théologie payenne débitoit des amours des Dieux, & il les ramene à un sens très-legitime.

Je sçai bien que les Egyptiens font sur cela une distinction, qui paroist assez vraisemblable ; ils disent qu'il n'est pas impossible que l'Esprit de Dieu ne s'approche d'une femme.] Ce passage est remarquable ; les Egyptiens avoient pris sans doute ce sentiment dans la tradition des Hebreux, qui attendoient le Messie, qui devoit naître d'une Vierge par la vertu de Dieu.

Et que la même chose ne peut arriver à l'homme, qui de sa nature.] Car ces Payens insensez croïoient qu'il y avoit des Dieux mâles, & des Dieux femelles.

Mais les Egyptiens n'ont pas fait cette reflexion, que tout ce qui se mêle avec quelque chose, de quelque nature qu'il soit, lui communique également son être.] Cette reflexion ne détruit pas la verité du premier sentiment des Egyptiens, que ces idolâtres avoient

La ſeule choſe donc qu'il ſoit raiſonnable & bienſéant de croire, c'eſt que les Dieux ont de l'affection pour les hommes, & que cette affection produit ce qu'on appelle Amour, qui n'eſt qu'un ſoin plus grand de former leurs mœurs & de les rendre vertueux. C'eſt par-là qu'on juſtifie ceux qui diſent qu'Apollon a été amoureux de Phorbas, d'Hyacinthe & d'Admete, & qu'il a eu tant de paſſion pour Hippolyte, que toutes les fois que ce jeune homme

Quel eſt l'amour que Dieu a pour les hommes.

ſans l'entendre & qu'ils prenoient fort groſſierement. Qui doute que l'Eſprit de Dieu ne change & ne transforme tout ce à quoi il ſe communique & s'unit ?

Qu'Apollon a été amoureux de Phorbas.] Ce Phorbas étoit fils de Triopas, Roi d'Argos. Il délivra les Rhodiens d'une quantité prodigieuſe de ſerpens qui déſoloient leur Iſle, ſur-tout d'un furieux dragon, qui avoit devoré beaucoup de gens. Comme il étoit fort aimé d'Apollon, après ſa mort il fut placé dans le Ciel avec le Dragon qu'il avoit tué, & c'eſt la conſtellation appellée par les Grecs *Ophiucus*, & par les Latins *Serpentarius*. Et à Rhodes toutes les fois que les vaiſſeaux partoient du Port, les Rhodiens faiſoient un ſacrifice *à l'heureuſe arrivée de Phorbas*, pour demander à Apollon que ceux qui partoient euſſent une auſſi heureuſe avanture que celle qu'avoit euë Phorbas, & que par quelque grande action ils puſſent mériter la même gloire.

D'Hyacinthe.] Hyacinthe fils d'Amiclas, qui fonda la ville d'Amycles près de Sparte. Il fut aimé d'Apollon & de Zephyre, & mourut par un effet de jalouſie de ce dernier, qui fit tomber ſur lui un palet qu'Apollon avoit lancé. Il fut changé en une fleur qui porte ſon nom ; & toutes les années on célébroit à Amycles une Fête appellée *la Fête d'Hyacinthe* la veille de la Fête d'Apollon, & l'on portoit des libations ſur ſon tombeau, qui étoit très-magnifique, & qui eſt écrit par Pauſanias dans le troiſiéme Liv. des Laconiques. Voyez les Metam. d'Ovid. Liv. x. Fab. v.

Et d'Admete.] Fils de Pheres, Roi de Theſſalie. On dit qu'Apollon gardoit ſes troupeaux.

Et qu'il eut tant de paſſion pour Hippolyte.] Ce n'eſt pas pour Hippolyte, fils de Theſée Roi d'Athénes; mais pour Hippolyte, fils de Ropalus, Roi de Sicyone; c'eſt pourquoi Plutarque dit *pour*

Deux villes sur le golfe de Corinthe, Sicyone dans le Peloponéſe, & Cirre dans le pays de Locres au deſſus de Delphes.

paſſoit de Sicyone à Cirre, l'eſprit du Dieu qui le ſentoit venir, & qui ſe réjoüiſſoit de ſa venuë, ſaiſiſſoit la Prophéteſſe de Delphes, & lui inſpiroit ce vers heroïque,

Hippolyte revient, il repaſſe la mer.

On dit de même que Pan aima Pindare à cauſe de ſes Poëſies; Que les Dieux firent beaucoup d'honneur à Heſiode & à Archiloque après leur mort; & qu'Eſculape alla loger chez So-

Hippolyte Sicyonien.

On dit de même que Pan aima Pindare.] A cauſe de la beauté de ſes hymnes, & de la particuliere devotion que ce Poëte avoit pour lui, car on remarque qu'il avoit choiſi ſa demeure près du temple de Rhea & de Pan, & qu'il compoſoit les cantiques, que les filles de Thébes chantoient à ſon honneur la nuit de ſa fête, & dans leſquels il appelloit Pan, *le doux ſoin des Graces.*

Et que les Dieux firent beaucoup d'honneur à Heſiode & à Archiloque après leur mort.] Pour ce qui eſt d'Heſiode, voici l'hiſtoire que Plutarque avoit ſans doute devant les yeux: Après la mort de ce Poëte, qui fut enterré en Etolie dans le territoire de Naupacte, à l'embouchure du golfe de Corinthe, les Orchomeniens, peuples de Béotie, affligez d'une peſte fort cruelle, envoïerent à Delphes demander un remede contre un mal ſi preſſant. La Prêtreſſe leur répondit que le mal ne ceſſeroit qu'après qu'ils auroient porté dans leur païs les os du Poëte Heſiode; & qu'une corneille leur montreroit le lieu où ils étoient enterrez. La peſte ceſſa dès qu'ils eurent obéï à l'Oracle. Pour ce qui eſt d'Archiloque, voici l'honneur qu'il reçut après ſa mort. Ayant été tué dans une bataille par un ſoldat de Naxe, la premiere fois que ce ſoldat ſe préſenta dans le temple de Delphes, il en fut chaſſé par la Prêtreſſe, parce qu'il avoit tué un homme conſacré aux Muſes. Il voulut ſe juſtifier auprès d'elle & appaiſer le Dieu par ſes prieres, mais il reçut un oracle, qui lui ordonna d'aller avant toutes choſes dans la maiſon d'un certain Tettix près du Promontoire de Tenare, & là de conjurer & d'appaiſer par ſes libations & par ſes ſacrifices l'ame d'Archiloque.

Et qu'Eſculape alla loger chez Sophocle pendant la vie de ce Poëte: Tradition qui eſt appuïée ſur des fondemens qui durent encore & qui

phocle

phocle pendant la vie de ce Poëte : Tradition qui eſt appuyée ſur des fondemens qui durent encore & qui en marquent la vérité. L'on ajoûte qu'après ſa mort, un autre Dieu eut ſoin de lui faire donner un tombeau fort honorable. Seroit-il donc juſte de croire que les Dieux ayent tant honoré des Poëtes, & qu'ils n'ayent pas daigné faire le même honneur à Zaleucus, à Minos, à Zoroaſtre, à Numa, à Lycurgue, qui ont tous fondé des Républiques & gouverné de grands Etats ? Et n'eſt-il pas au contraire plus vraiſemblable que ces Dieux ont converſé familierement avec ces grands Perſonnages, pour leur inſpirer les belles choſes qu'ils ont éxécu-

Les Dieux ſe communiquent plus facilement aux hommes d'Etat, qu'aux Poëtes.

en marquant la vérité.] Je ne ſçai quels ſont ces fondemens qui duroient encore du tems de Plutarque, & qui marquoient la vérité de cette tradition, qu'Eſculape avoit logé chez Sophocle. C'étoit peut-être quelque inſcription.

L'on ajoûte qu'après ſa mort un autre Dieu eut ſoin de lui faire donner un tombeau fort honorable.] Cet autre Dieu, c'eſt Bacchus. Voici l'hiſtoire : Lyſandre aſſiegeant Athenes, occupoit la forteresſe de Decelée, où étoit le tombeau des Ancêtres de Sophocle. Ce Poëte vint à mourir dans ce tems-là. On ne pouvoit donc l'enterrer dans le tombeau de ſa famille. Bacchus s'apparut en ſonge à Lyſandre, & lui ordonna *de permettre d'enterrer dans Decelée la nouvelle Sirene qui venoit de mourir à Athenes.* Lyſandre ne fit pas d'abord grand compte de cette apparition, mais Bacchus revint une ſeconde fois, & Lyſandre ayant ſçu par un transfuge que c'étoit Sophocle qui étoit mort, permit aux Athéniens de l'enterrer, & honora ſon convoi de ſa préſence.

A Zaleucus.] Qui donna des Loix aux Locriens d'Italie dans la grande Gréce, & qui vivoit vers le tems de Pythagore.

A Zoroaſtre.] Au Mage Zoroaſtre, Roi de la Bactriane, qui, ſelon quelques-uns, vivoit du tems de Minos, près de deux mille ans avant J. C. Et ſelon d'autres, dont l'opinion eſt même plus vraiſemblable, neuf cens ans après ce même Minos, c'eſt-à-

tées, & qu'ils n'ont eu de commerce avec les Poëtes & les Joüeurs de lyre, s'il eſt vrai qu'ils en ayent eu que pour le plaiſir ſeulement ? Cependant ſi l'on eſt d'un avis different du mien, *le chemin eſt large & ouvert*, pour me ſervir des paroles de Bacchylide. Car il ne laiſſe pas d'y avoir quelque vraiſemblance dans ce que d'autres ont dit, que Lycurgue, Numa & ces autres grands hommes, pour adoucir & pour apprivoiſer des peuples feroces & difficiles à manier, & pour faire mieux recevoir les grandes nouveautez qu'ils vouloient introduire, firent ſemblant d'être appuïez ſur l'autorité des Dieux, ſeule capable de ſauver ceux en faveur deſquels ils faiſoient cette feinte.

Adreſſe dont ſe ſont ſervis les hommes d'Etat pour mener les hommes.

Numa étoit dans ſa quarantiéme année lorſ-

Numa élu Roi à l'âge de 40. ans.

dire cent ans après la guerre de Troïe.

Et les Joueurs de lyre.] Plutarque ajoûte μινυρίζοι qu'Amiot traduit *larmoyans & plaintifs.* Mais ce ne peut être le ſens. Car Plutarque parle des Joüeurs de Lyre en genéral, & ils ne ſont pas tous larmoyans & plaintifs. Ce μινυρόσοι eſt une épithéte générale qui ſignifie ſimplement *qui fredonnent, qui rendent des ſons agréables.* C'eſt pourquoi on a expliqué ψιθυρισμὸς μινυρισμα.

S'il eſt vrai qu'ils en ayent eu.] Plutarque doute que les Dieux ayent daigné s'amuſer avec les Poëtes, qu'il regarde comme des gens inutiles à un Etat. En quoi il ſe trompe.

Pour me ſervir des paroles de Bacchylide.] C'étoit un Poëte Lyrique de Ceos, neveu du Poëte Simonide. C'eſt lui qui a dit que *la chaſteté eſt le plus grand ornement d'une belle vie.* Grand mot pour un Payen. Si nous en croyons le Scholiaſte de Pindare, ſes ouvrages furent préferez à ceux de Pindare même dans les jeux Pythiques par Hieron. Et il y a bien de l'apparence que ce fut ce qui aigrit Pindare contre Bacchylide, & qui le porta à lâcher contre lui des traits fort piquans. Un Poëte ne pardonne guéres à un rival qu'on lui préfere, ou qu'on lui égale.

Car il ne laiſſe pas d'y avoir quelque vraiſemblance dans ce que d'autres ont dit.] C'eſt le ſentiment de Denis d'Halycarnaſſe : *Ceux qui banniſſent de l'Hiſtoire toutes ſortes de Fables, diſent que Numa feignit ce commerce avec Egerie, afin que les peuples reçuſſent avec plus de reſpect & de devotion ſes loix, comme venant des Dieux mêmes. Et c'eſt ainſi qu'avoient fait avant lui Minos & Lycurgue*, &c.

que les Ambaſſadeurs des Romains arriverent auprès de lui, pour le prier d'accepter l'Empire. Ceux qui porterent la parole, furent Voleſus & Proculus, qui tous deux avoient été en état de ſe voir élevez ſur le trône, les Romains favoriſant extrêmement Proculus, & les Sabins étant entierement portez pour Voleſus. Ils ne lui firent pas de longue harangue, perſuadez qu'il ſeroit ravi d'un ſi grand bonheur; mais c'étoit au contraire un choſe très-malaiſée & qui demandoit de longs diſcours & des inſinuations très-fortes, que d'ébranler un homme qui avoit toûjours été nourri dans le ſein de la paix & du repos, & de le porter à prendre le gouvernement d'une ville, qui devoit à la guerre ſon origine & tout ſon accroiſſement. Il répondit à ces Ambaſſadeurs en préſence de ſon pere & d'un de ſes parens, nommé Martius, & leur dit: *Que tout changement dans la vie de l'homme étoit dangereux; Que celui à qui le néceſſaire ne manquoit point, & qui ne pouvoit ſe plaindre de ſa fortune préſente, faiſoit une inſigne folie de renoncer à un état ſi heureux & à une vie qu'il avoit accoûtumée, & qui, quand elle n'auroit pas d'autre avantage, avoit toûjours celui d'être plus ſûre que tout ce qui étoit certain & douteux; Que l'Empire Romain n'étoit pas même de ces choſes douteuſes & incertaines, quand on conſideroit ce qui venoit d'arriver Romulus, qui pendant ſa vie avoit eu le malheur d'être accuſé d'avoir fait aſſaſſiner Tatius pour regner*

Les Ambaſſadeurs que les Romains lui envoyent pour lui apprendre ſa nomination.

Réponſe de Numa aux Ambaſſadeurs de Rome.

Belle regle pour la conduite de la vie.

Raiſons dont Numa ſe ſert pour refuſer l'Empire.

seul, & qui après sa mort avoit couvert d'une éternelle infamie tous ceux de son ordre, qui étoient regardez comme ses meurtriers ; que les Romains ne cessoient de dire de Romulus qu'il étoit fils des Dieux, qu'il avoit été nourri Divinement, & qu'à sa naissance il avoit été sauvé d'une maniere miraculeuse. Pour moi, ajoûta-t'il, *je suis né d'une race mortelle, j'ai été nourri & élevé par des hommes que vous connoissez, & tout ce qu'on estime en moi, ce sont les qualitez d'un homme qui n'est nullement propre à regner ; c'est l'amour du repos ; c'est une vie retirée & entierement appliquée à l'étude ; c'est une violente passion pour la paix, pour tout ce qui ne sent point la guerre, & pour les assemblées que font des hommes qui ne cherchent qu'à se réjoüir ensemble, & à servir & à honorer les Dieux pendant les fêtes, & qui passent le reste du tems chez eux à cultiver la terre, & à nourrir des troupeaux ; au lieu que Romulus vous a laissé sur les bras des guerres, peut-être trop legerement entrepriſes, & pour les soûtenir, vous avez besoin d'un Roi vigoureux & actif. D'ailleurs votre ville est si accoutumée aux armes & si enflée de ses grands succez, qu'on voit bien qu'elle ne cherche qu'à s'agrandir & qu'à commander aux autres ; ainsi quand il n'y auroit pas d'autres considérations, on seroit toujours ridicule de vouloir enseigner à servir les Dieux, à aimer la justice, & à haïr les violences & la guerre, à un peuple, qui demande bien plus à suivre un Capitaine, qu'à obéïr à un Roi.*

Tous les Senateurs.

Inclinations de Numa.

La Justice & la Religion ne peuvent être enseignées à un peuple qui aime la guerre.

Numa s'étant servi de ces raisons, les Romains redoublerent leurs efforts, & le presserent

avec plus d'inſtance, le priant & le conjurant de ne pas les rejetter dans une nouvelle ſédition, qui aboutiroit à une guerre civile, puiſqu'il n'y avoit que lui ſeul qui fût au gré des deux partis. Quand ces Ambaſſadeurs ſe furent retirez, ſon pere, & Martius ſon parent, n'oublierent rien en particulier, pour le porter à accepter cette offre, & à recevoir un préſent ſi grand & ſi divin : *Si vous ne déſirez pas de plus grands biens*, lui diſoient-ils, *parce que vous joüiſſez d'une gloire plus grande & plus réelle, qui eſt celle de la vertu, conſiderez que bien regner, c'eſt rendre à Dieu le plus agréable de tous les ſervices. C'eſt Dieu qui vous appelle, ne voulant pas laiſſer inutile & oiſif le grand fonds de juſtice qui eſt en vous; ne vous dérobez donc point à l'Empire, & ne le fuïez point, puiſque c'eſt à un homme ſage le plus vaſte champ du monde pour faire de belles & de grandes actions. C'eſt là qu'on peut ſervir magnifiquement les Dieux, & adoucir inſenſiblement l'eſprit des hommes & les plier ſous le joug de la Religion; car les ſujets ſe conforment toûjours aux mœurs de leurs Princes. Les Romains ont aimé Tatius, quoiqu'il fuſt Etranger, & ils ont conſacré par des honneurs divins la mémoire de Romulus, qu'ils adorent. Que ſçait-on ſi un peuple victorieux n'eſt pas las de guerres, & ſi, plein de triomphes & de dépoüilles, il ne deſire pas un chef plein de douceur & de juſtice, qui le gouverne en paix ſous de bonnes loix & une bonne police? Mais quand il continuëroit d'aimer la guerre avec la même fureur, ne vaut-il pas mieux tourner ailleurs cette fougue,*

Raiſons dont le pere de Numa & Martius ſe ſervent pour l'obliger à accepter le Royauté.

Gloire qui ſe tire de la vertu, plus réelle que celle qui vient de la Royauté.

Bien regner, c'eſt le plus agréable ſervice qu'on puiſſe rendre à Dieu.

Premier devoir d'un Prince.

en prenant en main ſes rênes, & unir par des nœuds d'amitié & de bienveillance votre patrie & toute la nation des Sabins avec une ville ſi puiſſante & ſi floriſſante ?

A ces réfléxions ſe joignirent, dit-on, des préſages fort heureux, qui furent encore fortifiez par l'empreſſement & par le zéle des Citoyens, qui ayant appris le ſujet de cette Ambaſſade, alloient en foule le conjurer de partir & de recevoir l'Empire, pour les allier & pour les incorporer avec les Romains. S'étant donc laiſſé flêchir, il ſacrifia aux Dieux & ſe mit en marche. Le Senat & le peuple, preſſez d'un merveilleux déſir de le voir, ſortirent de Rome, & allerent au-devant de lui. Les femmes le reçurent avec des acclamations & avec des bénédictions infinies ; on faiſoit des ſacrifices dans tous les temples, & il n'y avoit perſonne qui ne témoignât autant de joye que ſi la ville avoit gagné un nouveau Royaume, & non pas obtenu un nouveau Roi. Quand on fut au milieu de la grande place, Spurius Vettius qui ce jour-là gouvernoit pendant ſes ſix heures d'interregne, voulut pour la forme que le peuple procedât à ſon élection. Il eut tous les ſuffrages, & ſur l'heure même on lui apporta les ornemens Royaux ; mais il ne voulut pas les recevoir, diſant qu'il falloit auparavant que cette élection fût confirmée par les Dieux, & en même tems prenant avec lui les Devins & les

Numa ſe laiſſe enfin flêchir.

La joye que les Romains eurent de ſon arrivée.

Prêtres, il monta au Capitole, qu'on appelloit alors le mont Tarpeien.

Cérémonie remarquable des Augures quand ils obſervoient les ſignes du ciel pour quelqu'un.

Là le premier des Augures lui tourna le viſage vers le Midi après l'avoir couvert d'un voile, & ſe tenant derriere lui à ſa gauche, & étendant ſa main droite ſur ſa tête, il fit ſes prieres, & jetta la vûë de tous côtez, pour obſerver ce que les Dieux déclareroient par les oiſeaux, ou par les autres ſignes qu'il leur plairoit d'envoyer. Cependant un grand ſilence regnoit dans la place où le peuple étoit aſſemblé, tous les eſprits étant ſuſpendus dans l'attente du ſuccès qu'auroit cette cérémonie, juſqu'à ce

Là le premier des Augures lui tourna le viſage vers le Midi aprés l'avoir couvert d'un voile.] Tite-Live écrit tout le contraire, car il dit que c'étoit l'Augure qui avoit la tête couverte, & non pas Numa. *Augur ad lævam ejus, capite velato, ſedem cepit, dextrâ manu baculum ſine nodo aduncum tenens, quem lituum appellaverunt.* Mais on prétend que ce paſſage eſt mal ponctué, & qu'il faut lire. *Augur ad lævam, ejus capite velato.* C'étoit Numa, dit-on, qui avoit la tête voilée, & non pas l'Augure. Comment l'Augure auroit-il pu marquer les Regions & obſerver les Signes ? A cela on répond que c'étoit là le miracle, qu'un Augure, qui avoit la tête voilée, ne laiſſât pas de remarquer les oiſeaux & les autres ſignes ; que les Augures avoient toûjours la tête voilée quand ils faiſoient leurs fonctions, & qu'il ne faut nullement changer la ponctuation du paſſage de Tite-Live, qui dit formellement que l'Augure avoit un voile ſur la tête, comme il le dit encore dans le x. Liv. en ces termes qui ne ſouffrent aucune équivoque, *Si Augur capite velato victimam cedat, Auguriumve ex arce capiat.* C'eſt donc Plutarque qui s'eſt trompé, ou bien il faut corriger le texte & traduire, *là le premier des Augures ayant la tête voilée, lui tourna le viſage vers le Midi.* Mais ceux qui ſont verſez dans la langue Grecque, verront bien qu'il eſt difficile de ſauver Plutarque, car le tour, dont il s'eſt ſervi ne ſouffre pas cette correction.

qu'enfin il parut des oiſeaux favorables, qui confirmerent ce choix ; & alors Numa prenant la robe Royale, deſcendit du mont Tarpeien dans la place, où il fut reçu au bruit des acclamations de tout le peuple qui l'appelloit le plus ſaint de tous les hommes & le plus aimé des Dieux.

La robe appellée Trabea, toute de pourpre avec de grandes bandes blanches.

Après avoir pris poſſeſſion du Royaume, la premiere choſe qu'il fit, ce fut de caſſer la compagnie des Gardes, que Romulus avoit toûjours autour de ſa perſonne, & qu'il avoit appellé *Celeres*, c'eſt-à-dire, *legers*. Car il ne vouloit, ni ſe défier de ceux qui ſe fioient en lui, ni être Roi de ceux qui n'avoient en lui aucune confiance. Aux deux Prêtres de Jupiter & de Mars, il en ajoûta un troiſiéme pour Romulus, & l'appella *Flamen Quirinalis*. Ce nom de *Flamen* étoit commun aux autres Prêtres avant Numa, & on les appelloit ainſi, à cauſe de certains bonnets qu'ils portoient, & que les

Numa caſſe d'abord la compagnie des Gardes établie par Romulus.

Il établit un Prêtre pour Romulus.

Ce fut de caſſer la compagnie des Gardes, que Romulus avoit toûjours autour de ſa perſonne.] Denis d'Halicarnaſſe dit au contraire, que Numa ne changea rien à tout ce que Romulus avoit inſtitué, mais qu'il donna aux Tribuns de ces compagnies des Gardes le troiſiéme rang dans l'adminiſtration des choſes ſacrées. Sans doute pour les rendre par-là plus juſtes & plus gens de bien.

Aux deux Prêtres de Jupiter & de Mars, il en ajoûta un troiſiéme pour Romulus.] Tite-Live attribuë à Numa l'inſtitution de ces trois Prêtres liv. 1. 21. mais Denis d'Halycarnaſſe eſt du ſentiment de Plutarque.

Et on les appelloit ainſi à cauſe de certains Chapeaux qu'ils portoient.] Ces chapeaux étoient comme des capuchons pointus par le haut, & dont les deux côtez s'attachoient ſous le menton par des agraffes, appellées *offendices*. Ils étoient appellez *filamina* pour *pilamina*, ou ſelon d'autres,

Grecs

Grecs appellent *Pilos*, *Flamines*, pour *Pilamines*, la langue Latine ayant alors, dit-on, beaucoup plus de mots Grecs qu'elle n'en a maintenant; car les Romains appelloient les manteaux des Rois, *Lænas*; & Juba asseure que c'est ce que les Grecs appellent *Chlænas*. Le jeune garçon, qui sert dans le temple de Jupiter, & dont le pere & la mere sont vivans, étoit anciennement appellé *Camillus*, du même nom que les Grecs donnent encore à Mercure, à cause du service qu'il rend aux Dieux.

Flamen, l'origine de ce nom.

Camillius à qui ce nom étoit donné.

Après avoir fait d'abord ces établissemens pour gagner la faveur & la bienveillance du

pour *filamina*, *à filo lanæ.*, d'un voile de laine que ces Prêtres portoient sur la tête quand il faisoit chaud, & qu'ils rejettoient leur capuchon par derriere, car il leur étoit défendu de paroître la tête nuë. Mais il est plus vrai-semblable que ces Prêtres ayent été appellez *flamines*, du nom de ce voile, qu'on apelloit proprement *flameum*, parce qu'il étoit de couleur de feu.

La Langue Latine ayant alors, dit-on, *beaucoup plus de mots Grecs.*] L'ancienne Langue Latine étoit presque toute tirée de la Langue Greque Eolique. Mais en se formant & se polissant peu à peu, elle se défit de la plûpart de ces termes Eoliques qu'elle avoit originairement.

Le jeune Garçon qui sert dans le Temple de Jupiter, étoit anciennement appelé Camillus.] Camillus du Béotien Καδμιλος qui signifie proprement un *Serviteur*. On peut voir les remarques sur Festus. Dans chaque Temple il y avoit un jeune garçon de condition pour servir sous le grand Prêtre, & pour faire toutes les fonctions qui regardoient le service du Temple, comme le jeune Samuël servoit dans le Temple du Seigneur sous le grand Prêtre Heli, *Samuel autem ministrabat ante faciem Domini, puer accinctus ephod lineo.* 1. Rois 2. 18. Il falloit que son pere & sa mere fussent vivans comme l'étoient ceux de Samuel, c'est pourquoi Plutarque dit αυφιθαλῆ ce que les Latins disent *Patrimum Matrimum*, comme je l'ai expliqué dans mes remarques sur Festus.

peuple, il chercha les moyens d'amollir sa ville, comme on amolit le fer, & de la rendre douce & juste, de dure & guerriere qu'elle étoit ; car la ville que Platon appelle *boüillante* & *furieuse*, c'étoit proprement Rome, qui ayant été fondée par des hommes déterminez & hardis, que le déſeſpoir & l'audace avoient aſſemblez de toutes parts, s'étoit encore nourrie & fortifiée par des guerres continuelles, & affermie au milieu des dangers, comme un pieu qu'on fiche dans la terre, & qui s'affermit par les coups au lieu de s'ébranler. C'eſt pourquoi Numa, jugeant bien que ce n'étoit pas une legere entrepriſe, que de vouloir adoucir & porter à la paix un peuple ſi fier & ſi feroce, emprunta le ſecours de la Religion. Par des fêtes, des ſacrifices, des danſes & des proceſſions, qu'il regloit lui-même, qu'il conduiſoit, & dont il avoit ſçu temperer la gravité par un amorce & par un attrait de plaiſir, il adoucit & apprivoiſa ces courages hautains, qui ne reſpiroient que la guerre ; & en leur jettant de fois à autre des frayeurs dans l'eſprit, comme de la part des Dieux, & en leur faiſant accroire qu'il avoit eu des viſions eſtranges, ou entendu des voix effroyables & menaçantes, il acheva de les captiver & de les humilier ſous la Religion.

Rome, la ville boüillante & furieuſe dont parle Platon.

Il n'y a que la Religion qui puiſſe dompter des peuples feroces ; mais il faut qu'elle s'inſinuë par la frayeur.

Moyens dont Numa ſe ſervit pour adoucir & apprivoiſer les Romains.

C'eſt cette grande ſageſſe qui perſuada qu'il avoit été diſciple de Pythagore, car le culte des Dieux & les ceremonies de la Religion fai-

ſoient la principale partie du gouvernement de l'un & de la Philoſophie de l'autre. On dit même que Numa ne chercha l'oſtentation & le faſte que dans la même penſée, qui avoit déja porté Pythagore à cette affectation. Car ce Philoſophe, pour ébloüir & pour charmer les hommes, avoit apprivoiſé un aigle qu'il faiſoit deſcendre & venir à lui par certaines paroles toutes les fois qu'il vouloit; aux jeux Olympiques il avoit montré ſa cuiſſe en pleine aſſemblée la faiſant paroître d'or, & par de ſemblables artifices il avoit fait pluſieurs autres choſes, qui paſſoient pour des prodiges, & qui porterent Timon, le Phliaſien, à écrire contre lui en ces termes: *Pythagore l'Enchanteur, qui n'aime que la vaine gloire & qui affecte un langage grave pour attirer les hommes dans ſes filets.* Tout de même Numa ſuppoſa l'amour de quelque Déeſſe, ou

Vanité de Pythagore.

Paſſage de Timon contre Pythagore.

Qui avoit déja porté Pythagore à cette affectation.] Il parle ſelon le ſentiment de ceux qui faiſoient Pythagore plus ancien & contemporain de Numa.

Avoit apprivoiſé un Aigle.] On dit auſſi qu'il apprivoiſa un furieux Ours, & qu'en le lâchant il lui défendit de faire le moindre mal à aucun animal, à quoi il obéït, vivant dans les bois comme un Diſciple de ce Philoſophe.

Il avoit montré ſa cuiſſe en pleine aſſemblée la faiſant paroître d'or.] Il faiſoit cela afin qu'on crût qu'il étoit Apollon, mais dans la vie de Pythagore j'ai montré l'origine de ces ſots contes.

Thimon le Phliaſien.] Il ajoûte *le Phliaſien* pour le diſtinguer de Timon l'Athenien, ſi celébre par ſon ſurnom de *Miſanthrope*. Celui dont Plutarque parle ici étoit de Phlius, ville du Peloponeſe, & floriſſoit ſous Ptolemée Philadelphe. Il avoit fait des Tragedies, des Comedies, des Satyres, & il s'étoit rendu fameux ſur tout par ſes *Silles*. Timon le Miſanthrope vivoit cent ou ſix-vingt ans auparavant du tems d'Alcibiade & des guerres du Peloponeſe.

de quelque Nymphe des montagnes, avec laquelle il disoit qu'il avoit un commerce secret, & feignit des rendez-vous frequens avec les Muses. Il publioit même que c'étoit d'elles qu'il tenoit la plûpart des révelations, & il obligea les Romains à en honorer particulierement une qu'il appella *Tacite*, pour marquer ou sa grande jeunesse, ou son silence, ce qu'il semble avoir inventé pour recommander le silence qui étoit un des premiers dogmes de Pythagore.

Une Muse honorée sous le nom de Tacite.

D'ailleurs ses ordonnances sur les statuës sentent fort l'opinion de ce Philosophe, qui enseignoit que le premier être n'étoit ni passible, ni exposé au sens, mais invisible, incorruptible, & intelligible seulement. Car à son exemple, il défendit aux Romains de s'imaginer que Dieu eût la forme d'homme ou de bête, & il n'y avoit parmi eux, ni statuë, ni image de Dieu. Pendant les cent soixante premieres années ils bâtirent des temples, & autres lieux

Opinion de Pythagore sur la Divinité.

Images de Dieu défenduës par Numa & par Pythagore.

Qu'il appella Tacite, pour marquer sa grande jeunesse ou son silence.] Ce passage est remarquable; *Tacite* peut signifier une jeune personne, parce que le silence doit être le partage de la jeunesse. Le beau sens que cela présente m'a empêché de changer le texte; cependant il y a bien de l'apparence qu'il faut rétablir ici la leçon qu'Henri Estienne a imaginée, & que presente même un manuscrit; au lieu de νεὰν jeune, on lit ἀνεὰν muete & dans ce sens il faut traduire, *qu'il appella Tacite*, c'est-à-dire, *silentieuse* ou *muete*. Car, ἀνεὸς ne signifie pas seulement *sourd*, mais aussi *muet*, ἀνεοὶ, ἄφωνοι Le silence est une chose si divine qu'il doit y avoir une Muse qui en fasse les honneurs. Dans la ville d'Erythres il y avoit un temple de Minerve, dont la Prêtresse étoit appellée *Hesychia*, c'est-à-dire, *qui se tient en repos & qui demeure tranquille*.

Pendant les cent soixante premieres années, ils bâtirent des Tem-

saints ; mais ils n'y mirent jamais aucune figure de Dieu ni moulée, ni peinte, estimant que c'étoit un sacrilege de représenter par des choses périssables & terrestres, ce qui est éternel & divin, & qu'on ne pouvoit s'élever à la Divinité, que par la pensée. De plus ces sacrifices ressembloient fort à ceux des Pythagoriciens ; car ils étoient sans effusion de sang, & la plûpart se faisoient avec de la farine & des libations, ou autres choses très-simples & très-communes.

Sacrifices non sanglants.

A ces preuves on en ajoûte encore de plus éloignées, pour faire voir que Pytagore a eu un grand commerce avec Numa. La premiere est que les Romains accorderent le droit de Bourgeoisie à ce Philosophe, comme l'écrit le Poëte Comique Epicharmus dans un petit traité qu'il

Pythagore fait Citoyen Romain.

ples, & autres lieux Saints, mais ils n'y mirent jamais aucune figure de Dieu.] Cette coûtume étoit donc plus ancienne que Numa, puisqu'elle avoit été pratiquée avant lui. Il y a de l'apparence que les Phœniciens avoient porté long-tems auparavant en Italie la tradition, qu'ils tenoient des Hebreux, de la défense contenue dans la Loi de Dieu, de faire aucune image de la Divinité. Au reste Plutarque, après avoir parlé de Temples, ajoûte, *& autres lieux saints*, parce que les Romains mettoient beaucoup de difference entre *Templa*, *Ædes* & *Sacella*. Le mot διετέλουν est mal repeté dans le texte. Il faut retrancher le premier. Il ne paroît point dans le manuscrit de la Bibliothéque de S. Germain des Prez.

Et la plûpart se faisoient avec de la farine.) Plutarque ne veut pas dire que Numa & Pythagore offroient de la farine en sacrifice, cela seroit ridicule, mais il veut dire que n'offrant point de sacrifices sanglans, ils faisoient avec de la pâte des figures des victimes & les offroient comme des victimes vivantes. J'ai expliqué au long cette coûtume dans la vie de Pythagore. On peut l'entendre aussi de simples gâteaux, que l'on offroit au lieu de victimes.

a adreſſé à Antenor. Or cet Epicharmus eſt fort ancien & un des Diſciples même de Pythagore. Et la ſeconde, c'eſt que Numa ayant eu quatre enfans, il en nomma l'un Mamercus, du nom du fils de Pythagore, & c'eſt de lui que deſcend la famille des Emiliens, qui eſt une des plus nobles familles Patricienes, le Roi ayant donné à ce même enfant le ſurnom d'Emilius, pour marquer la douceur & la grace de ſon parler. Et moi-même, pendant que j'étois à Rome, j'ai ſouvent oüi conter à pluſieurs perſonnes que les Romains ayant autrefois reçu un Oracle, qui leur ordonnoit de dreſſer des ſtatuës au plus ſage & au plus vaillant des Grecs, firent élever dans la place deux ſtatuës de cuivre, l'une à Pythagore & l'autre à Alcibiade. Mais quant à ce point, il eſt plein de tant de doutes & d'incertitudes, que ce ſeroit une af-

A Pythagore comme au plus ſage, & à Alcibiade, comme au plus vaillant.

Or cet Epicharmus eſt fort ancien.) Il vivoit du tems de Xerxes, vers la ſoixante & dix-ſeptiéme Olympiade; ce qui ne s'accorde nullement avec le calcul de ceux qui le font Diſciple de Pythagore, & Pythagore contemporain de Numa. Cependant on ne peut pas douter du tems auquel a vêcu Epicharmus, puiſqu'on ſçait qu'il fut banni de Sicile pour avoir dit quelque choſe de trop libre en préſence de la femme du Roi Hieron.

Il en nomma l'un Mamercus, du nom du fils de Pythagore.) Mais long-tems avant Pythagore, ce nom *Mamers* & *Mamercus* eſtoit en uſage chez les Toſcans, ou, ſelon d'autres, chez les Sabins. Car ils appelloient le Dieu Mars, Mamers, d'où eſt venu *Mavors*, & Mamers vient du Grec μαμερτὸς.

Et c'eſt de lui que deſcend la famille des Emiliens.) C'étoit une des plus conſidérables de Rome, elle ſe partageoit en pluſieurs branches, comme des Lepidus, des Paulus, des Papus, qui étoient tous Emiliens.

Mais quant à ce point, il eſt plein de tant de doutes & d'incertitudes.) Il parle de ce point d'antiquité, que Numa & Pythagore ayent vêcu en même tems; mais ſi Plutarque avoit été un peu

fectation & une opiniâtreté de jeune homme, de s'attacher davantage à le réfuter ou à le prouver.

On attribue auſſi à Numa l'inſtitution des Princes des Prêtres, qu'ils appellent Pontifes, & l'on aſſûre qu'il en fut le premier. Pour ce qui eſt du nom, les uns veulent qu'ils furent appellez Pontifes, parce qu'ils étoient deſtinez à ſervir les Dieux tout-puiſſans & maîtres de toutes choſes; car ce que nous appellons puiſſant, les Romains l'appellent *potens*. Les autres prétendent, que ce nom marque ſeulement cette exception, *s'il eſt poſſible*; comme ſi le Légiſlateur ordonnoit aux Prêtres de faire les ſacrifices qui étoient en leur pouvoir, en leur déclarant que quand il y auroit quelque obſtacle légitime, qui les empêcheroit, ils

Numa inſtitue les Pontifes.

Origine de ce nom.

mieux inſtruit de l'Hiſtoire Romaine, il auroit vu que ces doutes ne ſont pas ſi grands, qu'on ne puiſſe établir certainement que Numa a vêcu long-tems avant Pythagore, puiſqu'il eſt très-conſtant que Pythagore n'a vêcu que du tems de Servius Tullius.

On attribue auſſi à Numa l'inſtitution des Princes des Prêtres qu'ils appellent Pontifes.) Numa en créa quatre, dont le premier étoit appellé *le ſouverain Pontife*, & ils étoient tous de famille Patriciene. L'an de Rome 453. on en ajoûta quatre Plebeiens aux quatre Patriciens. Et enfin ſous Sylla on en créa quinze.

Et l'on aſſure qu'il en fut le premier.) Je croi que Plutarque, ou ceux qu'il a ſuivis, ont été trompez par la conformité du nom; car le premier Pontife, qui fut élû, s'appelloit Numa; mais ce n'étoit pas le Roi Numa, c'étoit Numa Marcius, fils d'un Senateur nommé *Marcius*.

Pour ce qui eſt du nom, les uns veulent qu'ils furent appellez Pontifes.) Il eſt plus raiſonnable de croire que *Pontifex* eſt pour *Potifex, qui poteſt facere, qui peut ſacrifier*; c'eſt-à-dire, qui a l'Intendance des ſacrifices, & par conſequent de toute la Religion; mais d'où vient cette *n* dans *Pontifex*? Elle peut avoir éte ajoûtée,

n'en ſeroient pas repris ; mais la plûpart approu-
C'eſt pourtant celle qui a été la plus ſuivie.
vent une autre étimologie, qui me paroît ridicule. Ils diſent que les Pontifes ont été ainſi nommez à cauſe des ſacrifices qu'ils faiſoient ſur le pont, ſacrifices qui étoient les plus anciens & les plus ſacrez ; car les Latins appellent un pont, *Pontem* ; & l'on ajoûte que le ſoin de refaire & d'entretenir les ponts appartient à ces Prêtres autant qu'une des plus ſaintes & des plus immuables cérémonies, & qu'aucun des ſacrifices les plus ſolemnels ; c'eſt même un point de Religion de croire qu'on ne peut rompre, ſans un
Le pont Sublicius
ſacrilege horrible, leur pont de bois qui fut bâti ſans aucune ferrure, ſuivant un ancien Oracle

comme dans *quotiens* pour *quoties*, *totiens* pour *toties*.

Mais la plûpart approuvent une autre étimologie, qui me paroît ridicule.) C'eſt pourtant celle que Varron, & après lui, Denis d'Halicarnaſſe trouvent la plus vraiſemblable & la plus ſûre.

Et l'on ajoûte que le ſoin de refaire & d'entretenir les ponts appartient à ces Prêtres.) Cela eſt indûbitable, puiſqu'on ne pouvoit ni faire, ni rebâtir un pont, ſans avoir fait auparavant des prieres & des ſacrifices, car les fleuves étoient ſacrez.

[*Qui fut bâti ſans aucune ferrure.*) Denys d'Halicarnaſſe écrit : *Ancus Martius fit le pont Sublicius, où il n'eſt permis d'employer ni cuivre, ni fer, & où il ne doit y avoir d'autre aſſemblage, que celui du bois même. Il dure encore aujourd'hui ; il eſt particulierement tenu pour ſacré, & ſi quelque choſe manque, cela regarde les Pontifes qui le font raccommoder, après avoir fait des ſacrifices particuliers.*

Suivant un ancien Oracle qui l'avoit ainſi ordonné.] Pline écrit pourtant que cela ne fut obſervé qu'après la guerre contre Porſenna, non pas par l'ordre d'aucun oracle, mais parce que lorſqu'Horatius Cocles avoit défendu ce pont Sublicius contre les Toſcans, les Romains avoient eu trop de peine à l'abbattre, car alors il étoit fait avec des bandes & des crampons de fer. Ils voulurent donc empêcher que cela n'arrivât une ſeconde fois dans une ſemblable occaſion, & ils le refirent ſans aucune ferrure. Pline Liv. xxxvi. Ch. xv.

qui

qui l'avoit ainſi ordonné, le pont de pierre qui eſt aujourd'hui, n'ayant été bâti que long-tems après par le Queſteur Emilius. On dit pourtant que le pont de bois ne fut fait qu'après la mort de Numa, ſous le regne d'Ancus Marcius ſon petit fils.

Il étoit fils de ſa fille Pomponia.

Le Souverain Pontife eſt proprement le maître, ou l'interprête de la Loi, ou plûtôt c'eſt lui qui a toute l'intendance de la Religion, & qui veille non ſeulement aux ſacrifices que l'on fait en public, mais encore à ceux que l'on fait en particulier, pour prendre garde qu'on n'y viole aucune des cérémonies anciennes, & pour enſeigner tout ce que chacun doit faire pour honorer ou pour appaiſer les Dieux.

Il a auſſi ſoin des Vierges ſacrées qu'ils appellent Veſtales. Car on attribuë à Numa le premier établiſſement de ces Vierges, & on veut qu'il ait reglé toutes leurs cétémonies & le culte

Veſtales.

Le pont de pierre, qui eſt aujourd'hui, n'ayant été bâti que long-tems après par le Queſteur Emilius.] Par Emilius Lepidus, ſous Auguſte, le droit de refaire ce pont ayant paſſé des Pontifes aux Queſteurs.

Le ſouverain Pontife eſt proprement le Maitre.] Il faut ajoûter à ce que Plutarque en dit, qu'ils jugeoient ſouverainement toutes les cauſes où la Religion avoit quelque part, qu'ils avoient une Juriſdiction entiere ſur les Magiſtrats, qui partageoient le ſoin des choſes ſacrées, & qu'ils ne pouvoient être jugez par le peuple ni par le Senat, le Roi étant ſeul leur Juge.

Car on attribuë à Numa le premier établiſſement de ces Vierges.] Car Romulus s'étoit contenté de conſacrer un foyer dans chaque Tribu ou *Curie*, il ne bâtit point de Temple à la Déeſſe Veſta, & ne lui conſacra point de Religieuſes, à cauſe de l'affront qui étoit arrivé à ſa mere.

qu'elles rendent au feu immortel, dont il les a fait les gardiennes, ſoit qu'il ait penſé que le feu, qui eſt une ſubſtance toûjours pure & incorruptible, ne devoit être confié qu'à des Vierges qui n'ont ni ſoüilleure, ni tâche, ou qu'il ait voulu ſeulement faire entendre que cet élement, étant infecond & ſterile de ſa nature, a beaucoup de rapport avec la virginité; d'où vient même que dans tous les lieux de la Grece, où l'on garde ce feu ſacré, comme à Delphes & à Athénes, on y établit pour Prêtreſſes, non des Vierges, mais des Veuves, qui ne ſont plus en âge de ſe marier. Quand ce feu vient à s'éteindre par malheur, comme on dit que la lampe ſacrée s'éteignit à Athénes ſous la tyrannie d'Ariſton, & à Delphes lorſque le Temple d'Apollon fut brûlé par les Medes, & comme il s'éteignit auſſi à Rome pendant la guerre de Mithridate, & dans la guerre civile, où il fut conſumé avec l'autel, il n'eſt pas permis de le rallumer d'un autre feu vulgaire & commun; il en faut faire un tout nouveau

Qui brûloit dans le temple de Minerve.

Lorſque Xerxes porta le guerre en Grece.
Ou plûtôt pendant la guerre d'Annibal.

Ou qu'il ait voulu faire entendre que cet Element étant infecond & ſterile de ſa nature.] Il dit pourtant dans la Vie de Camillus que Numa voulut que les Veſtales honoraſſent le feu comme le principe & le commencement de toutes choſes, & comme l'ame du monde, rien ne pouvant vivre ſans le feu, qui eſt la ſource de la vie, & cela n'eſt pas contraire, car le feu eſt la ſource de la vie, quand il eſt temperé par les autres Elemens, & il eſt la ſource de la mort, quand il eſt ſeul & que rien ne le modére.

Sous la tyrannie d'Ariſton.] Qui ſoûtint long-tems le ſiege à Athénes contre Sylla pour Mithridate, fit à la ville des maux infinis, & fut cauſe enfin qu'elle fût ſaccagée. *Voyez* la Vie de Sylla.

en tirant du ſoleil une flamme pure & nette, par le moyen de certains vaſes d'airain concaves & taillez ſelon la ſection conique en triangle rectangle, de maniere que toutes les lignes de la circonference aboutiſſent à un point du centre. On les expoſe au ſoleil; tous les raïons ſe raſſemblent & ſe réüniſſent dans ce ſeul point, & prenant corps & force de feu par la réverberation, ils ſubtiliſent & enflamment ſi fort l'air, qu'il embraſe très-promptement la matiere ſéche & aride qu'on lui préſente. Quelques-uns penſent que ces Vierges ne gardent que ce feu qui ne s'éteint jamais; mais la plûpart ſoûtiennent qu'il y a d'autres choſes ſaintes qu'il n'eſt accordé qu'à elles ſeules de voir, & ſur leſquelles nous avons dit dans la vie de Camillus tout ce qu'il eſt permis d'en ſçavoir & d'en dire. *Miroirs ardens.*

On dit que Numa ne conſacra d'abord que Gegania & Verania, enſuite Canuleia & Tarpeia. Servius Tullius en ajoûta deux autres, & ce nombre eſt demeuré toûjours fixe juſqu'à aujour-

En tirant du Soleil une flamme pure & nette.] Feſtus rapporte une autre maniere de rallumer ce feu. *Quand le feu eſt éteint*, dit-il, *les Veſtales ont accoûtumé de percer une table avec un virebrequin juſqu'à ce que le mouvement y engendre du feu, & une Veſtale le recevant dans un crible d'airain le porte dans le Temple.* On peut voir mes remarques ſur cet Auteur au mot *Ignis Veſtæ.* Elles ſe ſervoient d'un crible d'airain, parce qu'étant percé de pluſieurs trous il ſervoit à entretenir ce feu & l'empêchoit de s'éteindre.

Mais la plûpart ſoûtiennent qu'il y a d'autres choſes ſaintes.] Comme le Palladium, les Statuës, & les choſes ſaintes des Dieux de Samothrace. Denis d'Halycarnaſſe dit *que beaucoup de choſes le perſuadoient que les Veſtales ne gardoient pas le feu tout ſeul; mais*

Vœux des Veſtales.

d'hui. Elles font vœu de garder la chaſteté pendant trente ans. Les dix premieres années ſont employées au Noviciat & à apprendre tout ce qu'elles doivent faire; les dix ſuivantes elles mettent en pratique tout ce qu'elles ont appris, & les dix dernieres elles enſeignent les Novices. Après ce tems-là il leur eſt libre de ſe marier & d'embraſſer une autre vie, en quittant leur Religion; mais on dit qu'il y en a eu fort peu qui ayent uſé de cette liberté, & que celles qui l'ont fait ne s'en ſont pas bien trouvées; car elles ont paſſé le reſte de leur vie dans la triſteſſe & dans le repentir, & par-là elles ont jetté la fraïeur dans l'eſprit des autres; de maniere qu'elles ont mieux aimé ne ſe pas marier & demeurer toûjours Vierges, que d'encourir le même ſort.

Malheurs arrivez aux Veſtales qui avoient quitté leur Religion pour ſe marier.

Leurs privileges.

Le Roi en les fondant leur accorda des privileges très-honorables, comme de pouvoir faire teſtament du vivant de leur pere, & diſpoſer de tout ce qui les regarde ſans l'entremiſe d'un cu-

qu'il n'étoit pas permis à un homme touché de la crainte des Dieux d'étendre ſa curioſité ſur de ſi grands myſteres.] Tant la ſuperſtition ſe gliſſe dans les meilleurs eſprits.

Elles font vœu de garder la chaſteté pendant trente ans.] Il y a dans le texte une faute que j'avois corrigée, parce qu'elle eſt ſenſible, ἀγνία τριακονταέτις Plutarque avoit écrit ἀγνέα τριακονταέτις M. Salvini m'avertit que c'eſt ainſi qu'il eſt écrit dans le manuſcrit de Florence, & il eſt de même dans le manuſcrit de S. Germain.

Et de diſpoſer de tout ce qui les regarde, ſans l'entremiſe d'un curateur, tout de même que les femmes qui ont trois enfans.] Les dernieres paroles *tout de même que les femmes &c.* ne doivent pas être entenduës comme ſi Plutarque diſoit que Numa avoit accordé aux Veſtales les mêmes privileges qu'il avoit accordez aux femmes qui avoient eu trois enfans, car jamais Numa n'avoit penſé à ac-

rateur, tout de même que les femmes qui ont trois enfans. Quand elles sortent en public, des Licteurs portent devant elles des faisceaux, & si en passant dans les ruës une Vestale rencontre par hazard quelque criminel qu'on mene au supplice, elle lui sauve la vie, pourvû qu'elle jure que c'est une rencontre purement fortuite, & qu'elle n'est pas venuë là à dessein. Tout homme qui se met sous leur chaise, quand on les porte, est puni de mort. Quand elles ont fait quelque faute, on les châtie avec des verges, le Pontife. *Leur punition.*

corder aux femmes ce *jus trium liberorum*, comme on l'a remarqué avant moi. Ce fut un établissement d'Auguste, qui vouloit favoriser le mariage. Mais ils doivent être entendus comme s'il disoit, *tout de même que font aujourd'hui les femmes qui ont trois enfans.*

Quand elles sortent en public, des Licteurs portent devant elles des faisceaux.] Plutarque se trompe ici, ce privilege de se faire précéder par des Licteurs ne fut pas accordé aux Vestales par Numa, mais plusieurs siécles après par les Triumvirs Auguste, Lepidus & Antoine. Ce fut l'an de Rome DCCXII. Pour sauver Plutarque il faut dire qu'il ne parle que de ce qui se pratiquoit de son tems.

Elle lui sauve la vie, pourvû qu'elle jure que c'est une rencontre purement fortuite.] Plutarque paroît encore ici mal instruit des coûtumes & des cérémonies des Romains, qui auroient cru commettre un sacrilege de faire jurer des Vestales. La dignité de leur Sacerdoce les rendoit si vénérables, qu'on les croïoit, sans qu'elles eussent recours au serment. C'étoit même un article de l'édit perpetuel, c'est-à-dire, de l'édit des Préteurs ; *Sacerdotem Vestalem, & Flaminem Dialem in omni meâ Jurisdictione jurare non cogam. Je ne ferai point jurer une Vestale ni un Prêtre de Jupiter dans toute ma Jurisdiction.* Plutarque devoit donc se contenter de dire, *pourvû qu'elle assûre.*

Quand elles ont fait quelque faute on les châtie avec des verges, &c. Mais celle qui viole la chasteté est enterrée toute vive.] Voilà la difference de châtiment. Celles qui avoient violé la chasteté étoient enterrées toutes vives, & celles qui avoient fait quelque autre faute étoient battuës de verges.

les foüette lui-même toutes nuës dans un lieu obſcur, & ceintes ſeulement d'un voile ; mais celle qui a violé ſa virginité eſt enterrée toute vive près de la Porte Colline, où il y a dans l'enceinte des murs un petit tertre élevé qui s'étend en long, & que les Romains appellent en leur Langue d'un mot qui ſignifie une levée. On creuſe ſous ce tertre un petit caveau, où on laiſſe une ouverture pour y deſcendre, & où on met un petit lit, une lampe allumée, & une petite proviſion de tout ce qui eſt néceſſaire pour ſe nourrir, comme une cruche d'eau, une phiole d'huile, & un pot de laict, ſeulement pour ne pas offenſer la Religion, en faiſant mourir de faim une perſonne conſacrée avec les cérémonies les plus auguſtes & les plus ſaintes. On met la coupable dans une littiere bien fermée & bien jointe avec des courroyes, afin que l'on ne puiſſe pas même entendre ſes cris, & on la porte en cet état au travers de la grande place. D'auſſi loin qu'on voit cette littiere, on ſe retire pour la laiſſer paſſer; & on la ſuit dans un profond ſilence avec toutes les marques de la plus grande triſteſſe. Il n'y a point de ſpectacle plus horrible, ni de jour

Agger.

Preſque tout ce que Plutarque dit ici eſt pris de Denis d'Halycarnaſſe. Liv. II.

On creuſe ſous ce tertre un petit caveau.] Plutarque a cru qu'on creuſoit ce caveau toutes les fois qu'on en avoit beſoin, & il a été trompé par un paſſage de Denis d'Halycarnaſſe qui dit ὡς ζηκὸν ὑπὸ γὴν κατασκευασμένην. Mais ce paſſage ne dit pas que ce caveau étoit fait à toutes les fois, il dit ſeulement qu'il étoit deſtiné à cela, qu'il étoit fait pour cet uſage.

plus affreux ni plus funeſte pour Rome.

Quand la littiere eſt arrivée au lieu du ſupplice, les Licteurs délient les courroyes, & le ſouverain Pontife après avoir fait des prieres ſecrettes, & levé les mains au ciel avant cette effroyable éxécution, en tire la criminelle toute voilée, & la met ſur l'échelle par laquelle on deſcend dans le caveau. Après quoi il s'en retourne avec tous les autres Prêtres, & cette malheureuſe n'eſt pas plûtôt deſcenduë, qu'on retire l'échelle, & l'on referme l'ouverture avec beaucoup de terre qu'on y jette, juſqu'à ce qu'elle ſoit comblée, & que le terrein ſoit uni. Voilà comment on punit les Veſtales qui ſe ſont laiſſé corrompre.

Temple de Veſta tout rond.

On dit que Numa fit le Temple de Veſta tout rond, pour y garder le feu ſacré, voulant repréſenter par-là, non pas la figure de la Terre, comme ſi c'étoit Veſta; mais celle de l'Univers, au milieu duquel les Pythagoriciens placent le feu qu'ils appellent *Veſta* & *Unité*; car pour la Terre ils diſent qu'elle n'eſt ni immobile, ni au centre du tourbillon, mais qu'elle tourne tout autour

Feu placé par les Pythagoriciens au milieu de l'Univers.

Et que le terrein ſoit uni] Car il ne falloit pas qu'il y reſtât aucune marque de tombeau, celles qui avoient fait un ſi grand crime, étant indignes de paroître parmi les vivans & parmi les morts.

Au milieu duquel les Pythagoriciens placent le feu, qu'ils appellent Veſta & Unité.] Il eſt vrai que les Pythagoriciens appelloient le feu *Unité*; mais je ne ſçai d'où Plutarque a pris qu'ils le plaçoient au milieu de l'Univers, car Diogene Laërce rapporte que Pythagore croyoit que la Terre étoit le centre du monde.

du feu, & qu'elle n'eſt pas du nombre des principaux Elemens qui compoſent le monde. On dit même que Platon embraſſa cette opinion dans ſa vieilleſſe, & qu'il enſeigna que la Terre occupoit une autre place, & qu'elle laiſſoit le milieu, comme le plus honorable, à un plus noble Element.

On dit. *C'eſt Theophraſte.*

Un autre devoir des Pontifes, c'eſt de marquer les uſages & les cérémonies qu'on doit obſerver aux funerailles, Numa leur ayant enſeigné à ne pas croire qu'il y ait dans cette fonction aucune ſoüilleure qui doive les en éloigner, & à honorer au contraire d'un culte légitime & uſité les Dieux infernaux, qui reçoivent les principales parties dont notre corps eſt compoſé, & particulierement la Déeſſe Libitine qui a l'inſpection ſur tout ce qui regarde les morts, ſoit qu'elle ſoit la même que Proſerpine, ou qu'elle ne ſoit autre que Venus, comme le penſent les plus ſçavans des Romains, qui attribuënt avec aſſez de vraiſemblance à une même Divinité la mort & la naiſſance des hommes.

Les Pontifes regloient les cérémonies des funerailles.

Car ils reçoivent ce qui vient de la terre & de l'eau.

La Déeſſe Libitine.

On achetoit dans ſon temple tout ce qui étoit néceſſaire pour les funerailles.

Numa leur ayant enſeigné à ne pas croire qu'il y eut dans cette fonction aucune ſoüilleure.] On peut donc inferer de ce paſſage que la tradition des cérémonies des Juifs avoit paſſé en Italie avant Numa. Car c'eſt de-là, ſans doute qu'on avoit tiré cette idée que les Prêtres étoient ſoüillez pour avoir vû un mort.

Soit qu'elle ſoit la même que Proſerpine, ou qu'elle ne ſoit autre que Venus.] Mais Venus & Proſerpine ne ſont que la même Divinité. On appelloit ſon Temple le *Temple de Venus Libitine.* Il y avoit de même à Delphes une Venus *Epitumbia*, *Venus ſepulcrale*, qui préſidoit aux funerailles, devant laquelle on évoquoit les ames des morts.

Numa

Numa regla auſſi la durée du deüil ſelon l'âge de ceux qu'on pleuroit. Par exemple il défendit de pleurer un enfant qui ſeroit mort au deſſous de trois ans ; & pour les autres, il ordonna de les pleurer autant de mois qu'ils avoient vêcu d'années, pourveu qu'ils n'euſſent vêcu que dix ans ; car il vouloit que ce terme paſſé, on ne pleurât perſonne, & que le plus long deüil ne fût que de dix mois, qui eſt juſtement le tems que les veuves portent le deüil de leurs maris, & celle qui ſe remarie avant ce terme eſt obligée par une de ſes Ordonnances de ſacrifier une vache pleine.

Durée du deüil.

Sacrifice honteux ordonné aux femmes qui ſe remarioient avant la fin de leur deüil.

Numa établit encore pluſieurs autres Colleges de Prêtres ; mais je ne parlerai que de deux ; de celui des Saliens, & de celui des Feciaux, qui marquent le plus la pieté de ce Prince.

Les Feciaux ſemblent être à peu près comme ceux que les Grecs appellent *Eirenophylaques*, c'eſt-à-dire, *Conſervateurs de la paix* ; & ils ont pris ce nom de la fonction de leur charge, parce

Les Feciaux ; leur fonction.

Et celle qui ſe marie avant ce terme eſt obligée par une de ſes Ordonnances de ſacrifier une vache pleine.] Par ce ſacrifice ſi honteux & ſi oppoſé à la nature, Numa vouloit retenir les femmes & les empêcher de ſe marier avant la fin du deüil. Ce deüil étoit un habit noir ſans or, ſans pourpre, & ſans aucune parure. Il y avoit des occaſions où il étoit permis de le quitter pour le reprendre enſuite, comme lorſqu'un pere, un frere, un fils revenoient d'eſclavage, lorſque quelque grande charge entroit dans la maiſon, lorſqu'on étoit en dévotion pour ſacrifier à Cerés, & lorſqu'on remercioit les Dieux de quelque grande proſperité, ou publique, ou particuliere.

Les Feciaux ſemblent être à peu près comme ceux que les Grecs appellent Eirenophylaques, *c'eſt-à-dire*, Conſervateurs de la paix,] On dit que Numa avit prit cette

qu'ils appaiſent par leur entremiſe tous les differents, & ne permettent d'en venir aux armes, qu'après que toute eſperance de paix eſt perduë; car les Grecs appellent *Eirene*, la paix que la raiſon, & non la force, fait naître entre deux partis. Tout de même ces Feciaux alloient pluſieurs fois en perſonne vers ceux qui avoient fait tort aux Romains, & tâchoient de les porter à leur rendre juſtice. S'ils n'en pouvoient venir à bout, ils leur declaroient la guerre; mais auparavant ils prenoient les Dieux à témoin, & les prioient que ſi leurs demandes n'étoient pas juſ-

Ce que c'eſt proprement que la paix.

inſtitution des anciens Peuples du Latium, ou de ceux d'Ardée; & l'on ne peut pas douter qu'elle n'eût été portée en Italie par les Pelaſges, dont les armées étoient toûjours précedées par des hommes ſacrez, qui ne portoient pour toutes armes qu'un Caducée orné de bandelettes. Denys d'Halicarnaſſe attribuë à cet établiſſement toutes les proſperitez de Rome, *Car*, dit-il, *comme les Romains n'entreprenoient aucune guerre qui ne fût très-juſte, ils ont toûjours éprouvé le ſecours des Dieux.* Ces Feciaux étoient auſſi appellez, *Oratores*, *Orateurs*. Et c'eſt ce qui perſuade qu'on les avoit nommez *Feciaux*, non pas du mot *facere*, *faire*, mais du mot *Fari*, haranguer, parler, *Feciaux* pour *Fatiaux*.

La paix que la raiſon & non la force fait naître. Car celle qui n'eſt que l'effet de la force, eſt une ſervitude plûtôt qu'une paix, & ne dure qu'autant que le parti abbattu eſt foible.

De même ces Feciaux alloient pluſieurs fois en perſonne. Il n'y en alloit jamais qu'un, & il n'alloit que deux fois. La premiere pour demander raiſon du tour qui avoit été fait, & il donnoit trente & trois jours de terme pour déliberer. Si on ne lui rendoit pas Juſtice, il s'en retournoit, prenoit ſes Collegues, & à la tête de ſon Corps, il alloit faire ſon rapport au Sénat, à qui il donnoit un plein pouvoir de faire la guerre. Quand la guerre étoit réſoluë, il retournoit pour la ſeconde fois dans le pays ennemi, & dès qu'il y étoit entré, là en préſence de trois témoins, il expliquoit le ſujet de la guerre, & lançoit un javelot enſanglanté & brûlé par le bout; ainſi la guerre étoit ſuffiſamment déclarée.

tes, ils fiſſent tomber ſur eux & ſur leur patrie les affreuſes imprécations qu'ils prononçoient alors. Que ſi les Feciaux s'oppoſoient à la déclaration de guerre, & refuſoient d'y donner les mains, il n'étoit permis, ni aux particuliers, ni au Roi, de prendre les armes, mais il falloit que le Roy même, comme Prince équitable, reçût d'eux cette permiſſion, après quoi il pouvoit déliberer & choiſir les moyens les plus convenables pour conduire heureuſement cette guerre. L'on raconte à ce ſujet, que lorſque Rome fut brûlée par les Gaulois, ce malheur n'arriva que parce qu'ils avoient violé cette ſainte cérémonie. Ces barbares aſſiegeoient Cluſium ; Les Romains envoyerent dans leur camp Fabius Ambuſtus en qualité d'Ambaſſadeur, pour négocier un accommodement aux aſſiegez ; mais Fabius ayant reçu une réponſe peu favorable, crut que ſon Ambaſſade étoit finie, & ſe comportant plus en jeune homme, qu'en Ambaſſadeur, il prit les armes pour les Cluſiens, & appella en combat ſingulier le plus vaillant des barbares. Le combat lui réüſſit, il tua ſon ennemi & lui ôta ſes armes. Mais les Gaulois envoyerent ſur le champ un Heraut à Rome pour accuſer Fabius & pour ſe plaindre de ce que, malgré leurs traitez & la foi donnée, il avoit combattu contre eux, ſans leur avoir auparavant déclaré la guerre. Les Feciaux furent d'avis en plein Sénat qu'on le livrât entre leurs mains ; mais il

Ville de Toſcane. Avec deux de ſes freres. V. la vie de Camillus & Tite-Live liv. V.

ſe jetta entre les bras du peuple, qui lui fut favorable & qui le ſauva. Les Gaulois, pour ſe venger, allerent peu de tems après à Rome, où ils brûlerent & ſaccagerent tout, excepté le Capitole, comme nous l'avons écrit plus exactement dans la vie de Camillus.

Saliens.

Pour ce qui eſt des Prêtres Saliens, on dit qu'il les inſtitua dans cette occaſion. La huitiéme année de ſon regne, une maladie contagieuſe ayant ravagé l'Italie & dépeuplé Rome, lorſque tout le monde étoit dans une conſternation horrible, on dit qu'un bouclier d'airain tomba du ciel entre ſes mains, & que dans le moment même il dit ſur cela des choſes merveilleuſes, aſſûrant qu'il les avoit appriſes de ſa Nymphe Egerie & des Muſes ; que ce bouclier étoit envoyé pour le ſalut & pour la conſervation de Rome; qu'on devoit le garder avec un très-grand ſoin, & qu'il étoit néceſſaire d'en faire faire très-promptement onze de tout ſemblables, pour la grandeur & pour la forme, afin que ceux qui voudroient le dérober, y fuſſent trompez, & ne

Bouclier d'Airain tombé du ciel.

Pour ce qui eſt des Prêtres Saliens.] Numa n'en inſtitua d'abord que douze, qu'il choiſit dans les meilléures familles. On en ajoûta enſuite d'autres. Cet ordre fut établi à l'imitation des Curetes ou Prêtres de Jupiter. La Proceſſion des Saliens ſe faiſoit le mois de Mars, & duroit quatorze jours, c'eſt-à-dire, autant qu'il y avoit de quartiers à Rome, car ils ne viſitoient qu'un quartier par jour ; & dans chaque quartier ils avoient un hôtel où le public les traitoit avec une magnificence ſi grande, que leurs repas paſſerent en proverbe, & que pour dire une grande chere on diſoit, *la chere & les repas des Saliens.*

puſſent connoître le véritable. Il ajoûta qu'il falloit dédier aux Muſes le lieu où il s'entretenoit avec elles, & tous les prez d'alentour, & que la fontaine qui arroſoit toute cette campagne, devoit être conſacrée aux Vierges Veſtales, afin qu'elles y allaſſent puiſer de l'eau tous les jours, pour arroſer & purifier leur temple.

Car tous les jours il faloit laver le temple.

L'évenement appuya merveilleuſement ſon diſcours; car la maladie ceſſa ſur l'heure, & Numa montrant ſon bouclier aux plus habiles maîtres, les exhortoit à l'imiter à l'envi. Ils y renoncerent tous, excepté Mamurius Veturius, qui étoit un des plus excellens ouvriers, & qui eut ſeul le courage de l'entreprendre; il attrapa ſi bien ſon tour & toute ſa figure, & fit les onze boucliers ſi ſemblables, que Numa même ne pouvoit plus les diſtinguer. On les donna en garde à ces Prêtres Saliens, qui ne furent pas ainſi appellez, comme quelques-uns le prétendent, d'un Salius de Samothrace, ou de Mantinée qui leur eût appris à danſer armez; mais plûtôt ils furent ainſi nommez de la danſe même, qui eſt haute & ſautillante, & qu'ils danſent les jours qu'ils font leur proceſſion, lorſqu'ils deſcendent ces boucliers ſacrez au mois de Mars; car alors vêtus d'une

Samothrace, ville d'Arcadie ſous le mont Parthenius.

Mantinée, Iſle de la mer Egée au bas de la Thrace, vis-à-vis l'embouchure de l'Hebre.

Proceſſion des Saliens.

Ils y renoncerent tous, excepté Mamurius Veturius.] Voilà de méchans ouvriers, comme s'il étoit bien difficile de faire un bouclier ſur le modele de celui qu'on a devant les yeux. Mais il faut dire que du tems de Numa les Romains étoient encore ſi groſſiers dans tout ce qui regarde les arts qu'on doit beaucoup plus s'étonner qu'il ſe trouvât alors un homme capable d'imiter ce bouclier, que d'y voir renoncer tous les autres.

tunique de pourpre, ceints par-dessus d'un large baudrier d'airain, le casque en tête, & la main droite armée de courtes épées dont ils frappent sur leurs boucliers, ils vont dans tous les quartiers de la ville, & dansent d'une maniere très-agréable, faisant plusieurs tours & retours d'un mouvement très-vîte avec beaucoup de force & d'agilité.

Ces boucliers sont appellez *Ancilia* à cause de leur forme, car ils ne sont taillez, ni en rond, comme les boucliers ordinaires, ni en demi rond, comme ceux qu'on appelle *Peltas*, mais en ligne tortueuse, dont les deux extremitez, se joignant par le haut avec celle de la ligne opposée, font une figure courbe, échancrée par les côtez, & ronde par les bouts, que les Grecs appellent *Anculon*; ou bien ils ont eu ce nom du mot *Ancon*, qui signifie le coude; car Juba met ces étymologies dans son histoire, voulant à quelque prix que ce soit, faire descendre ce nom là du grec; mais s'il est vrai qu'il faille lui donner une origine grecque, on pourroit dire qu'ils ont été ainsi nommez, ou parce que le premier étoit descendu d'enhaut, en Grec *Anecathen*, ou parce qu'il procura la guérison des Malades, ce qui s'appelle *Acesis*, ou qu'il fit cesser la sechereſſe, *Auchmos*; ou enfin parce qu'il éloigna les maux dont on étoit menacé, ce qu'on appelle *Anaschesis*, d'où les jumeaux Castor & Pollux ont eu le nom *d'Anaces*. La récompense que Mamurius Veturius reçut de

Ces étymologies sont pueriles.

Il se trompe, il a mieux rencontré dans la vie de Thesée à la fin.

ſon travail, ce fut l'honneur d'être nommé dans le cantique des Saliens. D'autres prétendent que Mamurius Veturius dans cet hymne n'eſt pas le nom de l'ouvrier ; mais que ce ſont deux mots qui ſignifient, *ancienne mémoire.*

Veterem memoriam. *C'eſt le ſentiment de Varron.*

Après que Numa eut inſtitué & ordonné ces Colleges de Prêtres, il fit bâtir près du Temple de Veſta un palais, qu'il appella *Regia*, c'eſt-à-dire, *le palais du Roi*, où il paſſoit la plus grande partie du tems à s'entretenir avec eux des choſes de la Religion. Il avoit ſur le mont Quirinal une autre maiſon, dont on montre encore la place. A toutes les cérémonies publiques & à toutes les proceſſions des Prêtres, il y avoit des Herauts qui marchoient devant, & qui alloient criant par toute la ville, qu'on fît ſilence & qu'on quittât le travail ; car comme on dit que les Pythagoriciens ne vouloient pas qu'on adorât les Dieux, & qu'on leur fît ſes prieres ſeulement en paſſant, mais qu'on ſortît exprès de ſa maiſon pour leur aller rendre ce culte, après s'y être bien preparé, tout de même Numa voulut que ſes Citoyens n'aſſiſtaſſent pas au ſervice divin & aux prieres publiques négligemment & par maniere d'acquit, mais qu'ils abandonnaſſent toutes leurs occupations pour vacquer à celle-là avec une ap-

Le palais appellé Regia.

Aujourd'hui Monte Cavallo.

Comment il faut aſſiſter au ſervice divin.

Car comme on dit que les Pythagoriciens ne vouloient pas qu'on adorât les Dieux & qu'on leur fît ſes prieres en paſſant.] Voici le précepte de Pythagore, προσκυνῶν μὴ ἐκ παρέργου τοὺς Θεούς, ὅλῳ διακονῶν ἐπὶ τοῦτο ὡρμημένος. *Adorer les Dieux, non en paſſant, mais en ſortant exprès de ſa maiſon.*

plication entiere, comme à l'acte le plus important de la Religion, & que pour cet effet on n'entendît ni crier, ni fraper, ni enfin aucun des bruits inſeparables de la plûpart des Métiers neceſſaires, & qu'on laiſſât les ruës nettes & libres pendant la marche de la proceſſion.

Rome conſerve encore aujourd'hui quelque veſtige de cette coûtume; car lorſque le Conſul obſerve le vol des oiſeaux on fait des ſacrifices, & l'on crie, *hoc age*, c'eſt-à-dire, *fais ceci*, pour avertir les aſſiſtans de ſe tenir dans le reſpect, & d'être attentifs à ce qui ſe paſſe. Auſſi la plûpart de ſes ordonnances reſſemblent extrémement aux préceptes des Pythagoriciens; car comme ceux-ci ordonnoient de ne pas s'aſſeoir ſur le boiſſeau, de n'attiſer pas le feu avec le poignard; de ne pas regarder derriere ſoi quand on part pour un voyage; de ſacrifier en nombre impair aux Dieux celeſtes, & en nombre pair aux Dieux infernaux, & autres tels ſymboles dont ils deroboient l'intelligence au peuple, les ordonnances

Ordonnances de Numa reſſemblent aux préceptes de Pythagore.

De ne pas s'aſſeoir ſur le boiſſeau.] C'eſt-à-dire, de ne pas s'abandonner à la pareſſe, & de travailler tous les jours, car celui qui ne travaille pas, ne mérite pas de vivre.

De n'attiſer pas le feu avec le poignard.] C'eſt-à dire, de n'irriter pas davantage celui qui eſt déja en colere.

De ne pas regarder derriere ſoi quand on part pour un Voyage.] Ce ſymbole eſt rapporté diverſement, & Plutarque même l'écrit ailleurs de cette maniere, *de ne pas s'en retourner des confins.* Mais c'eſt toûjours le même ſens, car c'eſt pour dire qu'on doit mourir courageuſement & avec bonne eſperance, ſans avoir aucun regret à la vie.

De ſacrifier en nombre impair aux Dieux celeſtes, & en nombre pair aux Dieux infernaux.] Par-

&

de Numa avoient de même un ſens caché, comme quand il ordonnoit de ne pas offrir aux Dieux du vin de vigne qui n'auroit pas été taillée, de ne faire aucun ſacrifice ſans farine; de ſe tourner en adorant les Dieux, & de s'aſſeoir après les avoir adorez. Par les deux premieres, il ſemble qu'il ait voulu recommander l'Agriculture, comme une grande partie de la pieté.

Agriculture, partie de la pieté.

Pour ce qui eſt de ce tournoyement, on veut qu'il ait eu deſſein d'imiter par-là le mouvement

ce que le nombre impair eſt plus parfait, & le Symbole de la Concorde, ne pouvant être partagé; au lieu que le nombre pair peut être partagé à cauſe de l'égalité de ſes parties, c'eſt pourquoi il eſt le Symbole de la Diviſion. De-là vient que le premier mois étoit conſacré aux Dieux celeſtes, & le ſecond aux Dieux terreſtres.

Et de ne faire aucun ſacrifice ſans farine.] Ce precepte a deux ſens, le premier, celui dont Plutarque parle ici, qui eſt de recommander l'Agriculture, car il faut cultiver la terre pour avoir du bled: & le ſecond eſt de détourner les hommes des ſacrifices ſanglans, & de les porter à n'offrir aux Dieux que des gâteaux, ou des figures de victimes, des effigies faites avec de la pâte, comme je l'ai expliqué à la page 301.

Par les deux premieres il ſemble qu'il ait voulu recommander l'Agriculture.] En effet les deux premieres Ordonnances, l'une *de ne pas offrir aux Dieux du vin de vigne qui n'auroit point été taillée*, & l'autre *de ne faire aucun ſacrifice ſans farine*, paroiſſent faites naturellement pour porter les hommes à cultiver la terre; cependant le Traducteur Latin & Amiot, ſans faire attention au texte, où il y a ἡ γῆς ἐξημέρωσιν, ont traduit comme s'il y avoit ſeulement ἐξημέρωσιν, qui étant ſeul ſignifie *douceur, clemence*. Pour trouver ce ſens là dans ces Ordonnances il faut deviner que Numa a appellé le ſang, *du vin de vigne qui n'a pas été taillée*, ce qui ſeroit une figure bien outrée & bien violente. Il n'y a aucune raiſon ſolide pour tronquer ainſi les paroles de Plutarque, qui appelle avec raiſon la culture de la terre, γῆς ἐξημέρωσιν, *terræ cicurationem*, parce qu'on la rend douce & humaine en la cultivant, car on lui fait porter du fruit au lieu de ronces & d'épines. D'ailleurs il dit une choſe de très-bon ſens, & de plus très-remarquable, quand il

du monde. Mais je croirois plûtôt que ce precepte eſt fondé ſur ce que les Temples regardant l'Orient, ceux qui y entroient tournoient le dos au ſoleil, & par conſequent étoient obligez, pour ſe tourner de ſon côté, de faire un demi tour à droite, & pour ſe remettre enſuite en preſence de Dieu, ils achevoient le tour en finiſſant leur priere. A moins que ce changement de ſituation ne ſignifie quelque choſe d'a-

Rouës Egyptiennes. prochant des Rouës Egyptiennes, & que ce ne ſoit pour faire entendre qu'il n'y a rien de ſtable ni de permanent dans ce monde, & que de quel-

appelle l'Agriculture *une partie de la pieté.* Car l'Agriculture étant le genre de vie le plus propre à conſerver l'innocence & la juſtice, comme Plutarque même le fait entendre dans la ſuite, on ne peut pas douter qu'elle ne contribue beaucoup à former la véritable pieté; auſſi Colùmelle a-t-il dit dans le même ſens qu'elle eſt la ſœur de la ſageſſe, *Res ruſtica, quæ ſine dubitatione proxima & quaſi conſanguinea ſapientiæ eſt.*

Mais je croirois plûtôt que ce précepte eſt fondé ſur ce que les Temples.] Cela ſeroit bon ſi l'on n'eût fait cela que dans les Temples, mais on le faiſoit à la Campagne & dans ſa maiſon; On le faiſoit pour les hommes que l'on vouloit adorer comme des Dieux. Ainſi il y a plus d'apparence que par ce tournoyement on vouloit témoigner que l'on reconnoiſſoit que celui à qui on rendoit cet hommage, étoit comme Dieu, & qu'on adoroit en lui cette immenſité infinie qui remplit toutes choſes.

A moins que ce changement de ſituation ne ſignifie quelque choſe d'approchant des rouës Egyptiennes.] Clement Alexandrin rapporte un paſſage d'un Grammairien, appellé Denys le Thracien, qui écrit que les Prêtres Egyptiens preſentoient à ceux qui venoient faire leurs prieres dans les Temples, une rouë qu'ils tournoient & des fleuves. Par la rouë il vouloient les faire ſouvenir de l'inſtabilité des choſes humaines. Et par les fleurs ils leur remettoient devant les yeux la brieveté de la vie, qui paſſe comme la fleur. Ces rouës Egyptiennes pouvient avoir été imaginées ſur les rouës myſterieuſes qui apparurent à Ezechiel, Ezech. Ch. 1.

que maniere que Dieu tourne & remuë nôtre vie, il faut lui en rendre graces, & en être content. Quant au precepte de s'asseoir après avoir adoré, on dit que c'étoit pour l'heureux présage que les Dieux avoient exaucé leurs prieres, & que les biens qu'ils en attendoient, seroient solides & nullement passagers. On dit aussi que le repos separe les actions, & qu'ainsi après avoir achevé l'affaire qu'on avoit en main, on s'asseïoit devant les Dieux, pour en commencer par eux une nouvelle. Cela peut aussi se rapporter à ce que nous avons déja dit de ce Legislateur, qu'il vouloit nous accoûtumer à ne nous addresser jamais aux Dieux quand nous sommes accablez d'affaires, & que nous ne pouvons les prier qu'à la hâte, & en passant, mais lorsque nous en avons le loisir, & que nous pouvons y employer tout le tems nécessaire, sans aucune précipitation.

C'est la veritable raison.

En élevant & accoûtumant ainsi ses sujets à la Religion, il rendit sa ville si douce & si docile, & lui imprima un si grand respect pour sa grande puissance, qu'elle ajoûtoit foi à des contes absurdes, qui n'ont rien que de fabuleux, & qu'elle étoit très-persuadée qu'il n'y avoit rien de si incroyable ni de si impossible qui ne lui fût aisé s'il l'entreprenoit. L'on dit à ce sujet qu'un jour ayant prié à souper un grand nombre de ses Citoyens, il leur fit servir des viandes fort

L'on dit à ce sujet qu'un jour ayant prié à souper un grand nombre de ses Citoyens.) Les machines qui opererent ce miracle n'é-

ſimples dans une ſalle dont le buffet & les meubles étoient fort pauvres & fort communs. Quand on fut à table, il s'écria tout d'un coup que ſa Déeſſe venoit le voir, & dans le moment il leur fit voir des meubles précieux, un buffet ſuperbe & une table couverte de toutes ſortes de mets les plus rares & les plus exquis.

Mais ce qui paſſe toute abſurdité, c'eſt ce qu'on dit d'une prétenduë converſation qu'il eut avec Jupiter. On conte que ſur le mont Aventin, qui alors n'étoit ni habité, ni joint à la ville, mais qui avoit des fontaines, des prairies & des boccages touffus, on voyoit ſouvent deux Divinitez qui alloient s'y divertir. C'étoit Picus & Faunus, qui en tout reſſemblent aſſez à des Satyres ou à des Titans, excepté qu'ils courent toute l'Italie, faiſant des merveilles par la force

Cette fable eſt tirée mot à mot du 3. Liv. des Faſtes d'Ovide.

roient pas trop groſſieres, ſi ce changement ſe fit en preſence de tous ces Romains, & pendant qu'ils étoient à table. Mais Denys d'Halicarnaſſe, Ecrivain très-ſage, l'écrit d'une maniere qui paroît plus vrai-ſemblable, car il dit que Numa fit venir le matin tous ces Romains; qu'il les fit promener dans ſon Palais, où ils ne virent que des meubles très ſimples, & où il ne parut rien qui marquât qu'on préparoit un grand feſtin, & qu'on devoit recevoir le même jour une nombreuſe aſſemblée; qu'il les congedia fort tard; qu'en les congediant il les pria de revenir le ſoir même ſouper chez lui, & qu'à leur retour ils trouverent des meubles magnifiques, des lits ſuperbes, un buffet très-riche, & une table couverte de mets les plus rares & les plus exquis.

C'étoit Picus & Faunus, qui en tout reſſemblent aſſez à des Satyres ou à des Titans.) Car Picus & Faunus étoient cornus, & avoient des pieds de chevre, mais je ne penſe pas qu'on ait jamais dit la même choſe des Titans, il y a de l'apparence que ce mot eſt corrompu & qu'il faut rétablir la leçon que preſente un manuſcrit ἢ Πάνων, *ἤγουν*, ou à des Pans.

Excepté qu'ils courent toute l'Ita-

de leurs remedes & par la vertu de certains ſecrets magiques, à peu près comme les demi-Dieux, que les Grecs appellent Idées Dactyles. On dit que Numa les ſurprit & s'en rendit le maître en mêlant du vin & du miel dans la fontaine où ils bûvoient ordinairement. Quand ils ſe ſentirent pris, ils ſe changerent en beaucoup de formes, ſe metamorphoſant en pluſieurs differentes ſortes de fantômes & de monſtres épouvantables ; mais enfin, voyant qu'il n'y avoit aucun moyen d'échapper, ils lui revelerent pluſieurs choſes qui devoient arriver, & lui enſeignerent l'expiation des foudres, comme on la fait encore aujourd'hui avec des oignons, des

Prêtres de Rhea les mêmes que les Curetes.

Ovide ne dit que du vin : mais il ajoûte le ſacrifice d'un agneau, ce qui étoit contraire aux mœurs de Numa.

C'eſt-à-dire le moyen d'expier & d'effacer les crimes qui attiroient la colere du ciel marquée par les foudres.

lie faiſant des merveilles par la force de leurs remedes.] C'eſt-à-dire avec cette difference que Picus & Faunus étoient bienfaiſans, & que les Satyres & les Pans étoient nuiſibles. Un berger dit dans la premiere Idylle de Theocrite, *Nous craignons Pan, car il eſt toûjours facheux & colere.*

A peu près comme les demi-Dieux, que les Grecs appellent Idées Dactyles.) Ces Idées Dactyles étoient les mêmes que les Curettes, à qui Rhea donna la garde de Jupiter encore enfant. Ils étoient cinq, ou ſelon d'autres dix, & tous du mont Ida en Crete. Comme ils furent très-bienfaiſans, on leur rendit des honneurs comme à des demi Dieux ; leur nom paſſoit pour un préſervatif infaillible, & l'on ne manquoit pas de le prononcer pour ſe délivrer d'une grande frayeur, ou de quelque grand danger. Il y avoit même des pierres appellées *Idées Dactyles*, qu'on croyoit d'une grande vertu, & dont on faiſoit faire des bagues qu'on portoit au pouce.

Quand ils ſe ſentirent pris, ils ſe changerent en beaucoup de formes.) Il eſt aiſé de voir que cette Fable eſt tirée du conte que Menelas fait à Telemaque dans le IV. liv. de l'Odyſſée, de Prothée, Dieu marin, qui, lorſqu'il ſe ſentit pris, ſe changea en toutes ſortes de formes, & devint Lion, Dragon, Panthere, Sanglier, Eau & Arbre, qui ne parla que quand il fut à bout de ſes ruſes, & qu'il vit qu'il n'avoit aucun moyen d'échapper.

cheveux & des Sardines. D'autres disent qu'il ne l'apprit pas d'eux, mais que par leurs secrets magiques ils firent seulement descendre Jupiter du Ciel; Jupiter, irrité de la violence qu'on lui faisoit, dit, *qu'il falloit faire cette expiation avec des têtes*, Numa l'interrompant, ajoûta *d'oignons*; Jupiter continua *d'hommes*; Numa pour éluder un ordre si cruel, ajoûta *oüi avec leurs cheveux*; Jupiter poursuivit *avec de vivantes*, il vouloit dire *personnes*, mais Numa se hâta d'ajoûter *Sardines*. La Déesse Egerie lui inspira cette subtilité; & Jupiter appaisé s'en retourna doux & propice; d'où vient que l'on appelle encore ce lieu-là *Ilicium*, c'est-à-dire, *le lieu de Jupiter propice*, & l'on fit l'expiation comme il l'avoit dit. Ces sortes de contes ridicules & fabuleux marquent admirablement le grand penchant que ce peuple avoit pour la Religion, & qui étoit le fruit d'une longue habitude. Pour ce qui est de Numa, il avoit si fort mis toute son esperance en Dieu, qu'un jour, comme on lui vint annoncer que les ennemis

D'où vient que l'on appelle encore ce lieu-là Ilicium.] Plutarque croit qu'Ilicium vient d'*Ileos*, qui signifie *propice*; mais il se trompe. Ilicium est pour *Elicium* du verbe *elicere*, *attirer*. Ovide.

Eliciunt cœlo te, Jupiter, unde minores.
Nunc quoque te celebrant, Eliciumque vocant

Ces sortes de contes ridicules & fabuleux marquent admirablement le grand penchant que ce peuple avoit pour la Religion.) Car lorsque la Religion n'est pas éclairée, plus on a de penchant pour elle, plus on est porté à la superstition & à la credulité, & telle est ordinairement la Religion du peuple, il n'y a point pour lui de milieu, il est ou superstitieux, ou impie.

approchoient, il n'en fut point ému, & dit en riant, *& moi je sacrifie.*

Ce mot ne peut être de Numa, puisque selon Plutarque même il n'y eut sous son regne, ni guerre, ni sedition.

On dit qu'il fut le premier qui bâtit un Temple à la Foi & au Terme, & qui apprit aux Romains que le plus grand serment qu'ils pussent faire, c'étoit de jurer leur foi, comme ils l'observent encore aujourd'hui. Le Terme, c'est-à-dire le Dieu des Bornes. On lui fait des sacrifices publics & particuliers dans les confins des champs. Ces sacrifices se font aujourd'hui avec des victimes vivantes, au lieu qu'on les faisoit anciennement sans effusion de sang, la raison ayant fait voir à Numa qu'il falloit garder pur & net de sang & de meurtre le Dieu des Bornes, qui étoit le témoin de la justice, & le fidéle gardien de la paix.

Temple bâti à la Foi & au Terme, c'est-à-dire au Dieu des Bornes.

Avec un agneau ou un cochon de lait.

Ce fut aussi lui qui borna le premier le terri-

On dit qu'il fut le premier qui bâtit un Temple à la Foi.] Afin que ce qu'on promettoit sans écritures & sans témoins, fût aussi assûré & aussi stable que ce qui avoit été promis & juré avec toutes les formalitez observées dans les contrats. Aussi Polybe rend sur cela aux Romains un témoignage bien glorieux; car il dit qu'ils gardoient inviolablement leur foi, sans qu'on eût, ni cautions, ni témoins, ni promesses; au lieu que dix cautions, vingt promesses, & autant de témoins ne mettoient point en sûreté contre les Grecs, que rien ne pouvoit obliger à garder leur foi.

Et au Terme.) Ce Terme étoit une pierre, une borne consacrée à Jupiter Terminal, ou Dieu des bornes. Pour accoûtumer ses Citoyens à se contenter de leurs terres, & à ne pas usurper celles de leurs voisins, Numa voulut que non seulement chaque particulier, mais que le public même marquât ses terres par des bornes, & il ordonna que celui qui les ôteroit seroit devoüé au Dieu des Bornes, & qu'on pourroit le tuer impunément. Tous les ans on faisoit sur ce te borne un sacrifice le 21. de Février. Ovide dans le 11. Liv. des Fastes.

toire de Rome, Romulus n'ayant jamais voulu le faire, de peur qu'en marquant ce qui lui appartenoit avec justice, il ne fit connoître ce qu'il usurpoit injustement. Car les bornes, si on les garde, sont le lien & la digue de la puissance; & si on ne les garde pas, ce sont les témoins irreprochables de l'injustice. Il est vrai que ce territoire de Rome n'étoit pas d'une grande étenduë au commencement, & que Romulus l'augmenta beaucoup par ses conquêtes. Numa partagea toutes ces terres aux plus pauvres d'entre les Citoyens, afin qu'étant hors de la misere, ils ne fussent plus dans la malheureuse nécessité de faire de mauvaises actions, & qu'adonnez à la vie champêtre, ils s'adouciſſent & se cultivassent eux-mêmes en cultivant leurs champs; Car il n'y a point d'occupation qui fasse naître un si prompt & un si violent amour pour la paix, comme celle de la campagne, où l'on conserve tout le courage nécessaire pour défendre son bien, mais où l'on perd cette audace & cette temerité, qui portent à ravir le bien d'autrui pour assouvir son avarice. Voilà pourquoi Numa, qui vouloit faire aimer à ses Citoyens l'Agriculture, comme le plus grand appas de la paix, & qui la re-

Pourquoi Romulus ne voulut pas marquer son territoire par des bornes.

Bornes, la digue de la puissance ou les témoins de l'injustice.

Il distribuë aux pauvres non-seulement le territoire de Rome; mais aussi les terres conquises par Romulus.

Avantages de la vie de la campagne.

Agriculture, le plus grand appas de la paix.

Voilà pourquoi Numa, qui vouloit faire aimer à ses Citoyens l'Agriculture.) Dans le manuscrit de Florence, au lieu de ἐπαίξατο, on lit ἐμαίξας. Et je crois que c'est la veritable leçon, à cause de ἀγαπῶσας de la ligne suivante. Et c'est ainsi qu'on lit dans le manuscrit de la Bibliothéque du Chancelier Seguier, qui est dans celle de saint Germain des Prez.

gardoit

gardoit comme un art plus propre à former les mœurs, qu'à amaſſer des richeſſes, partagea tout ce territoire en petites parties, qu'il appella *Pagos*, c'eſt-à-dire *Bourgs*, & établit ſur chacun des Commiſſaires, qui étoient appellez *Maîtres des Bourgs*, dont il faiſoit lui-même très-ſouvent les fonctions, allant viſiter en perſonne toutes les terres, & jugeant des mœurs de ſes Citoyens par leur travail; Ceux qu'il trouvoit diligens, il les avançoit en honneurs & en autorité, & reprenoit ſévérement les pareſſeux & les lâches qu'il corrigeoit par ce moyen.

Pagi.

Magiſtri Pagorum.

Numa faiſoit ſouvent les fonctions de Commiſſaire des Bourgs.

Parmi tous ſes établiſſemens, celui qu'on eſtime le plus, c'eſt la diſtribution du peuple par arts & métiers; car la ville étoit compoſée de deux nations, ou pour mieux dire, diviſée en deux factions qui ne vouloient en aucune maniere s'unir, ni ſouffrir qu'on effaçât cette différence qui les rendoit comme étrangers les uns aux autres, & qui faiſoit naître tous les jours entre eux des querelles & des débats. Il penſa donc que comme les corps ſolides, qui ne peuvent ſe mêler enſemble pendant qu'ils ſont entiers, s'incorporent très-facilement quand on les a briſez & réduits en poudre, la petiteſſe des parties facilitant ce mêlange, il falloit de même diviſer le peuple en pluſieurs petites parties, & le jetter par-là dans des intérêts particuliers, qui effaceroient & emporteroient entierement cet intérêt principal, qui ne ſeroit plus rien quand on l'au-

L'établiſſement de Numa le plus eſtimé.

roit affoibli & diviſé en tant de parties différentes. Il partagea donc le peuple par métiers, comme de Joueurs d'Inſtrumens, d'Orfévres, de Charpentiers, de Teinturiers, de Cordonniers, de Tanneurs, de Forgerons, de Potiers, & ainſi des autres, mettant tous les Artiſans de chacun en un ſeul & même corps, ordonnant des Confrairies, des Fêtes & des Aſſemblées, & leur marquant le ſervice qu'ils devoient rendre aux Dieux ſelon la dignité de chaque métier; & par-là il fut le premier qui bannit de ſa ville cet eſprit de parti, qui faiſoit dire & penſer à l'un, je ſuis Sabin; à l'autre, je ſuis Romain; à celui-là, je ſuis ſujet de Tatius; & à celui-ci, je ſuis ſujet de Romulus; De ſorte que cette diviſion fut proprement un mêlange & une union de tous avec tous.

Numa bannit par-là de Rome tout eſprit de parti.

Comment la diviſion du peuple fit ſon union.

On louë encore entre toutes ſes ordonnances la réformation qu'il apporta à la Loi, qui donnoit aux peres le pouvoir de vendre leurs en-

On louë encore entre toutes ſes ordonnances, la réformation qu'il apporta à la loi qui donnoit aux peres le pouvoir de vendre leurs enfans.] Romulus avoit donné aux peres plus de pouvoir ſur leurs enfans, que les maîtres n'en avoient ſur leurs eſclaves. Car un maître ne pouvoit vendre ſon eſclave qu'une fois, & un pere pouvoit vendre ſon fils juſqu'à trois fois, à quelque âge & en quelque état qu'il pût être. Voici ſa loi: *Si Pater filium ter venunduit, filius à patre liber eſto. Si le pere a vendu ſon fils trois fois, ce fils n'eſt plus en la puiſſance de ſon pere.* En Grece les peres n'avoient plus de pouvoir ſur leurs enfans, dès que les enfans étoient en âge d'homme. Auſſi Denis d'Halycarnaſſe remarque qu'il y avoit beaucoup plus de méchans enfans parmi les Grecs, que parmi les Romains; tant il eſt vrai que la Nature a partout beſoin d'être redreſſée & fortifiée par la loi.

fans ; car il en excepta ceux qui se seroient mariez par l'avis & par le consentement de leur pere, trouvant très-injuste & très-dur, qu'une femme, qui auroit épousé un homme libre, se trouvât ensuite tout d'un coup mariée à un esclave par le seul caprice de son beau-pere.

Réformation de l'ancien Calendrier.

Il reforma aussi le Calendrier, non pas véritablement avec toute l'exactitude possible, mais au moins avec plus de connoissance qu'on n'en devoit attendre de ce tems-là ; car sous le regne de Romulus, on n'avoit pour les mois ni mesure, ni regle. On faisoit les uns de vingt jours, les autres de trente-cinq, & les autres plus longs encore. On n'avoit nulle idée de la différence qu'il y a entre le cours du Soleil & celui de la Lune ; & l'on n'observoit que cette seule regle de faire l'année de trois cent soixante jours. Numa ayant donc connu que l'inégalité n'étoit que d'onze jours, la Lune faisant ses douze révolutions en trois cent cinquante-quatre jours, & le soleil achevant la sienne en trois cent soixante-cinq, il doubla ces onze jours, dont il fit

Et l'on n'observoit que cette seule regle de faire l'année de trois cent soixante jours.] Plutarque avoit sans doute écrit de trois cent cinquante-quatre jours, comme la suite le demande manifestement, leur année étant Lunaire.

Il doubla ces onze jours, dont il fit un mois separé.] On a attribué a Numa ce qui étoit plutôt dû à l'ancien Tarquin, qui étant originaire de Corinthe étoit sans doute plus sçavant en astronomie, qu'on ne pouvoit l'être en Italie du tems de Numa. Il est au moins certain que cet ancien Tarquin corrigea le Calendrier, & que l'intercalation du mois de XXII. jours fut gravée sur des colomnes d'airain sous le Consulat de L. Pinarius & de Q. P. Furius, trente-sept ans après que les Rois

un mois ſeparé, qu'il mit de deux en deux ans après le mois de Février, & ce mois de vingt-deux jours eſt appellé par les Romains *Mercedinus*. Mais le remède qu'il apporta à cette inégalité, eut beſoin dans les ſiecles ſuivans d'une correction plus ſûre & plus éxacte.

Ou Mercedonius, *du mot* merces, *parce qu'on payoit alors les loyers & les gages.*

De plus il changea l'ordre des mois ; car du mois de Mars qui étoit le premier, il en fit le troiſiéme, mit à ſa place le mois de Janvier, qui étoit auparavant l'onziéme ; & le mois de Février, qui étoit le douziéme & le dernier, devint le ſecond. Il y a pourtant pluſieurs Auteurs qui aſſurent que ces deux mois, Janvier

eurent été chaſſez de Rome.

Qu'il mit de deux en deux ans, après le mois de Février.] Ce mois intercalaire commençoit le lendemain de la fête appellée *Terminalia*, qui étoit le 23. de Février, & avoit toûjours vingt-huit jours. Ainſi cette année-là avoit treize mois, dont le dernier étoit appellé *Intercalaris* & *Mercedinus* ou *Mercedonius*. Je crois même que le mois de Février de la même année étoit auſſi appellé *Intercalaris*, à cauſe des cinq jours qu'on lui ôtoit pour les donner au mois ſuivant.

Mais le remede qu'il apporta à cette inégalité, eut beſoin dans les ſiecles ſuivans d'une correction plus ſûre & plus exacte.] Depuis Numa juſqu'à Jule Ceſar on retoucha ſix ou ſept fois, au Calendrier, mais Plutarque parle ici de la réformation que Jule Ceſar y fit ; car malgré toutes les corrections précédentes, il y avoit un tel déſordre dans les années, que les feries de la moiſſon n'arrivoient plus l'été, ni celles des vendanges l'automne, & que les mois d'Hyver ſe trouvoient en été. Ceſar ordonna donc que l'année ſeroit ſolaire, c'eſt-à-dire de trois cent ſoixante-cinq jours, ſix heures, & que de quatre en quatre ans il y auroit un jour intercalaire de ſix heures que chaque année avoit de plus. Ceſar n'inventa pas cette forme d'année, qui étoit déja connuë des Grecs & de preſque toutes les autres Nations, mais il en ordonna l'uſage. La pratique en fut duë à ſes édits & la ſcience aux anciens Aſtronomes.

Il y a pourtant pluſieurs Auteurs qui aſſûrent que ces deux mois, Janvier & Février, furent

& Février, furent ajoûtez par Numa, & qu'avant lui l'année n'étoit que de dix mois, comme parmi les Barbares il y en a qui n'ont que trois mois dans leur année, & parmi les Grecs les Arcadiens faiſoient la leur de quatre, & ceux d'Acarnanie de ſix. Les Egyptiens avoient au commencement des années d'un mois; ils les firent enſuite de quatre. De-là vient que

Arcadiens. Peuple du Peloponeſe entre l'Achaie & la Laconie.

Acarnaniens. Peuple de Grece, au-deſſous de l'Epire, entre la mer d'Ionie, & le fleuve Achelous.

ajoûtez par Numa, & qu'avant lui l'année n'étoit que de dix mois.] Non ſeulement c'eſt l'opinion de pluſieurs Auteurs, mais celle des Auteurs les plus croyables. C'eſt celle de Varron, qui aſſûre que Romulus ne fit l'année que de dix mois. C'eſt celle de Tite-Live, qui marque formellement que Numa fut le premier qui fit l'année de XII. mois; C'eſt celle d'Ovide, très-inſtruit ſur cette matiere, qui en donne des raiſons, le tems de la groſſeſſe des femmes & la durée du deüil, qui n'étoit que de dix mois, & qui aſſûre que Numa ajoûta deux mois aux dix de Romulus. C'eſt celle de pluſieurs autres & ſur-tout de Cenſorin qui écrit formellement que quelques Auteurs ont aſſûré que l'année de Romulus étoit de XII. mois, mais qu'il vaut mieux s'en rapporter à Junius Gracchanus, à Fulvius, à Varron, à Suetone, qui diſent qu'elle n'étoit que de dix mois, dont quatre étoient de 31 jours, & ſix de trente, ce qui faiſoit en tout 304. jours. Numa en ajoûta 51. & fit l'année de XII. mois. Cependant toutes ces autoritez n'ont pas empêché que le ſentiment contraire n'ait prévalu par l'autorité de Feneſtella & de Licinius Macer.

Et parmi les Grecs, les Arcadiens faiſoient la leur de quatre, & ceux d'Acarnanie de ſix.] Plutarque parle de ce que ces peuples faiſoient au commencement, & non pas de ce qu'ils faiſoient de ſon tems. Car quelle apparence que pendant que toute la Grece & tous ſes voiſins comptoient des années de douze mois, ceux d'Arcadie & d'Acarnanie euſſent continué d'en compter de ſix & de quatre?

Les Egyptiens avoient au commencement des années d'un mois; Ils les firent enſuite de quatre.] C'eſt une imagination de ceux qui ont voulu accorder avec la vérité, la vaine ſupputation des Egyptiens, qui comptoient des ſucceſſeurs de Rois pendant plus de trente-ſix mille ans; mais tout cela eſt démenti par l'Ecriture-ſainte. Herodote écrit même que les Egyp-

quoiqu'ils habitent un païs fort nouveau, ils paroiſſent pourtant les plus anciens peuples de la terre, & comptent dans leurs annales un nombre infini d'années, parce qu'ils ne mettent qu'un mois pour un an. Et ce qui prouve certainement que l'année des Romains n'étoit d'abord que de dix mois, & non pas de douze, c'eſt le nom du dernier qui eſt encore appellé Décembre, c'eſt-à-dire le dixiéme mois. Le mois de Mars étoit donc le premier, comme on l'infére ſûrement

tiens furent les premiers peuples qui commencerent à compter les années, & qu'ils les firent de douze mois.

Quoiqu'ils habitent un pays fort nouveau.] Je ne ſçai pas d'où Plutarque a tiré que l'Egypte étoit un pays fort nouveau, car il eſt au contraire très-ancien, comme nous le voyons par l'Ecriture-ſainte. Dans Iſaïe les Pharaons, Rois d'Egypte, ſe diſent les enfans des anciens Rois qui avoient gouverné l'Egypte dès les premiers tems, & nous voyons que lorſqu'Abraham alla en Egypte, il y avoit déja long-tems qu'elle étoit gouvernée par des Rois.

Et comptent dans leurs annales un nombre infini d'années.] Ce nombre infini d'années ne vient pas de ce que leur année étoit d'un mois, mais des Regnes fabuleux de leurs Dieux & demi-Dieux, qu'ils ajoûtoient fauſſement aux Regnes de leurs Rois véritables.

Et ce qui prouve certainement que l'année des Romains n'étoit d'abord que de dix mois, & non pas de douze, c'eſt le nom du dernier qui eſt encore appellé Decembre, c'eſt-à-dire le dixiéme mois.] Ce raiſonnement de Plutarque pourroit être auſſi faux pour ce tems-là, qu'il le ſeroit pour celui-ci. Car de ce que l'année finit par un mois qui eſt appellé le dixiéme mois, il ne s'enſuit pas qu'elle n'ait pas douze mois. Le mois de Decembre pouvoit avoir été ainſi appellé non pas parce que l'année n'étoit que de dix mois, mais parce que l'année commençant par le mois de Mars, Decembre ſe trouvoit le dixiéme, & il étoit ſuivi de Janvier & de Février qui étoient l'onziéme & le dernier. Auſſi Feneſtella & Licinius Macer ont refuté l'opinion de Plutarque comme entierement contraire à toute l'antiquité, & ont ſoutenu que l'ancienne année avant la fondation de Rome

de ce que le cinquiéme s'appelloit *Quintilis*, le ſixiéme *Sextilis*, & ainſi des autres ſelon leur ordre & leur rang. Car autrement ſi le mois de Mars eût toûjours été précedé par les mois de Janvier & de Février, il ſeroit arrivé qu'ils auroient appellé *Quintilis*, c'eſt-à-dire *cinquiéme*, celui qui auroit été le ſeptiéme.

Il y a donc bien de l'apparence que le mois que Romulus conſacra au Dieu Mars, fut le premier; & que le ſecond fut Avril, qui eut ce nom étranger de la Déeſſe *Aphrodite*, c'eſt-à-dire de Venus, car les Dames Romaines faiſoient un ſacrifice à cette Déeſſe le premier de ce mois-là, & ſe baignoient avec une couronne de mirte ſur la tête. D'autres prétendent que ce mot *Aprilis* étant écrit par une lettre ſimple, ne vient pas d'*Aphrodite*, mais du verbe *aperire*, ou-

C'eſt-à-dire par un p. *ſans* h, Aprilis, *& non pas* Aphrilis.

étoit de 354. ou 355. jours, & par conſéquent de douze mois, puiſque leurs mois étoient Lunaires, comme on le prouve manifeſtement par l'ancienne maniere de compter par Calendes, Nones & Ides, qui eſt plus ancienne que Romulus, car c'étoit celle des Latins.

Qui eut ce nom étranger de la Déeſſe Aphrodite, c'eſt-à-dire de Venus.] Romulus ayant donné le nom de ſon pere Mars au premier mois de l'année, voulut donner au ſecond celui de la mere d'Enée, qui étoit Venus, afin que les deux premiers mois portaſſent les noms des deux Divinitez à qui l'Empire Romain devoit ſon origine. Mais Cincius traite cela de conte puerile, & embraſſe la ſeconde étymologie que Plutarque va rapporter. Ovide les met toutes deux, & panche pour la premiere.

Car les Dames Romaines faiſoient un ſacrifice à cette Déeſſe le premier de ce mois.] Le premier d'Avril toutes les femmes mariées ſacrifioient à Venus, baignoient ſa Statuë & ſe baignoient elles-mêmes, & offroient de l'encens à la *Fortune Virile*, afin qu'elle cachât à leurs maris les défauts qu'elles pouvoient avoir.

vrir, parce que le Printems étant alors dans ſa force, le mois d'Avril ouvre le ſein de la terre, & en fait ſortir les plantes & les fleurs. Des deux qui viennent enſuite, l'un fut appellé *Maius*, *May*, de la Déeſſe *Maïa*, mere de Mercure, auquel il eſt conſacré. Et l'autre fut appellé *Junius*, *Juin*, à cauſe de la qualité de cette ſaiſon, qui eſt la jeuneſſe de l'année. Il y a pourtant des Auteurs qui écrivent que ces deux mois ont été ainſi nommez à cauſe des differens âges, May, du mot *Majores*, qui ſignifie vieux, & Juin de *Juniores*, qui ſignifie jeunes.

Après ces quatre premiers mois, ceux qui viennent enſuite eurent le nom de l'ordre dans lequel on les comptoit, *Quintilis*, *Sextilis*, *September*, *October*, *November*, *December*. Long-tems après le nom de *Quintilis* fut changé en celui de *Julius*, Juillet, en l'honneur de Jules Céſar, qui défit Pompée ; & celui de *Sextilis* en celui d'*Auguſtus*, Août, en faveur d'Auguſte, ſecond Empereur de Rome. Domitien, imitant cet exemple,

· *L'un fut appellé May de la Déeſſe Maia, mere de Mercure.*) Ovide donne trois étymologies de ce nom : car il tire ſon origine, ou du mot de *Majeſté*, fille de l'Honneur & de la Reverence, ou du mot *Majores* anciens, ou du nom de Maia, mere de Mercure.

Et l'autre fut appellé Junius, Juin, à cauſe de la qualité de cette ſaiſon.] Quelques Sçavans ont cru que Plutarque avoit écrit, ἀπὸ τῆς Ἥρας, du nom de *Junon*, & non pas ἀπὸ τῆς ὥρας, *de la Jeuneſſe de l'année.* Auſſi Ovide dit que le mois de Juin fut ainſi nommé, ou de Junon, *Junius*, pour *Junonius*, ou de la Jeuneſſe, femme d'Hercule, ou de la jonction des Sabins avec les Romains, ou enfin des jeunes gens, comme celui qui le précede, porte le nom des Vieillards.

voulut

voulut donner ſes deux noms aux deux mois ſuivans, & appeller Septembre & Octobre, l'un *Germanicus*, & l'autre *Domitianus*, mais cela ne dura que peu de tems; car dès qu'il eut été aſſaſſiné, ces deux mois reprirent leur ancien nom. Les deux derniers, Novembre & Decembre, ſont les ſeuls qui ayent conſervé celui qu'ils avoient eu au commencement. Et pour ce qui eſt des deux, qui furent ajoûtez ou tranſpoſez par Numa, l'un fut appellé *Février*, à cauſe des purifications, qui ſont appellées *februa*, de *februare*, *expier*, *purger*; car dans le mois de Février on fait des ſacrifices & des purifications pour faire proſperer les fruits de la terre, & l'on célebre la fête des Lupercales, qui reſſemble en beaucoup de choſes à une purification. Et l'autre fut nommé *Januarius*, Janvier, à cauſe de *Janus*. Et je crois, pour moi, que Numa ôta la premiere place au mois de Mars, qui étoit conſacré au

L'un Germanicus, & l'autre Domitianus.] Car Domitien avoit pris le nom de Germanicus après ſes triomphes, & il voulut donner ſes deux noms à ces deux mois, parce qu'il étoit né dans l'un, & qu'il avoit été fait Empereur dans l'autre.

Car dans le mois de Février on fait des ſacrifices & des purifications pour faire proſperer les fruits de la terre.] C'eſt le ſens litteral du texte tel qu'il eſt dans toutes les éditions, & il peut être appuyé ſur ces vers d'Ovide du 11. Liv. des Faſtes.

Secta quia pelle Luperci
Omne ſolum luſtrant.

Cependant je préfere la leçon que preſente un Manuſcrit, où au lieu de τοῖς φυτοῖς ἀναγίζουσι τοὺς, on lit, τοῖς φθιτοῖς ἀναγίζουσι τοὺς. *On fait alors des ſacrifices aux morts. Mortuis parentant.* Varr. *Ab Deis inferis Februarius appellatus, quod tunc his parentetur.* C'étoit dans le mois de Février que l'on célébroit la fête des morts.

Dieu de la Guerre, & qu'il la donna à Janvier, pour faire entendre que les vertus civiles ſont préferables en tout aux vertus guerrieres. Car ce Janus, ſoit que ce fût un Dieu ou un Roi, étoit grand politique, & né pour la ſocieté, & il changea la maniere de vivre rude & ſauvage des premiers hommes, en une vie douce & polie. C'eſt pourquoi on le peint avec deux viſages oppoſez, pour marquer ce changement, & il y a à Rome un Temple à deux portes, qu'on appelle les portes de la Guerre, qu'on a coûtume d'ouvrir en tems de guerre, & de fermer en tems de paix. Il eſt vrai qu'il eſt très-rare de le voir fermé, les Romains étant preſque toûjours obligez d'avoir les armes à la main, à cauſe de la grande étenduë de leur Empire, qui fait qu'ils ont toûjours ſur les bras quelques-unes des Nations barbares dont ils ſont environnez. Il fut pourtant fermé ſous le regne d'Auguſte après la dé-

Vertus civiles préferables aux vertus guerrieres.

Temple de la Guerre.

Car ce Janus, ſoit qu'il fut un Dieu ou un Roi.] Il n'y a jamais eu de Janus. *Janus* eſt un nom ſymbolique de Jupiter, qui connoiſſant également le paſſé & le futur, étoit peint avec deux viſages; & l'on dit qu'il changea les mœurs ſauvages des premiers hommes, parce que la connoiſſance de Dieu fit la premiere cet effet ſur leur eſprit. On dit auſſi que *Janus* eſt le même qu'Apollon & que Mars. D'autres diſent que c'eſt l'année; mais cela revient toûjours au même principe.

Il fut pourtant fermé ſous le regne d'Auguſte après la défaite d'Antoine & auparavant.] Le Temple de Janus fut fermé trois fois par Auguſte. La premiere fois après la défaite d'Antoine, l'an de Rome DCCXIV. la ſeconde quatre ans après, c'eſt-à-dire, l'an de Rome DCCXVIII. & la troiſiéme peu de tems avant la naiſſance de Notre-Seigneur, l'an de Rome DCCL. quoique d'autres rapportent cette derniere fois à l'an DCCXXXIII. après la

faite d'Antoine, & auparavant ſous le Conſulat de Marcus Atilius & de Titus Manlius, mais cela ne dura pas long-tems, car on le r'ouvrit incontinent pour une nouvelle guerre; au lieu que ſous Numa il ne fut pas ouvert un ſeul jour; il demeura toûjours fermé pendant l'eſpace de quarante-trois ans, tant la guerre étoit aſſoupie ou éteinte de tous côtez ſous ſon regne. Car le peuple Romain n'étoit pas le ſeul qui fût adouci & calmé par la douceur & par la juſtice de ce bon Roi, mais auſſi les villes des environs, dans

Toûjours fermé pendant le regne de Numa.

paix faite avec les Parthes. D'où vient donc que Plutarque ne parle que de la premiere? Apparemment il a été trompé par un paſſage de Tite-Live, qui écrit comme lui Liv. I. *Bis deinde poſt Numæ regnum clauſus fuit, ſemel Tito Manlio Conſule poſt Punicum primum confectum bellum: iterum, quod noſtræ ætati Dii dederunt ut videremus, poſt bellum Actiacum, ab Imperatore Cæſare Auguſto.* Ce Temple fut fermé deux fois après le regne de Numa, la premiere par le Conſul Titus Manlius, après la premiere guerre Punique; & la ſeconde, que les Dieux nous ont fait la grace de voir, après la bataille d'Actium & la défaite d'Antoine par l'Empereur Auguſte, qui a donné la paix à l'Univers. Mais Plutarque devoit faire cette reflexion, que Tite-Live avoit écrit ce premier Livre immédiatement après qu'Auguſte eut fermé ce Temple pour la premiere fois, & par conſéquent avant qu'il le fermât pour la ſeconde. Ce n'eſt pas là tout, Plutarque ſe trompe encore: car ce Temple fut fermé pour la ſixiéme fois par Veſpaſien, après qu'il eut triomphé des Juifs, & Neron ſeul le ferma cinq fois, parce qu'il le ferma ſans aucun ſujet légitime, & pendant la guerre comme pendant la paix.

Et auparavant ſous le Conſulat de Marcus Atilius.] C'eſt une faute; Plutarque avoit écrit, *de Caïus Atilius*; car il l'appelle ainſi ailleurs, & il eſt ainſi nommé dans les Faſtes. C'eſt Caïus Atilius Bulbus qui fut Conſul II. avec T. Manlius Torquatus, la ſeconde année de l'Olympiade cxxxvi. l'an de Rome 518. 233. ans avant la naiſſance de J. C. Manlius triompha cette même année, & le Temple de Janus fut fermé.

leſquelles, comme ſi un double Zephyre, ou quelque vent ſain & agréable, eût ſoufflé du côté de Rome, on apperçût un merveilleux changement de mœurs, & l'on vit ſucceder à la fureur de la guerre un ardent deſir de vivre en paix, de cultiver la terre, d'élever tranquillement ſes enfans, & de ſervir en repos les Dieux. Dans toute l'Italie ce n'étoit que fêtes, que jeux, ſacrifices, feſtins & réjoüiſſances de gens qui ſe viſitoient, & qui alloient les uns chez les autres ſans aucune crainte, comme ſi la ſageſſe de Numa eût été une riche ſource, d'où la vertu & la juſtice euſſent coulé dans l'eſprit de tous les peuples, & répandu dans leur cœur la même tranquillité qui regnoit dans le ſien. De maniere que pour bien exprimer le bonheur de ce regne, on trouve encore trop foibles toutes les hyperboles des Poëtes, qui diſent : *Les toiles d'araignées couvrent*

Tableau d'un heureux regne.

La tranquillité ne ſe trouve qu'avec la juſtice.

Ce paſſage eſt du Poëte Bacchylide.

On trouve encore trop foibles toutes les hyperboles des Poëtes, qui diſent : Les toiles d'araignée couvrent les lances & les boucliers.] Ce ſont des vers de Bacchylide. Plutarque n'en a pris qu'une partie : Stobée rapporte le paſſage entier dans ſon chapitre de la Paix. Je me contenterai d'en donner ici la traduction.

La paix apporte de grands biens aux hommes : Elle les comble de richeſſes : elle leur fait entendre les chanſons fleuries des Poëtes : C'eſt par elle que l'on fait brûler ſur des autels magnifiques les cuiſſes des victimes les plus ſomptueuſes ; par elle les jeunes gens rempliſſent les lieux d'exercice, & ne penſent qu'à danſer & qu'à ſe réjoüir : Les toiles d'araignée couvrent les cuiraſſes & les boucliers ; la roüille conſume les lances & les épées : On n'entend nulle part le ſon des trompettes qui appellent au combat ; Rien ne ravit aux paupieres le doux ſommeil qui les ferme, & qui entretient la joye dans le cœur : Les ruës & les places ſont pleines de gens qui célébrent des Fêtes & des feſtins, & les temples retentiſſent des Hymnes & des Cantiques que les enfans chantent aux Dieux.

les cuiraſſes & les boucliers, la roüille conſume les lances & les épées; on n'entend nulle part le ſon des trompettes qui appellent au combat, & rien enfin ne ravit aux paupieres le doux ſommeil qui les ferme.

En effet pendant le regne de Numa on ne vit ni guerre, ni ſédition, ni eſprit de nouveauté: Il n'y eut contre lui ni haine ni envie, & l'amour de la Royauté ne porta perſonne à lui dreſſer des embûches & à conſpirer contre lui; mais ſoit que ce fût ou la crainte des Dieux, qui paroiſſoient manifeſtement l'avoir pris ſous leur protection, ou le reſpect qu'on avoit pour ſa vertu, ou enfin la Fortune, qui ſous ſon regne eût conſervé juſqu'à la fin la vie des hommes pure & nette de toutes ſortes de crimes & d'attentats, il a ſervi de preuve & d'exemple à cette grande vérité, que Platon oſa prononcer long-tems depuis, lorſqu'en parlant du gouvernement, il dit: *Les villes & les hommes ne ſeront délivrez de leurs maux, que lorſque par une Fortune divine, la ſouveraine puiſſance & la Philoſophie ſe rencontrant dans un même ſujet, rendront la vertu victorieuſe du vice.* Car le Sage n'eſt pas ſeulement heureux, mais il rend encore heureux tous ceux qui écoutent les paroles qui ſortent de ſa bouche; il n'a preſque

Dans le V. Livre de la Republique. Fortune divine. *Platon appelle ainſi la Providence.*

Le Sage rend heureux ceux qui l'écoutent.

Il a ſervi de preuve à cette grande vérité que Platon oſa prononcer long-tems depuis, &c.] Ce paſſage eſt tiré du v. Liv. de la République, & Plutarque dit *oſa*, parce que tous les Etats étant mal gouvernez, il y avoit du danger à découvrir aux Magiſtrats & aux Princes la cauſe de ce mauvais gouvernement, qui n'étoit que l'ignorance, mere de toute injuſtice. Et Platon fait bien voir dans le même Livre que ce danger lui étoit connu.

jamais beſoin d'en venir à la force & aux menaces pour reduire ſes ſujets, qui voyant éclater la vertu dans un modelle auſſi illuſtre & auſſi expoſé aux yeux qu'eſt la vie de leur Prince, deviennent ſages d'eux-mêmes, & ſe conforment à mener enſemble avec amitié & concorde, avec juſtice & temperance, une vie irrépréhenſible & heureuſe, qui eſt la plus excellente & la derniere fin de tous les ſecours que les hommes puiſſent recevoir; & celui-là eſt plus digne d'être Roi, qui peut inſpirer à ſes ſujets une ſi noble inclination, & les conduire à une vie ſi parfaite, ce que perſonne n'a ſçû ſi bien faire que Numa.

A quoi doivent tendre tous les ſecours que les hommes peuvent recevoir.

Quel homme eſt le plus digne d'être Roi.

Pour ce qui eſt de ſes femmes & de ſes enfans, il y a ſur cela beaucoup de contradictions dans les Hiſtoriens. Les uns écrivent qu'il n'épouſa jamais d'autre femme que Tatia; & qu'il n'eut d'elle qu'une fille unique, nommée Pompilia; & les autres y ajoûtent quatre garçons, Pompo-

Ses femmes & ſes enfans.

Qui eſt la plus excellente & la derniere fin de tous les ſecours que les hommes puiſſent recevoir.] On ne peut pas dire que ces paroles ne preſentent un fort beau ſens: tous les ſecours que les hommes peuvent recevoir, doivent aboutir à les faire vivre enſemble avec amitié, concorde, juſtice & temperance, & à leur faire mener une vie irrépréhenſible & heureuſe. Mais malgré ce beau ſens je crois la correction de M. Salvini très-heureuſe & très-vraye. Il me marque qu'au lieu de βουλείας, il lit βασιλείας, ce qui fait un plus beau ſens encore, ὃν ὧ τὸ κάλλιστον ἁπάσης βασιλείας τέλος ἐστί. *Ce qui eſt la plus excellente & la derniere fin de toute Royauté.* En effet ce doit être là le but de tous les Rois. M. de la Grive, jeune Medecin, très-ſçavant en Grec, avoit corrigé dans la même vûë πολιτείας, *ce qui eſt la plus excellente & la derniere fin de toute la politique.*

nius, Pinus, Calpus & Mamercus, qui tous ont fondé les plus nobles Maiſons de Rome; car de Pomponius deſcend la Maiſon des Pomponiens; de Pinus, celle des Pinariens; de Calpus, celle des Calpurniens, & de Mamercus, celle des Mamerciens, qui à cauſe de cela ont toutes porté le ſurnom de *Reges*, c'eſt-à-dire Rois. Il y a encore un troiſiéme parti de ceux qui accuſent ces derniers d'avoir voulu favoriſer ces Maiſons, en les faiſant remonter juſqu'à Numa par de fauſſes généalogies, & qui ſoûtiennent que Pompilia n'étoit pas née de Tatia, mais d'une autre femme, que Numa avoit épouſée après qu'il eut été élû Roi, & qu'ils appellent Lucrece. Mais ils conviennent tous que Pompilia fut mariée avec Martius, fils de ce même Martius, qui perſuada à Numa d'accepter le Royaume, le ſuivit à Rome, fut fait Senateur, & après la mort de ce Prince, s'étant declaré le concurrent de Tullus Hoſtilius à l'Empire, & ayant été vaincu, ne put

Ou Pompo.

De Pinus, celle des Pinariens.] Tite-Live & Denys d'Halycarnaſſe donnent à cette Maiſon une origine encore plus noble & plus ancienne; car ils la font deſcendre des Pinariens, qui étoient les Prêtres d'Hercule, & Virgile a ſuivi cette tradition.

Qui à cauſe de cela ont toutes porté le ſurnom de Reges, *Rois.*] C'étoit le ſurnom de la famille des Emiliens & de celle des Marciens; mais je ne crois pas que, ni celle des Pomponiens, ni celle des Pinariens, ni celle des Mamerciens l'ayent jamais porté. Il y a quelque apparence que Plutarque n'a pas bien démêlé ces familles. Il a peut-être pris les Marciens pour les Mamerciens, & a attribué mal à propos aux deux branches des Pomponiens & des Pinariens, un ſurnom qui appartenoit à une autre branche, c'eſt-à-dire, à celle des Emiliens.

réſiſter à ſa douleur, & ſe fit mourir en s'abſtenant de manger. Son fils Martius épouſa Pompilia, demeura à Rome, & eut un fils nommé Ancus Martius, qui regna après Tullus Hoſtilius. Cet enfant n'avoit, dit-on, que cinq ans quand Numa mourut.

Sa mort. La mort de Numa ne fut ni prompte ni violente; la vieilleſſe & une maladie de langueur, après l'avoir affoibli peu à peu, l'emporterent âgé de plus de quatre-vingt-trois ans, ſelon le rapport de Piſon. L'honneur qu'on lui fit à ſes *Ses funerailles.* funerailles, mit le comble au bonheur de ſa vie; car tous les peuples voiſins, amis & alliez de Rome, ne manquerent pas de s'y trouver avec des preſens & des couronnes. Les Patriciens porterent eux-mêmes ſur leurs épaules le lit où repoſoit ſon corps; ils étoient ſuivis des Prêtres de tous les Temples, & d'une multitude infinie de peuple, juſqu'aux femmes & aux enfans, qui tous aſſiſtoient à ce convoi, non pas comme aux obſeques d'un Roi accablé de vieilleſſe, mais avec des larmes, des ſoûpirs & des gémiſſemens, comme s'ils euſſent enterré le plus cher de leurs amis qui ſeroit mort à la fleur de ſon âge, & dont ils n'auroient pû ſe conſoler. On ne brûla pas ſon corps, parce qu'il l'avoit défendu, mais

On ne brûla pas ſon corps, parce qu'il l'avoit défendu.] Les premiers hommes enterroient les morts, & rendoient les corps à la terre, comme par une eſpece de Religion. Les Egyptiens furent, comme je penſe, les premiers qui renoncerent à cette ſimplicité ou par ſuperſtition, ou par orgueïl, & les Grecs ſuivirent cet exemple,

on

on fit deux cercueils de pierre, qu'on enterra au pied du Janicule; il étoit dans l'un, & on mit dans l'autre les livres ſacrez, qu'il avoit écrits lui-même, comme les Legiſlateurs des Grecs avoïent écrit leurs tables. Pendant ſa vie il avoit eu ſoin d'inſtruire les Prêtres de tout ce qui étoit contenu dans ces Livres, & après leur en avoir expliqué la ſubſtance & le ſens, il avoit ordonné qu'on les enterrât avec lui, comme n'étant ni beau ni honnête que des ſecrets & des myſtéres ſi ſaints fuſſent divulguez par des lettres mortes.

Ses écrits.

Myſtéres de la Religion ne doivent pas être écrits.

L'on dit que c'étoit par cette même raiſon quoique de differente maniere, car ils brûlerent leurs morts, & cela dura pendant les temps heroïques, après leſquels ils reprirent l'ancien uſage, comme on le voit par l'Hiſtoire ancienne, & particulierement par la vie de Solon. Les peuples d'Italie, qui avoient reçu d'eux cette coûtume de brûler les morts, l'ont gardée plus long-temps. Il n'y a eu que la Religion Chrétienne qui l'ait abolie. Il eſt vrai que dans le temps même que cette coûtume étoit généralement ſuivie à Rome, il y avoit des familles entieres qui ne l'obſervoient point, comme les Corneliens, qui faiſoient enterrer tous ceux qui mouroient dans leur famille. Sylla en fut le premier qui ordonna qu'on le brulât après ſa mort, de peur qu'on ne fît à ſon corps ce qu'il avoit fait à celui de Marius. Mais quelle raiſon pouvoit avoir Numa de ne pas ſuivre cette coûtume, & d'ordonner qu'on l'enterrât? Il le fit apparemment par le même eſprit de ſimplicité, qui regnoit dans toutes ſes actions; & peut-être la famille des Corneliens ſuivit ſon exemple par une vénération particuliere qu'elle pouvoit conſerver pour un ſi bon Roi.

Et l'on mit dans l'autre les livres ſacrez, qu'il avoit écrits lui-même.] Denys d'Halicarnaſſe fait pourtant entendre que ces Livres de Numa demeurerent entre les mains des Pontifes; car après la mort de Tullus Hoſtilius, Ancus Martius les fit copier & afficher dans la grande place, afin que tout le monde les lût.

Fuſſent divulguez par des lettres mortes.] C'étoit le ſentiment des anciens Prêtres d'Egypte, Pythagore & Platon le prirent enſuite d'eux, que les Livres

Coûtume des Pytagoriciens.

que les Pythagoriciens n'écrivoient jamais leurs préceptes, ſe contentant de les enſeigner de bouche à ceux qu'ils en jugeoient dignes ; & ils publient eux-mêmes qu'un jour qu'ils avoient expliqué à un homme indigne quelques-unes des plus ſubtiles & des plus difficiles queſtions de la Géometrie, les Dieux déclarerent manifeſtement que par quelque grande calamité publique ils vengeroient ce ſacrilege & cette impieté. On ne peut donc pas s'empêcher de pardonner à ceux qui, fondez ſur d'auſſi grandes reſſemblances, ont voulu que Numa & Pythagore ayent vêcu dans le même tems, & qu'ils ayent eu commerce enſemble. Valerius Antias écrit qu'il y avoit dans ces coffres douze livres en Latin ſur la Religion, & douze en Grec ſur la Philoſophie. Environ quatre cens ans après, ſous le Conſulat de Publius Cornelius & de Marcus Bæbius, les pluyes & les torrens ayant entraîné toute la terre, qui couvroit le tom-

C'eſt quatre cent quatre-vingt dix ans après.

étoient inutiles pour enſeigner les ſciences aux hommes, & ſur tout les myſtéres de la Religion, & qu'on devoit les enſeigner de vive voix. Mais je doute que Numa eut des vûës ſi fines.

Valerius Antias écrit qu'il y avoit douze Livres en Latin ſur la Religion, & douze autres en Grec ſur la Philoſophie.] Tite-Live n'en met que quatorze, ſept en Latin, *de Jure Pontificio*, *du Droit des Pontifes*, & ſept en Grec, *de la ſageſſe* qui pouvoit être en ce temps-là. Mais ce qui marque certainement que ces Livres n'étoient pas les Livres de Numa, c'eſt que c'étoient des rouleaux. Or du tems de Numa les rouleaux n'étoient pas encore en uſage. On écrivoit ſur des planches de chêne, ou de quelque autre bois.

Les pluyes & les torrens ayant entraîné toute la terre.] D'autres diſent qu'ils furent trouvez par

beau, & découvert ces cercueils, après qu'on les eut ouverts, on trouva l'un vuide ſans aucun reſte de corps, & dans l'autre on trouva ces livres. Q. Petilius, qui étoit alors Préteur, les examina & en fit ſon rapport au Senat, où il jura qu'il étoit ni pieux, ni juſte qu'ils fuſſent rendu publics, & ſur ſon avis on les brûla publiquement dans le Comice.

Livres brûlez par Arrêt du Senat.

Comice, un quartier de la grande place de Rome au deſſous des Roſtres.

C'eſt la deſtinée de tous les grands perſonnages & des hommes juſtes, d'être plus louez & eſtimez après leur mort, qu'ils n'étoient auparavant; car l'Envie ne leur ſurvit pas longtems, quelquefois même elle meurt avant eux; mais on peut dire que les malheurs des Rois qui regnerent après Numa, ont rendu ſa gloire plus éclatante; car de cinq qu'ils ont été, le dernier fut chaſſé du throne, & mourut en exil dans une honteuſe vieilleſſe; & des quatre autres, aucun ne mourut de ſa mort naturelle; les trois derniers furent tuez en trahiſon, & Tullus Hoſtilius, qui ſucceda à Numa, ſe mocquant des plus ſages & des plus ſaintes inſtitu-

Tarquin le Superbe qui mourut en exil à Cumes auprès d'un Tyran.

Ancus Martius, Tarquinius Priſcus, & Servius Tullius. On ne lit pourtant pas qu'Ancus Martius ait été aſſaſſiné.

les ouvriers qui travailloient dans le champ. On peut voir Tite-Live dans le Liv. XL. Chap. XXIX. & Pline Liv. XIII. Chap. XIII.

Il jura qu'il n'étoit ni pieux ni juſte, qu'ils fuſſent rendu publics,] Parce qu'ils alloient à détruire les Religions. Mais comment les Livres d'un Prince ſi pieux pouvoient-ils produire un effet ſi terrible? Sans doute ils étoient contraires aux ſuperſtitions qui regnoient en ce temps-là, & il y a de l'apparence que par une fraude pieuſe, quelqu'un avoit ſuppoſé ces Livres pour corriger les Romains, en les ramenant à la premiere ſimplicité de leurs Ancêtres.

tions de ce Prince, & ſur-tout de ſa grande devotion, qui rendoit, diſoit-il, les hommes lâches & effeminez, tourna du côté de la guerre l'eſprit de ſes Citoyens; mais il ne perſiſta pas long-temps dans une témerité ſi folle, car attaqué d'une maladie fort dangereuſe & fort étrange, qui altera même ſa raiſon, de ce grand mépris de la Religion il paſſa tout d'un coup à une ſuperſtition encore plus grande, qui ne reſſembloit en rien à la ſolide & vraye pieté de Numa, & par ſa mort il confirma ſes peuples dans cet eſprit d'erreur

Les hommes ignorans & impies paſſent d'ordinaire de l'irreligion à une ſuperſtitionaffreuſe.

Superſtition, eſprit d'erreur.

Et ſur tout de ſa grande dévotion.] Denys d'Halicarnaſſe fait entendre que le culte des Dieux étoit aſſez abandonné. Et Tite-Live dit en propres termes, que Tullus Hoſtilius croyoit qu'il n'y avoit rien de moins digne d'un Roi, que de s'appliquer aux choſes ſaintes.

De ce grand mépris de la Religion, il paſſa tout d'un coup à une ſuperſtition encore plus grande] Les termes de Tite-Live méritent d'être rapportez: *Repente omnibus magnis, parviſque ſuperſtitionibus obnoxius degit, Religionibuſque etiam populum implevit. Tout d'un coup il devint l'eſclave de toutes les ſuperſtitions juſqu'à la plus petite; & il remplit l'eſprit du peuple de craintes & de frayeurs qui lui faiſoient embraſſer les Religions les plus abſurdes.*

Et par ſa mort il confirma ſes peuples dans cet eſprit d'erreur, ayant été frappé de la foudre.] Car le peuple rapporte toûjours les évenemens aux cauſes qu'il connoît, ou qu'il croit connoître; ainſi les Romains ne manquerent pas d'attribuer la mort de Tullus Hoſtilius au courroux du Ciel, qui avoit voulu le punir de ſon impieté; & par-là ils ſe plongerent dans de nouvelles frayeurs, qui augmenterent leur ſuperſtition, car la ſuperſtition eſt toûjours la fille de la crainte.

Dans cet eſprit d'erreur.] Plutarque ne pouvoit pas manquer de reconnoître que la ſuperſtition eſt une erreur groſſiere, lui qui avoit déja fait un traité admirable, où il prouve qu'elle eſt plus dangereuſe que l'athéïſme ou l'irreligion. Il eſt vrai que dans un autre traité, il préfere la ſuperſtition à l'athéïſme; mais

ayant été frappé de la foudre.

ces deux sentimens, qui paroissent contraires, ne sont pourtant pas opposez. Dans le premier traité plutarque regarde la superstition par rapport aux idées que le superstitieux a de Dieu; & dans le second, il la considere par rapport à la societé civile & aux actions qu'elle produit. Un superstitieux est toûjours meilleur Citoyen qu'un athée; car au moins il est retenu par la crainte & par la frayeur.

Ayant été frappé de la foudre.] La foudre mit le feu à son palais qui fut reduit en cendres, & où il fut brûlé avec sa femme, ses enfans & toute sa maison. Il y a eu pourtant des Historiens qui ont écrit qu'Ancus Martius, profitant de cet orage, assassina Tullus Hostilius, & mit le feu dans son Palais; mais Denys d'Halicarnasse traite cela de ridicule: *Car quelle apparence*, dit-il, *qu'Ancus Martius eût voulu commettre un crime, dont il n'étoit pas assuré de tirer le fruit? Quelle apparence que les Romains eussent élevé à l'empire un homme si dangereux & noirci d'un si grand crime? Et quand même les Romains auroient pû être trompez, les Dieux auroient-ils approuvé leur choix par d'aussi heureux presages que ceux qu'ils envoyerent, & auroient-ils agréé les sacrifices d'un parricide & d'un scelerat?* Voilà les raisons de Denys d'Halicarnasse; elles font honneur à un Payen.

Voyez les Remarques de M. de Meziriac sur la vie de Numa, à la fin de ce Volume.

LA COMPARAISON de Numa & de Lycurgue.

APRE'S avoir écrit la vie de Numa & de Lycurgue, il faut surmonter les difficultez qui se trouvent à rassembler les differences qu'on peut remarquer entre eux; car ce qu'ils ont de semblable paroît assez dans toutes leurs actions, comme leur sagesse, leur pieté, leurs grandes qualitez pour le gouvernement, leur dexterité & leur adresse à enseigner & à conduire des peuples, enfin leur habileté à per-

ſuader qu'ils tenoient de la main des Dieux mêmes, les loix qu'ils établiſſoient. Mais dans ce qu'ils ont chacun de different & de plus beau, la premiere choſe qui ſe preſente, c'eſt que l'un accepta l'Empire, & que l'autre le rendit. Numa le recut ſans l'avoir demandé, & Lycurgue le reſtitua après l'avoir obtenu. Celui-là fut choiſi par un peuple étranger qui le fit ſon Roi de ſimple particulier qu'il étoit, & celui-ci de Roi qu'il étoit, ſe fit ſimple particulier. C'eſt une choſe bien glorieuſe de parvenir à la Roïauté par la juſtice; mais il n'eſt pas moins glorieux de préferer la juſtice à la Royauté; car la vertu rendit l'un ſi illuſtre, qu'on le jugea digne de l'Empire; & l'autre ſi grand, qu'il le mépriſa.

Premier avantage de Lycurgue ſur Numa.

La juſtice préferable à la Royauté.

La ſeconde difference, c'eſt que tous deux maniant l'Empire comme une lyre, celui de Sparte tendit & roidit ſon harmonie, qui étoit voluptueuſe & lâche, & celui de Rome au contraire, relâcha de ſa trop grande roideur. Il eſt vrai que la plus grande difficulté étoit du côté de Lycurgue; car il ne perſuada pas à ſes

Premier avantage de Numa ſur Lycurgue.

On a beaucoup plus de peine à porter les hommes au travail, qu'à les porter au plaiſir.

Et Lycurgue le reſtitua après l'avoir obtenu.) Un Royaume acquis par la juſtice eſt une très-belle choſe, mais un Royaume quitté & rendu pour la juſtice, en eſt une beaucoup plus belle encore. Lycurgue eſt reconnu Roi à Sparte, la Reine ſa belle ſœur n'eſt pas plûtôt accouchée d'un Prince qu'il lui remet le Roïaume & ſe déclare ſon ſujet.

Et l'autre ſi grand qu'il le mépriſa.] De ce côté-là Lycurgue auroit l'avantage; car il y a bien plus de grandeur à rendre l'Empire qu'à le retenir; mais il faut juger des actions des hommes par les motifs qui les cauſent & par les biens qui les ſuivent.

Il eſt vrai que la plus grande difficulté étoit du côté de Lycurgue.] Cela eſt fondé ſur cette

Citoyens de dépoüiller la cuiraſſe, & de quitter l'épée, mais de jetter leur or & leur argent, & de quitter leurs lits & leurs tables magnifiques; il ne les obligea pas à renoncer à la guerre pour paſſer leur vie à célébrer des fêtes & des banquets, mais à renoncer aux banquets & aux fêtes, pour vivre toûjours ſous les armes & paſſer des journées entiéres dans les exercices les plus pénibles & les plus laborieux. C'eſt pourquoi auſſi l'un réuſſit ſans peine & fut aimé & eſtimé des ſiens, & l'autre ne vint à bout de ſes deſſeins qu'avec des difficultez infinies en s'expoſant à mille dangers & en eſſuyant des bleſſures Ainſi il n'y avoit que douceur & que grace dans la Muſe de Numa, qui ayant changé & adouci les mœurs de ſes Citoyens, qui étoient emportez & boüillans, leur fit aimer la paix & la juſtice. Si l'on nous force même de mettre parmi les ordonnances de Lycurgue celle que nous avons rapportée contre les Ilotes, & qui eſt très injuſte & très-cruelle, nous ſerons obligez d'avoüer que Numa eſt un Legiſlateur infiniment plus doux & plus humain,

L'embuſcade dans Lycurgue pag. 259.

Et par conſequent préferable à Lycurgue.

belle maxime que Terence a ſi bien exprimée:

. . Ita ut ingenium eſt omnium Hominum à labore proclive ad libidinem.

Comme l'eſprit de tous les hommes eſt naturellement porté à quitter la peine pour le plaiſir. Plutarque donne encore ici l'avantage à Lycurgue. Mais d'un autre côté, on trouvera qu'il eſt beaucoup moins difficile de rendre les peuples laborieux & vaillans, que de les rendre pieux & juſtes.

Que Numa eſt un Legiſlateur plus doux & plus humain.] Et par

puiſqu'il voulut que des eſclaves, véritablement nez dans la ſervitude, partageaſſent avec leurs maîtres les honneurs & la liberté, les faiſant aſſeoir à table avec eux pendant la fête des Saturnales ; Car on dit que ce fut lui qui établit cette coûtume, afin que ceux qui auroient eu leur part du travail des champs, euſſent auſſi leur part des fruits, qui en revenoient toutes les années, & des réjoüiſſances que l'on faiſoit à la fin.

Fête des eſclaves célébrée en Grece & en Italie au mois de Decembre après la recolte de tous les fruits. Les Grecs appelloient Chronia.

Il eſt vrai qu'il y a des Auteurs, qui ſe jettant dans les fables, écrivent que c'eſt un reſte de l'égalité qui regnoit du temps de Saturne, où il n'y avoit ni maître ni eſclave, & où tous les

Regne de Saturne reconnu pour fabuleux.

conſéquent plus grand & plus eſtimable. Car il n'y a point de vertu qui puiſſe être comparée à la douceur & à l'humanité. Par la loi de Lycurgue, les maîtres égorgeoient leurs eſclaves, & par la loi de Numa, ils les recevoient à leur table en certain temps.

Car on dit que ce fut lui qui établit cette coûtume.] Je n'ay point lû ailleurs que les fêtes des Saturnales ayent commencé ſous le regne de Numa; les uns les mettent ſous le regne de Tullus Hoſtilius, & les autres ſous celui du dernier Tarquin.

Il eſt vrai qu'il y a des Auteurs qui ſe jettant dans les fables, écrivent que c'eſt un reſte de l'égalité qui regnoit du temps de Saturne.] Plutarque a raiſon de traiter de fabuleux tout ce que les anciens ont dit du ſiecle de Saturne. Platon explique cette fable dans le IV. Liv. des Loix, en diſant que par ce ſiecle de Saturne, les Anciens ont voulu faire ſouvenir les hommes de la félicité dont ils joüiſſoient dans les premiers temps, pendant que Dieu avoit la bonté de les conduire & de les gouverner lui-même. Et ils ont voulu faire entendre qu'il ne pouvoit jamais y avoir ni bien ni repos dans les villes & dans les Royaumes, qui obéïroient aux hommes & non pas à Dieu. Voilà cette fable, qui, comme dit Platon, porte des marques ſenſibles de l'ancienne vérité. Au reſte cette fable eſt beaucoup plus ancienne que Numa, puiſqu'elle paroît dans les œuvres d'Heſiode.

hommes

hommes étoient réputez égaux & freres. On peut dire en général que Numa & Lycurgue ont également porté leurs Citoyens à la temperance & à la frugalité ; mais que l'un a plus donné à la vaillance, & l'autre à la juſtice ; à moins qu'on ne veüille dire, que les eſprits qu'ils avoient à gouverner, étant differens, ils furent obligez de tenir auſſi une conduite toute differente ; car comme ce ne fut ni par crainte ni par lâcheté que Numa porta les Romains à renoncer aux armes, mais ſeulement pour les empêcher de commettre des injuſtices, ce ne fut pas non plus pour porter les Spartiates à l'injuſtice, que Lycurgue les rendit belliqueux ; mais ſeulement pour les garantir des outrages de leurs voiſins. Ainſi l'un & l'autre, pour retrancher ce que chacun de ces peuples avoit de trop, & pour ſuppléer à ce qui leur manquoit, furent contraints d'en venir à des changemens conſidérables.

Et par cette raiſon Numa préferable à Lycurgue.

Comment Plutarque rétablit l'égalité entr'eux.

Pour ce qui eſt de la diviſion qu'ils firent des états & des conditions dans leur République, celle de Numa eſt extrêmement du goût de la populace, car il fit un ſeul & même peuple de tous les differens corps d'Orfevres, de Joüeurs d'inſtrumens, de Cordonniers & autres gens de mêtier ; au lieu que celle de Lycurgue eſt auſtere & accommodée à l'eſprit de la nobleſſe ;

Second avantage de Lycurgue ſur Numa.

Et l'autre à la juſtice.] Numa eſt donc plus grand que Lycurgue ; car la vaillance ſans la juſtice, eſt un vice & non pas une vertu. Plutarque ſentoit bien cette vérité, c'eſt pourquoi il ajoûte, *à moins qu'on ne veuille dire, &c.*

car il laiſſa tous les arts & tous les mêtiers aux eſclaves & aux étrangers, qui habitoient parmi eux, & ne mit entre les mains de ſes Citoyens que le bouclier & la lance, leur défendant de faire d'autre métier que celui de la guerre, comme vrais Satellites du Dieu Mars, qui n'apprenoient en toute leur vie, & ne ſçavoient d'autre ſcience que celle d'obéïr à leurs Capitaines, & de vaincre leurs ennemis. Car afin qu'ils fuſſent une bonne fois libres, & qu'ils le demeuraſſent toûjours, il ne leur laiſſa pas la liberté de travailler à amaſſer du bien, & voulut qu'ils laiſſaſſent ce ſoin aux Eſclaves & aux Ilotes, comme celui de préparer leur repas. Mais Numa ne fit rien de ſemblable, il ſe contenta ſeulement de refrener l'avidité du Soldat, permit tout gain honnête, & bien loin d'applanir & d'abbattre toute inégalité, il lâcha la bride à l'avarice, ſouffrant qu'on s'enrichît autant qu'on le pouvoit, & ne ſe ſouciant pas d'arrêter la pauvreté, qui par cette breche couloit inſenſiblement dans ſa ville; au lieu qu'il falloit oppoſer à cette avarice une forte digue, pendant que l'inégalité n'étoit pas encore ſi grande, & que tous les

Amour des richeſſes, mere de la ſervitude.

Grande faute de Numa.

La pauvreté ſe gliſſe dans les villes par l'avarice.

Au lieu qu'il falloit oppoſer à cette avarice une forte digue pendant que l'inégalité n'étoit pas encore ſi grande.] Car après que l'inégalité eſt reçuë & fortifiée dans un état, il n'eſt plus poſſible d'arrêter l'avarice & de ramener l'égalité. Les riches ſont trop injuſtes & trop puiſſans, & les pauvres trop aigris & trop foibles; qui eſt-ce donc, qui fera des loix, qui eſt-ce qui parlera de réforme?

Citoyens étoient à peu près égaux, comme fit Lycurgue ; car c'étoit le ſeul moyen de prévenir les inconveniens qui en ſont venus, qui n'ont pas été en petit nombre, & qu'on doit regarder comme la ſource & le principe de la plûpart des grands malheurs, qui dans la ſuite des tems ont affligé Rome.

L'avarice, principale cauſe des malheurs des Romains.

Quant au partage des terres, ni Lycurgue ne peut être blâmé de l'avoir fait, ni Numa de ne l'avoir pas fait. Car l'égalité que ce partage produiſit, fut la baze & le fondement ſur lequel le premier aſſit ſa République. Au lieu que l'autre trouvant les terres nouvellement partagées, rien ne l'obligeoit d'en faire un nouveau partage, en détruiſant le premier, qui vrai-ſemblablement ſubſiſtoit encore.

Par la communauté des femmes & des enfans, ils voulurent l'un & l'autre bannir du mariage toute ſorte de jalouſie ; mais ils ne prirent pas le même chemin ; car le mari Romain, qui avoit aſſez d'enfans, & qui n'en deſiroit pas d'avantage, donnoit ſa femme à celui qui n'en avoit

Ni Numa de ne l'avoir pas fait.) Il ſemble que Plutarque oublie icy qu'il a dit que Numa avoit auſſi partagé les terres. *Numa*, dit-il, *partagea toutes ces terres aux plus pauvres d'entre les Citoyens.* Pour ſauver cette contradiction, on peut dire que Plutarque regarde ce partage comme une ſuite d'un partage qui avoit été fait auparavant.

Ils voulurent l'un & l'autre bannir du mariage toute ſorte de jalouſie.) Cela eſt vrai de Lycurgue, mais il ne paroît nulle part que Numa ait eu le même deſſein. Il ſeroit même aiſé de prouver que cette Communauté des femmes ne commença pas à Rome ſous Numa, mais beaucoup plus tard & qu'elle n'étoit pas générale.

point, & qui venoit la demander, & il dépendoit de lui de la laiſſer avec ce ſecond mari, ou de la reprendre. Au lieu que le Lacédemonien, quand quelqu'un lui demandoit ſa femme pour en avoir des enfans, il la prêtoit ſans la quitter, & ſon mariage ſubſiſtoit toûjours de même ; encore bien ſouvent, comme nous l'avons dit, s'il voyoit un homme bien fait, dont on pût eſperer une bonne & belle race, il le prioit de lui donner des enfans, & le menoit à ſa femme. Quelle difference y a-t'il donc entre ces deux coûtumes, ſinon que celle des Lacedémoniens marque une indolence & une indifference très-veritable & très-forte pour toutes les choſes qui mettent la plûpart des hommes en fureur contre leurs femmes, & rempliſſent leur vie de chagrin & de jalouſie qui les conſument, & que celle des Romains

Ce qui étoit encore plus vitieux & plus horrible.

Mais elle marque auſſi plus de corruption, au lieu que celle des Romains marque une eſpece de pudeur & de retenuë.

Second avantage de Numa.

Quelle difference y a-t'il donc entre ces deux coûtumes, ſinon que celle des Lacedémoniens.] On voit bien que Plutarque préfere la coûtume des Lacedémoniens à celle des Romains, & ce ne peut être le jugement que d'un Payen aveugle. Ces deux coûtumes étoient horribles ; mais celle des Romains eſt plus excuſable, en ce qu'elle marque plus de pudeur, & que les Romains paroiſſoient conſerver encore quelque idée de ce qu'exigent la chaſteté, l'honnêteté & la bienſéance ; au lieu que dans celle des Lacedémoniens on voit toutes les lumieres naturelles entierement éteintes, & tout un peuple plongé dans la corruption. D'ailleurs il faut dire en faveur des Romains, que ces exemples y étoient fort rares, & que c'étoit proprement un abus ſouffert ; au lieu qu'à Sparte c'étoit un uſage établi & ordonné, ce qui y met une très-grande difference. J'adjouſterai encore que cet abus ne commença à Rome, que long-tems après Numa, & qu'on n'en vit d'exemple que ſous les Conſuls.

témoigne une certaine ſimplicité accompagnée de honte, qui a recours au Contrat comme à une couverture honnête, & qui par cela même confeſſe la douleur & l'impatience avec laquelle elle ſouffre cette communauté.

Troiſiéme avantage de Numa.

Numa reſſerra encore extremement les filles, & les réduiſit à vivre dans toute la modeſtie & la bienſéance convenable à leur ſexe. Au lieu que Lycurgue leur laiſſa une ſi grande liberté, qu'elles attirerent les railleries des Poëtes, qui les appelloient *Phainomerides*, c'eſt-à-dire, qui *montrent la cuiſſe*, comme les a appellées Ibycus, & qui leur reprochoient qu'elles aimoient les hommes juſques à la fureur, comme Euripide le fait entendre dans ce paſſage : *Ces filles*, dit-il, *qui pour courir & lutter avec les jeunes garçons, quittent la maiſon de leur pere, montrant la cuiſſe & laiſſant leur robbe toute ouverte.* En effet les filles portoient des tuniques, dont les côtez n'étoient pas couſus enſemble par le bas, mais étoient entierement ſeparez, de ſorte qu'elles ne pouvoient marcher ſans découvrir les cuiſſes, comme Sophocle l'explique très-clairement dans ces Vers : *La jeune Hermione porte encore aujourd'hui une robbe*

Education des femmes de Lacedémone.

Ibycus, Poëte Lyrique du tems de Creſus.

Comme Euripide le fait entendre dans ce paſſage.) Ce paſſage eſt dans Andromaque v. 595. Je l'ai rapporté entier dans une remarque ſur la vie de Lycurgue page deux-cent-dix-neuf.

La jeune Hermione porte encore aujourd'hui.] Ce paſſage de Sophocle eſt corrompu dans le texte que j'ai corrigé ; en liſant ἐ'σετ pour ἐ'σετ. C'eſt une raillerie contre Hermione, qui étant vieille ne laiſſoit pas de s'habiller comme les jeunes filles.

entr'ouverte des deux côtez, & qui laisse voir ses cuisses toutes nuës. On dit aussi qu'elles étoient fort hardies, sur tout contre leurs maris, comme étant maîtresses absoluës dans leur maison, & prenant la liberté de dire leurs avis dans le conseil sur les affaires les plus importantes.

Education des femmes Romaines.

Numa conserva véritablement aux femmes toute la dignité & tous les honneurs qu'elles avoient du tems de Romulus, lorsque les maris par toute sorte de bons traitemens s'efforçoient de leur faire oublier qu'elles avoient été ravies, mais il les munit de pudeur & de modestie, leur ôta toute vaine curiosité, leur enseigna à être sobres, les accoûtuma à un grand silence, leur défendit absolument l'usage du vin, & ne leur permit de parler des choses même les plus nécessaires, qu'en presence de leur ma-

Leur défendit absolument l'usage du vin.) Romulus avoit condamné à la même peine les femmes qui avoient bû du vin, & celles qui avoient commis adultere; car il disoit que l'adultere ouvre la porte à toutes sortes de crimes, & que le vin l'ouvre à l'adultere. Pline écrit qu'un Romain, nommé Egnatius Mecenius, tua sa femme, parce qu'elle avoit bû du vin, & qu'il fut absous par Romulus. Et Fabius Pictor rapportoit dans ses Annales un exemple encore plus remarquable; il écrivoit qu'une femme ayant derobé les clefs du cellier, ses parens la firent mourir de faim. L'injustice de cette loi fut adoucie dans les siecles suivants; on ne condamna plus les femmes a la mort, mais à perdre leur dot, & Pline en rapporte un exemple : Cneus Domitius, dit-il, étant Juge dans une semblable cause, entre une femme & son mari, prononça que la femme lui paroissoit avoir bû à l'insçu de son mari plus de vin qu'il n'en falloit pour sa santé, & la condamna à perdre sa dot. Si cette loi se renouvelloit aujourd'hui il y auroit bien des dots perdues.

ri. De ſorte que l'on dit qu'une femme ayant plaidé un jour ſa propre cauſe devant les Juges, le Senat envoya conſulter Apollon, pour ſçavoir quel préſage c'étoit pour la Ville. Et il n'y a pas de meilleure remarque de la douceur, de la ſoûmiſſion & de l'obéïſſance des Dames Romaines, que le ſoin qu'on a eu de marquer celles qui ont été méchantes. Car comme nos Hiſtoriens Grecs n'ont pas oublié ceux qui ont les premiers cauſé des guerres civiles, fait la guerre à leurs freres, ou tué leur pere & leur mere de leurs propres mains, les Hiſtoriens Latins n'ont pas manqué d'écrire de même, que le premier, qui répudia ſa femme, fut Spurius Carvilius, deux cent trente ans après la fondation de Rome, & que Thalia, femme de Pinarius, fut la premiere qui ſe broüilla avec ſa belle-mere Gegania, ſous le regne de Tarquin le ſuperbe, tant ce ſage Legiſlateur Numa avoit mis d'ordre, d'honnêteté & de bienſéance dans le mariage.

Une femme qui plaida ſa propre cauſe regardée comme un prodige.

C'eſt cinq cens vingt ans. V. les Remarques ſur la fin de Romulus.

Une femme ayant plaidé un jour ſa propre cauſe devant les Juges, le Senat envoya conſulter Apollon, pour ſçavoir quel préſage c'étoit pour la ville.) Je voudrois bien que Plutarque nous eût appris la réponſe d'Apollon; apparemment elle ne fit pas grand peur aux Romains; car ce qui paſſa alors pour un prodige, devint enſuite fort commun. Une Amaſia Sentia, accuſée de crime capital, plaida ſa cauſe devant le Preteur avec un très grand ſuccès. Afrania, femme d'un Senateur, fut la plus grande chicaneuſe que l'on vit jamais; dans tous les tribunaux on n'entendoit qu'elle, & par ſon impudence, elle mérita que toutes les méchantes femmes fuſſent appellées de ſon nom. Les Triumvirs ayant condamné les femmes à donner de grandes ſommes d'argent, Hortenſia, fille de l'Orateur Hortenſius, plaida devant eux, & par ſon éloquence obtint pour elles une diminution très-conſiderable.

Différens âges où l'on marioit les filles à Rome & à Lacedémone.

Le tems auquel l'un & l'autre vouloient que l'on mariât les filles, répond auſſi à la maniere dont ils les élevoient. Car Lycurgue ne les marioit que lorſqu'elles étoient en état d'avoir des enfans, & qu'elles ſouhaitoient un mari, afin que la compagnie de l'homme leur étant donnée lorſque la nature la demandoit, fût plûtôt pour elles un commencement d'amour & de plaiſir, qu'un principe de haine & de crainte, ſi on les contraignoit avant le tems; & encore afin que leurs corps fuſſent plus forts & plus robuſtes pour ſupporter les groſſeſſes & réſiſter aux douleurs de l'enfantement, les enfans étant la ſeule fin qu'on ſe propoſe dans le mariage. Les Romains au contraire les marioient à douze ans, & au-deſſous, prétendant que par ce moyen la femme plus pure & plus chaſte, non-ſeulement pour le corps, mais auſſi pour les mœurs, s'accommode mieux aux manieres de ſon mari. Ainſi l'un eſt plus ſelon la nature pour avoir des

Troiſiéme avantage de Lycurgue.

Comment accorder cette chaſteté avec la communauté dont il a parlé.

Jugement remarquable de Plutar-

Les enfans étant la ſeule fin qu'on ſe propoſe dans le mariage.] Ainſi c'eſt au Legiſlateur à prendres ſes meſures, pour faire enſorte que les enfans répondent à ſon deſir, & par conſequent qu'ils ſoient forts & robuſtes; ce qui ne ſe peut faire quand on marie les filles trop jeunes. Car il en eſt des hommes, comme des plantes & des animaux, les fruits des plus jeunes ſont ordinairement imparfaits & inutiles. C'eſt par cette raiſon qu'un oracle celebre, qui fut donné aux Trezeniens, dont le ſens étoit *qu'ils mouroient, parce qu'ils mangeoient leurs fruits trop verts*, fut expliqué, comme ſi l'oracle eût dit, qu'ils mouroient, parce qu'ils prenoient des femmes trop jeunes & non pas parce qu'ils cuëilloient leurs fruits avant qu'ils fuſſent meurs. L'ordonnance de Lycurgue ſur les mariages eſt donc préferable à celle de Numa.

enfans

enfans, & l'autre plus ſelon la morale, pour bien vivre enſemble en bonne intelligence & dans une parfaite union.

Pour ce qui eſt de la nourriture des enfans, de la maniere dont il faut les élever, les polir & les inſtruire, & de ce qu'il faut obſerver pour leurs divertiſſemens, leurs exercices, leurs aſſemblées & leurs repas, Numa n'eſt auprès de Lycurgue qu'un mediocre Legiſlateur; car il a laiſſé aux peres la liberté d'en diſpoſer, & de les faire élever ſelon leur caprice, ou leur beſoin, de ſorte qu'un homme peut faire ſon fils Laboureur, Charpentier, ou Forgeron à ſa fantaiſie, comme ſi l'éducation des enfans ne devoit pas ſe rapporter à une ſeule & même fin, & qu'ils

que ſur le mariage des filles de different âge: mais de ce côté-là Numa avoit l'avantage.

Education des enfans meilleure à Lacedemone qu'à Rome.

Quatriéme avantage de Lycurgue.

Les enfans doivent être élevez par le public & non par les peres. Il ſeroit difficile d'exécuter cela à la rigueur dans un grand Roïaume, mais on pourroit le faire en partie, & il en reviendroit un très-grand bien.

Et l'autre plus ſelon la morale pour bien vivre enſemble en bonne intelligence, & dans une parfaite union.] C'eſt ce qu'Ariſtote nie dans le VII. liv. de ſes Politiques, où il ſoûtient, que pour la ſageſſe même, il eſt néceſſaire de marier les filles plus âgées, & il en donne de très-bonnes raiſons qu'on peut ſe diſpenſer de rapporter.

Pour ce qui eſt de la nourriture des enfans, &c. Numa n'eſt auprès de Lycurgue qu'un mediocre Legiſlateur.] Numa laiſſoit aux peres la liberté d'élever leurs enfans chez eux à leur fantaiſie, & Lycurgue vouloit qu'on les élevât en public, & que ce fut l'Etat qui en prît ſoin. Plutarque ſe déclare pour Lycurgue après Ariſtote, qui au commencement du VIII. liv. de ſes Politiques écrit, que comme dans les arts & dans les mêtiers on ne fait qu'un même apprentiſſage, il en doit être de même dans le mêtier de la vertu. Car comme l'Etat ou la ville a une ſeule & même fin, il faut auſſi néceſſairement que les enfans ayent une ſeule & même éducation, qui doit être publique & non pas particuliere. *On ne doit plus faire*, dit-il, *comme on fait aujourd'hui que chacun éleve ſes enfans chez ſoi ſelon ſon caprice; comme les enfans ſont à l'Etat, il faut qu'ils ſoient élevez par l'Etat & ſelon les vûës de l'Etat.*

fuſſent tous comme des paſſagers dans un vaiſſeau, qui ayant chacun leurs deſſeins & leurs vûës, ne penſent à l'interêt général que dans un preſſant danger, à cauſe de la crainte qu'ils ont pour eux-mêmes, & qui par tout ailleurs ne ſongent qu'à leur interêt particulier. On peut pardonner à des Legiſlateurs ordinaires quand ils péchent par foibleſſe ou par ignorance ; Mais un homme ſage comme Numa, qui regnoit ſur un peuple nouvellement ramaſſé, & qui lui étoit entierement ſoûmis, quel ſoin plus preſſant devoit-il avoir, que de regler la nourriture des enfans, & l'éducation de la jeuneſſe, afin qu'ils ne fuſſent ni turbulens dans leurs manieres, ni differens dans leurs mœurs, & qu'étant tous, pour ainſi dire, fondus & formez dès le commencement au même moule de vertu, ils convinſſent & s'accordaſſent ſi bien les uns avec les autres, qu'ils ne fiſſent qu'un ſeul & même tout, parfaitement fourni & aſſorti de toutes ſes parties ?

Cela ſeul ſervit en beaucoup de choſes à Lycurgue, mais particulierement à conſerver ſes Loix dans leur entier. Car la Religion du ſerment auroit été un foible lien, ſi par l'éducation & la nourriture, il n'eut imprimé les Loix dans leurs mœurs, & ne leur eut fait ſuccer preſque

Les loix les plus ſaintes ſont foibles ſans le ſecours des mœurs.

Car la Religion du ſerment auroit été un foible lien ſi par l'éducation & la nourriture il n'eût imprimé les Loix dans leurs cœurs.] Ce principe eſt certain, quand l'éducation manque, il n'y a point de barriere capable de retenir. La Religion même eſt foible.

avec le lait, l'amour de ſa police. Auſſi vit-on que ſes principales Ordonnances ſe conſerverent plus de cinq cens ans, comme une bonne & forte teinture qui a pénetré juſqu'au fond. Au contraire, tout le travail de Numa, qui n'avoit viſé qu'à maintenir Rome paiſible & tranquille, s'évanoüit avec lui. Car il ne fut pas plûtôt mort, que le temple aux doubles portes, qu'il avoit toûjours tenu fermé, comme ſi véritablement il y eut enchaîné le Demon de la guerre, fut rouvert, & toute l'Italie remplie de ſang & de carnage. Ainſi le plus beau & le plus juſte de tous ſes établiſſemens ne dura preſque point, parce qu'il manquoit du ſeul lien capable de le maintenir, qui étoit l'éducation de la jeuneſſe.

Ce qui fit que les Ordonnances de Lycurgue ſe conſerverent pluſieurs ſiécles après lui, & que tout le travail de Numa s'évanoüit incontinent après ſa mort.

Dans les guerres de Fidenes, d'Albe & contre les Latins.

Education de la jeuneſſe le ſeul lien du bonheur des Etats.

Mais quoi, dira quelqu'un, Rome ne s'eſt-elle pas beaucoup accruë & augmentée par les guerres? Voilà une queſtion qui demande une longue réponſe, ſur-tout quand on a affaire à des gens qui ſont conſiſter le bonheur & la force d'un Etat dans les richeſſes, dans le luxe & dans la grandeur, plûtôt que dans le ſalut pu-

En quoi conſiſtent le bonheur & la force d'un Etat.

Auſſi dit-on que ces principales ordonnances ſe conſerverent plus de cinq cens ans.] On ne ſçauroit mettre dans un plus grand jour ni prouver par des faits plus ſenſibles les grands avantages que l'éducation de la jeuneſſe produit aux Etats.

Mais quoi, dira quelqu'un, Rome ne s'eſt-elle pas beaucoup accruë & augmentée par les guerres? Plutarque ſçavoit bien qu'il y avoit des Politiques qui meſuroient le bonheur des Etats à leurs forces, à leur grandeur & à leurs richeſſes. Ce qui eſt la plus fauſſe de toutes les politiques. Un Etat n'aura jamais de bonheur durable & ſolide que par la vertu. Et Platon l'a démontré.

blic, dans la douceur, la juſtice, la ſimplicité & la temperance. Cependant on peut dire que cela même eſt entierement à l'avantage de Lycurgue, que les Romains ſe ſoient accrus & aggrandis en renonçant aux Inſtitutions de Numa, & que es Lacedémoniens n'ayent pas plûtôt violé les Ordonnances de Lycurgue, que de fort grands, ils ſont devenus fort petits, & qu'après avoir perdu l'Empire de la Grece, ils ont vû leur Etat en danger d'être entierement détruit. Mais il faut avoüer auſſi qu'il y a du merveilleux ou du divin dans Numa; Qu'étant étranger, il ait été appellé au Trône; Qu'il ait tout changé par la ſeule perſuaſion; Que ſans employer ni les armes ni la force, comme fit Lycurgue, qui ſe munit du ſecours de la Nobleſſe contre le Peuple, il ſe ſoit rendu maître abſolu d'une Ville partagée en diverſes factions, & enfin que par ſa ſageſſe & par ſa juſtice ſeules, il ait fait naître entre les Citoyens d'une Ville ſi déſunie, l'union, l'amitié & la paix.

Cinquiéme avantage de Lycurgue.

Quatriéme avantage de Numa.

Mais il faut avoüer auſſi qu'il y a du merveilleux & du divin dans Numa.] Il y a certainement du merveilleux & du divin dans ce que Plutarque rapporte ici de Numa; mais n'y en a-t-il point dans les grandes choſes que Lycurgue a faites? Un Legiſlateur, que l'Oracle a déclaré *Dieu plûtôt qu'Homme*, s'eſt-il attiré ces éloge ſans qu'il y ait eu dans ſes actions du merveilleux & du divin.

Fin de la vie de Numa.

SOLON.

LE Grammairien Didyme dans la réponſe qu'il a faite à Aſclepiade ſur les Loix de Solon, rapporte un paſſage d'un certain Philocles, où le pere de Solon eſt appellé Euphorion, contre l'opinion générale de tous les Ecrivains qui lui donnent pour pere Execheſtides, homme d'un bien mediocre & d'une

Ce Didyme vivoit du tems de Jule Ceſar. Il avoit écrit trois mille cinq cent volumes.

Aſclapiade de Myrlée en Bithynie, Hiſtorien qui vivoit 100. ans avant J. C.

Origine de Solon.

Rapporte un paſſage d'un certain Philocles.) Il y a eu de ce nom un Poëte Comique, neveu d'Eſchyle & contemporain d'Euripide. Mais je doute que ce ſoit celui dont Plutarque parle ici. Je ne ſçai ſur quoi Amiot a lû *Amphicles*. Athenée cite de ce dernier un ouvrage qui avoit pour titre, *l'Hiſtoriographe.*

fortune peu élevée, mais de la plus noble maiſon d'Athenes ; car du côté de ſon pere il deſcendoit de Codrus, & ſa mere ſelon Heraclide de Pont, étoit couſine germaine de Piſiſtrate. Cette parenté fit naître dès le commencement entr'eux une amitié fort étroite, qui fut fortifiée enſuite par l'amour que les rares qualitez & la beauté de Piſiſtrate donnerent à Solon ; & ce fut, à mon avis, la ſeule raiſon qui les empêcha de ſe porter à rien de trop aigre & de trop violent dans les differends qu'ils eurent depuis ſur le gouvernement de la République, leurs premiers devoirs & leurs premieres obligations demeurant toûjours fortement imprimées dans leur cœur, malgré leur animoſité, & y conſervant le ſouvenir & la reconnoiſſance de leur amour, comme une vive étincelle d'un feu très-ardent ; Car que Solon ne fut pas à l'épreuve de la beauté, ni un aſſez

Hiſtorien qui avoit été diſciple d'Ariſtote & de Platon.

Obligations reciproques de ceux qui viennent à ſe haïr après s'être aimez.

Car du côté de ſon pere, il deſcendoit de Codrus.] Et par conſequent il étoit de la famille des Rois de Pylos, car Nelée étoit le cinquiéme ayeul de Codrus.

Que les rares qualitez & la beauté de Piſiſtrate donnerent à Solon.] Si jamais les grandes qualitez d'un Tyran avoient pû rendre la tyrannie une Royauté legitime, comme les amis de Solon le prétendoient, celles de Piſiſtrate auroit dû faire un changement ſi merveilleux ; car c'étoit l'homme du monde le plus né à la vertu, le plus humain & le plus porté à ſoulager la miſere des pauvres, comme on le verra dans la ſuite. On a encore beaucoup d'exemples de ſa clemence dans les Hiſtoriens. Pour ce qui eſt de ſon eſprit, de ſon ſçavoir & de ſon éloquence, on n'a qu'à voir les éloges que les anciens lui ont donnez. C'eſt à ſes ſoins que nous devons les Poëmes d'Homere tels qu'ils ſont aujourd'hui. Il fut le premier qui fit une Bibliothéque dans Athenes & qui la donna au public.

vaillant Athlete pour combattre de pied ferme contre l'amour, c'eſt ce qu'on infere aiſément de ſes poëſies, & plus encore d'une loi qu'il fit pour défendre aux eſclaves de ſe parfumer & d'aimer les beaux garçons. En effet on voit bien par-là qu'il mettoit cette paſſion du nombre des inclinations les plus loüables & les plus vertueuſes, & qu'il tâchoit, pour ainſi dire, de l'inſpirer à ceux qui en étoient dignes, dans le même tems qu'il l'interdiſoit à ceux qui ne l'étoient pas. Auſſi dit-on que Piſiſtrate étoit l'amant de Charmys, & que ce fut lui qui conſacra dans le parc de l'Academie la ſtatuë de l'Amour près de l'autel où on allume le flam-

Foibleſſe de Solon.

Il leur défendoit de ſe frotter d'huile pour les exercices, car c'eſt proprement ce que ſignifie le mot Grec.

On faiſoit à Athenes une courſe qu'on appelloit la courſe du flambeau.

Ni un aſſez vaillant Athlete pour combattre de pied ferme contre l'amour.) Plutarque employe ſouvent dans ſa proſe des paſſages des Poëtes ſans en avertir, & c'eſt ce qui donne ſouvent à ſon ſtyle une grace qui fait encore plus de plaiſir, quand on en connoît la ſource. En voici un exemple ſenſible; ces mots πύκτης ὅπως εἰς χεῖρας ne ſont point de lui, il les a tirez de ces vers de Sophocle dans ſes Trachinies,

Ἔρωτι μὲν νῦν ὅστις ἀντανίσταται
Πύκτης ὅπως εἰς χεῖρας, οὐ καλῶς φρονεῖ.

Celui qui entreprend de reſiſter à l'amour & d'en venir aux mains avec lui comme un vaillant Athlete, il préſume trop de ſes forces.

Et plus encore d'une loi qu'il fit pour défendre aux eſclaves de ſe parfumer.) Il leur défendit ἐγκαλοιφῶν, *unctiones ſiccas*, de ſe frotter d'huile ſeche, ſi l'on pouvoit ainſi parler. C'eſt-à-dire, qu'il leur défendit l'huile des exercices qu'il appelle *ſeche*, parce qu'elle étoit mêlée de pouſſiere & de cire, & c'eſt ce qu'on appelloit *ceroma*. Je ſçai bien qu'on a prétendu que par cette onction ſeche, il faut entendre la maniere dont on ſe frottoit après les exercices, & qu'on appelloit *Diapaſma*, qui étoit une compoſition de pluſieurs drogues ſeches, dont on ſe ſervoit après les exercices & le bain, pour arrêter la ſueur. Mais cela ne ſçauroit s'accorder avec le but de Solon, qui vouloit interdire aux eſclaves les exercices des hommes libres.

Près de l'autel, où l'on allume le

beau ſacré dans les courſes publiques.

Le pere de Solon ayant dépenſé la plus grande partie de ſon bien, comme dit Hermippus, à faire plaiſir à tout le monde, Solon étant encore jeune, prit le parti de la marchandiſe, quoi qu'il ne manquât pas de gens qui lui auroient fourni tout l'argent qu'il auroit voulu; mais il avoit honte de prendre des autres, étant d'une maiſon plus accoutumée à donner qu'à recevoir. Il y a pourtant des Auteurs qui prétendent qu'il entreprit tous ſes voyages plûtôt pour voir & pour apprendre, que pour trafiquer & pour gagner, car on convient qu'il faiſoit profeſſion d'aimer la ſcience; & ce qui le marque, c'eſt qu'étant fort avancé en âge, il avoit accoûtumé de dire, *qu'il vieilliſſoit en appre-*

Solon ſe jette dans le commerce.

flambeau ſacré dans les courſes publiques.) On faiſoit à Athenes trois fois l'année une courſe qu'on appelloit *la courſe du flambeau.* La premiere, pendant la fête des Panathenées à l'honneur de Minerve; La ſeconde, pendant la fête de Vulcain, à l'honneur de ce même Dieu, & la troiſiéme, à l'honneur de Promethée, pendant ſa fête. Celle des Panathenées ſe faiſoit au port de Pirée, & les deux autres dans le Ceramique, c'eſt-à-dire, dans le parc de l'Academie. Les jeunes gens l'un après l'autre couroient un certain eſpace de toute leur force avec un flambeau allumé à la main. Celui entre les mains duquel le flambeau venoit à s'éteindre, le donnoit à celui qui devoit courir après lui, & ainſi des autres; & celui-là ſeul étoit victorieux qui achevoit ſa cariere avec le flambeau allumé. A la courſe des Panathenées, on jettoit le flambeau tout allumé du haut d'une tour, & aux deux autres, celui qui devoit courir l'alloit allumer ſur l'autel de Promethée près de la ſtatuë de l'amour que Piſiſtrate avoit conſacrée. A l'entrée de l'Academie, il y avoit auſſi un autel de l'Amour qui avoit été érigé par ce même Charmys, dont Piſiſtrate étoit amoureux.

nant

nant toûjours. Il n'étoit même nullement ébloüi de l'éclat des richeſſes ; cependant il les jugeoit néceſſaires : car il dit dans une de ſes Elegies : *Celui qui a beaucoup d'or & d'argent, beaucoup de terres labourables & de grands haras de chevaux & de mulets, n'eſt pas plus riche que celui qui a juſtement de quoi être bien nourri, bien chauſſé, bien vêtu ; que ſi avec cela ils ont l'un & l'autre une Maîtreſſe jeune & belle, dont ils ſoient aimez, voilà le comble des richeſſes.* Il ne laiſſe pourtant pas de dire dans un autre endroit : *Je ſouhaite d'avoir des richeſſes ; mais je ne veux pas des richeſſes injuſtes ; car elles attirent la vengeance divine tôt ou tard.* Auſſi rien n'empêche-t-il qu'un homme de bien & un bon politique ne puiſſe tenir le juſte milieu entre le déſir des richeſſes ſuperfluës, & le mépris de celles qui ſont ſuffiſantes & néceſſaires. Or en ce tems-là, comme dit Héſiode, il n'y avoit ni travail des mains, qui fût honteux, ni

Ce paſſage de Solon ſe trouve aujourd'hui parmi les ſentences du Poëte Theognis.

Maxime fort peu digne d'un Sage.

Milieu qu'il faut tenir entre le déſir & le mépris des richeſſes.

Or en ce tems-là, comme dit Heſiode, il n'y avoit ni travail des mains qui fût honteux, ni art ni métier qui mît de la difference entre les hommes.] Le paſſage d'Heſiode que Plutarque cite, eſt dans le 1. Livre des Oeuvres & des Jours, verſ. 309.

Ἔργον δ' οὐδὲν ὄνειδος, ἀργίη δέ τ' ὄνειδος.

Aucun travail n'eſt honteux, il n'y a que la pareſſe qui ſoit honteuſe. Voilà pourquoi les Anciens travailloient, & n'avoient point de honte de ſe ſervir eux-mêmes, comme nous le voyons dans nos livres ſaints. Ainſi quand Homere nous a peint ſes Heros, travaillant & s'abaiſſant à des fonctions qui nous paroiſſent ſerviles, il n'a pas ſeulement voulu peindre les mœurs telles qu'elles étoient, comme les Poëtes le doivent faire, mais il a cherché ce qui étoit ſéant & convenable, *id quod decorum eſt ſpectans*, dit fort bien Athenée, εἰς

Anciennement il n'y avoit point de honte à travailler de ſes mains.

Eloge de la marchandiſe.

art ni mêtier qui mît de la difference entre les hommes. La marchandiſe ſur-tout étoit honorable, parce qu'elle ouvre le commerce avec les nations barbares, qu'elle donne le moyen de faire amitié & alliance avec les Rois, & qu'elle inſtruit d'une infinité de choſes qu'on ignoreroit ſans elle. Il y a eu même des Marchands qui ont fondé de grandes villes, comme Protus, qui fonda Marſeille, après avoir acquis l'amitié & l'eſtime des Gaulois qui habitent le long du Rhône. On dit auſſi que le ſage Thales & Hippocrate le Mathematicien ſe mêlerent de marchandiſe, & que Platon ne fournit aux frais de

Des Marchands ont fondé de grandes villes.

τὸ πρέπον ἀφορᾶν. Que doit-on donc penſer de ces Critiques, qui prennent aujourd'hui ces traits pour des défauts inſupportables parce qu'ils ſont contraires à nos mœurs ?

La marchandiſe ſur-tout étoit honorable.] La petite marchandiſe, *tenuis Mercatura*, étoit mépriſée comme vicieuſe, parce qu'elle eſt ordinairement accompagnée du menſonge; car, comme dit Ciceron, un Marchand qui vend en détail, gagne peu, s'il ne ment beaucoup. Mais le gros négoce, le négoce des gros Marchands, qui trafiquent ſur mer, étoit fort honorable, à cauſe des commoditez qu'il fournit, & parce qu'il s'accorde mieux avec la vérité & avec la juſtice. Auſſi Heſiode n'a pas cru indigne de lui, d'en donner des préceptes à ſon frere Perſa dans ſon Poëme des Oeuvres & des Jours.

Comme Protus qui fonda Marſeille.] Le πρῶτος du texte n'eſt pas l'adjectif qui ſignifie *premier*, c'eſt le nom propre d'un des chefs de la colonie qui fonda Marſeille, car il s'appelloit *Protus* ou *Protis*. Juſtin liv. 43. *Duces claſſis Simos & Protus fuêre.*

Et Hippocrate le Mathematicien.] C'eſt pour le diſtinguer d'Hippocrate le Medecin, qui, bien qu'il ne condamnât pas la marchandiſe en elle-même, la défendoit pourtant aux Medecins, comme la choſe du monde qui pouvoit le plus les éloigner de la perfection de leur art, en les diſſipant & en les accoûtumant à aimer le gain.

Et que Platon ne fournit aux frais de ſon voyage d'Egypte que

ſon voyage d'Egypte, que par le moyen de l'huile qu'il y vendit.

Pour ce qui eſt de l'exceſſive dépenſe de Solon, de ſa vie molle & délicate, & de la grande licence de ſes Poëmes où il parle des voluptez d'une maniere peu convenable à un Philoſophe, on croit que c'eſt l'effet de ce mêtier de Marchand, qui étant ſujet à de grands dangers, demande auſſi qu'on faſſe quelquefois bonne chere, & qu'on ſe traite délicieuſement. Cependant il ſe mettoit plûtôt au nombre des pauvres que des riches, comme on le voit par ce paſſage d'une de ſes Elegies : *Beaucoup de méchans deviennent riches, & beaucoup de gens de bien demeurent pauvres ; mais nous ne voudrions pourtant pas changer notre vertu pour leurs richeſſes ; car la vertu eſt pour toûjours, & les richeſſes changent tous les jours de maître.*

Poëmes de Solon trop licentieux.

Cela vient moins des dangers qu'ils courent, que des gains qu'ils font.

Solon ſe mettoit au rang des pauvres.

On trouve encore ces vers parmi ceux de Theognis.

Il ne s'amuſa d'abord à la Poëſie que par maniere de divertiſſement, & pour s'occuper dans ſon loiſir, ſans penſer à rien de grave & de ſérieux ; enſuite il mit en vers des ſentences de

Quelles étoient les poëſies de Solon.

par le moyen de l'huile qu'il y vendit.] Car on portoit en Egypte de l'huile de Grece & de Judée. Dans le Prophete Ozée il eſt dit qu'Ephraim portoit de l'huile en Egypte, *Ephraim oleum in Egyptum ferebat.* Chap. XII. ℣. 1.

Cependant il ſe mettoit plûtôt au nombre des pauvres que des riches.] Ariſtote pour prouver que les Etats les plus heureux ſont ceux, qui ſont compoſez de gens médiocrement riches, c'eſt-à-dire, qui ne ſont ni riches ni pauvres, allegue qu'il n'y a pas eu de meilleurs Légiſlateurs que ceux qui ont été dans cette médiocrité, comme Solon, Lycurgue, Charondas.

morale ; & enfin il y mêla pluſieurs choſes concernant la politique, où il expliquoit la maniere dont il s'étoit conduit dans ſon adminiſtration, non pas en forme d'hiſtoire ni de mémoires, mais en forme d'apologie, où il faiſoit entrer des avis & des exhortations, qu'il adreſſoit aux Atheniens, & ſouvent même de graves cenſures. On dit auſſi qu'il avoit entrepris de mettre ſes loix en vers, & on en cite le commencement, où il dit :

Veüille le Dieu du Ciel accorder à ces loix
Un ſuccès très-heureux, une gloire immortelle.

La politique eſt une partie de la morale.

Phyſique peu cultivée du tems de Solon.

Pour ce qui eſt de la Philoſophie, à l'exemple des Sages de ce tems-là il cultiva particulierement cette partie de la Morale qui traite de la Politique ; car pour la Phyſique, il y étoit très-ſimple & très-groſſier, comme cela paroît par ce paſſage : *La neige & la grêle s'engen-*

Il cultiva particulierement cette partie de la Morale qui traite de la Politique.] Plutarque fait ici la politique une partie de la Morale, ce qui paroît contraire au ſentiment d'Ariſtote, qui conſidere la Morale comme une partie de la politique. Dans Ariſtote la Morale eſt traitée en particulier comme ce qui eſt néceſſaire à chaque perſonne pour la conduire au véritable bien ; mais, à proprement parler, la Morale enſeigne à tous les hommes à bien vivre, en quelque pays qu'ils ſoient & ſous quelque gouvernement qu'ils vivent, elle a des vûës générales, au lieu que la politique en a de particulieres, & ſe conforme à chaque peuple qu'elle inſtruit. Ainſi la Morale eſt à cet égard le genre & la politique, l'eſpece.

Et très-groſſier.] Le grec dit, *& fort ancien*, ce qui eſt très-bien dit : car les connoiſſances qui dépendent de l'experience, ne ſe perfectionnent qu'avec le tems.

La grêle & la neige s'engendrent de la nuë.] Cela eſt vrai en certain ſens ; car puiſque la neige & la grêle s'engendrent des va-

drent de la nuë ; la foudre naît de l'éclair ; & la mer n'eſt bouleverſée que par les vents, car ſi quelque vent ne l'agitoit, ce ſeroit de tous les élemens le plus doux & le plus tranquille. Auſſi peut-on dire en général, que de tous les Sages, Thales fut le ſeul qui pouſſa la ſpeculation au-delà des choſes d'uſage ; tous les autres n'acquirent cette réputation de ſageſſe, que par leur grande habileté

peurs qui compoſent la nuë, on peut dire qu'elles s'engendrent de la nuë ; mais Plutarque ne laiſſe pas d'avoir raiſon d'appeller cette opinion ſimple & groſſiere, parce qu'elle n'explique pas la maniere dont cela ſe fait, & que la ſeule nuë ne ſera jamais ni neige ni grêle, la premiere naiſſant des parcelles de la nuë qui ſont condenſées ſans être fonduës, & qui rencontrant un air froid qui les fige, pour ainſi dire, viennent à nous en flocons, au lieu de tomber en pluye, & la grêle venant de ces mêmes parties à demi fonduës, qui rencontrant un air encore plus froid qui les gele, tombent en grêle, c'eſt-à-dire, en gouttes d'eau condenſée & durcie, & c'eſt ainſi qu'Anaximene l'expliqua peu de tems après Solon.

La foudre naît de l'éclair.] On pourroit encore expliquer cela favorablement ; car le tonnerre & la foudre n'étant que le ſon & que le fracas que fait l'air enflammé qui ſort des nuées, on peut dire qu'ils naiſſent de l'éclair. Mais, à proprement parler, la foudre, le tonnerre & l'éclair ne ſont qu'une même choſe, & l'effet des exhalaiſons renfermées entre des nuës, qui tombant les unes ſur les autres, le chaſſent avec rapidité. Comme il y a quelquefois des tonnerres ſans éclair, il y a auſſi des éclairs ſans tonnerre.

Et la mer n'eſt bouleverſée que par les vents.] Plutarque accuſe Solon de ſimplicité & d'ignorance, d'avoir crû que l'agitation de la mer n'étoit cauſée que par les vents ; car il y a beaucoup d'autres cauſes, comme la chaleur qui ſe concentre au fond de la mer, les exhalaiſons, la compreſſion de l'air. Mais il fait peut-être trop légerement le procès à Solon, qui parlant en Poëte, n'étoit pas obligé à toute l'exactitude d'un Phyſicien.

Ce ſeroit de tous les élemens le plus doux & le plus tranquille.] Le Grec dit *le plus juſte*. Car les Grecs mettoient *juſte* pour *doux & tranquille*, & *doux & tranquille* pour *juſte*. Dans les Auteurs Latins on trouve des paſſages où ils ont employé de même *juſte* pour *doux*.

dans la ſcience qui traite du Gouvernement des Etats.

Fils de Cypſelus & Roi de Corinthe.

On dit que tous les Sages ſe trouverent une fois enſemble à Delphes, & une autre fois à Corinthe, où Periandre les aſſembla, & leur fit un banquet célébre; mais rien ne leur acquit jamais tant d'honneur & de gloire, que la modeſtie avec laquelle ils ſe céderent les uns aux autres, & ſe renvoyerent le trépied d'or. Voici l'Hiſtoire : Quelques hommes de Milet étant à Cos, acheterent un jour des Peſcheurs de l'Iſle un coup de filet avant qu'il fût tiré; le filet hors de l'eau on y trouva un trépied d'or, qu'Helene pour accomplir un ancien Oracle, avoit jetté dans ce même endroit en revenant de Troye. Voilà un grand débat qui s'émût entre les Peſcheurs & les Etrangers; les deux Villes épouſerent la querelle, & elles alloient ſe faire une cruelle guerre, ſi la Prêtreſſe d'Apollon ne leur eût ordonné par un Oracle de donner au plus Sage ce trépied d'or : D'abord on l'envoya à Thales à Milet, ceux de Cos cédant de bon cœur à ce ſeul particulier ce qu'ils diſputoient à main armée à tous les Mileſiens enſemble. Thales le renvoya à Bias, qu'il reconnoiſſoit plus ſage que lui; Bias le renvoya à un autre par même principe; de maniere que ce trépied, après avoir bien couru & paſſé de l'un à l'autre, revint pour la ſeconde fois à Thales, & fut enfin porté à Thebes, & con-

Modeſtie des ſept Sages.

Iſle de la mer Egée.

Cela eſt dans la nature; une ville cédera à un ſeul homme ce qu'elle ne céderoit pas à toute une ville.

sacré à Apollon Ismenien. Theophraste dit pourtant qu'il fut d'abord envoyé à Priene à Bias, qui le renvoya à Thales; qu'ayant ainsi passé par les mains de tous, il revint encore à Bias, & fut enfin envoyé à Delphes, & c'est comme on le raconte le plus communément, excepté qu'au lieu d'un trépied, on dit que c'étoit une coupe que Crésus envoyoit à Delphes, ou un gobelet que Bathycles avoit laissé.

A cause du temple qu'il avoit sur le fleuve Ismenus.

Priene ville d'Ionie dans l'Asie mineure.

Bathycles de Magnesie, célebre Sculpteur.

Mais on parle particulierement d'une conversation que Solon eut avec Anacharsis, & d'une autre qu'il eut ensuite avec Thales. On dit qu'Anacharsis étant allé à Athenes, se présenta à la porte de Solon: Ayant frappé, il dit: *Qu'il venoit pour faire amitié avec Solon, & pour établir entre eux le droit d'hospitalité.* Solon lui répondit: *Qu'il étoit mieux de faire amitié chez soi sans courir si loin. Et bien*, reprit Anacharsis, *puisque tu es chez toi, fais donc amitié avec nous selon ta maxime.* Solon étonné de la vivacité de cette réponse, le reçut à bras ouverts, & le retint quelques jours chez lui.

Conversation de Solon avec Anacharsis.

En ce tems-là Solon commençoit déja à

D'une conversation que Solon eut avec Anacharsis.] Long-tems avant Solon, les Scythes Nomades étoient en grande réputation pour leur simplicité, leur frugalité, leur temperance, & leur justice. Homere les appelle *la Nation très-juste*. Anacharsis étoit un de ces Scythes & de la race Royale. Il alla à Athenes vers l'Olympiade XLVII. c'est-à-dire, 590. ans avant la naissance de J.C. Son bon sens, son profond sçavoir & sa grande experience le firent passer pour un des sept Sages. Il avoit écrit en vers de l'Art Militaire, & avoit fait un traité des Loix des Scythes.

ſe mêler du Gouvernement de la République, & il travailloit à ſes loix, ce qu'Anacharſis ayant entendu, il ſe mocqua de cette entrepriſe, de ce qu'il eſperoit par des loix écrites refrener l'avarice & l'injuſtice de ſes Citoyens. *Car toutes ces écritures*, diſoit-il, *reſſemblent proprement aux toiles d'araignée ; les foibles & les petits s'y prendront & s'y arrêteront ; mais les puiſſans & les riches les rompront ſans peine. Cependant*, repartit Solon, *les hommes exécutent fort bien tous les traitez qu'ils ont faits, quand aucune des parties ne trouve ſon profit à les rompre. Il en ſera de même de mes Loix ; car je les tempere de maniere, & je les accommode ſi bien aux interêts de mes Citoyens, qu'ils connoîtront évidemment qu'il leur eſt plus avantageux de les obſerver que de les violer.* Mais le ſuccès fit voir que la comparaiſon d'Anacharſis étoit plus juſte que l'eſperance de Solon n'étoit bien fondée. Anacharſis dit encore à Solon, après avoir aſſiſté à une Aſſemblée des Atheniens, *Qu'il ne pouvoit aſſez s'étonner de voir que dans leurs déliberations, c'étoient les Sages qui parloient, & les Fols qui décidoient.*

Car les Scythes n'avoient point de loix écrites, leurs bonnes mœurs leur tenoient lieu de loix.

Loix écrites comparées aux toiles d'araignée.

Les loix doivent être utiles à ceux à qui on les donne.

Car les Orateurs portoient la parole, & le peuple décidoit.

Enſuite Solon alla à Milet pour voir Thales. La premiere choſe qu'il lui dit, ce fut, *Qu'il s'étonnoit comment il n'avoit jamais voulu avoir ni femme*

Mais le ſuccès fit voir que la comparaiſon d'Anacharſis étoit plus juſte.) C'eſt ce que le ſuccès fera preſque toûjours voir, comme elle le fit en cette occaſion, & comme elle l'a fait en une infinité d'autres. Les loix ſans les mœurs ſont ordinairement inutiles. Les mœurs ſans les loix ſont bien plus sûres, que les loix ſans les mœurs.

ni

ni enfans. Thales ne lui répondit rien sur l'heure; mais quelques jours après il apoſta un Etranger qui diſoit qu'il arrivoit d'Athénes d'où il étoit parti depuis dix jours. Solon lui demanda d'abord *s'il n'y avoit rien de nouveau lorſqu'il en étoit parti.* L'Etranger, qui ſçavoit fort bien ſa leçon, repartit, *Qu'il n'y avoit autre choſe, que la mort d'un jeune homme, dont toute la ville accompagnoit le convoi, parce que c'étoit, diſoit-on, le fils de quelque grand perſonnage, & du plus honnête homme de la ville, qui même ſe trouvoit pour lors abſent depuis un aſſez long-temps. Ah*, interrompit Solon, *que ce pauvre pere eſt malheureux! mais comment l'appelloit-on? Je l'ay oui nommer fort ſouvent*, repliqua l'Etranger, *mais ſon nom m'eſt échapé; Je me ſouviens ſeulement qu'on ne parloit que de ſa ſageſſe & de ſa juſtice.* Ainſi à chaque réponſe Solon ſe fortifiant dans ſes craintes, & déja plein de trouble, dit lui-même ſon nom à l'Etranger, & lui demanda *ſi ce jeune homme n'étoit pas le fils de Solon.* L'Etranger lui ayant dit qu'oui, Solon commence à ſe frapper la tête, & à faire & dire tout ce que la plus violente douleur a accoûtumé d'inſpirer. Alors Thales le prenant par la main & ſe mettant à rire, lui dit: *Solon, ce qui m'a empêché de me marier & d'avoir des enfans, c'eſt juſtement ce qui t'arrive & qui te porte ainſi par terre, quoique tu ſois un très-ferme & très-vaillant champion; mais conſole toi, il n'y a rien de vrai dans tout ce que tu viens d'entendre.*

Converſation de Solon avec Thales.

Hermippus de Smyrne, qui avoit fait les vies des hommes ſçavans & des Legiſlateurs. Il vivoit 230. ans avant J. C.

Patæcus, Hiſtorien plus ancien qu'Hermippus. Il étoit de la ſecte de Pythagore.

Hermippus écrit que cette Hiſtoire eſt mot à mot dans Patæcus, qui ſe vantoit d'avoir l'ame d'Eſope. Cependant c'eſt manquer d'eſprit & de courage que de renoncer à la poſſeſſion des choſes neceſſaires, par la ſeule crainte de les perdre un jour ; Car par la même raiſon il faudroit n'aimer ni les biens, ni la gloire, ni la ſageſſe même, quand on a le bonheur de les poſſeder. En effet nous voyons que la vertu, qui eſt le plus grand & le plus agréable thréſor du monde, ſe perd tous les jours par les maladies & par les poiſons ; outre que Thales, en ne ſe mariant pas, ne ſe mettoit pas pour cela dans une plus grande liberté, à moins qu'il n'oubliât auſſi & parens & amis & patrie ; mais il étoit ſi éloigné d'avoir ces ſentimens, qu'il avoit même adopté un fils de ſa ſœur, appellé Cybiſtus ; tant il eſt vrai qu'il y a dans nôtre ame de certaines ſemences d'amour, & qu'elle n'eſt pas plus faite pour ſentir, pour penſer & ſe ſouvenir, que pour aimer. Auſſi quand nous ne trouvons rien chez nous où nous puiſſions placer notre affection, nous allons chercher des ſujets dehors ; des Etrangers, & pour ainſi dire des bâtards,

Sages reflexions de Plutarque.

Ce n'eſt pas le mariage qui ôte la liberté.

Nôtre ame n'eſt pas moins faite pour aimer que pour ſentir.

Tant il eſt vrai qu'il y a dans nôtre ame de certaines ſemences d'amour.] Plutarque pouvoit dire cela plus fortement & aſſûrer que nôtre ame eſt faite pour aimer, puiſque ce n'eſt que par l'amour qu'elle peut s'élever au bonheur ſupréme. La Religion n'enſeigne pas ſeule cette vérité : les Payens mêmes l'ont connuë, & démontrée. Platon a fait voir que l'amour eſt le moyen le plus ſeur que les hommes puiſſent avoir pour parvenir à la felicité, & que l'heureuſe immortalité eſt le fruit de l'amour.

ſe mettent par leurs careſſes en poſſeſſion de nôtre cœur, comme d'une maiſon, ou d'une terre qui manque de légitimes héritiers, & après s'y être établis, ils y font naître avec l'affection les ſoins & la crainte de les perdre. Juſques-là qu'on voit tous les jours ceux qui parlent du mariage & des enfans avec le plus de dureté & d'inhumanité, ſe conſumer de regret & de douleur, & ſe laiſſer aller à des plaintes indignes d'hommes de cœur, quand les enfans qu'ils ont eû de leurs eſclaves, ou de leurs concubines, viennent à mourir, ou qu'ils tombent ſeulement malades. Il y en a eu même que la perte de leurs chiens, ou de leurs chevaux, a honteuſement affligez juſqu'à leur faire deſirer la mort ; au lieu que beaucoup d'autres, après avoir perdu de braves enfans, ne ſe ſont point abandonnez à la douleur, & n'ont rien fait de lâche ; au contraire ils ont paſſé le reſte de leur vie avec beaucoup de conſtance & de moderation. Car ce n'eſt nullement l'amour, c'eſt la foibleſſe qui cauſe ces triſteſſes profondes & ces regrets infinis, & qui communique ces craintes aux hommes que la raiſon n'a pas fortifiez contre les accidens de la fortune, & qui ne jouïſſent pas du preſent, parce que l'avenir les trouble, les effraye & les jette dans de véritables angoiſſes, en leur faiſant enviſager qu'ils pourront un jour en être privez. Or il ne faut ni ſe jetter entre

Véritable cauſe de nos craintes, de nos triſteſſes & de nos regrets.

Il ne faut ni ſe jetter entre les bras de la pauvreté.] Ce paſſage

les bras de la pauvreté par la crainte de perdre ſon bien, ni recourir à l'inſenſibilité & au celibat pour n'avoir, ni amis, ni enfans à perdre. Il faut ſe ſervir de ſa raiſon, & s'en faire un bouclier contre toutes ces ſortes d'attaques, quand on aura à les ſoûtenir. Mais peut-être avons-nous pouſſé trop loin cette matiere dans un ouvrage comme celui-ci.

Beau précepte de Plutarque.

Cette guerre avoit preſque ruiné les uns & les autres.

Les Atheniens fatiguez de la longue & fâcheuſe guerre qu'ils avoient contre ceux de Megare pour l'Iſle de Salamine, firent une Loi qui défendoit ſur peine de la vie d'avancer ni par écrit, ni de vive voix, qu'on dût recouvrer cette iſle. Solon ne pouvant ſouffrir cette infamie, & voyant que la plûpart des jeunes gens ne demandoient qu'à recommencer la guerre, mais qu'ils n'oſoient le propoſer à cauſe de cette loi, s'aviſa de contrefaire le fou, & fit répandre dans toute la ville par ſes domeſtiques

Solon contrefait le fou pour ſervir ſa patrie.

eſt corrompu dans le texte : car le mot παῦσαι n'y peut avoir lieu, ni faire aucun ſens raiſonnable. J'ai lû comme dans un Mſ. ἆσαι πάσχειν. *Il ne faut ni ſe munir, ni ſe fortifier par la pauvreté contre la perte des biens.*

Quand on aura à les ſoûtenir.] Car alors, comme dit fort bien l'Empereur Marc Aurele, on ſe ſervira de ſa raiſon, comme on s'en eſt ſervi dans toutes les autres rencontres de ſa vie.

Firent une loi qui défendoit ſur peine de la vie.) C'étoit la coûtume des Athéniens, quand ils avoient fait quelque choſe dont ils ne vouloient pas avoir la tête rompuë, ils faiſoient une loi pour défendre d'en parler, comme ſi le ſilence remedioit à leurs maux & diminuoit leurs fautes, ou leurs pertes. Mais c'eſt la coûtume de la plûpart des hommes, quand ils ont fait des fautes, ils ne cherchent qu'à s'étourdir & à ſe tromper.

qu'il avoit perdu le ſens. Cependant il compoſa une belle Elegie, qu'il apprit par cœur pour la reciter en public, & un jour qu'on ne s'attendoit à rien moins, il ſortit de ſa maiſon avec un chapeau ſur ſa tête, & courut à la place, où le peuple s'étant aſſemblé autour de lui, il monta ſur la pierre, d'où les Herauts avoient accoûtumé de faire leurs proclamations, & chanta cette Elegie, qui commence, *Je ſuis un Heraut qui viens vers vous de l'agréable Salamine après avoir com-*

A Athenes il n'y avoit que des malades qui portaſſent des chapeaux.

Elegie de Solon, appellée Salamine. *Son deſſein.*

Il ſortit de ſa maiſon avec un chapeau ſur ſa tête.) C'eſt-à-dire, qu'il ſortit avec tout l'équipage d'un malade; car à Athénes, il n'y avoit que les malades qui portaſſent des chapeaux, & *porter un chapeau*, entroit dans les ordonnances du Medecin, comme cela paroît par les Livres de Platon. Auſſi Juſtin en parlant de cette ſortie de Solon, dit, *Deformis habitu more vecordium in publicum evolat.* Solon fût bien moins hardi & moins zelé que Demoſthene ne le fut longtemps après dans une occaſion ſemblable. Après la mort d'Epaminondas, les Athéniens défaits de cet ennemi, qui les tenoit en crainte, s'abandonnerent au luxe & aux plaiſirs, conſumerent en jeux & en ſpectacles les deniers deſtinez à la paye des ſoldats & aux néceſſitez de la République, & firent une ordonnance, par laquelle ils condamnoient à la mort celui qui auroit la temerité de leur parler de reforme. Demoſthene n'eut point recours à une folie feinte, il parla au peuple avec toute la liberté & toute l'audace que l'amour de la patrie peut & doit inſpirer à un homme de bien, comme nous le voyons dans deux de ſes Olynthiennes.

Il monta ſur la pierre, d'où les Herauts ont accoûtumé de faire leurs proclamations.] Dans la place publique d'Athénes il y avoit une pierre, ſur laquelle les Herauts & les Sergens montoient pour faire leurs publications pour les ventes. Il eſt parlé de cette pierre dans les Bacchides de Plaute Act. IV. Sc. VII.

O Stulte, ſtulte, neſcis venire te!
Atque in eo ipſo aſtas lapide, ubi præco prædicat.

O le grand fou! Tu ne ſçais pas que tu vas être vendu, & que tu eſt près de la pierre d'où le Heraut fait ſes publications, ou comme nous parlons, *ſes criées.*

poſé pour cette aſſemblée ce beau diſcours en vers. Cet ouvrage eſt appellé *Salamine*, & il eſt de cent vers parfaitement beaux. Solon n'eût pas plûtôt achevé de les chanter, qu'ils ſe mirent à les louër hautement, & que Piſiſtrate même exhorta & encouragea ſi bien les Citoyens à l'en croire, que la loi fut revoquée ſur le champ, la guerre reſoluë, & Solon élû Général.

Pour commencer donc cette expedition, on dit qu'il s'embarqua avec Piſiſtrate, & qu'il alla au promontoire de Coliade, où toutes les Dames Athénienes étoient aſſemblées pour faire le ſacrifice annuel à Cerés. Dès qu'il y fut arrivé, il envoya à Salamine un homme, en qui il ſe fioit entiérement, qui fit ſemblant d'être un transfuge, & dit à ceux de Megare, qui tenoient alors cette iſle, que s'ils vouloient prendre les principales femmes des Athéniens, ils n'avoient qu'à venir promptement avec lui au promontoire de Coliade. Les Megariens le crurent, & envoyerent ſur l'heure même des ſoldats. Solon qui étoit aux aguets ſur la pointe du promontoire, n'eût pas plûtôt vû ſortir leur vaiſſeau du port de Salamine, qu'il renvoya promptement toutes les femmes à Athénes, donna leurs habits, leur coëffure & leur chauſſure aux plus jeunes de ſes ſoldats qui n'avoient point encore de barbe, leur fit cacher des poignards ſous leur robe, & quand il les eut équipez, il leur commanda de danſer tous en-

Promontoire de l'Attique ſur la côte de Phalere à xx. ſtades d'Athénes.

Pendant la fête des petits myſtéres de Cerés.

Stratageme de Solon pour ſurprendre Salamine.

ſemble ſur le bord de la mer, juſqu'à ce que leurs ennemis fuſſent à terre & que leur vaiſſeau ne pût plus échapper. Cela étant exécuté, les Megariens trompez par ces danſes qu'ils découvrirent de loin, approcherent avec une entiere confiance, & étant abordez, ce fut à qui deſcendroit le premier pour aller ravir ces femmes; mais on les reçut ſi bien, que pas un ne ſe ſauva, & qu'ils furent tous tuez ſur la place. Les Athéniens s'embarquerent tout auſſi-tôt, & ſe rendirent maîtres de Salamine ſans aucune difficulté.

D'autres diſent que Solon ne la ſurprit pas de cette maniere; mais qu'ayant reçu cet Oracle d'Apollon: *Va appaiſer par des Sacrifices les manes des Heros qui ont été les chefs de leur patrie, & qui ſont enterrez près de l'Aſope vers le ſoleil couchant*, il paſſa de nuit à la Salamine, immola des victimes ſur le tombeau des Heros Periphemus & Cychrée. Les Athéniens lui donnerent enſuite cinq cent Volontaires, auſquels par un décret ils s'engagerent de laiſſer l'entiere diſpoſition de l'Iſle, s'ils venoient à la prendre. Solon s'em-

Il y avoit ſans doute à Salamine un fleuve de ce nom.

Vers le ſoleil couchant.) Dans les paroles de l'Oracle πρὸς ἥλιον, il faut lire à cauſe du vers πρὸς ἠέλιον, comme dans les manuſcrits.

Immola des victimes ſur le tombeau des Heros Periphemus & Cychrée.] Periphemus eſt inconnu. Pour Cychrée, il étoit Roi de Salamine, où il eut un temple. Pauſanias écrit que les Athéniens dans une bataille navale contre Xerxes, virent un grand ſerpent ſur un de leurs vaiſſeaux, & qu'ayant conſulté l'Oracle, il leur fut répondu que c'étoit le Heros Cychrée.

barqua donc sur quelques batteaux de pêcheurs, qui étoient suivis d'un vaisseau à trente rames, & alla jetter l'ancre près de Salamine à une pointe qui regarde l'Eubée.

Les Megariens qui étoient dans la place, en ayant eu quelque vent, sans en sçavoir pourtant rien de certain, coururent aux armes avec beaucoup de tumulte & de désordre, & envoyerent à la découverte un vaisseau, lequel s'étant approché trop près, fut pris par Solon qui retint ceux qui le montoient, & mit à leur place les plus braves des Athéniens à qui il ordonna de s'approcher de la ville, en se tenant clos & couverts le plus qu'ils pourroient, & lui avec le reste de ses troupes il alla par terre attaquer les Megariens, & pendant qu'il combattoit, ceux qui étoient dans le vaisseau s'emparerent de la ville.

Il semble même que ce qui se pratiquoit anciennement, rende témoignage à la vérité de cette tradition; toutes les années en certain temps un vaisseau Athénien navigeoit sourdement vers Salamine; des gens venoient au-devant avec grand bruit; un Athénien sautoit à terre les armes à la main, & alloit avec de grands cris donner tête baissée sur cette troupe vers le promontoire de Scirade, où l'on voit encore un Temple de Mars, qui a été bâti par Solon; car ce fut là qu'il défit les Megariens, & qu'il renvoya ceux qui ne périrent pas dans le combat,

Toute l'Isle de Salamine étoit appellée Sciras d'un Heros nommé Scirus.

combat, après leur avoir imposé telles conditions qu'il voulut.

Malgré ces traitez, les Megariens s'opiniâtrerent à vouloir recouvrer leur Isle; mais enfin, après avoir fait & souffert les uns & les autres beaucoup de maux, ils prirent les Lacedémoniens pour juges, & le bruit commun est que l'autorité d'Homere servit extremement à Solon; car le jour qu'on devoit juger ce different, Solon allegua en pleine assemblée un vers du dénombrement des vaisseaux, auquel il en ajoûta adroitement un autre, qui décidoit la chose en sa faveur; après avoir dit, *Ajax mena douze vaisseaux de Salamine*, il continua: *& les alla ranger où étoit la flotte des Atheniens.*

L'autorité d'Homere servit beaucoup à Solon.

Vers ajoûté à Homere par Solon.

Mais les Atheniens rejettent ce bruit, comme un conte puerile & impertinent, & ils disent que Solon fit voir clairement aux Juges que Philæus & Euryfaces, fils d'Ajax, ayant reçu le droit de Bourgeoisie à Athenes, donnerent en récompense leur Isle aux Atheniens, s'établirent, l'un à Brauron, & l'autre à Melite, deux bourgs de l'Attique, & habiterent le canton, qui de ce Philæus fut appellé le canton des Phi-

Salamine donnée aux Atheniens par les fils d'Ajax.

Et les alla ranger où étoit la flotte des Atheniens.] Par ce vers suppose, Solon vouloit prouver que les Salaminiens regardoient les Atheniens comme leurs maîtres. Mais la fausseté de ce témoignage étoit trop évidente; car il y a dans Homere plusieurs passages qui prouvent que les vaisseaux d'Ajax occupoient un poste bien different, & qu'ils étoient rangez près des Thessaliens. V. le IX. Liv. de Strabon.

læides, où Piſiſtrate étoit né. Et pour fermer encore mieux la bouche aux Megariens, il prouva par les enterremens que Salamine étoit d'Athenes, parce qu'à Salamine on enterroit les morts comme à Athenes, & non pas comme à Megare; car à Megare on les enterroit le viſage tourné vers le ſoleil levant, au lieu qu'à Athenes & à Salamine on les enterroit le viſage tourné vers le couchant. Hereas de Megare nie pourtant ce fait, ſoûtient qu'à Megare on les enterroit auſſi le viſage tourné vers le couchant, & établit le droit de Megare ſur une preuve encore plus forte que celle de Solon, car il fait voir qu'à Athenes chaque mort avoit ſon tombeau, au lieu qu'à Megare, comme à Salamine, on mettoit trois ou quatre morts enſemble. Mais enfin ce qui donna l'avantage à Solon, ce furent certains oracles Pythiques qu'il allegua, & où le Dieu avoit appellé Salamine, *Ionienne*. Ce different fut décidé par cinq Spartiates, Critolaidas, Amompharetus, Hypſechidas, Anaxilas & Cleomene.

Un ſi heureux ſuccès donna beaucoup de re-

Morts comment enterrez à Athenes, à Salamine, & à Megare.

Et par conſequent elle dépendoit d'Athenes; car anciennement l'Ionie ne comprenoit que l'Attique.

Car à Megare on les enterroit le viſage tourné vers le Levant.] Elien écrit pourtant qu'on les enterroit à Megare comme cela ſe rencontroit, ſans y prendre garde. Liv. VII. Chap. XIX.

Car il fit voir qu'à Athenes, chaque mort avoit ſon tombeau; au lieu qu'à Megare, comme à Salamine, on mettoit trois ou quatre morts enſemble.) A Athenes chaque mort avoit ſon tombeau, parce que les Atheniens avoient un grand territoire; mais ceux de Salamine & ceux de Megare étant fort à l'étroit, étoient forcez de mettre trois & quatre morts enſemble.

putation & d'autorité à Solon, mais il acquit encore plus d'eſtime & de conſideration parmi les Grecs, par le beau diſcours qu'il fit pour le temple de Delphes; car il prouva ſi bien aux Atheniens qu'il y alloit de leur honneur de ſecourir Delphes, & de ne pas abandonner ce ſanctuaire à l'inſolence & au pillage des Cirrhéens, & il leur remontra avec tant de force que pour l'amour du Dieu, ils devoient voler à la défenſe de ſon temple, que les Amphictyons, touchez de ſes raiſons, déclarerent la guerre aux Cirrhéens, comme le témoignent pluſieurs Auteurs, & particulierement Ariſtote dans le traité

Diſcours de Solon pour le temple de Delphes.

C'étoient des juges députez de toute la Grece pour aſſiſter à un conſeil general.

Et de ne pas abandonner ce ſanctuaire à l'inſolence & au pillage des Cirrhéens.] Les Habitans de Cirrhe ſur le golfe de Corinthe, firent des courſes dans le territoire de Delphes, en conquirent une partie & alloient aſſieger Delphes pour piller le temple, ſi les Amphictyons n'y euſſent donné ordre en envoïant à ſon ſecours Clyſthene, Tyran de Sicyone, & Solon. Ces deux chefs allerent d'abord aſſieger Cirrhe; ayant conſulté l'Oracle ſur le ſuccès de ce ſiege, il leur fut répondu, *qu'ils ne prendroient cette place qu'après qu'ils auroient fait enſorte que les flots de la mer de Cirrhe baignaſſent ſon territoire.* Comme ils étoient fort embarraſſez ſur le ſens de cette réponſe, Solon dit qu'on accompliroit l'Oracle en conſacrant toutes les terres de Cirrhe à Apollon; car le territoire de Delphes étant accru par ce moyen, & s'étendant juſqu'au golfe, il ſe trouveroit véritablement que les flots de la mer baigneroient ſes frontieres. Cela étant exécuté, la ville fut priſe, & les Citoyens punis de leur audace & de leur impieté. Depuis ce tems-là Cirrhe fut l'Arſenal de Delphes.

Que les Amphictyons.] C'étoient des Juges qui tenoient comme les Eſtats Generaux de toute la Grece; car les douze peuples qui habitoient autour de Delphes envoyoient chacun leurs Députez pour aſſiſter à ce Conſeil, qui ſe tenoit deux fois l'année aux Thermopyles, & où l'on déliberoit de toutes les affaires, qui concernoient le repos de la Grece, & ſur tout de celles, qui régardoient la Religion. Ils étoient les Protecteurs du Temple de Delphes.

qu'il a fait de ceux qui avoient vaincu aux jeux Pithyques, où il attribuë formellement ce décret à Solon. Il ne fut pourtant pas élu Général pour cette guerre, comme Hermippus assûre qu'Evanthes de Samos l'avoit écrit; Outre que l'Orateur Eschine n'en dit rien, on trouve le nom d'Alcmæon seul dans les Registres de Delphes.

Atheniens punis pour avoir violé le sacré asyle des temples.

Conjuration de Cylon.

Ce temple étoit dans la citadelle.

Il y avoit déja fort long-tems que la vengeance Divine poursuivoit les Atheniens, pour punir le meurtre qui avoit été fait des complices de la conjuration de Cylon. Car ces malheureux s'étant refugiez dans le temple de Minerve, l'Archonte Megacles leur persuada de

Qu'Evanthes de Samos.) Il y avoit deux autres Auteurs de ce nom, l'un de Cyzique & l'autre de Milet. Je ne sçai duquel des trois est l'histoire d'un loup-garou, dont parle Pline, *Evanthes*, dit-il, *qui est un Auteur considerable parmi les Grecs, nous apprend que les Arcadiens écrivent que dans leur pays il y a une famille d'un certain Antæus, de laquelle un homme choisi par le sort va à un certain étang, se deshabille, pend ses habits à un chêne, traverse l'étang, s'en va dans les deserts, & se change en loup.*

Il y avoit déja long-tems que la vengeance Divine poursuivoit les Atheniens pour punir le meurtre qui avoit été fait des complices de la conjuration de Cylon.) Cylon étoit un Athenien d'une très-ancienne Noblesse, qui ayant épousé la fille de Theagene, Tyran de Megare, s'empara de la Citadelle d'Athenes, pendant la fête des jeux Olympiques, sur la foi d'un Oracle d'Apollon, qui lui ordonnoit de faire cette entreprise pendant la plus grande fête de Jupiter. Il crut qu'il n'y avoit pas de plus grande fête pour ce Dieu que le jeux Olympiques, & il ne prit pas garde qu'on celebroit à Athenes une très grande fête appellée *Diasia*, en l'honneur de Jupiter, & que c'etoit peut-être de celle-là, dont Apollon avoit parlé. Quoiqu'il en soit, cette équivoque suffit pour justifier l'Oracle; car les Oracles n'ont jamais tort. Cylon fut assiegé dans la Citadelle, & si pressé par la faim & par la soif, qu'il

venir ſe preſenter en jugement, & comme ils ne pouvoient ſe reſoudre à quitter leur aſyle, il leur conſeilla d'attacher un fil à la ſtatuë de la Déeſſe, leur faiſant entendre que pendant qu'ils tiendroient ce fil, ils ne ſeroient pas moins en ſûreté que s'ils étoient dans le temple même ; mais ce fil s'étant rompu quand ils furent vis-à-vis le temple des Furies, Megacles & ſes Collegues, ſe ſaiſirent de la plûpart d'eux, alleguant que, puiſque ce fil s'étoit rompu de lui-même, c'étoit une marque viſible que la Déeſſe leur refuſoit ſa protection, & ne vouloit pas les tenir en ſa garde. Ceux qui furent pris furent lapidez ſur le champ ; On alla égorger au pied des autels, ceux qui s'étoient ſauvez dans le temple de ces formidables Déeſſes, & il n'en échappa que ceux qui purent aller ſe jetter aux pieds des femmes des ces Officiers, qui à cauſe de cette action abominable furent appellez *maudits* & *excommuniez* & regardez comme

Ses huit Collegues. Car il y avoit toutes les années neuf Archontes.

Officiers appellez maudits & excommuniez à cauſe d'un meurtre qu'ils avoient commis.

ſe ſauva avec ſon frere, & laiſſa ſes troupes, qui la plûpart périrent de miſere, & les autres s'étant refugiez dans le temple de Minerve, eurent le ſort que Plutarque rapporte ici ; ils furent égorgez dans les temples & à la vûë des autels, dont on les avoit arrachez ou par force, ou par adreſſe. Les Dieux, offenſez de ce ſacrilege, envoyerent de grands fleaux aux Atheniens, qui pour les appaiſer, excommunierent & maudirent publiquement les Auteurs de ce crime, eux & leurs deſcendans, & exilerent toutes les familles de ceux qui reſtoient, ce qui cauſa encore long-tems après de fort grands deſordres. Cette Conjuration de Cylon fut faite du tems même de Solon vers l'Olympiade XLV. 598. ans avant J. C. Car il eſt certain que Megacles fut Archonte la premiere année de cette Olympiade.

Furent appellez maudits *& excommuniez.*) J'ai conſervé ce dernier terme, parce que les An-

l'objet de la haine publique. Ceux qui reſterent du parti de Cylon, ayant repris le deſſus avec le tems, & étant devenus les plus forts, ne firent ni paix, ni treve avec les deſcendans de Megacles. Cette ſédition étoit alors dans ſa plus grande force, de ſorte que Solon, voyant le peuple ainſi diviſé, ſe mit au milieu avec les principaux des Atheniens, & fit tant par ſes prieres & par ſes remontrances, qu'il perſuada à ces *excommuniez* de ſe ſoûmettre au jugement de trois cent des plus gens de bien de la ville. La cauſe fut donc plaidée & Milon du bourg de Phlyée fut accuſateur. On condamna tous les *excommuniez*. Ceux qui étoient en vie furent bannis, & on déterra les os de ceux qui étoient morts & on les jetta hors des frontieres de l'Attique. Cependant ceux de Megare profitant de cette occaſion, attaquerent les Atheniens, leur prirent Niſée & recouvrerent Salamine.

Morts deterrez pour être bannis.

Ville maritime ſur le golfe de Cotinthe. Ce fut le port de Megare.

Dans ce même tems-là toute la ville d'Athenes fut troublée par des craintes ſuperſtitieuſes & par des ſpectres & des fantômes. Les Devins aſſûroient même qu'il paroiſſoit par les victimes, que la ville étoit ſoüillée de crimes &

niens pratiquoient l'excommunication preſque de la même maniere que nous. Car lorſque quelqu'un avoit encouru cette peine, on lui défendoit publiquement d'aſſiſter aux ſacrifices, d'entrer dans les temples, & de participer aux eaux ſacrées, c'eſt-à-dire à l'eau luſtrale, comme je l'ay remarqué ſur l'OEdipe de Sophocle.

d'abominations qu'il falloit purger. Sur quoi ils firent venir de Crete Epimenide le Pheſtien, qui paſſe pour le ſeptiéme ſage dans l'eſprit de ceux qui ne mettent pas Periandre de ce nombre. Cet Epimenide avoit la réputation d'être un homme ſaint, fort aimé des Dieux & profondement ſçavant dans les choſes divines, ſur tout en ce qui regarde l'inſpiration & les cérémonies les plus myſterieuſes & les plus cachées, c'eſt-pourquoi on l'appelloit de ſon tems le *nouveau Curete*, & *le fils de la Nymphe Balté*. Quand il fut arrivé à Athenes, il fit amitié particuliere avec Solon, & lui fraya le chemin pour publier ſes loix & pour les faire recevoir

Pheſtus, ville de Crete.

Epimenide, ſa grande réputation.

La Nymphe Balté.

Sur quoi ils firent venir de Crete Epimenide le Pheſtien.] Il appelle Epimenide Pheſtien, parce qu'il ſuit l'opinion de ceux qui écrivent qu'il étoit de la ville de Pheſte. Mais le plus grand nombre eſt de ceux qui diſent qu'il étoit de Gnoſſe. Dans Platon on rend ce témoignage à ce Philoſophe, qu'il eut plus d'eſprit que tous les autres hommes, & qu'il prédit la guerre des Perſes pluſieurs années avant qu'on penſât à en faire les préparatifs. Il avoit fait un traité de cinq mille vers de la génération des Curetes & des Corybantes; ſix-mille vers ſur l'expedition de Jaſon; un traité en proſe du Gouvernement & des ſacrifices de ceux de Crete; quatre mille vers ſur Minos & ſur Rhadamanthe: un traité en vers ſur les expiations. Il arriva à Athenes vers l'Olympiade 46. Les Atheniens lui avoient envoyé Nicias, pour l'obliger à faire ce voyage.

C'eſt pourquoi on l'appelloit de ſon tems le nouveau Curete.) Diogene Laërce dit que ce nom lui fut donné par les peuples de Crete. Ils vouloient dire par-là qu'il étoit auſſi ſage & auſſi habile que les Curetes, les Prêtres qui avoient gardé Jupiter enfant.

Et le fils de la Nymphe Balté.] On ne ſçait qui étoit cette Nymphe Balté. Diogene Laërce écrit qu'Epimenide étoit ſi aimé des Nymphes, qu'elles lui donnerent une drogue qu'il conſervoit dans la corne d'un bœuf, & dont une ſeule goute le tenoit long-tems vigoureux & ſain, &

Sageſſe d'Epimenide.

au peuple ; car il accoûtuma les Atheniens à faire moins de dépenſe pour toutes les choſes qui regardoient la Religion, & à être plus moderez dans leur deüil, en mêlant d'abord à leurs obſeques certains ſacrifices, qu'il ſubſtitua à la place des coûtumes dures & barbares qui regnoient auparavant & auſquelles la plûpart des femmes étoient particulierement attachées; mais ce qui eſt plus conſidérable, par des propitiations, par des expiations & par des fondations de temples & de chapelles, il purifia & ſanctifia ſi bien la ville, qu'il la rendit ſoûmiſe & obéïſſante à tout ce qui étoit juſte, & beaucoup plus ſouple, plus docile & plus portée à vivre déſormais en bonne intelligence & avec union.

Atheniens Barbares dans leurs obſeques avant Solon.

Les femmes ſont toûjours plus attachées que les hommes aux coûtumes ſuperſtitieuſes quelque dures qu'elles ſoient.

On conte auſſi de lui, que voyant le port

l'exemptoit de la néceſſité de prendre aucune autre ſorte de nourriture.

Qu'il ſubſtitua à la place des coûtumes dures & barbares qui regnoient auparavant.) Il veut parler ſans doute de la coûtume de ſe meurtrir & de ſe déchirer le viſage.

Par des propitiations, par des expiations & par des fondations de Temples.] Dans ces propitiations d'Epimenide on reconnoît quelques traces de l'expiation des Hébreux, comme elle eſt décrite dans le XVI. Chap. du Levitique car on écrit qu'il prit des brebis toutes blanches & d'autres toutes noires, qu'il les mena dans le lieu de l'Areopage, & que les laiſſant aller, il ordonna à ceux qui les ſuivoient, que par tout où elles ſe coucheroient, ils les immolaſſent ſur le lieu même au Dieu qui y préſidoit ; ce qui fut exécuté, & à chaque endroit on élevoit un autel, d'où vient que dans les bourgs de l'Attique on trouvoit beaucoup d'autels ſans nom, anciens monumens de cette cérémonie. Il fit bâtir auſſi pluſieurs chapelles & pluſieurs Temples ; & entre autres *Contumeliæ fanum & impudentiæ.*

de

de Munychia, après l'avoir long-temps conſideré, il dit à ceux qui l'accompagnoient: *Que les hommes ſont aveugles & ignorans dans l'avenir! Si les Athéniens ſçavoient tous les maux que ce lieu cauſera à leur ville, ils le mangeroient, pour ainſi dire, à belles dents.* On dit que Thales eut un preſſentiment tout pareil; car il ordonna qu'on l'enterrât dans le plus méchant lieu, dans le lieu le plus déſert du territoire de Milet, & prédit aux Mileſiens que ce ſeroit-là un jour le marché public de leur ville. Les Athéniens donc, ravis d'admiration pour la vertu & pour la ſageſſe d'Epimenide, voulurent le combler de preſens & d'honneurs, mais il les refuſa, & ne voulut qu'une ſeule branche de l'olivier ſacré qu'il emporta dans ſon pays.

La ſeule choſe qu'Epimenide voulut recevoir des Athéniens.

Après ſon départ, Athénes délivrée de la malediction Cyloniene par le banniſſement & par la punition de ceux qui l'avoient encouruë, retomba dans ſes premieres diſſentions pour le gouvernement de la République, & ſe diviſa en autant de partis, qu'il y avoit de differentes ſortes d'habitans dans l'Attique. Car les Montagnards tenoient pour le gouvernement po-

Peuples inclins à un gouvernement different ſelon les differens lieux qu'ils habitent.

Si les Athéniens ſçavoient tous les maux que ce lieu cauſera à leur ville.] L'effet de cette prédiction arriva la CXIV. Olympiade, c'eſt-à-dire, près de 270. ans après qu'elle fut faite. Car Antipater contraignit alors les Athéniens de recevoir une garniſon dans la forteresſe de Munychia.

Car les Montagnards tenoient pour le Gouvernement populaire.] Ce paſſage eſt remarquable, en ce qu'il marque l'eſprit des peuples, qui aiment un Gouvernement different, ſelon les lieux qu'ils habitent. Ceux qui habitent les mon-

pulaire; ceux de la plaine vouloient un Etat Oligarchique, & ceux de la côte maritime, demandant un gouvernement mêlé des deux premiers, empêchoient l'un & l'autre des deux partis oppoſez d'avoir l'avantage. D'ailleurs la diviſion qui naît ordinairement entre les pauvres & les riches à cauſe de leur inégalité, étoit alors plus enflammée que jamais, de maniere que toute la ville ſe trouvoit dans un très-preſſant danger, & ſembloit n'avoir d'autre moyen de ſe garantir du naufrage, que de ſe ſoûmettre au pouvoir d'un ſeul. Les pauvres, ſe trouvant obligez envers les riches pour des dettes qu'ils ne pouvoient payer, étoient réduits ou à leur donner tous les ans le ſixiéme des fruits de leurs terres, c'eſt pourquoi on les appelloit *Sixenaires* & *Mercenaires*, ou à engager leurs propres perſonnes, ce qui les reduiſoit au pouvoir

Les pauvres d'Athénes pourquoi appellez Sixenaires & Mercenaires.

tagnes, ſont ordinairement plus amateurs de la liberté, c'eſt pourquoi ils veulent un Gouvernement populaire. Ceux de la plaine, communement plus riches & plus polis, & par conſequent plus ambitieux, panchent vers l'Oligarchie, parce qu'ils eſpérent d'être du nombre de ceux qui gouverneront; Et ceux de la côte participant des inclinations des uns & des autres, veulent un Gouvernement qui tienne de la Democratie & de l'Oligarchie, c'eſt-à-dire que le peuple ait la liberté des ſuffrages, & le petit nombre le pouvoir de juger & de décider.

Ou à engager leurs propres perſonnes.] C'eſt ce que les Romains imiterent pendant long-temps; car par une des loix des XII. tables, le débiteur qui ne payoit point, étoit adjugé à ſes créanciers qui le gardoient chez eux en priſon, ou le vendoient. La loi même leur permettoit de le mettre en pieces, & de partager entre eux ſon corps; mais perſonne n'uſa jamais d'un droit ſi atroce & ſi contraire à l'humanité.

de leurs créanciers, qui ſe les faiſoient adjuger, & qui les retenoient pour leurs eſclaves, ou les envoyoient vendre dans les pays étrangers; la plûpart même étoient forcez de vendre leurs propres enfans; car il n'y avoit point de loi qui l'empêchât, ou bien ils étoient contraints d'abandonner leur patrie, pour ſe ſouſtraire à la cruauté de ces uſuriers impitoyables.

Enfin le plus grand nombre de ces malheureux, & ceux qui ſe trouverent les plus forts & les plus reſolus, s'étant aſſemblez, s'encouragerent à ne plus ſouffrir cette barbarie, & à élire pour chef un homme de confiance, avec lequel ils iroient délivrer ceux qui n'avoient pas pû payer à temps, obtiendroient un nouveau partage des terres & changeroient entierement le gouvernement de l'Etat. Dans cette extrémité les plus ſages des Athéniens, voyant que Solon étoit le ſeul qui ne fût point ſuſpect à aucun des deux partis, car il n'avoit trempé ni dans l'injuſtice des riches, ni dans la revolte des pauvres, ſe mirent à le prier de s'entremettre des affaires & d'appaiſer tous ces differends.

Phanias de Lesbos écrit pourtant qu'en cette occaſion Solon uſa de ruſe, & qu'il les trompa

Phanias d'Ereſſe ville de Lesbos con-

Phanias de Lesbos.] Il étoit d'Ereſſe, ville de l'Iſle de Lesbos. On cite de lui pluſieurs ouvrages; un des plantes; un autre de la mort des Tyrans; un autre des Tyrans du ſiecle; un autre des Magiſtrats d'Ereſſe; un autre des Philoſophes Socratiques; un autre des diſſertations de Poſidonius.

temporain de Theophraſte & diſciple d'Ariſtote.

tous également pour le ſalut de la République ; car il promit ſecretement aux pauvres un nouveau partage des terres, & il fit eſpérer aux riches la confirmation de leurs contrats. Mais après avoir balancé long-temps s'il ſe chargeroit d'une choſe ſi difficile, par la crainte qu'il avoit de ſe voir expoſé en même temps à l'avarice des uns, & à l'inſolence des autres, enfin il fut élu Archonte après Philombrotus, & nommé Arbitre ſouverain & Legiſlateur du conſentement de tout le monde, les riches l'agréant volontiers comme riche, & les pauvres le recevant comme homme de bien. On dit même qu'il courut alors un mot de lui, *que l'égalité n'engendre point de guerre*, mot qui plut merveilleuſement aux pauvres & aux riches, parce que les prèmiers eſperoient de parvenir à cette égalité & de contrebalancer leurs ennemis par le nombre & par la meſure des terres diſtribuées, & que les autres s'attendoient de tirer le même avantage de leur dignité & de leur vertu; de ſorte que les deux partis étant pleins d'eſperance, ceux qui étoient à leur tête ne ceſſoient de preſſer Solon de ſe faire Roi, & de prendre hardiment la conduite d'une ville où il avoit déja toute l'autorité. La plûpart même des Citoyens, qui n'étoient ni de l'un ni de l'autre parti, voyant qu'il étoit très-difficile d'attendre de la raiſon humaine & des loix un changement favorable, n'étoient pas

On peut tromper les hommes quand c'eſt pour leur bien.

Beau mot de Solon ſur l'égalité.

Les Athéniens preſſent Solon de ſe faire Roi.

éloignez de communiquer le pouvoir ſuprême à un ſeul, qui fût très-homme de bien.

Il y en a auſſi qui diſent qu'il reçut un oracle de Delphes conçu en ces termes : *Sieds-toi au milieu de la poupe du vaiſſeau, & prens en main le gouvernail, la plûpart des Athéniens te ſeront favorables.* Ses amis ſur tout l'accuſoient de baſſeſſe & de lâcheté de n'oſer accepter la Monarchie de peur d'être appellé Tyran, *comme ſi tous les jours la tyrannie ne devenoit pas une Royauté legitime par la vertu de ceux qui s'en ſont ſaiſis ; N'en a-t-on pas vû*, diſoient-ils, *un bel exemple en Eubée où Tynnondas a regné ? Et aujourd'hui même Mytilene*

Un oracle l'y exhorte.

Comme ſi tous les jours la Tyrannie ne devenoit pas une Royauté legitime, par la vertu de ceux qui s'en ſont ſaiſis.] Cela eſt fondé ſur cette Maxime, que la domination appartient naturellement à ceux qui ont le plus de vertu, & qui par-là peuvent rendre heureux ceux qui leur obéïſſent. Mais cette Maxime n'eſt vraye, que lorſque la domination eſt déferée à quelqu'un du conſentement de tout un peuple. Celui qui l'uſurpe ou par force ou par adreſſe, quelque vertueux qu'il ſoit d'ailleurs, ne peut jamais ceſſer d'être un Tyran, parce que la Tyrannie la plus longue n'eſt qu'une injuſtice plus long-tems continuée, & qui ne peut être effacée par les plus grandes vertus. Ce n'eſt que dans les ſucceſſeurs du Tyran que la Tyrannie peut devenir avec le temps une Royauté legitime.

En Eubée où Tynnondas a regné.) Je ne me ſouviens pas d'avoir rien lû ailleurs de ce Tynnondas, Tyran d'Eubée.

Et aujourd'hui même Mitylene n'eſt-elle pas heureuſe ſous le ſceptre de Pittacus.) Pittacus l'un des ſept Sages de Grece, ſe rendit le maître de Mitylene. Le Poëte Alcée, qui étoit de la même ville & ſon contemporain, écrivit ſur cela contre lui & le déchira dans ſes vers, comme il déchiroit les autres Tyrans. Pittacus mépriſa ſes ſatires, & après avoir appaiſé par ſon autorité les déſordres & les ſéditions qui regnoient parmi ſes Citoyens, & rétabli parmi eux le calme, il ſe

n'eſt-elle pas heureuſe ſous le ſceptre de Pittacus?

Solon refuſe la Royauté.

Toutes ces raiſons n'ébranlerent pourtant pas Solon; il ſe contenta, dit-on, de répondre à ſes amis, *C'eſt un beau pays que la Royauté, mais il n'a point d'iſſuë.* Et dans ſes Poëſies, il dit en s'adreſſant à ſon ami Phocus, *Si j'ai épargné ma patrie, & que je n'aye pas voulu m'en rendre le Tyran, ni m'élever par la force & par la violence en me dèshonorant & en ſoüillant toute la gloire que j'avois acquiſe, je n'en ai point de honte, & je ne m'en repens point, au contraire je prétends avoir ſurpaſſé par-là tous les hommes.* Ce qui prouve qu'avant même qu'il eût compoſé ſes loix il étoit dans une fort grande réputation. Pour ce qui eſt de ce qu'on diſoit de lui en ſe mocquant de ce qu'il avoit rejetté la ſouveraine puiſſance, il le rapporte lui-même en ces termes dans ſes Poëſies, *Le bon eſprit*, dit-on, *& la prudence ont bien manqué à Solon, d'avoir refuſé le beau preſent que Dieu lui faiſoit. Après qu'il a eu enfermé une groſſe proye dans ſon filet, il n'a ſçu le tirer, faute d'eſprit & de courage; Car ſi l'un & l'autre ne lui euſſent manqué, pour être le maître de tant de thréſors, & pour regner un ſeul jour à Athénes, il ne ſe ſeroit pas ſoucié d'être écorché vif le lendemain, & de voir exterminer toute*

La Royauté n'a point d'iſſuë.

Un Tyran ſe dèshonore & ſouille toute la gloire qu'il pouvoit avoir acquiſe avant que d'être Tyran.

Sentiment des méchans & du peuple ſur les richeſſes & ſur les grandeurs.

démit volontairement de ſon pouvoir & rendit la liberté à ſa patrie. Amiot s'eſt fort trompé en mettant Corinthe, au lieu de Mitylene.

C'eſt un beau pays que la Royauté, mais il n'a point d'iſſuë.) Il veut dire qu'il n'y a point de porte ſûre & honnête pour en ſortir. Car on eſt ou la victime de ceux qui ſuccedent, ou l'objet de leur mépris. Et c'eſt ce qui a été confirmé par beaucoup d'exemples.

ſa race. Voilà comment il fait parler de lui le peuple & les méchans.

Cependant quoiqu'il eût refuſé la Royauté, il ne ſe porta pas plus mollement ni plus lâchement au maniment des affaires, & on ne le vit ni céder aux plus puiſſans dans l'établiſſement de ſes loix, ni rien faire par complaiſance pour ceux qui l'avoient élû. Véritablement il y eut de certaines choſes auſquelles il ne toucha point; mais ce fut parce qu'elles lui parurent bien, & qu'il craignit qu'après avoir remué & bouleverſé toute la ville, il n'eût plus la force de la rétablir & de la remettre en meilleur état. Il ne fit que les changemens qu'il crut pouvoir perſuader à ſes Citoyens par de belles paroles, ou leur faire recevoir par autorité, en mêlant ſagement, comme il le diſoit lui-même, la force avec la juſtice; c'eſt pourquoi quelqu'un lui ayant demandé quelque temps après, ſi les loix qu'il avoit données aux Athéniens, étoient les meilleures, il répondit, *Oui, ce ſont les meilleures de toutes celles qu'ils étoient capables de recevoir.*

Pour bien gouverner, il faut mêler la force avec la juſtice.

Ce que des Auteurs modernes écrivent que les Athéniens ont accoûtumé de cacher la dureté des choſes en les adouciſſant par des noms plus honnêtes & plus gracieux, comme lorſqu'ils appellent les Courtiſanes, *des Amies*, les impoſts, *des contributions*, les garniſons, *les Gardes des Villes*, & la priſon, *la maiſon*, ce fut une in-

Coûtume des Athéniens d'adoucir la dureté des choſes par la beauté des noms.

vention de Solon, qui appella l'abolition des dettes *la décharge*, car ſa premiere Ordonnance fut que toutes les dettes ſeroient abolies, & que perſonne ne pourroit plus s'obliger par corps. Il y a pourtant des Auteurs, & entre autres Eurytion, qui écrivent que ce ne fut pas une abolition des dettes, mais une ſimple diminution des interêts, & que les pauvres, ravis du ſoulagement qu'ils en tiroient, donnerent eux-mêmes le nom *de décharge* à cette Ordonnance pleine d'humanité, qui comprenoit auſſi l'augmentation des meſures, & celles de la monnoye, car la mine qui ne valoit que ſoixante-treize dragmes, fut portée à cent; De ſorte qu'en payant la même choſe en valeur,

Solon abolit toutes les dettes & la contrainte par corps

Prix de la monnoye augmenté de plus d'un quart par Solon, pour le profit des débiteurs.

Car la mine qui ne valoit que ſoixante-treize drachmes, fut portée à cent.) Ainſi le prix de la monnoïe fut augmenté tout d'un coup de plus d'un quart. Il eſt vrai qu'il y a des Auteurs qui prétendent que l'ancienne mine étoit de ſoixante-quinze drachmes, c'eſt-à-dire qu'elle valoit trente-ſept livres dix ſols & elle fut portée à cent, ce qui faiſoit cinquante livres. Solon diminua le poids d'un quart & leur conſerva le même prix; par-là les débiteurs payoient les mêmes ſommes en valeur courante, & beaucoup moins en poids, & en valeur véritable & réelle. Et afin que cette réformation allât au profit des particuliers, toute leur monnoye étoit réformée pour leur compte, ils payoient ſeulement pour les ouvriers & pour le coin de la République quatre pour cent.

De ſorte qu'en payant la même choſe en valeur, & donnant beaucoup moins en poids.) Le Grec dit, *donnant la même choſe en nombre de piéces & beaucoup moins en poids.* Mais c'eſt la même choſe, car *valeur* eſt ici le prix courant. Quant à ce que Plutarque ajoûte *que les débiteurs gagnoient beaucoup ſans que les Créanciers perdiſſent*, cela fut vrai, parce que la monnoye demeura fixe ſur le pied où Solon l'avoit miſe. La mine fut toûjours de cent drachmes. Ainſi n'y ayant point de diminution, les Créanciers ne perdirent rien & les débiteurs gagnerent beaucoup.

&

& donnant beaucoup moins en poids, les débiteurs de groſſes ſommes gagnoient beaucoup ſans que les créanciers perdiſſent.

Cependant la plûpart de ceux qui en ont écrit, ſoûtiennent que cette décharge fut une pure abolition de toutes les dettes, & que cela s'accorde mieux avec ce que Solon écrit dans ſes vers, où il ſe glorifie *d'avoir ôté de l'Attique les Ecriteaux qui marquoient que les heritages étoient engagez; d'avoir rendu toute cette terre libre,*

Où il ſe glorifie d'avoir ôté de l'Attique les Ecriteaux qui marquoient que les heritages étoient engagez.] Plutarque ne peut pas dire que Solon ſe glorifioit d'avoir ôté de l'Attique les bornes qui faiſoient la ſéparation des heritages, puiſqu'il dit dans la page ſuivante, qu'il ne toucha pas aux terres. Les paroles du texte τῆς τῶν ὑποκειμένων γῆς ὅρους ἀναιρεῖν, comme Ruauld l'a fort bien remarqué, ſignifient *qu'il ſe glorifioit d'avoir ôté de l'Attique les Ecriteaux, qui marquoient que les heritages étoient engagez, hypotequez à des Créanciers.* Car en Grece les proprietaires qui avoient engagé leurs terres, ou leurs maiſons, étoient obligez de mettre des Ecriteaux qui marquaſſent les ſommes pour leſquelles ces terres ou ces maiſons étoient engagées. Et ces Ecriteaux étoient proprement appellez ὅροι. Suidas: ὅρος ἔτος ἐκάλουν οἱ Ἀττικοὶ τὰ ὑπεγγυα ταῖς ὑποκειμέναις οἰκίαις καὶ χωρίοις γράμματα, ἐφ' ἑκάστου ὧν ὑπῆκειντο δανείων. *On appelle dans l'Attique ὅροι les Ecriteaux que l'on met à des maiſons, à des terres hypotequées, pour marquer quelles ſont engagées à des Créanciers.* Heſychius appelle ces Ecriteaux στῆλαι, parce qu'on les mettoit ſur des colonnes, ſur des pilliers. Demoſthene dans la 11. Oraiſon contre Onetor, ἔφη τῶν προικῶν ὀγδοήκοντα μνᾶς δεδωκέναι, καὶ τίθησιν ὅρους ὅτι μὲν τῶν ἑκατὸν μνῶν ἐπὶ τῆς οἰκίας δισχιλίων, ἐπὶ δὲ τοῦ χωρίου ταλάντου. *Il dit qu'il avoit donné en dot quatre-vingt mines; que pour cet effet il avoit mis à ſa maiſon un Ecriteau qui marquoit qu'elle étoit engagée pour deux mille drachmes, & ſur ſa terre un autre Ecriteau qui marquoit qu'elle l'étoit pour un talent.* C'eſt-à-dire, que la maiſon devoit mille livres de notre monnoye, & que la terre devoit un talent, c'eſt à-dire mille écus. Voilà pourquoi Solon ajoûte, *& d'avoir rendu cette terre libre d'Eſclave qu'elle étoit auparavant*, ce qui ne convient qu'à

d'eſclave qu'elle étoit auparavant ; & de tous les Citoyens adjugez à leurs Créanciers, d'avoir ramené les uns des terres étrangeres, où on les avoit vendus, & où ils avoient été ſi long-tems errans, qu'ils avoient oublié leur langue naturelle ; & d'avoir remis en liberté les autres, qui ayant été retenus dans le pays, croupiſſoient dans une honteuſe & miſerable ſervitude.

Il eſt vrai que cette affaire lui attira une avanture fâcheuſe, qui lui donna un très-ſenſible déplaiſir ; car comme il travailloit à cette abolition, & qu'il cherchoit les paroles les plus perſuaſives & l'exorde le plus convenable pour mettre à la tête de ſon Edit, il communiqua ſon deſſein à Conon, à Clinias & à Hipponicus, qui étoient ſes meilleurs amis, & qu'il conſultoit dans toutes ſes affaires ; il leur dit donc qu'il ne toucheroit point aux terres, mais que pour toutes les dettes il vouloit abſolument les abolir : Ses amis plus interreſſez que fidéles, ſe hâterent de prévenir la publication de l'Edit, & emprunterent ſecretement des meilleures bourſes de fort groſſes ſommes, dont ils acheterent des heritages. Après que l'Edit fut publié, comme on vit qu'ils retenoient les heritages ſans ren-

Soin de Solon de chercher de belles paroles & de belles couleurs pour dreſſer un Edit.

Solon trompé par ſes amis, qui abuſerent de ſa confiance.

des terres engagées, qui ne ſont pas moins eſclaves que les débiteurs. Ces Ecriteaux faiſoient le même effet que font aujourd'hui les pannonceaux qu'on met pour marquer qu'une terre eſt ſaiſie réellement.

Car comme il travailloit à cette abolition & qu'il cherchoit les paroles les plus perſuaſives & l'exorde le plus convenable, pour mettre à la tête de ſon Edit.] Car il n'étoit pas aiſé de trouver des raiſons & des prétextes plauſibles pour faire une declaration ſi contraire aux interêts des riches.

dre l'argent, on ne manqua pas de rejetter le tout ſur Solon, & de l'accuſer, non pas d'avoir été trompé par ſes amis, mais d'avoir aidé ſes amis à tromper les autres. Il eſt vrai que cette calomnie fut bien-tôt détruite par la remiſe qu'il fit le premier de cinq talents qui lui étoient dûs; d'autres, comme Polyzelus de Rhodes, en mettent quinze. Cela n'empêcha pourtant pas que ſes trois amis ne fuſſent appellez toûjours depuis *les Creocopides*, c'eſt-à-dire, *les aboliſſeurs de dettes.*

Cinq mille écus.

Polyzelus qui avoit ecrit les choſes memorables de Rhodes.

On faiſoit alluſion au mot Cecropides *qui étoit le nom qu'on donnoit aux Atheniens, comme deſcendans de* Cecrops.

D'abord cette Ordonnance ne plut ni à l'un ni à l'autre des deux partis. Elle choqua les riches, parce qu'elle aboliſſoit les dettes, & elle fâcha encore plus les pauvres, parce qu'elle n'ordonnoit pas un nouveau partage des terres, comme ils l'avoient eſperé, & que Solon ne les avoit pas tous rendu égaux en biens, comme Lycurgue l'avoit fait à Lacedémone. Mais il y avoit cette difference entre Lycurgue & lui, que Lycurgue étoit l'onziéme deſcendant d'Hercule, qu'il avoit déja regné long-tems, & qu'il avoit acquis de l'autorité, des amis & de grandes richeſſes, ce qui lui fut d'un très-grand ſecours pour établir la forme du Gouvernement qu'il voulut. Encore avec cela fut-il obligé d'employer plûtôt la force que l'adreſſe. Il lui en coûta même un œil pour faire paſſer le point le plus important & le plus capable de rendre une ville heureuſe, & d'y faire regner la con-

Difference entre Lycurgue & Solon.

Ce qui contribuë le plus à rendre une ville heureuſe.

corde & l'union, qui eſt que parmi les Citoyens il n'y ait ni pauvres ni riches; au lieu que Solon ne peut parvenir à ce point-là, parce qu'il étoit d'une famille populaire ou moyenne, & qu'il manquoit de tous les autres avantages néceſſaires pour exécuter un ſi grand deſſein. Il fit pourtant tout ce qu'il étoit poſſible de faire avec le peu de puiſſance qu'il avoit en main, n'étant aidé que de bon ſens & de la confiance que ſes Citoyens avoient en lui.

Or il eſt ſi vrai que par ſa declaration il avoit offenſé la plûpart des Citoyens, qui s'attendoient à toute autre choſe, qu'il le témoigne lui-même dans ſes vers : *Ceux qui étoient auparavant enflez de joye & d'eſperance*, dit-il, *me regardent préſentement de travers comme un ennemi. Cependant tout autre en ma place, & avec auſſi peu d'autorité, n'auroit pû venir à bout du peuple, ni le reduire, qu'il ne l'eût auparavant ſuccé & mis à ſec.* Mais il ne ſe paſſa guére de tems, que les Atheniens ne

Parce qu'il étoit d'une famille populaire ou moyenne.] Plutarque a dit au commencement qu'il étoit d'une des plus nobles maiſons d'Athenes, & qu'il deſcendoit du Roi Codrus. Comment dit-il donc ici qu'il étoit d'une famille populaire ou moyenne ? Il veut dire ſans doute, que ſes ancêtres avoient déchu, & que la fortune n'ayant pas répondu à leur nobleſſe, ils furent reduits à la médiocrité.

Qu'il ne l'eût auparavant ſuccé & mis à ſec.] Le Grec dit mot à mot, *qu'il n'eût ôté tout le gras lait*; πῖαρ ἐξε᾽λε γάλα. Ce qui paroît avoir été une eſpece de proverbe. Quand on a ôté le gras du lait, il ne reſte que le maigre, ce qu'on appelle le petit lait. Il faut remarquer cette façon de parler, πῖαρ γαλα. On a lu πῖ au lieu de πῖαρ. Mais cela n'eſt pas néceſſaire.

compriſſent toute l'utilité qui leur revenoit de cette conduite. Et alors ceſſant de ſe plaindre & de murmurer, ils firent en commun un ſacrifice, qu'ils appellerent du nom de la déclaration, *le ſacrifice de la décharge*, & donnerent à Solon l'intendance des Loix & de la Police, avec un pouvoir ſi peu limité, qu'ils le firent entierement maître des Charges, des Aſſemblées, des Jugemens & des Déliberations : il créoit à ſon gré tous les Officiers, regloit leurs biens, leur nombre, & le tems qu'ils ſeroient en charge, & caſſoit & confirmoit, comme il le jugeoit à propos, toutes les Ordonnances qui avoient été faites auparavant.

Pouvoir ſans bornes que les Atheniens donnent à Solon.

D'abord toutes les Loix de Dracon, excepté celles qui étoient contre les meurtriers, furent caſſées, à cauſe de leur trop grande ſéverité ; car elles n'ordonnoient pour toutes les fautes qu'une même peine, qui étoit la mort ; de ſorte que ceux qui étoient convaincus de pareſſe & d'oiſiveté, & ceux qui n'avoient volé que des herbes & des fruits dans un jardin, étoient punis auſſi ſéverement que les aſſaſſins & les ſacrileges. Auſſi a-t-on fort vanté dans les ſiécles ſui-

Séverité des Loix de Dracon.

D'abord toutes les loix de Dracon, excepté celles qui étoient contre les meurtriers furent caſſées.] Dracon fut le premier des Grecs qui condamna à mort les adulteres ; & afin de donner plus d'horreur pour le meurtre, il voulut qu'on fît le procès aux choſes inanimées qui avoient tué quelqu'un. Une ſtatuë qui étoit tombée ſur quelque perſonne, étoit bannie, & on ne pouvoit la garder dans le pays.

Orateur qui vivoit du tems d'Alexandre.

vans le mot de Demades, qui dit en parlant de ces Loix, *qu'elles n'avoient pas été écrites avec de l'encre, mais avec du ſang.* Et Dracon lui-même interrogé pourquoi il avoit ordonné une peine capitale pour toutes les fautes, avoit répondu que c'étoit *parce que les plus petites lui avoient paru dignes de mort, & qu'il n'avoit pû trouver d'autre punition pour les plus grandes.*

Solon fait une eſtimation des biens, & partage ſes Citoyens par claſſes, ſelon leur revenu.

Après avoir annullé ces Loix, Solon voulant laiſſer les Charges entre les mains des riches, & donner auſſi aux pauvres quelque part au Gouvernement, dont ils étoient exclus, fit une eſtimation des biens de chaque particulier. Ceux qui ſe trouverent avoir de revenu annuel cinq cens meſures, tant en grains qu'en choſes liquides, furent mis au premier rang, & appellez les *Pentacoſiomedimnes*, c'eſt-à-dire, qui avoient cinq cent meſures de revenu. Le ſecond ordre fut de ceux qui en avoient trois cent, & qui pouvoient nourrir un cheval de guerre; on les appella les *Chevaliers*; ceux qui n'en avoient que deux cent, firent le troiſiéme, & on les nomma *Zeugites*. Tous les autres qui étoient au-deſſous, furent compris ſous le nom de *Thetes*, c'eſt-à-dire, de Mercenaires, travaillant de leurs mains, auſquels Solon ne permit d'avoir aucune Char-

Et on les nomma Zeugites.] Ou *Zugites*. Je crois qu'on les appella ainſi, parce qu'ils tenoient le milieu entre les Chevaliers & les Thetes; comme dans les vaiſſeaux les rameurs du milieu étoient appellez *Zugites*; ils étoient entre les Thalamites & les Thranites.

ge, il leur laiſſa ſeulement le droit d'opiner dans les Aſſemblées & dans les jugemens du peuple, ce qui au commencement ne parut rien, & ſe trouva à la fin un très-grand avantage, parce que la plûpart des procès & des differends retournoient toûjours au peuple, devant lequel on pouvoit appeller de tous les jugemens des Magiſtrats. D'ailleurs comme les Loix de Solon étoient écrites avec beaucoup d'obſcurité, & qu'elles avoient pluſieurs ſens contraires, cela augmenta infiniment l'autorité de ce Tribunal; car les differends ne pouvant être décidez par le texte formel des Loix, on avoit beſoin de ces Juges de qui dépendoit uniquement la déciſion, & qui étoient en quelque façon au-deſſus des Loix mêmes. Solon parle & s'applaudit aſſez dans ſes vers de cette égalité qu'il avoit introduite: *J'ai donné au peuple*, dit-il, *tout le pouvoir qui étoit juſte & raiſonnable, ſans trop augmenter ni diminuer ſon autorité. Pour les riches, j'ai auſſi pourvû à leur ſeureté, je les ai mis à couvert de toute inſulte, & j'ai également muni les deux partis d'un fort bouclier, afin que l'un ne puiſſe jamais opprimer injuſtement l'autre.*

Obſcurité des loix fait le crédit & l'autorité des Juges.

Solon s'applaudit aſſez dans ſes vers de cette égalité, qu'il avoit introduite.] Henri Etienne avertit que dans quelques manuſcrits au lieu de ἐξίωσιν *égalité*, il y a ἀξίωσιν *autorité*. Et il préfere cette derniere leçon, parce que l'autorité vient du pouvoir d'expliquer les loix à ſa fantaiſie. Mais je crois la premiere leçon la ſeule vraye. Car Solon ne s'applaudit pas d'avoir rendu le peuple puiſſant, mais il s'applaudit avec raiſon d'avoir également muni les riches

Belle loi de Solon, qui regardoit les hommes comme membres d'un même corps.

Mais voulant encore plus ſubvenir à la foibleſſe du menu peuple, il fit une Loi qui permettoit à tout le monde de prendre & d'épouſer la querelle de celui qu'on auroit outragé. Si quelqu'un avoit été bleſſé, battu ou maltraité, en quelque maniere que ce pût être, le premier venu pouvoit pourſuivre & mettre en Juſtice celui qui avoit commis l'excès, ce Légiſlateur ayant ſagement voulu accoûtumer par-là ſes Citoyens à ſentir les maux des uns des autres, comme membres d'un ſeul & même corps. Et à cette Ordonnance ſe rapporte un mot qu'on a conſervé de lui; car comme on lui demandoit un jour quelle ville lui ſembloit la plus heureuſe & la mieux policée, il répondit, que *c'étoit celle dont les Citoyens étoient ſi unis, que ceux qui n'avoient pas été outragez ſentoient l'injure faite à leurs Compatriotes, & en pourſuivoient la réparation auſſi vivement que ceux qui l'avoient reçûë.*

Quelle eſt la ville la mieux policée & la plus heureuſe.

Il ne fit que rétablir & augmenter ſon autorité.

Il établit le Senat de l'Aréopage, qu'il com-

& le peuple d'un fort bouclier, afin qu'ils ne puſſent être opprimez les uns par les autres, & voilà l'égalité.

Il établit le Senat de l'Areopage.] L'Areopage étoit une colline près de la Citadelle d'Athenes, où il y avoit un enclos découvert, dans lequel les Juges s'aſſembloient pour juger les procès criminels, & toutes les affaires les plus importantes qui regardoient l'Etat & la Religion. Il y avoit deux ſiéges d'argent, l'un étoit appellé le *ſiége de l'Impudence*, & l'autre le *ſiége de l'Injure*. L'accuſateur s'aſſeoit ſur celui-ci, & le criminel ſur celui-là. Cet Areopage ne fut pas établi par Solon, puiſqu'il ſubſiſtoit mille ans auparavant ſous le regne de Cecrops, qui après Cranaus nomma ce lieu-là Aréopage, *Colline de Mars*, après que Mars y eut été jugé pour le meurtre d'Halirrothius fils de Neptune

poſa

posa de ceux qui avoient été Archontes, & comme il avoit eu cette charge, il fut du nombre des Juges. Mais voyant que l'abolition des dettes avoit rendu le peuple fier & haut à la main, il créa un second Conseil de quatre cens hommes, cent de chaque Tribu, devant lesquels on rapportoit toutes les affaires avant que de les proposer dans l'assemblée du peuple, de sorte que le peuple ne connoissoit de rien qui n'eût été auparavant bien vû & examiné par ce Conseil des quatre cent. Il réserva à l'Areopage, comme à la Cour souveraine, l'intendance générale de toutes choses, & le soin de faire observer les loix, dont il le fit le dépositaire; & il crut que l'Estat arrêté & affermi par ces deux Cours, comme par deux bonnes ancres, ne seroit plus si agité ni si tourmenté, & que le peuple seroit plus tranquille.

Il y avoit neuf Archontes toutes les années.

Clisthene, après avoir chassé les Pisistratides y en ajoûta encore cent, & ce fut le Conseil des cinq Cent.

La plûpart des Ecrivains conviennent que l'Areopage doit son établissement à Solon, comme nous l'avons dit, & ce qui semble extrémement autoriser & confirmer ce témoignage, c'est que Dracon ne fait nulle part aucune mention des Areopagites, & ne cite pas mê-

Avant Solon les plus gens de bien de la ville étoient les Juges; Solon fut le premier qui trouva à propos qu'il n'y eût que les Archontes sortis de charge, qui fussent honorez de cette dignité; & comme il augmenta beaucoup l'autorité de cette Compagnie, il en fut regardé comme le Fondateur. Il n'y avoit rien de plus grand, ni de plus auguste que ce Senat, ni rien qui égalât la gloire de ces Senateurs. Ils étoient honorez comme des Dieux.

me leur nom, mais il s'adreſſe toûjours aux Ephetes, quand il s'agit de meurtres, & de cauſes qui vont à la mort. Cependant la huitiéme loi de la troiſiéme table de Solon dit en termes formels, *que tous ceux qui ont été notez d'infamie avant que Solon fût Archonte, ſoient réhabilitez & rétablis, excepté ſeulement ceux qui pour cauſe de meurtre ou de brigandage, ou pour avoir aſpiré à la tyrannie, ont été condamnez par l'Areopage, ou par les Ephetes, ou dans le Prytanée par les Rois, & qui étoient actuellement en fuite quand cette loi a été faite.*

Juges criminels au nombre de 50. Ils étoient diſtribuez dans cinq chambres.

C'eſt-à-dire, par les Archontes, dont le premier étoit appellé Roi.

Ces paroles ſemblent prouver que l'Areopage étoit établi avant que Solon fût en charge, & qu'il eût fait des loix; car qui ſont donc ceux qui ont été condamnez par l'Areopage avant Solon, ſi ce fut Solon qui établit l'Areopage, & qui lui donna toute ſon autorité? A moins que l'on ne diſe, qu'il y a quelque obſcurité dans le texte, ou qu'il y manque quelque choſe qu'il faut ſuppléer, & que le ſens de la loi eſt que ceux qui auroient été convaincus des crimes, dont la connoiſſance appartenoit à la Cour de l'Areopage, aux Ephetes, & au Prytanée, quand cette loi fut faite, demeureroient condamnez, & que tous les autres ſeroient abſous. En effet c'étoit l'intention de Solon.

Cela n'eſt pas néceſſaire, puiſque l'Areopage étoit avant Solon.

Parmi ſes autres loix, il y en a une bien ſin-

Parmi ſes autres loix, il y en a une bien ſinguliere & bien étran-

ge.) Plutarque la condamne formellement dans ſon traité intitu-

guliere & bien étrange ; C'eſt celle qui déclare infames ceux qui dans une ſédition de ville ne prennent aucun parti. Il ne vouloit pas qu'on fût inſenſible aux malheurs communs, & qu'après avoir mis ſa perſonne & ſes biens en ſûreté, on ſe fît un mérite, & que l'on triomphât de n'avoir pris aucune part aux miſeres de ſa patrie ; il vouloit que dès le commencement on embraſſât le parti le plus juſte, que l'on courût le même danger, & qu'on n'atten-

Loi de Solon contre ceux qui dans une ſédition demeurent neutres.

lé *Inſtructions politiques*, vol. 11. pag. 813. *Celui*, dit-il, *à qui Dieu a donné le ſoin de l'eſſain raiſonnable & politique, meſurant la felicité du peuple par la tranquillité & par la douceur, recevra de tout ſon cœur les autres ordonnances & loix de Solon, & les imitera autant qu'il lui ſera poſſible ; mais il doutera & s'étonnera à quoi penſoit ce perſonnage quand il ordonna que celui qui dans une ſédition demeureroit neutre, & ne prendroit aucun parti, ſeroit infame.* Il prétend que les gens de bien, demeurant neutres, ne ſeront ſuſpects à aucun des deux partis, & parlant tantôt à l'un & tantôt à l'autre, ils pourront plus facilement concilier les eſprits, & les ramener. Pour moi j'avouë que je ne ſerois pas du ſentiment de Plutarque & que cette loi de Solon, bien loin de me ſembler étrange, me paroît au contraire très raiſonnable & très ſage, le but du Legiſlateur étant, non pas d'augmenter les ſéditions, mais de les appaiſer. Quand les gens de bien & ceux qui ont le plus d'autorité dans une ville demeurent neutres, les ſéditions ne s'appaiſent que par l'extinction d'un des partis; au lieu que quand ils ſe jettent dans le parti qui leur paroît le plus juſte, ils adouciſſent & appaiſent ceux, dont ils ont embraſſé les interêts, & attirent le reſpect & la confiance des autres, qui ſont perſuadez, qu'ils ne cherchent que le ſalut & l'utilité des deux partis. C'eſt pourquoi le Philoſophe Favorinus diſoit que cette loi de Solon devroit être obſervée dans les querelles des amis & des freres, contre les amis communs qui ne ſe déclareroient point. Voilà une grande queſtion de politique dont on ne doit attendre la déciſion que de ceux qui ſont habiles dans cet art.

Qui déclare infames.] Elle les condamnoit encore à un banniſſement perpetuel, tous leurs biens confiſquez.

dît pas tranquillement de quel côté penche-roit la victoire afin de suivre le victorieux. Mais il y en a une autre qui me paroît ridicule & impertinente ; c'est celle qui permet à une riche héritiere, dont le mari est impuissant, de chercher à se consoler avec tel des parens de son mari qu'elle voudra choisir. Cette loi a pourtant des approbateurs, qui trouvent qu'on ne pouvoit rien ordonner de plus juste contre ceux qui, connoissant leur foiblesse, ne laissent pas d'épouser de riches héritieres, afin de jouïr de leur bien, & font violence à la Nature pour profiter du privilege de la loi ; car, dit-on, ces gens-là voyant que leurs femmes auront la liberté de prendre ailleurs ce qu'elles ne trouveront pas chez elles, ne se marieront point du tout, ou se marieront avec honte & confusion,

Jugement remarquable de Plutarque sur une loi de Solon qui blessoit la pudeur.

Car cette loi rendroit le mari maître du bien de la femme.

C'est celle qui permet à une riche héritiere, dont le mari est impuissant.) Il y avoit une loi qui ordonnoit que les orphelines, qui voudroient se marier, se marieroient à leurs plus proches parens, *orbæ, qui sunt genere proximi, iis nubunto.* C'est cette loi que Phormion fait valoir dans Terence Phorm. Act. 1. Sc. 11.

Lex est ut orbæ, qui sunt genere proximi, iis nubant.

Et c'est la même loi que Moyse avoit donnée au peuple de Dieu, Deuteron. xxv. v. Ruth. 2. & dont on voit un bel exemple Marc. xii. 20. & Luc xx. 28.

Solon pour empêcher les impuissans de se marier & de tromper la Nature, abusa de cette loi qui n'étoit faite que pour les heritieres, qui n'étoient pas encore mariées, & qui leur montroit le mari qu'elles devoient épouser, il l'étendit sur celles qui étoient mariées & en pouvoir de mari ; & rien n'est plus opposé à la sagesse ; c'est pourquoi Plutarque a raison de trouver cette loi ridicule & impertinente. Il est bon de prévenir ou de corriger les desordres de ces mariages infructueux, mais il ne faut pas les corriger par un desordre plus grand encore & qui autorise la débauche & la corruption.

& porteront la peine de leur insolence & de leur avarice. C'est d'ailleurs, ajoûtent-ils, une chose très-bien imaginée de n'avoir pas permis à ces femmes de choisir parmi tous les hommes indifferemment, mais seulement parmi les parens du mari, afin que les enfans qui naissent de ce commerce, soient au moins de la même race & du même sang. C'est pour cela aussi qu'il veut que la nouvelle mariée soit enfermée avec son mari, & mange avec lui d'un même coin, & que le mari soit tenu de la voir au moins trois fois le mois; car quoi qu'il n'en vienne point d'enfans, c'est toûjours un honneur qu'il rend à la chasteté de sa femme, & cette marque d'amour qu'il lui donne, éteint beaucoup de sujets de querelles & de mécontentemens, qui arrivent tous les jours, & empêche que ces differends ne produisent enfin la haine, & n'allienent entierement les esprits.

Cela se pratiquoit dans tous les mariages.

Il abolit les dots des autres mariages, & ordonna que les mariées ne porteroient à leurs ma-

Solon abolit les dots des filles qui n'étoient pas uniques.

C'est pour cela aussi qu'il veut que la nouvelle mariée soit enfermée avec son mari, & mange avec lui d'un même coin.) Il semble que Plutarque ait prétendu que Solon n'avoit ordonné cette cérémonie que pour les riches heritieres, qui prenoient des maris impuissans; mais la même chose se pratiquoit dans tous les mariages; & ce Legislateur vouloit donner à entendre par-là, non-seulement que les mariez ne doivent jamais en venir à des paroles fâcheuses, car le coin rend l'haleine douce; mais aussi qu'ils doivent veiller à la conservation l'un de l'autre, le coin ayant la vertu d'émousser la force de tous les poisons, & de les rendre inutiles.

ris que trois robes, & quelques meubles de peu de valeur ; car il ne vouloit pas que le mariage devînt un commerce & un trafic pour le gain, mais qu'il fût toûjours regardé comme une ſocieté honorable pour avoir des enfans, pour vivre agréablement & avec douceur, & pour ſe témoigner une amitié reciproque. Ce fut dans cette vûë que Denys le Tyran de Sicile répondit un jour à ſa mere, qui le prioit de la marier à un jeune homme de Syracuſe : *J'ai bien pû*, dit-il, *forcer les loix d'une ville pour m'en rendre le Tyran ; mais de forcer les loix de la Nature pour faire de ces mariages hors d'âge, c'eſt ce qui n'eſt pas en mon pouvoir.* Auſſi faut-il empêcher ces deſordres dans les villes, & ne pas ſouffrir ces conjonctions deſaſſorties, qui n'ont ni le plaiſir, ni l'amour pour fondement, où l'on ne fait rien qui ne démente le mariage, & où l'on ne ſe propoſe aucune des fins que l'on doit avoir. Un ſage Magiſtrat, ou un prudent Legiſlateur pourroit fort bien dire à un vieillard qui épouſeroit une jeune femme, ce que l'on dit à Philoctete dans une Tragedie, *Malheureux es-tu donc en âge de te marier?* Et s'il voyoit dans la maiſon d'une vieille un jeune homme s'engraiſſant à la careſſer, comme les mâles des perdrix s'engraiſſent près de leurs femelles, il le feroit promptement paſſer de la maiſon de cette vieille dans celle d'une jeune qui n'auroit point de mari. Mais en voilà aſſez ſur cette matiere.

Comment le mariage doit être regardé.

Mariages déſaſſortis doivent être défendus.

On loüe à bon droit une autre loi de Solon, qui défend de dire du mal des morts; car il y a de la Religion à tenir les morts pour ſacrez, de la juſtice à épargner ceux qui ne ſont plus, & de la politique à empêcher les haines d'être immortelles. Il défendit auſſi de dire aucune injure à perſonne dans les Temples, dans les lieux où ſe rendoit la juſtice, dans les Aſſemblées du peuple, & dans les Theatres pendant les jeux; & il condamnoit les contrevenans à une amende de cinq drachmes, applicables, trois à l'offenſé & deux au threſor public; car de ne pouvoir être nulle part le maître de ſa colere, c'eſt être d'un naturel trop indocile & trop effrené; & de la retenir par tout, c'eſt ce qui paroît très-difficile & ſouvent impoſſible; or il faut que les loix viſent à ce qui eſt communément poſſible, ſi l'on aime mieux faire un exemple utile du châtiment de peu de perſonnes, que de ne tirer aucun fruit de la punition de pluſieurs.

Solon défend de dire du mal des morts.

Quatre lieux où il étoit défendu de dire des injures.

Cinquante ſols.

A quoi il faut que viſent les loix.

Ce qui arrive neceſſairement quand les loix ordonnent l'impoſſible.

On eſtima fort auſſi ſa loi ſur les teſtamens.

Loi de Solon ſur les teſtamens.

On eſtima fort auſſi ſa loi ſur les teſtamens.] Cette loi eſt rapportée au long par Demoſthene dans ſa 11. Oraiſon contre Stephanus, pag. 683. & elle y eſt plus étenduë. Solon permit aux véritables Citoyens de diſpoſer de leurs biens comme ils voudroient, à moins qu'ils n'euſſent des enfans mâles, nez de légitime mariage, qu'ils n'euſſent l'eſprit affoibli par la vieilleſſe, ou aliené par des breuvages, ou par quelque maladie, ou qu'ils ne fuſſent ſéduits par les careſſes d'une femme, ou par quelqu'une des choſes défenduës par les loix, ou violentez par quelque néceſſité, ou par la priſon. Mais quelque eſtime qu'on ait eu pour cette loi, j'oſe dire qu'elle étoit très-injuſte & très-préjudiciable à l'Etat. Elle étoit injuſte en ce qu'elle privoit les filles du droit qu'elles

Avant lui on n'avoit pas la permiſſion de teſter ; le bien du mourant alloit toûjours à ceux de ſa famille, & il permit de donner tout à qui on voudroit, quand on étoit ſans enfans, préferant ainſi l'amitié à la parenté, & le choix à la néceſſité & à la contrainte, & rendant chacun véritablement maître de ſes biens. Il n'autoriſa pourtant pas indifferemment toutes ſortes de donations, & n'approuva que celles qu'on avoit faites librement ſans aucune violence & ſans avoir l'eſprit aliené & corrompu par des breuvages, par des charmes, ou par les attraits & les careſſes d'une femme, perſuadé avec juſtice qu'il n'y a aucune difference entre être ſéduit, & être forcé, & mettant en même rang la ſurpriſe & la force, la volupté & la douleur,

Solon ne mettoit point de difference entre la violence & la ſedition.

ont naturellement aux biens paternels. Et elle étoit préjudiciable à l'Etat, en ce qu'elle alloit à ruiner l'égalité, car un même homme pouvoit recevoir pluſieurs ſucceſſions de ſes amis, & par conſéquent s'enrichir plus qu'il n'étoit convenable. Solon donnoit donc à l'amitié non-ſeulement aux dépens du ſang, mais encore aux dépens de la raiſon & de la bonne politique.

Long-tems après Solon, un Ephore nommé Epitates, ayant eu quelque differend avec ſon fils, pour ſe venger fit à Sparte une loi encore plus ſevere ; car il permit à tout homme de diſpoſer de ſa maiſon & de ſon bien, & de les donner de ſon vivant ou de les laiſſer par teſtament après ſa mort à qui il voudroit ; c'eſt Plutarque qui le rapporte dans la vie d'Agis & de Cleomene ; & il nous fait bien voir le jugement qu'il faiſoit de cette loi, & le tort qu'elle fit à Sparte, en nous diſant qu'elle ruina un très bel établiſſement, qui étoit la conſervation des héritages dans les familles ; & qu'elle acheva de ſapper le plus ſûr fondement de leur police, en ruinant l'égalité. Il faut dire de plus que ces loix étoient entierement contraires à celle que Dieu avoit donnée à ſon peuple, Nomb. XXVII. 8.

comme

comme des moyens qui peuvent également troubler la raiſon.

Il fit auſſi une Loi pour regler les voyages des femmes, leur deüil & leurs ſacrifices, & pour empêcher le déſordre, l'excez & la licence qui regnoient auparavant. Il leur défendit de ſortir de la ville avec plus de trois habits, avec des proviſions pour plus d'une obole, & avec un panier plus haut d'une coudée, & leur ordonna de n'aller la nuit qu'en chariot, & precedées d'un flambeau. Il leur défendit de s'égratigner & de ſe meurtrir le viſage aux enterremens, & de faire toutes les autres choſes qui arrachoient des larmes & des cris à ceux qui ſuivoient le convoi & qui n'étoient en aucune maniere parens du mort. Il les empêcha auſſi d'immoler un bœuf ſur le tombeau du défunt, d'enſevelir avec lui plus de trois robes, & d'aller aux ſepultures d'au-

Loi pour regler les excez & la licence des femmes.

D'un ſol huit deniers.

Il leur défendit de s'égratigner & de ſe meurtrir le viſage aux enterremens.) Les Romains prirent cette Loi de Solon, on la voit encore dans les douze Tables: *Mulieres genas ne radunto, neve leſſum funeris ergo habento. Que les femmes ne s'égratignent point les joües, & qu'elles ne lamentent point aux enterremens.*

Il les empêcha auſſi d'immoler un bœuf ſur le tombeau du défunt, d'enſevelir avec lui plus de trois robes.) Cette loi étoit conçûë en ces termes dans les douze Tables des Romains: *Sumptum minuito, tria ſi volet ricinia adhibeto, & vincula purpuræ. Qu'on diminuë la dépenſe & qu'on ne jette ſur lui que trois robes bordées de pourpre.*

Et d'aller aux ſepultures d'autrui après le jour & l'heure de l'enterrement.] Les parens pouvoient aller viſiter les tombeaux de leurs parens auſſi ſouvent qu'ils vouloient, & cela étoit regardé comme une action pieuſe. Mais il étoit défendu à tous les autres d'y aller après le jour & l'heure du

trui après le jour & l'heure de l'enterrement. La plûpart de ces choſes ſont encore aujourd'hui défenduës par nos loix, qui ajoûtent, que les hommes même, qui y contreviendront, ſeront condamnez à l'amende par les Officiers établis pour reformer les abus des femmes, comme des lâches & des effeminez, qui ſe ſont abandonnez à un deüil immoderé, & qui ont eu toutes les foibleſſes qu'il inſpire aux plus petites femmes.

C'eſt-à-dire par les loix des Romains, comme on le voit par les xij. tables.

Comme la ville d'Athenes ſe peuploit tous les jours, & que les hommes y accouroient de tous côtez à cauſe de la grande ſûreté dans laquelle on y vivoit, Solon voïant que la plus grande partie du terroir de l'Attique étoit ingrat & ſterile, & que les Marchands qui trafiquoient ſur mer, n'apportoient rien à ceux qui n'avoient rien à leur donner en échange, exhorta ſes Citoyens à cultiver les manufactures & les arts, & fit une loi, que le fils ne ſeroit pas tenu de nourrir ſon pere, qui ne lui auroit fait apprendre aucun mêtier; car pour Lycurgue, qui habitoit une ville où il n'y avoit nuls étrangers, & qui poſſedoit un ſi grand territoire, qu'il auroit ſuffi, comme dit Euripide, à une fois autant d'habitans, &, ce qui

Terroir de l'Attique ſterile & ingrat.

Fils diſpenſé de nourrir ſon pere, quand il ne lui avoit fait apprendre aucun métier.

convoi, parce que leurs viſites étoient ſuſpectes, & qu'on pouvoit croire qu'ils n'y alloient que pour violer la ſainteté des tombeaux, & pour ramaſſer les oſſemens, dont on ſe ſervoit dans les ſortileges.

eſt encore plus conſidérable, qui ſe voyoit environné d'une grande multitude d'Ilotes, qu'il étoit dangereux de laiſſer en repos, qu'il falloit abbattre & humilier par un travail aſſidu ſans aucun relâche, il fit fort bien de décharger ſes Citoyens de tous les arts méchaniques & bas, & de ne les accoûtumer qu'au ſeul exercice des armes; mais Solon qui devoit bien plus accommoder les loix aux choſes, que les choſes aux loix, & qui connoiſſoit la nature du païs, qui bien loin d'être en état de fournir à la nourriture d'une populace fainéante & oiſive, pouvoit à peine faire ſubſiſter les laboureurs, fit auſſi très-ſagement de relever les arts & les métiers par toutes ſortes d'honneurs & de privileges, & de commettre le Senat de l'Aréopage pour informer de la maniere dont chacun gagnoit ſa vie, & pour châtier ceux qui ne faiſoient rien.

Pourquoi les arts & métiers devoient être défendus aux bourgeois de Sparte & ordonnez à ceux d'Athenes.

Mais une loi encore plus rigoureuſe, c'eſt celle par laquelle, comme le rapporte Heraclide de Pont, il diſpenſoit les enfans nez d'une courtiſane, de nourrir leur pere; car, *il eſt évident*, diſoit-il, *que celui qui mépriſe l'honnêteté & la ſainteté du mariage, ne voit des femmes que pour aſſouvir ſa paſſion, & point du tout pour avoir des enfans. Il a donc ſa récompenſe, & il ne s'eſt reſervé aucun droit ſur ceux qui ſont venus de ce commerce, & dont il a rendu la vie un opprobre éternel.*

Enfans nez d'une courtiſane diſpenſez de nourrir leur pere.

Solon reconnoiſſoit l'honnêteté & la ſainteté du mariage.

Cependant on peut dire en général qu'il y

a beaucoup d'abſurditez dans les loix qu'il a faites touchant les femmes. Par exemple il permet de tuer un adultere qu'on a pris ſur le fait; mais ſi quelqu'un a enlevé & violé une femme libre, il ne le condamne qu'à une amende de cent drachmes, & ſi c'eſt pour la produire, il ne condamne le raviſſeur, qu'à vingt drachmes, à moins qu'elle ne fut de ces femmes qu'on vend publiquement, c'eſt-à-dire, de ces courtiſanes qui ſe proſtituent ſans honte à ceux qui les achetent. Il défend auſſi de vendre ſes filles & ſes ſœurs, à moins qu'on ne les ſurprenne en faute pendant qu'elles ſont encore à marier. Or il n'y a point de raiſon de traiter ſi indifferemment un même crime, & de le punir tantôt avec beaucoup de ſeverité, & tantôt avec beaucoup de douceur, & comme en riant, en ſe contentant d'une legere amende; ſi ce n'eſt qu'on veüille dire que comme l'argent étoit alors fort rare à Athenes, la difficulté

Abſurditez dans les loix de Solon ſur les femmes.

Cinquante livres.

Dix livres.

Car en ce cas-là il n'y avoit point d'amende.

Par exemple, il permet de tuer un Adultere qu'on a pris ſur le fait.] Dracon, comme on l'a déja dit, avoit condamné à mort les adulteres, conformément à la loi des Hebreux. Mais Solon ne voulut pas qu'on fut aſſujetti aux formalitez de la juſtice; & donna la permiſſion de tuer ceux que l'on prenoit ſur le fait.

Si ce n'eſt qu'on veüille dire que comme l'argent étoit alors fort rare à Athenes.) Cette raiſon ne ſauve pas l'inégalité qui ſe trouve dans ces differentes punitions, & qui me paroît très-injuſte. Un homme qui avoit ravi & violé une femme libre, étoit condamné à une amende de cinquante livres. Et celui qui l'avoit enlevée pour la produire, n'étoit condamné qu'à une amende de dix livres. Ce dernier crime n'eſt-il pas plus grand & plus puniſſable que le premier?

d'en trouver rendoit ces amendes fort considérables; car dans le reglement qu'il fit pour les frais des sacrifices, il n'apprecie un mouton & un minot de bled, chacun qu'une drachme. A celui qui aura vaincu dans les jeux Isthmiques, il lui ordonne seulement cent drachmes, & à celui qui aura remporté le prix dans les jeux Olympiques, il ne lui en ordonne que cinq cent. Il veut qu'on ne donne que cinq drachmes à celui qui aura pris un loup, & qu'une drachme si c'est une louve, l'un étant le prix d'un bœuf, comme dit Demetrius de Phalere, & l'autre le prix d'un mouton. Dans la seiziéme table de ses loix, il met un prix beaucoup plus haut aux victimes extraordinaires & choisies; mais c'est peu de chose, si on le compare avec ce que ces mêmes victimes coûtent aujourd'hui.

Reglement fait par Solon pour les frais des sacrifices.

Dix sols.

Cinquante livres.

Deux cent cinquante livres.

Cinquante sols.

A celui qui aura vaincu dans les jeux Isthmiques, il lui ordonne seulement cent drachmes.) Il paroît par Diogene Laërce que Solon diminua le prix qu'on donnoit aux Olympioniques & aux Isthmioniques, qui avant lui étoit plus considérable. Car il trouvoit que c'étoit une chose honteuse de donner à des Athletes & à des Lutteurs des recompenses plus fortes, qu'il falloit garder pour ceux qui mouroient à la guerre pour le service de leur païs, & dont il étoit juste de nourrir & d'élever les enfans, qui suivroient un jour l'exemple de leurs peres. Au lieu que ces Athletes étoient des dépensiers, & que leurs victoires étoient souvent plus funestes, qu'utiles à leur patrie. Au commencement la récompense de tous ceux qui avoient vaincu dans ces jeux, n'étoit que des branches d'olivier pour les jeux Olympiques; & des palmes pour les jeux Isthmiques. Euryloque fut le premier, qui changea un usage si noble, & qui établit des prix d'argent.

Les Atheniens faisoient la guerre aux loups.

C'étoit de tout tems la coûtume des Atheniens de faire la guerre aux loups, parce que leur terre est plus propre à nourrir du bêtail, qu'à porter du bled. Il y a des Auteurs qui prétendent que les quatre Tribus n'eurent pas leur nom des fils d'Ion, mais de differentes manieres de vivre qu'elles embrasserent. Ceux qui firent profession des armes, furent appellez *Oplites*, c'est-à-dire, Soldats; ceux qui apprirent des mêtiers, eurent le nom d'*Ergades*, c'est-à-dire, d'Artisans; ceux qui s'adonnerent au labourage, furent nommez *Teleontes*, c'est-à-dire, Fermiers; & on appella *Ægicores*, c'est-à-dire, Bergers, ceux qui eurent soin des troupeaux. Et parce que l'Attique est un païs sec & aride, sans rivieres, sans lacs, où l'on ne trouve que peu de fontaines, & que dans la plûpart des endroits

L'Attique un païs sec & aride.

Il y a des Auteurs qui prétendent que les quatre Tribus n'eurent pas leur nom des fils d'Ion, mais des differentes manieres de vivre qu'elles embrasserent.] Strabon est de ce sentiment contre Herodote & contre Euripide, qui disent qu'Ion, fils de Xuthus, eut quatre enfans, Teleon, Ægicore, Ergade & Oplite, qui donnerent leur nom aux quatre premieres Tribus.

Ceux qui s'adonnerent au labourage furent nommez Teleontes.) Il ne faut nullement changer ce mot τελέωντας *teleontes*, fermiers, car c'est l'ancien mot du verbe τελέω, qui signifie *donner, fournir.*

Sans rivieres, sans lacs.) Il y a dans le texte *sans rivieres qui coulent toûjours*, par où il fait entendre que l'Ilissus & l'Eridan, rivieres de l'Attique, étoient souvent à sec. Callimaque dans son catalogue des fleuves de l'Europe, disoit qu'il ne pourroit s'empêcher de rire, si quelque Poëte étoit assez fou pour écrire, que *les filles des Atheniens puisoient des eaux pures dans le fleuve de l'Eridan.* Car les bêtes même n'en sçauroient boire.

Où l'on ne trouve que peu de

il n'y a preſque d'autre eau que celle des puits que l'on creuſe, il fit une loi, par laquelle il ordonna que ceux qui ne ſeroient éloignez d'un puits public, que d'une certaine diſtance qu'il limita à la carriere d'un cheval, c'eſt-à-dire, à quatre ſtades, pourroient y aller puiſer, & que ceux qui en ſeroient plus éloignez, chercheroient dans leur propre fonds de l'eau pour leur uſage, mais ſi, après avoir creuſé dix braſſes, ils n'en trouvoient point, ils pouvoient alors en aller prendre au puits le plus prochain une cruche de ſix pots deux fois par jour, car il vouloit ſoulager la néceſſité, & ne pas nourrir la pareſſe. Il regla auſſi en homme fort entendu la diſtance qu'il falloit obſerver dans les plants des arbres; & il ordonna qu'on n'en plantât aucun qu'à cinq pieds du fonds de ſon voiſin, & à neuf, ſi c'étoit un figuier, ou un olivier, qui étendent plus loin leur racines, & dont le voiſinage n'accommode pas toutes ſortes d'arbres, car outre qu'ils leur ôtent leur nourriture, il y en a qu'ils empoiſonnent par leur vapeur. Il voulut que les trous, que l'on feroit pour les mettre, fuſſent auſſi éloignez

Cinq cent pas.

Soulager la néceſſité, ſans nourrir la pareſſe.

Diſtance reglée pour les plants des arbres entre les voiſins.

La nature du figuier & de l'olivier.

fontaines.) Strabon remarque qu'il y avoit une ſource de bonne eau à la porte de Leochares près du Lycée, & qu'anciennement on avoit bâti près de-là une fontaine qui fourniſſoit en abondance d'excellente eau. Mais en général l'Attique étoit fort ſeche & fort aride; & c'eſt ſur cela que les habitans diſoient toûjours dans leurs prieres, *Jupiter faites pleuvoir ſur les champs & ſur les terres des Atheniens.*

du fonds du voiſin, qu'ils auroient de profondeur; & que les ruches que l'on poſeroit, fuſſent au moins à trois cent pieds de celles qu'un autre auroit déja poſées.

Diſtance pour les ruches.

De tous les fruits de la terre, il ne permit de vendre aux étrangers que l'huile, & défendit le tranſport de tous les autres ſous peine ou d'être maudit publiquement par l'Archonte ou de payer une amende de cent drachmes au tréſor public, & cette loi ſe trouve dans la premiere table. Ce n'eſt donc pas ſans quelque ſorte de raiſon que l'on a dit qu'il étoit défendu de tranſporter les figues hors de l'Attique, & que les délateurs de ceux qui en tranſportoient, étoient appellez *Sycophantes*.

Cinquante livres.

Loi de Solon ſur le dommage cauſé par les bêtes.

Il fit auſſi une loi pour la réparation du dommage cauſé par les bêtes, dans laquelle il ordonna que le maître d'un chien qui auroit mordu quelqu'un, ſeroit tenu de le livrer, & de lui attacher au col un billot de quatre coudées, aſſez plaiſante invention pour mettre en ſûreté contre les attaques d'un chien.

Il ne permit de vendre aux Etrangers que l'huile, & défendit le tranſport de tous les autres.) Car il y avoit beaucoup d'huile en Attique & peu d'autres fruits à proportion, ainſi ces fruits étoient néceſſaires pour la nourriture du peuple, & devoient ſuppléer en quelque maniere au défaut de bled.

Dans laquelle il ordonna que le maître d'un chien qui auroit mordu quelqu'un, ſeroit tenu de le livrer.] Les Romains reçurent cette loi dans leurs douze Tables: *Si quadrupes pauperiem feciſſe dicatur, dominus ſarcito, noxæve dedito. Si une bête a fait du dommage, que le maître le repare, ou qu'il la donne pour la peine.*

mais

Mais la loi qu'il fit contre les étrangers qui pourroient acquerir le droit de bourgeoiſie, n'eſt pas ſans quelque difficulté; car il n'accorda ce droit qu'à ceux qui auroient été bannis à perpetuité de leur patrie, ou qui ſe ſeroient tranſplantez à Athénes avec toute leur famille pour y exercer quelque métier. Et on ſoûtient que bien loin d'avoir en vûë d'éloigner par-là les étrangers, il ſongeoit au contraire à les mieux attirer par cette promeſſe qu'ils ſeroient faits Citoyens; & que c'étoit-là les gens qu'il croyoit les plus ſûrs & les plus fidéles, parce que les uns auroient quitté leur pays par force, ſans aucun eſpoir de retour, & que les autres y auroient renoncé de leur bon gré, ſans aucune contrainte.

Loi pour les étrangers qui pouvoient acquerir le droit de bourgeoiſie.

Mais quelle ſûreté & quelle fidélité peut-on attendre de telles gens, que leur patrie n'a pu ſouffrir, ou qui n'ont pu ſouffrir leur patrie?

Une loi qui lui eſt particuliere, c'eſt celle qu'il fit pour les repas, que les Citoyens fai-

Loi ſur les repas publics de l'Hôtel de Ville.

N'eſt pas ſans quelque difficulté.] Il veut dire qu'on ne ſçavoit ſi par cette loi Solon n'excluoit pas entiérement les étrangers du droit de Bourgeoiſie. Ceux qui étoient de cette opinion ne manquoient pas de raiſons valables; Car quelle apparence que Solon eût choiſi des criminels & des bannis pour en faire des Citoyens?

C'eſt celle qu'il fit pour les repas que les Citoyens faiſoient enſemble en public, ce qu'il appelle paraſiter.) Dans les premiers temps le nom de *paraſite* étoit vénérable & ſaint, car il ſignifioit proprement *Commenſal de la table des ſacrifices.* Il y avoit même en Grece des hommes honorez particuliérement de ce titre, & qui étoient comme ceux que les Romains appelloient *Epulones.* Pour revenir donc à Solon, il avoit ordonné que chaque Tribu feroit tous les mois un ſacrifice, qui ſeroit ſuivi d'un repas public, auquel ceux de la même Tribu ſeroient obligez d'aſſiſter tour à tour. Ceux qui avoient été nommez pour cela, & qui avoient manqué, étoient

ſoient enſemble en public, ce qu'il appelle *paraſiter*; car il défendit qu'on y allât trop ſouvent, & il établit une peine contre ceux qui refuſeroient d'y aller à leur tour, le premier lui paroiſſant une marque de débauche, & l'autre un ſigne de mépris.

Il ne donna de force & de vigueur à ſes loix que pour cent années, & les fit écrire ſur des rouleaux de bois qui furent enchaſſez dans des quadres où ils tournoient. On en conſerve encore quelques petits reſtes dans le Prytanée, & Ariſtote aſſûre qu'on les appelloit *des Cyrbes*; c'eſt à quoi ſe rapporte ce paſſage de Cratinus, Poëte Comique, *De par Solon & Dracon, à qui on cuit aujourd'hui des pois avec des Cyrbes.* Mais d'autres prétendent que les tables ſeules où étoient écrites les loix qui concernoient les choſes ſaintes & les ſacrifices, avoient proprement le nom de Cyrbes, & que les autres étoient appellées *tables* tout ſimplement. Le Conſeil jura en commun qu'il maintiendroit les Loix de Solon, & chacun des Theſmothetes ou Offi-

Ces rouleaux étoient en pyramide triangulaire.

Il veut dire qu'on ſe mocquoit alors des loix de Solon, & qu'on faiſoit du feu de ſes rouleaux.

Ils étoient ſix du nombre des Archontes.

déferez au Conſeil, & obligez de rendre compte de leur conduite.

Et chacun des Theſmothetes ou Officiers qui avoient ſoin des loix.) Des neuf Archontes, il y en avoit ſix, auſquels on donna l'Intendance des loix, & qui par cette raiſon étoient appellez *Theſmothetes.* Leur fonction étoit d'en expliquer le ſens, d'accorder les contrarietez qui pouvoient y être, de rechercher celles qui étoient negligées afin de les remettre en vigueur, & de voir s'il y en avoit pluſieurs ſur une même choſe. Ces Theſmothetes jugeoient les criminels & les condamnoient à mort.

ciers qui avoient ſoin des loix, jura la même choſe en particulier ſur la place près de la pierre où ſe font les proclamations publiques; & en cas qu'il lui arrivât d'en violer quelqu'une, il s'obligea de conſacrer dans le temple de Delphes ſa propre ſtatuë d'or maſſif, qui peſeroit autant que lui.

Solon voyant l'inégalité des mois, & que la Lune ne s'accordoit, ni avec le lever, ni avec le coucher du Soleil, mais que ſouvent en un même jour elle l'atteignoit & le paſſoit, voulut qu'on nommât ce jour-là *Ene cai nea, la vieille & nouvelle Lune*, & attribua à la fin du mois paſſé ce qui précedoit la conjonction, & au commencement de l'autre, ce qui la ſuivoit. D'où l'on peut juger, qu'il fut le premier qui comprit bien le ſens de ces paroles d'Homere, *à la fin du*

Ce qui la précedoit étoit de la vieille Lune & ce qui la ſuivoit, de la nouvelle; ainſi le même jour finiſſoit & commençoit un mois.

Il s'obligea de conſacrer dans le Temple de Delphes ſa propre ſtatuë d'or maſſif qui peſeroit autant que lui.] Il n'y avoit pas de Citoyen aſſez riche pour faire une telle ſtatuë d'or maſſif; mais c'etoit un vœu exceſſif & hyperbolique, qui contenoit tacitement une eſpece de malédiction; car ceux qui auroient commis la faute, & qui n'auroient pû accomplir leur vœu, auroient été bannis, & leurs biens confiſquez. Par un paſſage du Phedre de Platon, il paroît que chacun des Archontes promettoit de conſacrer ſa propre ſtatuë; car Phedre dit à Socrate, *Si vous pouvez me dire ſur ce ſujet de meilleures choſes que celles qui ont été dites par Lyſias, je me ſoumets de conſacrer dans le Temple de Delphes, non ſeulement ma propre ſtatuë d'or maſſif, comme les neuf Archontes ſe ſont obligez de le faire*, quand ils violeroient les loix de Solon, *mais auſſi la vôtre.* De Serres, pour dire cela en paſſant, n'a pas bien entendu ce paſſage, quand il a traduit *une couronne*, au lieu d'*une ſtatuë.*

Qui comprit bien le ſens de ces paroles d'Homere, à la fin du mois, & au commencement de l'au-

Dans le XIV. *liv. de l'Odyſſ. v.* 162.

mois & au commencement de l'autre. Le jour ſuivant il l'appella le jour de la nouvelle Lune; & depuis le vingtiéme jour juſqu'au trentiéme il compta, non par addition, mais par ſouſtraction, en diminuant toûjours ſelon le décours de la Lune.

Quand il eut ainſi publié ſes loix, il étoit tous

tre.] C'eſt le vers 162. du XIV. livre de l'Odyſſée où Ulyſſe même en parlant de ſon retour à Eumée, lui dit: *Croyez fermement ce que je vous dis, Ulyſſe reviendra ici cette même année: Oui, il reviendra dans ſa maiſon, à la fin du mois & au commencement de l'autre.* Sur cela Solon qui voyoit bien qu'Homere ne pouvoit parler que d'un ſeul & même jour, car comment un homme arriveroit-il chez lui deux jours de ſuite? trouva que ce Poëte expliquoit ainſi le jour de la conjonction, dans lequel la Lune eſt vieille & nouvelle, & par conſequent termine un mois & en commence un autre.

Et depuis le vingtiéme il compta, non par addition, mais par ſouſtraction, en diminuant toûjours ſelon le décours de la Lune.] Il partagea le mois en trois dixaines. La premiere étoit appellée *du mois commençant* ἱσαμένου μηνός. La ſeconde *du mois qui eſt au milieu*, μεσοῦντος μηνός. Et la troiſiéme *du mois finiſſant*, φθίνοντος μηνός. La premiere ſe comptoit de ſuite, *le premier, le ſecond, le troiſiéme du mois commençant.* Quand on étoit parvenu à la ſeconde, on comptoit de même, *le premier, le ſecond, le troiſiéme du mois au milieu*, ou bien *le premier après dix, le ſecond après dix*, &c. juſques à vingt: Et quand on étoit parvenu à la troiſiéme dixaine, on comptoit par ſouſtraction; car au lieu de dire, *un après vingt, deux après vingt*, on diſoit, *le dixiéme du mois finiſſant*; c'eſt-à-dire le XXI. le neuviéme du mois finiſſant, c'eſt-à-dire le XXII. & ainſi des autres. Quelquefois même on ſupprimoit *du mois finiſſant* quand on comptoit pluſieurs jours de ſuite, parce qu'alors il étoit impoſſible de ſe méprendre. C'eſt ainſi que dans les nuées d'Ariſtophane, Strepſiade, au lieu de compter, *ſix après vingt, ſept après vingt, huit après vingt, neuf après vingt*, compte, *cinq, quatre, trois, deux, & après cela le plus abominable de tous les jours, celui de la vieille & nouvelle Lune*, c'eſt-à-dire, le trente. Les Romains ont imité cette derniere maniere de compter par ſouſtraction; & il eſt étonnant que des peuples ſi ſenſez & ſi polis ayent ſuivi des dattes ſi peu naturelles, ou plûtôt ſi extravagantes.

Quand il eut ainſi publié ſes loix.] Plutarque n'a rapporté

les jours importuné d'une foule de gens qui alloient chez lui pour les loüer ou pour les reprendre; pour le prier d'y ajoûter telle & telle choſe, qui leur étoit venuë dans l'eſprit, ou pour l'obliger d'en retrancher. La plûpart même vouloient qu'il leur rendît raiſon de chaque article, qu'il les leur expliquât, & qu'il marquât préciſément en quel ſens il falloit les pren-

que celles qui lui ont paru les plus ſingulieres & les plus remarquables, en voici d'autres que Diogene Laërce rapporte, & qui méritent de n'être pas oubliées.

Que le Tuteur ne demeure point dans la maiſon de la mere de ſes Pupilles.

Que la Tutelle des enfans ne ſoit pas donnée à celui qui doit être leur Heritier.

Qu'un Orfévre ne puiſſe retenir l'empreinte ou la marque du cachet qu'il aura vendu.

Que celui qui a crévé l'œil à un borgne, perde ſes deux yeux.

Que l'Archonte qui ſe ſera enyvré ſoit puni de mort.

Que celui qui refuſera de nourrir ſon pere & ſa mere ſoit infame.

Que celui qui a conſumé ſon patrimoine, le ſoit auſſi.

Qu'un débauché ne puiſſe parler dans les Aſſemblées du peuple.

On trouve encore deux loix de Solon très-remarquables, dont Plutarque n'a point parlé. La premiere contre les femmes débauchées. Et l'autre contre ceux qui font métier de les produire. *Il eſt défendu à toute femme qui aura été ſurpriſe en adultere de ſe parer & d'aſſiſter aux ſacrifices publics, de peur que ſon commerce ne corrompe les autres femmes, & ſi elle s'y preſente, ou qu'elle ſe pare, que le premier qui la rencontrera lui déchire ſes habits, & lui arrache ſes ornemens, qu'il la batte même, pourvu qu'il ne puiſſe ni la tuer ni l'eſtropier.* Le but du Legiſlateur étoit de couvrir d'infamie cette malheureuſe & de lui rendre la vie inſupportable.

A l'égard de ceux qui produiſoient les femmes débauchées *Lenones* προαγωγοι, il ordonne qu'on les pourſuive & s'ils ſont pris, qu'on les faſſe mourir, parce qu'en communiquant pour de l'argent leur effronterie à ceux qui avoient envie de pécher, & qui étoient retenus, ou par les difficultez, ou par la honte d'être vûs enſemble, ils leur facilitoient le moyen de ſe voir & d'accomplir leurs mauvais déſirs. Eſchine contre Timarque pag. 26.

dre. Voyant donc qu'il ne pouvoit ni les refuſer avec quelque ſorte de couleur, ni les contenter ſans s'expoſer à l'envie, pour ſe dérober à toutes ces difficultez, & pour éviter les plaintes & la haine de ſes Citoyens, car, comme il diſoit lui-même, *dans les grands deſſeins il eſt difficile de plaire à tout le monde*, il s'embarqua, & prit pour prétexte de ſa retraite, l'envie d'aller trafiquer ſur mer, après avoir obtenu des Athéniens un congé pour dix années, dans l'eſperance que ce temps-là ſuffiroit pour faire qu'on fût tout accoûtumé à ſes loix.

Car la Marchandiſe étoit alors très-honorable, comme il l'a dit au commencement.

Il alla d'abord en Egypte, & demeura quelque temps, comme il le rapporte lui-même, *près du rivage de Canope à l'embouchure du Nil*, où il confera avec Pſenophis l'Heliopolitain, & avec Sonchis le Saïte, qui étoient les plus habiles & les plus ſçavans de tous les Prêtres du pays, & apprit d'eux, comme dit Platon, le conte de

Solon va en Egypte.

Un des ſept bras par leſquels le Nil ſe décharge dans la mer. Il y avoit là une ville de même nom.

Heliopolis & Sais deux villes d'Egypte entre les bras du Nil.

Ni les contenter ſans s'expoſer à l'envie.] En les contentant il s'expoſoit à l'envie, ou parce que pour leur découvrir ſes loix, il falloit leur découvrir le jugement qu'il faiſoit d'eux, & la connoiſſance qu'il avoit de leurs inclinations & de leurs vices; ou parce qu'il ne pouvoit répondre à quelques-uns, ſans ſe reduire dans la néceſſité de répondre à tous, ce qui étant impoſſible, il s'attireroit l'envie & la haine de ceux qu'il ne pourroit contenter.

Et apprit d'eux, comme dit Platon, le conte de l'iſle Athlantique.] Platon acheva cette Hiſtoire ſur les mémoires de Solon, comme on le voit dans le Timée & dans le Critias. Il prétend que cette Iſle Athlantique étoit une Iſle de l'Ocean beaucoup plus grande que l'Aſie, & que l'Afrique, & qu'elle fut ſubmergée en un jour & une nuit. Diodore de Sicile dit que les Carthaginois qui la découvrirent, défendirent ſur peine de la vie de l'aller habiter. On infere de-là, que dès lors on avoit en Afri-

l'Isle Athlantique, qu'il entreprit de mettre en vers pour le publier en Grece. D'Egypte il passa à Cypre, où il acquit l'estime & l'amitié d'un des Rois de l'Isle, nommé Philocypre, qui habitoit une petite ville que Demophoon fils de Thesée avoit bâtie sur les bords du fleuve de Claros en un lieu fort d'assiette, mais dont le terroir étoit sterile & dur; c'est pourquoi Solon voyant qu'il y avoit au-dessous une belle plaine, conseilla à Philocypre de transporter là sa ville, & de la rendre plus grande & plus agréable, il lui aida lui-même à la bâtir, & pourvut à tout ce qui étoit nécessaire pour la commodité & pour la sûreté de ses habitans, de maniere qu'elle fut bien-tôt très-peuplée, & que tous les autres Princes voisins en furent jaloux. C'est pourquoi Philocypre voulant rendre à Solon l'honneur qui lui étoit dû, changea le nom de sa ville, qui étoit appellée *Aipeia*, c'est-à-dire la *haute*, & la nomma *Soli*, du nom de son Fondateur. Solon parle lui-même de cet établissement dans les Elegies, où s'adressant à Philocypre, il dit, *Puissiez-vous regner long-temps dans Soli, & habiter en paix cette ville, vous & vôtre posterité;*

D'Egypte il va à Cypre.

Conseil que Solon donna à un des Rois de Cypre.

Ville de Cypre appellée Soli *du nom de Solon.*

que quelque connoissance de l'Amerique, & que sur cela les Grecs bâtirent la fable, que Platon a conservée dans son Critias.

Et que tous les Princes voisins en furent jaloux.) Je crois que c'est le véritable sens de ce passage, ζηλῶσαι δ' τες ἄλλες βασιλέας. Les Princes voisins furent jaloux de ce nouvel établissement de Philocypre, parce que les commoditez de sa nouvelle ville attirant plusieurs habitans des autres villes, leur débauchoient beaucoup de sujets.

Il invoque Venus parce qu'elle étoit la patrone de cette Iſle.

Et pour moi, que la belle Venus me faſſe partir en bonne ſanté de cette Iſle, & que pour cette nouvelle fondation elle me faſſe part de ſes graces, me comble d'honneur, & me conduiſe heureuſement dans ma patrie.

Entrevûë de Solon & de Creſus.

Pour ce qui eſt de l'entrevûë qu'il eut avec Créſus, je ſçai bien que quelques Auteurs prétendent prouver par la Chronologie que c'eſt un conte fait à plaiſir; mais une hiſtoire ſi célébre, qui a été approuvée par un ſi grand nombre de témoins, & ce qui eſt encore plus conſiderable, qui convient ſi bien aux mœurs de Solon, & qui eſt ſi digne de ſa magnanimité & de ſa ſageſſe, ne me paroît pas devoir être rejettée, ſous prétexte qu'elle ne s'accorde pas avec certaines tables Chronologiques, que mille gens, juſqu'à aujourd'hui, ont eſſayé de corriger, ſans

Incertitude des tables Chronologiques.

Je ſçai bien que quelques Auteurs prétendent prouver par la Chronologie que c'eſt un conte fait à plaiſir.) Ces Auteurs ſe fondoient ſur ce que Solon ayant été Archonte la troiſiéme année de l'Olympiade 46. & Creſus ayant été vaincu par Cyrus la ſeconde année de l'Olympiade 58. Solon ne pouvoit pas être encore en vie ſi longtemps après; c'eſt-à-dire, quarante-ſept ans après avoir été Archonte. Mais ils prouvent encore mieux cette impoſſibilité, en faiſant voir que Solon mourut ſous l'Archonte Hegeſtratus, la ſeconde année de l'Olympiade 51. Or Creſus ne monta ſur le throne que la premiere année de l'Olympiade 56. vingt-deux ans après la mort de Solon. Comment donc accorder le voyage de Solon en Lydie, avec le regne de Creſus, ſur tout en mettant, comme fait Plutarque, ce voyage de Solon avant même la tyrannie de Piſiſtrate? Cela eſt plein de difficultez & de contrarietez qu'on ne ſçauroit concilier, qu'en diſant, comme Plutarque, que les anciennes tables Chronologiques n'étoient pas exactes & qu'elles ſe ſentoient des efforts que differentes perſonnes avoient faits pour les corriger.

pouvoit

pouvoit jamais concilier les contrarietez dont elles ſont pleines.

On raconte donc que Solon étant allé voir Creſus qui l'en avoit ſollicité, il lui arriva à peu près ce qui arriva à un homme qui étoit né au milieu de la terre ferme, & qui alloit voir la mer, il prenoit pour elle toutes les rivieres qu'il rencontroit; tout de même Solon étant arrivé à la Cour, & voyant un grand nombre de Seigneurs magnifiquement vêtus, qui marchoient avec grand bruit, environnez d'une foule d'Eſclaves, de Gardes & de Courtiſans, il les prenoit tous pour Creſus, juſqu'à ce qu'il fut conduit auprès de ce Prince, qui pour ſe faire voir avec plus de pompe & de majeſté, avoit ce jour-là ſur lui tout ce qu'on peut imaginer de plus précieux & de plus rare. Ses habits étoient d'un drap de pourpre de diverſes couleurs rehauſſé d'or, où la délicateſſe de l'art diſputoit avec la richeſſe de la matiere, & où les pierres les plus précieuſes étoient ſemées avec profuſion. Solon fut long-tems devant lui ſans

Pompe de la Cour de Creſus.

Magnificence des habits de Creſus.

Qui pour ſe faire voir avec plus de pompe & de majeſté.] Plutarque dit *pour donner un ſpectacle plus majeſtueux & plus varié.* C'étoit la coûtume des Princes d'Orient d'avoir les habits bigarrez de differentes couleurs, comme on le voit dans l'Ecriture ſainte. Dans le livre des Juges, une des femmes du Général Siſara dit, *Veſtes diverſorum colorum Siſaræ traduntur in prædam*: *Les robes de diverſes couleurs ſont le butin de Siſara.* Dans les Pſeaumes il eſt dit de la fille de Pharaon : *Aſtitit Regina à dextris tuis in veſtitu deaurato, circumdata varietate* : *La Reine s'eſt tenuë à votre droite, avec une robe enrichie d'or, & parée avec une admirable varieté.*

donner aucune des marques d'émotion qu'il avoit attenduës, & ſans dire la moindre parole qui ſentît la ſurpriſe ou l'admiration, au contraire il fit connoître aux gens de bon entendement, qu'il mépriſoit cette vanité, comme une petiteſſe d'eſprit & comme une baſſeſſe de courage.

La grande parure marque dans les hommes la foibleſſe & la petiteſſe d'eſprit.

Creſus commanda qu'on lui montrât tous ſes tréſors, & qu'on lui fît voir la ſomptuoſité & la magnificence de ſes appartemens & de ſes meubles, choſe fort inutile; car pour juger de Creſus, Solon n'avoit qu'à le voir. Quand il eut tout vû on le ramena; Creſus lui demanda, *s'il avoit jamais vû d'homme plus heureux que lui*? Solon répondit qu'*oüi*, & que *c'étoit un ſimple Bourgeois d'Athenes nommé Tellus, qui avoit été un fort homme de bien, qui avoit laiſſé après lui des enfans généralement eſtimez de tout le monde, & qui après avoir été toute ſa vie à couvert de la néceſſité, étoit mort en combattant glorieuſement pour ſa Patrie.*

Belle idée d'un homme heureux.

Creſus le prenoit déja pour un homme qui avoit perdu l'eſprit, & pour un ſtupide & un groſſier, de ne pas meſurer le bonheur à l'abondance de l'or & de l'argent, & de préferer la

Et que c'étoit un ſimple Bourgeoit d'Athenes nommé Tellus, qui avoit été un fort homme de bien.] Herodote qui raconte cette Hiſtoire dans ſon premier Livre, y ajoûte ces particularitez que Plûtarque ne devoit pas oublier, qu'il avoit vû ſa patrie toûjours floriſſante, ſes enfans établis, & les enfans de ſes enfans, & qu'il avoit été tué dans une bataille à Eleuſie, après avoir mis en fuite ſes ennemis.

vie & la mort d'un homme du peuple à une ſi grande puiſſance & à un Empire ſi floriſſant. Il ne laiſſa pourtant pas de lui demander encore, *ſi après ce Tellus il avoit connu un autre homme, dont le bonheur fût égale au ſien?* Solon répondit encore, *qu'il avoit connu de plus heureux que lui, Cleobis & Biton, deux freres qui avoient été un modelle parfait d'amitié fraternelle, & qui avoient eu pour leur mere tant d'amour & de pieté, qu'un jour de fête ſolemnelle, comme elle devoit aller au Temple de Junon, ſes bœufs tardant trop à venir, ils ſe mirent eux-mêmes au joug, & traînerent le char de leur mere, qui étoit ravie, & dont tout le monde vantoit le bonheur d'avoir porté de tels enfans. Après le ſacrifice, ils allerent ſe coucher; mais ils ne ſe releverent pas le lendemain, & terminerent leur vie par une mort douce & tranquille, au milieu d'une très-grande gloire, qui n'aura point de fin. Et quoi*, reprit Creſus, déja tranſporté de colere, *tu ne me compteras donc point parmi les heureux?* Solon qui ne vouloit ni le flatter ni l'aigrir davantage, lui dit avec douceur, *Roi de Lydie, Dieu nous a donné à nous autres Grecs toutes choſes dans la médiocrité; ſur tout il nous a fait*

Ils étoient d'Argos.

Pour honorer leur pieté, ceux d'Argos conſacrerent leurs ſtatuës dans le temple de Delphes.

Mais ils ne ſe releverent pas le lendemain.] Leur mere ayant prié Junon d'accorder à ſes enfans ce qu'il y avoit de meilleur pour les hommes, la Déeſſe exauça ſes prieres, & leur envoya une mort prompte & tranquille, faiſant entendre par-là que le plus grand bien qui puiſſe arriver aux hommes en cette vie, c'eſt d'en ſortir.

Au milieu d'une très-grande gloire qui n'aura point de fin.] Cette prophetie de Solon a été accomplie, les plus grandes actions des plus illuſtres Capitaines n'ont pas été plus vantées que cette action de pieté de Cleobis & de Biton.

Quelle étoit la sagesse des Grecs.

Présent d'une sagesse ferme, mais simple & populaire, qui n'a rien de royal ni d'éclatant, & qui connoissant que la vie des hommes éprouve un nombre infini de vicissitudes & de changemens, ne nous permet ni de nous glorifier des biens dont nous joüissons nous-mêmes, ni d'admirer dans les autres une félicité, qui peut n'être que passagere, & n'avoir rien de réel; car l'avenir est pour chaque homme un tissu d'accidens tout divers, qui ne peuvent être prévûs; celui-là nous paroît seul heureux, de qui Dieu a continué la félicité jusqu'au dernier moment de sa vie; mais pour celui qui vit encore & qui flotte au milieu des écuëils sur cette mer orageuse, son bonheur nous paroît aussi incertain & aussi mal asseuré, que la couronne pour celui qui combat encore, & qui n'a pas encore vaincu. Solon se retira après ces paroles, qui ne firent qu'affliger Crefus, sans le corriger.

La vie des hommes est un tissu de divers accidens.

Ce monde une mer orageuse pleine d'écuëils.

Succès ordinaire des veritez qu'on dit aux Princes trop entêtez de leur grandeur.

Esope, celui qui a fait des fables, étoit alors à la Cour, où il avoit été appellé par Crefus, qui le traitoit très-favorablement: Il fut fâché du mauvais accuëil que Solon avoit reçû de ce Prince, & lui dit par forme d'avis: *Solon, il faut ou n'approcher point du tout des Rois, ou ne leur dire que des choses qui leur soient agréables.* *Dis plûtôt*, répondit Solon, *qu'il faut, ou ne les point approcher, ou leur dire des choses qui leur soient utiles.* Ainsi Crefus eut toûjours depuis beaucoup de mépris pour Solon, jusqu'à ce qu'ayant été défait en bataille par Cyrus, sa ville capitale prise, & lui-même fait prisonnier, & étant

Mot d'Esope à Solon, & la belle réponse de Solon à Esope.

déja monté tout lié & garotté sur le bucher, où il alloit être brûlé au milieu des Perses & à la vûë de Cyrus même, il s'écria par trois fois de toute sa force, *ô Solon, Solon, Solon !*

Cyrus étonné, lui envoya demander, *quel homme, ou quel Dieu c'étoit que Solon, qu'il reclamoit seul dans ce malheur inévitable ?* Crœsus répondit sans rien déguiser, *c'est un des Sages de Grece, que j'avois fait venir auprès de moi, non pas pour l'écouter & pour apprendre de lui les choses dont j'avois si grand besoin, mais afin qu'après avoir été le spectateur & le témoin de ma gloire & de mes richesses, il allât remplir la Grece du bruit de ma félicité, dans la perte de laquelle je trouve aujourd'hui plus de mal que je n'ai jamais trouvé de bien dans sa joüissance; car les faveurs de la Fortune n'étoient qu'en idée & en opinion, au lieu que ses revers me plongent dans des malheurs très-réels & dans des calamitez très-véritables, & c'est ce que conjecturoit fort bien ce sage Grec; car prévoyant ce qui m'arrive aujourd'hui sur ce que je faisois alors, il m'avertissoit de regarder toûjours à la fin de ma vie, & de ne pas m'énorgueillir enflé d'une vaine confiance, qui n'avoit point de fondement.*

Difference des faveurs de la Fortune à ses revers.

Quand on eut fait ce rapport à Cyrus, ce Prince beaucoup plus sage que Crœsus, & qui voyoit les paroles de Solon confirmées par ce grand exemple, non-seulement délivra son ennemi, mais l'honora pendant qu'il vêcut; ainsi Solon eût la gloire d'avoir d'un seul mot sauvé la vie à l'un de ces deux Rois, & l'honneur à l'autre.

Sagesse de Cyrus.

Deux Rois sauvez par un seul mot d'un homme sage.

Ce Lycurgue étoit fils d'Ariſtolaïde.

Pendant ſon abſence, les Atheniens furent toûjours diviſez entre eux ; Lycurgue étoit à la tête de ceux de la plaine ; Megacles fils d'Alcmæon, étoit Chef de ceux de la côte, & Piſiſtrate avoit pris ſous ſa protection ceux de la montagne, auſquels s'étoit jointe toute la tourbe des Mercenaires qui vivoient de leurs bras, & qui en vouloient le plus aux riches. La ville obſervoit cependant en gros les Loix de Solon ; mais il n'y avoit pas un de ſes Habitans qui ne fût pour la nouveauté, & qui ne ſouhaitât de voir changer la face du Gouvernement, non pas dans la vûë de rétablir l'égalité, mais dans l'eſperance que ce changement les mettroit au-deſſus de leurs adverſaires.

Les choſes étoient en cet état quand Solon y retourna. Il s'attira le reſpect & la vénération de tout le monde ; mais à cauſe de ſon grand âge, il n'avoit plus la force ni la vivacité néceſſaire pour agir & pour parler en public ; c'eſt pourquoi s'abouchant en particulier avec chacun des Chefs des trois partis, il tâchoit de terminer leurs differends, & de les remettre bien enſemble. Il eſperoit même d'abord y réüſſir, d'autant plus qu'il ſembloit que

Lycurgue étoit à la tête de ceux de la plaine.] Plutarque a pris cette particularité d'Herodote, qui écrit dans le premier Livre, *Dans la ſédition de ceux de la plaine, qui avoient à leur tête Lycurgue, fils d'Ariſtolaides, & de ceux de la côte, qui étoient conduits par Megacles fils d'Alcmæon, Piſiſtrate excita un troiſiéme parti, ſous prétexte de proteger ceux de la montagne.*

Pisistrate goûtoit volontiers ses propositions ; car Pisistrate étoit un homme poli, doux & insinuant, sécourable envers les pauvres, sage & moderé envers ses ennemis, & qui sçavoit si bien imiter & contrefaire les bonnes qualitez qu'il n'avoit pas, qu'on étoit persuadé qu'elles étoient plus en lui qu'en ceux qui les avoient naturellement, & qu'on le croyoit le plus traitable & le plus honnête de tous les hommes, le plus zelé pour l'égalité & pour la justice, & l'ennemi le plus déclaré de ceux qui voudroient changer l'état présent de la République & machiner quelques nouveautez. C'est par-là qu'il trompoit le peuple ; mais Solon eut bien-tôt connu son naturel, & découvert le but où il tendoit par ses déguisemens & par ses artifices. Il ne rompit pourtant pas avec lui, il tâcha seulement de l'adoucir & de le ramener à la raison par ses remontrances ; car il disoit toû-

Portrait de Pisistrate.

Solon connut seul le naturel de Pisistrate.

Sécourable envers les pauvres.] Il se faisoit toûjours suivre par deux ou trois Esclaves chargez de petites pieces d'argent, qu'il employoit à soulager les malades, & à faire enterrer les pauvres ; & quand il voyoit un homme triste, il l'appelloit, lui demandoit la cause de sa tristesse, & si elle venoit de sa pauvreté, il lui fournissoit sur le champ tout ce qui lui étoit nécessaire, non pas pour nourrir sa paresse, mais pour lui donner le moyen de subsister de son travail. Il n'avoit point de Portier à ses jardins, ni à ses maisons de campagne ; il en laissoit l'entrée libre à tout le monde, qui pouvoit y aller & prendre tout ce dont il avoit besoin. Au reste, quand Plutarque parle des pauvres, il ne faut pas entendre ceux qui demandent l'aumône ; car il n'y avoit pas de ces miserables-là à Athenes, *En ce tems-là*, dit Isocrate, *il n'y avoit point de Citoyen qui mourût de faim, ni qui en mandiant deshonorât sa ville.*

jours parlant à lui-même & aux autres, *que ſi on pouvoit déraciner de ſon ame cette ambition démeſurée & guérir cette envie effrenée de dominer, il n'y auroit pas d'homme plus né à la vertu, ni un meilleur Citoyen dans Athenes.*

Theſpis change la Tragedie.

Amiot a défiguré tout cet endroit, où il n'a rien compris.

En ce tems-là Theſpis commençoit à changer la Tragedie ; ce ſpectacle attiroit tout le monde par ſa nouveauté, car il n'y avoit pas encore alors des jeux où l'on diſputât le prix de la Tragedie, comme il y en eut depuis. Solon, qui étoit naturellement déſireux d'oüir & d'apprendre, & qui dans ſa vieilleſſe s'adonnoit encore plus volontiers à l'oiſiveté & aux plaiſirs, & particulierement à la bonne chere & à la muſique, alla entendre Theſpis, qui

En ce tems-là Theſpis commençoit à changer la Tragedie.) Ce paſſage eſt plus important qu'on n'avoit crû. Plutarque ne dit pas que Theſpis commença alors à faire joüer des Tragedies, mais qu'il commença à changer la Tragedie ; & cela eſt bien different. La Tragedie étoit long-tems avant Theſpis ; mais ce n'étoit qu'un chœur de gens, qui chantoient & qui ſe diſoient des injures. Theſpis fut le premier qui jetta dans ce chœur un perſonnage, qui pour le délaſſer & lui donner le tems de reprendre haleine, récitoit une avanture de quelque perſonnage illuſtre ; & c'eſt ce récit qui donna lieu enſuite au ſujet des Tragedies. Il ne faut donc pas s'étonner ſi ce changement plût merveilleuſement aux Atheniens. On peut voir les remarques ſur la Poëtique d'Horace, v. 275. La premiere piéce que Theſpis fit joüer alors, fut Alceſte.

Car il n'y avoit pas encore alors des jeux, où l'on diſputât le prix de la Tragedie.] Ces diſputes des Poëtes ne furent établies qu'après la mort de Theſpis. On commença à diſputer par une ſeule Tragedie, & enſuite par trois & quatre, ce qu'on appella des Trilogies & Tetralogies. On peut voir les Remarques ſur le vers 220. de la Poëtique d'Horace.

joüoit

joüoit lui-même, comme c'étoit la coûtume des Poëtes anciens. Quand la piece fut finie, il appella Theſpis, & lui demanda, *s'il n'avoit point de honte de mentir ainſi devant tant de gens?* Theſpis lui répondit, *qu'il n'y avoit point de mal dans ces menſonges & dans ces fictions, qu'on ne faiſoit que par jeu. Oüi*, répartit Solon, en donnant un grand coup de ſon bâton contre terre, *mais ſi nous ſouffrons & approuvons ce beau jeu-là, nous le trouverons bien-tôt dans nos contrats & dans toutes nos affaires.*

Les premiers Poëtes joüoient eux-mêmes à leurs pieces.

Car les hommes portent dans leurs affaires le même eſprit qu'ils ont dans leurs plaiſirs.

Sur ces entrefaites Piſiſtrate, qui s'étoit bleſſé lui-même & enſanglanté par tout le corps, ſe fit porter ſur la place dans un chariot & excita la populace, en lui faiſant entendre que c'étoient ſes ennemis qui l'avoient mis en cet état, & qu'il étoit la victime de la République. Déja la plûpart touchez de pitié, commençoient à témoigner leur indignation par leurs cris, lorſque Solon s'approchant de

Ruſe de Piſiſtrate pour uſurper la tyrannie.

S'il n'avoit point de honte de mentir ainſi devant tant de gens.] Car dès le commencement le menſonge a été l'ame de la Tragedie, comme du Poëme Epique. Le ſujet a toûjours été une fable que les Poëtes tâchoient de rendre vrai-ſemblable & hiſtorique, par le mêlange de quelque vérité.

Sur ces entrefaites Piſiſtrate, qui s'étoit bleſſé lui-même & enſanglanté par tout le corps.] Herodote raconte au long cette Hiſtoire dans ſon 1. livre, où il dit que Piſiſtrate ne ſe bleſſa pas ſeulement lui-même, mais qu'il bleſſa auſſi en pluſieurs endroits les mules de ſon charriot, afin de mieux perſuader que ſes ennemis l'avoient ainſi maltraité, comme il alloit à ſa maiſon de campagne, & qu'il avoit eu toutes les peines du monde à ſe ſauver de leurs mains.

Beau mot de Solon à Piſiſtrate.

Cette action d'Ulyſſe eſt contée dans le v. liv. de l'Odyſſée.

Piſiſtrate, lui dit, *fils d'Hippocrate, tu repreſentes mal l'Ulyſſe d'Homere, car tu t'es déchiqueté pour tromper tes Citoyens, & il ne le fit que pour tromper ſes ennemis.* Le tumulte continuoit cependant toûjours, & la populace étoit prête à prendre les armes, lorſqu'on trouva à propos d'aſſembler le Conſeil.

Sageſſe & courage de Solon.

D'abord Ariſton y demanda qu'on accordât cinquante Gardes à Piſiſtrate pour la ſûreté de ſa perſonne ; mais Solon ſe levant s'y oppoſa de toute ſa force & dit pluſieurs choſes, qu'il écrivit depuis dans ſes vers, comme : *Vous ne regarderez qu'aux paroles douces & flatteuſes de cet homme qui vous ſéduit. Chacun de vous en particulier a pour ſes propres affaires toute la fineſſe du Renard, & tous enſemble vous n'êtes que des têtes ſans cervelle, gens ſtupides & groſſiers.* Mais voyant que tous les pauvres prenoient le parti de Piſiſtrate & faiſoient grand bruit, & que les riches ſe retiroient, ſaiſis de crainte, il ſortit de l'aſſemblée en diſant, *qu'il avoit montré plus de ſens que les premiers, qui ne connoiſſoient pas les menées de Piſiſtrate, & plus de courage que les derniers, qui les connoiſſant, n'avoient pas eu la force de lui réſiſter, & de s'oppoſer à ſa Tyrannie.*

Caractère des Atheniens.

: *Vous ne regardez qu'aux paroles douces & flateuſes de cet homme qui vous ſéduit.*) Je doute que Plutarque eût oublié le vers pentametre qui ſuivoit l'hexametre, & je crois qu'il faut le rapporter dans le texte tel que Diogene Laërce nous la conſervé.

Εἰς ἔργον ϛ' οὐδ' ἐν γιγνόμενον βλέπετε.

Et vous ne prenez garde à aucune de ſes actions qui ſe paſſent devant vos yeux.

Le peuple ayant donc autorisé la proposition d'Ariston, il ne s'amusa pas à l'inquieter ni à disputer avec lui sur le nombre des Gardes, il lui en laissa tranquillement prendre à ses gages tant qu'il voulut, & tant qu'enfin il se rendit maître de la Citadelle. Ce fut alors que la ville se trouva fort étonnée & fort troublée. Megacles s'enfuit sur l'heure avec les autres Alcmæonides; & Solon, quoiqu'il fût déja fort vieux, & qu'il n'eût personne qui le secondât, ne laissa pas d'aller sur la place, & de parler aux Citoyens pour leur reprocher leur lâcheté & leur imprudence, & pour les exhorter & les encourager à ne pas abandonner leur liberté. Il leur dit en cette occasion ce mot, qui a été depuis si celebre, *Avant ce jour il étoit plus facile d'étouffer la Tyrannie encore naissante, & presentement qu'elle est formée & établie, il est plus honnête & plus glorieux de l'abolir.* Mais voyant que la peur empêchoit tout le monde de l'entendre, il se retira dans sa maison, prit ses armes, les jetta dans la ruë en disant, *J'ai défendu autant que je l'ai pû, les loix & ma patrie*, & se tint en repos. Ses amis lui conseilloient de prendre la fuite, il ne voulut pas seulement les écou-

Porte-massuës. Il en eut quatre cent.

Beau mot de Solon

Solon jette ses armes dans la ruë.

Sur le nombre des Gardes.] Plutarque appelle ces Gardes κορυνηφόρους, *des Portes-massuës*; car Herodote remarque fort bien que les Atheniens n'accorderent à Pisistrate que des Portes-massuës, & non pas des Lanciers; mais cette Politique leur fut inutile.

Il ne voulut pas seulement les écouter, & demeura chez lui.] Diogene Laërce dit tout le contraire; car il assure que Solon se retira, & il rapporte une lettre que Pisistrate lui écrivit pour le

ter, & il demeura chez lui à faire des vers contre les Atheniens, pour leur reprocher leurs fautes ; *Si vous vous êtes attiré cette calamité par vôtre peu de courage*, leur disoit-il, *ne vous en prenez point aux Dieux ; c'est vous mêmes qui avez élevé vos Tyrans en leur donnant des Gardes, & c'est ce qui vous a fait tomber dans cet esclavage si honteux.*

Ceux qui l'entendoient ne cessoient de l'avertir que le Tyran le feroit mourir, s'il venoit à apprendre qu'il tînt ce langage, & lui demandoient sur quoi il se fioit pour parler avec tant d'audace & de temerité ; il leur répondit, *Sur la vieillesse.* Mais Pisistrate après avoir tout soûmis, sçut si bien l'adoucir en lui témoignant beaucoup de bienveillance, en lui faisant toute sorte d'honneurs, & en l'appellant souvent près de sa personne, que Solon fut son Conseil, & approuva la plûpart des choses qu'il fit dans la suite. Aussi Pisistrate observoit-il presque toutes les loix de Solon, & les faisoit observer à ses amis ; jusques-là même qu'ayant été accusé d'un meurtre devant la Cour de l'Aréopage, quoiqu'il fût le maître, il se présenta modestement pour se défendre & pour se justifier ; mais l'accusateur abandonna sa poursuite.

Vieillesse, ressource contre les Tyrans

Solon adouci par Pisistrate & devenu son conseil.

C'étoit sans doute un trait de politique de Pisistrate qui cherchoit à endormir les Atheniens.

Pisistrate fit aussi plusieurs loix & entre autres celle-ci ; *Que ceux qui auroient été estropiez à la guerre, seroient nourris aux dépens du public.* Heraclide dit

Loi de Pisistrate pour ceux qui avoient été estropiez à la guerre.

rappeller, & la réponse que Solon lui fit ; mais ces deux lettres pourroient bien être supposées.

pourtant que Solon avoit déja fait ordonner la même chose en faveur de Therſippe, & que Piſiſtrate ne fit que la renouveller & la rendre générale. Theophraſte raconte encore que la loi contre les pareſſeux n'étoit pas de Solon, mais de Piſiſtrate, qui rendit par ce moyen la ville plus paiſible & la campagne mieux cultivée.

Car la fainéantiſe du peuple eſt la cauſe la plus ordinaire des ſéditions.

Pour Solon, après avoir commencé d'écrire en vers l'hiſtoire ou la fable de l'Iſle Atlantique, qu'il avoit appriſe des Sages de la ville de Saïs, & qui concernoit particulierement les Atheniens, il s'en laſſa tout d'un coup, non pas comme dit Platon, à cauſe de ſes autres occupations, mais plûtôt parce qu'il étoit affoibli par la vieilleſſe, & que ce long travail lui fit peur, car il jouiſſoit d'un fort grand loiſir, comme il le témoigne aſſez dans ſes vers, où il dit, *Je vieillis en apprenant toûjours*, & dans un autre endroit, *Je ne fais plus la cour qu'à Venus, à Bacchus & aux Muſes, qui ſont les ſeules ſources de tous les plaiſirs des mortels.* Mais Platon s'emparant de ce ſujet, comme d'une belle

Dans le Timée pag. 21. tom. 3. édit Serr.

Platon parent de Solon.

Et qui concernoit particulierement les Atheniens.] Car cette fable portoit que les peuples de cette Iſle Atlantique ayant déja ſubjugué toute l'Afrique & une grande partie de l'Europe, menaçoient l'Egypte & la Grece; mais que les Atheniens s'oppoſant à ces Rois victorieux, remporterent ſur eux des victoires conſidérables, & les rechaſſerent de leur Iſle.

Mais Platon s'emparant de ce ſujet, comme d'une belle terre abandonnée.] Platon s'en empara parce qu'il le jugea très-utile & très-propre à porter les Atheniens à aimer l'union, & à goûter la forme de Gouvernement dont il avoit donné l'idée. Car les dix livres de ſa République, qui ne ſont proprement qu'un ſeul dialogue, font un ſeul & même traité avec le Timée & l'Atlantique

terre abandonnée, & qui lui appartenoit en quelque maniere, à cauſe de la parenté, & ſe piquant de l'achever & de l'embellir, y fit une entrée ſuperbe, une enceinte magnifique, & des cours d'une ſinguliere beauté. Il n'y a ni hiſtoire ni fable, ni œuvre poëtique, qui ſoit ſi magnifiquement ornée; mais parce qu'il le commença trop tard, il mourut avant que de l'achever, laiſſant à ſes Lecteurs un regret d'autant plus ſenſible pour ce qui manque à cet ouvrage, que le peu qu'ils en ont, leur fait un très-grand plaiſir. Car comme dans Athenes le Temple de Jupiter Olympien eſt le ſeul qui n'eſt pas fini,

Eloge du Prologue du Critias de Platon.

ou le Critias. Les livres de la Republique forment ſes Citoyens, le Timée leur découvre la fabrique du monde, afin que cette connoiſſance fortifie en eux les principes qu'il leur a donnez; & le Critias ou l'Atlantique, leur prouve par l'hiſtoire ancienne, que telle étoit la vie de leurs premiers Ancêtres, c'eſt-à-dire des premiers Atheniens qui vivoient avant le déluge de Deucalion, & que ce n'eſt que par-là qu'ils firent des actions ſi éclatantes.

Et qui lui appartenoit en quelque maniere à cauſe de la parenté.] Car Platon deſcendoit d'un frere de Solon.

Laiſſant à ſes Lecteurs un regret d'autant plus ſenſible, pour ce qui manque à cet ouvrage, que le peu qu'ils en ont, leur fait un très-grand plaiſir.] Ce jugement de Plutarque ſur le Critias eſt remarquable. On peut dire auſſi qu'il n'y a point d'hiſtoire ni de fiction plus magnifique, plus ornée, mieux écrite, & où l'on découvre de plus grandes vûës, que dans ce que nous avons du Critias. Malheureuſement tout ce qui regardoit les Atheniens manque, & c'eſt ce qu'il y avoit de plus important.

Le Temple de Jupiter Olympien eſt le ſeul qui n'eſt pas fini.] Je crois que c'eſt le Temple que Piſiſtrate avoit commencé, & au deſſein duquel il avoit employé quatre fameux Architectes. Il mourut avant qu'il pût être achevé. Ses enfans voulurent continuer l'ouvrage; mais ils ne purent le finir.

tout de même la ſageſſe de Platon, parmi tant d'autres beaux écrits qui en ſont ſortis, n'a laiſſé d'imparfait que le ſeul diſcours de l'Iſle Atlantique. *Grand éloge de Platon.*

Solon vêcut encore pluſieurs années après que Piſiſtrate ſe fut emparé de la Tyrannie, ſi l'on en croit Heraclide de Pont, & ſi l'on s'en rapporte à Phanias d'Epheſe, il ne vêcut pas deux ans entiers, car Piſiſtrate ſe rendit maître d'Athenes ſous l'Archonte Comias, & Solon, dit-il, mourut l'année ſuivante ſous l'Archonte Hegeſtratus, qui ſucceda à Comias. Et pour ce qu'on dit de ſes cendres, qu'elles furent ſemées par toute l'Iſle de Salamine, c'eſt un conte entierement incroyable à cauſe de ſa trop grande abſurdité; Cependant il eſt rapporté par pluſieurs Ecrivains

Tout de même la ſageſſe de Platon parmi tant d'autres beaux écrits qui en ſont ſortis.] Je ne ſçai ſi l'on a jamais donné à perſonne une plus belle & plus grande loüange que celle que Plutarque donne ici à Platon, en comparant tous ſes écrits aux Temples de la ville d'Athenes qu'un Poëte Grec a appellé, *le ſacré Domicile des Dieux*, & en comparant ſon Critias, qui n'étoit pas fini, au Temple de Jupiter Olympien, que les Atheniens avoient laiſſé imparfait, à cauſe des deſordres & des ſéditions, dont leur ville avoit été agitée.

Car Piſiſtrate ſe rendit maître d'Athenes ſous l'Archonte Comias.] Ce Comias étoit Archonte la premiere année de l'Olympiade 51. environ 550. ans avant la naiſſance de nôtre Seigneur.

Et pour ce qu'on dit de ſes cendres, qu'elles furent ſemées par toute l'Iſle de Salamine, c'eſt un conte entierement incroyable.] Il fut fait apparemment ſur l'hiſtoire de Lycurgue, dont les cendres furent jettées dans la mer ſelon l'ordre exprès qu'il en avoit donné.

Cependant il eſt rapporté par pluſieurs Ecrivains conſidérables.] Le Poëte Cratinus dans une de ſes Comedies, fait parler Solon conformément à cette tra-

considérables, & par Aristote même.

dition, quoique pourtant d'une maniere qui fait assez entendre que de son tems, elle ne passoit pas pour certaine, car il dit:

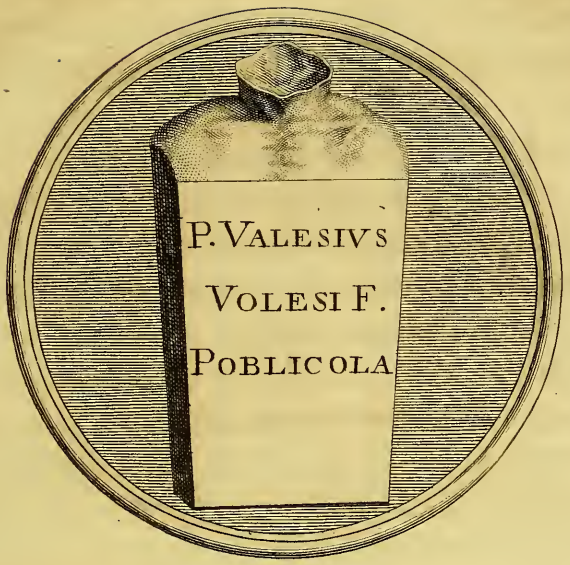
Ἐστὶ δὲ Σαλαμὶς νῆσον, ὡς φασὶ ἀνδράπων λόγος,

Εσσαρώνος κατὰ πάσαν Αἰάντος πόλιν.

J'habite l'Isle de Salamine, si la tradition est véritable, car mes cendres sont semées dans tout ce territoire d'Ajax.

Fin de la vie de Solon.

PUBLICOLA.



PUBLICOLA.

SOLON ayant été tel que nous venons de le repreſenter, nous lui comparerons Publicola, à qui le peuple Romain donna ce nom par honneur & par reconnoiſſance ſur la fin de ſon premier Conſulat ; auparavant il s'appelloit Publius Valerius. Il étoit deſcendu de cet ancien Valerius qui contribua plus que perſonne à mettre la paix entre les Romains &

Publicola ſignifie, Qui honore le peuple.

Origine de Publicola.

Il étoit deſcendu de cet ancien Valerius, qui contribua plus que perſonne à mettre la paix entre les Romains & les Sabins.] Il deſcendoit de ce Voleſus Valerius, qui étoit un des trois perſonnages les plus conſiderables qui ſuivirent Tatius à Rome.

les Sabins, & à les faire devenir un même peuple; car ce fut lui qui porta les deux Rois à une entrevûë & qui les obligea d'écouter des propoſitions d'accommodement. Publius Valerius donc iſſu de ces Ancêtres, quoique Rome fût encore alors ſous la domination des Rois, ne laiſſa pas de ſe rendre conſidérable par ſon éloquence & par ſes richeſſes. Il ſe ſervoit de l'une avec autant de droiture que de liberté pour le maintien de la Juſtice, & il employoit généreuſement

La Monarchie contraire à l'Eloquence.

Choſe très-rare ſous un Tyran.

Quoique Rome fût encore alors ſous la domination des Rois, ne laiſſa pas de ſe rendre conſidérable par ſon éloquence.] Cela eſt fondé ſur cette opinion aſſez générale, qu'il n'y a rien de plus contraire à l'éloquence que la domination des Rois; car un eſprit accoûtumé à la ſervitude ne peut rien produire de noble, ni de grand, la ſervitude étant comme une priſon où l'ame décroît & ſe rapetiſſe. Et ce qui ſemble le prouver, c'eſt que l'éloquence a le plus fleuri dans les Etats qui ont été agitez de troubles & de guerres civiles, & que ceux qui ont été bien policez, comme ceux de Lacedemone & de Crete, n'ont pas porté de grands Orateurs, non plus que les Etats Monarchiques, où tout dépendant de la volonté d'un ſeul, les affaires ſe décident plus par le Conſeil, que par l'éloquence. Philippe n'a jamais pû trouver dans ſes Etats un Orateur à oppoſer à Demoſthene; & à Rome on a vû mourir l'éloquence avec la liberté. Mais je crains bien que nous n'aimions à rejetter ſur une cauſe étrangere un vice qui ne vient que de nous. Ce n'eſt nullement le Gouvernement Monarchique qui énerve nôtre eſprit; ce ſont nos paſſions, c'eſt le déſir inſatiable des richeſſes; c'eſt l'amour des plaiſirs; c'eſt la pareſſe. On peut voir le dernier chapitre de Longin, qui examine à fond les cauſes de la Décadence des eſprits. Cependant il faut remarquer que Plutarque écrivoit ceci ſous le Gouvernement Monarchique; & ſi cette liberté fait honneur à celui qui écrit, elle en fait encore davantage au Prince qui la ſouffre. Je crois que c'étoit Trajan.

Et par ſes richeſſes.] Cela étoit fort extraordinaire & fort remarquable; car Tarquin avoit abaiſſé toutes les plus grandes maiſons de Rome, & dépoüillé les plus riches.

les autres au ſecours de ceux qui en avoient beſoin; de maniere qu'il étoit viſible que ſi l'état ſe changeoit en République, il y tiendroit le premier rang.

Tarquin le Superbe, qui étoit parvenu à l'Empire en foulant aux pieds tous les droits divins & humains, & qui ſe ſervoit de ſon pouvoir, non en Roi, mais en Tyran, s'étant rendu inſupportable, & le peuple ayant pris pour le prétexte & l'occaſion de ſa revolte, la mort de Lucrece, qui s'étoit tuée elle-même, pour avoir été violée par le fils aîné de Tarquin, Lucius Brutus, qui s'étoit mis à la tête de ce parti, s'en alla d'abord chez Valerius, pour lui communiquer ſon deſſein. Il le trouva très-diſpoſé à le ſe-

Que ſi l'Etat ſe changeoit en République.] Comme cela arrive preſque toûjours à tous les Etats Tyranniques. Ils ſe changent en Democratie, en Gouvernement populaire. Ariſtote en a expliqué les raiſons dans le v. Liv. de ſes Politiques.

Tarquin le Superbe, qui étoit parvenu à l'empire en foulant.] Il y a dans le texte, *non par les bonnes voyes.* C'eſt-à-dire, non par le décret du Senat, par les ſuffrages du peuple, par des ſacrifices & par la faveur du ciel, qui devoit approuver l'élection par des ſignes favorables.

En foulant aux pieds tous les droits divins & humains.] Car non ſeulement il mépriſa les voyes ordinaires, mais il ſe fit un dégré au thrône du propre corps du Roi Servius Tullus ſon beau-pere qu'il tua.

Non en Roi, mais en Tyran.] Car il abaiſſoit les Nobles, dépoüilloit les riches, ôtoit au peuple ſes privileges, & ſes loix, lui défendoit les aſſemblées tant ſacrées que politiques, & l'accabloit par des ouvrages ſerviles qui n'avoient point de fin.

S'en alla d'abord chez Valerius pour lui communiquer ſon deſſein.) Denys d'Halicarnaſſe & Tite-Live écrivent que Lucrece les avoit fait appeller avec ſon pere, qu'elle ſe tua en leur preſence, & que dans le même tems le deſſein fut pris de chaſſer les Rois.

conder de toutes ſes forces, & il s'en ſervit fort utilement pour chaſſer les Rois. Véritablement pendant qu'il y eut quelque apparence que le peuple établiroit, au lieu d'un Roi, un Général, Valerius ſe tint en repos, & ceda volontiers à Brutus cette premiere place qui lui appartenoit à plus juſte titre, puiſqu'il avoit été le chef de cette entrepriſe & l'auteur de la liberté. Mais dès qu'il parut que le nom de Monarque étoit odieux, & que le peuple ſouffriroit plus volontiers une autorité partagée, & que même on propoſoit de nommer deux Conſuls, alors il ne douta pas qu'on ne le choisît avec Brutus, & il ſe trompa, car malgré tout ce que Brutus put faire, on lui donna pour Collegue Collatin, mari de Lucrece. Ce n'eſt pas que Collatin eût plus de mérite & plus de vertu que Valerius; mais c'eſt que les plus puiſſans de la Ville craignant les Tarquins, qui de dehors faiſoient encore des brigues, & tâchoient par toutes ſortes de flatteries & de ſoûmiſſions d'adoucir le peuple, voulurent avoir pour leur Général l'ennemi le plus irréconciliable de la Maiſon Royale, comme celui qui ne ſe laiſſeroit jamais fléchir.

Equité de Valerius.

Ce fut Brutus qui le propoſa.

Il s'appelloit Lucius Tarquinius Collatinus, & étoit de la famille des Tarquins.

Valerius très-fâché de ce qu'on ne le croyoit pas capable de tout faire pour l'amour de la patrie, parce qu'il n'avoit reçu aucune injure parti-

Valerius offenſé de ce qu'on lui avoit preferé Collatin, ſe retire des affaires.

On lui donna pour Collegue Collatin.) Lucius Tarquinius, fils d'Egerius, neveu de l'ancien Tarquin. Il étoit appellé Collatin, parce qu'il étoit Gouverneur de Collatia. Tarquin le Superbe, & Egerius pere de Collatin étoient couſins germains.

culiere des Tyrans, se retira du Senat, abandonna le Barreau, & renonça entiérement à toutes les affaires publiques. Cela fit de la peine au peuple, qui apprehenda que le ressentiment ne le portât à rétablir les Rois, & à ruiner les fondemens de la République encore mal affermis. Mais quand Brutus qui en soupçonnoit encore d'autres, voulut faire jurer le Senat sur les sacrifices, & qu'il eût assigné un jour pour recevoir ce serment, Valerius descendit dans la place avec un visage gai, & jura le premier qu'il n'écouteroit jamais aucune proposition de Tarquin, & qu'il lui feroit une guerre immortelle pour la défense de leur liberté, ce qui fit grand plaisir au Senat, & donna courage aux Consuls.

Brutus fait jurer le Senat.

Valerius jure le premier.

Les effets répondirent même bien-tôt à ses paroles, car presque dans le même temps il arriva à Rome de la part de Tarquin des Ambassadeurs, qui portoient des Lettres très-propres à gagner le peuple, & qui étoient chargez de lui tenir des discours fort humbles, par lesquels ils espéroient de corrompre la multitude, en lui faisant entendre que c'étoit le Roi même qui parloit par leur bouche, qu'il avoit dépoüillé toute sa fierté, & qu'il ne demandoit que des choses justes & raisonnables. Les Consuls étoient d'avis de

Qui en soupçonnoit d'autres.) Car non seulement parmi le peuple, mais aussi parmi les Nobles, il y en avoit beaucoup à qui le dégoût de leur fortune présente & l'espérance d'une meilleure, faisoient souhaiter de vivre plûtôt sous un Tyran que dans un Etat populaire.

Prudence de Valerius.

les faire parler au peuple; Valerius s'y oppoſa & empêcha qu'on ne donnât cette occaſion de remuer à une populace accablée de pauvreté, & qui craignoit encore plus la guerre que la tyrannie.

Bien-tôt après on vit arriver d'autres Ambaſſadeurs, qui dirent que le Roi renonçoit à la Royauté, qu'il quittoit le deſſein de leur faire la guerre, & qu'il demandoit ſeulement qu'on lui rendît ſon argent & ſon bien, & celui de ſes amis & de ſes parens, afin qu'au moins ils euſſent de quoi vivre dans leur fuite. La plûpart des Senateurs panchoient à lui accorder ſa demande; mais Collatin n'eût pas plûtôt opiné à cela, que Brutus, qui étoit homme infléxible & fort emporté, courut à la place, en criant que ſon Collegue étoit un traître, & qu'il vouloit donner de quoi

Tarquin fait demander aux Romains ſon argent & ſon bien.

Brutus s'y oppoſe.

Bien-tôt après on vit arriver d'autres Ambaſſadeurs.] Denys d'Halicarnaſſe dit que c'étoient les mêmes, qui n'ayant pû obtenir leurs premieres demandes, ſe reduiſirent à ceci pour gagner du tems.

Que Brutus qui étoit homme infléxible & fort emporté, courut à la place en criant que ſon Collegue étoit un traître.] Denys d'Halicarnaſſe dit au contraire que cela fut traité dans le Senat avec beaucoup de moderation de part & d'autre. Brutus opina qu'il falloit retenir les biens du Tyran qui étoient confiſquez à la République, & qu'on ne devoit pas lui donner les moyens d'entretenir des troupes, de faire la guerre aux Romains, & de les opprimer encore. Collatin s'oppoſant à Brutus, dit qu'on en vouloit aux Tyrans, & non pas à leurs richeſſes; que c'étoit aſſez de les avoir chaſſez; qu'il falloit éviter comme une infamie de donner ſujet de croire qu'on ne les avoit chaſſez que pour ſe rendre maîtres de leur bien, & qu'enfin il ne falloit pas leur fournir un prétexte juſte ou plauſible de leur faire la guerre. Cette diſpute occupa le Senat pluſieurs jours: On trouva que l'avis de Brutus étoit plus utile, & celui de Collatin plus honnête; & la déciſion fut renvoyée au peuple, au jugement

entretenir la guerre & la tyrannie à ceux à qui c'étoit un crime que d'accorder même de ſimples proviſions pour ſe nourrir dans leur exil. Là-deſſus le peuple s'aſſemble, & un ſimple particulier, nommé Caius Minutius, prenant le premier la parole, exhorta Brutus & les Romains à *prendre bien garde que ces richeſſes combattiſſent plûtôt pour eux contre les Tyrans, que pour les Tyrans contre eux.* Cependant les Romains furent d'avis, que puiſqu'ils jouïſſoient de la liberté, pour laquelle ſeule ils avoient pris les armes, on ne devoit pas rejetter la paix pour ces richeſſes, & qu'il falloit les renvoyer avec les Tyrans.

Avis de Minutius.

Les Romains rendent à Tarquin tout ſon bien.

La choſe dont Tarquin faiſoit le moins de compte, c'étoit de ravoir ſon bien; mais il le redemandoit pour avoir le temps de gagner le peuple, & d'ourdir une trahiſon. Ses Ambaſſadeurs s'y conduiſirent ſi habilement, qu'en faiſant ſemblant de demeurer pour ramaſſer les effets du Roi, & en diſant tantôt qu'ils en vendoient une partie, tantôt qu'ils raſſembloient l'autre, tantôt qu'ils faiſoient partir ce qu'il y avoit de plus conſidérable & de plus précieux, par tous ces délais ils trouverent moyen de corrompre deux des meilleures maiſons de Rome, celle des Aquiliens, dont il y avoit trois Senateurs, & celle des Vitelliens, qui en avoit deux.

Vûës de Tarquin lorſqu'il faiſoit demander ſon bien.

Pratiques des Ambaſſadeurs de Tarquin dans Rome.

duquel le plus juſte l'emporta ſur le plus utile d'une ſeule voix: choſe très-ſinguliere & très-remarquable, que dans une aſſemblée de peuple, & dans une affaire auſſi importante, le juſte l'emporte ſur l'utile, après qu'un Senat auguſte n'a pû choiſir entre ces deux partis.

Les uns & ſes autres étoient neveux du Conſul Collatin par leurs meres, & il y avoit de plus une étroite alliance entre les Vitelliens & Brutus; car il avoit épouſé leur ſœur, & en avoit eu pluſieurs enfans, dont ils gagnerent les deux aînez, qui ne faiſoient que d'entrer dans l'âge de puberté, & avec leſquels ils avoient beaucoup de commerce. Ils les attirerent dans la conjuration, en leur inſpirant qu'ils devoient chercher à s'allier à la maiſon des Tarquins; qu'avec cette protection toute puiſſante il n'y avoit rien à quoi ils ne puſſent parvenir, & que cependant ils ſecouëroient le joug d'un pere ſtupide & barbare; car ils appelloient barbarie ſon inflexible ſeverité contre les méchans. Pour ce qui eſt de ſa ſtupidité, c'étoit une ſtupidité feinte, dont il ſe ſervit pour ſauver ſa vie de la cruauté des Tyrans, & il ne refuſa pas d'en porter le nom dans la ſuite.

Ils gagnent les deux fils aînez de Brutus.

Car il n'y a rien de plus ſuſpect aux Tyrans, que les hommes ſages.

Brutus ſignifie, ſtupide, ſot.

Quand ces deux jeunes hommes furent engagez, & qu'on les eut abouchez avec les Aquiliens, ils trouverent tous à propos de ſe lier

Les uns & les autres étoient neveux du Conſul Collatin par leur mere.] Denis d'Halicarnaſſe ne le dit que des Aquiliens. Tite-Live ſemble être de l'opinion de Plutarque.

Et en avoit eu pluſieurs enfans.] Denys d'Halicarnaſſe & Tite-Live ne parlent que de deux; mais Plutarque s'accommode ici au ſentiment de ceux qui veulent, que Brutus eut d'autres enfans, de l'un deſquels vint celui qui tua Ceſar. On peut voir la vie de Brutus.

C'étoit une ſtupidité feinte, dont il ſe ſervit pour ſauver ſa vie de la cruauté des Tyrans.] Car Tarquin avoit déja fait mourir ſon pere & ſon frere.

par

par le plus grand & le plus horrible de tous les ſermens, en beuvant tous enſemble du ſang d'un homme qu'ils immoleroient, & en jurant ſur ſes entrailles encore toutes ſumantes. Pour cet effet ils ſe rendirent chez les Aquiliens, dont la maiſon, qui apparemment étoit retirée & obſcure, avoit paru la plus propre pour leur deſſein. Ils ne prirent pas garde à un Eſclave, nommé Vindex, qui y étoit caché; ce n'eſt pas que la curioſité l'eût porté à cela, ou qu'il ſe doutât de ce qu'on vouloit faire, mais ayant été ſurpris, & voyant entrer des gens fort empreſſez, il n'oſa ſe montrer, & ſe mit derriere un grand coffre, d'où il vit tout ce qui ſe paſſa, & entendit toutes les réſolutions qui furent priſes. On convint qu'on tueroit les Conſuls, & ſur l'heure même on en écrivit à Tarquin, & on donna les Lettres à ſes Ambaſſadeurs logez dans la même maiſon, & qui étoient là preſens.

Serment confirmé en beuvant du ſang d'un homme immolé & en touchant à ſes entrailles.

Tite-Live dit, chez les Vitelliens.

L'eſclave Vindex, caché derriere un coffre, entend toute la conjuration.

En beuvant tous enſemble du ſang d'un homme.) Ce n'eſt pas qu'ils cruſſent que ce ſang eut aucune vertu; mais ils vouloient ſe lier par un grand crime, & ſe mettre dans la néceſſité d'être fidéles par le déſeſpoir du pardon. Catilina pratiqua la même choſe. Denys d'Halicarnaſſe & Tite-Live ne parlent point de cet horrible Sacrifice.

Ils ne prirent pas garde à un eſclave, nommé Vindex, qui y étoit caché.] Denys d'Halicarnaſſe écrit au contraire qu'on le chaſſa avec les autres eſclaves; mais que la curioſité le porta à ſe tenir à la porte, d'où il vit & entendit tout ce qui ſe diſoit & qui ſe faiſoit.

Et on donna les lettres à ſes Ambaſſadeurs logez dans la même maiſon.) Je ne ſçai pas d'où Plutarque a tiré cette particularité, qui n'eſt nullement vrai-ſemblable; car les Ambaſſadeurs ne logeoient pas chez des particuliers, auſſi Denys d'Halicarnaſſe dit que les Aquiliens s'étoient chargez de rendre eux-mêmes ces lettres aux Ambaſſadeurs.

Dès que cela fut fait & que chacun se fut retiré, Vindex sortit secretement ; mais il ne sçavoit comment se conduire dans une affaire si délicate ; car il lui paroissoit dangereux, & il l'étoit en effet, d'aller à Brutus déferer des enfans à leur pere pour le plus horrible de tous les crimes, & d'aller à Collatin accuser des neveux devant leur oncle. D'un autre côté il ne trouvoit dans Rome aucun particulier à qui pouvoir confier un secret si important, & sa conscience le pressoit si fort de s'en décharger, qu'il n'y avoit rien qu'il ne fût plus capable de faire en cette occasion, que de garder le silence. Enfin il prit le parti d'aller trouver Valerius, attiré par les mœurs douces & faciles de ce personnage, toûjours accessible à ceux qui avoient recours à lui, dont la maison étoit nuit & jour ouverte à tout le monde, & qui ne refusoit jamais d'écouter les pauvres qui vouloient lui parler de leurs affaires & de leurs besoins.

Embarras de Vindex sur la conduite qu'il doit tenir.

Mœurs de Valerius.

Vindex ne fut pas plûtôt arrivé chez lui qu'il lui raconta devant sa femme & devant son frere Marcus Valerius tout ce qu'il avoit vû & entendu. Valerius saisi d'étonnement & de crainte, enferme d'abord cet homme dans sa chambre, met sa femme à la porte pour le garder, donne ordre à son frere d'aller environner le Palais du Roi, pour tâcher de surprendre

De Tarquin.

Pour tâcher de surprendre les Lettres. [Car il ne doutoit pas que les Ambassadeurs ne les eussent portées au Palais de Tar-

les lettres, & d'arrêter tous les domeſtiques, & lui avec une troupe de clients, beaucoup de ſes amis qui ne le quittoient jamais, & tous ſes eſclaves, il va droit à la maiſon des Aquiliens qui étoient ſortis. Il entre ſans que perſonne penſe ſeulement à l'empêcher: il trouve les lettres dans la chambre des Ambaſſadeurs. Les Aquiliens qui avoient été avertis de ſa marche, accourent en diligence & trouvent ſur la porte Valerius qui ſortoit. Ils ſe jettent ſur lui pour lui arracher les lettres; Valerius & ſa troupe les repouſſent & leur entortillant leurs robes autour du col, ils les traînent malgré leur reſiſtance avec beaucoup de peine & d'efforts juſques dans la place.

Marcus Valerius avoit eu la même fortune dans le palais; il avoit ſurpris d'autres lettres parmi des paquets de hardes qu'on emballoit, & emmené tout ce qui s'y étoit trouvé de domeſtiques. Après que les Conſuls eurent impoſé ſilence, que Valerius eut produit Vindex, & que l'accuſation fut intentée, on lut les lettres. Aucun des conjurez n'eut la hardieſſe de répondre; toute l'aſſemblée tenoit les yeux baiſſez, & perſonne n'oſoit ouvrir la bouche. Il y en eut ſeulement quelques-uns, qui pour faire plaiſir à Brutus, ouvrirent l'avis de l'exil. Les larmes de Collatin & le ſilence de Valerius donnoient encore quelque eſperance, lorſque

Des Lettres des Ambaſſadeurs qui donnoient avis du progrez qu'ils avoient fait.

quin, pour les envoyer par quelqu'un de ſes domeſtiques.

Brutus appellant ſes enfans par leurs noms, *Vous, Titus*, dit-il, *& vous Valerius, pourquoi ne répondez-vous pas à cette accuſation?* Par trois fois il les ſomme d'y répondre, & voyant qu'ils ſe taiſoient toûjours, il ſe tourne vers les Licteurs, & leur dit, *c'eſt à vous maintenant; faites votre charge.*

Brutus condamne ſes enfans à la mort & aſſiſte à leur ſupplice.

Cet Arrêt prononcé, les Licteurs ſe ſaiſiſſent de ces deux jeunes hommes, leur arrachent leurs habits, leur lient les mains derriere le dos, leur déchirent le corps à coups de verges, & font ruiſſeler le ſang de tous côtez. Perſonne n'avoit la force de ſoûtenir un ſpectacle ſi cruel; le pere ſeul n'en détourna jamais la vûë; La compaſſion n'adoucit pas un ſeul moment la colere & la ſeverité qui étoient peintes ſur ſon viſage; Il regarda d'un œil ferme & farouche le ſupplice de ſes enfans, juſqu'à ce que les Licteurs, après les avoir étendus par terre, leur eurent ſeparé la tête du corps. Alors il laiſſa à ſon compagnon la punition des autres & ſe retira, action qui ne peut être ni aſſez loüée, ni aſſez blâmée; car ce fut ou l'excez de la vertu, qui éleva ſon ame au-deſſus des paſſions, ou l'excez de la paſſion qui y produiſit l'inſenſibilité, & ni l'un ni l'autre n'eſt mediocre, ni proportionné aux forces de l'homme, mais ou d'une bête, ou d'un Dieu. Or il eſt bien plus juſte que la gloire de ce grand homme entraîne noſtre jugement, que ſi nous faiſions douter de ſa vertu par notre foibleſſe;

Jugement de Plutarque ſur l'action de Brutus.

Belle maxime pour juger des actions des grands hommes.

car les Romains n'eſtiment pas que ce fût une entrepriſe ſi grande ni ſi difficile pour Romulus de fonder Rome, que pour Brutus d'établir la République ſur les débris de la Royauté.

Après le départ de Brutus, l'étonnement, l'horreur & le ſilence regnerent encore long-tems dans toute l'aſſemblée; mais enfin les Aquiliens encouragez par la lenteur & par la molleſſe de Collatin, demanderent du tems pour ſe juſtifier, & qu'on leur livrât Vindex, qui étant leur eſclave ne devoit point être entre les mains de leurs accuſateurs. Collatin étoit prêt de leur accorder leur demande & de rompre l'aſſemblée; mais Valerius s'y oppoſa, & ne voulut ni rendre Vindex, qui étoit au milieu de ceux qui l'accompagnoient, ni ſouffrir que le peuple ſe retirât & laiſſât échaper ces traîtres; & lui-même mettant la main ſur eux, il appelloit Brutus à haute voix, & crioit que Collatin faiſoit une action très-indigne; qu'après avoir laiſſé malignement ſon Collegue dans la neceſſité de faire mourir ſes propres enfans, il cherchoit les moyens, pour faire plaiſir à des fem-

Cela étoit défendu par les Loix.

Car il favoriſoit ſes neveux.

Fermeté de Valerius.

Car les Romains n'eſtiment pas que ce fut une entrepriſe ſi grande, ni ſi difficile pour Romulus de fonder Rome.] C'eſt pour prouver ce qu'il vient de dire, que la gloire de Brutus doit entraîner nôtre jugement; Car puiſqu'il eſt certain, du conſentement même des Romains, qu'il n'avoit pas été ſi difficile de fonder Rome, que d'établir la République, l'auteur de ce dernier deſſein doit être regardé plûtôt comme un Dieu, que comme un homme, & par conſequent, que ce qu'il fit contre ſes enfans fut l'effet, non de ſon inſenſibilité, mais de ſa vertu.

mes, de ſauver les complices du même crime & les ennemis déclarez de leur païs.

Cela fit perdre patience à Collatin ; il commanda aux Licteurs de prendre Vindex. Les Licteurs écartant la foule ſaiſiſſent l'eſclave, & frappent ſur ceux qui vouloient le retenir; les amis de Valerius viennent au ſecours & les repouſſent. Le peuple commence à crier & à appeller Brutus, qui attiré par ſes cris revient ſur la place; le bruit ayant ceſſé, il dit *qu'il avoit été ſeul juge ſuffiſant de ſes enfans; & que pour les autres, il les avoit laiſſez au jugement du peuple qui étoit libre, & qui n'avoit qu'à prononcer; c'eſt pourquoi*, ajoûta-t-il, *que le premier qui voudra, parle, & qu'il tâche de perſuader au peuple ce que bon lui ſemblera.* Mais, ſans attendre que perſonne ſe preſentât pour parler, les ſuffrages furent donnez, il n'y en eut pas un ſeul qui n'allât à la mort, & l'on trancha la tête aux coupables.

Les Aquiliens exécutez.

Il y avoit déja quelque tems que Collatin étoit ſuſpect en quelque maniere, comme proche parent des Rois. D'ailleurs ſon nom étoit de mauvais augure à cauſe de Tarquin qu'on déteſtoit. Voyant donc qu'en cette derniere occaſion, il avoit offenſé tout le peuple, il ſe demit volontairement du Conſulat, & ſortit de Rome. Cela donna lieu à une ſeconde aſſemblée générale, où d'une commune voix on nomma Valerius Conſul, pour proportionner la réconnoiſſance à l'affection qu'il avoit témoi-

Car il s'appelloit auſſi Tarquin.

Collatin ſe démet du Conſulat & ſort de Rome.

Valerius nommé Conſul en ſa place.

gnée & au grand ſervice qu'il avoit rendu. Valerius penſa d'abord que Vindex méritoit d'avoir part à la récompenſe ; il l'affranchit, & par un decret ſolemnel il le fit déclarer Citoyen Romain, avec le plein droit de ſuffrage dans la Tribu où il lui plairoit d'entrer, choſe qu'on n'avoit point encore vûë. Ce ne fut que longtems après, qu'Appius, pour attirer les bonnes graces du peuple, renouvella cette loi en faveur de tous les affranchis, & juſqu'à aujourd'hui cet entier affranchiſſement s'appelle *Vindicta*, du nom de Vindex. On abandonna enſuite au pillage les biens des Tarquins, & on raſa leur palais & leurs maiſons de campagne.

Vindex affranchi & déclaré Citoyen Romain.

Deux cens ans après Appius, Claudius Cœcus étant Cenſeur.

Vindicta étoit proprement une baguette dont on donnoit un coup ſur la tête de ceux qu'on affranchiſſoit.

Parmi leurs autres biens ils avoient une piéce de terre dans le plus bel endroit du champ de Mars ; on la conſacra à ce Dieu, dont on lui donna le nom. Les bleds ne venoient que d'être coupez, & les gerbes y étoient encore. On ne crut pas qu'il fût permis d'en profiter, à cauſe de la conſecration qu'on venoit d'en faire ; mais on prit les gerbes, & on les jetta dans le Tibre avec tous les arbres que l'on coupa, laiſſant au Dieu le terrein tout nud & ſans fruit. Les eaux étoient alors fort baſſes ; ainſi ces matieres ne furent pas portées fort loin par le fil de l'eau ; elles s'arrêterent à un endroit décou-

Ce champ étoit conſacré à ce Dieu, du tems même de Romulus.

On la conſacra à ce Dieu.] Mais ce champ lui étoit déja conſacré du tems même de Romulus, comme cela paroît par ſes loix. Tarquin s'en étoit emparé & l'avoit converti à ſes uſages en y ſemant du bled.

vert. Les premieres arrêtoient les autres, qui ne trouvant point de passage s'accrocherent & se lierent si bien avec elles, qu'elles ne firent qu'un même corps, qui prit racine, l'eau aidant encore à l'affermir ; car elle y portoit quantité de limon, qui en grossissant la masse, servoit aussi à la lier, & le courant, bien loin de la désunir, ne faisoit que la mieux serrer & y joindre tout ce qu'il entraînoit. La grandeur & la solidité de ce premier amas le rendirent encore plus grand dans la suite, car le Tibre ne pouvoit presque plus rien emmener qui ne s'y arrêtât, de maniere qu'enfin il se forma une Isle, qu'on appelle à Rome l'*Isle sacrée*, où il y a divers temples consacrez aux Dieux, & plusieurs portiques. On l'appelle en latin, l'*Isle des deux ponts*. Il y a pourtant des Ecrivains qui prétendent que cela n'arriva pas lorsque cette piéce de terre de Tarquin fut consacrée à Mars, mais plusieurs siecles après, lorsque la Vestale Tarquinie lui dédia un champ qui lui appartenoit, & qui touchoit à celui de Tarquin. Ce don lui attira beaucoup de prérogatives, car le peuple ordonna que son témoignage seroit reçu en justice, privilege qu'on n'avoit pas encore accordé aux femmes. On y ajoûta la permission de se marier, qu'elle refusa. C'est ainsi qu'on le raconte,

Comment se forma l'Isle du Tibre.

Tite-Live croit qu'on assûra & affermit ce terrein par des jettées.

Il y avoit le temple d'Esculape, celui de Jupiter, & celui de Faune.

Elles avoient toutes cette permission après le tems de leur vœu.

On l'appelle en latin l'Isle des deux ponts.) Sans doute à cause du pont Fabrice qui la joignoit à la ville du côté du Capitole, & à cause du pont Cestius qui la joignoit à la même ville du côté du Janicule.

Tarquin

Tarquin déſeſperant de remonter ſur le thrône par la ruſe & par la trahiſon, ſe retira vers les Toſcans, qui le reçûrent à bras ouverts, & qui le ramenerent vers Rome avec une puiſſante armée. Les Conſuls Romains ſortirent à la tête de leurs Légions. Les deux armées ſe mirent en bataille dans des lieux ſacrez; celle des Toſcans près du bocage d'Arſia, & celle des Romains dans la prairie Æſuvienne. Dès le commencement du combat, Aruns fils aîné de Tarquin, & le Conſul Brutus ſe rencontrerent, moins conduits par le hazard, que pouſſez par leur inimitié & par leur haine; car l'un cherchoit le Tyran & l'ennemi de ſa patrie, & l'autre cherchoit le principal auteur de ſa honte & de ſon exil. Ils ne ſe furent pas plûtôt apperçus dans la mêlée, que pouſſant leurs chevaux l'un contre l'autre avec plus de fureur que de précaution, & avec plus d'envie de frapper que de ſoin de ſe couvrir, ils ſe tuerent tous deux. La ſuite du combat ne fut pas moins ſanglante que cette premiere charge. Le car-

Entre Veies & le Tibre.

Bataille des Toſcans contre les Romains.

Aruns fils de Tarquin & Brutus combattent l'un contre l'autre & ſe tuënt.

Que pouſſant leurs chevaux l'un contre l'autre.] Tite-Live en parlant de cette action de Brutus, qui ſe battit contre le fils de Tarquin, fait une reflexion qui me paroît bien remarquable; car il dit, *Decorum erat tum ipſis capeſſere pugnam Ducibus. En ce tems-là il étoit glorieux aux Généraux même de ſe battre.* Cette coûtume s'étoit-elle perduë du tems de Tite-Live? Il veut dire apparemment qu'avant ce tems-là on n'avoit pas encore connu, comme on le connoiſſoit alors, qu'il étoit honteux à un Général de quitter la conduite d'une action générale, pour s'attacher à un combat particulier. Cela ne devoit pas déplaire à Auguſte.

nage fut horrible & égal des deux côtez, & il ſurvint un orage furieux qui ſépara les deux armées.

Valerius étoit dans un fort grand chagrin, parce qu'il ne ſçavoit à qui la victoire étoit demeurée, & qu'il voyoit ſes Soldats plus étonnez de leur perte, que réjoüis de celle des ennemis; car le nombre des morts étoit ſi égal qu'il étoit très-difficile de juger qui avoit eu l'avantage, & chacun des deux partis qui voyoit certainement ce qu'il avoit perdu, & qui ne jugeoit de la perte de l'ennemi que par conjecture, ſe croyoit bien plus vaincu que vainqueur. La nuit étant ſurvenuë telle qu'on peut l'imaginer après une journée ſi cruelle & ſi douteuſe, & le ſilence regnant dans les deux camps, on dit que le bocage ſacré fut émû & qu'il en ſortit une voix qui dit fort clairement, *qu'il étoit mort un homme de plus du côté des Toſcans, que du côté des Romains.* C'étoit ſans doute quelque voix Divine; car dès le moment les Romains reprenant courage, remplirent tout de cris de joye, & les Toſcans effrayez & pleins de trouble abandonnerent leurs retranchemens & prirent la fuite, laiſſant leur camp au pillage & près de cinq mille hommes qui furent faits priſonniers. Le vainqueur compta enſuite les morts; il en trouva onze mille trois

Et c'étoit ſans doute quelque voix divine.] On dit que c'étoit la voix du Dieu Pan. Ce fut ſans doute un artifice de Valerius, qui ne trouva pas de meilleur moyen pour redonner courage à ſes troupes.

cent du côté des Toſcans, & un de moins de ſon côté. On dit que cette bataille fut donnée le dernier jour de Février. On décerna le triomphe à Valerius, & ce fut le premier des Conſuls qui entra triomphant dans Rome ſur un char à quatre chevaux. Ce ſpectacle parut fort beau & fort magnifique, & n'attira point du tout ſur Valerius l'envie ni la haine de ſes Citoyens, comme quelques-uns l'ont voulu dire; car ſi cela avoit été, la coûtume n'en auroit pas été conſervée avec tant de ſoin, & n'auroit pas duré tant de ſiécles.

La veille des Calendes de Mars.

Le premier triomphe qui fut fait ſur un char à quatre chevaux.

Une choſe encore fort agréable au peuple, ce furent les honneurs que Valerius fit à ſon Collegue avant & après ſon enterrement; car après lui avoir fait des funerailles avec beaucoup de pompe, il fit ſon Oraiſon funebre, ce qui plût ſi fort & fut reçu avec tant d'applaudiſſement, que depuis ce tems-là tous les grands hommes qui meurent, ſont loüez publiquement par les plus gens de bien. Cette Oraiſon funebre eſt,

Honneurs que Valerius fit à Brutus.

Origine des Oraiſons funebres.

Cette Oraiſon funebre eſt, dit-on, plus ancienne que toutes celles des Grecs.] Car les Oraiſons funebres ne commencerent en Grece qu'après la bataille de Marathon, qui n'arriva que ſeize ans après la mort de Brutus. Avant cela les Grecs honoroient de jeux publics & de combats les funerailles des grands hommes. Mais on ne lit nulle part qu'ils en fiſſent l'éloge publiquement. Ce que les Poëtes tragiques ont dit, que Theſée loüa les fils d'Oedipe en les enterrant, eſt une pure flaterie pour Athenes. L'honneur de cette invention eſt dû aux Romains; & ils ont eu auſſi cet avantage, qu'ils y obſervoient plus d'équité & plus de juſtice. Car en Grece on n'honoroit de cet éloge public que ceux qui étoient morts en combattant pour leur Patrie; au lieu que les

dit-on, plus ancienne que toutes celles des Grecs, à moins que l'on ne reçoive ce qu'Anaximenes le Rheteur a écrit, que cette maniere de loüer les morts fut inventée par Solon.

Mais ce qui offenſa le peuple, ce fut de voir que Brutus qu'on regardoit comme le pere de la liberté, n'ayant pas voulu gouverner ſeul & ayant pris par deux fois un Collegue, Valerius au contraire attiroit à lui ſeul toute l'autorité; car c'eſt ainſi que l'on parloit, & ne ſe déclaroit pas l'heritier de Brutus pour le Conſulat, qui ne rempliſſoit pas ſon ambition, mais l'heritier de Tarquin pour la tyrannie : *A quoi bon*, diſoit-on, *loüer Brutus de parole, lorſqu'il imite Tarquin en effet, en marchant toûjours environné de tous les faiſceaux & de toutes les haches quand il ſort de ſa maiſon, qui eſt beaucoup plus grande & plus magnifique que ne fut jamais celle du Roi, qu'il a raſée lui-même* ?

Murmures des Romains contre Valerius.

Il eſt vrai auſſi qu'il habitoit une maiſon trop élevée & trop ſuperbe; elle étoit ſur la croupe de Velia, d'où elle commandoit la place publique & d'où l'on voyoit tout ce qui s'y paſſoit, & ſes avenuës étoient ſi difficiles, qu'on n'en approchoit qu'avec beaucoup de peine; de ſorte que quand il en deſcendoit avec cette pompe, cela paroiſſoit à ceux qui le voyoient d'enbas la

C'étoit une partie du mont Palatin.

Romains l'accordoient à tous les grands hommes, de quelque maniere qu'ils euſſent ſervi leur pays, jugeant avec raiſon que toutes les vertus meritent cette récompenſe.

choſe du monde la plus faſtueuſe, & moins la marche d'un Conſul que celle d'un Roi. Mais il fit bien voir en cette rencontre quel avantage c'eſt pour ceux qui ſont dans les premieres places & qui ont le maniement des grandes affaires d'un Etat, d'avoir l'oreille plus ouverte au langage ſincere des amis, qu'aux cajoleries des flatteurs, & à la verité qu'au menſonge : car ſes amis ne lui eurent pas plûtôt rapporté que le peuple étoit mécontent & ſe plaignoit de lui, que, ſans diſputer ni ſe fâcher, il aſſembla un grand nombre d'ouvriers, & la nuit même il démolit ſa maiſon juſqu'à la derniere pierre.

Quel avantage c'eſt pour les premiers d'un Etat, d'écouter leurs amis & non pas leurs flatteurs.

Grande action de Valerius.

Le lendemain les Romains voyant ces ruines ne purent s'empêcher d'admirer la grandeur d'ame de Valerius ; mais ils furent bien fâchez que l'envie eût fait abattre dans un moment contre toute ſorte de raiſon & de juſtice une maiſon ſi belle & ſi magnifique, & ils la regrettoient comme on regretteroit un homme qu'on auroit fait mourir ſur le champ ſans aucune formalité. D'ailleurs ils avoient de la confuſion de voir leur premier Magiſtrat logé par emprunt, comme un vagabond qui n'a ni feu ni lieu, car ſes amis le reçurent chez eux juſqu'à ce que le peuple lui eût donné une place, où il fit

Bel exemple de la légereté du peuple.

Au pied du mont Velia.

Mais ils furent bien fâchez que l'envie eût fait abattre.] Ils en étoient fâchez, & ils l'auroient encore condamnée, ſi elle n'eût pas été abattuë. Cela peint admirablement le peuple, dont Platon a fort bien dit, qu'il condamne & ſe répent, qu'il fait mourir quelqu'un & voudroit le reſſuſciter enſuite.

bâtir une maiſon plus modeſte que la premiere, dans le lieu où eſt aujourd'hui le Temple de la Victoire.

Non content de s'être rendu lui-même agréable au peuple, il voulut encore rendre ſa charge douce & familiere, de farouche & de formidable qu'elle étoit. Il ôta donc les haches à ſes faiſceaux, & toutes les fois qu'il alloit aux Aſſemblées, il mettoit les faiſceaux aux pieds du peuple, comme un hommage qu'il rendoit à ſon Souverain; & c'eſt ce que les Conſuls obſervent encore. Le peuple ne prit pas garde que par-là il ne s'abaiſſoit pas lui-même comme on le penſoit, au contraire qu'il appaiſoit & éloignoit l'envie par cette humilité, &

Valerius ôte les haches à ſes faiſceaux.

Le Magiſtrat par ſon humilité acquiert à ſa perſonne l'autorité qu'il ſemble ôter à ſa charge.

Dans le lieu où eſt aujourd'hui le Temple de la Victoire.) Plutarque dit, *où eſt aujourd'hui le Temple appellé Vicus Publicus*; mais qui peut s'imaginer qu'il y ait eu à Rome un Temple de ce nom? Il faut, ou que ce paſſage ſoit corrompu, ou que Plutarque ſe ſoit trompé lui-même, & qu'ayant lû dans les Hiſtoriens Latins, *ubi nunc eſt Templum vicæ potæ*, & ne l'ayant pas entendu, il ait mis à la place *vicus publicus*. Mais il y a plus d'apparence que c'eſt une faute du texte. Voici les propres termes de Tite-Live: *Delata confeſtim materia omnis infra Veliam, & ubi nunc vicæ potæ eſt, domus in infimo clivo ædificata. Tous les materiaux furent portés ſur l'heure même ſous le mont Velia, au pied duquel on lui bâtit une autre maiſon où eſt préſentement le Temple de Vica Pota*, c'eſt à-dire de la Victoire; car les anciens appelloient la Victoire de ce nom, qui ſignifie non-ſeulement *vaincre*, mais *joüir*, & tirer tout le fruit de ſa victoire, *vincere & potiri*. Les Victoires ne ſont plus Victoires, quand on n'en tire pas le fruit.

Il ôta donc les haches à ſes faiſceaux.) Il ordonna que les Conſuls ne feroient porter devant eux dans la ville que les faiſceaux ſans haches, & qu'on ne porteroit les haches qu'à la campagne.

qu'il acqueroit autant d'autorité pour ſa perſonne qu'il ſembloit en ôter à ſa Charge. En effet le peuple ſe ſoûmettoit ſi volontairement à lui, lui témoignoit tant d'affection, & en étoit ſi content, qu'il lui donna le nom de Publicola, c'eſt-à-dire, *qui honore le peuple*, nom qui effaça tous ſes anciens noms, & dont nous nous ſervirons toûjours dans la ſuite. Auſſi lui étoit-il bien dû; car il permit à tout le monde de demander la place qui vacquoit dans le Conſulat, mais avant qu'on nommât celui qu'on devoit lui donner pour Collegue, comme il ne ſcavoit pas ce qui pouvoit arriver, & qu'il craignoit que ce nouveau Conſul ne s'oppoſât peut-être à ſes deſſeins ou par envie ou par ignorance, il ſe ſervit du pouvoir abſolu qu'il avoit ſeul, pour faire de très-grands & de très-beaux établiſſemens.

Publicola remplit le Senat.

Il remplit d'abord le Senat qui étoit fort diminué par les cruautez de Tarquin, & par la derniere bataille, & il ſuppléa, dit-on, juſqu'au nombre de cent ſoixante-quatre Senateurs. Il

Car il permit à tout le monde de demander la place qui vacquoit dans le Conſulat.] Je ne ſçai d'où Plutarque a tiré cette particularité. Publicola peut donner alors cette permiſſion pour plaire au peuple, mais elle n'eut point de lieu. Le Conſulat fut reſervé pour les ſeuls Patriciens, & les Plébéiens ne commencerent que tard à y être admis. Lucius Sextius fut le premier du peuple à qui on accorda cet honneur cent cinquante-cinq ans après le tems dont Plutarque parle. Et cela même ne dura qu'onze ans; car la douziéme année enſuite, c'eſt-à-dire l'an de Rome 401. les deux Conſuls furent pris parmi les Patriciens. On peut voir Tite-Live, VII. 18.

Il fait des loix en faveur du peuple.

Cela affoiblit extrêmement le pouvoir Conſulaire que les Tribuns acheverent de ruiner.

La décharge des tailles & impôts favorable aux arts & manufactures.

fit enſuite des loix qui augmenterent infiniment la puiſſance du peuple. Par la premiere il permit d'appeller au peuple des jugemens des Magiſtrats ; par la ſeconde, il établit la peine de mort contre ceux qui prendroient des charges ſans le conſentement du peuple ; & par la troiſiéme, qui fut d'un grand ſecours pour les pauvres, il déchargea tous les Citoyens de toutes ſortes de tailles & d'impôts, ce qui les porta tous à s'appliquer plus volontiers aux arts & aux manufactures. La loi même qu'il fit contre ceux qui déſobéïroient aux ordres des Conſuls, paſſa pour auſſi populaire que les autres, & l'on eſtima qu'elle favoriſoit encore plus les pauvres & les foibles, que les riches & les puiſſans ; car l'amende qu'il établit

Par la ſeconde il établit la peine de mort.] Il ordonna que perſonne ne pourroit exercer aucune charge ſans le conſentement du peuple, & permit à tout le monde de tuer ceux qui déſobéïroient à cette loi.

Il déchargea tous ſes Citoyens de toutes ſortes de tailles & d'impôts.] Il ne fit cette loi que dans ſon troiſiéme Conſulat, lorſque Porſenna alla aſſiéger Rome, & il la fit, de peur que les pauvres, attirez par l'eſperance d'avoir quelque ſoulagement, n'allaſſent ſe rendre à l'ennemi, & ne trahiſſent leur patrie. Den. liv. v. & Tite-Live 29.

Car l'amende qu'il établit contre cette déſobéïſſance étoit de la valeur de cinq bœufs & de deux moutons.] Pourquoi Plutarque tire-t-il de-là cette conſéquence, que cette loi étoit plus pour les pauvres que pour les riches ? c'eſt ſans doute, parce que cette amende étant modique, & pouvant être payée, ou en argent ou en bétail, elle n'étoit pas au pouvoir de la portée du peuple. Publicola l'avoit proportionnée à leur foibleſſe ; car l'amende entiere n'alloit qu'à quarante-trois livres ſix ſols huit deniers de notre monnoye, à vingt deniers l'obole, ce qui étoit fort peu conſidérable, par rapport au crime &

contre

contre cette déſobéïſſance, étoit de la valeur de cinq bœufs & de deux moutons. Or un mouton valloit dix oboles, & un bœuf, cent, les Romains ne ſe ſervant pas encore beaucoup d'argent monnoyé, & tout leur bien conſiſtant en troupeaux. D'où vient qu'encore aujourd'hui tout ce qu'un homme poſſede eſt appellé parmi eux *peculium*, du mot *pecus*, qui ſignifie un mouton. La plus ancienne même de leurs monnoyes portoit la marque d'un mouton, d'un pourceau ou d'un bœuf, & ils donnoient à leurs enfans des noms tirez de ces animaux, car ils les appelloient *Suillios* & *Porcios*, *Porchers*; *Bubulcos*, *Bouviers*; & *Caprarios*, *Chevriers*.

Seize ſols huit deniers.

Huit livres ſix ſols huit deniers.

Monnoye des anciens Romains.

Leur ſimplicité ſur les noms bien oppoſée à la vanité des Grecs.

Quoique Publicola fût ſi populaire & ſi moderé dans ſes ordonnances, il ne laiſſa pas d'étendre quelquefois la rigueur des peines. Il fit une loi qui permettoit de tuer ſans autre forme de juſtice celui qui auroit voulu ſe faire Roi, & déclaroit abſous l'Auteur du meurtre, pourvû qu'il donnât des preuves de l'attentat qu'il auroit puni. Car il eſt impoſſible que celui qui aſpire à de ſi grandes choſes, le faſſe ſi ſecretement qu'il ne ſoit apperçu de perſonne; mais il eſt très-poſſible qu'étant apperçu, il vienne à bout de ſes deſſeins, & ſe rende le maître avant qu'on ait pû lui faire ſon procès, c'eſt

Loi remarquable de Publicola.

Inconvenient des formalitez dans la pourſuite des grands crimes.

aux peines dont on le puniſſoit auparavant.

Et ils donnoient à leurs enfans des noms tirez de ces animaux.) Les noms ont toûjours été la marque de la modeſtie & de la ſimplicité des hommes, ou de leur luxe & de leur orgueïl.

pourquoi il donna la liberté de prévenir par la voye de fait, un jugement que le criminel alloit empêcher par ſon injuſtice.

Il fut auſſi fort loüé pour l'ordonnance qu'il fit ſur la garde du Thréſor, car comme il falloit que tous les Citoyens contribuaſſent pour les frais de la guerre, & qu'il ne vouloit ni adminiſtrer lui-même ces deniers publics, ni les faire adminiſtrer par ſes amis, ni enfin qu'ils fuſſent dans aucune maiſon particuliere, il ordonna qu'ils ſeroient portez dans le Temple de Saturne, qui eſt encore aujourd'hui le Thréſor public; & il permit au peuple de choiſir parmi les jeunes gens deux Thréſoriers. On choiſit Publius Vetturius, & Marcus Minucius, qui amaſſerent des ſommes très-conſidérables. On fit enſuite le dénombrement; Il ſe trouva cent trente mille Citoyens, ſans compter les Orphelins & les Veuves, qui furent exempts de toute impoſition.

Politique de Publicola pour la garde du thréſor.

Deux Thréſoriers.

Les orphelins & les veuves exempts de toute impoſition.

Après qu'il eût ainſi reglé toutes choſes, il nomma pour ſon Collegue Spurius Lucretius, pere de Lucrece, à qui, parce qu'il étoit le plus vieux, il ceda la premiere place & lui donna les faiſceaux, honneur qu'on fait encore aujourd'hui à la vieilleſſe. Mais Lucretius étant mort peu de jours après, le peuple aſſemblé mit à ſa place Marcus Horatius, qui acheva le reſte de l'année avec Publicola.

Dans ce même temps-là Tarquin faiſant dans la Toſcane de nouveaux préparatifs pour

une ſeconde guerre contre les Romains, on dit qu'il y eut un grand prodige. Pendant que ce Prince étoit encore ſur le thrône il avoit fait bâtir ſur le Capitole le temple de Jupiter. Cet édifice étoit preſque achevé, lorſqu'il s'aviſa, ou pour obéïr à un oracle, ou de ſon propre mouvement, de vouloir mettre ſur le faîte un char à quatre chevaux fait de terre; Il donna le deſſein à exécuter à quelques ouvriers Toſcans de la ville de Veïes; mais dans ce temps-là il fut chaſſé. Les ouvriers ayant fait le char & l'ayant mis dans le four pour le faire cuire, il arriva tout le contraire de ce qui arrive naturellement à la terre qu'on met au feu, car au lieu de ſe reſſerrer & de ſe condenſer par le défaut de l'humidité qui s'évapore, elle s'étendit, s'enfla ſi prodigieuſement & devint une maſſe ſi forte, ſi dure & ſi grande, qu'on eut beaucoup de peine à la tirer, après même qu'on eut abbattu le four. Les Devins dirent, que *Prodige.*

De vouloir mettre ſur le faîte un char à quatre chevaux fait de terre.] Ces ornemens que l'on mettoit au faîte des Temples étoient proprement appellez *faſtigia.* On en voit ſur les medailles anciennes. On accordoit quelquefois aux Princes d'en mettre de pareils au faîte de leurs maiſons, & c'étoit un très-grand honneur; car par-là on marquoit qu'on devoit regarder leurs maiſons comme des Temples.

Les Devins dirent que c'étoit un ſigne céleſte, qui promettoit un fort grand bonheur.] Car dans les prodiges, comme dans les ſonges, tout ce qu'on voit s'augmenter & s'agrandir eſt d'un très-bon augure, & promet un fort grand bonheur; & au contraire tout ce qu'on voit diminuer, eſt un très-mauvais ſigne. C'eſt ainſi qu'un pain groſſi de moitié dans le four promit le Royaume de Macedoine à Perdiccas, qui n'étoit alors que Berger. Et c'eſt ainſi que les Romains prirent pour un

c'étoit un ſigne céleſte qui promettoit un fort grand bonheur & un merveilleux accroiſſement de puiſſance à ceux qui demeureroient les maîtres de ce char. Sur cela les Veïens reſolurent de ne le pas livrer aux Romains, & répondirent qu'il appartenoit à Tarquin, & non pas à ceux qui l'avoient chaſſé.

Courſes de chars célébrées dans la Toſcane comme en Grece.

Quelques jours après, comme ceux de Veïes célébroient les jeux des courſes de chars avec toute la pompe & la ſolemnité accoûtumée, celui qui avoit remporté le prix ayant été couronné, menoit doucement ſon char hors des lices, lorſque tout d'un coup les chevaux ſans aucun ſujet viſible, s'effrayerent, ou par avanture, ou par quelque inſpiration des Dieux, & prenant le frein aux dents, coururent à toute bride vers Rome. Celui qui les conduiſoit, après avoir fait inutilement tous ſes efforts pour les retenir en leur tirant les rénes & en les careſſant de la main & de la voix, les abandonna & fut entraîné juſqu'au milieu du Capitole, où ils le renverſerent près de la porte, qu'on appelle aujourd'hui *la porte Ratumene*. Les Veïens étonnez de cet accident, rendirent le char aux Romains.

Temple de Jupiter Capitolin bâti par Tarquin le Superbe.

Le temple de Jupiter Capitolin, pour lequel ce char étoit deſtiné, avoit été voüé par Tar-

très-méchant augure de ce que les ſorts de Preneſte avoient paru diminuer, *extenuatæ Præneſtinæ ſortes*.

Qu'on appelle aujourd'hui la porte Ratumene.] Du nom de ce jeune homme qui fut renverſé, & qui s'appelloit *Ratumenas*.

quin, fils de Demaratus, dans la guerre qu'il eut contre les Sabins; Tarquin le Superbe, fils, ou petit-fils de ce dernier, l'avoit bâti, mais il n'avoit pû le dédier, parce que peu de tems avant qu'il l'eût entiérement achevé, il ut chaſſé de Rome. L'ouvrage avoit été fini depuis avec tous les ornemens qu'on avoit deſſein d'y mettre. Publicola déſiroit paſſionnément de le dédier; mais pluſieurs des principaux lui envioient

Tarquin le Superbe, fils ou petit-fils de ce dernier.] Plutarque ne prend point de parti entre ceux qui diſoient que Tarquin le ſuperbe étoit fils de Tarquinius Priſcus & ceux qui ſoûtenoient qu'il n'étoit que ſon petit-fils, le fils de ſa fille, quoique ce ſentiment ſoit le plus vraiſemblable, & que Denys d'Halicarnaſſe l'ait prouvé ſur les mémoires de Piſon, par des raiſons très-ſolides. On peut voir ce qu'il en dit dans le liv. IV.

L'ouvrage avoit été fini depuis avec tous les ornemens.] Il ne fut fini que ſous le troiſiéme Conſulat de Publicola. Ce Temple occupoit un terrein de huit arpens, il avoit deux cent pieds de longueur ſur cent quatre-vingt cinq & un peu plus de profondeur. Le devant étoit orné de trois rangs de colomnes, & aux côtez il n'y en avoit que deux rangs. Dans la nef étoient trois grandes cellules ou chapelles, l'une de Jupiter, l'autre de Junon, & la troiſiéme de Minerve.

Publicola déſiroit paſſionnément de le dédier.] Car c'étoit un fort grand honneur; le Temple portoit le nom de celui qui en avoit fait la dédicace. Parmi les Hébreux c'étoit un grand malheur de n'avoir pas fait la dédicace des maiſons que l'on avoit bâties; c'eſt pourquoi Dieu leur avoit ordonné de faire en tems de guerre cette proclamation à la tête des troupes: *Qui eſt l'homme qui a bâti une maiſon & qui ne l'a pas dédiée, qu'il s'en retourne, de peur qu'il ne ſoit tué, & qu'un autre ne la dédie.*

Mais pluſieurs des principaux lui envioient cet avantage.] Cet honneur, quoique grand, étoit le moindre de tous ceux dont Publicola jouiſſoit; cependant c'eſt le ſeul qu'on lui envie, & rien ne marque mieux le naturel des hommes; il ne faut qu'un rien pour allumer dans leur eſprit une jalouſie & une envie, que mille choſes conſidérables n'ont pu exciter, mais qu'elles ont ſeulement préparées.

cet avantage, disant qu'il devoit se contenter de la gloire qu'il avoit si justement acquise par ses loix & par ses victoires, sans usurper encore un honneur qui ne lui étoit pas dû, & poussèrent Horatius à y prétendre. Les choses étant en cet état, Publicola fut contraint d'aller commander l'armée. Le parti contraire qui voyoit qu'il ne lui seroit pas aisé de réüssir dans son entreprise, si Publicola étoit present, profita de son absence, fit ordonner par le peuple qu'Horatius feroit la consécration, & sur l'heure même ils l'accompagnerent tous au Capitole.

D'autres disent que les deux Consuls tirerent au sort; que le commandement de l'armée échut à Publicola malgré lui, & qu'Horatius eut la dédicace du temple; mais il est aisé de juger de ce qui se passa entr'eux sur cette affaire par ce qui arriva le jour de la consécration; car le treiziéme jour de Septembre, qui se rencontre justement vers la pleine Lune du mois que les Athéniens appellent *Metagitnion*, tout le monde étant assemblé au Capitole, Horatius après avoir achevé toutes les autres cérémonies, tenoit déja un des poteaux; tous les

Le jour des Ides de Septembre.

Mais il est aisé de juger de ce qui se passa entre eux sur cette affaire, par ce qui arriva le jour de la Consécration.] Plutarque veut dire que ce qui arriva le jour de la Consécration, prouve que les Consuls n'avoient pas tiré au sort; car s'ils l'avoient fait, on auroit regardé cette décision comme la marque de la volonté des Dieux, & le frere de Publicola n'auroit osé troubler Horatius dans sa dédicace; le peuple ne l'auroit même jamais soufert. Plutarque combat directement Tite-Live. Amiot s'est fort trompé à ce passage.

assistans étoient attentifs à son action avec un religieux silence, & il alloit prononcer la priere solemnelle de la consécration, lorsque Marcus Valerius, frere de Publicola, qui s'étoit tenu fort long-tems sur la porte du Temple, pour épier ce moment, lui cria, *Horatius, vôtre fils est mort de maladie dans le camp.* Cela déplut extrémement à tous ceux qui l'entendirent; mais le Consul nullement troublé, ne fit que répondre ce peu de paroles, *Qu'on jette son corps où l'on voudra, je ne prends point de part à cette nouvelle*, & acheva la consécration. C'étoit une ruse de Valerius pour l'empêcher de l'achever; mais on n'en doit pas moins admirer la constance & la fermeté de cet homme, soit qu'il se fût apperçu promptement du mensonge, ou que croyant la mort de son fils très-véritable, il eût eu la force de se maintenir dans la même assiéte sans être émû.

Ruse de Valerius, frere de Publicola, pour empêcher Horatius de dédier le temple de Jupiter.

Car ils le prenoient pour un presage très-funeste.

Fermeté & constance d'Horatius.

Il arriva la même chose pour la consécration du second Temple; car ce premier qui avoit été bâti par Tarquin & consacré par Ho-

Mais le Consul nullement troublé, ne fit que répondre ce peu de paroles.] Car celui que l'augure regardoit personnellement n'avoit qu'à le rejetter & à ne le prendre point pour lui, & le peuple croyoit qu'il n'avoit plus rien de funeste, & qu'on l'avoit ou éludé ou détruit.

Soit qu'il se fût promptement apperçu du mensonge, ou que croïant la mort de son fils très-véritable.) Plutarque a pris ceci de Tite-Live, qui a écrit: *Num crediderit factum, an tantum animo roboris fuerit, nec traditur certum, nec interpretatio est facilis. On n'écrit point bien certainement, s'il crut la nouvelle fausse, ou si la croyant véritable, il trouva en lui assez de force pour la supporter, & il n'est pas aisé de le décider par des conjectures.*

Car ce premier, qui avoit été

Il fut brûlé quatre cent vingt trois ans après qu'il eut été consacré.

Ce second temple ne subsista que 114. ans.

ratius, ayant été brûlé pendant les guerres civiles, Sylla le rebâtit ; mais Catulus le consacra, la mort n'ayant pas donné le temps à Sylla d'en faire la dédicace. Ce second Temple fut encore brûlé dans la sédition de Vitellius; & Vespasien, entre plusieurs autres grands bonheurs eut encore celui de le relever de fond en comble, & de ne le pas voir ruiné, comme il le fut

21. ans après.

bientôt après. En quoi il surpassa d'autant la felicité de Sylla, que Sylla finit ses jours avant que de consacrer son Temple, & que cet Empereur mourut avant que de voir le sien périr par l'embrasement, qui consuma le Capitole peu

bâti par Tarquin & consacré par Horatius, ayant été brûlé pendant les guerres civiles.] Pendant les guerres de Sylla & de Marius. Ce Temple fut consacré la troisiéme année de l'Olympiade 68. 504. ans avant la naissance de Nôtre-Seigneur, & il fut brûlé la seconde année de l'Olympiade 174. 81. an avant cette naissance. Ainsi il ne dura que 423. ans.

Sylla le rebâtit, mais Catulus le consacra.] Sylla le rebâtit & l'orna de colomnes de marbre qu'il avoit fait apporter d'Athénes du Temple de Jupiter Olympien. Catulus le consacra 67. ans avant la naissance de Nôtre-Seigneur 14. ans après que le premier eut été brûlé. Sylla dit en mourant, qu'il ne manquoit à son bonheur que d'avoit pû dédier ce Temple.

Ce second Temple fut encore brûlé dans la sédition de Vitellius.] Lorsque Vitellius assiegea Flavius Sabinus dans le Capitole. Tacite décrit ce qui se passa en cette occasion, & il dit qu'on ne sçait si ce furent les assiegeans qui y mirent le feu pour pouvoir le forcer plus aisément, ou si ce furent les assiegez, pour se défendre, comme c'est la plus commune opinion. Il fut brûlé l'an 69. de Nôtre-Seigneur.

Et Vespasien entre plusieurs autres grands bonheurs eut encore celui de relever de fond en comble.] L'année suivante, après la mort de Vitellius. Le seul changement qu'on y fit, c'est qu'il fut plus haut que les deux autres n'avoient été. On peut voir dans le IV. Liv. de l'Histoire de Tacite toutes les cérémonies qu'on pratiqua en cette occasion.

de

de tems après ſa mort. Domitien le rebâtit la quatriéme fois, & en fit la dédicace. On dit que pour les ſeuls fondemens du premier, Tarquin avoit dépenſé quarante mille marcs d'argent ; mais tout le bien du plus riche particulier de Rome ne ſuffiroit pas pour payer la ſeule dorure du quatriéme, qui ſubſiſte aujourd'hui, laquelle a coûté plus de douze mille talents. Ses colomnes ſont de marbre Pentelique, elles étoient d'une longueur admirablement proportionnée

Un million de livres à vingt cinq francs le marc, qui n'étoit que de ſix onces.

Trente-ſix millions.

Marbre tiré des carrieres de l'Attique près du bourg Pentele.

Domitien le rebâtit la quatriéme fois, & en fit la Dédicace.] Il le rebâtit la premiere année de ſon regne, l'an 81. de nôtre Seigneur, & mit ſon nom à cet ouvrage, ſans faire aucune mention des premiers Fondateurs.

Mais tout le bien du plus riche particulier de Rome ne ſuffiroit pas pour payer la ſeule dorure du quatriéme qui ſubſiſte aujourd'hui, laquelle a coûté plus de douze mille talens.] Si ce que Plutarque dit ici eſt vrai, il n'y avoit donc pas à Rome ſous le Regne de Trajan des particuliers ſi riches qu'il y en avoit eu du tems de la République & ſous le Regne des autres Empereurs. L'Hiſtoire parle d'un M. Æmilius Scaurus, qui, étant Edile, fit pour une fête de peu de jours un théatre où il y avoit trois cent-ſoixante colomnes, les unes de marbre, les autres de bronze & les autres de cryſtal. Trois mille ſtatuës rempliſſoient les vuides entre les colomnes, & toute la Scene étoit tendue de riches tapiſſeries, preſque toutes cachées par des tableaux très-rares & d'un très-grand prix. Quand la fête fut finie, Scaurus, qui étoit trop magnifique pour faire ſervir dans ſa maiſon de Rome ce qui avoit ſervi à ce ſpectacle, le fit porter à ſa maiſon de campagne à Tuſculum, où ſes eſclaves mirent le feu. Il y fut brûlé pour plus de dix ou douze millions de meubles, qui n'étoient qu'une partie de ce pompeux appareil qui n'avoit pas ſervi un mois. On connoit les richeſſes de M. Craſſus qui tiroit de ſes terres plus de vingt-millions toutes les années. L. Cornelius Balbus laiſſa par ſon teſtament au peuple Romain vingt-cinq deniers par tête, c'eſt-à-dire douze livres dix ſols, & il y avoit beaucoup de particuliers qui nourriſſoient dix mille & juſqu'à vingt-mille eſclaves, ſeulement pour le faſte ſans en tirer d'autre utilité.

à leur groſſeur ; nous les avons vûes à Athenes ; on a voulu les retailler & les repolir à Rome, & ce ſecond travail a plus gâté leur ſymmetrie, que relévé leur beauté, car en les affoibliſſant & en les rendant trop menuës, il leur a fait perdre toute leur grace, qui conſiſtoit dans la proportion. Après avoir admiré la magnificence de ce Capitole, ſi l'on voyoit dans les Palais de Domitien une de ſes galleries, ou une de ſes ſalles, ou ſes bains, ou l'appartement des femmes, il n'y a perſonne, qui, comme le Poëte Epicharmus diſoit à un prodigue, *Tu n'es pas liberal, mais tu es malade, tu ne ſçaurois vivre ſans donner*, ne dit de même à ce Prince, *Tu n'es ni magnifique, ni pieux envers les Dieux, mais tu es malade, tu ne ſçaurois vivre ſans bâtir, & comme le Midas de la fable, tu ſouhaiterois que tout devint entre tes mains & marbre & or.* Mais en voila aſſez ſur cette matiere.

Ignorance des Architectes de Rome du tems de Domitien.

Beau jugement de Plutarque ſur les bâtimens trop magnifiques de Domitien.

Après que Tarquin eut perdu la bataille, où ſon fils Aruns fut tué en combattant contre Brutus, il ſe retira à Cluſium vers Lars Porſen-

Et ce ſecond travail a plus gâté leur ſymmetrie, que relevé leur beauté.] Ce paſſage eſt remarquable en ce qu'il fait voir la difference qu'il y avoit entre les ouvriers de Grece, & ceux de Rome. Ces derniers gâterent du tems de Domitien l'ouvrage des premiers, qui étoit d'une perfection achevée. Mais ce n'eſt pas ſeulement du tems de Domitien que Rome a été inferieure à la Grece pour tous les arts, en tout tems elle lui a cedé l'avantage. On ſçait ce qu'Horace en dit.

Vers Lars Porſenna.) Plutarque dit, vers *Claras Porſennas* mais c'eſt une faute de Copiſte. Il faut lire, *Laras Porſenna.* Laras ou Lars, eſt un mot Toſcan, qui ſignifie Roi. Et on donnoit ce nom à Porſenna, parce qu'il étoit le plus puiſſant de tous les

na, le plus puiſſant des Rois qui fuſſent alors en Italie, & qui paſſoit pour très-magnanime & très-genéreux. Ce Prince lui promit de le ſecourir de toutes ſes forces, & envoya d'abord ſommer les Romains de recevoir leur Roi, ce que les Romains refuſerent. Sur ce refus Porſenna leur déclara la guerre; les avertit & du tems qu'il iroit à eux, & des lieux qu'il attaqueroit, & partit en effet comme il l'avoit dit, avec une groſſe armée. Publicola qui étoit abſent & qui venoit d'être élu Conſul pour la ſeconde fois avec Titus Lucretius, revint à Rome, & voulant ſurpaſſer en grandeur de courage le Roi Porſenna, il ſe mit à bâtir la ville de Sigliuria, malgré l'approche de ſes troupes,

Porſenna déclare la guerre aux Romains pour rétablir Tarquin.

Dans le Latium & près des Herniques. On croit que c'eſt Signia.

Rois qui regnoient en Toſcane, & qu'on appelloit *Lucumons.*

Ce Prince lui promit de le ſecourir de toutes ſes forces.] Porſenna prit le parti de Tarquin, parce que Tarquin étoit originaire de Toſcane. D'ailleurs ce Roi chaſſé étoit d'une dangereuſe conſéquence pour lui. Tite-Live ajoûte à cela une reflexion, qui me paroît remarquable: Porſenna croyoit qu'il étoit avantageux & glorieux pour les Toſcans qu'il y eût un Roi à Rome, & ſur tout un Roi Toſcan. *Porſenna tum Regem eſſe Romæ, tum Etruſcæ gentis Regem, amplum Tuſcis ratus, Romam infeſto exercitu petit.*

Les avertit & du tems qu'il iroit à eux, & des lieux qu'il attaqueroit.] Voilà une genéroſité bien rare & bien contraire aux interêts du Roi qu'il protegeoit. Porſenna vouloit tout devoir à la force, & rien à la ſurpriſe.

Publicola qui étoit alors abſent, & qui venoit d'être élu Conſul pour la ſeconde fois avec Titus Lucretius.] Porſenna ne marcha vers Rome que l'année ſuivante ſous le troiſiéme Conſulat de Publicola, qui eut pour Collegue Horatius Pulvillus.

Il ſe mit à bâtir la ville de Sigliuria, malgré l'approche de ſes troupes.] Publicola bâtit & fortifia cette Ville ſous ſon ſecond Conſulat, & par conſéquent avant que Porſenna menaçât Rome.

& après l'avoir fortifiée avec beaucoup de dépenſe, il y envoya une colonie de ſept-cens habitans, pour faire voir qu'il mépriſoit cette guerre, & qu'il n'avoit que trop de forces pour la ſoûtenir.

C'étoit une garniſon & non pas une colonie.

Cependant Porſenna s'approche du Janicule, l'attaque, pouſſe la garde & la pourſuit ſi vivement, qu'il ſeroit entré avec elle dans Rome, ſi Publicola n'eût paru à la tête de ſes troupes, & n'eût arrêté le vainqueur. Il donna un grand combat ſur le bord du Tibre, & ſoûtint tout l'effort des ennemis, juſqu'à ce qu'accablé par le nombre, & tout couvert de bleſſures, il tomba preſque ſans vie, & fut emporté par ſes ſoldats. Son Collegue ayant eu le même ſort, les Romains plierent & s'enfuïrent dans Rome. Les ennemis les ſuivoient de ſi près, qu'ils alloient ſe ſaiſir du pont de bois, & prendre la ville, lorſqu'Horatius Cocles, & avec lui deux vieux Officiers des plus nobles fa-

Publicola & ſon Collegue Lucretius accablez de bleſſures tombent preſque morts.

Les Romains plient.

Le pont Sublicius.

Et il ne la bâtit nullement pour affecter de ſurpaſſer Porſenna en grandeur de courage, mais pour ſe mettre à couvert par ce poſte contre les Latins & les Herniques, qu'on craignoit alors.

Si Publicola n'eût paru à la tête de ſes troupes.] Plutarque dit de Publicola ce que Denis d'Halicarnaſſe raconte de ſon frere Marcus Valerius, qui commandoit l'aile gauche avec Lucretius. Ces deux Généraux furent bleſſez, & emportez hors du combat.

Et avec lui deux autres Officiers des plus nobles familles, Herminius & Spurius Lartius.) J'ai corrigé ici le texte de Plutarque, qui dit *Herminius & Lucretius.* Lucretius ne pouvoit pas être là puiſqu'il avoit été bleſſé, & mis hors de combat. Tite-Live nomme les deux Officiers qui défendirent le pont avec Horatius Cocles, *Herminius* & *Lartius*. De-

milles, Herminius & Spurius Lartius, les arrêterent à la tête du pont. Horatius avoit eu le surnom de Cocles, qui signifie *Borgne*, parce qu'il avoit perdu un œil à la guerre, ou selon d'autres, parce qu'il étoit extrémement camus, & que le haut de son nez étoit si enfoncé dans la tête, que rien ne séparoit ses deux yeux, & que ses sourcils étoient joints, de sorte que le peuple voulant l'appeller *Cyclope*, se méprit & l'appella *Cocles*, nom qui lui demeura. Horatius donc défendit seul l'entrée du pont contre les Toscans, pendant que ses compagnons le coupoient derriere lui. Il se jetta ensuite tout armé dans le Tibre & le passa à la nage, quoiqu'il eût reçû dans la cuisse un coup de pique. Publicola frappé d'admiration pour la valeur heroïque de ce jeune homme, obligea sur le champ les Romains à se cottiser, & à lui donner chacun autant qu'ils dépensoient en un jour. Il lui fit aussi distribuer autant de terre qu'il en

Grande action d'Horatius Cocles

Avec plusieurs autres blessures.

Liberalité des Romains envers Horatius Cocles.

nis d'Halicarnasse l'écrit de même, & ajoûte qu'ils commandoient l'aile droite.

Horatius.] Il étoit fils d'un frere du Consul Horatius, & descendoit de cet Horace qui demeura victorieux dans le combat des Horaces contre les Curiaces, sous le regne de Tullus Hostilius.

Obligea sur le champ les Romains à se cottiser.] La maniere, dont Denis d'Halicarnasse raconte cette circonstance, est plus honorable pour Horatius; car il dit que cela vint du seul mouvement du peuple.

Et à lui donner chacun autant qu'ils dépensoient en un jour. Cette liberalité montoit à une somme considérable, car les femmes même n'en furent pas exemptes: & il y avoit par conséquent plus de trois-cens mille contribuans.

Il lui fit aussi distribuer autant de terre qu'il en peut labourer lui-

peut labourer lui-même depuis le matin juſqu'au ſoir, & lui éleva dans le Temple de Vulcain une ſtatuë de bronze, pour le conſoler de ſa bleſſure, qui le rendoit boiteux.

Pendant que Porſenna tenoit la ville étroitement aſſiegée, il lui vint de Toſcane un nouveau renfort de troupes, qui firent un ſi grand ravage dans tout le territoire de Rome, que la famine commençoit à travailler les Romains. Publicola nommé Conſul pour la troiſiéme fois, vit bien qu'il n'avoit d'autre parti à prendre que de garder la ville ſans combattre contre Porſenna; mais il falloit abſolument chaſſer ces Toſcans, qui venoient faire le degât juſ-

même depuis le matin juſques au ſoir.) Spectacle digne des tems heroïques, de voir à la charruë le même homme qui venoit de repouſſer les ennemis, & de ſauver Rome. C'eſt pourquoi ces mots, *lui-même*, ne doivent pas être oubliez. On peut ſur cela ſe ſouvenir de ce mot de Florus, qui dit en parlant de Cincinnatus, qui, après avoir triomphé, retourna cultiver ſon camp, *rediit ad boves triumphalis agricola.*

Et lui éleva dans le Temple de Vulcain une ſtatuë.) Tite-Live dit qu'on éleva cette ſtatuë dans le Comice, & Denis d'Halicarnaſſe dans le lieu le plus éminent de la grande place, du *Forum Romanum.* Et cela eſt aiſé à concilier; car le Comice étoit le lieu le plus élevé de cette place. Elle fut enſuite poſée dans le Temple de Vulcain, qui étoit tout auprès, & qui n'étoit qu'une enceinte avec un autel au milieu. Aulugelle raconte pourquoi elle fut changée de place, on n'a qu'à voir ce qu'il en dit dans le v. Chap. du Liv. IV.

Il lui vint de Toſcane un nouveau renfort de troupes, qui ravageoient tout le territoire de Rome.) Ce nouveau renfort n'étoit qu'un détachement de l'armée, à qui Porſenna fit paſſer le Tibre ſous la conduite de ſes deux fils & de ſon gendre Mamilius. Par-là il étoit maître de la riviere, & empêchoit que les Romains n'en puſſent tirer aucunes proviſions.

qu'à ſes portes. Il leur dreſſa donc une embuſcade & il en tua cinq mille ſur la place.

Peu de jours après C. Mucius fit cette grande action, dont tout le monde parle, & que l'on conte fort diverſement. Je vais l'écrire de la maniere qu'elle me paroît la plus vrai-ſemblable. C. Mutius étoit un jeune homme conſiderable par ſa naiſſance, & plus encore par ſon mérite, car il avoit toutes les vertus, ſur tout les vertus guerrieres. Il fit deſſein de tuer Porſenna. Il prit donc un habit Toſcan, & comme il ſçavoit fort bien la langue Toſcane, il paſſa dans le camp des ennemis, entra dans le quartier du Roi, penétra dans la ſalle où il étoit aſſis avec ſes principaux Officiers, & ne connoiſſant pas certainement lequel étoit Porſenna, & n'oſant le demander, de peur de ſe découvrir, il s'adreſſa à celui qui lui parut être le Roi, & lui plongea ſon épée dans le ſein. On le

Entrepriſe de Mucius Scævola.

Il leur dreſſa donc une embuſcade.] Tite-Live décrit au long la ruſe de Publicola, dans le liv. II. Cap. XI.

Je vais l'écrire de la maniere qu'elle me paroît le plus vrai-ſemblable.] Plutarque ſuit ici Tite-Live, parce qu'il a trouvé que la maniere dont cet Hiſtorien raconte cette action, eſt plus vrai ſemblable que celle de Denis d'Halicarnaſſe. Cependant il me paroît qu'elle l'eſt beaucoup moins, mais elle eſt plus merveilleuſe comme on le verra dans les Remarques ſuivantes.

Fit le tour du ſiege, où il étoit aſſis avec les principaux Officiers.] Selon Denis d'Halicarnaſſe Porſenna n'étoit pas préſent. Son Secretaire étoit ſeul. Si le Roi y eût été, comment Porſenna auroit-il pû ſe tromper, & le méconnoître?

Il lui plongea ſon épée.) C'étoit un poignard qu'il avoit ca-

saisit en même tems, & on l'interroge. Il y avoit vis-à-vis du Roi un brazier plein de feu qu'on avoit apporté pour un sacrifice qu'il vouloit faire ; Mucius, sans balancer, mit sa main droite sur ces charbons ardents, & pendant qu'elle brûloit, il regarda fixement Porsenna d'un air menaçant & sans changer de visage, jusqu'à ce que Porsenna étonné de cette intrepidité & de cette force, commanda qu'on le laissât aller, & lui rendit lui-même son épée qu'il prit de la main gauche, d'où l'on veut qu'il ait été appellé *Scævola*, qui signifie *gaucher*. En prenant son épée, il dit au Roi, *Tu n'as pû m'effrayer par tes menaces, Porsenna, & tu m'as vaincu par ta generosité ; Je te découvrirai donc*

Beau discours de Scævola au Roi Porsenna.

ché sous sa robe ; il n'avoit point d'épée, de peur de donner du soupçon.

Mucius, sans balancer, mit la main droite sur ces charbons ardens.) Je crois qu'il manque ici quelque chose, & que Plutarque n'avoit pas oublié ce que rapporte Tite-Live, que Porsenna menaça Mucius du feu, pour lui faire déclarer ses complices. Car c'est sur cela que Mucius met sa main dans le brazier, pour faire voir à son ennemi qu'il ne craignoit pas ses menaces. Cela est même fondé par ce que Plutarque fait dire ensuite par Scevola : *Tu n'as pû m'effrayer de tes menaces.* Au reste, il n'y a que Tite-Live qui parle de cette main brûlée. Denis d'Halicarnasse n'en dit pas un seul mot. C'est pourquoi on pourroit soupçonner que cette circonstance a été ajoûtée ensuite, pour rendre le conte plus merveilleux.

Commanda qu'on le laissât aller.) Cela est plus genéreux que la maniere dont le raconte Denis d'Halicarnasse, qui dit que Porsenna le fit mener en prison, & ne le délivra que par le conseil de son fils, qui lui dit que pour se garantir de la conspiration des Romains, il falloit moins chercher des gardes, que les moyens de s'en passer, & qu'il n'y avoit que leur amitié qui pût le mettre à couvert de leur audace.

par

par reconnoiſſance un ſecret que la force n'auroit pû m'arracher. Trois cent Romains qui ont fait le même ſerment que moi, ſont répandus dans ton camp, & n'attendent pour te tuer que le moment favorable. Le ſort a voulu que j'aye tenté le premier l'entrepriſe, & je ne me plains pas de la Fortune qui m'a envié la gloire d'y réüſſir, puiſqu'elle m'a empêché de tremper mes mains dans le ſang d'un ſi grand homme, & qui eſt bien plus digne d'être l'ami des Romains que leur ennemi. Porſenna ajoûta foi à ſes paroles, & en fut plus diſpoſé à écouter des propoſitions d'accommodement, moins, à mon avis, par la crainte des trois cens hommes dont il étoit menacé, que par l'admiration qu'il eut pour la vertu des Romains & pour la grandeur de leur courage. Quoique tous les Ecrivains généralement appellent ce perſonnage Mucius Scævola, Athenodore Sandon dans un Livre qu'il a adreſſé à Octavie ſœur d'Auguſte, prétend qu'il s'appelloit auſſi Poſthumius.

Admiration de Porſenna pour la vertu des Romains.

Son veritable nom étoit C. Mucius Cordus.

Publicola qui voyoit que l'inimitié de Porſenna n'étoit pas tant à craindre pour Rome, que ſon amitié & ſon alliance étoient à rechercher, ne demandoit qu'à le prendre pour Juge des differends qu'il avoit avec Tarquin, lequel

Publicola veut prendre Porſenna même pour Juge.

Athenodore Sandon.] Athenodore fils de Sandon, Philoſophe Stoïcien, qui avoit été Précepteur d'Auguſte, qui le donna enſuite à Tibere. Il étoit de la ville de Tarſe en Cilicie. Outre l'ouvrage dont Plutarque parle ici, on cite de lui un Traité des Occupations ſérieuſes & des Divertiſſemens, & un Livre de Diſſertations.

il fit ſommer pluſieurs fois de venir défendre ſa cauſe devant le Roi, s'engageant de faire voir qu'il étoit le plus méchant de tous les hommes, & que c'étoit avec juſtice qu'on l'avoit chaſſé. Tarquin répondit fierement & avec des paroles dures, qu'il ne reconnoiſſoit point de Juge, & moins Porſenna que tout autre, puiſqu'il étoit capable de l'abandonner & de violer la foi jurée. Porſenna irrité & déſabuſé par cette réponſe & d'ailleurs fortement ſollicité par ſon fils Aruns, qui s'intereſſoit pour Rome, offrit la paix aux Romains, à condition qu'ils lui rendroient les terres qu'ils avoient conquiſes dans la Toſcane, avec les priſonniers qu'ils avoient faits, & qu'en échange ils retireroient leurs transfuges.

Tarquin le refuſe avec fierté.

Porſenna déſabuſé offre la paix aux Romains.

Le canton des ſept bourgs dont il a été parlé dans la vie de Romulus.

Les Romains accepterent ces offres, & donnerent pour ôtages dix jeunes hommes de famille Patricienne, avec autant de filles, parmi leſquelles étoit Valeria, fille de Publicola. Sur la foi du traité, Porſenna avoit déja congedié la plus grande partie de ſon armée, lorſque ces filles qui étoient en ôtage, eurent envie de s'aller baigner & deſcendirent ſur le bord du Tibre, dans un lieu où le rivage ſe courbant en croiſſant, embraſſe une partie du fleuve,

Ôtages donnez par les Romains.

Tarquin répondit fierement, & avec des paroles dures.] Denys d'Halycarnaſſe écrit au contraire, que Tarquin voyant bien que Porſenna ne pouvoit le rétablir, ſe réduiſit à redemander ſes biens & qu'il voulut bien s'en remettre au jugement de Porſenna.

& conſerve ſes eaux tranquilles, en la couvrant par ſes deux bras contre la fureur des flots. Quand elles virent qu'elles étoient ſeules, & qu'il n'y avoit ni gardes ni paſſans de leur côté, ni batteaux de l'autre, elles prirent la réſolution de traverſer la riviere à la nage malgré ſa profondeur & ſa rapidité. Il y en a qui diſent qu'il y en eut une, nommée Clelie, qui paſſa à cheval, en exhortant les autres qui nageoient & en les encourageant à la ſuivre. *Action hardie de Clelie.*

Elles n'eurent pas plûtôt gagné l'autre bord, qu'elles allerent ſe préſenter à Publicola, qui, bien loin d'admirer & de loüer cette action, en fut très-fâché, craignant qu'on ne le ſoupçonnât d'être moins jaloux de ſa parole que Porſenna, & que l'on ne prît l'audace de ces filles pour une perfidie des Romains. Il les fit donc reprendre ſur l'heure même, & les renvoya à Porſenna. Tarquin en étant averti, *Equité de Publicola.*

Quand elles virent qu'elles étoient ſeules, & qu'il n'y avoit ni gardes ni paſſans de leur côté.] Denys d'Halycarnaſſe dit qu'elles avoient des gardes, mais qu'elles les prierent de s'éloigner, afin qu'elles puſſent ſe deshabiller ſans être vûës: Et cela eſt beaucoup plus apparent. Comment auroit-on laiſſé aller des ôtages ſur leur bonne foi, & ſur tout des filles de cette naiſſance?

Et les renvoya à Porſenna.] Denys d'Halycarnaſſe écrit qu'il les ramena lui-même.

Tarquin en étant averti, dreſſa une embuſcade à ceux qui les ramenoient, & les attaqua à leur paſſage.] Il n'y étoit pas en perſonne; mais il mit en embuſcade quelque cavalerie pour enlever le Conſul, & les filles qu'il conduiſoit; car les ayant entre ſes mains il eſperoit de forcer les Romains à lui rendre tout ce qu'il avoit demandé. Et ce fut la cauſe de ſon entiere ruine; car Porſenna prononça en faveur des Romains, & chaſſa les Tarquins.

dreſſa une embuſcade à ceux qui les ramenoient, & les attaqua à leur paſſage ; ils ſe défendirent vigoureuſement, quoique fort inferieurs en nombre. Pendant le choc Valeria paſſa au travers des combattans, & ſe ſauva avec trois Eſclaves ; ſes compagnes demeurerent au milieu des armes avec un très-grand danger. Le bruit n'en vint pas plûtôt au fils de Porſenna, qu'il monta à cheval, & alla à leur ſecours avec une extrême diligence. Son arrivée mit les gens de Tarquin en fuite & dégagea les Romains. Porſenna voyant ces filles de retour, voulut connoître celle qui avoit encouragé les autres, & qui leur avoit donné l'exemple. Quand on la lui eut montrée, & qu'on lui eut dit qu'elle ſe nommoit Clelie, il la regarda avec un viſage doux & ſerein, & ayant commandé qu'on lui amenât le plus beau cheval de ſon écurie, avec le plus riche harnois qu'il eût, il lui en fit préſent. Ceux qui prétendent qu'il n'y eut que Clelie qui paſſa le Tibre à cheval, ſe ſervent de ce témoignage comme d'une preuve inconteſtable. Mais les autres ſoûtiennent que le

Porſenna fait préſent à Clelie d'un beau cheval richement harnaché.

Ceux qui prétendent qu'il n'y eut que Clelie ſeule qui paſſa le Tibre à cheval, ſe ſervent de ce témoignage.] Il eſt certain que cette particularité a été imaginée ſur ce préſent que fit Porſenna ; on crut dans la ſuite que ce Prince n'avoit donné un cheval, que parce que Clelie avoit paſſé à cheval. Mais d'où Clelie auroit-elle eu un cheval, & pourquoi auroit-elle été la ſeule qui en eût eu ; Porſenna donna un cheval pour honorer le courage de cette fille, comme il l'auroit donné à un brave Soldat après quelque grande action.

Roi donna à Clelie cette marque de distinction, pour honorer cette audace virile avec laquelle elle avoit inspiré aux autres un si hardi dessein. Quoiqu'il en soit, on voit encore dans la ruë sacrée, du côté qui mene au mont Palatin, la statuë équestre de cette fille. Les uns disent, que c'est la statuë de Valerie, les autres celle de Clelie.

La statuë équestre de Clelie à Rome dans la ruë sacrée.

Quand Porsenna eut conclu la paix avec les Romains, il leur fit voir avant son départ sa liberalité & sa magnificence en plusieurs choses, & sur tout, en ce qu'il ordonna à ses troupes de n'emporter du camp que leurs armes, & d'y laisser tous les vivres & toutes les richesses dont il étoit plein, qu'il donna à la ville. C'est pourquoi encore aujourd'hui, quand les Romains vendent à l'encan quelques biens qui appartiennent au public, ils font crier dans la premiere publication que ce sont les biens de Porsenna, pour lui ren-

Liberalité & magnificence de Porsenna.

Reconnoissance des Romains pour Porsenna.

Quoiqu'il en soit, on voit encore dans la ruë sacrée, du côté qui mene au mont Palatin, la statuë equestre de cette fille.] Cependant Denys d'Halycarnasse écrit formellement que cette statuë ne subsistoit plus de son tems, c'est-à-dire sous le regne d'Auguste. *Nous n'avons pas trouvé*, dit-il, *cette statuë de notre tems. On disoit qu'elle avoit été gâtée par un embrasement qui avoit consumé quelques maisons voisines.* Plutarque avoit sans doute été trompé par ceux qui lui avoient montré les antiquitez de Rome.

Et d'y laisser tous les vivres & tous les autres biens dont il étoit plein. [Le camp des Toscans étoit toûjours orné & pourvû comme une ville; & quand ils décampoient, ils ne manquoient jamais de le brûler. Porsenna voulut le laisser aux Romains. Liberalité très-considérable; car les Tréforiers tirerent de fort grandes sommes de tout le butin qui fut vendu.

Ils font crier dans la premiere publication que ce sont les biens de

dre des actions de graces dignes de ſon bienfait, en honorant ainſi ſa liberalité d'une reconnoiſſance éternelle. On lui éleva auſſi vis-à-vis du lieu où ſe tenoit le Senat, une ſtatuë de bronze d'un ouvrage groſſier & antique.

L'année ſuivante les Sabins entrerent en armes dans les terres des Romains. On nomma Conſuls Marcus Valerius, frere de Publicola, & Poſthumius Tubertus. Ces Conſuls ne faiſant rien que par le conſeil & ſous les yeux de Publicola, Marcus Valerius gagna deux grandes ba-

Porſenna.) Il paroît par un endroit de Tite-Live, que cette coûtume d'appeller ce qu'on vendoit du public *les biens de Porſenna*, étoit expliquée diverſement, & qu'il n'étoit pas bien certain ſi les Romains n'avoient pas imaginé ce titre, plûtôt pour conſerver la mémoire de la défaite de Porſenna, que pour immortaliſer ſa liberalité & leur reconnoiſſance. Mais enfin Tite-Live ſe déclare pour le dernier, qui s'accorde mieux avec l'Hiſtoire. *Gratiam muneris magis ſignificante titulo*, dit-il, *quàm auctionem regiæ fortunæ.*

On lui éleva auſſi vis-à-vis du lieu où ſe tenoit le Senat, une ſtatuë de bronze.] Le lieu où ſe tenoit le Senat étoit dans la place Romaine près du Capitole, où fut enſuite le Temple de la Concorde. Ni Denys d'Halycarnaſſe, ni Tite-Live, ne diſent rien de cette ſtatuë de bronze qui fut élevée à Porſenna. Le premier dit ſeulement, que les Romains lui envoyerent le ſiége d'yvoire avec un ſceptre, une couronne d'or, & une robe triomphale.

L'année ſuivante les Sabins entrerent en armes dans les terres des Romains, on nomma Conſuls Marcus Valerius.] Plutarque ſaute ici une année, dans laquelle Spurius Largius & Titus Herminius furent Conſuls. Et il ſuit Tite-Live, qui ſans faire aucune mention de cette année, paſſe du troiſiéme Conſulat de Publicola à celui de ſon frere. Sigonius croïoit que cette année-là avoit été oubliée dans le texte de Tite-Live; & ſi cela eſt, le paſſage de Plutarque marque que ce défaut eſt fort ancien.

Marcus Valerius gagna deux grandes batailles.) La premiere ne fut pas proprement une bataille, il n'y eut que quelques partis qui furent battus. Denys d'Haly-

tailles contre les Sabins, dans la derniere desquelles il leur tua treize mille hommes sans en perdre un seul des siens. Outre l'honneur du triomphe, qu'on lui décerna pour ces victoires, on lui fit bâtir aux dépens du public sur le mont Palatin une maison qui avoit cela de particulier, qu'au lieu que les portes de toutes les autres maisons s'ouvroient en dedans, les siennes s'ouvroient en dehors dans la ruë, privilege qu'on lui accorda, afin qu'il ne pût jamais ouvrir sa porte qu'il ne prît quelque chose sur le public. On dit qu'anciennement en Grece toutes les maisons s'ouvroient de cette maniere; ce que l'on infere des anciennes Comedies, où l'on voit toûjours que ceux qui veulent sortir dans la ruë font du bruit à la porte avant que d'ouvrir, afin que les passans s'éloignent & évitent d'être poussez ou blessez.

Maison que les Romains firent bâtir à Valerius frere de Publicola, & ce qu'elle avoit de particulier.

Comme on le voit par les piéces de Plaute & de Terence, qui sont tirées du Grec.

Après Marcus Valerius, Publicola fut fait Consul pour la quatriéme fois, parce que l'alliance des Sabins avec les Latins faisoit appréhender une guerre plus dangereuse que la

Avec Titus Lucretius qui avoit déja été Consul avec Publicola.

carnasse décrit l'une & l'autre dans le v. Liv.

Outre l'honneur du triomphe, qu'on lui décerna pour ces victoires, on lui fit bâtir aux dépens du public.] Le triomphe fut décerné aux deux Consuls; mais on donna de plus à Marcus Valerius une place sur le mont Palatin pour une maison, qui seroit bâtie aux dépens du public. *Auprès de cette maison,* dit Denys d'Halycarnasse, *il y a un taureau d'airain; & elle a cela de particulier, que la porte de la ruë s'ouvre en dehors.* Ce taureau d'airain avoit été mis devant cette maison, pour marquer que M. Valerius, par les victoires qu'il avoit remportées sur les Sabins, avoit rétabli la culture des champs, & ramené l'abondance dans Rome.

précedente, & que la ville ſe trouvoit ſaiſie d'une crainte ſuperſtitieuſe, ſur ce que toutes les femmes groſſes ſe bleſſoient, & qu'il n'y avoit point d'enfant qui vînt à terme. Publicola conſulta les Livres des Sibylles, fit des ſacrifices à Pluton, renouvella certains jeux qui avoient été ordonnez par un ancien Oracle de Delphes, & après avoir fait renaître par ce moyen dans cette ville abattuë quelque rayon d'eſperance, comme ſi les Dieux étoient appaïſez, il ſongea à ſe mettre à couvert des menaces des hommes ; car on n'entendoit parler que des ligues & des grands préparatifs de guerre qu'on faiſoit contre les Romains.

Publicola conſulte les Livres des Sibylles.

Tous les Sabins étoient liguez avec Fidenes & Cameria.

Il y avoit en ce tems-là un Sabin nommé Appius Clauſus, qui avoit de grands biens, qui

Appius Clauſus Sabin, ſa grande réputation.

Publicola conſulta les Livres des Sibylles.] Au commencement du regne de Tarquin, une femme étrangere lui préſenta neuf volumes d'Oracles des Sibylles, qu'elle voulut lui donner pour un certain prix. Tarquin les ayant trouvé trop chers, elle en brûla trois, & demanda des ſix autres la même ſomme. Le Tyran ſe mocqua encore d'elle, & la traita de folle, de ce qu'elle demandoit pour les ſix ce qu'on n'avoit pas voulu lui donner des neuf. Elle en brûla encore trois, ſans rien rabattre pour les trois autres. Tarquin étonné de la fermeté de cette femme, appella les Augures, qui dirent qu'il avoit offenſé la Religion en refuſant ces Livres, & qu'il falloit ſauver ce qui en reſtoit, en lui comptant la ſomme qu'elle en avoit demandée. Ces trois Livres furent gardez avec grand ſoin, & par Arrêt du Senat on les conſultoit dans toutes les calamitez publiques. On les conſerva juſques aux guerres civiles de Marius. Ils périrent alors dans l'embraſement du Capitole.

Appius Clauſus.] Son véritable nom étoit *Atta Clauſus*. On avoit fait pour lui un nom propre de ce qui n'étoit qu'un terme de civilité & de reſpect, *Atta* n'étant que ce que les Grecs diſoient, ἄττα πάτερ. C'étoit un des premiers Citoyens de la ville de

s'étoit

s'étoit rendu recommandable par ſa force & par ſon courage, & qui paſſoit pour le plus éloquent & le plus vertueux de tous les Sabins. Cet homme n'avoit pû éviter le ſort de tout ce qu'il y a de grand, qui eſt d'attirer l'envie; car ſous prétéxte qu'il vouloit empêcher cette guerre, on l'avoit accuſé de favoriſer les Romains, & de vouloir accroître leur puiſſance, pour s'en ſervir à aſſujettir ſa patrie & à s'en rendre le Tyran. Voyant donc que le peuple prêtoit volontiers l'oreille à ces calomnies, & qu'il étoit haï des gens de guerre & de tous ceux qui ne vouloient pas entendre parler de paix, & craignant qu'on ne l'appellât en juſtice, il avoit fait venir à ſon ſecours un très-grand nombre de ſes parens & de ſes amis, & formé dans ſon païs un parti qui avoit été la ſeule cauſe du retardement de cette guerre.

Publicola qui n'oublioit rien, non ſeulement pour être informé de ce qui ſe paſſoit parmi eux, mais encore pour fomenter & pour irriter ces diviſions, avoit auprès de Clauſus des gens affidez & habiles, qui lui diſoient de ſa part, que Publicola le croïoit trop juſte & trop homme de bien pour vouloir ſe venger contre ſa patrie de l'injuſtice de ſes Citoyens, quelques mauvais traitemens qu'il en eût reçus; mais que s'il vouloit ſe dérober à leur haine, & ſe mettre à

Adreſſe de Publicola pour gagner un homme de bien.

Regillum. On changea enſuite ſon nom, & il fut appellé Appius Claudius.

couvert de leur fureur, il ſeroit reçu dans Rome, & en public & en particulier, avec tous les honneurs qui étoient dus à ſon mérite, & qu'il pouvoit attendre de la magnificence des Romains.

Clauſus, après avoir ſouvent penſé à cette propoſition, trouva que c'étoit le meilleur parti qu'il put prendre dans la néceſſité où il ſe trouvoit. Ayant donc aſſemblé ſes amis, & ceux-ci en ayant attiré encore d'autres, il enleva aux Sabins cinq mille hommes avec leurs eſclaves, leurs femmes & leurs enfans, & les mena à Rome. C'étoit-là ce qu'il y avoit de plus paiſible dans le païs, & qui étoit le plus accoûtumé à une vie douce & tranquille. Publicola qui étoit averti de leur marche, les reçut à bras ouverts & avec toutes ſortes de bons traitemens; car dès l'entrée, il leur donna à tous le droit de Bourgeoiſie, & diſtribua à chacun deux arpens de terre le long de la riviere de l'Anio. Il en donna vingt-cinq à Clauſus & l'honora de la dignité de Senateur. Clauſus ayant commencé par-là d'avoir part à l'adminiſtration de la République, ſe conduiſit avec tant de pruden-

Appius Clauſus quitte les Sabins & ſe retire à Rome avec ſes amis.

Plutarque ajoûte cela, parce qu'on ne gagne rien quand on attire à ſoi des gens ſeditieux qui n'aiment que le trouble. C'eſt s'affoiblir au contraire & fortifier ſes ennemis.

Le Teveron, riviere qui ſe décharge dans le Tibre au-deſſous de Fidenes.

Il enleva aux Sabins cinq mille hommes, avec leurs eſclaves.) Denys d'Halicarnaſſe écrit qu'il n'y avoit en tout que cinq mille hommes en état de porter les armes.

Car dès l'entrée il leur donna à tous le droit de Bourgeoiſie.] Denys d'Halicarnaſſe dit qu'on reçut Clauſus dans l'ordre des Patriciens, qu'on lui donna un quartier de la ville pour y bâtir, & qu'on lui diſtribua des terres près de Fidenes.

ce & de ſageſſe, qu'il parvint au plus haut degré de l'autorité, du crédit & de la puiſſance, & laiſſa après lui la famille des Claudiens, qui en nobleſſe ne le cede à aucune des plus anciennes maiſons de Rome.

La famille des Claudiens venoit de cet Appius Clauſus.

Sa retraite ayant appaiſé la ſedition parmi les Sabins, ceux qui gouvernoient le peuple par leur éloquence, ne lui permirent pas de demeurer en repos; car ils ne ceſſoient de lui repreſenter avec de grandes lamentations, quelle honte ce ſeroit, que Clauſus fugitif & leur ennemi déclaré, fît par ſa fuite ce qu'il n'avoit pû faire par ſa preſence, & qu'il les empêchât de ſe venger des Romains. Ces Sabins partent donc avec une puiſſante armée, vont camper près de Fidenes, & ayant caché deux mille hommes dans des lieux creux & couverts, ils devoient le len-

Les Sabins marchent contre Rome avec une puiſſante armée.

Et laiſſa après lui la famille des Claudiens, qui en nobleſſe ne le cede à pas une des plus anciennes maiſons de Rome.] Il y avoit deux Familles de Claudiens à Rome; l'une Patricienne & l'autre Plebeïenne. La premiere étoit des Claudiens ſurnommez *Pulchri*; & l'autre des Claudiens ſurnommez *Marcelli*. Dans la ſuite des tems, il y eut dans la Patricienne vingt-trois Conſuls, cinq Dictateurs, ſept Cenſeurs, ſept grands triomphes & deux petits. Et l'Empereur Tibere deſcendoit de cette famille.

Et qu'il les empêchât de ſe venger des Romains.] Il y a une faute dans le texte. Au lieu de Ῥωμαίους il faut lire Ῥωμαίοις.

Ils devoient dès la pointe du jour envoyer quelque cavalerie enlever du beſtail.] Je ne ſçai pas quels Auteurs ſuit ici Plutarque, mais Denys d'Halicarnaſſe conte la choſe tout autrement; car il dit que les Sabins, qui avoient deux camps, avoient reſolu d'attaquer la nuit le camp de Publicola, qui étoit ſeparé de celui de Lucretius ſon Collegue. Publicola fut averti par un transfuge, & il donna ſi bien ſes ordres, que les Sabins furent taillez en piéces, & la ville de Fidenes priſe.

demain dès la pointe du jour envoyer quelque cavalerie enlever du beſtail juſqu'aux portes de Rome, avec ordre, quand on ſortiroit ſur eux, de reculer juſqu'à ce qu'ils euſſent attiré l'ennemi dans l'embuſcade.

Embuſcade qu'ils dreſſent aux Romains.

Publicola, informé le même jour de ce deſſein par des transfuges, pourvoit à tout & partage ſes troupes. Dès le ſoir même il envoye Poſthumius Balbus avec trois mille hommes de pied, ſe ſaiſir des hauteurs ſous leſquelles les Sabins étoient cachez, donne ordre à ſon Collegue Lucretius de prendre ce qu'il y avoit de plus leger & de plus diſpos dans la ville pour repouſſer les fourrageurs, & lui avec le reſte de ſes troupes il va faire un grand circuit, & enveloppe les ennemis par derriere. Le matin il ſe leva un broüillard fort épais. Poſthumius à la pointe du jour fond du haut de ces côteaux avec de grands cris ſur ceux qui étoient au-deſſous de lui, pendant que Lucretius de ſon côté tombe ſur les coureurs, & que Publicola donne dans leur camp. Voilà donc les Sabins battus par tout & dans un très-grand déſordre. Une des principales cauſes de leur perte fut l'eſperance qu'ils avoient tous que leurs compagnons étoient plus heureux, car dans cette penſée, au lieu de combattre & de faire tête à l'ennemi, ils prenoient la fuite; ceux du camp alloient vers ceux qui étoient en embuſcade, & ceux-ci tâchoient de regagner le camp; mais les uns

Sage conduite de Publicola.

Défaite des Sabins par les Romains.

& les autres trouvoient des gens qui avoient plus beſoin de ſecours, qu'ils n'étoient en état d'en donner, & tomboient entre les mains de ceux qu'ils vouloient fuir, qui les tuoient ſans courir aucun danger. Tous les Sabins auroient été taillez en piéces ſans la ville de Fidenes, qui en retira quelques-uns, & qui ſauva ſur-tout ceux qui échaperent de la défaite du camp, & qui purent gagner cet aſyle; les autres qui ne purent y arriver à tems, furent tuez ou faits priſonniers.

Les Romains, qui avoient accoûtumé de faire honneur à leurs Dieux de toutes les grandes choſes qui leur arrivoient, attribuerent cette victoire à la ſeule bonne conduite de leur Capitaine; car ceux qui avoient été à l'action diſoient tout haut que Publicola leur avoit livré leur ennemi pieds & poings liez, & qu'ils n'avoient eu qu'à tuer. Le peuple ſe refit de ſes pertes paſſées par les dépoüilles & par la vente des priſonniers, & Publicola après avoir triomphé & remis la ville entre les mains de ceux qui lui ſuccederent, mourut comblé d'honneurs, ayant paſſé toute ſa vie dans ce que le monde eſtime de plus beau & de plus grand autant que les hommes le peuvent faire ſur la terre. Les Romains,

Comme ſi la bonne conduite d'un Général ne venoit pas de Dieu.

Second triomphe de Publicola.

Sa mort.

Mourut comblé d'honneurs.) Il mourut peu de tems après que Menenius Agrippa, & P. Poſthumius lui eurent ſuccedé au Conſulat. Tite-Live *P. Valerius omnium conſenſu Princeps belli paciſque artibus, anno poſt, Agrippa Menenio P. Poſthumio Conſulibus moritur.* Car cet *anno poſt* ne ſignifie pas *un an après*, mais *l'année ſuivante.*

comme si tout ce qu'ils avoient fait en sa faveur pendant sa vie pour lui témoigner leur reconnoissance, n'étoit rien, & qu'ils lui fussent encore redevables de tous les services qu'il avoit rendus à la République, ordonnerent qu'il seroit enterré aux dépens du public, & chacun contribua pour ses funerailles une petite piéce de monnoye appellée *quadrans*. Les femmes resolurent aussi d'en porter le deüil un an entier, ce qui fut très-honorable à sa mémoire. On ordonna encore qu'il seroit enterré dans la Ville

Ses funerailles.

Quadrans le quart d'un as Romain, d'un sol.

C'étoit un fort grand honneur en Italie comme en Grece d'être enterré dans la ville.

Ordonnerent qu'il seroit enterré aux dépens du public.) Comme on faisoit quelquefois cet honneur aux plus riches, il me semble que Plutarque devoit ajoûter que ce fut la pauvreté de Publicola qui porta le Senat à ordonner que le tréſor public fourniroit aux frais de ses funerailles, parce qu'il n'avoit pas de quoi se faire enterrer : car c'est ce qu'il y a pour lui de plus honorable. En effet, qu'un homme qui avoit chassé les Rois, qui avoit donné tous leurs biens au peuple, qui avoit été quatre fois Consul, qui avoit triomphé deux fois de deux Nations puissantes, soit mort pauvre parmi tant d'occasions de s'enrichir, voilà ce qu'il y a de plus merveilleux dans sa vie, & qui ne devoit pas être oublié. Denys d'Halicarnasse & Tite-Live n'ont eu garde de le passer sous silence.

Et chacun contribua pour ses funerailles.] Les autres Historiens disent que ses funerailles furent faites des deniers publics, c'est-à-dire, des deniers du tréſor, & non pas par contribution. Cette derniere est pourtant beaucoup plus honorable.

Les femmes resolurent aussi d'en porter le deüil un an entier.] Toutes les femmes quitterent l'or & la pourpre, & le pleurerent un an entier, comme elles avoient pleuré Brutus.

Ordonna encore qu'il seroit enterré dans la ville.] Il paroît par ce passage qu'avant que les Romains eussent compilé les loix des Atheniens, & reçu les loix des XII. Tables, qui défendoient de brûler & d'enterrer personne dans la ville, ils observoient cette coûtume. Apparemment ils l'avoient prise des Grecs, avant que d'avoir pris leurs loix : car en Grece cela étoit généralement observé. On n'enterroit dans les

près du lieu appellé *Velia*, & qu'à perpetuité ce seroit là le tombeau de tous ceux de sa race; mais aujourd'hui on n'y enterre plus personne de sa maison; on en fait seulement la cérémonie, car on porte le corps dans ce même endroit, & il y a un homme qui tenant à la main une torche allumée, la met dans le tombeau, & un moment après l'en retire, pour témoigner par-là

Cérémonie remarquable que l'on pratiquoit à Rome du tems de Plutarque à l'enterrement des descendans de Publicola.

villes que les Fondateurs, & ceux qui avoient merité cet honneur par des services considérables. On assigna à Publicola un lieu dans la ville pour son bûcher, & un autre pour son tombeau. *Et ce fut*, dit Denys d'Halicarnasse, *le tombeau de tous ceux de sa Maison, pour y être inhumez. Honneur préferable à toutes les richesses & à tous les empires du monde, pour tous ceux qui font consister la félicité, non pas dans les voluptez, mais dans les choses loüables & honnêtes.*

Près du lieu appellé Velia.) C'est-à-dire, près de sa maison. Denys d'Halicarnasse dit seulement, *près de la grande Place.* Ce qui n'est point contraire à Plutarque; car le *Forum Romanum* s'étendoit jusques au lieu où étoit la maison de Publicola. Mais il seroit difficile d'accorder Plutarque & Denys d'Halicarnasse avec Suetone, qui dit que ce tombeau étoit sous le Capitole.

Mais aujourd'hui on n'y enterre plus personne de sa Maison.] On les y enterroit encore du tems d'Auguste, comme cela paroît par Denys d'Halicarnasse. Mais ce que cet Ecrivain ajoûte, que Publicola & ses descendans étoient les seuls à qui les Romains eussent fait cet honneur jusqu'à son tems, n'est pas absolument vrai: car quinze ou seize ans après on brûla dans le Cirque, & on enterra tout auprès neuf ou dix Tribuns de soldats, qui avoient été tuez dans la guerre contre les Volsques.

On en fait seulement la cérémonie.] Je ne sçai d'où Plutarque a tiré cette particularité, car elle n'est ni dans Denys d'Halicarnasse, ni dans Tite-Live; mais elle est très-curieuse. Comment une famille aussi considérable que celle des Claudiens avoit-elle laissé perdre un si glorieux privilege? On peut soupçonner que les méchans Empereurs, qu'elle donna, en furent la cause, & que les Romains ne voulurent plus avoir dans leur ville les cendres d'une famille qui leur avoit fait tant de mal.

que le mort a bien le droit d'être enterré dans ce même lieu auprès de ſes Ancêtres, mais qu'il renonce volontairement à cet honeur, & on va l'enterrer en même-tems hors de la ville.

LA COMPARAISON de Solon & de Publicola.

Publicola Imitateur de Solon, & Solon Heraut de Publicola.

IL y a dans cette comparaiſon une choſe bien ſinguliere, & qui ne ſe rencontre dans aucune de celles que nous avons faites; C'eſt qu'ici l'un ſe trouve l'Imitateur, & l'autre le Heraut de celui qui lui eſt comparé. En effet, la declaration que Solon fit à Creſus ſur la felicité, convient beaucoup mieux à Publicola, qu'à Tellus. Veritablement Solon dit que Tellus fut très-heureux, parce qu'il vêcut en homme de bien, qu'il laiſſa des enfans qui lui ſuccederent, & qu'il mourut glorieuſement. Cependant il ne parle de lui dans aucun de ſes Poëmes, comme d'un homme d'une éminente vertu; ſes enfans n'ont

C'eſt qu'ici l'un ſe trouve l'Imitateur & l'autre le Heraut de celui qui lui eſt comparé.] Car Publicola imita Solon, & Solon fut le Heraut de la felicité de Publicola, en diſant par avance, que celui-là étoit ſeul heureux, dont Dieu avoit continué la felicité juſqu'au dernier moment de ſa vie, ce qui ne convient qu'à Publicola.

Cependant il ne parle de lui dans aucun de ſes Poëmes, comme d'un homme d'une éminente vertu.) Il pouvoit être d'une vertu très-éminente, ſans que Solon en eût parlé.

Ses enfans n'ont point été con-

point

point été connus dans le monde, & lui-même ne parvint jamais à aucune dignité; au lieu que Publicola pendant sa vie a été le premier des Romains en réputation & en puissance; & encore de nôtre temps, six cens ans après sa mort, les plus grandes & les plus illustres maisons de Rome, comme les Publicola les Messala & tous les Valeriens, tirent de lui toute leur noblesse. Tellus fut tué dans une bataille en homme de cœur, gardant son poste & combattant pour son pays; mais Publicola, après avoir tué ses ennemis, ce qui est plus heureux que d'être tué, après avoir vû sa patrie victorieuse & florissante par son ministére & sous sa conduite, & reçu les honneurs & les triomphes, qui lui étoient dûs, mourut de la mort que Solon souhaittoit avec tant de passion, & qu'il trouvoit si heureuse.

Grandeur de Publicola.

Six cens ans après sa mort les plus grandes maisons de Rome tiroient encore de lui leur origine.

Mort heureuse de Publicola.

Bien plus le souhait que Solon fait dans sa réponse à Mimnerme sur la durée de la vie,

nus dans le monde, & lui même ne parvint jamais à aucune dignité.) Mais cela n'est nullement nécessaire pour la véritable félicité. Plutarque parle ici en homme du monde & non pas en Philosophe.

Et encore de nôtre temps, six cens ans après sa mort.) Il paroît par-là que Plutarque écrivoit cette vie vers le commencement du regne de Trajan.

Et tous les Valeriens.) C'est-à-dire, & toutes les autres familles qui sont de la maison des Valeriens; & qui ont toutes des surnoms differens qui les distinguent comme la famille des *Maximi*, des *Corvini*, des *Potiti*, des *Lavini*, des *Flacci*.

Mourut de la mort que Solon souhaittoit tant, & qu'il trouvoit si heureuse.) C'est-à-dire, d'une mort douce & tranquille; & qui est suivie d'une gloire qui ne finira jamais.

où il dit, *que je ne meure point ſans être regretté, que mes amis arroſent mon tombeau de leurs larmes, qu'ils y donnent des marques ſenſibles de leur douleur*, ne ſert qu'à mieux marquer le bonheur de Publicola; car il ne fut pas ſeulement pleuré de ſes parens & de ſes amis, mais de toute la ville. Je ne ſçai combien de milliers de perſonnes furent plongez par ſa mort dans la triſteſſe & dans le deüil, & toutes les Dames Romaines le pleurerent, comme ſi elles euſſent perdu leur fils, leur frere ou leur mari.

Regrets que cauſe la mort de Publicola.

Pour ce qui eſt du bien, Solon diſoit, *qu'il ſouhaittoit des richeſſes, mais qu'il ne vouloit pas des richeſſes injuſtes, parce qu'elles attirent la vengeance Divine tôt ou tard*; & Publicola eut non ſeulement le bonheur de s'enrichir ſans injuſtice, mais encore celui de dépenſer ſon bien honorablement, en ſecourant ceux qui en avoient beſoin; de ſorte que ſi Solon a été le plus ſage de tous les hommes, Publicola en a été le plus heureux, puiſque toutes les choſes que le premier

Malheur des richeſſes injuſtes.

Plutarque appelle un grand bonheur d'employer ſon bien au ſoulagement des pauvres.

Que je ne meure point ſans être regretté.] Ciceron trouvoit ce ſouhait indigne d'un homme ſage comme Solon, & il lui prefere celui du Poëte Ennius, qui ſouhaite tout le contraire :

Nemo me lacrymis decoret, nec funera fletu
Faxit: Cur? volito vivu' per ora virum.

Qu'on ne me regrette point, que perſonne n'arroſe mon tombeau de ſes larmes: Pourquoi? parce que je vivrai toûjours & que mon nom ſera toûjours dans la bouche des hommes.

Publicola en a été le plus heureux.] Plutarque n'ôte pas à Solon la ſageſſe, pour ne lui donner que le bonheur; car quel bonheur peut-il y avoir ſans la ſageſſe? Mais il veut dire que Publicola avec la vertu qu'avoit Solon, eut

a désirées, comme les plus grands & les plus agréables de tous les biens, le dernier les a acquises & en a joüi jusqu'à la mort. C'est ainsi que Solon a fait honneur à Publicola, en louant sa félicité, & que Publicola en a fait à Solon, en le suivant comme le plus parfait modelle qu'on puisse proposer aux politiques pour la conduite d'un Etat populaire; car en retranchant de son Consulat le faste & l'orgueil, il le rendit doux & supportable à tout le monde. Il se servit aussi de plusieurs loix de Solon; il fit le peuple maître de créer à son gré les Magistrats, & permit d'appeller au peuple de tous les jugemens des Juges superieurs, comme Solon l'avoit fait à Athénes; & s'il ne créa pas comme lui, un nouveau Senat, il augmenta de moitié celui qui étoit déja établi.

Solon le plus parfait modelle pour le Gouvernement populaire.

Publicola rend doux & supportable le pouvoir du Consulat.

Pour ce qui est des Questeurs ou Thréſoriers, il les institua particuliérement, afin que le premier Magistrat, s'il étoit homme de bien, eût le tems de penser à de plus grandes choses,

Pourquoi un premier Magistrat ne doit pas avoir le maniement des Finances.

aussi tous les bonheurs que Solon souhaita & qu'il n'eut pas.

Comme le plus parfait modelle qu'on puisse proposer aux Politiques pour la conduite d'un Etat populaire.) Aristote rapporte, qu'on appelloit communément Solon, *le Legislateur très-vertueux.* En moderant l'Oligarchie, qui étoit auparavant effrenée, & en délivrant le peuple de la servitude où il étoit, il avoit si bien temperé la République, qu'il l'avoit reduite à la forme des anciennes Democraties, des anciens Gouvernemens populaires; mais on l'a pourtant blâmé du trop grand pouvoir qu'il donna au peuple, & qui fut seul la cause de la ruine de cet Etat.

Et s'il ne créa pas comme lui, un nouveau Senat.) Car Plutarque a attribué à Solon l'institution du Senat de l'Areopage, qui étoit

& s'il étoit méchant, qu'il ne pût être tenté de commettre de plus grandes injuſtices, lorſqu'il ſe verroit le maître des affaires & du thréſor.

La haine des Tyrans plus forte encore dans Publicola que dans Solon.

La haine des Tyrans fut encore plus forte dans Publicola, que dans Solon ; car celui-ci voulut qu'on ne condamnât à la mort ceux qui étoient accuſez d'aſpirer à la Tyrannie, qu'après leur entiere conviction ; & Publicola permit de les tuer avant que de les mettre en juſtice. Solon ſe glorifioit avec raiſon d'avoir refuſé la Monarchie, lorſque les affaires l'y appelloient & que les Citoyens étoient diſpoſez à le recevoir pour maître ; mais il n'eſt pas moins glorieux à Publicola d'avoir rendu douce & populaire la puiſſance Tyrannique du Conſulat, & de ne s'être pas ſervi de toute l'autorité qu'il avoit. Auſſi Solon avoit-il bien connu avant Publicola, que c'étoit la meilleure maniere de gouverner un Etat ; car il dit que *jamais le peuple n'eſt plus obéïſſant & plus ſouple, que lorſqu'on ne lui donne, ni trop, ni trop peu de liberté.*

Car il eſt plus difficile de ſe moderer dans une puiſſance dont on eſt en poſſeſſion.

Le trop & le trop peu de liberté dangereux dans un Etat.

Mais une choſe particuliere à Solon, c'eſt l'abolition des dettes, qui fut le moyen le plus

pourtant plus ancien que lui, comme je l'ai dit dans les Remarques ſur la page 408. Ciceron eſt du même ſentiment que Plutarque ; car il dit dans le 1. L. des Offices, que Themiſtocle ne fit pas tant de bien aux Athéniens par le gain de la bataille de Salamine, que Solon par l'établiſſement de ce Senat.

Que jamais le peuple n'eſt plus obéïſſant & plus ſouple, que lorſqu'on ne lui donne ni trop, ni trop peu de liberté.) Car le trop de liberté produit l'inſolence, & le trop peu jette dans le deſeſpoir.

efficace pour assûrer la liberté à ses Citoyens; car c'est en vain que les loix établissent l'égalité, si les pauvres sont accablez de dettes, cette égalité ne subsiste qu'en idée, & lorsqu'ils semblent le plus joüir de leur liberté sous l'autorité des loix, comme lorsqu'ils sont Juges, ou Magistrats, ou qu'ils donnent simplement leurs suffrages, c'est alors qu'ils sont le plus esclaves, & qu'ils ne font qu'obéïr aux ordres qu'ils ont reçus de leurs créanciers. Et ce qu'il y a encore dans cette action de plus merveilleux & de plus considérable, c'est que toute abolition de dettes est ordinairement suivie de séditions, & que celle-ci est la seule qui ait eu un effet contraire; car Solon s'en servit si à propos, comme d'un remede hazardeux, mais très-fort, qu'il appaisa une sédition déja fort violente, sa vertu & sa réputation ayant dissipé & amorti tout ce qu'il pouvoit y avoir de honteux & de suspect dans cette entrepriſe.

L'égalité ne peut subsister entre les débiteurs & les créanciers.

Abolition de dettes cause des séditions, comme les Romains l'ont souvent éprouvé.

Que s'il faut considerer toute la suite de leur gouvernement, on trouvera les commencemens de Solon plus éclatans & plus illustres; car il ouvrit le chemin, ne suivit personne, & fit par lui-même, sans le secours d'autrui, la

Commencemens de Solon plus illustres.

Comme lorsqu'ils sont Juges ou Magistrats, ou qu'ils donnent simplement leurs suffrages.) C'est le véritable sens de ce passage. Plutarque veut faire entendre que lorsque le peuple est accablé de dettes, il est toûjours l'esclave de ses créanciers, lors même que sous l'autorité des loix il paroît le plus indépendant & le plus libre.

plûpart des grandes choſes qu'il exécuta ; mais la fin de Publicola paroîtra plus heureuſe & plus digne d'envie. En effet Solon vit avant ſa mort ſa politique renverſée ; au lieu que celle de Publicola maintint ſa ville & la conſerva juſqu'aux guerres civiles ; & la cauſe de cette difference, c'eſt que Solon, après avoir établi ſes loix, les abandonna à leurs tables & à leurs rouleaux, & ſortant d'Athénes il les priva du ſeul ſecours qui pouvoit les appuyer & les défendre ; Au lieu que Publicola ne quitta jamais Rome, & que tenant toûjours le gouvernail, il ſoûtint & anima par ſa préſence celles qu'il avoit établies, & les mit dans une entiere ſûreté.

La fin de Publicola plus heureuſe.

La cauſe de cette difference.

Solon connut les deſſeins & les menées de Piſiſtrate, & s'y oppoſa inutilement, il vit à ſes yeux établir la Tyrannie & aſſervir ſon pays ; & Publicola abolit & extermina dans le ſien une Royauté floriſſante depuis long-temps & qui étoit très-redoutable. Sa vertu ſe trouva proportionnée à ce grand deſſein, & ſa puiſſance aidée par la Fortune, ſeconda heureuſement ſa vertu.

Grand avantage de Publicola ſur Solon.

C'eſt que Solon après avoir établi ſes loix, les abandonna à leurs tables & à leurs rouleaux.) Il eſt certain que les loix ont beſoin d'être animées & ſoûtenuës contre la corruption des hommes, qui ne ſouffre pas qu'elles ſubſiſtent long-temps ſans ſecours. Solon ne fut pas plûtôt hors d'Athénes, que l'ambition de Piſiſtrate commença à ébranler les fondemens de ſa Republique. Mais à quoi ſervoit donc le Senat de l'Aréopage, établi, ou

Quant à leurs exploits de guerre, il y a entre eux une très-grande difference, car même Deimachus de Platées n'attribuë pas à Solon l'entrepriſe contre les Megariens, comme nous l'avons dit dans ſa vie ; au lieu que Publicola gagna pluſieurs grandes batailles, où il ne fit pas ſeulement le devoir de Général, mais celui de Soldat.

Avantage de Publicola ſur Solon du côté des exploits de guerre.

Platées, Ville de la Beotie près du fleuve Aſope.

C'eſt-à-dire, l'entrepriſe contre Salamine, occupée par les Megariens.

Que ſi l'on examine leur conduite dans les affaires civiles, on trouvera que Solon n'oſa conſeiller aux Athéniens d'aller reprendre Salamine, que par maniere de jeu, & en contrefaiſant le fou, & que Publicola s'expoſa ſans balancer à un danger encore plus évident dans une occaſion plus importante ; Il s'éleva contre Tarquin, découvrit les intelligences qu'il avoit à Rome, empêcha ſeul ſes complices d'échaper, & les ayant fait punir comme ils méritoient, il ne chaſſa pas ſeulement les Rois, mais il acheva de ruiner toutes leurs eſpérances. S'il ſe porta avec tant de vigueur, &

Avantage de Publicola ſur Solon dans la conduite des affaires civiles.

augmenté par Solon, & dont la principale fonction étoit de veiller au maintien des loix & au ſalut de la République ?

Car même Deimachus de Platées.) C'eſt ce Deimachus, qui peu de temps après la mort d'Alexandre & ſous le regne de Ptolemée, fils de Lagus, fut envoyé en Ambaſſade vers un Roi des Indes, appellé Allitrochades, fils du Roi Sandrochottus. Ce voyage lui donna lieu de faire une Hiſtoire des Indes, qu'il mêla de tant de menſonges & de tant de Fables, que Strabon aſſûre, que de tous les Hiſtoriens qui ont parlé des Indes, il n'y en a point qui méritent ſi peu d'être crus, que Deimachus & Megaſthene. Pline a pourtant rempli ſon Hiſtoire des relations de ces fidéles Hiſtoriens.

ſans jamais ſe démentir, dans les affaires qui demandoient de la réſolution & de la fermeté, & où il falloit combattre, il ne ſe conduiſit pas moins bien dans celles qui ſe traitent ſans armes par la ſeule negociation, & où la douceur de la perſuaſion a plus de pouvoir que la force ; car il ſçut ſi bien adoucir & gagner Porſenna, que d'un ennemi très-redoutable & même invincible, il en fit l'ami des Romains.

Sage conduite de Publicola dans les affaires qui ſe traitoient par négociation.

Quelqu'un pourra m'oppoſer ici que Solon remit les Athéniens en poſſeſſion de Salamine qu'ils avoient perduë, & que Publicola rendit les terres que les Romains poſſedoient dans la Toſcane. Mais j'ai à répondre qu'il faut conſiderer les actions des hommes par rapport au tems qu'elles ont été faites. Car un ſage Politique eſt un homme ſouple, qui ſe gouvernant diverſement ſelon les occaſions, & prenant toujours les choſes par l'endroit qu'elles preſentent, ſçait ſauver le tout par la perte d'une partie, & gagner beaucoup en donnant peu ; c'eſt ce que fit Publicola ; car en rendant

Comment il faut conſiderer les actions des hommes pour en bien juger.

Définition du bon politique.

Car un ſage Politique eſt un homme ſouple, qui ſe gouvernant diverſement ſelon les occaſions qui ſe preſentent.) Il n'y a rien de plus ſage ni de plus parfait que cette définition que Plutarque fait d'un bon Politique. Voilà un Payen bien éloigné des pernicieuſes maximes de ces Chrétiens relâchez, qui font d'un Politique un monſtre plûtôt qu'un homme, & qui veulent que ce ſoit un compoſé de fauſſeté, de tromperie & de mauvaiſe foi.

Et ſçait ſauver le tout par la perte d'une partie.] Au lieu de ἀφαιρέσει, il faut lire, comme dans un Mſ. ἀφέσει. Et au lieu de καὶ μικρὸν ἀποβάς il faut rétablir καὶ μικρῶν ἀποβάς.

quelques

quelques terres étrangeres, il conſerva tout ſon pays; & au lieu que les Romains ne pouvoient qu'à peine & par une eſpece de miracle garder leur ville, il les rendit maîtres du camp de ceux qui les aſſiegeoient, & en prenant ſon ennemi même pour Juge des differends qu'il avoit avec Tarquin, il gagna ſa cauſe, & avec la victoire il eut encore toutes les choſes qu'il auroit volontiers données pour l'achetter; car non-ſeulement Porſenna conſentit à la paix; mais il donna encore tout ſon équipage, & toutes les proviſions de guerre & de bouche qu'il avoit dans ſon armée, jugeant de la vertu & de la genéroſité de tous les Romains par celle de leur Conſul.

Publicola, en quoi grand politique.

Mais il donna encore.) Le mot κατέλυσεν pourroit ſe ſoûtenir, mais j'aime mieux la leçon d'un Manuſcrit κατέλιπεν, *il leur abandonna.*

Fin de la vie de Publicola

REMARQUES

De Monſieur DE MEZIRIAC,

Sur la vie de Theſée.

PAG. 3. *QUI de cet homme-ci ſoûtiendra la rencontre.*) Ce ſont des paroles que Plutarque a ramaſſées de deux ou trois paſſages d'Æſchyle en la Tragedie des ſept Princes devant Thebes, & encore il y a changé quelques mots pour les accommoder mieux à ſon propos. Mais il me ſemble, puiſque dans le Grec ce ſont des Vers Iambiques, ou des fragmens de Vers Iambiques, qu'Amiot a mal fait de les traduire en petits Vers Lyriques.

PAG. 4. *Theſée de par ſon pere deſcendoit d'Erechthée, & des premiers nez de la terre même.*) Le Grec n'en dit pas davantage, & Amiot a paraphraſé & gloſé merveilleuſement; car pour une ligne de Grec, il en a mis cinq ou ſix en ſa traduction. Or j'ai déduit fort au long en mes commentaires ſur Apollodore, tout ce qui peut ſervir à l'explication de ce paſſage. Mais je dirai ici brievement, que le plus ancien Roi d'Athenes fut Cecrops premier du nom, qu'on tenoit être né de la terre. Après lui regna Cranaüs, qui étoit auſſi né de la terre. Après Cranaüs regna Amphictyon, fils de Deucalion. Après Amphictyon regna Erichthonius, engendré de la Terre & de la ſemence de Vulcain, lequel par pluſieurs Auteurs anciens eſt appellé Erechthée premier du nom: & je crois que c'eſt ce même Erechthée dont parle Plutarque, à cauſe que Theſée deſcendoit de lui par droite ligne; car Erechthée ou Erichthonius eut pour fils Pandion premier du nom. Pandion fut pere d'Erechthée ſecond du nom. Erechthée eut pour fils Cecrops ſecond du nom. Cecrops fut pere de Pandion ſecond du nom. Pandion fut pere d'Egée, & ayeul de Theſée. Au reſte j'avertis le lecteur pour une fois, que je n'ai pas voulu groſſir ces notes de pluſieurs choſes que j'euſſe pû rapporter pour éclaircir divers paſſages de Plutarque, parce que cette vie étant toute dans la Fable Poëtique, j'ai reſervé ce qui s'en peut dire, pour mes Commentaires ſur Apollodore: outre qu'il y a pluſieurs points que j'ai expliquez en mes Com-

mentaires ſur les Epiſtres d'Ovide.

PAG. 6. *Un loyer ſuffiſant à l'ami ſoit rendu.*) J'ai traduit preſque mot à mot le vers d'Heſiode qui dit:

Μισθὸς δ' ἀνδρὶ φίλῳ ἐτητύμως, ἄρτιος ἔστω.

Amiot traduit:

Tu payeras promptement le ſalaire
Qu'auras promis au pauvre mercenaire.

Mais Heſiode parle de l'ami, non pas du mercenaire, & veut dire que les amis ſe doivent aimer réciproquement, & ſe rendre des devoirs mutuels avec grande égalité. Je prens à témoin Ariſtote l. 9. chap. 1. des Morales à Nicomachus, où parlant de propos deliberé de l'amitié & des bons offices & devoirs que les amis ſe doivent rendre mutuellement, ſi l'on veut que l'amitié ſoit de durée, il met en avant cette queſtion, à ſçavoir, ſi l'eſtimation de la récompenſe qui eſt dûë pour un plaiſir rendu, doit être remiſe au jugement de celui qui a fait le plaiſir, ou de celui qui l'a reçu, & il conclud par l'exemple de Prothagoras, qu'elle doit être eſtimée par celui qui a reçu le bienfait, & qu'il faut prendre pour regle cette ſentence d'Heſiode: Μισθὸς δ' ἀνδρὶ φίλῳ.

PAG. 7. *Et le Poëte Euripide.*) Plutarque fait alluſion à ce vers de la Tragedie d'Hippolyte,

Ἱππόλυτος ἁγνῷ Πιτθέως παιδεύματα

Hippolyte enſeigné par le chaſte Pitthée.

On pourra voir ce que j'ai rapporté de la vertu & ſuffiſance de Pitthée, en mes Commentaires ſur l'Epiſtre de Phedre.

Prince très-excellent.) Les vers Grecs de cet oracle ſont un peu diverſement rapportez par Plutarque en ce lieu, par Apollodore l. 3. & par le Scholiaſte d'Euripide ſur la Tragedie de Medée, comme je ferai voir ſur Apollodore.

Or ne ſçai-t'on pas quel fut le ſentiment de Pitthée.) Le Grec dit de même ἄδηλον ἔν ὅ τι νοήσας ὁ Πιτθεύς Amiot traduit extravagamment, *ce qu'entendant Pittheus.*

PAG. 8. *Parce qu'il redoutoit fort les Pallantides.*) C'eſt ce que dit le Grec mot à mot; Amiot traduit, *les enfans d'un nommé Pallas*, comme ſi ce Pallas étoit un homme de néant, inconnu, ou de fort baſſe condition. Et néanmoins nous apprenons d'Apollodore l. 3. que Pallas étoit fils de Pandion, & propre frere d'Egée, ſi bien que ce n'étoit pas ſans raiſon, que les Pallantides aſpiroient à la couronne, qui leur advenoit de droit, en cas qu'Egée fût mort ſans enfans.

PAG. 9. *Lorſqu'Egée l'adopta.*) C'eſt le ſens de ces paroles, παῖδα ἐποιήσατο τῷ Αἰγέως αὐτὸν, & Amiot a mal traduit, *que ſon pere le reconnut & l'avoüa pour ſon fils.* Car Egée n'avoüa pas ſeulement Theſée, mais en outre l'adopta, pour le rendre legitime, de bâtard qu'il étoit, afin qu'il lui

pût ſucceder au Royaume.

Au reſte, je dirai en faveur de ceux qui n'entendent pas le Grec, que Plutarque allegue deux raiſons differentes de la dérivation du nom de Theſée, du même mot Grec, *Theſis*, qui ſignifie, *poſition*, & encore, *adoption* : ſi bien que Theſée prit ce nom, ou des marques de reconnoiſſance poſées ſous la pierre ; ou de l'adoption qui fut faite de lui par Egée.

Que de Silanion & de Parrhaſius.) Parrhaſius fut un Peintre excellent qui floriſſoit du tems de Zeuxis, environ l'Olympiade 95. comme témoigne Pline l. 35. c. 9. qui au chap. 10. ſuivant ajoûte, que Parrhaſius avoit fait un portrait de Theſée, qui de ſon tems étoit au Capitole de Rome. Quant à Silianon, ſon métier étoit de jetter en bronze, & il floriſſoit du tems de Lyſippus, environ l'Olympiade 114. au rapport du même Pline l. 34. c. 8.

PAG. 11. *Comme Homere dit que les Abantes ſe tondoient.*) Les habitans de l'Iſle d'Euboée, qu'on nomme aujourd'hui Negrepont, s'appelloient anciennement Abantes, & l'Iſle même s'appelloit Abantis & Abantias, comme témoignent Stephanus, Strabon l. 10. & Pline l. 14. c. 12. Ce peuple avoit de coûtume de ſe tondre les cheveux par devant, & les laiſſer croître par derriere, comme dit Homere au 2. de l'Iliade, où parlant d'Elephenor, Capitaine des Euboéens, il ajoûte :

Τὼ δ' ἅμ' ἄρ' ἄρχον τες ἔπο τρωσὶ ὄπιθεν κομόωντες.

Sous lui marchoient grands pas, d'une mine guerriere,
Les Abantes vaillans, chevelus par derriere.

Au reſte, Polyænus n'eſt pas d'accord avec Plutarque, que Theſée ſe fût ainſi tondu à l'imitation des Abantes : au contraire il dit que les Abantes imiterent Theſée qui ſe tondit ainſi, afin qu'ès batailles il ne pût être pris par les cheveux ; qui fut auſſi la raiſon pour laquelle Alexandre commanda de faire raſer les barbes aux Macedoniens, comme Plutarque dit de rechef ès dits notables des Princes & Capitaines, & Polyænus auſſi l. 4. & Syneſius en l'oraiſon à la loüange des chauves.

PAG. 15. *Alcmene, mere d'Hercule étoit fille de Lyſidice.*) Le Scholiaſte de Pindare ſur l'ode 7. des Olympiques s'accorde avec Plutarque. Euripide en la Tragedie des Heraclides, & Servius ſur le 5. de l'Eneïde, & Diodore Sicilien l. 4. font bien deſcendre Alcmene de Pelops, mais les deux premiers ne mettent point le nom de ſa mere, & Diodore l'appelle Eurymede, non Lyſidice. Apollodore l. 2. s'éloigne entierement de cette opinion : car il fait mere d'Alcmene, Anaxo, fille d'Alcæus.

Qui portoit pour armes une maſſuë) Le Grec dit auſſi ὅπλῳ χρῶμενον κορύνῃ, & Amiot fait mal de traduire, *qui portoit ordinaire-*

ment pour ſon bâton une maſſuë, attendu que cette maſſuë étoit de fer, non de bois, comme témoigne Apollodore l. 3. qui nous apprend auſſi que Periphetes étoit fils de Vulcain; ce que je prouve par pluſieurs autres autoritez en mes Commentaires ſur cet Auteur. Pauſanias ès Corinthiaques dit que la maſſuë de Periphetes étoit d'airain.

Il rencontra Sinnis.) J'ai diſcouru ſuffiſamment de ce voleur en mes commentaires ſur l'Epître de Phyllis à Demophoon.

PAG. 17. *Qui eut nom Melanippus.*) Il y a auſſi dans le Grec Μελάνιππος par deux fois, quoiqu'Amiot ait toûjours mis Menalippus. Néanmoins Pauſanias ès Phocliques s'accorde avec le texte Grec de Plutarque, quand il dit. Αργεῖοι δὲ καὶ Σύνιδος θυγατρὸς γενέσθαι Θησεῖ Μελανίππου λέγουσι, καὶ ὡς ἀνέλοιτο ὁ Μελάνιππος δρόμῳ νίκην, ὅτε οἱ ἐξ Ἐπίγονοι καλούμενοι Νέμεα δεύτεροι ἔτι ἔθεσαν μετὰ Ἄδραστον *Les Argiens diſent que Theſée eut un fils de la fille de Sinnis, qui eut nom Melanippus, & que ce Melanippus emporta le prix de la courſe, lors que ceux qui furent appellez Epigones, celébrerent les jeux de Nemée pour la ſeconde fois après Adraſte.*

PAG. 18. *Et de qui ſont venus les Ioxides.*) Le Grec dit ἐξ Ἰωξίδου comme j'ai traduit. Amiot ajoûte de gayeté de cœur, *où il bâtit la ville des Ioxides.* Mais puiſqu'on ne trouve rien des Ioxides, ſinon de ce que Plutarque en dit ici, on ne peut conjecturer de ces paroles ἐξ Ἰωξίδου, qu'il y eût aucune ville apellée la ville des Ioxides, mais ſeulement qu'en la Carie il y avoit une certaine race, ou famille de gens appellez Ioxides, à cauſe qu'ils deſcendoient d'Ioxus.

Qu'on ſurnommoit Phæa.) Le Grec ne dit rien davantage, & Amiot ajoûte mal à propos pluſieurs paroles, traduiſant, *qu'on appelloit autrement Phæa, c'eſt-à-dire, Bure.* Mais qu'étoit-il beſoin de dire que cette Laie s'appelloit autrement Pœha, puiſqu'elle n'avoit autre nom que Phæa? Car le mot de Laie n'eſt pas un nom propre, mais il convient à toutes les Laies qui ſont au monde. A quel propos auſſi gloſer ſur ce nom propre Phæa, parce que c'eſt un mot Grec, qui ſignifie auſſi une choſe de couleur bure? Certes il n'y a point de nom propre Grec, qui ne ſignifie auſſi quelque autre choſe, outre la perſonne à qui on le donne. Mais qui voudroit toûjours ajoûter à chaque nom propre ſon autre ſignification, il ſeroit fort impertinent, & fort ridicule. Au reſte Strabon, l. 8. parle de cette Laie, & dit qu'elle fut mere du Sanglier de Calydoine. Elle s'appelloit Cromyonienne, à cauſe qu'elle demeuroit auprès d'un bourg du territoire de Corinthe, qui s'appelloit Cromyon. Mais Pauſanias ès Corinthiaques écrit le nom de ce bourg par un *o* long en la premiere ſyllabe, Strabon

& Plutarque y mettent un *o* bref, & Plutarque ſeul l'écrit par deux *m*. Ovide au 7. de la Methamorphoſe, faiſant brefve la premiere ſyllabe, ſuit l'opinion de ceux qui écrivent ce mot avec un *o* bref, & une *m* ſimple.

PAG. 19. *Sciron fut gendre de Cychreus.*) Je déduirai au long l'hiſtoire de Cychreus en mes Commentaires ſur Apollodore, & j'ai fait voir, ſur l'Epître de Phillis à Demophoon, que cette opinion des Megariens contrarie celle de tous les autres Auteurs touchant Endeide femme d'Æacus, & qu'il y a de l'apparence qu'ils ſe ſont équivoquez ſur les noms de Sciron & de Chiron. Car tous les autres font Endeide fille du Centaure Chiron, & nomment Chariclo la femme du même Chiron.

PAG. 21. *Et tirant un peu plus outre, il deffit en la ville d'Herſtione Damaſtes.*] J'ai retenu la verſion d'Amiot, qui au lieu de ces mots Grecs ἐν Ἑρμίονι met auſſi *en la ville d'Hermione*, parce que Henry Eſtienne corrige ἐν Ἑρμιόνι. Mais ſelon mon avis ni l'un, ni l'autre ne vaut rien parce qu'on ne ſçauroit prouver qu'entre la ville d'Eleuſine & la riviere de Cephiſe il y eût aucun lieu qui s'appellât Hermion, ou Hermione. Et néanmoins outre Plutarque, Ovide aſſûre auſſi au 7. de la Metamorphoſe, que Procruſte fut tué auprès de la riviere de Cephiſe. Il eſt vrai que Deodore Sicilien *l.* 4. dit que Theſée tua ce voleur en un bourg de l'Attique nommé Corydalſus. Mais ſelon Diodore il le tua toûjours en l'Attique; ſi bien qu'on ne peut aucunement ſoûtenir que Procruſte fut tué en la ville d'Hermione, qui étoit dans le Peloponneſe, & ſi proche de Trezene, que ſi Procruſte eût été là, c'eût été le premier que Theſée eût rencontré. Pauſanias ès Attiques dit qu'auprès de la riviere de Cephiſe il y avoit un lieu appellé Erineus, par où l'on diſoit que Pluton deſcendit ès enfers après qu'il eut ravi Proſerpine, & ajoûte incontinent que là auprès Theſée tua Procruſte. Je laiſſe donc juger au prudent Lecteur, s'il ne faudroit point corriger Plutarque, & lire ἐν Ἐρινεῷ au lieu de ἐν Ἑρμίονι.

PAG. 22. *Le proverbe du mal Termerien.*] Tous les Proverbaliſtes Grecs, à ſçavoir, Suidas, Zenobius, Diogenianus, Apoſtolius, rapportent ce Proverbe; mais au nombre pluriel τερμέρια κακά *les maux Termeriens*, & diſent qu'il s'entend des grands maux. Suidas en rapporte l'origine autrement que ne fait Plutarque; car il dit que les grands maux s'appellent Termeriens, à cauſe qu'en la Carie, il y avoit un lieu fort d'aſſiette appellé Termerium, dont les Tyrans ſe ſervoient comme de Priſon, & ajoûte que ce lieu étoit entre Melos & Halicarnaſſe. Certes Strabon *l.* 14. fait mention d'un Cap de la Carie au territoire des Myndiens, qui s'appelloit Termerium. Apoſtolius, & Suidas derechef don-

nent encore une autre origine à ce Proverbe, disans que les grands maux s'appelloient Termeriens, parce que le jour qui doit être à quelqu'un le terme de sa vie, s'appelloit Termia. l'Empereur Julien, en l'Oraison contre le Philosophe Cynique Heraclius, se sert de ce Proverbe au nombre singulier, comme Plutarque.

Quelques-uns de la race des Phytalides.) Pausanias ès Attiques nous apprend que les Phytalides étoient les descendans de Phytalus, lequel ayant reçu courtoisement dans sa maison la Déesse Cerés, eut d'elle pour récompense la plante du figuier, & enseigna le premier aux Atheniens à planter & cultiver cet arbre, dont il reçut beaucoup d'honneur lui & toute sa race, comme témoignoit un Epigrame grec qui étoit sur le tombeau de Phytalus, que Pausanias rapporte. Quant à l'expiation de Thesée faite par les Phytalides, il faut sçavoir que les Anciens avoient le meurtre & le sang en telle horreur, qu'ils croyoient que tous ceux, qui avoient tué quelqu'un comme que ce fût, avoient besoin d'expiation, jusques-là qu'il fallut qu'Apollon se fît expier pour avoir tué le Serpent Python, comme je ferai voir en mes Commentaires sur Apollodore. Mais sur-tout ceux qui avoient tué, soit de guet-à-pent, soit sans y penser, quelqu'un de leurs parens ou alliez, étoient fuis des hommes comme excommuniez, jusques à ce qu'ils fussent expiez. C'est pourquoi Thesée se fit expier, à cause qu'il avoit tué Sinnis, qui étoit son parent du côté de Pitthée, comme témoigne Pausanias ès Attiques, disant, *Quand on a passé la riviere de Cephise, on trouve un autel fort ancien, qui s'appelle l'autel de Jupiter Milichius. C'est là où Thesée fut expié par les descendans de Phytalus, à cause qu'il avoit tué plusieurs voleurs, & particulierement Sinnis, qui étoit son parent du côté de Pitthée.* Aussi le Scholiaste de Pindare dit que suivant l'opinion de quelques-uns Thesée institua les jeux Isthmiques à l'honneur de Sinnis, qui étoit fils de Neptune, & par conséquent frere de Thesée, qui se disoit fils de Neptune. Et Plutarque même cy-après sect. IX. dit que ces jeux furent instituez par Thesée à l'honneur de Sciron, qui étoit son cousin germain. Quant au surnom de Milichius, que Pausanias donne à Jupiter, il signifie proprement benin, & propice; & en effet, où j'ai traduit avec Amiot, *un sacrifice de propitiation.*, il y a dans le Grec, μειλίχια θύεσιν & Phornutus nous apprend que Jupiter s'appelloit ainsi, à cause qu'il s'appaise facilement envers les méchans, lorsqu'ils se repentent.

Du mois Hecatombæon, qui s'appelloit alors Cronius.) Amiot met le mois de Juin, au lieu d'Hecatombæon. Mais les Doc-

tes ſçavent que ce mois, qui étoit le premier des Atheniens, commençoit à la nouvelle Lune qui étoit la plus proche du ſolſtice d'Eſté, & bien ſouvent la plus grande partie de ce mois tomboit dans Juillet plûtôt que dans Juin. Ainſi les autres mois des Atheniens qui étoient lunaires, ne peuvent ordinairement s'accorder & ajuſter parfaitement avec les nôtres. C'eſt pourquoi j'eſtime qu'en traduiſant les Auteurs Grecs, il eſt plus ſûr de retenir les noms propres des mois des Atheniens, ou des Macedoniens, ou des autres Nations que de les exprimer par les mois des Romains. Au reſte l'Auteur du grand Etymologicon nous enſeigne, que le premier mois des Atheniens s'appelloit anciennement Cronius, à cauſe de certains ſacrifices qu'on faiſoit à Saturne en ce mois-là, leſquels s'appelloient Cronia, parce que Cronos en grec ſignifie Saturne. Mais que depuis ce mois fut appellé Hecatombæon, à cauſe que les choſes grandes ſont denotées par le mot Hecaton, & en ce tems-là le Soleil fait ſon plus grand cours, c'eſt-à-dire, demeure plus longuement ſur l'oriſon, qu'en toute autre ſaiſon, & fait les plus grands jours de l'année. Suidas & Harpocration ſont d'un autre avis: car ils diſent que ce mois fut appellé Hecatombæon, à cauſe des frequentes Hecatombes qu'on offroit en ce mois-là.

PAG. 24. *Au quartier qui s'appelle Delphinion.*) Le Grec dit auſſi ἐν τῷ Δελφινίῳ. Amiot traduit, *dedans le temple que l'on appelle Delphinion.* Je ne crois pas que ce pourpris fût dans le Temple d'Apollon Delphinius; mais en un endroit tout proche: car à cauſe de ce Temple le quartier de la ville où il étoit, s'appelloit Delphinium. Mon opinion eſt fondée ſur deux raiſons. La premiere eſt, que ce pourpris étoit au même lieu, où anciennement étoit la maiſon d'Egée, comme Plutarque aſſûre: mais la maiſon d'Egée étoit ſur pied lorſque Theſée vint à Athenes, & néanmoins le Temple d'Apollon étoit tout bâti hormis le toict; comme nous apprenons de ces paroles de Pauſanias en ſes Attiques: *Il y a dans Athenes un autre Temple d'Apollon ſurnommé Delphinius. On dit que ce Temple étant tout bâti hormis le toict, Theſée ſans être connu de perſonne arriva dans la ville. Et parce qu'il portoit une longue robe, qui lui alloit juſques aux talons, & avoit ſes cheveux agencez fort proprement, quand il fut auprès du Temple, ceux qui bâtiſſoient le toict lui demanderent par maniere de riſée, où alloit ainſi ſeule une jeune pucelle prête à marier. Theſée ne voulut pas ſe faire connoître autrement, mais déliant, comme on dit, des bœufs qui étoient accouplez à une charruë, qu'il trouva là par hazard, il prit le joug, & le jetta par-deſſus le Temple, beaucoup plus haut que ceux qui bâtiſſoient le toict.*

voiét. Ma ſeconde raiſon eſt, qu'au lieu appellé Delphinium, il y avoit d'autres bâtimens outre le Temple d'Apollon : & particulierement une ſalle ou chambre, ou Palais de Juſtice, qui s'appelloit ἐπὶ Δελφινίῳ, où l'on jugeoit des meurtres commis de propos déliberé, mais qu'on ſoûtenoit avoir été faits juſtement, comme témoignent Demoſthene, Suidas, Harpocration, Ælian, Helladius, l'Auteur du grand Etymologicon, & Pauſanias. Ce dernier nous apprend que ce Siége de Juſtice avoit été inſtitué devant Theſée, & que lui-même y fut tiré en Jugement pour le meurtre des Pallantides, dont il fut abſous. L'Auteur du grand Etymologicon dit que Theſée y fut tiré en Juſtice pour avoir tué Sinnis & Sciron : Et quant à l'origine du mot, il rapporte que certains Candiots étant agitez ſur mer d'une forte tempête, furent ſauvez par Apollon, qui s'apparut à eux en forme de Dauphin, & les guida juſques en l'Attique, & en mémoire de ce bienfait, ils firent bâtir un Temple à Apollon, qu'ils ſurnommerent Delphinius. C'eſt de ce Temple dont parle Plutarque trois lignes plus bas : mais au lieu qu'Amiot traduit, *qui eſt au-côté de ce Temple*, il faut mettre ſimplement, *qui eſt au côté du Temple*, comme il y a dans le Grec.

PAG. 25. *Qu'Ægée qui n'étoit que fils adoptif de Pandion.*] C'étoit l'opinion de quelques-uns, qui eſt touchée par Apollodore, *l.* 3. diſant, Πανδίονι δ' ἐν Μεγάροις ὄντι παῖδες ἐγένοντο, Αἰγεύς, Πάλλας, Νῖσος, Λύκος. ἔνιοι δὲ Αἰγέα Σκυρίᾳ εἶναι λέγουσιν, ὑποβληθῆναι δὲ ὑπὸ Πανδίονος. *Pendant que Pandion demeuroit en la ville de Megares, ces enfans lui nâquirent Ægée, Pallas, Niſus, Lycus. Toutefois quelques-uns diſent qu'Ægée étoit fils de Scyrius, & que Pandion ſe le ſuppoſa.* Semblablement Tzetzes Sur Lycophron. Αἰγεύς, ὁ Πανδίονος υἱός, ἢ Σκυρίᾳ, ἢ κατ' ἄλλους Λευκόφρύνα φημίᾳ, ὁ κληρονομηθεὶς τῷ Πανδίονι. *Ægée fils de Pandion, ou de Scyrius, ou de Phemius, ſelon Lycophron, qui fut adopté par Pandion.* Puis il ajoûte, qu'Androtion avoit écrit qu'Ægée deſcendoit d'un des Spartes de Thebes, c'eſt-à-dire, d'un de ceux qui nâquirent de la terre, lorſque Cadmus ſemales, dents du Serpent.

Du bourg de Sphettus.] Le Grec dit auſſi Σφηττόθεν, & Amiot l'a obmis, Néanmoins Philochorus dit la même choſe que Plutarque, ſelon le Scholiaſte d'Euripide ſur la Tragedie d'Hipolyte. Voici ſes propres mots traduits en notre Langue : *Pallas ayant fait deſſein de s'emparer de la ville d'Athenes, & tirant vers la ville avec ſes troupes, par le chemin qui mene du bourg de Sphettus à Athenes, ſes enfans par ſon conſeil ſe mirent en embûche au bourg de Gargettus, afin que pendant qu'il combattroit avec les Atheniens, ils puſſent ſurprendre la ville. Mais il*

y eut un Heraut de Pallas, qui découvrit toutes ces menées à Theſée ; lequel étant accompagné d'une bonne troupe de jeunes gens de ſon âge, les vint attaquer, & les tailla en pieces. Au reſte que Sphettus fût un bourg de l'Attique, pluſieurs Auteurs le témoignent, à ſçavoir, le grand Etymologicon, Harpocration, Pauſanias, Heſychius, Stephanus, & le Scholiaſte d'Ariſtophane. Et ces deux derniers nous apprennent que ce bourg étoit de la lignée Acamantide, & qu'il prit ſon nom de Sphettus, fils de Troezen, & neveu de Pitthée.

Ceux du bourg de Pallene] Preſque tous les Auteurs alleguez en la précedente adnotation font mention de ce bourg d'Athenes, qui étoit de la lignée Antiochide. Mais on peut recuëillir de ce paſſage de Plutarque, qu'il prit ſon nom de Pallas fils de Pandion.

Pag. 26. *De la contrée de Tetrapolis.*] Tetrapolis en Grec ſignifie quatre villes ; auſſi cette contrée s'appelloit ainſi, parce qu'elle comprenoit quatre villes, ou quatre bourgs, à ſçavoir, Oenoë, Probalinthus, Tricorythus, & Marathon, comme témoignent Stephanus & Strabon *l.* 8. Quant au taureau de Marathon, & à l'hiſtoire d'Hecale, je renvoye le Lecteur à mes Commentaires ſur Apollodore.

Pag. 27. *A cauſe d'Androgeos fils de Minos.*) Le Grec ne dit rien davantage ; mais Amiot ajoûte, *fils aîné du Roi Minos*, mal à propos, comme j'eſtime, parce qu'il y a de l'apparence qu'Androgeos étoit le plus jeune des quatre fils de Minos ; puiſqu'Apollodore *l.* 3. les nommant, obſerve cet ordre : Catreus, Deucalion, Glaucus, Androgeos.

Pag. 28. *Une eſpece mêlée, un enfant monſtrueux.*] Amiot conjoint ici deux vers d'Euripide, que Plutarque allegue comme ſéparez, & pris de deux demi endroits. On le voit clairement par le Grec, où ils ſont ainſi couchez. Τὸ δὲ Μινώταυρον, ὅσωπερ Εὐριπίδης φησὶ.

Σύμμικτον εἶδος, ἢ δυσθέατον βρέφος
γεγενέσθαι, καὶ
Ταύρου μεμίχθαι καὶ βροτῆς διπλῆν φύσιν.

Et en effet Plutarque au Traité de la Curioſité allegue le premier vers tout ſeul, où Amiot le traduit aſſez mal, comme je ferai voir en ſon lieu.

Mais Philochorus écrit,] Cette hiſtoire de Taurus, Capitaine de Minos, eſt rapportée de la même façon par Euſebe en ſa Chronique, qui allegue auſſi Philochorus au ſecond Livre de ſon Athenée.

Pag 31. *Le témoignage d'Heſiode qui l'appelle très-digne Roi.* Le mot Grec βασιλεύτατος ne ſe peut bonnement exprimer en François : car c'eſt un ſuperlatif pris du poſitif βασιλεὺς qui ſignifie Roi, comme qui diroit

très-Roi. Au reſte ce paſſage d'Heſiode ne ſe trouve point dans les œuvres de ce Poëte que nous avons. Mais tout ceci que Plutarque rapporte, du tort que les Poëtes tragiques ont fait à Minos, eſt emprunté de Platon, au Dialogue intitulé Minos, où il allegue ce paſſage d'Heſiode en ces termes βασιλεύτατος ἁπάντων βασιλήων, c'eſt-à-dire à peu près, *le plus Roi de tous les Rois mortels.* Quant au paſſage d'Homere il eſt pris du 19. de l'Illiade, où il dit de Minos Διὸς μεγάλου ὀαριστής. *Auditeur & Diſciple du grand Jupiter*, non comme traduit Amiot, *familier ami de Jupiter.* Car Platon au lieu allegué favoriſe ma Traduction, diſant que le mot ὄαροι ſignifie, les diſcours.

PAG. 34. *Simonide dit que cette voile.*] Le Grec dit ὁ δὲ Σιμωνίδης ἐκ λευκων φησὶν εἶναι τὸ δοθὲν ὑπὸ τοῦ Αἰγέως, ἀλλὰ φοινικοῦν ἰσχίον ὑγρῷ πεπυκασμὸν πρίνος ἄεθει ἐριθάλλει, où les dernieres paroles ſont les mêmes de Simonide, à quoi Amiot n'a pas pris garde, qui les traduit en proſe. Il eſt vrai qu'il faut corriger πρίνε au lieu de πρινὸς. Or ce que nous appellons graine d'écarlate, & les Arabes chermes, les Anciens l'appelloient coccum ou coccus, comme témoigne Pline liv. 9. chap. 41. Mais l'arbriſſeau qui porte cette graine, par les modernes Grecs eſt appellé Κόκκος *coccus*, comme on peut voir dans Pauſanias ès Phociques ; & les Anciens croyoient que c'étoit une eſpece d'yeuſe, qui ſe nomme en Grec πρῖνος, en Latin *ilex*. Je prends à témoin Pline l. 16. ch. 8. où il dit clairement que la graine d'écarlate naît d'un arbriſſeau, qu'il appelle, ilex aquifolia, comme qui diroit, *yeuſe aux feüilles aiguës.* Et ce paſſage de Simonide, que Plutarque allegue, fait foi que Pline n'a pas dit cela de ſa tête, ni ſans autorité.

Le Pilote étoit Phereclus Amarſyades.] Il y a dans le Grec Ἁμαρσυάδαο. Mais je crois que Simonide ſuivant la Dialecte Dorique a mis Amarſyadas, au lieu de Amarſyades, qui eſt une épithete patronymique de Phereclus : mais je ne puis dire aſſurément d'où il eſt pris, parce que les Auteurs ne m'en apprennent rien.

Je laiſſe juger au prudent Lecteur ſi ce peut être le même Phereclus qui bâtit les vaiſſeaux de Pâris, quand il voulut aller ravir Helene, comme diſent Homere au v. de l'Illiade, Coluthus & Triphyodorus ; & Ovide le donne à entendre en l'Epître de Pâris à Helene. Ce qui me perſuade que ce n'eſt pas le même Phereclus, c'eſt qu'Homere appelle Harmonides le pere de Phereclus, & dit qu'il fut tué par Meriones en la guerre de Troye. Mais ni Harmonides n'approche aucunement d'Amarſyades, ni il n'y a pas de l'apparence que celui qui ſervit de Pilote à Theſée au voyage de Candie, ait pû porter les armes en la guerre de Troye.

Mais Philochorus écrit que Scirus donna à Theſée un Pilote de l'Iſle de Salamine, &c.] Le Grec dit φιλόχορος δ' ὁ ἀτθὶς Σκίρα φησὶν ἐκ Σαλαμῖνος τὸν Θησεα λαβεῖν κυβερνήτην, *&c.* Amiot s'eſt abuſé traduiſant, *que Scirus Salaminien donna à Theſée un Pilote, &c.* Car c'étoit le Pilote qui étoit Salaminien, non pas Scirus, comme on peut recuëillir encore de ce que Plutarque dit, que les Atheniens n'entendoient rien encore en l'art de la Marine, qui fut la cauſe que Theſée prit un Pilote Salaminien. Outre qu'il eſt évident que Scirus étoit Athenien, puiſque ſon petit-fils étoit un des jeunes garçons qu'on envoyoit en Candie. Au reſte ce Pilote dans le texte Grec eſt appellé tantôt Nauſitheus, tantôt Nauſithous.

Pag. 35. *Parce que Meneſthes fils de ſa fille.*) Amiot a obmis ce mot de Meneſthes, qui néanmoins eſt dans le Grec, & Servius ſur le 6. de l'Eneïde, entre les ſix garçons qui furent envoyez en Candie avec Theſée, en met un qu'il appelle Mneſthus fils de Sumianus, qui ſemble être ce Mneſthus dont parle Plutarque, encore que Servius nomme ſon pere autrement que Plutarque.

Pag. 36. *Joignant le Temple de Scirus.*] Dans les Livres Grecs imprimez, il y a πρὸς τῷ Σκιρώνος ἱερῷ, *joignant le Temple de Sciron.* Mais j'ai ſuivi la traduction d'Amiot, parce qu'il ſemble que Plutarque a voulu parler ici des honneurs qu'on fit à Nauſithous, à Pheax, & à Scirus, preſque pour un même ſujet, & auſſi parce qu'Henry Etienne remarque qu'en quelques Manuſcrits il y a Σκίρα au lieu de Σκίρωνος. Toutefois on pourroit s'arrêter aux Livres imprimez, & lire Sciron, au lieu de Scirus, parce qu'il eſt aſſez vraiſemblable que Sciron eût un Temple dans Athenes, attendu qu'il étoit proche parent de Theſée, & les jeux Iſthmiques furent bien inſtituez en ſon honneur, comme Plutarque dira ci-après.

Prenant en la Maiſon de Ville.) Le Grec dit ἐκ πρυτανείου, & Amiot a mal fait de traduire, *du Palais*, parce qu'on pourroit douter, ſi c'eſt du Palais du Roi, ou du Palais de Juſtice, dont Plutarque veut parler.

Qu'on appelle Hiceteria.] Harpocration & Suidas expliquent ainſi ce mot, à ſçavoir, un rameau d'olive entortillé de laine, & alleguent Æſchines en ſon Apologie. Æſchyle en la Tragedie des Eumenides, décrit au long un ſuppliant portant ce rameau, & Sophocle en ſon Oedipus le Tyran, & Ariſtophane en ſon Plutus touchent cette coûtume, que leurs Scholiaſtes expliquent plus au long.

Pag. 39. *Le voulut pourſuivre avec des vaiſſeaux longs.*] Le Grec dit, μακραῖς ναυσὶ. J'ai déja fait voir ſur l'Epître d'Hypſipyle à Jaſon, l'impertinence de la traduction d'Amiot, qui tra-

duit, *avec une flotte de pluſieurs vaiſſeaux à rame*, ne prenant pas garde que les Auteurs Grecs appellent vaiſſeaux ronds, les vaiſſeaux Marchands ; & vaiſſeaux longs, les galeres & vaiſſeaux de guerre ; ſi bien que Minos ne contrevint pas au Decret public, pour avoir pluſieurs vaiſſeaux, mais parce qu'il avoit des vaiſſeaux longs, c'eſt-à-dire, des vaiſſeaux de guerre.

Qu'il étoit ſon couſin.] Le Grec dit, ἀνεψιὸν ὄντα, Amiot de gayeté de cœur, & contre la vérité de l'hiſtoire, ajoûte, *couſin germain.* Il eſt vrai que ἀνεψιὸς, ſignifie quelquefois couſin germain ; mais il ſe prend auſſi bien ſouvent pour couſin en quelque degré que ce ſoit, comme il eſt force de le prendre en cet endroit. Car de trois opinions qu'il y a touchant l'extraction de Dædale, il n'y en a pas une qui le faſſe couſin germain de Theſée. La premiere eſt celle de Plutarque en cet endroit, qui fait Dædale fils de Merope, fille d'Erechthée. La ſeconde eſt de Platon au Dialogue intitulé Ion, qui fait Dædale fils de Metion, & ſans doute que le Scholiaſte de Sophocle, ſur la Tragedie d'Oedipus Coloneus, eſt de cette opinion, pourvû qu'on le corrige, quand il dit, Μητίῳ ὃ τῶ Ερεχθέως καὶ Ιφινόη γίγνεται Δαιδαλος. Car il faut lire, Μητίονι & traduire, *De Metion fils d'Erechthée & de Iphinoë nâquit Dedale.* Cet Auteur nous apprend que Metion étoit fils d'Erechthée, ce qui eſt confirmé par Pauſanias ès Corinthiaques, & par Apollodore, *l.* 3. Suivant ces deux opinions, Dædale étoit couſin germain de Pandion, qui étoit l'ayeul paternel de Theſée ; mais cela ſuppoſé, il n'eſt pas vrai-ſemblable que Dædale fût contemporain de Theſée. J'eſtime donc la troiſiéme opinion plus probable, qui eſt celle d'Apollodore *l.* 3. & de Diodore Sicilien *l.* 4. diſant que Dædale fut fils d'Eupalamus, Eupalamus de Metion, & Metion d'Erechthée. Certes Suidas, Apoſtolius & Hyginus, ch. 244. & 274. font Dædale fils d'Eupalamus : ſi bien que par le conſentement de tant d'Auteurs, je ne fais nulle difficulté de tirer Pauſanias à cette opinion, le corrigeant quand il dit ès Bœotiques, Δαίδαλος ὁ Παλαμάονος, *Dedale fils de Palamaon* ; car je lis, ὁ Ευπαλάμου, *fils d'Eupalamus.* Et je ne doute point que le même Auteur n'ait tenu qu'Eupalamus étoit fils de Metion, attendu qu'ès Achaïques il dit, que Dædale étoit de Maiſon Royale, & de la race des Metionides. Suivant cette opinion, Metion étoit frere de Cecrops ; Eupalamus étoit couſin germain de Pandion ; Ægée & Dædale étoient couſins iſſus de germains, & Dædale & Theſée étoient couſins plus éloignez d'un degré. Quant au reſte de l'hiſtoire de Dædale, je renvoye le Lecteur à mes Commentaires ſur Apollodore.

PAG. 40. *Au bourg de Thymœtades.*] Ce mot eſt écrit par un æ en la ſeconde ſyllabe dans le Grec de Plutarque & dans Suidas ; mais Harpocration l'écrit par un œ avec plus de probabilité, à cauſe que Suidas même dit que ce bourg prit ſon nom d'un certain Heros appellé Thymœtes.

PAG. 42. *Le ſecond jour du mois Gorpiæus.*) Amiot traduit, *du mois de Septembre*, prenant ce mois pour un des mois des Macedoniens, & ayant égard aux tems plus modernes, lorſque les mois des Macedoniens, de Lunaires qu'ils étoient, furent rendus fixes & ſtables, & conformes à ceux des Romains. Mais je ferai voir ailleurs qu'anciennement le mois Loüis des Macedoniens répondoit à Hecatombæon des Atheniens, & par conſéquent Gorpiæus répondoit à Metagitnion, qui tombe plûtôt dans le mois d'Août que dans celui de Septembre. En outre il n'eſt pas aſſûré que ce Gorpiæus dont Plutarque parle, ſoit un mois des Macedoniens ; & pour ſuppoſer cela, il faudroit prouver qu'anciennement les Cypriots ſe ſervoient des mois des Macedoniens, ce qui eſt incertain & ſans aucune apparence. Il ſe pouvoit donc faire que les Cypriots appellaſſent un de leurs mois Gorpiæus, qui néanmoins étoit different du Gorpiæus des Macedoniens. Attendu qu'en mon traité des mois des anciens Grecs, je ferai voir par pluſieurs autoritez, que des mois qui portoient les mêmes noms en diverſes contrées de la Grece, étoient differens entr'eux.

Une petite ſtatuë de Venus.) Amiot traduit, *une petite image de Venus.* Le Grec dit ſimplement Ἀφρόδιτον. Mais Heſychius explique ce mot par ceux-ci, Ἀφροδίτης ἄγαλμα, *une ſtatuë de Venus.* Auſſi ce que Theſée dédia, n'étoit pas une image peinte, mais une ſtatuë, comme témoigne Callimachus en l'Hymne ſur Delos, où il aſſure que Theſée avoit eu cette ſtatuë d'Ariadne ; & Pauſanias ès Bœotiques ajoûte, qu'elle étoit de bois, ouvrage de Dedale, qui l'avoit donnée à Ariadne : mais Theſée la prit, & paſſant par Delos, la dédia dans le Temple d'Apollon, ne voulant pas l'emporter dans Athenes, de peur qu'elle ne lui renouvellât toûjours le ſouvenir d'Ariadne.

PAG. 44. *Et les Déliens appellent cette ſorte de branle la Gruë*] Cette danſe en Grec s'appelle γέρανος, *geranus*, qui ſignifie une gruë, & ſignifie auſſi cette danſe des Déliens, comme remarque Heſychius, qui ajoûte que le premier qui menoit la danſe s'appelloit Geranulcus. Callimachus en l'Hymne ſur Delos, fait mention de cette danſe inſtituée par Theſée, & nous apprend qu'elle ſe faiſoit en rond, comme les branles que nous danſons en France. Euſtathius ſur le 18. de l'Iliade, écrit qu'anciennement les hommes & les femmes dan-

ſoient ſéparément les uns des autres. Mais Theſée fut le premier qui fit danſer enſemble les filles & les garçons qu'il avoit ſauvez du Labyrinthe, en la maniere que Dædale leur enſeigna. Pollux auſſi l. 4. c. 14. parle de cette danſe appellée Geranus, & ajoûte que les deux qui étoient à la tête & à la queuë du branle, s'appelloient les chefs & les maîtres de la danſe. Au reſte je crois que cette danſe prit ſon nom des gruës, à cauſe que ces oiſeaux quand ils ſont apprivoiſez, aiment à folâtrer & courir en rond, comme rapporte Pline l. 10. c. 23.

De l'autel, qui s'appelle Ceraton.] Plutarque au liv. de l'Induſtrie des animaux, dit que cet autel de cornes étoit mis au rang des ſept merveilles du monde, à quoi il ſemble que Martial s'accorde en ſa premiere Epigramme. Mais ce paſſage-là de Plutarque contrarie merveilleuſement celui-ci, attendu que là il appelle cet autel Ceratinus, ici Ceraton. Là il dit que l'autel étoit compoſé de cornes toutes du côté droit, ici au contraire, qu'il étoit fait de cornes du côté gauche. Au reſte nous apprenons de Callimachus, en l'Hymne d'Apollon, que cet autel fut conſtruit par les propres mains d'Apollon, qui agençoit en forme d'autel les cornes des chevreüils de Cynthe, que Diane avoit pris à la chaſſe.

Pag. 46. *Le ſeptiéme jour du mois Pyanepſion.*) Ce mois prit ſon nom de la Fête appellée Pyanepſia, qu'on célébroit le ſeptiéme jour du mois, & la fête étoit ainſi nommée à cauſe des féves qu'on faiſoit cuire ſolemnellement ce jour-là, parce que par les anciens les féves étoient appellées en Grec *Pyame* ou *Pyani*, & depuis furent appellées *Cyami*, comme prouve fort bien Meurſius au l. 5. des Fêtes des Grecs, où il rapporte tout ce qui ſe peut dire de cette Fête. Mais il eſt bien difficile de déterminer ſi Pyanepſion étoit le quatriéme ou le cinquiéme mois des Atheniens, à cauſe que Joſeph Scaliger ſoûtient que c'étoit le quatriéme, & Mæmacterion le cinquiéme; au contraire Gaza & le docte Petau tiennent que Mæmacterion étoit le quatriéme, & Pyanepſion le cinquiéme, & tant les uns que les autres ſe fondent ſur de bonnes autoritez. Je ferois un trop long diſcours, ſi je voulois décider ici cette queſtion. C'eſt pourquoi je renvoye le Lecteur à mon traité des mois des Atheniens. Cependant nous ne nous mettrons point en danger de faillir, retenant le mot Grec Pyanepſion, ſans déterminer ſi c'étoit Octobre ou Novembre.

Pag. 47. *Comme ils avoient fait auparavant, offrant la ſupplication appellée Hiceteria.*) Le Grec dit, ὥσπερ τότε τὴν ἱκετηρίαν, ce qu'Amiot n'exprime pas ſuffiſamment, quand il traduit, *comme nous avons dit par ci-devant.* Plutarque veut dire que Ireſione étoit un rameau d'olive entortillé de laine, comme Hiceteria; mais il

y avoit de plus des fruits attachez tout à l'entour. Pluſieurs Auteurs font mention de ce rameau appellé *Ireſione*, qui rapportent auſſi les vers que l'on chantoit à cette occaſion, dont on pourra voir les paſſages dans Meurſius l. 5. des Fêtes des Grecs.

Pag. 48. *Le vaiſſeau ſur lequel Theſée alla.*) Platon en ſon Phædon, fait mention de ce vaiſſeau, & nous apprend que les Atheniens l'envoyoient tous les ans en l'Iſle de Delos, à cauſe que Theſée avec les garçons & les filles, qu'il avoit menez en Candie, revint ſain & ſauf dans ce même vaiſſeau, ayant fait vœu à Apollon d'envoyer là tous les ans pour lui rendre graces de ce benefice. Ulpian ſur l'Oraiſon de Demoſthenes contre Midias, dit que cette galere s'appelloit Delienne ou Deliaque, & auſſi Salaminienne. Et quant au premier nom, la cauſe en eſt évidente, à ſçavoir le voyage qu'elle faiſoit en Delos tous les ans : mais quant au ſecond, encore que les Auteurs n'en diſent rien, je crois que cette galere s'appelloit Salaminienne, à cauſe que Theſée prit ce vaiſſeau en l'Iſle de Salamine, auſſi-bien que le Pilote qui le gouvernoit, comme Plutarque a touché ci-devant. Suidas diſtingue quelquefois le vaiſſeau nommé Paralus d'avec le Salaminien, tantôt il les confond mal à propos ; car il faut plûtôt croire Ulpian qui les diſtingue manifeſtement.

Car on dit qu'il ne mena pas toutes les filles, &c.] Le Grec dit, ἐ γὰρ ἀπάσας αὐτὸν ἐξαγαγεῖν παῖ λαχού- σας τὸπε παρθένας. Amiot traduit, *on dit davantage qu'il ne mena pas*, liant fort mal cette periode avec la précédente, & s'éloignant du texte Grec, où ſe trouve la particule cauſative ὅ qu'il ne devoit pas changer en *davantage*. Car Plutarque veut rendre raiſon de ce qu'il avoit dit que la Fête des Rameaux, appellée *Oſchophoria*, avoit été inſtituée par Theſée ; & ſon argument eſt, qu'en la proceſſion qu'on y menoit, il y avoit deux jeunes hommes habillez en filles, pour repréſenter ceux que Theſée mena en Candie ainſi déguiſez. Au reſte, cette Fête s'appelloit *Oſchophoria*, parce que Oſche proprement ſignifie une branche de vigne chargée de ſes raiſins mûrs, & ceux qui aſſiſtoient à la proceſſion, portoient de ſemblables branches, comme on peut voir dans Athenée l. 11. & dans Proclus, en ſa Chreſtomathie, qui fait auſſi mention de ces deux garçons nourris à l'ombre, & habillez en filles, dont Plutarque parle. Il ajoûte encore que la Fête étoit à l'honneur de Bacchus & de Minerve, & que la proceſſion alloit depuis le Temple de Bacchus juſques à celui de Minerve Scirade. Mais qui voudra voir preſque tout ce qui ſe peut dire de cette Fête, pourra lire Meurſius l. 5. des Fêtes des Grecs.

Pag. 49. *Il fit une proceſſion, à laquelle il aſſiſta avec ces jeunes*

garçons

garçons ainſi habillez.] C'eſt le vrai ſens de ces paroles, αὐτόν τε πομπεύσας, καὶ τοὺς νεανίσκους ὅπως ἀμπεχόμενος. Quoi qu'Amiot traduiſe, *il fit une proceſſion, en laquelle lui & les autres jeunes garçons s'habillerent ainſi.* Mais il ne faut pas croire que Theſée s'habillât en fille, ni qu'il y en eut d'autres ainſi habillez, ſinon les deux ſeulement dont Plutarque a parlé ci-devant.

PAG. 50. *En récompenſe du bon recueïl qu'ils lui avoient fait en leur maiſon.*) Le Grec dit, ἀμοιβὴν φιλοξενίας. Amiot traduit, *en récompenſe de la courtoiſie dont ils uſerent en ſon endroit, quand il arriva.* Mais il s'éloigne trop du Grec, & ſa traduction eſt un peu ambiguë; car on peut douter ſur ces paroles, *quand il arriva*, ſi ce fut, quand Theſée arriva de Candie, ou quand il arriva de Troezene. Toutesfois il eſt certain que Plutarque parle du bon traitement que les Phytalides firent à Theſée, lorſqu'il vint de Troezene à Athenes.

PAG. 52. *Et bâtiſſant un Palais commun à l'endroit où il eſt maintenant, appella la ville d'Athenes Aſty, & rendit commun à tous le ſacrifice qui s'appelle Panathenæa.*] Le Grec dit, ἓν ὃ ποιήσας ἅπαντι κοινὸν ἐν ταύτῃ πρυτανεῖον καὶ βουλευτήριον, ὅπου νῦν ἵδρυται, τὸ ἄστυ τῇ τε πόλει Ἀθήνας προσηγόρευσε, καὶ Παναθήναια θυσίαν ἐποίησε κοινήν. Amiot traduit, *& bâtit un Palais commun, & une Sale pour tenir le Conſeil, au lieu où maintenant eſt aſſiſe la Cité, que les Atheniens appellent Aſty, mais il appella tout le Corps de la ville enſemble Athenes, puis inſtitua la fête générale & le ſacrifice commun à tous ceux de l'Attique, que l'on appelle Panathenæa.* Où il commet pluſieurs fautes, comme je laiſſe juger au Lecteur en conferant ſa traduction avec la mienne, & avec le texte Grec, & conſidérant les remarques que je vais faire. Car il faut ſçavoir que le premier Roi de l'Attique Cecrops, fonda une ville ſur un rocher un peu élevé, & de ſon nom l'appella Cecropia. Depuis cette Ville s'augmentant & s'étendant au long & au large tout à l'entour, le tout enſemble s'appella Polis, c'eſt-à-dire, ville, & ce qui étoit ſur le rocher bâti par Cecrops, s'appella particulierement Acropolis, comme qui diroit, Ville haute, ou Forteresſe & Citadelle. Comme témoignent Euſtathius ſur Denis le Geographe, le Scholiaſte d'Apollonius ſur le premier des Argonautiques, & Pline *l.* 7. *c.* 56. Quant au nom d'Athenes, il eſt certain qu'il fut impoſé à cette Ville long-tems devant Theſée, après que Minerve eut emporté la victoire ſur Neptune, touchant la prérogative de donner le nom à cette ville, comme je prouverai par infinies autoritez en mes Commentaires ſur Apollodore: ſoit que ce nom lui fut donné du tems même de Cecrops, ou du tems d'Amphictyon, ou du tems d'Erichthonius, autrement Erechthée pre-

mier du nom, parce que les Auteurs en parlent diverſement, comme on peut voir dans Meurſius chap. 2. du Livre intitulé, de la fortune d'Athenes. Il n'y a donc point d'apparence que Plutarque veüille dire, que Theſée donna le nom d'Athenes à ſa ville; mais je crois que ſon opinion eſt, que Theſée le premier l'appella Aſty, qui ſignifie en général une Ville ou Cité, mais étant mis abſolument, ſignifie la ville d'Athenes par excellence, comme le mot *urbs* entre les Latins, ſe prend particulierement pour la ville de Rome. Quant à la fête appellée Panathenæa, il ne faut pas croire auſſi qu'elle prit ſa premiere origine de Theſée, car elle fut inſtituée par Erichcthonius, comme témoignent Apollodore *l.* 3. Harpocration & Suidas. Mais alors elle s'appelloit ſimplement Athenæa, à cauſe qu'elle ne ſe célébroit que par ceux qui demeuroient dans l'enclos de la ville d'Athenes, au rapport de Pauſanias ès Arcadiques, d'Harpocration & de Suidas. Depuis Theſée l'appella Panathenæa, quand il la rendit commune à tous les Habitans de l'Attique, comme Plutarque le touche en cet endroit, & Pauſanias au lieu allegué le dit clairement.

Il en inſtitua encore une autre le ſeiziéme jour du mois Hecatombæon, qui s'appelle Metœcia.) Le Grec dit, ἔθυσε δὲ καὶ μετοίκια τῇ ἕκτῃ ἐπὶ δέκα Ἑκατομβαιῶνος. Amiot ajoûte mal à propos cette gloſe, *pour les Etrangers qui viendroient s'habituer à Athenes*, s'étant abuſé, à cauſe que les Etrangers qui s'habituoient dans Athenes, s'appelloient Metœci, & le tribut qu'ils païoient tous les ans s'appelloit Metœcium, comme je ferai voir ailleurs. Mais il pouvoit apprendre de Suidas, que le mot μέτοικος Metœcus, ſe prend auſſi quelquefois ſimplement, pour Habitant d'un lieu ou d'une ville, ſoit qu'il ſoit étranger ou non. Et ceci ſoit dit pour ſoûtenir le texte de Plutarque. Car je me doute fort qu'il ne ſoit dépravé, & qu'au lieu de μετοίκια Metœcia, il ne faille lire Συνοίκια Synœcia. Je me fonde premierement en la proprieté du mot, attendu que Συνοικεῖν, ſignifie proprement habiter enſemble, & on voit clairement, par la ſuite du diſcours de Plutarque, que Theſée inſtitua cette fête, en mémoire de ce qu'il avoit reduit tous ceux des bourgs & villes de l'Attique, à habiter enſemble, & être Citoyens d'une même ville. En outre mon opinion eſt appuyée de fort bonnes autoritez. Car Stephaus écrit ainſi, φησὶ Χάραξ ὅτι Θησεὺς τὰς ἐνδεκα πόλεις τὰς ἐν τῇ Ἀττικῇ Συνοικίσας εἰς Ἀθήνας, Συνοίκια ἑορτὴν κατέστησατο. *Charax dit que Theſée ayant induit ceux des onze villes de l'Attique à venir habiter enſemble dans Athenes, inſtitua la fête appellée Synœcia.* Semblablement Thucidide *l.* 2. de qui Plutarque a emprunté tout ce paſſage preſque mot à mot, con-

clud ainſi ſon diſcours touchant ce fait de Theſée. καὶ ξυναίκια ἐξ ἐκείνου Ἀθηναῖοι ἔτι καὶ νῦν τῇ Θεῷ ἑορτὴν δημοτελεῖ ποιοῦσι. *Et deſlors juſques à preſent les Atheniens font publiquement la fête appellée Xynœcia, à l'honneur de la Déeſſe.* Où il ne faut pas s'arrêter à ce qu'il écrit ce mot par un *x*; car les Ecoliers ſçavent que c'eſt le propre de la Dialecte Attique de mettre cette lettre bien ſouvent, au lieu de la lettre *s*. Quant à la Déeſſe à l'honneur de laquelle on faiſoit cette fête, le Scholiaſte de Thucidide dit que c'étoit Minerve: Mais le Scholiaſte d'Ariſtophane ſur la Comedie de la Paix, dit ainſi. φασὶ τῇ τῶν Συνοικίων ἑορτῇ θυσίαν πελεῖσθαι εἰρήνῃ, τῇ δ' ἡμέρᾳ μὴ αἷμα τεθῆναι, ἑκατομβαιῶνος μηνὸς ἕκτῃ ἐπὶ δέκα. *On dit que le ſeiziéme du mois Hecatombæon, le jour de la fête appellée Synæcia, on fait un ſacrifice à la Paix, mais on ne répand point de ſang ſur l'autel.*

Il eſt vrai qu'il ſe pouvoit faire, que la fête fût à l'honneur de Minerve, & que néanmoins on fit un ſacrifice à la Paix, le même jour.

Pag. 55. *Et y fit engraver une inſcription, &c.* Si on veut conferer ma traduction avec le Grec, on verra que je l'ai exprimé fidélement. Mais Amiot a failli, obmettant en la proſe que l'un des vers étoit en la face de la colonne regardant le matin, & l'autre vers étoit en la face du côté du ſoir, puis fourrant cela dans les vers, Il ajoûte auſſi de gaïeté de cœur, que cette colonne étoit quarrée, ce qui n'eſt pas dans le Grec: en outre Amiot fait parler Plutarque, en ſorte qu'on diroit que cette colonne étoit encore ſur pied de ſon tems, ce qui eſt faux. Car Strabon, qui fait mention de cette colonne & de ſon inſcription *l.* 3. & 9. ne dit rien de la forme de la colonne: mais au premier paſſage il dit qu'elle fut érigée par les Ioniens chaſſez du Peloponneſe, qui avoient occupé l'Attique & la Megaride, & par les Habitans du Peloponneſe. Au ſecond paſſage, il dit que cette colonne fut abattuë par les Heraclides, lorſqu'ayant occupé le Peloponneſe, ils déclarerent la guerre aux Ioniens & aux Atheniens, & s'emparerent de la Megaride, au tems que Codrus fils de Melanthus étoit Roi d'Athenes.

Pag. 57. *La voile de la navire appellée Theoris.*] Amiot traduit, *la voile de navire ſur laquelle ils ſeroient venus*, nonobſtant qu'il y eût dans le Grec, τῆς Θεωρίδος νεώς. Et par ce moyen, il nous cache une belle antiquité. Car nous apprenons de Plutarque en la vie de Demetrius, que ceux qu'on envoyoit à l'oracle de Delphes, ou vers Jupiter Olympien, ou bien aux fêtes & ſolemnitez publiques de la Grece, pour faire les ſacrifices ordinaires pour le ſalut des villes, s'appelloient Theori. A quoi s'accorde Suidas, qui ajoûte que la nef dans laquelle ils al-

loient à de semblables affaires, s'appelloit Theoris, comme fait aussi foi ce passage de Plutarque.

Hellanicus, Pherecydes & Herodorus.) Je ne sçais si c'est par la faute des Imprimeurs ou d'Amiot, qu'en plusieurs endroits où Plutarque allegue Horodorus, on trouve écrit Herodotus; encore que dans le Grec il y ait toûjours Ἡρόδωρος. Certes puisque Plutarque n'allégue cet Autheur qu'en des points concernans l'histoire fabuleuse, & le conjoint ici avec Hellanius & Pherecydes, qui avoient écrit amplement sur ce sujet, comme on peut recueillir de tous les Scholiastes Grecs, qui les citent fort souvent touchant la Fable Poëtique; il y a de l'apparence que c'est le même Herodorus natif de la ville d'Heraclée, qu'Athenée cite avec Pherecydes *l.* 22. *ch.* 7. parlant de la tasse qu'Alcmene reçut de Jupiter la nuit qu'il coucha avec elle. Et nous apprenons du même Athenée *l.* 10. chap. dernier, que cet Herodorus avoit écrit plusieurs Livres des faits d'Hercule, car il l'allegue en ces termes. Ἡρόδωρος ἐν ἐπτακαιδεκάτῃ κατὰ τὸν περὶ Ἡρακλέα λόγον. *Herodorus au Livre* 17. *des faits d'Hercule.* Stephanus aussi en deux endroits cite le dixiéme Livre d'Herodorus des faits d'Hercule, à sçavoir, sur le mot Λῆπες, & sur le mot Κυνοπικὸν. Dont je conclus que c'est le même Herodorus que Plutarque allegue en la vie de Romulus, l'appellant Herodorus le Pontique, à cause que la ville d'Heraclée dont il étoit natif, étoit au Royaume du Pont. Aussi Plutarque le cite touchant quelque fait d'Hercule, tant en ce passage-là, qu'en la question 93. des choses Romaines, encore qu'Amiot traduise toûjours Herodotus.

Pag. 59. *Mais ils faillent à l'accent en le mettant sur la derniere syllabe.*) Je dirai en faveur de ceux qui n'entendent pas le Grec, que Ἑρμοῦ οἰκία, mettant l'accent sur la premiere syllabe du premier mot, signifie, *la maison d'Hermus*, mais Ἑρμοῦ οἰκία l'accent sur la seconde syllabe, signifie *la maison de Mercure.*

Pag. 60. *Auprès de la place qui s'appelle Pnyx, & joignant le Musée.*) Le Grec dit περὶ τὴν Πνῦκα καὶ τὸ Μουσεῖον. Amiot traduit, *sur la même place que l'on appelle Pnice, joignant le Temple des Muses.* Mais il est évident que l'accusatif *Pnyca*, vient du nominatif Pnyx, qui en aucun cas ne peut faire Pnyce, comme Amiot traduit tant ici, qu'ailleurs. Et pour s'en mieux éclaircir, il ne faut que lire Suidas sur ce mot, & Julius Pollux *l.* 8. chap. 10. qui nous apprend qu'anciennement le peuple s'assembloit en cette Place pour la création des Magistrats, & qu'elle étoit proche de la Forteresse, communement appellée Acropolis. Quant au Musée, Amiot s'est aussi abusé: car ce lieu ne

prit pas son nom des Muses, mais de Musée Poëte & Prophete ancien, à cause qu'il demeura long-tems en ce lieu-là, y rendant ses oracles, & enfin y mourut en extrême vieillesse, & y fut inhumé, comme rapporte Pausanias ès Attiques, qui ajoûte, que c'étoit un petit tertre auprés de la Forteresse, que le Roi Demetrius voulut fortifier, pour tenir en bride toute la ville d'Athenes.

Ayant fait auparavant un sacrifice à la Peur.) Le Grec dit, τῷ φόβῳ σφαγιασάμενος, mais Henri Estienne remarque qu'en quelques Manuscrits il y a φοίβῳ, qui signifie *à Apollon.* Toutesfois je suis d'avis avec lui, qu'on retienne φόβῳ, qui signifie *à la Peur*, comme aussi il faut corriger un semblable passage de la vie d'Alexandre le Grand, ainsi que je ferai voir en son lieu.

Pag. 61. *Donna la bataille au mois de Boëdromion.*) C'étoit le troisiéme mois des Atheniens dont la plus grande partie tomboit ordinairement dans Septembre. Quant à la fête Boëdromia, dont ce mois porte son nom, je ne crois pas que Plutarque veüille dire qu'elle fut instituée par Thesée, à cause de la bataille contre les Amazones: mais le sens de ses paroles est, que la bataille fut donnée le même jour de la fête. Car cette fête fut instituée long-tems devant Thesée, sous le Regne d'Erechthée bisayeul d'Ægée, lors qu'Eumolpus faisant la guerre aux Atheniens, Xuthus, ou son fils Ion, vint à leur secours, comme témoignent unanimement Harpocration, Suidas, l'Auteur du grand Etymologicon, le Scholiaste de Callimachus, & plusieurs autres Auteurs, dont j'alleguerai les passages au Traité des mois des Atheniens, & aux Commentaires sur Apollodore, où je ferai voir que βοηδρομεῖν *Boëdromein*, signifie secourir, ou courir au combat avec grands cris.

Auprès de la Chapelle de Chalcodon.] Pausanias ès Arcadiques & Bœotiques fait mention de deux Chalcodons. L'un fut pere d'Elephenor Capitaine des Eubéens au siege de Troye, & ce Chalcodon fut tué par Amphitryon en une guerre que les Thébains eurent contre ceux d'Eubœe. L'autre suivit Hercule en la guerre qu'il eut contre Augias Roi d'Elide, où il fut tué, & honorablement inhumé par Hercule. Je laisse à juger au Lecteur, si c'est l'un de ces deux Chalcodons, ou un troisiéme de même nom, qui avoit une Chapelle en la ville d'Athenes.

Jusques vers le Temple des Eumenides.] Le Grec dit, μέχρι τῶν Εὐμενίδων, c'est-à-dire mot à mot, *jusques vers les Eumenides.* Amiot traduit, *jusques-là où sont les images des Eumenides*, donnant à entendre qu'il y avoit des images des Furies en quelque ruë, ou en quelque place d'Athenes, ce qu'on ne prouveroit pas fa-

cilement par bonne autorité. Mais j'eſtime que Plutarque parle plûtôt du Temple des Furies qui étoit dans l'enclos de l'Aréopage, comme j'ai fait voir par pluſieurs autoritez en mes Commentaires ſur l'Epître d'Hermione à Oreſte. Je fonde mon opinion ſur ce que le mot Aréopage ſignifie rocher de Mars, & au rapport d'Euſtathius ſur Denys le Geographe & de l'Auteur du grand Etymologicon, les Amazones porterent leurs armes juſques-là, & partant ce lieu fut appellé Aréopage, ou rocher de Mars, ſoit à cauſe que Mars eſt le Dieu des armes, ſoit à cauſe que les Amazones ſe vantoient d'être deſcenduës de Mars. Eſchyle en la Tragedie des Eumenides, dit que les Amazones s'emparerent de ce lieu, s'y fortifierent & y ſacrifierent à Mars, dont il prit le nom d'Aréopage. Il ne faut pas croire pourtant que le Temple des Eumenides fut déja bâti du tems de Theſée, car il ne fut conſtruit qu'après le jugement d'Oreſte; mais Plutarque veut dire, que les Amazones pouſſerent les Atheniens juſques à l'endroit où depuis fut bâti le Temple des Eumenides.

PAG. 62. *L'Amazone que Theſée avoit épouſée.*) J'ai retenu la traduction d'Amiot, encore que le Grec dit ſeulement, τῷ τῷ Θησεῖ ζυναμᾶσαν, c'eſt-à-dire mot à mot, *l'Amazone qui habitoit avec Theſée.* Il eſt vrai que les Grecs uſant du verbe ζυναικεῖν en matiere d'homme & de femme, entendent ordinairement l'habitation & conjonction charnelle : mais ils ne déterminent pas par-là, ſi c'eſt par legitime mariage, ou par concubinage C'eſt pourquoi aïant fait voir en mes Commentaires ſur l'Epître de Phedre, que pluſieurs Auteurs avec Ovide tiennent que Theſée n'épouſa pas la mer d'Hyppolite, mais la tenoit ſeulement pour concubine, j'ai bien voulu avertir le lecteur que pour ce que Plutarque en dit ici, on ne doit pas le tirer à l'opinion contraire.

PAG. 63. *Le nom du lieu qui s'appelle Horcomoſion.*) Le verbe Grec ὁρκωμοσεῖν ſignifie proprement jurer une paix, une alliance, ou confederation, d'où vient que ὁρκωμοσία & ὁρκωμόσιον ſignifient le ſerment prêté en pareilles occaſions..

Vers le lieu qu'on appelle Rhus.] Pauſanias ès Attiques rapporte qu'en la ville de Megares il y avoit un lieu appellé Rhus, à cauſe qu'autrefois en ce lieu-là ſouloit couler une grande quantité d'eau des montagnes voiſines : mais Theagenes Tyran de Megares fit écouler ailleurs cette eau-là, & au même lieu érigea un autel au Fleuve Acheloüs.

Et du lieu nommé Cynoſcephales)Le Grec dit : καὶ τ Κυνὸς κεφαλὰς. Et Amiot traduit : *près des rochers qui ont nom les têtes de chien.* Mais il eſt aſsûré que Cynoſcephales eſt le nom propre de ce lieu-là, comme on peut voir dans Plutarque en la Vie de Quintius Flaminius, dans Polybe *l.* 17.

dans Stephanus, dans Strabon *l.* 9. & dans Tite-Live *l*, 33. qui retient le même mot Grec & Latin, & ne traduit pas *canis capita*: comme auſſi Malherbe traduiſant Tite-Live, met fort bien, *Cenoſcephales.*

PAG. 64. *Car on dit qu'il ravit Anaxo Trezenienne.*] Athenée *l.* 13. c. 1. rapporte les mêmes choſes touchant les amours de Theſée, mais avec quelque peu de diverſité. Voici ces propres mots traduits en nôtre langue: *Iſter au quatorziéme livre des Attiques, faiſant un dénombrement des femmes de Theſée, dit qu'il en eut les unes par amour, il en ravit les autres, & en poſſeda quelques-unes par legitime mariage. Il ravit Helene, Ariadne, Hippolyte & les filles de Cercyon & de Sinnis. Il épouſa Melibœa mere d'Ajax, & au rapport d'Heſiode, Hippe, & Ægle, pour l'amour de laquelle il fauſſa les ſermens qu'il avoit faits à Ariadne. Pherecydes ajoûte à celles-ci Pherebia. Encore devant qu'il ravit Helene, il ravit Anaxo de la ville de Trezene, & après Hippolyte il eut Phedre.* Où j'ai corrigé par Plutarque ces paroles du texte Grec. Καὶ ἐκ Τροίας ἥρπασεν Ἀναξὼ qui ſignifient que Theſée ravit Anaxo de la ville de Troye, car il n'y a nulle apparence en cela, & il vaut mieux lire ἐκ Τροιζῆνος, *de la ville de Trezene*, pour accorder Athenée avec Plutarque. Je crois auſſi qu'il vaut mieux lire Peribœa, que Melibœa, à cauſe que la mere d'Ajax s'appelloit Peribœa, ou Euribœa, comme j'ai prouvé ſur l'Epître de Briſeïde. Quant à la fille d'Iphicles, je ne ſçaurois dire ſi elle s'appelloit Jope, comme veut Plutarque, ou Hippe, comme on lit dans Athenée, à cauſe que nul autre Auteur n'en fait mention.

PAG. 65. *Non ſans Theſée.*] Ce proverbe s'applique à toute choſe qui n'a pas été faite ſans grand ſecours, comme dit la gloſe d'Amiot, & tous les Proverbialiſtes Grecs l'expliquent ainſi, & particulierement Zenobius Cent. 5. prov. 33.

Cettui-ci eſt un autre Hercule.) L'origine de ce proverbe eſt rapportée d'une autre ſorte par Zenobius Cent. 5. prov. 48. & encore diverſement par Elian *l.* 22. chap. de l'hiſtoire diverſe, comme les curieux pourront voir.

Non pas comme dit Euripide, par force d'armes.) On pourra voir ce que j'ai écrit ſur ce ſujet en mes Commentaires ſur l'Epître de Phillis.

PAG. 66. *Il eſt écrit en l'hiſtoire des faits d'Hercule.*) Le Grec dit, ἐν τοῖς περὶ Ἡρακλέους γέγραπται; & encore que j'aie retenu la traduction d'Amiot, je ne veux pas celer au Lecteur que mon opinion eſt qu'il faudroit traduire, *j'ai écrit en la Vie d'Hercule*, parce que c'eſt la coûtume de Plutarque d'alleguer ainſi ſes propres œuvres, uſant du verbe paſſif γέγραπται en la troiſiéme perſonne, comme je pourrois prouver par pluſieurs paſſages, ſi je ne craignois d'en-

nuyer le lecteur. J'en alleguerai un seul qui est en cette même Vie à la fin, où parlant de Cimon, qui prit l'Isle de Scyros, il ajoûte, ὡς ἐν τοῖς περὶ ἐκείνου γέγραπται, & Amiot traduit fort bien, *comme nous avons écrit en sa Vie.* Au reste il est certain que Plutarque avoit écrit la vie d'Hercule, comme on voit au catalogue de ses œuvres, que les uns attribuent à Sextus de Chœronée, les autres à Lamprias fils de Plutarque même. Quant à ce que Plutarque dit qu'Hercule fut le premier qui permit d'enlever les corps des morts en bataille, Elian le confirme l. 12. c. 27. de l'histoire diverse.

On montre encore aujourd'hui en la ville d'Eleuthere, &c.) Il y a simplement dans le Grec ἐν Ἐλευθεραῖς, & Amiot ajoûte fort mal à propos, *au bourg d'Eleutheres*, comme si Eleuthere eut été un bourg de l'Attique, mais il ne faut pas être guéres sçavant en Geographie, pour n'ignorer pas que c'étoit une ville de la Bœoce, où sans doute Adraste & Thésée firent ensevelir les simples soldats.

PAG. 67. *Pirrithoüs épousant Deidamie.*] Tous les autres Auteurs appellent la femme de Pirithoüs Hippodamie, excepté Properce qui l'appelle Ischomaque, comme j'ai déja remarqué en mes Commentaires sur l'Epître de Phyllis.

PAG. 68. *Faisant une action peu convenable à un homme de son âge.*] Le Grec à prendre un peu plus haut, dit ἔφηβος τὰ περὶ τὴν Ἑλένην, ἔτι καθ' ὥραν. Amiot tourne ces paroles ἔτι καθ' ὥραν en cette sorte, *laquelle étoit encore fort jeunette, & non en âge d'être mariée*, les rapportant à Helene, au lieu que je les rapporte à Thesée pour deux raisons. Car premierement ces paroles ainsi prises se lient mieux avec le verbe ἔφηβος, comme si on disoit, que Thesée fit cela hors de saison; au lieu que si on les rapporte à τὴν Ἑλένην, il n'y a point de liaison sinon qu'on y ajoûtât quelque mot, comme le participe ὄσαν En second lieu, si Plutarque eût voulu dire ici, qu'Helene étoit fort jeune, pourquoi six ou sept lignes plus bas, parlant d'Enarsphorus, ajoûteroit-il qu'Helene n'étoit qu'un enfant? Car encore qu'Amiot eût obmis ces paroles en cet endroit là, si est-ce qu'il y a dans le Grec ἔτι νήπιαν ὄσαν, *qui n'étoit encore qu'un enfant*, comme j'ai mis en ma traduction.

PAG. 69. *D'Enarsphorus fils d'Hippocoon.*] Il est difficile de juger quel étoit le vrai nom de ce fils d'Hippocoon, à cause que Plutarque l'appelle Enarsphorus, mais Apollodore l. 3. le nomme Emarsphorus, & Lausanias ès Laconiques Enaræphorus.

PAG. 70. *Qui avoit surnommé sa femme Phersephone, sa fille Proserpine, &c.* Le Grec dit aussi ὃς τὴν γυναῖκα Φερσεφόνην ἐπώνυμα Στύγα, Κόρην δὲ τὴν θυγατέρα. Amiot traduit, *lequel avoit nommé sa femme Proserpine, sa fille Proserpine.* Il est bien vrai que la même Déesse, que

que les Latins appellent Proſerpine, eſt appellée des Grecs communément Core, & quelquefois Perſephone, ou Pherſephone, ou Pherephatta. Mais il y a de l'apparence, ſuivant le texte Grec de Plutarque, que ce Roi des Moloſſiens n'avoit pas mis le même nom tout-à-fait à ſa femme & à ſa fille, comme porte la verſion d'Amiot.

PAG. 72. *Mais il y eut un certain nommé Academus.*] Herodote l. 9. n'eſt pas d'accord avec Plutarque touchant ce point. Car il dit que celui qui découvrit à Caſtor & à Pollux où étoit leur ſœur, fut un nommé Deceleus, ou les Habitans de la ville de Decelée : & ajoûte que la ville d'Aphidnes fut priſe par la trahiſon d'un certain Titacus.

PAG. 73. *En les appellant Anaces.*] Ælian l. 4. c. 5. de l'hiſtoire diverſe, attribuë tout ceci à Meneſtheus, quand il dit, *Meneſtheus fils de Peteus ne ſe montra point ingrat envers les Tyndarides. Car parce qu'ils chaſſerent les enfans de Theſée, emmenerent captive ſa mere Æthra, & lui remirent le Royaume d'Athénes, il fut le premier qui les appella Anaces & Sauveurs.* Dans les Livres imprimez d'Ælian, il y a ἀνάκται, mais il faut corriger ἄνακα, par ce paſſage de Plutarque. Comme il ſemble auſſi qu'il faut corriger l'Etymologiſte Grec, qui met Ἀνακοὶ, au lieu de Ἄνακες, & met ἀνακῶς au lieu de ἀνίκας qui eſt dans Plutarque.

PAG. 75. *Comme auſſi la fable qu'on raconte de Munitus.*] Le Grec dit καὶ τὸν περὶ Μονίχου μυθολογίαν, *& la fable qu'on raconte de Munichus.* Mais j'ai déja fait voir en mes Commentaires ſur l'Epitre de Phillis, qu'il faut corriger ce paſſage de Plutarque, & lire Μονίτου, *Munitus*, au lieu de Μονίχου *Munichus*, à cauſe que trois graves Autheurs unanimement appellent Munitus ce fils de Laodice fille de Priam, à ſçavoir, Parthenius, Narration 16. de ſes Erotiques, Lycophron en ſa Caſſandre, & Tzetzes ſur le même Autheur, qui allegue des vers d'Euphorion où Munitus eſt auſſi nommé. Il eſt vrai que tous ces Autheurs font Acamas pere de Munitus, au lieu que Plutarque veut que ce ſoit Demophoon frere d'Acamas. Mais on peut dire, ou que Plutarque s'eſt méconté par le défaut de ſa mémoire, prenant un frere pour l'autre, ou qu'il a tiré ce conte de quelque autre ancien Autheur, qui met Demophoon au lieu d'Acamas. Au reſte les Autheurs que j'ai alleguez s'accordent avec Plutarque, diſant que Laodice conçut & enfanta Munitus ſecretement, & qu'Æthra le nourrit dedans Troye: puis ajoûtent qu'à la priſe de la ville, Æthra fit reconnoître ſon fils à Acamas, qui l'emmena avec lui en Thrace, où s'exerçant à la chaſſe, Munitus fut mordu d'un ſerpent, dont il mourut.

PAG. 77. *En un lieu qui pour*

cela s'appelle encore aujourd'hui Araterion.] Le grand Etymologiſte Grec appelle ce lieu Ἀρητήριον *Areteſion*, alleguant pour ſon Autheur Philochorus au ſecond Livre des Atthides.

PAG. 78. *Et après les guerres Medoiſes.*) J'eſtime que l'année en laquelle cet oracle fut rendu, fut la premiere de l'Olympiade 76. à cauſe que Phædon fut Prévôt cette année-là, comme rapportent Diodore l. 11. & Denis d'Halycarnaſſe l. 9. C'étoit la troiſiéme année après la bataille de Platées, du conſentement de tous les Autheurs, par leſquelles les Perſes ou Medes furent entiérement chaſſez de Grece, & la guerre qu'ils y avoient portée, fut tout-à-fait finie. Partant Meurſius ſe trompe, quand il dit l. 2. des Prévôts d'Athénes chap. 6. que cet oracle fut rendu peu de tems après la bataille de Marathon, à ſçavoir, l'année 2. ou 3. ou 4. de l'Olympiade 73. Car outre qu'il ne ſçauroit prouver par aucun Autheur que Phædon fût Prévôt en l'une de ces trois années-là, il explique fort mal ces paroles de Plutarque ὡς μετὰ Μηδικὰ *après les guerres Medoiſes*, diſant que cela s'entend de la bataille de Marathon. Car la bataille de Marathon fut plûtôt le commencement que la fin de la guerre Medoiſe, & on ne peut dire que cette guerre ait pris fin avant les batailles de Salamine, & de Platées, qui furent données ès années 1. & 2. de l'Olympiade 75. & par leſquelles les Perſes furent tout-à-fait chaſſez hors de la Grece.

Le même Meurſius au chap. ſuivant ſe méconte encore, quand il dit que Cimon rapporta dans Athénes les os de Theſée, l'année 4. de l'Olympiade 74. Car cela contrarie Plutarque, Thucydide, Diodore, Æmilius Probus, qui tous aſſûrent que Cimon ne conquit point l'Iſle de Scyros, où il trouva les os de Theſée, que quelques années après la bataille de Platées, qui fut donnée l'année 2. de l'Olympiade 75. comme je ferai voir ès notes ſur la vie de Cimon, où je prouverai auſſi que Cimon rapporta les os de Theſée dans Athénes l'année 4. de l'Olympiade 77. quoi que diſe Meurſius, qui ne fonde ſon opinion que ſur l'authorité de Scaliger, qu'il appelle l'Autheur ſans nom des Olympiades, & s'aheurte à un paſſage de Diodore qui eſt dépravé, & en corrompt un autre de Diogenes Laertius, pour venir à ſon but.

PAG. 80. *Et c'eſt un lieu de refuge pour les ſerviteurs, &c.*] Le Grec dit, ἔστι δὲ φύξιον οἰκέταις. Amiot traduit, *& y a franchiſe pour les eſclaves.* Ce Temple de Theſée s'appelloit Theſeum, comme remarquent Suidas, Heſychius, & l'Autheur du grand Etymologicon, qui avec Diodore Sicilien l. 4. nous apprennent, que c'étoit un aſyle à tous ceux qui s'y retiroient, ſoit eſclaves, ou ſerviteurs, ou autres

perſonnes affligées. Mais ni Plutarque, ni aucun autre Autheur n'a écrit, que ce fût un lieu de franchiſe pour les eſclaves, comme Amiot a traduit. Car le ſens de ſemblables paroles ſeroit, que les eſclaves qui ſe jettoient dans ce Temple, changeoient de condition, & devenoient libres; ce qui eſt faux. Auſſi Plutarque uſe du mot φέξιον, qui ſignie lieu de refuge, nom de franchiſe, & ſe ſert du mot οἰκέτης, qui ne ſignifie pas particuliérement un eſclave, mais généralement un ſerviteur domeſtique, ſoit qu'il ſoit eſclave, ou ſerviteur à gages. L'Auteur du grand Etymologicon, & le Scholiaſte d'Ariſtophane ſur la Comédie des Chevaliers, uſent auſſi du mot οἰκέτης, parlant de ce même aſyle.

PAG. 81. *Le huitiéme jour du mois Pyanepſion.*) Le Scholiaſte d'Ariſtophane, ſur la Comédie de Plutus fait mention des fêtes de Theſée, qui ſe célébroient le 8. du mois, & d'autres Auteurs auſſi. Mais je ne puis aſſez m'étonner de ce que Scaliger ſur la Chronique d'Euſebe aſſûre, que les trois fêtes appellées Synœcia, Theſée, Panathenæa, n'étoient qu'une même fête, & qu'elles ſe célébroient toutes à même jour, car cela eſt une erreur ſi groſſiere, qu'à peine me puis-je perſuader qu'elle ſoit tombée en la fantaiſie d'un ſi habile homme. Certes il eſt évident par ce paſſage de Plutarque, que la fête appellée Theſea, ſe célébroit le 8. jour du mois Pyanepſion. Nous avons auſſi fait voir cy-devant, que Plutarque & d'autres Auteurs aſſûrent que la fête dite Synœcia, étoit le 16. du mois Hecatombæon. Et Meurſius prouve fort bien, que les petites Panathenées ſe célébroient le 20. ou le 21. du mois Thargelion, & les grandes Panathenées tomboient au 23. d'Hecatombæon. La raiſon de Scaliger eſt fort foible: car il ſe fonde ſur ce qu'en ces trois fêtes on faiſoit mémoire du bénéfice que les Athéniens avoient reçu de Theſée, quand il augmenta & peupla la ville d'Athénes. Mais encore qu'on lui accorde cela, la conſéquence qu'il en tire eſt auſſi ridicule, que ſi nous diſions qu'en nôtre ville de Bourg nous faiſons les fêtes de ſaint Sebaſtien, de ſaint Roch & de ſaint Nicolas de Tolentin à cauſe de la Peſte, & que partant les trois fêtes n'en font qu'une, & qu'elles ſe célébrent toutes en même jour.

Fin des Remarques ſur la vie de Theſée.

REMARQUES

De Monsieur DE MEZIRIAC,

Sur la vie de Numa Pompilius.

PAG. 275. *UN certain Clodius au Livre qu'il a fait intitulé, l'Examen ou la correction des temps.*) κλώδιος τὶς ἐν ἐλέγχῳ χρόνων, &c. Amiot traduit, *le Livre intitulé, la table des temps.* Mais il se méconte, car le mot ἔλεγχος signifie, *examen, correction, ou reprehension*; si bien qu'il y a de l'apparence que le titre de ce Livre de Clodius revenoit à celui du Livre de Scaliger, intitulé *de la correction des tems.* J'estime aussi que cet Auteur est le même Clodius Pulcher, dont Ciceron fait mention au 1. Livre des Loix, le mettant au nombre des anciens Historiens Romains; ou Sextus Clodius, qui est allegué par Lactance l. 1. ch. 22. pour un Auteur qui avoit écrit en Grec des choses Romaines, qui est peut-être le même dont parle Ciceron, parce que son nom entier pouvoit être Sextus Clodius Pulcher.

PAG. 277. *Et bien cinq âges d'homme après lui.*) Si nous prenons 30. ans pour un âge d'homme, comme font la plûpart des anciens Auteurs, nous conclurons, suivant Plutarque, que Pythagore fut 150. ans après Numa. Tite-Live l. 1. le met plus de 100. ans après Numa, voulant faire sa somme ronde, car au reste, puisqu'il dit qu'il enseignoit en Italie du tems du Roi Servius Tullus, suivant sa supputation, depuis le premier an de Numa, jusques au premier de Servius Tullus, il y a 137. ans. Cela revient au compte de Denys d'Halicarnasse, qui dit en son second livre, que Pythagore fut quatre générations après Numa, & environ la cinquantiéme Olympiade. Car supposant avec le même Auteur, & avec Plutarque, que Numa commença de regner le 3. an de l'Olympiade 16. depuis le premier an de son regne, jusques au 3. de l'Olympiade 50. on comptera 136. ans, par où l'on voit que Denys prend 34. ans pour une génération, suivant quelques Auteurs qui mettent cent ans pour trois générations. Aule-Gelle l. 17. c. 21. soûtient que Pythagore ne vint en Italie que du tems de Tarquin le Superbe, qui seroient plus de 180. ans après le commencement du regne de Numa, & Diogenes Laërtius ne s'éloigne pas de cette

opinion qui dit en la vie de Pythagore, que ce Philosophe fleurissoit en l'Olympiade 60. qui sont 173. ans après la premiere année du regne de Numa. Encore Clement Alexandrin l. 1. des Stromates, en approche davantage, mettant Pythagore en l'Olympiade 62. qui sont 181. an après le commencement du regne de Numa. Enfin Ciceron l. 2. de l'Orateur, dit que Pythagore fut près de deux siécles après Numa, & en la 4. Tusculane il assûre que ce Philosophe étoit en Italie au temps que Brutus chassa les Rois de Rome, qui sont 206. ans après le commencement du regne de Numa. Au reste, ce que dit ici Plutarque, qu'en l'Olympiade 16. Pythagore Lacédémonien gagna le prix de la course ès Jeux Olympiques, est aussi rapporté par Denys d'Halicarnasse l. 2. & se voit encore ès fragmens du 1. livre de la Chronique d'Eusebe, que Scaliger a recueillis.

Pag. 278. *Par Hippias Elien.*] Il ne se trouve point que les anciens Auteurs fassent mention d'aucun homme célébre qui fût nommé Hippias, & fût natif du pays d'Elide, que d'un illustre Philosophe ou Sophiste, comme quelques-uns l'appellent, dont Philostrate écrit la vie, & dont parlent aussi Suidas, Ciceron, Apulée & plusieurs autres. Mais cettui-ci floriſſoit environ l'Olympiade 86. au rapport d'Eusebe en sa Chronique, à quoi s'accorde Apulée l. 2. de ses Florides, quand il dit qu'Hippias étoit contemporain de Socrate, puisque Socrate nâquit la 4. année de l'Olympiade 77. au dire de Diogenes Laërtius, & par conséquent étoit en la fleur de son âge en l'Olympiade 86. On peut voir dans Apulée & dans Ciceron que cet Hippias étoit si habile homme, qu'il sçavoit non seulement toutes les sciences, mais encore tous les mêtiers & tous les arts méchaniques, mais je laisse juger au lecteur s'il faut croire que ce même Hippias eût écrit le catalogue de ceux qui avoient gagné le prix de la course des Jeux Olympiques, ou si Plutarque parle ici d'un autre Hippias Elien plus moderne que celui-là, comme on peut conjecturer, parce qu'il dit qu'Hippias n'avoit publié ce catalogue que bien tard, & neanmoins le Philosophe ou Sophiste Hippias avoit été plus de cinq cens ans devant Plutarque. On peut soupçonner qu'il y a faute au texte de Plutarque, & qu'il faut lire, *Hippias Delien*, au lieu de *Hippias Elien*, parce que Hippias Delien est cité par le Scholiaste d'Apollonius sur le 3. des Argonautiques, en ces termes, Ἱππίας ὁ Δήλιος ἐν ἐθνῶν ὀνομασίαις, *Hippias Delien en son livre des noms des peuples*, & il y a de l'apparence que c'est un auteur beaucoup plus moderne que l'ancien Sophiste Hippias.

Pag. 279. *Il y avoit déja trente-sept ans passez, &c.*] Ce passage est conforme à ce que Plutarque dit de rechef en la vie de

Romulus, que Romulus mourut en la 38. année de ſon regne, car cela veut dire, qu'il regna 37. ans entiers & quelques mois, à ſçavoir autant de jours qu'il y en a depuis le 21. d'Avril auquel Rome fut fondée, juſques aux Nones de Juillet, qui fut le jour du décès de Romulus. Mais certes Plutarque ne s'accorde pas bien avec ſoi-même, ſi l'on conſidere un autre paſſage de la vie de Romulus, & deux ou trois autres de cette vie de Numa, par leſquels on peut conclure néceſſairement que Romulus regna 38. ans entiers & quelques mois; car il dit en la vie de Romulus, que Rome fut fondée l'année 3. de l'Olympiade 6. ſuivant l'opinion de Varron, qui eſt la plus commune & la mieux approuvée. Puis en cette vie il écrit, que Numa nâquit le même jour de la fondation de Rome, & qu'il commença de regner la 3. année de l'Olympiade 16. & de rechef que Numa étoit en la quarantiéme année de ſon âge, quand il parvint au Royaume. Or de tous ces paſſages enſemble on tire une conſéquence infaillible, que Numa commença de regner 39. ans entiers & quelques mois, après la fondation de Rome; ſi bien que ſi Romulus ne regna que 37. ans, il s'enſuit que le temps de l'entre-regne, qui fut entre le regne de Romulus & celui de Numa, fut de deux ans entiers, contre l'autorité des meilleurs & plus aſſûrez Auteurs de l'Hiſtoire Romaine, car Tite-Live l. 1. & Denys d'Halicarnaſſe l. 2. aſſûrent que l'entre-regne ne dura qu'un an entier, ce qui étant ſuppoſé, il faut conclure de tous les paſſages de Plutarque alleguez, que Romulus regna 38. ans entiers; comme le docte Petau le prouve encore par un argument invincible, puiſqu'il ſe fonde ſur l'éclypſe du Soleil qui ſe fit le jour de la mort de Romulus.

Le cinquiéme jour du mois qu'on appelle maintenant les Nones Caprotines.) Le Grec dit, πέμπτῃ ἰσταμένου μηνὸς, ὃν νῦν μὲν Νόνας καπροτίνας καλοῦσιν, comme j'ai traduit fidélement; mais Amiot ajoûte, *le cinquiéme jour du mois de Juillet*, encore que le nom du mois ne ſoit point dans le Grec. Certes ſi Plutarque avoit ainſi écrit, il auroit failli ſans qu'on le pût excuſer, car il eſt aſſûré au rapport de Macrobe, l. 1. des Saturnales, que de toute ancienneté ces quatre mois, Mars, Mai, Juillet & Octobre avoient ſix Nones, & par conſéquent ajoûtant le premier jour du mois, qui s'appelloit Calendes, le jour des Nones tomboit ſur le 7. du mois, au lieu qu'en tous les autres mois, qui n'avoient que quatre Nones, le jour des Nones étoit le cinquiéme du mois. Que ſi Amiot a bien ſuivi l'intention de Plutarque en cet endroit, il faut avoüer qu'il ne l'a pas ſuivie en un autre paſſage de la vie de Romulus, où Plutarque parlant de ce même jour auquel Romulus mourut, l'appelle, *les*

Nones de Juillet, & Amiot traduit, *le ſeptiéme jour de Juillet*, car il eſt impoſſible que le même jour fût le cinquiéme & le ſeptiéme de Juillet. Pour moi, j'eſtime que ce paſſage de Plutarque eſt tronqué & corrompu, & qu'il faut lire, ἑβδόμῃ πέμπτης ἱσταμένου μηνός, *le ſeptiéme jour du cinquiéme mois*, parce qu'il n'y a point d'apparence que Plutarque n'ait point voulu ſpecifier le mois, ni qu'il ait ignoré que les Nones de Juillet étoient le ſeptiéme jour non le cinquiéme. Partant le mot de cinquiéme ſe rapporte au mois, parce que Juillet anciennement étoit le cinquiéme mois, dont il s'appelloit *Quintilis*, comme nôtre auteur dit au lieu allegué de la vie de Romulus, & dira encore ci-après en cette vie de Numa. Quant aux Nones Capratines, ou Caprotines, j'en ai diſcouru ſuffiſamment ſur la vie de Romulus.

PAG. 281. *Les Senateurs qui étoient cent cinquante en nombre.*) Ceci n'eſt pas ſans difficulté, à cauſe qu'en la vie de Romulus Plutarque dit, que la paix étant faite entre les Romains & les Sabins, on ajoûta cent Senateurs Sabins aux cent Romains que Romulus avoit établis auparavant, d'où s'enſuit que le nombre des Senateurs arrivoit à 200. & que Plutarque ſe contraire. On peut répondre que les anciens Auteurs étant de differentes opinions, touchant ceci, Plutarque a ſuivi tantôt les uns, tantôt les autres. Car au rapport de Denys d'Halicarnaſſe l. 2. la plûpart tenoient qu'on ajoûta cent Senateurs Sabins, au nombre des premiers Senateurs; comme Plutarque dit en la vie de Romulus: mais quelques autres Auteurs tenoient, qu'il n'y en eut que cinquante d'ajoûtez, & Plutarque ſuit cette opinion en cet endroit. Encore Tite-Live l. 1. reprouve l'une & l'autre de ces opinions, attendu qu'il ne fait aucune mention de ces Senateurs ajoûtez, & parlant de l'entre-regne qui fut après la mort de Romulus, il ne reconnoît que cent Senateurs auſquels il attribuë l'adminiſtration de la République durant ce tems-là, à quoi s'accorde Flavius Vopiſcus en la vie de l'Empereur Tacite. Ces mêmes Auteurs, que je viens d'alleguer, ne ſont pas mieux d'accord touchant la maniere dont les Senateurs diſtribuerent entr'eux l'exercice de l'autorité ſouveraine durant le tems de cet entre-regne. Car Denys d'Halicarnaſſe dit, que chaque Senateur commandoit cinq jours durant; Tite-Live écrit que les Senateurs s'étant partagez en dixaines, chaque dixaine commandoit tour à tour durant l'eſpace de cinq jours, & que neanmoins il n'y en avoit qu'un de ces dix qui portât les marques de ſouveraineté, & fît marcher devant lui les Sergens avec les haches & les faiſceaux de verges. Plutarque aſſûre que chaque Senateur étoit ſouverain douze heures durant, à ſçavoir

la moitié d'un jour & d'une nuit. Certes il n'eſt pas poſſible d'accorder Denys d'Halicarnaſſe avec les autres: mais pour Tite-Live & Plutarque, ils ſe peuvent fort bien concilier, ſuivant la remarque du docte Saulmaize en ſes notes ſur Vopiſcus. Car ſuppoſant avec Tite-Live, que dix Senateurs commandaſſent cinq jours durant, ſi l'on s'imagine, comme il eſt vraiſemblable, que chacun d'eux portoit à ſon tour les marques de l'autorité ſouveraine, il s'enſuivra que chacun ne les portoit que demi jour, ou douze heures durant, comme dit Plutarque. En outre Vopiſcus au lieu allegué, nous donne à entendre qu'il avoit lû des Auteurs qui tenoient encore des opinions differentes, car il dit que pendant le tems de cet entre-regne chaque Senateur commandoit durant trois, ou quatre, ou cinq jours, & portoit le titre d'entre-Roi.

Comme Souverain.) Toute cette periode eſt ainſi couchée en Grec, ἔταξαν οἱ πατρίκιοι πεντήκοντα ἐκ ἑκατὸν ὄντων αὐτῶν, ἐφ' μέρει ἕκαστον τοῖς βασιλικοῖς ἀξιώμασι κοσμεῖσθαι, θύειν τε τοῖς θεοῖς τὰ νενομισμένα, καὶ χρηματίζειν, ἐξ μὲν ἕωθεν ἐς νυκτός, ἐξ δὲ ἡμίσεας Κυρίνῳ. Où il eſt évident que le mot Κυρίνῳ qui ſignifie, *Quirinus*, n'eſt point à propos, & le docte Saulmaiſe eſtime qu'il le faut rayer tout-à-fait, comme ayant été ajoûté au texte de Plutarque par quelque ignorant. Toutefois Amiot qui traduit, *comme Souverain*, ſemble avoir voulu corriger κύριον, ou κυρίοντα, & la correction ſe peut tolerer, qui eſt la cauſe que j'ai retenu la traduction.

PAG. 283. *Il étoit fils d'un homme d'honneur nommé Pomponius.*) Le Grec dit auſſi, υἱὸς Πομπωνίου; mais en Denys d'Halicarnaſſe l. 2. il y a υἱὸς Πομπιλίου Πόμπωνος *fils de Pompilius Pompo*, & je crois que cela étoit le vrai nom du pere de Numa, parce que l'Auteur des vies des hommes illuſtres l'appelle Pompilius, & Tite-Live l. 1. & l. 40. l'appelle Pompo. Outre que l'aîné des quatre fils de Numa eut nom Pompo, comme Plutarque dira ci-après, ſuivant le texte Grec, quoiqu'Amiot traduiſe Pomponius; & il y a de l'apparence que Numa voulut qu'un de ſes fils portât le nom de ſon pere. Toutefois Henri Etienne remarque, qu'en quelques manuſcrits de Plutarque il y a υἱὸς Πομπίου, *fils de Pompius*, à quoi j'ajoûte que cette éciture eſt favoriſee par Valerius Maximus l. 10. où traitant des premiers noms des Romains, il dit que le pere de Numa avoit nom Pompilius Pompius.

PAG. 285. *La Déeſſe Egerie.*) Plutarque plus bas appelle Egerie Déeſſe, ou Nymphe de montagne. Denys d'Halicarnaſſe livre 2. dit que c'étoit une Nymphe, ou une des Muſes. Tite-Live l. 1. la qualifie Déeſſe, & rapporte que Numa feignoit de ſe trouver ſouvent avec elle de nuit, & d'apprendre d'elle tout ce qu'il ordonnoit concernant le culte

culte des Dieux. Ovide au 3. des Faſtes, & au 15. des Metamorphoſes l'appelle Nymphe & femme de Numa, & raconte qu'après la mort de ce Roi, s'affligeant outre meſure, elle fut changée en une fontaine par la faveur de Diane, & que cette fontaine portant le nom d'Egerie, étoit en la forêt d'Aricie. Lactance Firmien l. 1. ch. 22. dit avec Tite-Live, que Numa feignit d'avoir accointance avec la Déeſſe Egerie, pour donner plus d'autorité à ſes loix, & à cet effet ſe retiroit fort ſouvent tout ſeul en une caverne de la forêt d'Aricie, où étoit une fontaine qui faiſoit un petit ruiſſeau. Enfin S. Auguſtin l. 7. chap. 35. de la Cité de Dieu, prouve par l'autorité de Varron, ès livres des Antiquitez, que cette feinte de la Déeſſe Egerie ſervoit de couverture à Numa, pour cacher l'exercice qu'il faiſoit de l'hydromantie, par laquelle quelques Démons lui apparoiſſoient dedans l'eau, qui lui apprenoient tout ce qu'il devoit ordonner touchant le culte des Dieux, & ajoûte, *Quòd ergo aquam egeſſerit, id eſt exportaverit Numa Pompilius unde hydromantiam faceret, ideo Nympham Egeriam conjugem dicitur habuiſſe, quemadmodum in ſupradicto libro Varronis exponitur.* A cauſe donc que Numa Pompilius faiſoit tranſporter de l'eau, pour exercer l'hydromantie, on dit qu'il eut pour femme la Nymphe Egerie, comme rapporte Varron au livre ſus allegué. On voit par-là que Varron tiroit le nom d'Egerie, du mot Latin, *egerere*.

Les Bithyniens d'Herodotus.] Je n'ai jamais rien lû de cet Herodotus, & je ne ſçaurois dire de quel Dieu, ou de quelle Déeſſe il fut aimé. Je ne ſçai non plus pourquoi en la traduction d'Amiot il y a Rodotus, attendu que le Grec dit περὶ Ἡροδότου. Quant aux Fables d'Attis qui fut aimé de Cybele, & d'Endymion qui fut aimé de la Lune, elles ſont aſſez communes, & j'en diſcourrai en mes commentaires ſur Apollodore. Mais j'avertis le lecteur que là ou dans tous les livres imprimez on trouvoit écrit καὶ περὶ Ενδυμίωνος Αρκάδες, il y a dans quelques manuſcrits, καὶ περὶ Ενδυμίωνος Κᾶρες, c'eſt-à-dire, & les *Cariens d'Endymion*, qui n'eſt pas mal à propos, parce que la Lune endormit Endymion ſur une montagne de la Carie, qui s'appelloit Latmos. Toutefois on ſe peut tenir aux livres imprimez par l'autorité du docte Scholiaſte d'Apollonius ſur le 4. des Argonautiques; car encore qu'on en douteroit, il prétend par pluſieurs Auteurs qu'Endymion étoit Elien, & avoit regné en Elide, ou bien étoit Spartiate, ſuivant l'opinion de quelques-uns; ſi eſt-ce qu'il dit clairement en un autre lieu, que les Arcadiens ſe diſoient nez devant la lune, parce qu'Endymion qui étoit Arcadien, avoit remarqué le premier les periodes du cours de la Lune.

PAG. 287. *Qui ont feint que*

Phorbas, Hyacinthe & Admete ont été les amours d'Apollon.] Les Fables d'Hyacinthe & d'Admete aimez d'Apollon ſont vulgaires, & je les traiterai au long en mes commentaires ſur Apollodore. Mais il n'eſt pas ſi aiſé de dire qui étoit ce Phorbas qui fut aimé d'Apollon. Certes la Fable Poëtique fait mention de pluſieurs qui furent ainſi nommez, dont je cotterai les plus fameux. Le premier fut Roi d'Argos, deſcendant par droite ligne d'Inachus, & le ſixiéme après lui, étoit fils de Criaſus & pere de Triopas, comme rapportent unanimement Euſebe en ſa Chronique, le Scholiaſte d'Euripide ſur la Tragedie d'Oreſte, & S. Auguſtin l. 18. c. 8. de la Cité de Dieu. Il eſt vrai que Pauſanias és Corinthiaques fait ce Phorbas fils d'Argus, non de Criaſus. Le ſecond étoit Roi des Phlegiens, homme outrageux, violent & peu reſpectueux envers les Dieux, qui voloit & tuoit les paſſans qui alloient à l'oracle de Delphes, comme dit Philoſtrate au tableau des Phlegyens, & Ovide en fait mention en l'onziéme de la Metamorphoſe, comme auſſi le Scholiaſte d'Homere ſur le 23. de l'Iliade, qui aſſûre avec Philoſtrate qu'Apollon le tua. Le troiſiéme étoit fils du Soleil, comme dit Stephanus, parlant d'une partie de l'Ambracie qui s'appelloit Dexamené. Le quatriéme étoit fils de Lapithes, Roi d'une portion de la Theſſalie, lequel Lapithes étoit fils d'Apollon & de Stilbe fille de Penée au rapport de Diodore Sicilien, l. 4. Le cinquiéme Phorbas étoit fils de Triopas, comme dit Hyginus, l. 2. de ſes Aſtronomiques, où il raconte que ce Phorbas étant porté par la tempête en l'Iſle de Rhodes, qui alors s'appelloit Ophiuſe, à cauſe d'une grande multitude de ſerpens qui l'avoient preſque depeuplée, il les tua tous, & mit à mort entre autres un horrible dragon qui portoit grand dommage aux habitans. C'eſt pourquoi afin d'éterniſer ſa mémoire, Apollon qui l'aimoit uniquement le transfera dans le Ciel, & en fit la conſtellation que les Grecs appellent Ophiucus, les Latins Anguitenes, ou Serpentarius, qui repreſente un homme tenant un ſerpent entre ſes mains, qui de la queuë & de la tête s'entortille alentour de ſon corps. Ce conte d'Hyginus s'accorde bien avec ce que Plutarque dit ici, qui, come je croi, entend parler de ce Phorbas fils de Triopas, attendu que de tous les autres, dont j'ai fait mention, on ne ſçauroit prouver par bonne autorité qu'aucun ait été aimé d'Apollon. Il eſt vrai que j'eſtime que ce cinquiéme Phorbas eſt le même que le quatriéme dont parle Diodore, encore qu'il lui donne un autre pere, & je me fonde ſur ce que le même Diodore l. 5. attribuë à Phorbas fils de Lapithes la gloire d'avoir purgé l'Iſle de Rhodes des ſerpens & bêtes venimeuſes qui l'avoient deſertée, & dit que pour ce ſujet les Rhodiens après

ſa mort lui déférerent les honneurs heroïques. Au reſte ſoit qu'on diſe avec Diodore que Phorbas étoit fils de Lapithes, ſoit qu'on le faſſe fils de Triopas avec Hypinus, il tirera toûjours ſon extraction d'Apollon ou du Soleil, qui ſont ſouvent pris pour un même Dieu. Car ſelon Diodore l. 4. Lapithes étoit fils d'Apollon, & au dire du même Auteur l. 5. Triopas étoit fils de Lapithes. Voire au rapport du Scholiaſte de Pindare ſur la 7. des Olympiques, & de Diodore même l. 5. Triopas étoit fils du Soleil & de Rhode, qui eſt celle qui donna le nom à l'Iſle de Rhodes. Encore pourroit-on conjecturer qu'Euſebe a voulu confondre le premier Phorbas qui fut Roi d'Argos, avec cettui-ci qui vint en l'Iſle de Rhodes, d'autant qu'en l'année 13. du regne de Phorbas, il remarque que Phorbas obtint l'Iſle de Rhodes. Enfin Harpocration ſur le mot φορβαντῖον nous donne encore un ſixiéme Phorbas, quand il dit, *Hyperides en l'Oraiſon contre Patrocles fait mention d'un lieu d'Athénes appellé Phorbantium, qui a pris ſon nom de Phorbas Roi des Curetes, qui fut tué par Erechthée, comme raconte Andron au 8. livre des parentez. Ce Phorbas étoit fils de Neptune, au dire d'Hellanicus au 1. liv. de ſon Atthide.*

Comme encore Hippolyte Sicyonien.] Je n'ay rien lû de cet Hippolyte, ſinon qu'on veüille dire que c'eſt celui dont parle Pauſanias ès Corinthiaques, diſant qu'il étoit fils de Rhopalus, qui fut fils de Phæſtus, qu'on eſtimoit être fils d'Hercule, d'autant qu'au même livre Pauſanias aſſûre que cet Hippolyte étoit Roi de Sicyone du tems qu'Agamemnon tenoit le Royaume de Mycenes.

Pag. 258. *Auſſi dit-on que Pan fut amoureux de Pindare & de ſes vers.*] On conte que Pindare oüit un jour le Dieu Pan qui chantoit un des Cantiques qu'il avoit compoſez, comme Plutarque dit plus clairement au livre intitulé, Qu'on ne peut vivre joyeuſement ſelon la doctrine d'Epicure, & la même choſe eſt rapportée par Philoſtrate au tableau de Pindare, par Thomas Magiſter en la vie de ce Poëte, & par Antipater en l'Anthologie l. 4. ch. 27. Epigr. 13.

Et que la divinité honora les Poëtes Heſiode & Archilochus après leur mort.] L'hiſtoire d'Archilochus eſt rapportée au long par Plutarque au livre intitulé, Pourquoi la Juſtice Divine differe la punition des malefices, & par Suidas ſur le mot Αρχίλοχος, qui racontent comme Archilochus ayant été tué en une bataille par un certain Naxien nommé Callondes, ou Calondas, & ſurnommé Corax, la Propheteſſe Pythie commanda à ce meurtrier de ſortir du Temple d'Apollon, parce qu'il avoit tué le Miniſtre des Muſes. Ce même fait eſt touché par Heraclides au livre des Républiques, par Dion Chryſoſtome Oraiſon 33. par Ariſtides

en la ſeconde Platonique, & par Solin chap. 7. Quant à Heſiode le ſuccès de la mort eſt auſſi raconté par Plutarque, au banquet des ſept Sages, & par le Scholiaſte de ce Poëte, qui nous apprend les noms des meurtriers d'Heſiode, qui s'appelloient Amphiphanes & Ganyetor. Son corps ayant été jetté dans la mer, fut porté à terre par des Dauphins, & enſeveli dans la Locride. Mais depuis l'Oracle commanda aux Orchomeniens de chercher ſes os, & les porter en leur ville, qui eſt l'honneur que la Divinité lui rendit après ſa mort, comme Plutarque dit en cet endroit.

Qu'Æſculape logea chez Sophocle de ſon vivant, &c.] Plutarque au Livre intitulé, Qu'on ne peut vivre joïeuſement ſelon la doctrine d'Epicure, dit de rechef qu'Æſculape logea chez Sophocle, & qu'on en montroit encore des marques ſignalées, ce qu'il ajoûte auſſi en ce paſſage-ci, mais il ne ſpecifie point ces indices du logement de ce Dieu en la maiſon de Sophocle, & je ne ſçai point d'autre Auteur qui puiſſe nous en éclaircir, ſi ce n'eſt celui qui a compoſé le grand Etymologicon, qui expliquant le mot Δεξίων, dit que les Athéniens voulant honorer Sophocle lui bâtirent une Chapelle après ſa mort, comme à un Heros, lui donnant le nom de Dexion, ἀπὸ τῆς Ἀσκληπιοῦ δεξιώσεως, *à cauſe de la reception d'Æſculape*, attendu qu'autrefois il avoit reçu Æſculape en ſa maiſon, & lui avoit érigé un Autel. Certes l'Auteur Grec qui a écrit la vie de ce poëte, dit qu'au rapport d'Iſter, les Athéniens pour témoigner l'eſtime qu'ils faiſoient de Sophocle, ordonnerent par Décret public, qu'on feroit tous les ans un ſacrifice à ſon honneur. Le même Auteur nous apprend auſſi l'hiſtoire que Plutarque touche un peu après, de la ſépulture de Sophocle : car il raconte que ce Poëte étant mort au tems que Lyſandre tenoit la ville d'Athénes aſſiégée, & le tombeau de ſes ancêtres étant éloigné de la ville d'onze ſtades, auprès du Fort de Decelée, qui étoit tenu par les ennemis, on ne ſçavoit comme faire pour y porter ſon corps : mais le Dieu Bacchus apparut par deux fois en ſonge à Lyſandre, & lui commanda de laiſſer enſevelir ſes delices. A quoi Lyſandre obéït, faiſant tréve pour quelques jours, juſques à ce qu'on eut enſeveli Sophocle honorablement, comme rapporte auſſi Solin ch. 7. & Pline l. 7. ch. 29. & Pauſanias en ſes Attiques.

Pag. 294. *Celui des Senateurs qui à ces heures-là étoit entre-Roi.*] Le Grec dit, ὁ μὲν τότε ὡρᾶς ἐκείνης Συναλησχὼς μεσοβασιλεύς. Amiot traduit, *qui pour lors ſe trouvoit Viceroi.* Mais il me ſemble qu'il a fait deux fautes : l'une de mettre, *pour lors*, au lieu de, *à ces heures-là*, parce que Plutarque par ces paroles confirme

ce qu'il a dit auparavant, que chaque Senateur n'avoit l'autorité Souveraine que ſix heures du jour, & ſix heures de la nuit. La ſeconde faute d'Amiot eſt d'avoir mis *Viceroi*, au lieu de *Entreroi*. Car ce n'eſt pas une même charge tout-à-fait, parce que le Viceroi ſubſiſte du vivant du Roi, & l'Entreroi n'étoit jamais à Rome qu'après la mort du Roi, & ne ſubſiſtoit que juſques à ce qu'on en eût élû un nouveau. Que s'il y a ſcrupule d'uſer de ce mot, parce qu'il n'eſt pas bien François, mais eſt tiré du Latin, il devoit donc pour la même raiſon, bannir de ſa traduction ces mots, Conſul, Préteur, Dictateur, Tribun & infinis autres.

PAG. 295. *Le principal des Devins le tourna vers le midi ayant la tête voilée.*) J'ai traduit en ſorte, que ces mots *ayant la tête voilée* ſe peuvent rapporter à Numa, & auſſi au devin, parce que dans le texte Grec de Plutarque ils ſe rapportent à Numa, car il y a, ἀναστήσας μάντιν ὁ ἀρχιερεύων, τὸν μὲν εἰς μεσημβρίαν τρέψας ἐξεκαλυμμένον. Mais dans Tite-Live l. 1. où toutes ces cérémonies ſont décrites plus au long, il y a, *Augur ad lævam ejus capite velato ſedem cepit. Le Devin ayant la tête voilée prit place à la main gauche de Numa.* Toutesfois François Robortel aſſûre qu'en un vieux Manuſcrit de Plutarque, il y a τὸν μὲν εἰς μεσημβρίαν τρέψας, ἐξεκαλυμμένος αὐτὸς, καὶ ἀφαγὰς ἐξεπίθειν; que ſi cela eſt vrai, Plutarque eſt d'accord avec Tite-Live.

PAG. 296. *Qui fut appellé Flamen Quirinalis.*) Tite-Live ne s'accorde pas avec Plutarque, car il dit que Romulus n'inſtitua que le Flamen Dialis à l'honneur de Jupiter, & que Numa y ajoûta les deux autres, à ſçavoir, le Martialis, & le Quirinalis. Auſſi Varron *l.* 6. de la langue Latine, parle en nombre pluriel des Flamines inſtituez par Numa. Quant à la dérivation du mot que Plutarque rapporte, le déduiſant du Grec πῖλος, ou du Latin Pileus, qui ſignifie un chapeau, elle eſt touchée par Servius ſur le 8. de l'Æneïde; mais il en donne encore une autre, tirant ce mot de *Filum*, qui ſignifie un filet, parce que le chapeau du Flamen étoit environné d'un filet de laine, & lors qu'aux grandes chaleurs, il étoit contraint de poſer ſon chapeau, il ſe lioit la tête d'un ſimple filet, parce qu'il ne lui étoit pas permis d'aller tout-à-fait la tête nuë, & de-là il fut appellé Flamen, comme qui diroit Filamen. Cette étymologie eſt auſſi rapportée par Feſtus, & par Varron *l.* 4. En outre Denys d'Halicarnaſſe touche une troiſiéme dérivation du mot Flamen, diſant qu'il fut ainſi appellé parce que tout ſon chapeau, avec ſes filets, bandeaux & rubans, s'appelloient Flameum.

PAG. 297. *Le jeune garçon ayant ſes pere & mere vivans, qui ſervoit au Temple de Jupiter, &c.*) Le Grec dit καὶ τὸ ἐφηβεῦντα τῷ ἱερῷ

τῶ Διὸς ἀμφιπαλῆ παῖδα. Il ſemble qu'Amiot n'a pas entendu que ſignifioit ἀμφιπαλῆς παὶς ; car ce n'eſt pas ſimplement un jeune garçon, mais un garçon qui a ſon pere & ſa mere vivans, que les Romains appelloient, Patrimus & Matrimus, comme a bien remarqué Scaliger ſur Varron, & Feſtus nous l'apprend quand il dit : *Flaminius Camillus puer dicebatur Ingenuus patrimes & matrimes, qui Flamini Diali ad ſacrificia præminiſtrabat : antiqui enim Miniſtros Camillos vocabant. On appelloit Flaminius Camillus le garçon de noble race ayant pere & mere, qui ſervoit de Miniſtre au Flamen Dialis ès ſacrifices qu'il faiſoit, parce que les anciens appelloient les Miniſtres Camilles.* Puis il ajoûte que c'eſt l'opinion de quelques-uns, que les anciens appelloient ainſi tous les jeunes garçons. Mais il certain que c'étoient proprement ceux qui ſervoient ès choſes ſacrées, comme témoignent Varron *l.* 6. de la langue Latine, Macrobe, *l.* 3. *c.* 7. & Servius ſur l'onziéme de l'Æneide ; qui tous ſont d'accord que ce mot eſt pris des Grecs, qui appelloient ainſi le Dieu Mercure, parce qu'il étoit Miniſtre de Jupiter. Auſſi Lycophron appelle Mercure Cadmus, & Tzetzes remarque qu'il uſe de ſyncope, & qu'il devoit dire, Cadmilus, parce que les Bœotiens nommerent ainſi Mercure. Le Scholiaſte d'Apollonius ſur le 1. des Argonautiques parlant des Cabires, dit que le quatriéme s'appelloit Caſmilus, & que c'étoit Mercure : mais Strabon *l.* 10. le nomme Camilus. Denys d'Halicarnaſſe rapporte que les Miniſtres ſacrez, que les anciens Toſcans, & les Pelaſgiens devant eux, appelloient Cadoles, les Romains les nommoient Camilles. Enfin Varron au lieu allegué dit qu'ès myſtéres de Samothrace, un certain Dieu Miniſtre des grands Dieux, étoit appellé Caſmillus. On pourra donc remarquer, que ce nom eſt écrit diverſement en divers Auteurs, à ſçavoir en toutes ces façons, Camilus, Camillus, Cadmilus, Caſmilus, Caſmillus.

PAG. 299. *Comme on lit que ce Philoſophe apprivoiſa une aigle.*) Cette hiſtoire eſt confirmée par Ælian *l.* 4. *c.* 17. de l'hiſtoire diverſe, qui ajoûte que cette aigle étoit blanche, & fait mention quant & quant de la cuiſſe d'or de Pythagore dont il parle de rechef *l.* 2. *c.* 26. comme fait auſſi Diogenes Laertius en la vie de Pythagore, qui rapporte encore les vers de Timon que Plutarque allegue ici.

PAG. 300. *Comme qui diroit taciturne ou muette.*] Il y a au Grec, ὅιον σιωπηλὸν ἢ νέαν : mais Henri Etienne corrige bien, ἢ ἀφωνὸν, encore qu'il doute de ſa correction, à cauſe, dit-il, que ἀφωνὸς ſignifie ſourde, non pas muette. En quoi il ſe trompe, ne prenant pas garde, que ce mot ſignifie l'un & l'autre, au rapport d'Heſychius, qui entre

les autres significations du mot ἐνεὸς, met cette-ci, ὃς ἔπ ἀκούει, ἔπ λαλεῖ, *celui qui n'entend point, & ne parle point*, & derechef explique le mot ἐνεὸι par cet autre, ἄφωνοι, *ceux qui n'ont point de voix.*

Numa semblablement défendit aux Romains, &c.] Ainsi Tertullien en son Apologetique assûre, qu'encore que Numa fût Auteur de plusieurs curiositez superstitieuses, neanmoins de son tems il n'y eut ni Temples, ni Statues à Rome; mais pour ce qui est des Temples, il ne s'accorde pas avec Plutarque.

Pag. 301. *Representer les choses meilleures par les pires.*) Le Grec dit ainsi mot à mot, ἀφομοιῶν τὰ βελτίονα τοῖς χείροσιν. Amiot s'en éloigne trop, qui a traduit, *representer les choses divines par les terrestres.*

Avec un peu de farine, & quelques libations.) Le Grec dit de même, δι' ἀλφίτου καὶ σπονδῆς. Amiot explique le mot, σπονδὴ, *un peu d'effusion de vin & de lait.* Mais le Grec ne dit point dequoi se faisoient ces libations ou effusions. Quant à la farine, nous apprenons de Pline *l.* 18. *c.* 2. que Numa institua le premier, qu'on s'en serviroit ès sacrifices; mais ils faisoient rôtir le blé, & y ajoûtoient du sel, ce que les Romains appelloient *Mola salsa.*

Pag. 302. *Ils firent mettre sur la place deux Statuës d'airain.*) Pline *l.* 34. *c.* 6. rapporte que ces Statuës furent mises aux coins de la place, où se faisoient les élections des Magistrats, qui s'appelloit Comitium, & que cela fut fait du tems de la guerre contre les Samnites, par ordonnance d'Apollon Pythien, & ajoûte que ces Statuës demeurerent là jusques au temps de Sylla le Dictateur.

Pag 303. *Mais quant à leur nom.*) Varron *l.* 4. de la langue Latine, dit à ce propos. *Pontifices (ut Q. Scævola Pontifex Maximus dicebat) à posse & facere. Pontifices ego à ponte arbitror: nam ab iis sublicius est factus primum, & restitutus sæpe. Les Pontifes sont aussi appellez de pouvoir & de faire, comme disoit Quintus Scævola le souverain Pontife. Pour moi j'estime qu'ils ont pris leur nom du Pont, à cause que le Pont Sublicien fut premierement fait par eux, & depuis refait plusieurs fois.* Denis d'Halicarnasse l. 2. approuve cette étymologie tirée du Pont de Bois.

Pag. 305. *Le Pont de Pierre fut bâti long-temps après par le Questeur Æmilius: mais on dit même que le Pont de Bois ne fut point fait du temps de Numa, n'ayant été bâti que par le Roi Marcius, qui fut fils de la fille de Numa.*) Le Grec dit, ἡ δ' λιθίνη γεφύρα ὕστερον ἐξειργάσθη χρόνοις ὑπὸ Αἰμιλίου ταμιεύοντος. ἔμοιγε μὴν καὶ ἡ ξυλίνη τῷ Νόμᾳ χρόνων ὀλίγων λέγεται γενέσθαι τοῦ Μαρκίου τοῦ Νόμᾳ θυγατριδοῦς βασιλεύοντος ἀσφαλεστάτη. Comme j'ai traduit fidélement. Si bien qu'il faut avoüer, ou que les Imprimeurs ont fait tort à Amiot, ou qu'il a fort tronqué

ce paſſage, car au lieu de toutes ces paroles Grecques, il ne met que ceci, *mais le Pont de Pierre fut bâti long-temps depuis le regne de Numa, durant que regnoit ſon neveu Martius.* Certes Tite-Live *l.* 1. & Denis d'Halicarnaſſe *l.* 3. s'accordent en ceci avec Plutarque, & aſſûrent tous deux, que le Pont de Bois fut conſtruit par le Roi Ancus Martius.

Pag. 306. *Du temps de la tyrannie d'Ariſtion.*) Cet Ariſtion fut établi tyran d'Athénes par le Roi Mithridates, auſſi fit-il revolter la ville contre les Romains, comme Plutarque dit plus au long en la vie de Sylla, où nous diſcourrons d'Ariſtion plus à propos. En la même vie Plutarque fait auſſi mention de cette lampe qui s'éteignit, & l'appelle la ſainte lampe de Minerve. Strabon *l.* 9. fait foi que cette lampe étoit dans le Temple de Minerve ſurnommée Poliade, & Pauſanias ès Attiques raconte que l'ouvrier qui la fit s'appelloit Callimachus, & que quand une fois on l'avoit remplie d'huile, le feu s'y maintenoit un an tout entier, ſans que la meſche ſe conſumât, parce qu'elle étoit faite de lin Carpaſien.

Et auſſi à Rome du temps de la guerre Mithridatique, & de la guerre civile.) Cette hiſtoire ne ſe trouve point dans aucun ancien Auteur; au contraire nous apprenons de Tite-Live *l.* 86. que ſur la fin de la guerre civile entre Sylla & les partiſans de Marius, le Pontife Mutius Scævola fut tué à l'entrée du Temple de Veſta; & s'il faut croire Lucain *l.* 2. & S. Auguſtin *l.* 3. *c.* 28. de la Cité de Dieu, Scævola fut maſſacré auprès de l'Autel qu'il embraſſoit, & peu s'en fallut que de ſon ſang il n'éteignit le feu perpetuel. Bref le Temple de Veſta ne fut brûlé que deux fois, ſi l'on veut croire les bons hiſtoriens. Premierement ſur la fin de la premiere guerre Punique, environ l'année 512. de la fondation de Rome, lorſque le Pontife L. Cæcilius Metellus paſſant à travers les flammes alla prendre le Palladium, & les autres choſes ſacrées, qu'il retira de cet embraſement avec tant de danger de ſa perſonne, qu'il en perdit la vûë, comme rapportent Pline *l.* 7. *c.* 45. Tite-Live *l.* 19. Ovide au 6. des Faſtes, Euſebe en ſa Chronique, Plutarque ès Hiſtoires paralleles, Denis d'Halicarnaſſe *l.* 2. Valerius Maximus *l.* 1. *c.* 4. S. Auguſtin *l.* 3. *c.* 18. & Paul Oroſe *l.* 4. *c.* 9. Depuis encore ce Temple fut brûlé de rechef ſur la fin de l'Empire de Commodus, environ la 944. année de la fondation de Rome, au rapport d'Euſebe, de Xiphilin, & de Paul Oroſe. Mais qu'il fut brûlé du temps de la guerre Mithridatique, & de la guerre civile entre Sylla & Marius, autre Auteur que Plutarque ne l'a jamais écrit. C'eſt pourquoi il y a ſujet de douter, que Plutarque ne ſe ſoit méconté, mettant un

incendie

incendie pour un autre : car il eſt vrai qu'en la guerre civile qui fut entre Sylla & Marius, le feu ſe prit au Capitole, non au Temple de Veſta, environ l'année 671. de la fondation de Rome, comme Plutarque même raconte en la Vie de Sylla, & Appian Alexandrin *l.* 1. des guerres civiles, & Julius Obſequeus c. 118. & Denys d'Halycarnaſſe l. 4. Si bien qu'il ſemble que c'eſt ce qui a donné ſujet de l'équivoque à Plutarque, qui peut-être a écrit ceci ſans conſulter les Livres, & ſe fiant en ſa ſeule mémoire.

PAG. 307. *Ils ont des vaſes creux, dont la ſurface concave eſt fermée par le côté d'un triangle rectangle iſoſcelé, ſi bien que de tous les endroits de ſa circonference elle fait reflection en un point.*] Le Grec dit, ἐξαίφνης ὁ μαλιστα τοῖς Καισαρείοις, ἃ κατασκευάζεται μὲν ἀπὸ πλευρᾶς ἰσοσκελοῦς ὀρθογωνίου, περιφέρῃ κοιλαινόμενα, συντείνει δὲ εἰς ἓν ὅπερ τῆς ἀφεφείας κέντρον, où il eſt évident que ces vaſes creux n'étoient autre choſe que des miroirs paraboliques. Mais certes Plutarque en fait une deſcription qui eſt un peu obſcure, & Amiot traduit en fort mauvais Geometrien. Pour avoir une parfaite intelligence de ce paſſage, il faut avoir pénetré les ſecrets de la plus haute Geometrie, qui traite des ſections Coniques ; ſi-bien que ceux qui n'entendent rien en cette ſcience, auront peine de comprendre ce que je dirai ici, pour expliquer mon Auteur, & donner quelque contentement aux curieux Lecteurs. Or comme rapporte Eutocius ſur le premier Livre des Coniques d'Apollonius, tous les anciens Geometriens, qui ont écrit avant Apollonius Pergeus, n'ont jamais uſé de nom de parabole, & n'ont jamais appellé cette ſection Conique, ſinon la ſection du Cone rectangle, parce qu'ils n'avoient pas pris garde que la parabole ſe pouvoit faire en toute ſorte de Cone, tant rectangle que ſcalene, mais ils croyoient qu'elle ne ſe faiſoit qu'au Cone rectangle. Auſſi le Cone rectangle eſt défini par Euclide *l.* 11. celui qui ſe fait par la révolution d'un triangle rectangle iſoſcele, & comme enſeigne Eutocius au lieu allegué, ſi on coupe le Cone rectangle par la cime avec un plan droitement, la ſection eſt un autre triangle rectangle iſoſcele, que les Geometriens appellent, le triangle par l'aiſſieu, & ſi on coupe de rechef le Cone avec un plan qui faſſe un angle droit avec un des côtez de ce triangle par l'aiſſieu, la commune ſection de ce plan & du Cone, eſt celle qu'Apollonius & tous les modernes appellent parabole, & que les anciens appelloient, ſection du Cone rectangle. Que ſi l'on forme un corps ſolide par la revolution de cette ſection, dont la ſurface concave ſoit parfaitement polie, gardant toûjours ſa forme parabolique, ce ſera un miroir parabolique, qui étant expoſé au Soleil, brûlera puiſſamment, parce que tous les

rayons qu'il recevra s'aſſembleront en un ſeul point par reflection, comme démontre Vitellion en ſa perſpective *l.* 9. prop. 43. On voit donc que Plutarque voulant ici décrire la parabole, ſuit la façon de parler des anciens, qui l'appelloient ſection du Cone rectangle, lequel ſe fait par la revolution d'un triangle iſoſcele, & donc la ſection par ſa cime, eſt auſſi un triangle rectangle iſoſcele. Si bien qu'il faut croire, ou que Plutarque a penſé que cette deſcription de la parabole étoit plus facile à comprendre à ceux qui ne ſont pas bien verſez en la Geometrie, ou qu'il n'avoit pas vû les Livres d'Apollonius, nonobſtant qu'Apollonius eût écrit plus de 500. ans devant que lui. Pour la traduction d'Amiot, elle porte, *ils ont un vaſe creux compoſé de la côte d'un triangle, ayant un angle droit & deux jambes égales, de ſorte que de tous les endroits de ſa circonference, il va aboutiſſant en un point.* Mais quelle apparence y a-t-il que la parabole qui eſt une figure courbe, ſe compoſe d'une ligne droite? Et que veut-il dire par ces paroles, il va aboutiſſant en un point? Car à les prendre comme elles ſont couchées, elles ſe rapportent au vaſe creux, ſi bien qu'il ſemble qu'il a pris le Cone pour la parabole, car c'eſt le Cone qui aboutit à un point, non pas la parabole. Que s'il veut parler du point de la reflection, il en parle fort improprement, car ce point n'eſt pas au corps même de la ſurface parabolique, mais il eſt en l'air, & dans le vuide de la parabole. Auſſi Plutarque a mal fait de nommer ce point, le centre de la parabole, parce qu'à parler proprement, la parabole n'a point de centre, attendu que les Geometriens appellent centre de la figure, un point auquel tous les diametres concourent, comme il arrive au cercle, à l'ovale, & à l'hyperbole: mais les diametres de la parabole ne peuvent concourir en un point, parce qu'ils ſont tous paralleles entr'eux, comme démontre Apollonius au Corollaire de la propoſition 51. du 1. Livre. Au reſte Feſtus n'eſt pas d'accord avec Plutarque, touchant la façon dont on allumoit le feu de Veſta éteint; car il dit que cela ſe faiſoit, prenant une table de bois, qu'on perçoit avec un foret ou vilbrequin, juſqu'à ce que par la longue attrition le feu s'engendrât, qu'une vierge veſtale recevoit dans un crible d'airain, & le portoit dans le Temple. Certes qu'on puiſſe ainſi faire du feu, Simplicius le témoigne ſur le 3. Livre du Ciel d'Ariſtote, comme auſſi le Scholiaſte d'Apollonius, & Theophraſte l. 5. c. 10. de l'hiſtoire des Plantes, & nous apprenons de Pline l. 16. c. 40. que frottant du laurier avec du lierre, le feu s'y prend. Lipſe, au Livre qu'il a fait des Veſtales, eſtime qu'il faut ſe tenir à l'opinion de Feſtus, & que ce que dit Plutar-

que, ſe doit entendre des Grecs, non des Romains. Mais je ne vois point comme on puiſſe appliquer les paroles de Plutarque à la coûtume des Grecs ſans leur faire une grande violence ; joint que l'Empereur Julien en l'Oraiſon qu'il a faite à la loüange du Soleil, dit clairement que les Veſtales gardoient le feu qui avoit été tiré du Soleil. Il eſt vrai que je ne puis bonnement digerer ce que Julien ajoûte, que cela ſe faiſoit par inſtitution de Numa, qui préceda de pluſieurs années Pythagore, les ſept Sages de Grece, & tous les autres Grecs, qu'on tienne avoir donné quelque commencement aux Mathematiques, ſans l'aide deſquelles il eſt impoſſible qu'on ait inventé le miroir parabolique. Certes il n'y a nul veſtige dans l'hiſtoire dont on puiſſe recuëillir que l'uſage de ces miroirs ait été connu devant le tems d'Archimede, qui fut bien 500. ans après Numa. C'eſt pourquoi j'eſtime que Feſtus & Plutarque diſent tous deux vrai, ayant égard à divers tems. Car depuis Numa juſques à Archimede les Romains ſe ſervirent de l'invention de faire du feu nouveau, que Feſtus décrit, ignorant encore l'uſage des miroirs ardens. Mais depuis qu'Archimede non-ſeulement eut fait des épreuves merveilleuſes avec ces miroirs, mais encore en eut écrit un Livre, comme Pappus rapporte, & par conſéquent cette invention fut connuë de tout le monde, alors les Romains s'en ſervirent, comme d'une façon plus noble & plus facile pour rallumer le feu de Veſta.

Les premieres filles qui furent renduës & voüées, furent Gegonia.] Aulu-Gelle l. 1. c. 12. aſſûre que la premiere Veſtale renduë par Numa, avoit nom Amata, & que de-là vient la coûtume que toutes les fois que le grand Pontife rendoit une Veſtale, il l'appelloit Amata. Quant à ce que Plutarque dit que Numa n'inſtitua que quatre Veſtales, Tite-Live *l.* 1. & Denys d'Halycarnaſſe l. 2. ſont de même opinion : mais Denys n'eſt pas d'accord que deux ayent été ajoûtées par le Roi Servius ; car au Livre 3. il dit clairement que ce fut le Roi Tarquinius Priſcus qui les ajoûta ; & Feſtus ſemble être de même avis, quand il dit, qu'on inſtitua ſix Veſtales, afin qu'il y en eût autant que de Centuries ou Claſſes de Chevaliers. Car Romulus n'ayant fait que trois Centuries ou Claſſes, le premier qui doubla ce nombre, fut Tarquinius Priſcus, du commun conſentement de tous les Auteurs.

Pag. 309. *On porte des maſſes devant elles.*] Le docte Lipſe en ſon Livre des Veſtales, remarque que Plutarque s'eſt trompé, s'il a voulu dire que tous ces privileges ayent été octroyez aux Veſtales par le Roi Numa, d'autant que Dion Liv. 47. aſſûre que ce furent les Triumvirs Auguſte, Antoine & Lépidus,

qui ordonnerent qu'un Sergent marcheroit devant elles avec ſa baguette : & le même Auteur l. 55. témoigne qu'Auguſte leur donna le même droit dont joüiſſoient les femmes qui avoient fait trois enfans.

Pourvû que la Religieuſe affirme par ſerment, &c.] Il faut entendre ceci, ſi la Veſtale vouloit jurer de ſon bon gré : car on ne pouvoit jamais la contraindre à jurer, comme témoigne Aulu-Gelle l. 10. c. 15.

PAG. 310. *Mais celle qui a forfait à ſon honneur.*) Plutarque parle de rechef de la punition des Veſtales, en la Queſtion 96. des choſes Romaines. Long-tems devant la fondation de Rome, en la ville d'Albe, les Veſtales impudiques étoient foüettées juſques à la mort, comme aſſure Denys d'Halycarnaſſe l. 1. parlant de la mere de Romulus. Depuis, Numa inſtitua qu'elles ſeroient lapidées, s'il faut croire Cedrenus. Enfin le Roi Tarquinius Priſcus ordonna qu'elles ſeroient enterrées vives, comme dit Denys d'Halycarnaſſe l. 3. & Zonaras auſſi. On pourra voir pluſieurs curioſitez touchant ce ſupplice des Veſtales, dans le Livre des Veſtales de Lipſe ch. 13.

On tient auſſi que Numa fit le Temple de Veſta tout rond.) On peut voir en la Vie de Romulus, que Plutarque met en doute, ſi l'inſtitution des Veſtales à Rome, fut de l'invention de Numa, ou bien de Romulus, & Denys d'Halycarnaſſe l. 2. traite cette queſtion bien au long : mais il conclut pour Numa, & prouve que ce fut lui qui bâtit le Temple de Veſta. Quant à ce que Plutarque dit que ce Temple fut fait rond, non pour repréſenter la forme de la terre, mais la place du feu, qui eſt au milieu du monde, Feſtus n'eſt pas de cette opinion ; car il dit tout au contraire, *Rotundam ædem Veſtæ Numa Pompilius Rex Romanorum conſecraſſe videtur, quod eandem eſſe terram, qua vita hominum ſuſtentaretur, crediderit, eamque pilæ forma, ut ſui ſimili Templo Dea coleretur. Il ſemble que Numa Pompilius Roi des Romains conſacra un Temple rond à la Déeſſe Veſta, parce qu'il croyoit que c'étoit la terre, par qui la vie des hommes eſt ſuſtentée, & qui eſt de forme ronde, afin que cette Déeſſe fût adorée en un Temple ſemblable à elle.*

PAG. 311. *Au milieu duquel les Pythagoriens eſtiment que ſoit le propre ſiége du feu, qu'ils appellent Veſta & Unité.*) Meurſius au Livre intitulé, la Dizaine Pythagorique, prouve par bonnes autoritez que les Pythagoriens mettoient le feu au centre du monde, & l'appelloient, la Tour de Jupiter, Veſta & Unité, comme prouvent les paſſages qu'il allegue, de Prochus en ſon quatriéme Commentaire ſur le Timæe, de Simplicius ſur le ſecond Livre du Ciel, & de l'Auteur Grec anonime qui a écrit de la Theologie des Nombres.

PAG. 312. *La Déeſſe qu'ils appellent Libitine.*) On pourra voir ce que Plutarque dit de rechef de cette Déeſſe en la Queſt. 23. des choſes Romaines. Luctatius ſur la 4. de la Thebaïde de Stace, aſſûre que c'étoit l'opinion de Pythagoras, qu'il y avoit deux Hemiſpheres, dont chacun avoit ſes Dieux propres & particuliers. Il diſoit que du ſuperieur Jupiter étoit Roi, & Junon Reine, mais qu'en l'inferieur Pluton étoit Jupiter infernal, & Proſerpine Junon infernale; qu'il y avoit auſſi deux Venus, l'une ſuperieure, & l'autre inferieure, appellée Libitine, & faiſoit ainſi tous les Dieux doubles.

PAG. 313. *Les Fecialiens ſont proprement*, &c.) On trouvera beaucoup plus de choſes des Fecialiens dans Denys d'Halycarnaſſe l. 2. dans Tite-Live l. 1. dans Aulu-Gelle l. 16. c. 4. & dans Servius, ſur le 9. de l'Æneïde. Denys s'accorde avec Plutarque, diſant que Numa inſtitua les Fecialiens, & ajoûtant qu'il emprunta cela des Æquicoles, ou ſuivant Gellius, des Ardeates. Mais Tite-Live & Servius, ſur le 10. de l'Æneïde, en attribuënt l'inſtitution au Roi Ancus Martius, qui la tira des Æquicoles. Quant à l'origine du nom, Plutarque dit qu'il vient ἀπὸ τῆς πραξεως, *de l'action qu'ils faiſoient*, ſi bien qu'il ſemble qu'il tire ce nom du verbe *facere*, qui ſignifie faire, parce que les Fecialiens faiſoient la paix, ou dénonçoient la guerre. Il ſemble néanmoins que Varron l. 4. de la Langue Latine, déduit ce mot de *Fœdus*, qui ſignifie *paix ou alliance*. Et Feſtus le tire encore d'ailleurs. Mais toutes ces étymologies me ſemblent ſi vaines, que je ne ſçaurois m'amuſer à juger de ſemblables niaiſeries.

PAG. 316. *Environ la huitiéme année de ſon regne.*) Ceci eſt raconté tout de la même façon par Julius Obſequeus l. 2.

PAG. 317. *Il ajoûta qu'il falloit dédier aux Muſes, &c.*) Tite-Live l. 1. dit que c'étoit un bois où étoit une grotte obſcure, de laquelle ſortoit une fontaine, qui paſſant par le milieu du bois, l'arroſoit perpetuellement de ſes eaux, & que Numa s'y retirant ſouvent tout ſeul, feignoit qu'il y alloit conſulter les Muſes & la Déeſſe Egerie.

Non comme quelques-uns diſent fabuleuſement d'un certain Salius.) Pluſieurs Auteurs ſont d'accord avec Plutarque, que le nom des Saliens vient du mot Latin *ſalire*, qui ſignifie *ſauter*, comme Varron l. 5. de la Langue Latine, Denys d'Halycarnaſſe l. 2. Ovide au 3. des Faſtes, Servius ſur le 8. de l'Æneïde, & Feſtus. Toutefois ces deux derniers touchent auſſi la dérivation que Plutarque refute, diſant, qu'un Salius Samothracien ou Arcadien, fut inventeur de la Danſe armée, de qui les Saliens prirent leur nom. On pourra voir pluſieurs choſes des Saliens dans tous les Auteurs que j'ai alleguez, & encore dans Macrobe

l. 3. des Saturnales, & dans Tite-Live l. 1.

Pag. 318. *Ou du relâche des maux & malheurs, qui s'appelle Anaſcheſis.*) Le Grec dit ἢ ὃ τῆς τῶν δεινῶν ἀναχέσεως. Amiot traduit, *& pour le finiſſement des maux & malheurs.* Toutefois le mot ἀνάσχεσις ſignifie proprement ou le lieu d'une planette ou d'une étoile, ou bien tollerance ou ſouffrance; mai j'ai crû que Plutarque l'a pris ici pour le mot ἀνοχή, qui ſignifie relâche ou intermiſſion, comme on peut recueïllir de ce qu'il dit que Caſtor & Pollux furent appellez Anaces pour la même cauſe; & en la Vie de Theſée, il tire ce mot Anaces de cet autre ἀνοχή. Au reſte je m'étonne comme Plutarque s'eſt voulu amuſer aux trois ou quatre dernieres étymologies qu'il rapporte, tant elles ſont impertinentes & frivoles.

Pag. 319. *Ou pour l'affection qu'il portoit aux choſes divines, s'entretenant avec eux, &c.*) Le Grec dit, ἢ περὶ εὐνοίας τινὶ τῶν θείων πρὸς αὐτὸν σχολάζων, ou ces mots περὶ αὐτὸν ſe rapportent, ὁ ἱερεύς qui eſt immédiatement devant; ſi bien que le ſens de ces paroles, eſt celui que j'ai exprimé par ma traduction, dont Amiot s'éloigne un peu trop quand il traduit, *ou à étudier avec eux à la contemplation des choſes Divines.*

Pag. 320. *De ne broüiller point le feu avec l'épée.*) Le Grec dit, μαχαίρᾳ πῦρ μὴ σκαλεύειν, & Amiot traduit, *de ne fendre point le feu avec l'épée.* Voyez ce que j'ai remarqué de ceci, ſur le Traité de la nourriture & inſtitution des enfans.

Pag. 421. *Or il ſemble que les deux premieres Ordonnances enſeignent le ſoin qu'il faut avoir de défricher & cultiver la terre.* (C'eſt le vrai ſens de ces paroles Grecques, τὰ μὲν ἐν πρώτοις δυσὶ, τὴν γῆς ἐξημέρωσιν ἔοικε διδάσκειν, Amiot traduit extravagamment, *or quant aux deux premieres Ordonnances, il ſemble que par icelles il ait voulu recommander la clemence & la douceur.* Certes Pline l. 14. c. 12. favoriſe ma traduction, quand il dit, parlant d'une de ces Loix de Numa: *Eadem Lege ex imputata vite libari Vino Diis nefas ſtatuit, ratione excogitata, ut putare cogerentur. Par la même Loi Numa déclara qu'il n'eſt pas licite de faire des libations aux Dieux du Vin, tiré d'une vigne non taillée, & ayant ſagement trouvé ce moyen de contraindre les Laboureurs à tailler les vignes.* A propos de cette Ordonnance de Numa, Servius ſur la 1. Eglogue de Virgile écrit, que ceux qui ſacrifioient avec du vin tiré d'une vigne non taillée, venoient à être ſaiſis de fureur.

Mais quant à ce tour qu'il veut que faſſent ceux qui adorent les Dieux.] Plutarque fait mention de cette coûtume des Romains en la Vie de Marcellus, où l'on diroit ſuivant la traduction d'Amiot, que les Romains ſe tournoient à main gauche en

adorant les Dieux, attendu qu'il dit, que Marcellus fit faire un tour à ſon cheval, tournant la bride à main gauche ; mais au texte Grec il n'eſt point parlé de la main gauche, & j'eſtime qu'Amiot ſe trompe, & que les Romains ſe tournoient à main droite en adorant ; car outre que Plutarque même le dit clairement en la Vie de Camillus ſect. 4. on peut encore le conjecturer par ces paroles de Pline l. 28. c. 2. *In adorando dexteram ad oſculum referimus, totumque corpus circum agimus, quod in lævam feciſſe Galliæ religioſius credunt. Nous nous baiſons la main droite en adorant, & faiſons un tour de tout le corps : mais les Gaulois croyent faire plus devotement, en ſe tournant à main gauche.* Car diſant que les Gaulois ſe tournoient à main gauche, il donne à entendre que les Romains au contraire ſe tournoient à main droite. Il eſt vrai qu'en ce qu'il dit des Gaulois, il n'eſt pas d'accord avec Athenée, qui parlant des Celtes, qui ſont Gaulois, dit ainſi, l. 4. c. 13. καὶ τοὺς Θεοὺς προσκυνεῖν ὅτι τὰ δεξιὰ στρεφόμενοι, *& ils adorent les Dieux ſe tournant à main droite.* Quant à la coûtume des Romains, Plaute ne nous permet pas d'en douter, diſant en ſon Curculion :

Ph. *Quo me vertam neſcio.*
Pa. *Si Deos ſalutas, dextro verſum cenſeo.*
Ph. *Je ne ſçai de quel côté me tourner.*
Pa. *Si tu ſalués les Dieux, je crois que tu dois te tourner à main droite.*

Pag. 323. *On raconte qu'un jour ayant convié à ſouper un bon nombre de Citoyens.*] Cette hiſtoire eſt rapportée par Denys d'Halycarnaſſe l. 2. avec quelque diverſité.

Pag. 322. *Ce que les Egyptiens figurent par ces roues.*] Cette coûtume eſt rapportée par Clement Alexandrin liv. 3. de ſes Stromates, où il dit, que les Egyptiens traînoient & faiſoient tourner des roues dans leurs Temples & à ceux qui venoient pour prier les Dieux, ils leur donnoient des rameaux avec leurs feüilles, le tout pour ſignifier l'inſtabilité des choſes humaines, comme il prouve par des vers d'Orphée qu'il allegue.

Pag. 326. *Jupiter continua à dire, d'humains.*] Tout ce paſſage eſt auſſi dans le Grec, τὸν δὲ Θεὸν ὁρμιζόμενον τῷ Νόμᾳ, πρὸς ἀστέρα τινά, ὡς χρὴ νομίζειν τὴν καθαρμὸν κεφαλῆς. ἀπολαβόντος δὲ τοῦ Νόμα, προμύων, εἶπεν, ἀνθρώπων. τὸν δ' αὖθις ἐκτρέποντα τὸ τοῦ πρόσωπος δεινόν, ἐπιρρέπειν, δεῖξιν. ἀποκρινομένου δὲ τοῦ Διὸς, ἐμψύχοις, ἐπαγαγεῖν τὴν Νόμαν, μανίοις. Et il eſt fort difficile de bien traduire ces paroles en notre Langue, parce que nous ne ſouffrons point les tranſpoſitions, qui ſont familieres aux Grecs & aux Latins : car ce que Plutarque dit fort bien en Grec, ἀνθρώπων δεῖξιν, ſi on le traduit mot à mot, *d'hommes de cheveux*, ne vaut rien du tout ; car il faut dire, *de cheveux d'hommes*, &

néanmoins on ne peut ainſi traduire en ce lieu, parce qu'il faut que la replique de Numa ſuive la propoſition de Jupiter, non pas au contraire qu'elle la précede ; c'eſt pourquoi au lieu de ἀνθρώπῳ, j'ai mis *humain*, qui ſe rapporte aſſez bien, tant à ce que Jupiter dit, qu'à ce que Numa replique. Ainſi tout le commandement de Jupiter prononcé de ſuite ſans interruption, ſera, *il faut faire l'expiation avec des têtes d'humains vivantes.* Et les repliques de Numa ſur chaque mot, feront un ſens paſſablement bon, à ſçavoir, *des têtes d'oignons, d'humains cheveux, de vivantes ſardelles.* Amyot n'ayant pas pris garde à cela, traduit fort mal ; mais je remets au Lecteur la cenſure de ſa traduction. Au reſte, toute cette hiſtoire eſt rapportée fort au long par Arnobe l. 5. & par Ovide l. 3. des Faſtes.

Qui eſt la cauſe que le lieu en fut appellé Ilicium.] Plutarque déduit ce mot *Ilicium*, du Grec *Ileos*, qui ſignifie propice ; mais les Auteurs Latins ne s'y accordent pas, & même ne diſent pas Jupiter Ilicius, mais Elicius, tirant ce mot du verbe Latin *elicere*, qui ſignifie attirer, parce que Numa attira Jupiter du Ciel, comme on peut voir dans Varron l. 5. de la langue Latine, dans Tite-Live l. 1. & dans Ovide au 3. des Faſtes.

Pag. 327. *Qui premier érigea un Temple à la Foi.*] Ceci eſt confirmé par Denys d'Halycarnaſſe, l. 2. & par Tite-Live l. 1. qui ajoûte, qu'on ſacrifioit à la Foi avec la main droite enveloppée d'un drap, pour témoigner qu'il faut garder ſoigneuſement la foi, & que ſon ſiége eſt en la main droite. Servius ſur le 1. & ſur le 8. de l'Eneïde, ajoûte que ce drap, dont la main du Prêtre étoit enveloppée, devoit être blanc.

Auquel ils ſacrifient maintenant en public & en particulier des bêtes vives.] Il ſemble que Plutarque ſe contrarie, attendu qu'en la queſtion 15. des choſes Romaines, il dit qu'on ne ſacrifioit jamais des bêtes au Dieu Terminus, & Denys d'Halycarnaſſe l. 2. aſſure que de ſon tems on ne faiſoit point de ſacrifices ſanglans à ce Dieu ; mais on lui offroit ſeulement des gâteaux & les premices des fruits, Toutefois Ovide au 2. des Faſtes, après avoir dit qu'on offroit ordinairement au Dieu Terminus du bled, du miel & du vin, ajoûte, qu'on lui ſacrifioit quelquefois un agneau, & quelquefois une truye pleine. Auſſi Horace Ode 2. de ſes Epodes dit :

Vel agna feſtis cæſa Terminalibus.

Pag. 330. *La réformation de la loi qui donnoit aux peres le pouvoir de vendre leurs enfans.*] Cette Ordonnance de Numa eſt auſſi rapportée par Denys d'Halycarnaſſe l. 2.

Pag. 332. *Et les Romains appelloient ce mois Intercalaire Mercedinus.*] C'eſt choſe étrange,

qu'entre

qu'entre tous les Auteurs anciens il n'y a que Plutarque seul qui nous ait donné le nom de ce mois intercalaire, encore ne l'écrit-il pas toûjours d'une même façon, car en ce lieu-ci il y a au grec Μερκιδινος, *Mercidinus*, & en la vie de Jules Cesar il y a, Μερκεδόνιος, *Mercedonius*. Il est vrai que dans le vieux Calendrier Romain on trouve marquez certains jours sous le titre de *Mercedini*, & il semble que c'est de ces mêmes jours dont parle Festus, quand il dit *Mercedonios dixerant à mercede solvendâ. Les jours Mercedoniens ont été appellez du salaire que l'on payoit.* Où l'on voit clairement qu'il tire l'origine de ce mot de *merces* qui signifie salaire ; & Scaliger au 2. livre de la correction des tems, estime que ces jours furent ainsi nommez, parce qu'alors les Etrangers qui habitoient à Rome, payoient le loüage de leurs maisons ; mais cela n'est qu'une conjecture qui n'est appuyée d'aucune autorité. Que s'il m'étoit permis de conjecturer ainsi de leger, je pourrois dire que le nom du mois Mercedonius est aussi tiré du mot Latin *merces*, parce que les Gabeliers & Fermiers des rentes publiques, qu'on appelloit en un mot Publicains, payoient un certain salaire aux Prêtres & aux Pontifes, qui avoient le pouvoir de faire l'intercalation au tems qui leur plaisoit, afin qu'ils la fissent à leur commodité, alongeant ou racourcissant l'année par le moyen de ce mois Intercalaire, dont j'ai pour garant Macrobe l. 1. c. 16. des Saturnales, qui fait mention expresse de cette corruption des Pontifes par les Publicains touchant l'Intercalation. Au reste nous apprenons du même Macrobe ch. 14. que les Romains ordinairement ajoûtoient ce mois intercalaire sur la fin de Fevrier de deux en deux ans, le faisant une fois de 22. jours & l'autre fois de 23. alternativement pour les causes qu'il allegue, que les plus curieux pourront voir. Quant à ce que Plutarque ajoûte tant en ce lieu-ci, qu'en la vie de Cesar, que Numa fut le premier inventeur de l'intercalation, Macrobe ch. 16. rapporte plusieurs differentes opinions sur ce sujet : car il dit que Licinius Macer en attribuoit l'origine à Romulus : Valerius Antias la rapportoit à Numa : Junius en faisoit Auteur Servius Tullus : Tuditanus disoit que ce fut de l'invention des Decemvirs, créez pour établir les loix. Flavius asseûroit que cette coûtume ne fut introduite que 562. ans après la fondation de Rome, au commencement de la guerre contre les Ætoliens.

Car le mois de Mars, qui auparavant étoit le premier.) Plutarque prouve ceci de rechef en la question 19. des choses Romaines, & Macrobe en dit autant l. 1. c. 7. & Ovide aussi au 3. des Fastes. Au reste tous deux sont d'accord que de l'institution de Romulus, l'année n'avoit que dix mois, & que ce fut Numa qui ajoûta Janvier & Fevrier. Mais on voit bien que Plutarque doute de ce point, à sçavoir si Numa ajoûta tout-à-fait ces deux mois à

l'année, ou s'il ne fit que changer l'ordre, mettant Janvier le premier, & Fevrier le second, au lieu qu'auparavant ils n'étoient que l'onziéme & le douziéme. Certes Scaliger l. 2. & 5. de la correction des tems tient pour choſe indubitable, que les Romains firent toûjours leur année de douze mois : mais le docte Petau ſur la fin du livre 2. de la doctrine des tems, montre fort bien qu'il y a lieu de douter, & que pluſieurs grands & anciens Auteurs ont été d'opinion contraire.

PAG. 333. *Comme quelques Barbares n'y en mettent que trois.*) Macrobe l. 1. ch. 7. ne s'accorde pas entierement avec Plutarque. Car il dit que les Arcadiens faiſoient l'année de trois mois, les Acarnaniens de ſix, le reſte des Grecs de 354. jours. Quant aux Egyptiens, il aſſûre qu'ils computerent toûjours leur année fort juſtement, la meſurant au cours du Soleil, & au chap. 16. il rapporte que les Egyptiens mettoient douze mois en l'année chacun de 30. jours, & qu'entre le mois d'Août & de Septembre ils ajoûtoient cinq jours, & encore de quatre en quatre ans ils ajoûtoient un jour davantage, parce que le Soleil fait ſon cours en 365. jours & ſix heures. Mais il ſe trompe touchant ce dernier point ; car les Egyptiens n'ajoutoient point un jour de quatre en quatre ans, qui étoit la cauſe que leurs mois & toutes leurs Fêtes allòient reculant peu à peu, & paſſoient d'une ſaiſon en une autre, comme prouve fort bien le docte Petau l. 3. Au reſte ce que dit Macrobe que les Arcadiens faiſoient leur année de trois mois, eſt autoriſé par Pline liv. 7. c. 48. Solin c. 3. Cenſorin c. 19. S. Auguſtin l. 15. c. 12. de la Cité de Dieu, ſi bien qu'il faut croire ou que Plutarque s'eſt mécompté, ou qu'il y a faute au nombre. Mais ce que Plutarque rapporte des Acarnaniens, qui faiſoient leur année de ſix mois, eſt confirmé par Cenſorin, Solin, Macrobe & S. Auguſtin aux lieux alleguez.

PAG. 335. *Le ſecond étoit Avril, &c.*) Ovide au 4. des Faſtes, & Macrobe l. 1. c. 7. rapportent les deux étymologies du nom de ce mois, que Plutarque touche : mais Macrobe prouve par l'autorité de Cincius, qu'anciennement en ce mois il ne ſe faiſoit aucun ſacrifice ni aucune Fête à l'honneur de Venus : vrai eſt que depuis, comme diſoit Verrius Flaccus, on ordonna que les Matrones ſacrifieroient à Venus en ce mois-ci.

PAG. 336. *Le mois ſuivant s'appelle Mai.*) Plutarque de reches queſt. 86. des choſes Romaines, Ovide au 5. des Faſtes, & Macrobe au lieu allegué, avec Feſtus, diſent auſſi que ce mois prit ſon nom de Maia mere de Mercure, ou des Majeurs : mais Ovide apporte une troiſiéme derivation, tirant ce mot de Majeſtas, qui ſignifie la Déeſſe Majeſté. Macrobe ajoûte encore que ſuivant l'opinion de quelques-uns, les Romains empruntoient ce mois des Tuſculains, qui l'appelloient ainſi, à cauſe d'un Dieu

qu'ils honoroient particulierement, & qu'ils appelloient Maïus, qui n'étoit autre que Jupiter. Il dit en outre, que ceux qui déduisoient ce mot de Maia, n'étoient pas tous d'accord que ce fût à l'honneur de la mere de Mercure, car les uns tenoient que cette Maïa étoit femme de Vulcain, que quelques-uns appelloient Majesta : les autres disoient que Maïa n'étoit autre que la terre, ainsi nommée à cause de sa grandeur, & encore quelques uns estimoient, que Maïa étoit la même que la bonne Déesse, comme on peut voir plus au long dans Macrobe.

Le mois de Juin a pris son nom aussi de la Déesse Junon.) Le Grec dit τὸν δ' Ἰούνιον ἀπὸ τῆς ὥρας ; à sçavoir, comme Amiot traduit, *Le mois de Juin est ainsi nommé pour la qualité de cette saison.* Mais il témoigne par la note qu'il a mise à la marge, qu'il a bien connu qu'il falloit corriger le Grec, & lire, ἀπὸ τῆς Ἥρας, *de la Déesse Junon.* Car outre qu'on voit dans Ovide au 6. des Fastes, & dans Macrobe l. 1. c. 8. que ce mois étoit appellé Junonius des Ariciens & Prænestins, & que le Temple de Junon Moneta fut dédié dans Rome le premier jour de ce mois, & que Servius encore sur le 1. des Georgiques approuve cette derivation, il faut juger de l'intention de Plutarque par ce que lui-même dit en la question 86. des choses Romaines, où il assûre que le mois de Juin étoit consacré à Junon, comme le mois d'Avril à Venus. Au reste, Ovide apporte une troisiéme étymologie, déduisant ce mot du verbe Latin *jungere*, qui signifie conjoindre, à cause que les Romains mirent ce nom à ce mois pour memoire de la paix qui fut faite entre Romulus & Tatius, & de la conjonction du peuple Sabin avec le Romain. Macrobe dit en outre, que suivant quelques Auteurs, le mois de Juin fut ainsi nommé de Junius Brutus, qui chassa les Rois, & le premier jour de ce mois dédia le Temple de la Déesse Carna, suivant le vœu qu'il en avoit fait.

Mais depuis Quintilis a été nommé Julius.) Tout ce qui suit ici des mois de Juillet & Août est traité plus amplement par Macrobe l. 1 chap. 9. & 10. où l'on pourra voir plus particulierement les causes pour lesquelles le cinquiéme mois fut appellé Juillet, & le sixiéme Août; Dion aussi l. 55. touche la cause du nom du mois Août.

Domitian voulut aussi que les deux suivans, Septembre & Octobre, portassent ses surnoms.) J'ai suivi le Grec qui dit, τὰς δ' ἐφεξῆς Δομετιανὸς ἐπετίμησε τῷ αὐτῷ ἐπωνυμίαις. Mais Amiot pour mieux expliquer ceci, ajoûte, que Septembre fut appellé Germanicus, & Octobre Domitianus : ce qui est vrai, comme témoignent Macrobe l. 1. c. 11. & 12. Suetone en la vie de Domitian, & Eusebe en sa Chronique. Les prétextes que Domitian prit d'imposer ces noms à ces deux mois, furent qu'il étoit né au mois d'Octobre, & avoit pris possession de l'Empire au mois de Septembre, comme dit

Suetone, avec qui s'accorde Xiphilin, touchant la naiſſance de Domitian, au mois d'Octobre. Dans le Grec d'Euſebe une autre cauſe eſt alleguée, à ſçavoir, qu'en ces deux mois les Romains avoient obtenu quelques victoires ſur les Allemans; mais il vaut mieux croire Suetone. Nous apprenons auſſi de Tacite l. 16. de ſes Annales, que Neron voulut changer de nom à trois mois, faiſant appeller Avril *Neronius*, Mai *Claudius*, & Juillet *Germanicus*, & Suetone de rechef en la vie de Caligula c. 15. rapporte que cet Empereur ordonna que le mois de Septembre fût appellé Germanicus en memoire de ſon pere Germanicus.

Pag. 337. *C'eſt en ce mois qu'on fait des expiations pour les morts.*] Il y a dans le Grec, καὶ τοῖς φυτοῖς ἐναγίζουσι τότε, dont le ſens eſt celui qu'Amiot a exprimé, traduiſant, *& en ce mois on ſacrifie pour les plantes.* Mais Xylander a bien remarqué qu'il faut lire, θνητοῖς *les morts*, au lieu de φυτοῖς *les plantes.* Auſſi crois-je qu'Amiot ayant vû les notes de Xylander, mit en marge une annotation qui ſemble approuver cette correction, que je tiens pour indubitable, parce que Macrobe l. 1. c. 13. & Ovide l. 2. des Faſtes, alleguent la même cauſe du nom de ce mois. Certes Ovide dit que le mot, *Februa*, ſignifie tout ce qui ſert aux purifications, & Macrobe aſſûre que ce mois fut dedié par Numa au Dieu Februus préſidant aux purifications. Plutarque même queſt 68. des choſes Romaines, nous apprend que *februare* ſignifie *purifier*, à quoi s'accordent Nonius, Feſtus, Varron. Au reſte je n'ajoûte pas trop de foi à Suidas, qui dit que ce mois prit ſon nom d'un certain Februarius, qui étoit Conſul des Romains, & favoriſant les Gaulois, fit chaſſer Camillus en exil, & fut cauſe de la priſe de Rome: mais après que Camilus eut défait les Gaulois, il tira en Juſtice Februarius, & l'ayant convaincu de ſa méchanceté, le fit foüetter publiquement & bannir de la ville. Il eſt vrai que Cedrenus fait ce même conte, ſinon qu'il met Manlius Torquatus, au lieu de Camillus: mais c'eſt un Auteur de même farine que Suidas, & tous deux enſemble n'ont pas tant de poids envers moi rapportant cette hiſtoire, que le ſilence de tant d'autres bons Hiſtoriens qui ont écrit de la priſe de Rome par les Gaulois, qui n'euſſent point obmis une choſe ſi remarquable, ſi elle fût arrivée.

Pag. 338. *Il fut fermé du tems d'Auguſte.*] Plutarque dit la même choſe de rechef au traité de la fortune des Romains, à quoi s'accordent Tite-Live l. 1. & Velleïus Paterculus l. 2. & tous trois ſemblent vouloir dire, qu'Auguſte ne ferma qu'une fois le Temple de Janus. Mais Dion l. 51. & 53. aſſûre qu'il le ferma deux fois, la premiere fois après la victoire Actiatique, la ſeconde après avoir du tout ſubjugué les Eſpagnes & les Gaules. Encore Suetone en la vie d'Auguſte c. 22. affirme qu'Auguſte ferma trois fois le Temple de Ja-

rus, & Paul Oroſe l. 6. dit plus diſtinctement qu'il le ferma premierement après la victoire Actiatique, & de rechef ayant vaincu les Cantabriens, & pour la troiſiéme fois ayant pacifié tous les peuples de la terre, & donné la paix univerſelle au monde.

PAG. 339. *L'année du Conſulat de Marcus Attilius & Titus Manlius*] Touchant le premier de ces Conſuls il y a auſſi dans le Grec Μάρκε Ατιλὶε, comme j'ai traduit avec Amiot : mais il eſt certain qu'il faut corriger Γαΐε Ατιλίε, *Caïus Atilius*, comme il eſt écrit en Plutarque même au traité de la fortune des Romains. Certes Eutropius l. 3. nomme ces deux Conſuls, Caïus Atilius & Titus Manlius Torquatus, & Paul Oroſe l. 4. c. 10. les appelle Caïus Atilius Bubulcus, & Titus Manlius Torquatus, ajoûtant qu'on r'ouvrit incontinent le Temple de Janus, à cauſe de la guerre contre les Gaulois, & de la ſeconde guerre Punique. Quant au Conſul Manlius, pluſieurs autres Auteurs aſſûrent que le Temple de Janus fut fermé durant ſon Conſulat, après la premiere guerre Punique, à ſçavoir Tite-Live l. 1. Velleius Paterculus l. 2. & Varron l. 4. de la langue Latine, qui ajoûte auſſi que la même année on fut contraint de r'ouvrir le Temple de Janus.

PAG. 340. *Aux boucles des éeus on voit embeſognées, &c.*) Ces vers ne ſont pas bien rangez dans le Grec de Plutarque, & ſont encore dépravez en quelques endroits, outre qu'il n'allegue point leur Auteur. Mais Stobée Serm. 53. nous apprend que ce ſont des vers du Poëte Bacchylides en ſes Pæanes ; & parce qu'il les rapporte plus entiers & mieux ordonnez, pour contenter les curieux, je les coucherai ici en même ordre, & comme je les ai corrigez.

Τίκτει δὲ πὲ θνατοῖσιν εἰρλώνη μεγάλα
Πλῆτον, ἢ μελιγλωώσσων ἀοιδῶν ἀνθεα',
Δαιδαλέων τε πὲ βωμῶν θεοῖσιν τίθεσθαι
βοων ξανθᾶ
Φλογὶ μερίδας, ἐὔτριχων τε μήλων.
Γυμνασίων τε νέοις, αὐλῶν τε χαὶ κώμων μέλειν.
Ἐν ᾗ σιδαροδέτοισι πόρπαξιν αἰθᾶν ἀρα-
χνᾶν
Ἱστὸι πέλονται, ὄγχεα τε λογχωτὰ
Ξίφεά τ' ἀμφάκεα δ' ἀμνανται, χαλ-
κίων
Δ' ἐκ ἐστὶ σαλπίγγων κτύπος, οὐδὲ σε-
λᾶται μελίφρων ὕπνος
Ἀπὸ βλεφάρων ἀμῶν, ὅς θαλπῇ κέαρ,
Συμποσίων δ' ἐραννῶν βρίθοντ' ἀγμαὶ,
Παιδικοὶ θ' ὑμνοι φλέγονται.

On voit donc que les cinq premiers vers Grecs ne ſont point dans Plutarque, non plus que les deux derniers, ni la moitié du précedent. Il eſt auſſi manifeſte qu'Amiot a mal traduit, *Harnois de guerre en ce pays-là ſont, &c.* Car Bacchylides ne parle pas d'un certain pays, mais il décrit les bonheurs dont les hommes jouiſſent en tems de paix, comme on comprendra mieux par la traduction que j'ai faite de tout ce paſſage, pour la ſatisfaction de ceux qui ne peuvent entendre en leur langue des vers ſi beaux, & ſi délicats. Mais je prie l'équitable Lecteur de m'excuſer ſi j'ai

transposé quelques vers, & si je n'ay pû arriver à la douceur & à l'élegance du Poëte Grec.

La paix donne aux mortels des biens en abondance:
Par elle on voit fleurir la musique & la danse.
Ceux qui sont saintement des Muses inspirez,
Alors par leurs beaux vers sont par tout admirez.
A mille passetems la gaillarde jeunesse
S'étudie à montrer sa force & son adresse,
Et l'on fait tous les jours brûler sur les autels
Des bœufs & des brebis qu'on offre aux immortels.
Aux boucles des écus on voit embesoignées
A tendre leurs filets les noires araignées.
Les coutelats tranchants, les lances & les dards
De la roüille mangez gisent de toutes parts;
Et l'effroyable son des trompettes guerrieres
Ne vient point en sursaut chasser de nos paupieres
L'agreable sommeil qui charme nos esprits.
Par tous les carrefours on n'entend que les cris
Qu'on fait dans les festins, & les voix langoureuses
De ceux qui sont brûlez de flames amoureuses.

PAG. 343. *Pompo. Pinus, Calpus & Mamercus.*] Le Grec dit, Πόμπωνα & un peu après où j'ai traduit, *celle des Pomponiens de Pompo*, il y a au Grec ἀπὸ τοῦ Πόμπωνος, encore qu'Amiot ait toûjours traduit, Pomponius au lieu de Pompo. Au reste, Denis d'Halicarnasse l. 2. rapporte ces deux opinions touchant les enfans de Numa, & dit que quelques-uns tiennent qu'il laissa vivants quatre fils & une fille, mais que Cneus Gellius assûre qu'il ne laissa qu'une fille dont nâquit Ancus Martius. Il semble que Festus favorise la premiere opinion, quand il dit, *Calpurnii à Calpo Numæ Regis filio sunt oriundi. Les Calpurniens tiroient leur origine de Calpus fils de Numa.*

PAG. 344. *N'ayant vêcu gueres plus de quatre-vingts ans.*) Denis d'Halicarnasse l. 2. & Lucian au traité de ceux qui vêcurent longuement, disent que Numa vêcut 80. ans; mais si nous voulons que Plutarque s'accorde avec soi-même, il faut dire que Numa vêcut 82. ans, parce qu'il dit qu'il parvint au Royaume ayant atteint l'âge de 40. ans, c'est-à-dire, comme je l'ai expliqué, ayant 39. ans accomplis, & entrant en son quarantiéme. Puis de rechef il dit que le Temple de Janus demeura fermé quarante-trois ans entiers, autant que dura le regne de Numa; dont s'ensuit que Numa vêcut en tout 82. ans. Quant à l'espace du tems qu'il regna, Tite-Live l. 1. & Denis au lieu allegué sont d'accord avec Plutarque, qu'il regna 43. ans. Mais Eutropius ne le fait regner que 41. an, & Saint Augustin l. 3. ch. 9. de la Cité de Dieu, dit qu'il regna 43. ans, ou bien 39. seulement, suivant l'opinion de quelques-uns.

PAG. 345. *Il voulut que les Livres ſacrez fuſſent enſevelis, &c.*) Il y a auſſi dans le Grec τὰς ἱερὰς βίβλους, *les Livres ſacrez*, & Amiot a mal fait de mettre, *les Tables ſacrées*; car encore qu'au rapport de Henry Eſtienne, on trouve, κυρβεῖς, au lieu de βίβλους, en quelques Manuſcrits, ſi eſt-ce qu'il faut ajoûter plus de foi aux autres Manuſcrits qui ſont conformes aux Livres imprimez; parce que outre que Plutarque même, & devant & après ce paſſage, appelle Livres les Ecrits de Numa, comme auſſi tous les Auteurs qui en ont parlé, dont j'en alleguerai pluſieurs en la ſuivante annotation, il ſemble que Pline décide ce doute fort clairement en ma faveur, puiſqu'il dit l. 13 ch. 13. que ces Livres de Numa étoient écrits ſur du papier.

Comme n'étant pas à propos, que des choſes qu'on ne doit pas divulguer, ſe conſervaſſent en des écritures inanimées.) Le Grec dit, ὡς ἐ καλῶς ἐν ἀψύχοις γράμμασι φορουμένων τ' ἀπορρήτων. Amiot traduit, *comme n'étant pas raiſonnable que choſes ſi ſaintes fuſſent gardées par lettres & écritures mortes.* Où il faut deux choſes : car premierement ἀπορρήτα, ne ſignifie pas des choſes ſaintes, mais des choſes ſecretes, & qu'il ne faut pas divulguer, & certes il eſt évident, que Numa ne fit pas enterrer ſes Livres avec lui, à cauſe de la ſainteté de ce qu'ils contenoient, mais parce qu'il y avoit pluſieurs choſes qui ne devoient point être publiées. Amiot a mal fait encore d'avoir mis, *en des écritures mortes*, au lieu de, *en des écritures inanimées*, car outre que ἄψυχαν ſignifie proprement, *inanimé*, il eſt certain qu'aucune choſe ne ſe peut dire morte, ſi elle n'a eu vie auparavant, mais on la dira bien être ſans ame.

PAG. 346. *Mais quatre cent ans depuis, &c.*) Le Grec dit auſſi, τετρακοσίων ὁ ὡς διαγεγομένων ἐτῶν, comme j'ai traduit avec Amiot; mais j'eſtime qu'il faut lire, πενταποσίων, *cinq cens ans*, parce que Pline l. 13. c. 13. dit fort clairement que ces Livres furent trouvez ſous les mêmes Conſuls que Plutarque nomme ici, 535. ans après le Regne de Numa, & Tite-Live, Decade 4. l. 10. s'accorde avec Pline : car racontant fort au long cette hiſtoire, il met les mêmes Conſuls, & ſuivant ſa ſupputation, leur Conſulat tombe en l'année 573. depuis la fondation de Rome, d'où ſi l'on ôte les 38. ans du Regne de Romulus, reſtent 535. ans juſtement depuis le commencement du Regne de Numa juſques à ces Conſuls là, comme dit Pline. Cette même hiſtoire eſt rapportée par Valerius Maximus l. 1. c. 1. par Lactance l. 1. c. 22. & par S. Auguſtin l. 7. c. 34. de la Cité de Dieu. Mais tous ces Auteurs ne ſont pas d'accord entre eux touchant pluſieurs circonſtances. Premierement, Pline dit que ces Livres furent trouvez par un certain Greffier, nommé Cneus Terentius, comme il faiſoit labourer une poſſeſſion qu'il avoit au Janicule, & S. Auguſtin appelle auſſi Terentius celui

qui les trouva. Mais Tite-Live & Valerius Maximus appellent ce Greffier Lucius Petilius, & Lactance le nomme Petilius; & tous enſemble aſſûrent qu'on trouva ces Livres en foüillant la terre, contre ce que dit Plutarque qu'ils furent découverts par un ravage d'eaux. En outre, au rapport de Pline, C. Piſo tenoit, qu'il y avoit 14. Livres, ſept traitant du Droit Pontifical, & ſept de la philoſophie de Pythagore; & cette opinion eſt ſuivie de Tite-Live, de Valerius Maximus, & de Lactance, qui ajoûtent que les ſept premiers étoient en Latin, les ſept autres en Grec. Mais au rapport du même Pline, Varron avoit écrit, qu'on ne trouva que 12. Livres de Numa. Et Plutarque ſuivant Valerius Antias, en met 24. là où Pline rapportant cette même opinion de Valerius Antias n'en met que deux en Latin, & deux en Grec; d'où je conjecture que ce paſſage de Pline eſt dépravé, & qu'il faut lire 12. au lieu de 2. En troiſiéme lieu, Pline alleguant Gaſſius Hemina, ne fait mention que d'un ſeul cercueil de pierre, dans lequel il dit que le corps de Numa avoit été mis, & ſes Livres ſe trouverent. Mais tous les autres Auteurs rapportent qu'on trouva deux cercueils, ainſi que Plutarque dit. Enfin Valerius Maximus écrit, que les ſept Livres Latins traitant des Droits des Pontifes, furent ſoigneuſement gardez par ordonnance du Senat, & les ſept Grecs traitant de la Philoſophie, furent brûlez publiquement. Mais tous les autres Auteurs que j'ai alleguez aſſurent que ces Livres furent brûlez, ſans diſtinguer les Grecs d'avec les Latins.

PAG. 447. *Qu'un certain Petilius, qui étoit alors Préteur, ayant lû, jura en plein Senat, &c.*) Le Grec dit, ἀναγνῶναι μὲν αὐτὰ λέγεται Πετιλίος ϛρατηγῶν ποτε, πρὸς ἓ τλῶ' ζυγκλητον ὁρμήσαι μηδοκεῖν αὐτῷ &c. Où Amiot n'a pas pris garde, qu'il faut corriger ὁρκῶσαι, au lieu de ὁρμήσαι, autrement on ne ſçauroit faire une bonne conſtruction de paroles Grecques. Ainſi Plutarque ne dit pas que le Préteur Petilius eût charge de lire ces Livres, mais ſimplement, qu'il les lut, puis jura dans le Senat qu'il ne lui ſembloit pas qu'il fût expedient de les publier, conformement à ce que rapporte Tite-Live, que le Préteur Quintus Petilius par curioſité emprunta ces Livres de Lucius Petilius qui étoit ſon ami, & les ayant lûs, entra au Senat, & proteſta qu'il étoit prêt de jurer, qu'il n'étoit pas expedient qu'on lût ces Livres, ni qu'on les gardât.

Fin des Remarques ſur la vie de Numa.

Tab. I–9.

Inscriptio
Epistolæ
Virginensium.